



**LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR FACE
AUX MUTATIONS
SOCIÉTALES :
ENJEUX ET
PERSPECTIVES DU
« VIVRE-ENSEMBLE »
AU DÉBUT DU XXIÉ
SIÈCLE**

**TOME II
ANALYSE
STATISTIQUE ET
ETHNOGRAPHIQUE**

Le cabinet Chantal Deckmyn
pour le Service Etudes, Observation et Prospective
de la Région Provence-Alpes Côte d'Azur

**LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR FACE
AUX MUTATIONS
SOCIÉTALES :
ENJEUX
ET PERSPECTIVES DU
« VIVRE-ENSEMBLE »
AU DÉBUT DU
XXI^e SIÈCLE**

TOME II
**ANALYSE
STATISTIQUE ET
ETHNOGRAPHIQUE**

Cabinet Chantal Deckmyn 2015

Chantal Deckmyn, Joël Gombin, Stéphanie Marini, Arno Calleja,
Thierry Duroseau et associés

SOMMAIRE DE L'ÉTUDE

TOME I RAPPORT DE SYNTHÈSE

1. Présentation de la méthode

- 1.1 Pourquoi et comment a été conduite cette étude
- 1.2 Résultats de l'étude
- 1.3 Une déclinaison typologique des manières de vivre-ensemble dans la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur
- 1.4 Une typologie des habitants de la région

2. Outils et annexes

- 2.1 Une approche théorique : outils de lecture des mutations sociétales
- 2.2 Préconisations
- 2.3 Une chronologie 1900-2015
- 2.4 Bibliographie de l'étude

TOME II ANALYSE STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

1. Panorama de la population régionale

- 1.1 Présentation de la démarche
- 1.2 Six évolutions marquantes en région Provence-Alpes-Côte-d'Azur
- 1.3 Précisions méthodologiques

2. Portraits de lieux

- 2.1 Présentation de la démarche
- 2.2 Dix récits de lieux et analyses de sites
- 2.3 Précisions méthodologiques

TOME III SOMMES DES RÉCITS

Récits de vies et récits courts recueillis dans les dix sites retenus :
Aix-La-Durance, Forcalquier, La Belle-de-Mai, Gap, Puget-Théniers,
Carpentras, Beausoleil, Port-de-Bouc, Pontcarral , Rocbaron

TOME II ANALYSE STATISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

1. Panorama de la population régionale	9
1.1 Présentation de la démarche	11
1.2 Six évolutions marquantes en région Provence-Alpes-Côte-d'Azur	13
2. Portraits de lieux	127
2.1 Présentation de la démarche	129
2.2 Dix récits de lieux et analyses de sites	135
2.2.1 La Duranne, un quartier résidentiel d'Aix-en-Provence en extension (4500 hab)	137
2.2.2 Forcalquier, un village de campagne ceinturé de lotissements (4650 hab)	163
2.2.3 La Belle-de-Mai, un quartier Marseillais enclavé dans des réseaux ferroviaires et routiers (28255 hab)	191
2.2.4 Gap, une petite ville-centre en moyenne montagne (41170 hab)	207
2.2.5 Puget-Théniers, un village de haute vallée, entre montagne et Méditerranée (1861 hab)	231
2.2.6 Carpentras, un centre-ville entre déprise et muséification (28422 hab)	253
2.2.7 Beausoleil, une ville frontière et cosmopolite (13279 hab)	269
2.2.8 Port-de-Bouc, une ville-port désindustrialisée, à l'embouchure du canal de Caronte (17208 hab)	289
2.2.9 Pontcarral, une copropriété dégradée de Toulon (1300 hab)	311
2.2.10 Rocbaron, un petit noyau villageois, une nappe de lotissements et une zone commerciale (4389 hab)	329
2.3 Précisions méthodologiques	347
2.3.1 Protocole pour les récits - Anonymat	349
2.3.2 Protocole pour les entretiens	351
3. Outils de l'étude	355
3.1 Approche théorique	357
3.2 Chronologie 1900-2015	369
3.3 Bibliographie	381

1. Panorama de la population régionale

1.1 Présentation de la démarche

Les lieux choisis pour l'enquête qualitative s'inscrivent dans un espace régional ; cet espace est géographique mais aussi conceptuel. C'est à restituer cet espace, ses logiques, ses dynamiques, ses mutations, ses lignes de faille qu'est consacré le versant quantitatif de l'étude. Les pages qui suivent en proposent une restitution analytique, organisée autour de quelques grands thèmes. Ces derniers ne peuvent bien sûr couvrir l'ensemble du réel : ils sont fortement tributaires des sources de données retenues, et donc en l'occurrence des catégories de la statistique publique, et même d'une modalité (le recensement de la population) de la statistique publique. Les analyses proposées croisent, au gré des investigations, trois approches différentes dans leurs attendus méthodologiques.

Dans un premier temps, il s'agit, dans une perspective diachronique, de dresser un portrait de la population régionale. On utilise pour ce faire deux fichiers détaillés harmonisés des recensements diffusés par l'INSEE ¹, qui portent sur les périodes 1968-2008 et 1968-2011. Le premier fichier permet d'avoir des informations sur la localisation géographique des individus lors du recensement précédent celui qui est concerné (par exemple, où vivaient en 1990 les individus recensés en 1999). Le second fichier intègre des données plus récentes, mais ne permet pas cette prise en compte du recensement précédent, du fait d'un changement de questionnaire intervenu après 2008. Selon les besoins de l'analyse, nous utilisons donc alternativement l'un ou l'autre de ces fichiers.

L'utilisation de ces fichiers – qui portent sur un total d'environ 400 millions d'individus statistiques, dont près de 30 millions en PACA ! – permet de replacer la situation contemporaine dans le moyen terme, en mettant au jour les évolutions au niveau même des individus. Beaucoup de travaux s'appuyant sur la statistique publique dressent en effet des portraits prenant appui sur les territoires, porteurs de l'information statistique, qui n'approchent ainsi qu'indirectement les individus auxquels s'intéresse l'analyse. Un effet collatéral de cette méthode est qu'on construit des typologies de territoires plutôt que d'individus, en insistant ainsi sur l'homogénéité interne (maximisation de la variance inter, minimisation de la variance intra) des territoires. En prenant appui sur les fichiers individus, on peut alors étudier la structuration de la population régionale (y compris en descendant au niveau départemental), ainsi que son évolution d'un recensement à l'autre.

Les méthodes multivariées d'analyse de données (analyse des correspondances multiples, classification ascendante hiérarchique, etc.) ont permis, dans une étape antérieure du travail, de mener des analyses exploratoires de données. Le choix a toutefois été fait ici de travailler de manière plus analytique, en recourant davantage à des traitements bivariés ou multivariés permettant mieux de mettre en évidence des aspects spécifiques des données plutôt que de tenter d'atteindre une illusoire synthèse générale de ces données - synthèse rendue inopérante à la fois par le très grand nombre d'observations dont on dispose et par le petit nombre de variables, souvent assez multicollinéaires entre elles, d'ailleurs.

Outre les variables habituelles de position sociale, l'analyse portera un intérêt particulier à la question des migrations : les données mobilisées permettent en effet de connaître le département de naissance des individus, leur nationalité, ainsi que leur département de travail. En outre, en mobilisant le fichier individuel harmonisé 1968-2008, on peut, au prix d'une moindre « fraîcheur » des données, disposer du département de résidence lors du précédent recense-

¹On les trouve respectivement aux URL suivantes : http://www.insee.fr/fr/themes/detail.asp?reg_id=0&ref_id=fd-rp19682011 et http://www.insee.fr/fr/themes/detail.asp?reg_id=0&ref_id=fd-rp19682008. La présente étude est livrée avec les données analysées, qui sont toutes placées par leurs producteurs sous des licences autorisant leur exploitation et leur rediffusion libre, ainsi que le code utilisé pour mener l'analyse au moyen du logiciel R (R Core Team, 2015). Entre le moment où cette étude a débuté et son achèvement, l'INSEE a livré le millésime 2012 du recensement de la population. Nous avons choisi de continuer avec le millésime 2011 sur lequel avait été commencée l'analyse.

ment. L'intérêt est ici, au moment de dépeindre la « nouvelle crèche provençale », de pouvoir faire la part des évolutions endogènes à la région (liées, soit aux évolutions générales de la société française, soit à des évolutions spécifiques à l'espace régional) et de celles qui sont liées au solde démographique. En effet, la région est et a été traversée de flux entrants et sortants. Si l'intérêt porté aux flux entrants a toujours été significatif, celui porté aux flux sortants est bien moindre dans une région caractérisée de longue date par un solde démographique positif. Il importe, non seulement de quantifier ces flux, mais surtout de les qualifier du point de vue de leur composition (en termes socioprofessionnels en particulier, mais aussi en termes de cycle de vie par exemple). Cette réflexion rejoint celle de Laurent Davezies, lorsqu'il s'intéresse à l'émergence des systèmes productivo-résidentiels (Davezies et Talandier, 2014). Nous y ajoutons l'intérêt pour la notion de « capital d'autochtonie », proposée par Jean-Noël Retière : ce « capital social populaire » peut s'entendre comme les ressources mobilisées par des habitants du territoire (voire même des individus résidant hors du territoire régional mais qui en sont originaires !) dont la dotation en capitaux est par ailleurs faible. Cette notion constitue alors un utile contrepoint au « capital spatial » mis en avant par des géographes tels que Jacques Lévy (Ripoll et Veschambre, 2005).

On peut ainsi, pour chaque millésime du recensement, comparer quatre groupes : ceux qui sont nés en PACA et y résident ; ceux qui sont nés en PACA mais n'y résident plus ; ceux qui sont nés ailleurs mais vivent en PACA ; enfin, à titre de « groupe témoin », ceux qui sont nés et vivent hors de PACA. On comparera également, pour chaque période intercensitaire, les flux entrants et les flux sortants, afin de déterminer l'impact sociodémographique du solde migratoire régional.

La deuxième étape du raisonnement consiste à travailler, de manière synchronique, sur la population régionale en 2011 (dernières données disponibles). Là encore, ce sont des données individuelles (celles du fichier des individus localisés à la région²) qui sont à la base de cette analyse ; elles permettent une analyse qui, pour n'être que synchronique, est bien plus riche que celle menée de manière diachronique. En particulier, elle permet une analyse très fine au plan de la position socioprofessionnelle, du rapport à l'emploi, des caractéristiques du logement, de la base économique, de la nationalité, de la structure familiale... Ici, la démarche typologique s'attachera à prendre en compte les différentes dimensions de fragilité mentionnées par l'appel d'offres (dimension socioéconomique, dimension du lien social et des structures familiales, dimension des identités, dimension des mobilités géographiques et des modes d'habiter). Cette étape permettra ainsi de vérifier dans quelle mesure on peut mettre en relation, plutôt que juxtaposer, ces différentes dimensions. Les facteurs de fragilité qui y sont liés se cumulent-ils ou bien peuvent-ils au contraire s'équilibrer ?

Le troisième mouvement consiste, à partir des résultats des deux premiers temps, à s'interroger sur la manière dont les évolutions d'une part, les types dégagés d'autre part, se territorialisent. Ici, ce sont surtout les fichiers individus localisés au canton³ qui seront utiles, mais également les fichiers de flux issus du recensement : flux domiciles-travail, flux de mobilité scolaire ou encore flux résidentiels. De manière additionnelle, les données issues du dispositif Filosofi⁴ seront également mobilisées.

Tout au long de ce tome, on cherchera au travers de l'analyse statistique et de la visualisation des données à *engager* le lecteur dans l'exploration des données plus qu'à lui livrer des analyses définitives. Bien sûr, cela ne peut se faire que dans les limites – étroites – que fixe le support papier, donc sans interactivité...

²Disponible en ligne : http://www.insee.fr/fr/themes/detail.asp?reg_id=0&ref_id=fd-rp2011.

³Disponible en ligne : http://www.insee.fr/fr/themes/detail.asp?reg_id=0&ref_id=fd-rp2011.

⁴Disponibles à l'adresse http://www.insee.fr/fr/themes/detail.asp?reg_id=99&ref_id=indic-struct-distrib-revenu.

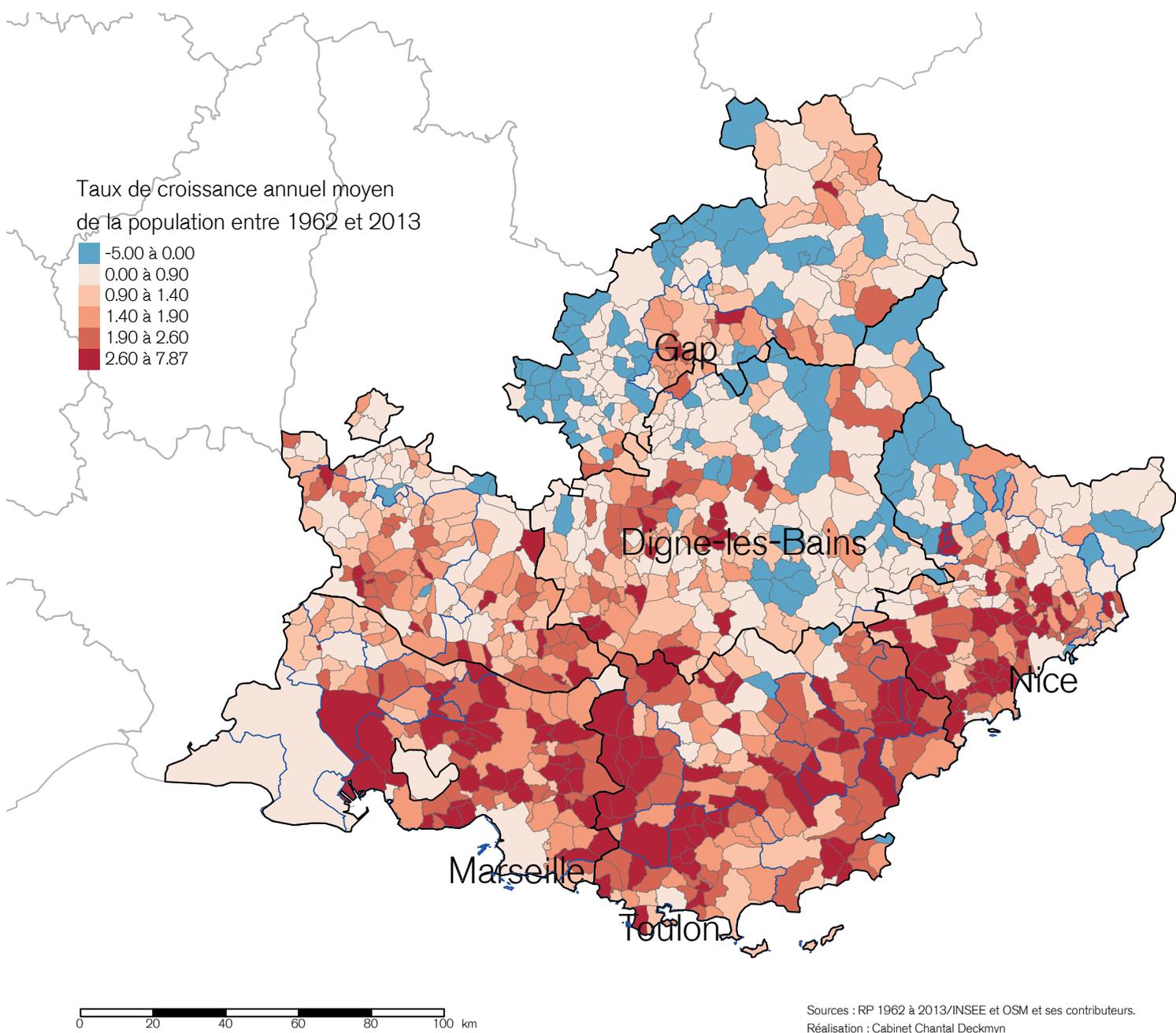
1.2 Six évolutions marquantes en région Provence-Alpes-Côte d'Azur

En guise de préambule : une région en croissance démographique

La croissance démographique de la région PACA a été très forte au cours des dernières décennies. Au recensement de 1962, la région comptait 2 819 000 habitants ; ils étaient 4 954 000 en 2013. Mais cette croissance n'a pas été uniforme, et ce faisant le déséquilibre entre le littoral urbanisé, prolongé par le sillon rhodanien, et un arrière-pays très rural s'en est trouvé fortement accru (voir figure 1). Ainsi, de nombreuses communes des Hautes-Alpes et de la partie orientale des Alpes-de-Haute-Provence ont perdu des habitants entre 1962 et 2013, tandis qu'un très grand nombre de communes d'une bande littorale allant de la mer jusqu'à Orange, Carpentras, Digne-les-Bains, le Haut-Var et les confins des Alpes-Maritimes ont connu un taux de croissance annuel moyen supérieur à 2,6 % – soit quasiment un doublement de la population tous les vingt-cinq ans.

Toutefois, cette croissance démographique n'est pas homogène dans le temps et elle n'affecte pas tous les espaces de la région de manière similaire. La figure 2 permet de visualiser les espaces dans lesquels la croissance démographique s'opère durant chaque période intercensitaire. Jusqu'en 1975, l'essentiel de la croissance démographique se concentre le long du littoral, autour du triangle Marseille-Aix-étang de Berre et le long de la vallée du Rhône. Durant cette période, Marseille gagne des habitants, ce qu'elle ne fera plus jusqu'au recensement de 1999. Après 1975, et jusqu'en 1990, la croissance démographique se poursuit sur le littoral mais gagne l'arrière-pays : Haut-Var et espaces alpins en particulier. À partir de 1990, on observe la saturation d'un large couloir rhodanien et du littoral, dans lesquels la croissance démographique devient faible voire inexistante ; après 1999, certaines communes perdent même de la population dans ces espaces. La croissance démographique se concentre dans les interstices des espaces les plus urbanisés, notamment entre les Bouches-du-Rhône et le Var, et plus largement dans une bande située à 20 ou 30 kilomètres des portions les plus urbanisées du littoral. Enfin, entre 2008 et 2013, la croissance démographique se ralentit, et de nombreuses communes voient leur population diminuer dans les espaces les plus densifiés : ainsi d'Aix-en-Provence, Arles, Toulon, Nice ainsi que la quasi-totalité des communes de la Côte-d'Azur. Cette évolution conduit donc à dédensifier les espaces les plus denses, tandis que les espaces en croissance démographique rapide se rencontrent loin des centres urbains, en particulier dans le Haut-Var, dans l'arrière-pays niçois ainsi que dans les départements alpins.

L'INSEE a pu d'ailleurs souligner ce ralentissement démographique (Artaud et Samyn, 2015). Les Alpes-Maritimes en particulier ont perdu des habitants entre 2008 et 2013, du fait d'un déficit migratoire et d'une faible natalité. « Dans les Bouches-du-Rhône et le Var, l'excédent des naissances sur les décès (solde naturel) est le seul moteur de la croissance démographique » sur cette période, indique encore l'INSEE (Artaud et Samyn, 2015, p. 1).



Demographie de la région PACA entre 1962 et 2013. Taux de croissance annuel moyen de la population sans double compte. Source : recensements de la population Deckmyn.

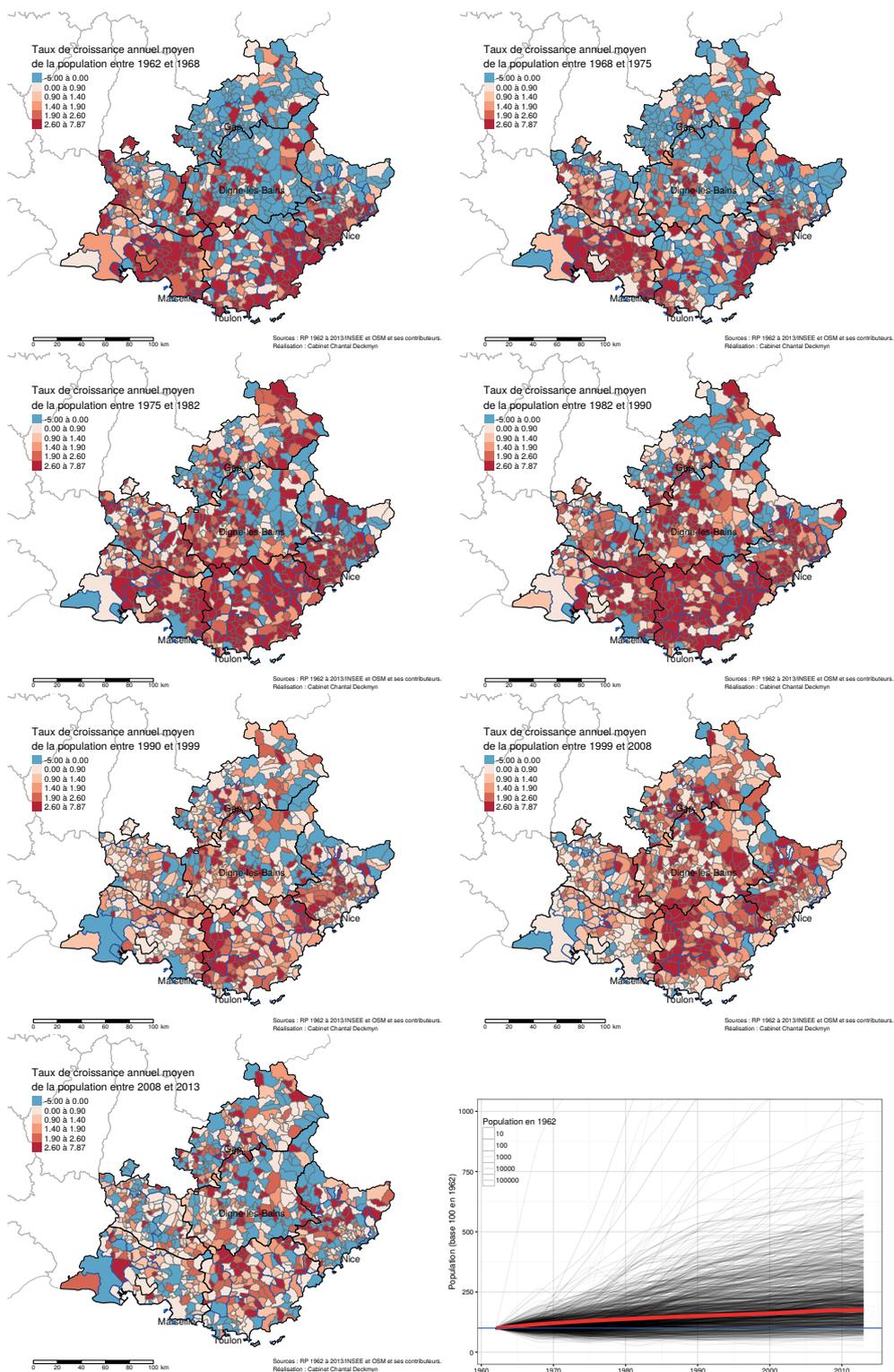


Figure 2 : Évolution démographique de la région PACA entre chaque recensement. Taux de croissance annuel moyen de la population sans double compte. Le graphique en bas à droite représente l'évolution démographique de chaque commune de la région, ramenée à une base 100 en 1962. La ligne rouge représente l'évolution démographique de la population régionale. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

1.2.1 Le couple et la famille demeurent des unités essentielles de sociabilité et de solidarité face auxquelles les individus sont inégaux

Le recensement enregistre diverses traces des manières de vivre seul ou ensemble. Au plan historique, on doit se contenter de catégories juridiques ; au plan contemporain, on peut considérer les situations de fait. Notons tout de suite que vivre seul n'empêche pas de « vivre ensemble », de faire société, lorsque cela ne signifie pas être isolé, lorsque le solitaire vit bien sa solitude et lorsque l'ensemble des autres conditions de vie le permettent.

Le couple, une étape qui occupe une part de moins en moins importante de la vie

La prise en compte du statut matrimonial – un statut juridique et administratif qui ne dit pas grand chose des conditions de vie réelles : on peut être célibataire ou veuf et vivre en couple, ou au contraire être marié et séparé de corps – apporte un éclairage sur la manière dont il a pu, dans le passé, organiser la vie sociale – peut-être autant que la vie personnelle.

Même si elle demeure significative, la centralité du mariage dans l'organisation de la vie sociale a diminué, en PACA comme ailleurs. En particulier, on se marie de plus en plus tard (en 1968, plus de la moitié des femmes âgées de 22 ans étaient mariées, de même pour les hommes de 24 ans ; en 2011, il faut attendre 36 ans chez les femmes et 40 chez les hommes pour atteindre le même taux). Et on se marie plus tard en PACA qu'ailleurs : la moitié des femmes sont mariées à 33 ans dans le Nord-Pas-de-Calais et en Rhône-Alpes. On se marie plus tard en PACA qu'en Île-de-France (35 ans pour les femmes, 37 pour les hommes), mais ce n'est pas le record métropolitain : en Corse il faut attendre 42 ans pour que la moitié des femmes comme des hommes soient mariés. Dans le Limousin, pour les hommes ce chiffre est même de 43 ans.

Mais si les hommes se marient légèrement plus tard que les femmes, ils restent mariés beaucoup plus tard : ainsi, dans les classes d'âge à partir de 81 ans, plus de la moitié des femmes étaient veuves en 2011 ; ce n'est vrai qu'au-delà de 95 ans pour les hommes. Le veuvage demeure une condition très largement féminine, même si on devient veuve de plus en plus vieille : la moitié des femmes étaient veuves à 73 ans en 1968. Et c'est en PACA, comme en Île-de-France, qu'on devient veuve le plus tard (la moitié des femmes sont veuves à 76 ans dans le Nord-Pas-de-Calais, à 80 ans en Rhône-Alpes). Au total, en 2011, on compte environ 270 000 veuves, et seulement 57 000 veufs.

Le célibat (au sens purement juridique du terme, c'est-à-dire le fait de n'avoir jamais été marié) gagne du terrain sur la période considérée, mais demeure un phénomène très lié au cycle de vie. Ainsi en 2011, en PACA, au-delà de 47 ans moins d'une femme sur quatre est célibataire, idem au-delà de 50 ans pour les hommes. Cette situation est dans la moyenne haute du pays : on reste célibataire plus longtemps en Île-de-France ou en Corse, moins longtemps dans le Nord-Pas-de-Calais ou en Rhône-Alpes. Dans tous les cas, et ce jusqu'à des âges avancés de la vie, les hommes sont plus souvent célibataires que les femmes.

C'est surtout la situation de divorcé qui gagne du terrain. Se cumulent un effet de structure (la libéralisation de fait du divorce à partir des années 1970) et un effet de cycle de vie, qui font que ceux qui présentent la qualité de divorcé sont les plus nombreux autour de la cinquantaine. Les femmes sont plus touchées par le phénomène, sans doute car les hommes se remarient plus aisément après un divorce, à nouveau du fait de la différence d'âge au mariage. La région PACA détient ainsi le record du pays pour la proportion de divorcés, tant chez les femmes (11,6 % des plus de 18 ans) que chez les hommes (8,5 %). Cette prépondérance élevée des

divorces y est ancienne : en 1968 déjà, notre région occupe la deuxième place au plan national pour la proportion de femmes divorcées et la troisième place pour celle d'hommes divorcés. À partir de 1990 la région PACA occupe la première position pour ces deux indicateurs. On peut mettre en relation cette propension élevée au divorce avec la déchristianisation précoce de la région, dès la Révolution française (Isambert et Terrenoire, 1980), même s'il ne s'agit pas du seul facteur (voir Le Bras et Todd, 2012, pp. 148-149).

Dans cet état des lieux de la solitude (juridique !), le statut des hommes et des femmes est donc fortement inégal. Certes pour des raisons physiologiques (un écart dans l'espérance de vie qui est d'ailleurs en train de se réduire et qui produit un veuvage nettement plus long chez les femmes), mais aussi pour des raisons sociales et culturelles : les hommes, qu'ils soient célibataires, veufs ou divorcés épousent des femmes plus jeunes qu'eux, ce qui constitue une rémanence de traditions archaïques mais aussi le reflet d'un statut social des femmes identifiées à leur image et à leur date de valeur (et de péremption) sur un marché de la relation matrimoniale qui les reconnaît surtout en tant qu'objet pour la séduction et la reproduction. Par ailleurs si les veufs et les divorcés trouvent beaucoup plus facilement à se remarier que leurs homologues féminines, c'est que leur statut économique et social dominant reste plus attractif et leur facilite également la tâche.

On peut donc dire que la situation juridique de non-mariage est importante en PACA (3 026 071 personnes en tout en 2011, soit 61,5 % de la population), mais pas plus qu'au regard du reste de la France (62 % de la population à la même date). On peut préciser que cette situation concerne inégalement les femmes et les hommes, soit en tout 1 624 663 femmes en PACA en 2011 pour 1 401 407 hommes.

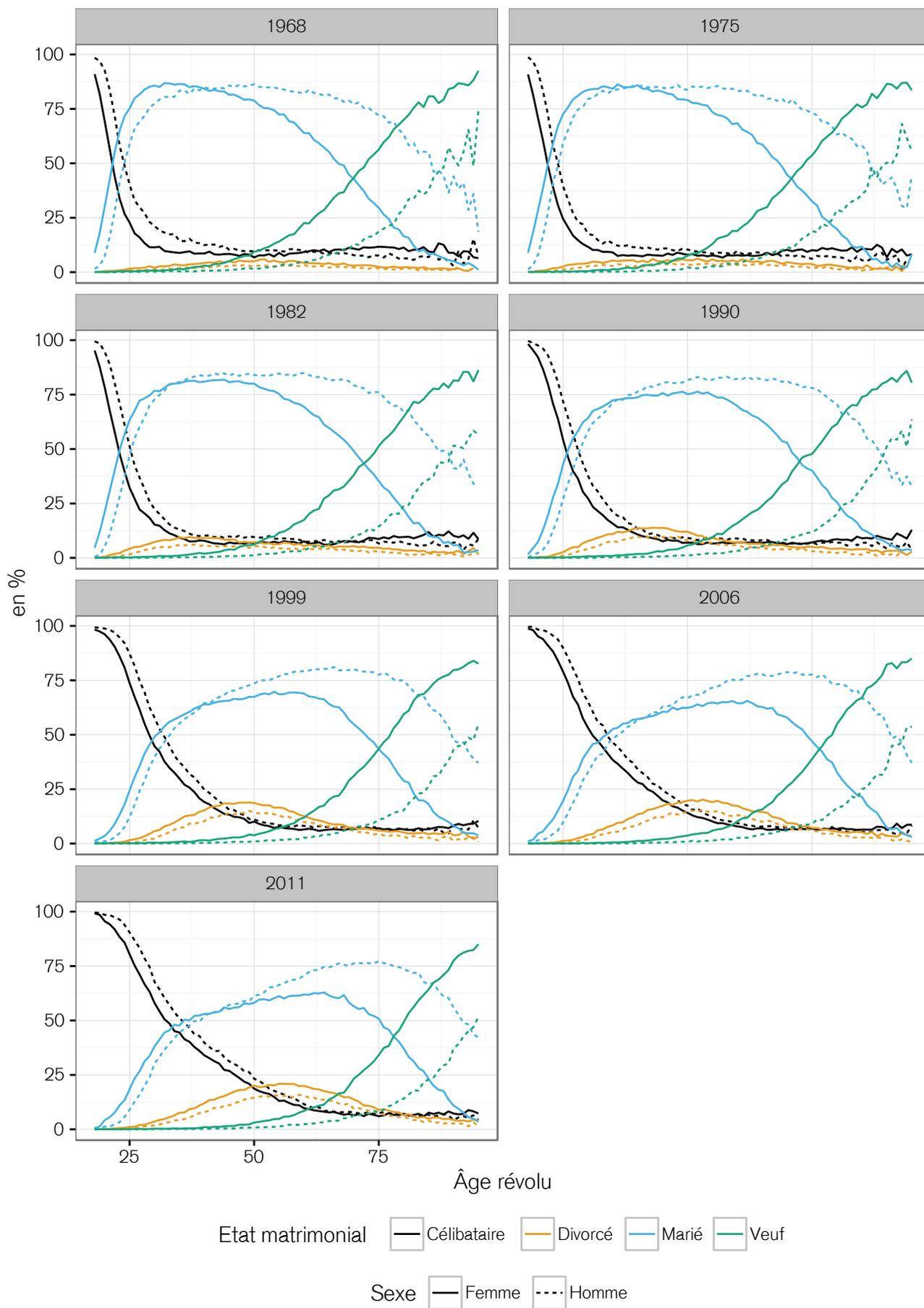


Figure 3 : État matrimonial par âge et par sexe en PACA de 1968 à 2011. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

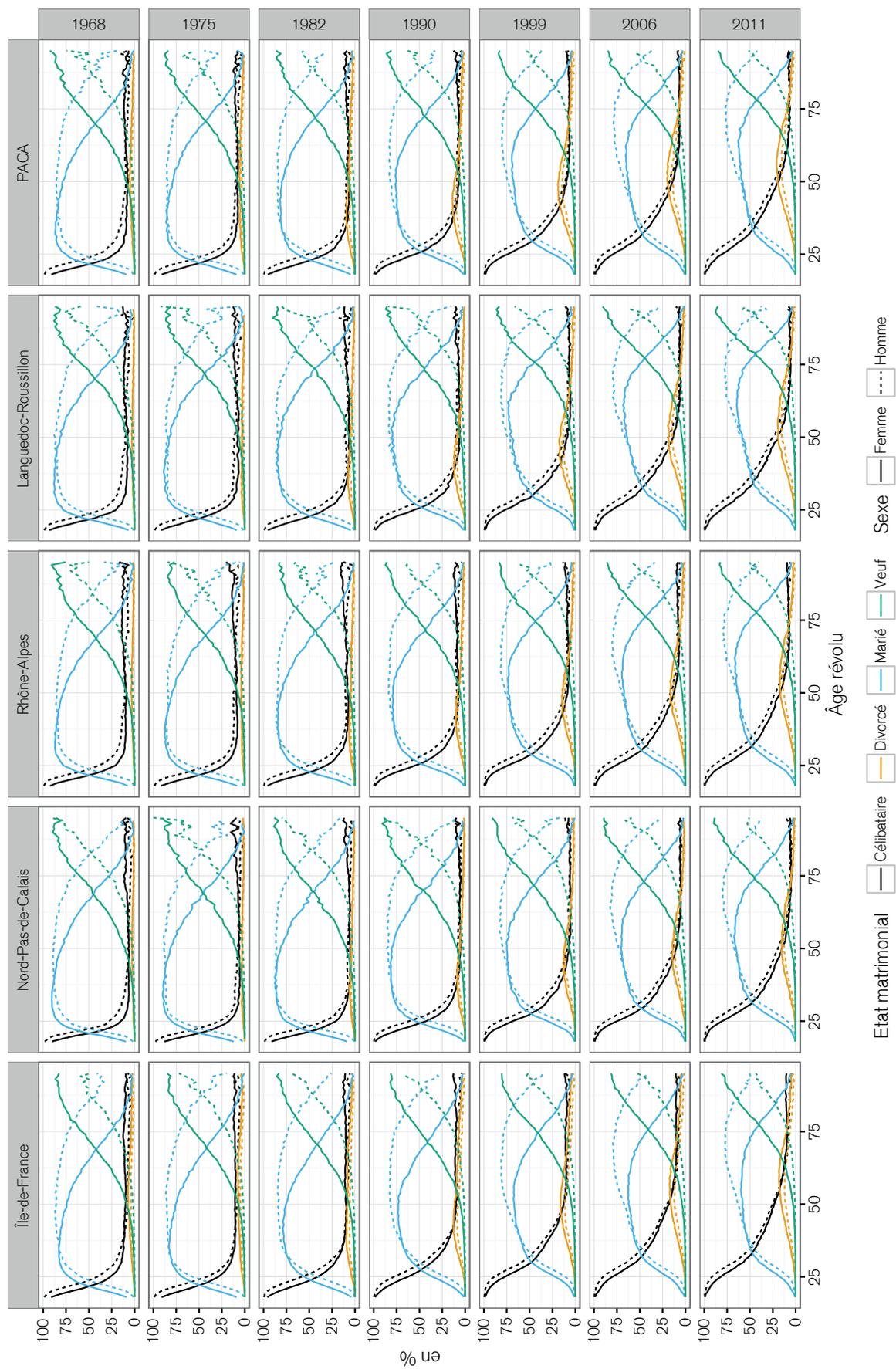


Figure 4 : État matrimonial par âge et par sexe en PACA et dans quatre autres régions de 1968 à 2011. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

Les familles monoparentales au cœur des villes, les couples en périphérie

L'analyse du recensement de 2011 permet de s'intéresser aux configurations matrimoniales de fait cette fois-ci, et non de droit. Dès lors, on peut opérer deux types de distinctions : au niveau des individus, ceux qui sont en couple ou non ; au niveau des ménages, différentes configurations (qui peuvent être familiales ou non).

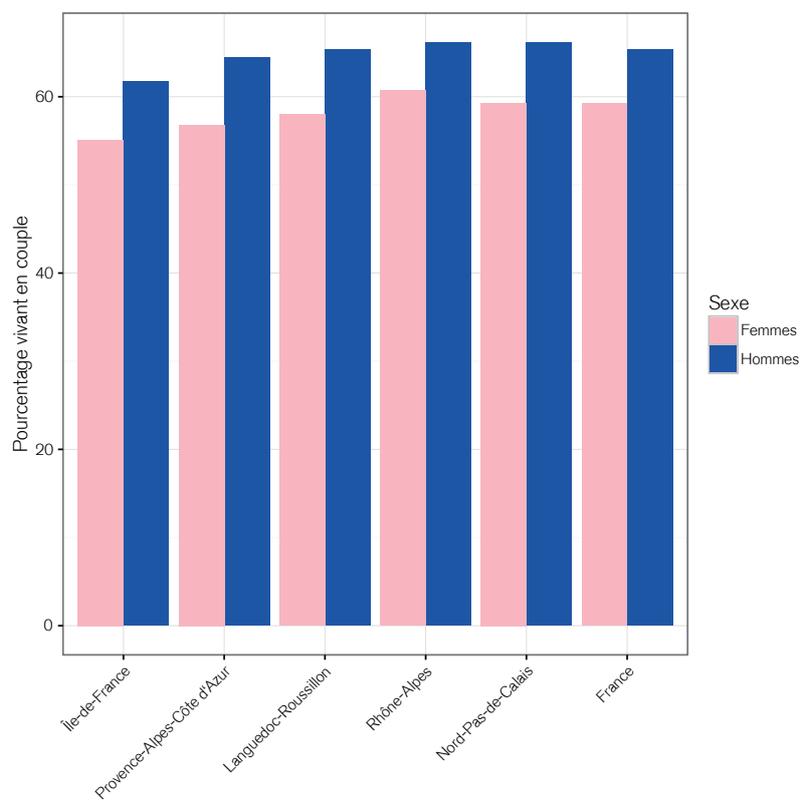


Figure 5 : Part des adultes entre 17 et 95 ans vivant en couple, par sexe, dans cinq régions et en France.
Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

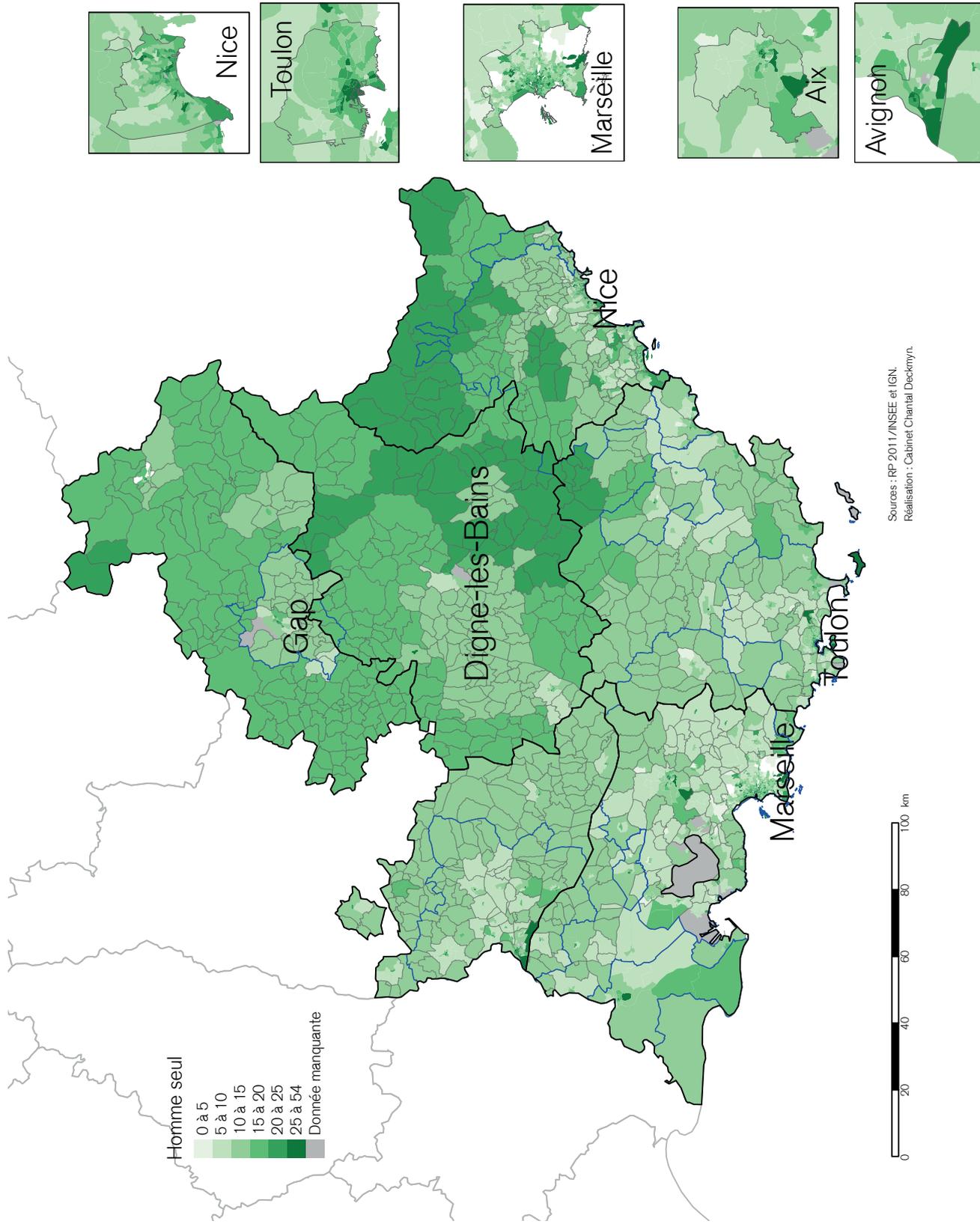


Figure 6 : Les types de ménage. Pourcentage de l'ensemble des ménages pour chaque type de ménage, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

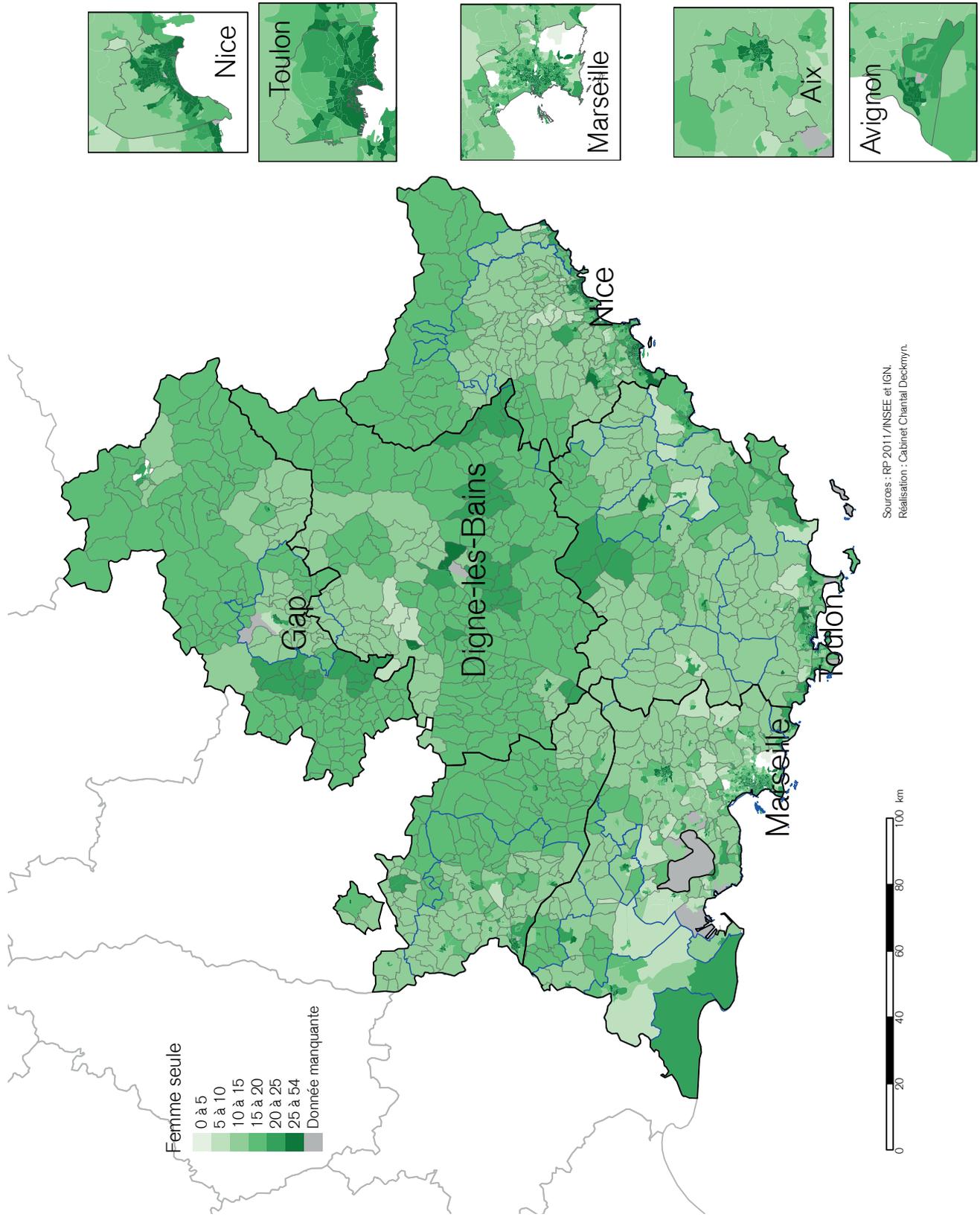


Figure 7 : Les types de ménage. Pourcentage de l'ensemble des ménages pour chaque type de ménage, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

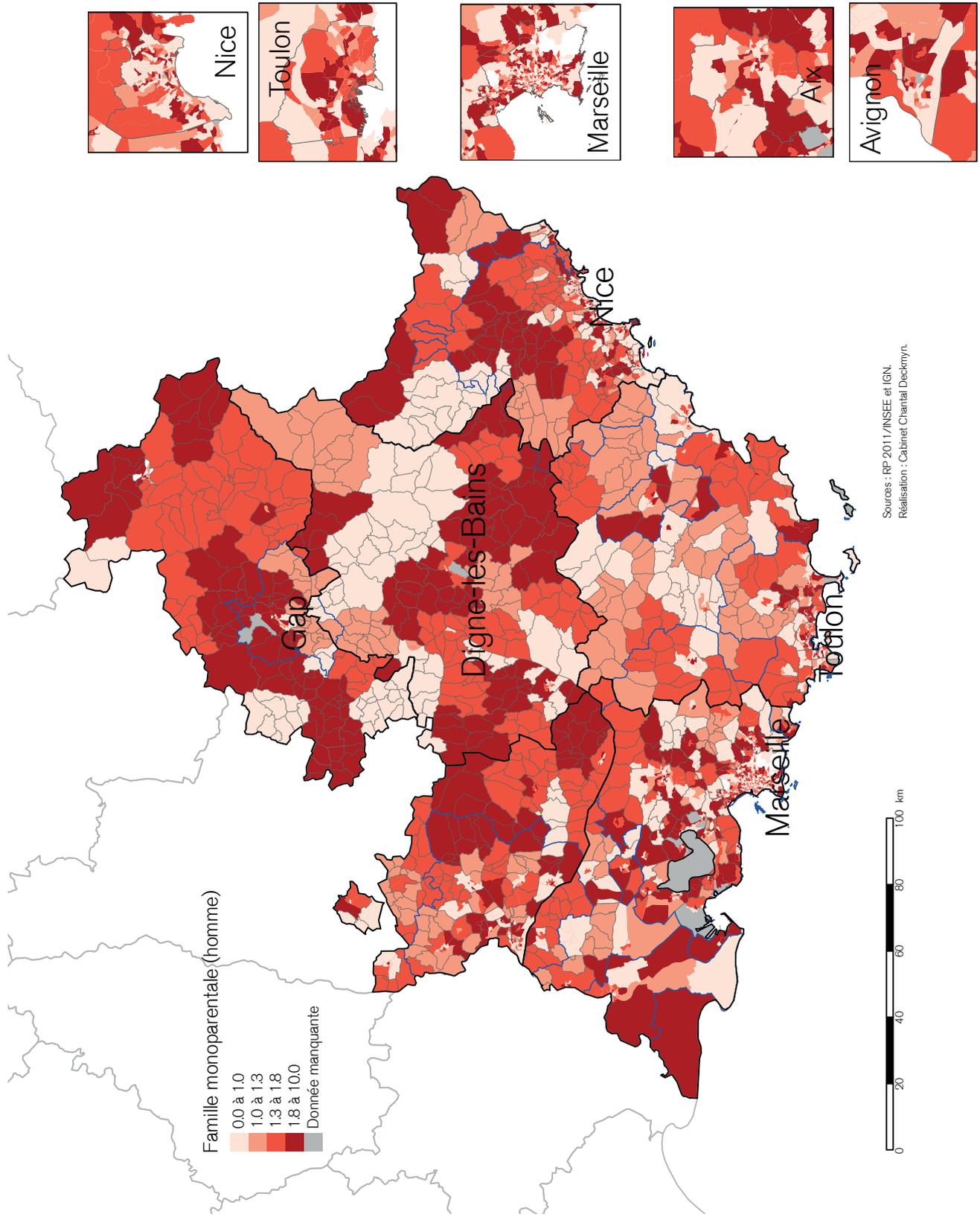


Figure 8 : Les types de ménage. Pourcentage de l'ensemble des ménages pour chaque type de ménage, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

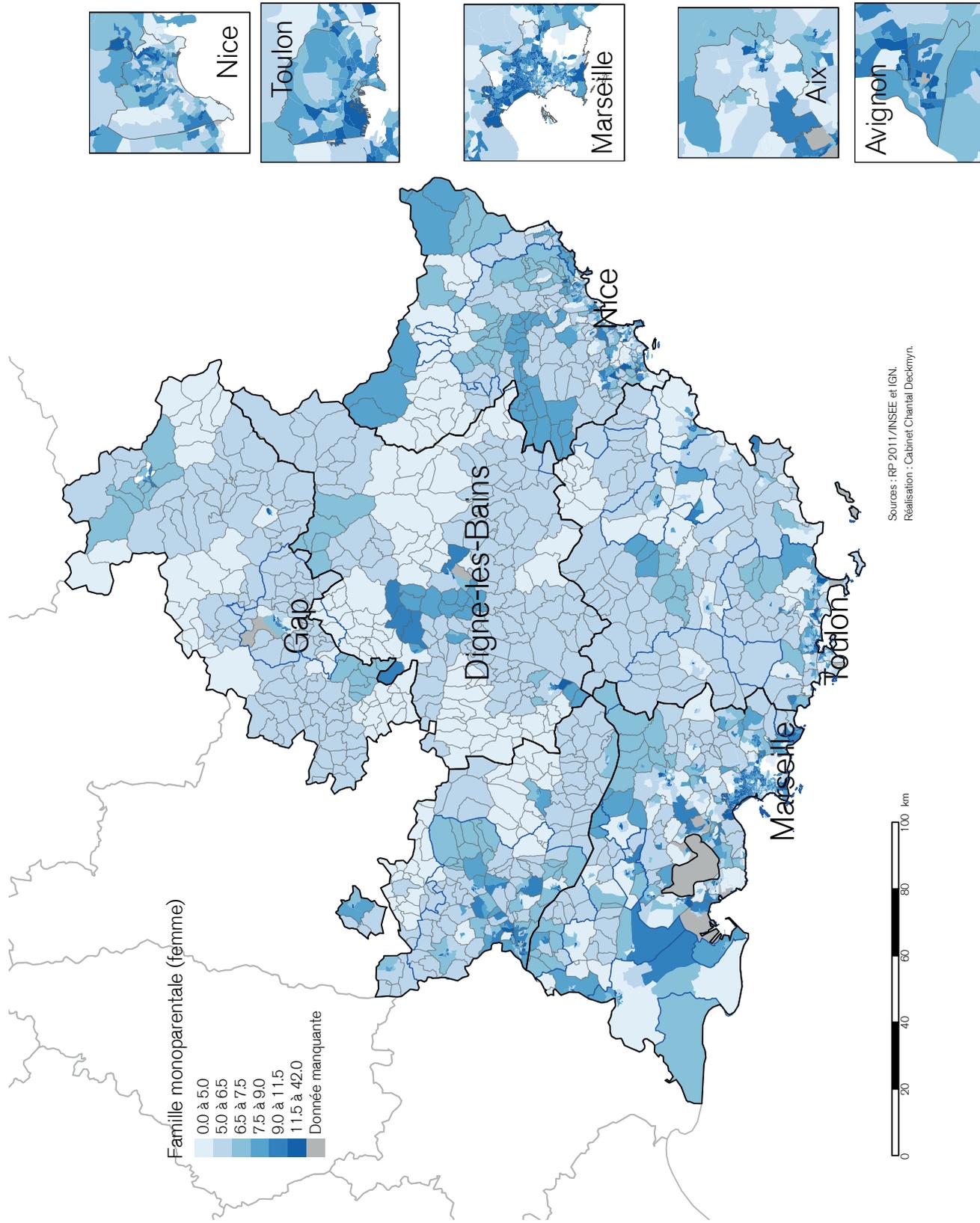


Figure 9 : Les types de ménage. Pourcentage de l'ensemble des ménages pour chaque type de ménage, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

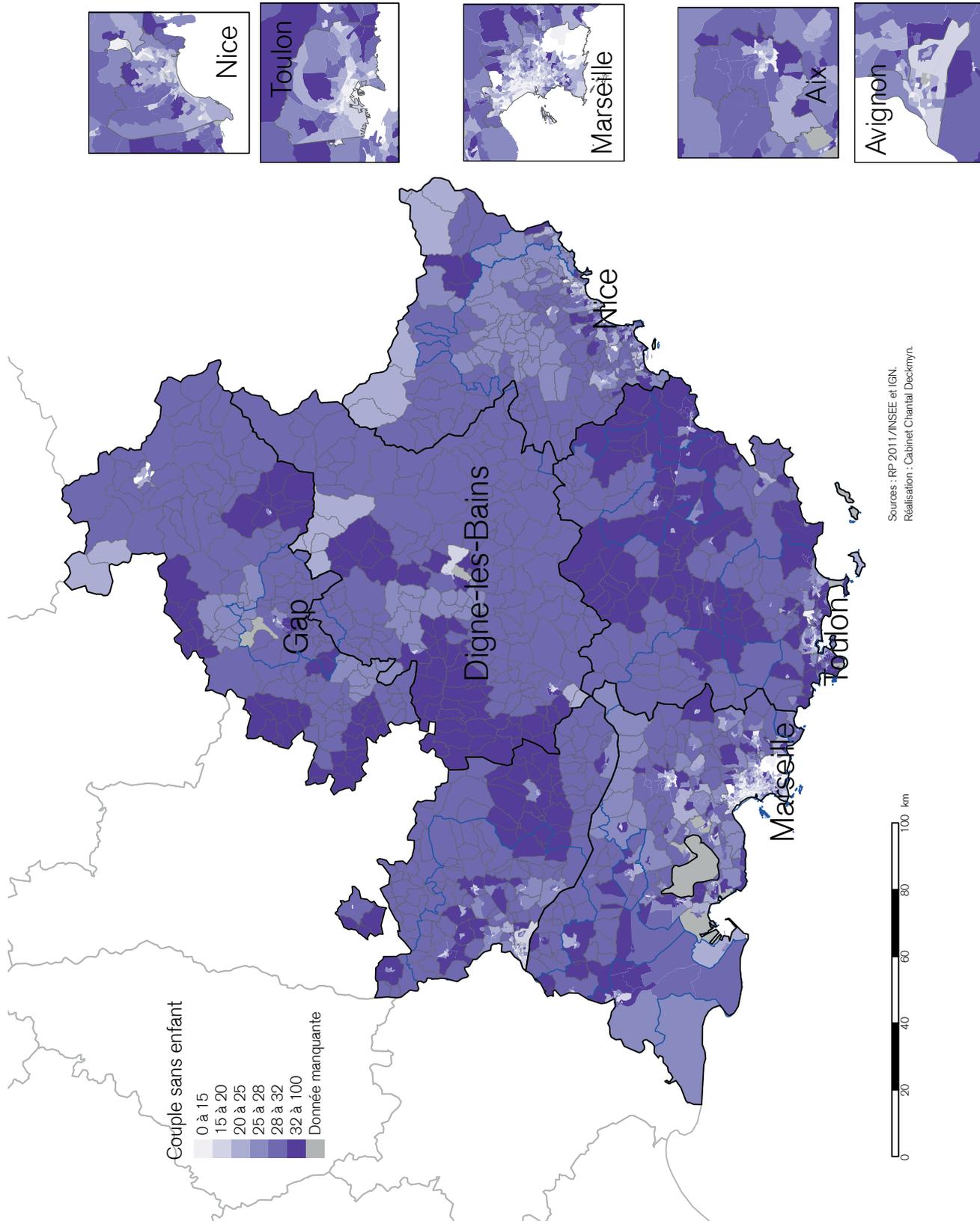


Figure 10 : Les types de ménage. Pourcentage de l'ensemble des ménages pour chaque type de ménage, en 2011, par canton-ou-ville ou RIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

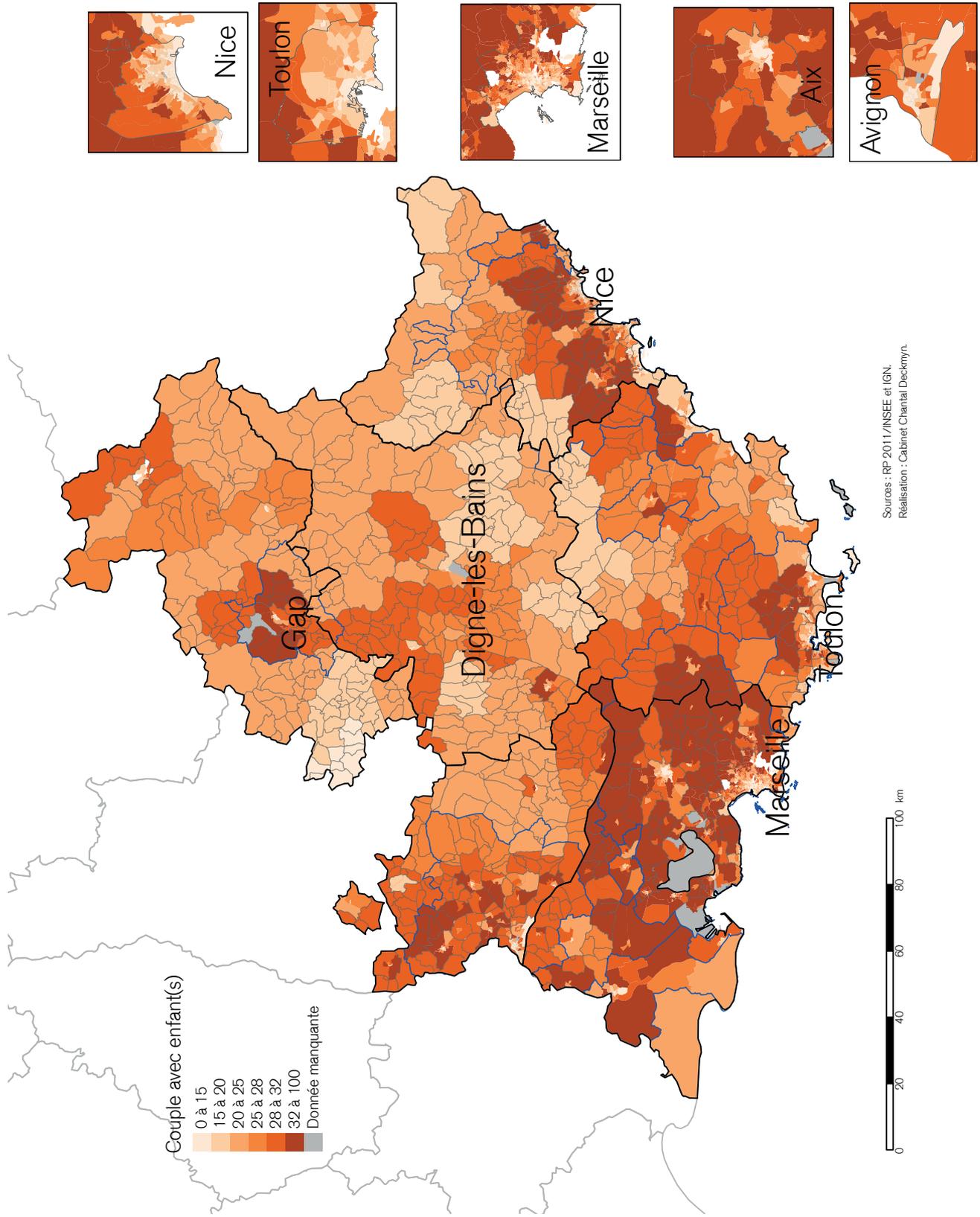


Figure 11 : Les types de ménage. Pourcentage de l'ensemble des ménages pour chaque type de ménage, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

La spatialisation des types de ménage est frappante. Ainsi, la répartition des célibataires (au sens sociologique du terme cette fois-ci : les individus qui vivent seuls) est très contrastée selon le sexe : si le célibat est, pour les hommes comme pour les femmes, un phénomène qui marque les centres urbains (ou plutôt, certains quartiers des centres-villes), il existe aussi un célibat masculin des montagnes qui est très important. On ne peut qu'être frappé également de la répartition des familles monoparentales, principalement concentrées dans les villes et notamment dans leurs quartiers populaires. À l'inverse, les couples sans enfants (qui peuvent être de jeunes couples, mais aussi des couples dont les enfants ont quitté le foyer familial) sont très fortement sous-représentés dans les villes, et se concentrent plutôt dans l'arrière-pays, dans des zones peu urbanisées sans être inaccessibles. Les couples avec enfants, eux, tendent à se concentrer à proximité des grandes villes et des centres d'activité économique, tout en étant sous-représentés au cœur des villes-centres.

On voit à quel point le cycle de vie, le type de foyer et les mobilités géographiques sont intimement liés.

La situation de la famille monoparentale, qui n'est que très rarement choisie (même lorsque la décision est prise par celui, plus souvent celle, qui la subit), est une situation qu'on pourrait qualifier de double peine parce qu'elle conjugue isolement et contraintes, responsabilités, tout en constituant une entrave à la mobilité. C'est celle qui s'entend dans l'expression : « je vis seule avec mes enfants ». Il s'agit d'une situation subie très majoritairement par les femmes : 95 % des familles monoparentales en PACA. Soulignons aussi que la région PACA est la troisième région du pays pour la proportion de familles monoparentales (24,4 %), juste derrière la Corse et le Languedoc-Roussillon (Espaze et Pailler, 2013).

La situation familiale est fortement corrélée au degré de fragilité sociale

Nous avons élaboré un indicateur synthétique de fragilité sociale (IFS), qui prend en compte différentes dimensions, telles que les caractéristiques du logement, le niveau de diplôme, le rapport à l'emploi (voir l'annexe 1)... La figure 12 présente la moyenne, et la figure 13 la répartition des valeurs de cet IFS selon le mode de vie (au sens de l'INSEE). Cela permet en particulier d'isoler (très partiellement) des effets de cycle de vie, en distinguant les personnes vivant sans enfant selon qu'elles aient plus ou moins de 40 ans. On constate qu'au-delà de ces effets de cycle de vie, qui font apparaître une fragilité sociale plus aiguë pour les personnes de moins de 40 ans vivant seules, la structure du foyer est également corrélée à cette fragilité sociale. En particulier, les foyers monoparentaux sont fortement affectés par un degré élevé de fragilité sociale, tant en ce qui concerne les enfants que les parents. À l'inverse, les couples avec enfants, mais aussi les membres âgés de plus de 40 ans d'un couple sans enfant, sont parmi les moins affectés. La structure familiale traditionnelle, la famille nucléaire, reste aujourd'hui largement associée à une plus grande sécurité sociale – ne serait-ce que par les aspects économiques. Pour une confirmation au plan national de cette analyse, on se reportera à l'analyse de Galland (2015).

La fragilité sociale des familles monoparentales est d'ailleurs attestée par une étude récente de la délégation régionale PACA de l'INSEE, qui souligne les difficultés sociales plus importantes rencontrées par les familles monoparentales, tant du point de vue des revenus que de l'accès à l'emploi (Espaze et Pailler, 2013). Elle souligne en particulier le décalage entre des politiques publiques encore marquées par une orientation familialiste et nataliste et la réalité familiale contemporaine, qui conduit à accroître les difficultés de familles monoparentales largement féminines. Il apparaît donc essentiel que les pouvoirs publics, au plan national mais aussi territorial, proposent des politiques publiques adaptées à cette réalité, en se défaisant de l'idée devenue contreproductive que la question de l'articulation entre vie professionnelle et vie familiale relève de choix personnels et privés.

Qui se ressemble s'assemble ?

La prise en compte des formes juridiquement sanctionnées d'union matrimoniale ne saurait faire oublier la prégnance du couple comme réalité de fait avant d'être de droit. Dans le recensement, la question est posée de savoir si le répondant vit en couple, sans que cette réponse se confonde avec la reconstitution par l'INSEE des couples cohabitants. En d'autres termes un recensé peut déclarer vivre en couple sans pour autant habiter dans le même logement que son partenaire. Malheureusement, en revanche, on ne peut analyser cette variable que de manière synchronique.

On vit comparativement assez peu en couple en PACA (voir la figure 5) : moins que la moyenne nationale, et à peine plus qu'en Île-de-France, championne du célibat. La figure 14 permet quant à elle d'observer l'évolution de la conjugalité au fil du cycle de vie, et ce pour chaque sexe. On constate que la proportion d'une classe d'âge qui se déclare en couple, en PACA comme dans les autres régions françaises, ne dépasse guère les 75 % (78 % pour les hommes, 73 % pour les femmes). Surtout, l'évolution selon l'âge est très différente. Chez les femmes de la région PACA, c'est à 32 ans que la proportion vivant en couples est maximale ; elle décroît ensuite lentement jusqu'à environ 70 ans avant d'ensuite s'accélérer nettement. Chez les hommes à l'inverse, entre 35 et 75 ans la proportion déclarant vivre en couple augmente légèrement puis se stabilise, à telle enseigne qu'elle est maximale à 67 ans. C'est donc autour de 35 ans que les trajectoires masculines et féminines divergent complètement, alors qu'elles sont proches avant cet âge. Notons que la région PACA ne se distingue guère de ce point de vue des autres grandes régions françaises : les différences demeurent assez faibles.

La particularité des couples de la région PACA est toutefois liée à leur composition géographiquement exogame (voir la figure 15). En effet, il s'agit d'une des régions dans lesquelles le brassage entre les habitants natifs de PACA qui y résident et les habitants nés ailleurs est le plus fort : près d'un tiers des couples sont, en ce sens, « mixtes ». Surtout, seuls 26 % des couples y sont composés de deux natifs de la région, ce qui est la proportion la plus faible de la métropole après la région Île-de-France. Toutefois, comparativement à la proportion globale de couples « mixtes », une faible part comprend un immigré (au sens de l'INSEE, c'est-à-dire une personne née étrangère à l'étranger et vivant en France). Le grand Nord-Est de la France, de Rhône-Alpes au Nord-Pas-de-Calais, apparaît à cet égard beaucoup plus ouvert à l'exogamie nationale – y compris dans des cas, comme dans le Nord-Pas-de-Calais, où l'endogamie géographique est généralement très prononcée. Tout se passe donc comme si en PACA, l'exogamie géographique était socialement valorisée tant qu'elle concerne des Français de naissance, beaucoup moins lorsqu'elle concerne des immigrés.

Là se trouve peut-être une clé de compréhension de l'obsession identitaire qui transparaît dans de nombreux discours politiques tenus sur et dans la région. Si elle contraste fortement avec le métissage des identités et le brassage des populations en actes, certaines barrières symboliques dans la constitution des couples semblent conserver une forte efficacité.

Nuançons toutefois cette observation. En sens inverse, l'assimilation des jeunes immigrés (au sens de l'INSEE) est réelle à en croire les pratiques conjugales : parmi les habitants de PACA en couple âgés de moins de 40 ans, il y a davantage de couples comprenant un(e) natif(ve) de PACA et un(e) immigré(e) que de couples composés de deux immigrés (voir figure 17).

Notons enfin que PACA est également la région dans laquelle la proportion de couples dont aucun des membres n'est né dans la région (les « néos ») est la plus forte, juste derrière le Languedoc-Roussillon. Contrairement à ce qu'on pourrait penser au premier abord, la part de ces couples « néos » augmente avec l'âge des conjoints : des jeunes ont logiquement moins de chance d'avoir changé de région au cours de leur vie que des personnes plus âgées. Ainsi, chez les couples dont le membre le plus âgé a plus de 75 ans, près de 40 % sont des « néos ». À l'inverse, les couples « mixtes » (entendre dont l'un seulement des membres est né en PACA) sont plutôt plus fréquentes dans les classes d'âge inférieures à 50 ans.

Ces barrières symboliques concernent également, plus classiquement, l'appartenance socio-professionnelle des conjoints. Comme le montre la figure 18, l'endogamie des couples, en PACA, est forte – avec une asymétrie entre hommes et femmes conduisant les couples dans lesquels l'homme occupe un statut socioprofessionnel plus élevé que la femme à être plus nombreux que la situation inverse⁵. Ainsi, 32 % des hommes appartenant à la CSP « professions intermédiaires » sont en couple avec une femme appartenant à cette même catégorie, et 35 % avec une femme employée. Pour autant, cette logique endogamique ne prévaut pas plus en PACA que dans le reste du pays. Ainsi, dans notre région, 39,4 % des individus en couple le sont avec quelqu'un appartenant à la même catégorie socioprofessionnelle qu'eux – soit exactement la moyenne nationale ; plus que les 34,5 % des Corses ou les 35,9 % des Lorrains, mais moins que les 44,3 % des Limousins (voir la figure 19).

Les personnes vivant seules : surtout des femmes salariées plutôt âgées

On a déjà pu voir le rôle de l'âge dans le fait de vivre seul ou en couple. Mais d'autres facteurs interviennent également. La solitude renvoie également à la position sociale. La figure 20 permet de mettre en évidence les chances inégales d'être en couple en fonction de l'âge, du sexe mais aussi de la catégorie socioprofessionnelle. On constate que les ouvriers et les employés, tout comme les ouvrières et les employées, ont systématiquement moins de chance d'être en couple que la moyenne (compte tenu de l'âge et du sexe), à part aux âges les plus jeunes (moins de 25 ans). Chez les hommes, les « autres inactifs », c'est-à-dire essentiellement des individus sans profession (ou des étudiants), se caractérisent par des chances bien plus faibles que la moyenne d'être en couple. À l'inverse, en particulier pour les hommes, les catégories socioprofessionnelles les mieux dotées en capitaux (économique, mais aussi culturel) ont systématiquement plus de chance d'être en couple : ainsi des petits indépendants (CSP 2) ou des cadres et professions intellectuelles supérieures (CSP 3), mais aussi les professions intermédiaires (CSP 4). Pour les femmes, toutefois, il faut souligner que l'âge interagit de manière déterminante avec la position socioprofessionnelle : à 50 ans, seules les femmes agricultrices (CSP 1) et artisans et commerçants (CSP 2) ont plus de chance que la moyenne d'être en couple, si on laisse de côté les retraitées et, surtout, les femmes au foyer (CSP 8) dont, à partir de 60 ans, la probabilité d'être en couple est 10 points plus élevée que la moyenne. En d'autres termes, après 45 ans, être salariée apparaît comme un facteur défavorable au fait d'être en couple. On ne peut bien sûr en déduire automatiquement une relation causale, mais la tendance paraît suffisamment forte pour dénoter une corrélation forte.

La figure 21 permet d'affiner l'analyse, en observant, pour une tranche d'âge donnée (ici les 40-44 ans), la probabilité d'être en couple en fonction d'une nomenclature socioprofessionnelle plus détaillée (catégories socioprofessionnelles en 24 positions). Elle fait ressortir d'autant plus nettement à quel point être en couple est corrélé à la détention de ressources, tant économiques que culturelles : ainsi, les chefs d'entreprises et les professions libérales sont les professions qui connaissent le taux de conjugalité le plus élevé ; à l'inverse, les inactifs, mais aussi les personnels des services directs aux particuliers (femmes de ménage, servantes...) connaissent la probabilité d'être seuls la plus élevée.

Les individus vivant seuls (au sens de n'étant pas en couple) sont donc plutôt des hommes jeunes ou des femmes âgées ; plutôt des femmes salariées que des hommes indépendants ; plutôt des individus appartenant aux classes populaires que des bourgeois ou des bourgeoises. Même si la solitude rurale existe, il s'agit d'un phénomène qui concerne avant tout les centre-villes (et en particulier pour les femmes), dans les quartiers populaires aussi bien que ceux plus huppés.

La solitude est ainsi un facteur important de précarisation économique et sociale, qui touche par ailleurs les individus qui sont déjà les plus fragiles de par leur statut social. Il y a un effet

⁵Notons que l'INSEE n'identifie que des couples hétérosexuels.

cumulatif qui peut créer des fractures extrêmement profondes, que les politiques publiques et l'État-Providence sont bien mal armés pour résorber. C'est un véritable défi qui est posé aux territoires, sommés d'être les garants de la cohésion et du lien sociaux.

La conjugalité et la famille demeurent ainsi des formes d'organisation sociale très structurantes pour la vie sociale. Elles sont partiellement déterminées par les caractéristiques socio-professionnelles des individus, mais viennent en retour influencer de manière déterminante sur leurs trajectoires sociales. Pensées comme relevant de l'ordre privé, ces formes de sociation jouent en réalité un rôle absolument déterminant dans l'insertion sociale des individus. Le décalage entre des structures de protection sociale et de redistribution qui sont soit individuelles et ainsi aveugles à la situation familiale des individus (logiques assurancielles), soit qui favorisent les individus qui sont insérés dans les configurations familiales les plus protectrices (impôt sur le revenu, par exemple), et la réalité sociale contemporaine apparaît ainsi appeler une réflexion renouvelée sur la manière dont les pouvoirs publics et la société peuvent et doivent prendre en compte la réalité des configurations familiales contemporaines. Le *domus*, le foyer orienté vers la vie interne au foyer, domestique, émotionnelle, privée, et l'*oikos*, qui renvoie à la dimension économique, et donc publique, ouverte sur l'échange et la vie sociale et civile du ménage, sont donc intrinsèquement liés.

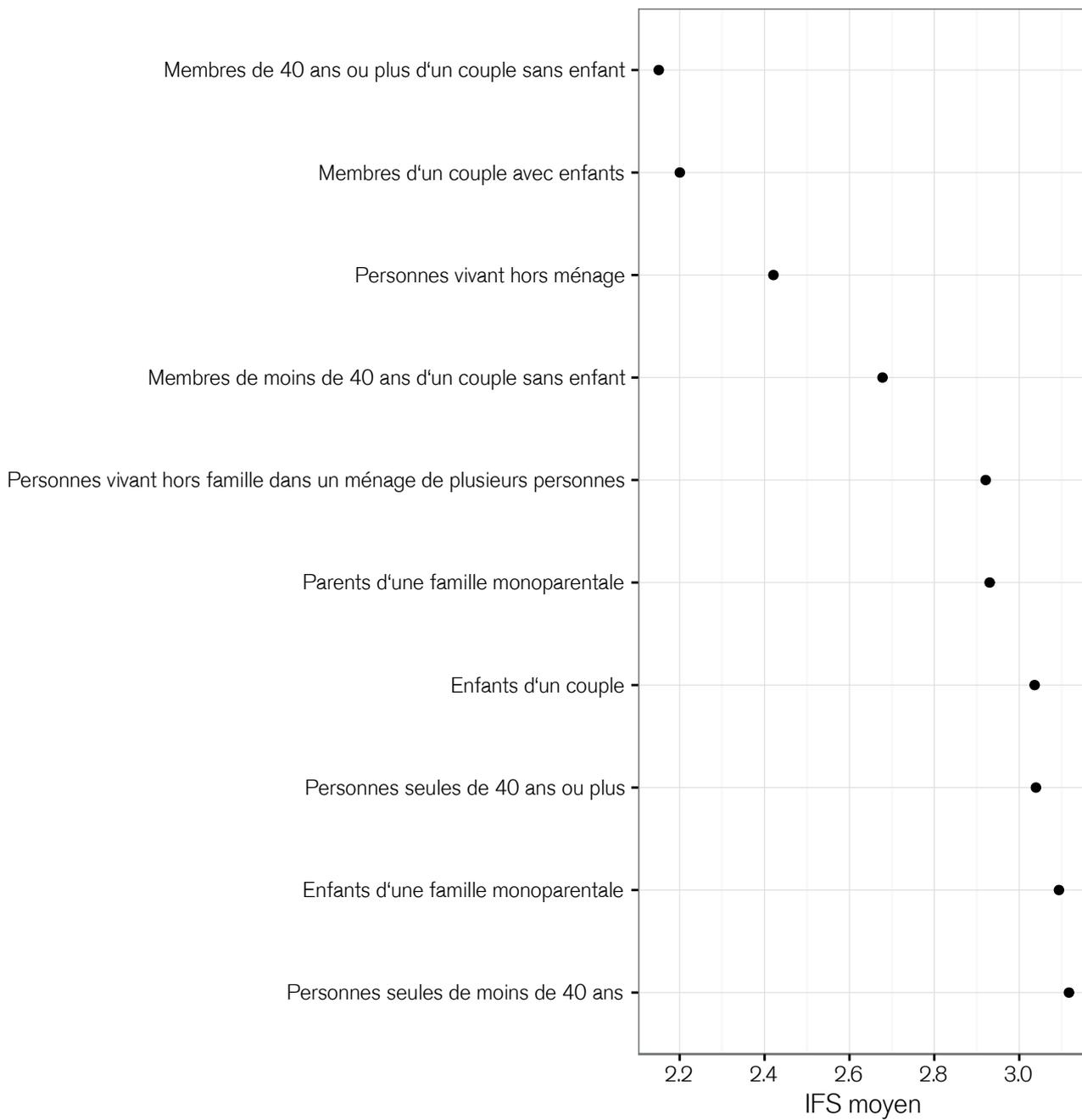


Figure 12 : Moyenne de l'indicateur synthétique de fragilité sociale en fonction du mode de vie en PACA en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Champ : individus âgés de 16 ans et plus. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

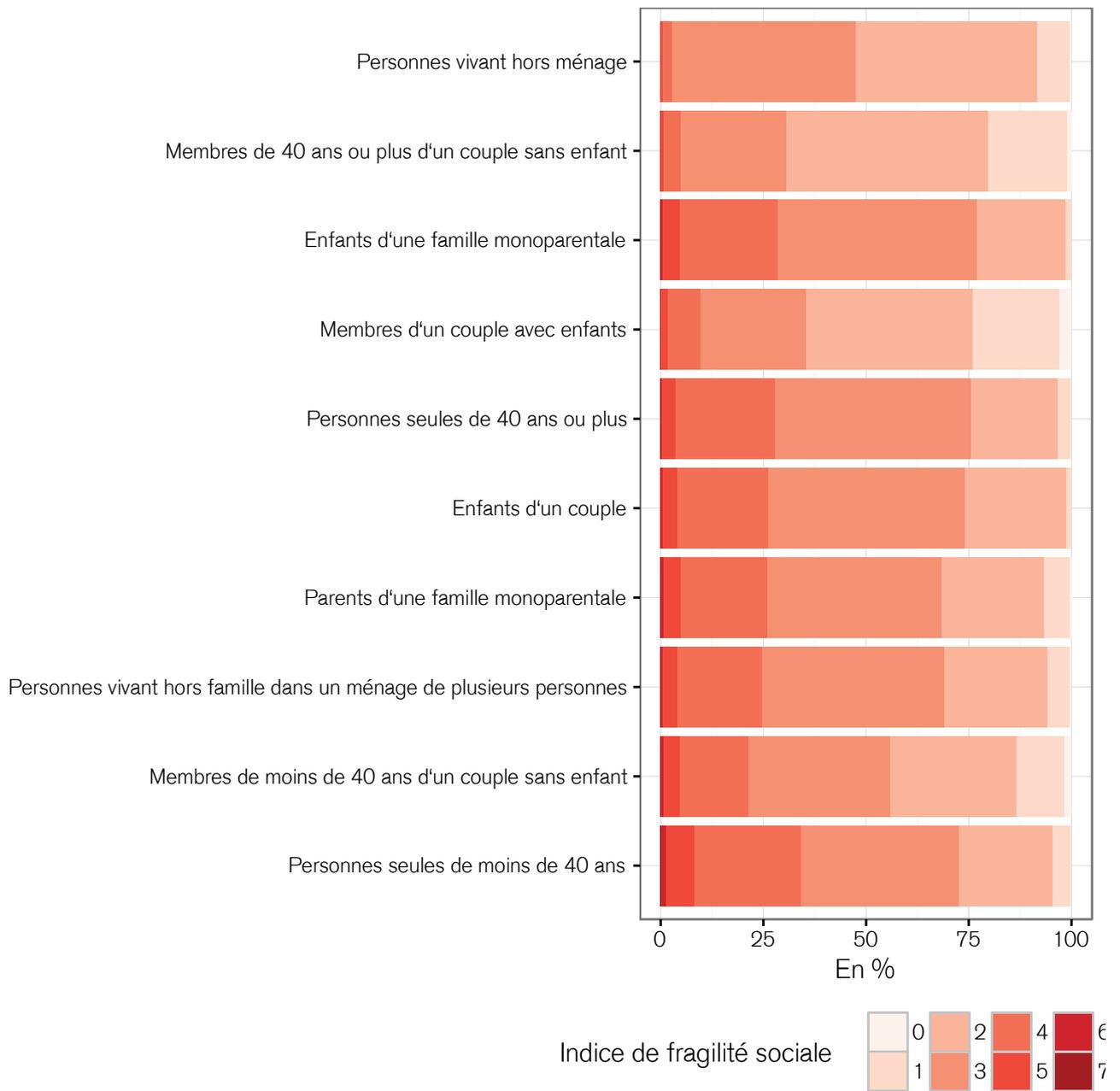


Figure 13 : Distribution de l'indicateur synthétique de fragilité sociale en fonction du mode de vie en PACA en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Champ : individus âgés de 16 ans et plus. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

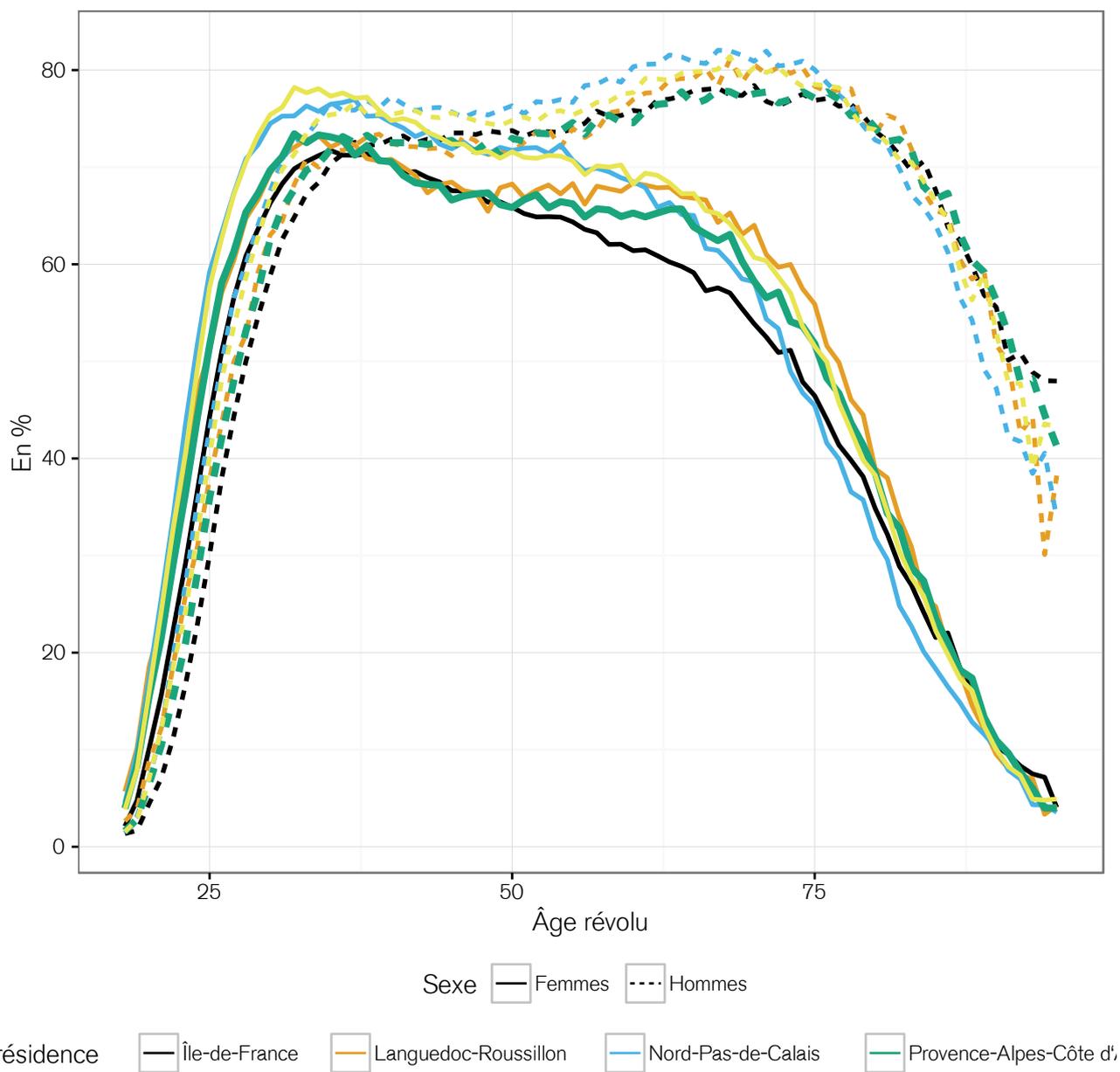


Figure 14 : Vie en couple selon l'âge et le sexe en PACA et dans quatre autre régions. Source : recensement de la population 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn. *Lecture* : à 32 ans, 73,4 % des femmes vivant en PACA vivent en couple en 2011.

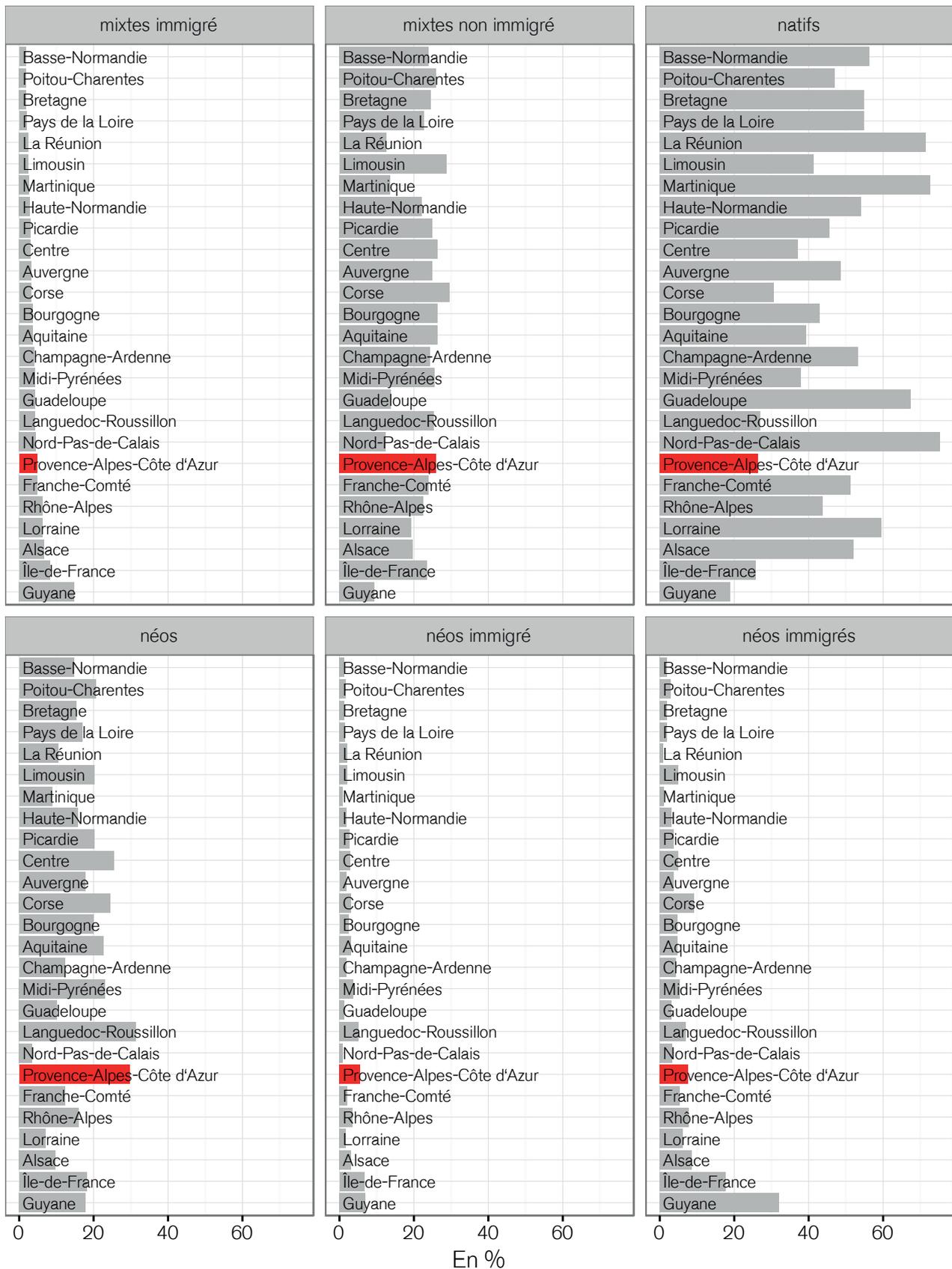


Figure 15 : Origine des membres des couples par région. Source : Recensement de la population 2011/INSEE. *Lecture* : en PACA, 4,8 % des couples sont mixtes avec un(e) immigré(e), c'est-à-dire composés d'une personne née dans la région et d'une autre née étrangère à l'étranger. *Note* : « néos immigré » signifie un couple dont les deux membres ne sont pas nés en PACA et dont l'un des deux est immigré, i.e. né étranger à l'étranger. « Néos immigrés » concerne un couple dont les deux membres sont immigrés.



Figure 16 : Part des couples mixtes dont l'un des membres est immigré parmi les couples mixtes. Source : Recensement de la population 2011/INSEE. Lecture : en PACA, dans 15,6 % des couples dont l'un des membres est né hors de la région, ce dernier est né étranger à l'étranger.

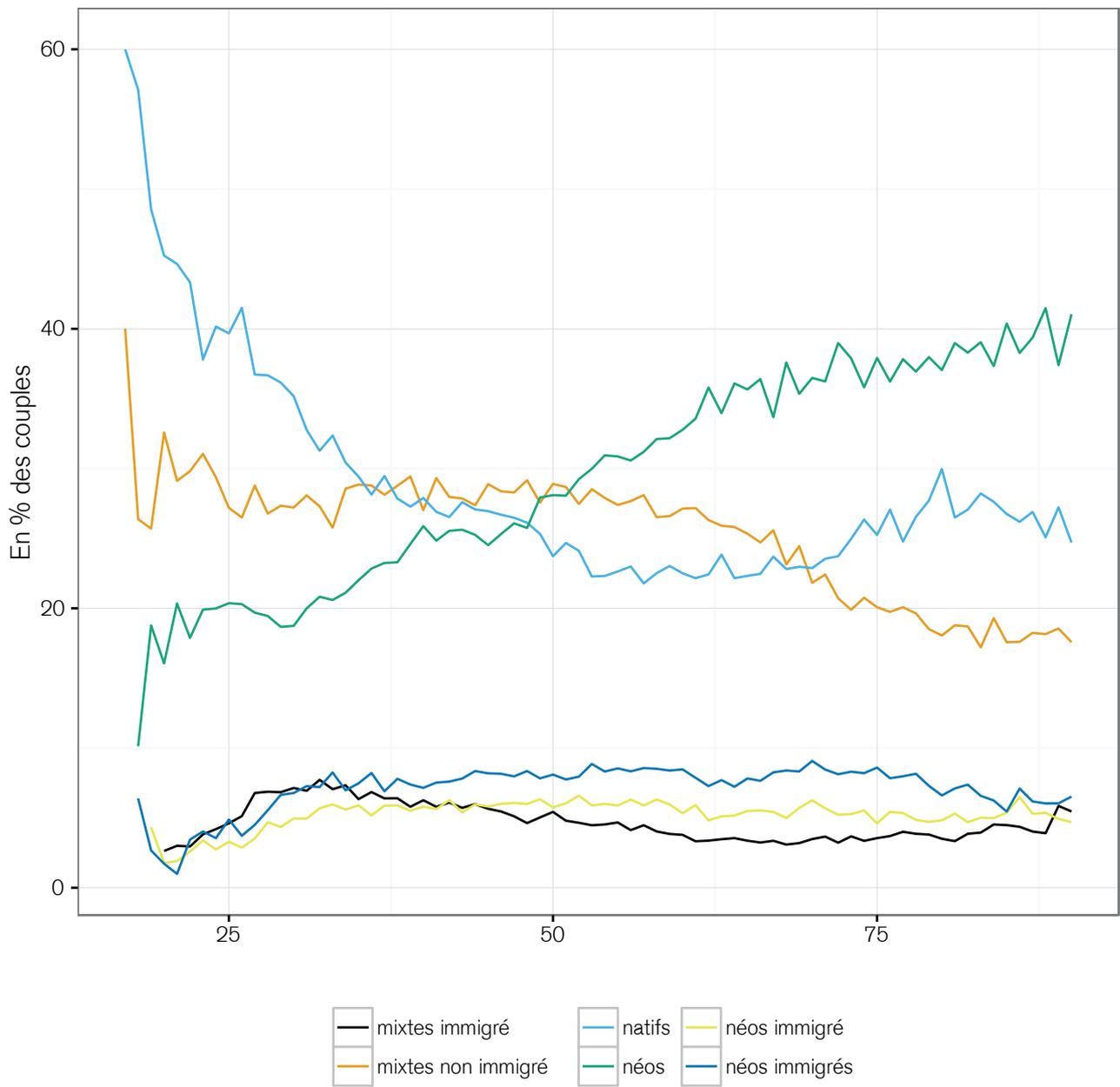


Figure 17 : Origine des membres des couples en fonction de l'âge du membre le plus âgé du couple.
 Source : Recensement de la population 2011/INSEE. *Lecture* : La part des couples constitués de deux natifs de la région PACA diminue à mesure que l'âge du doyen du couple augmente.

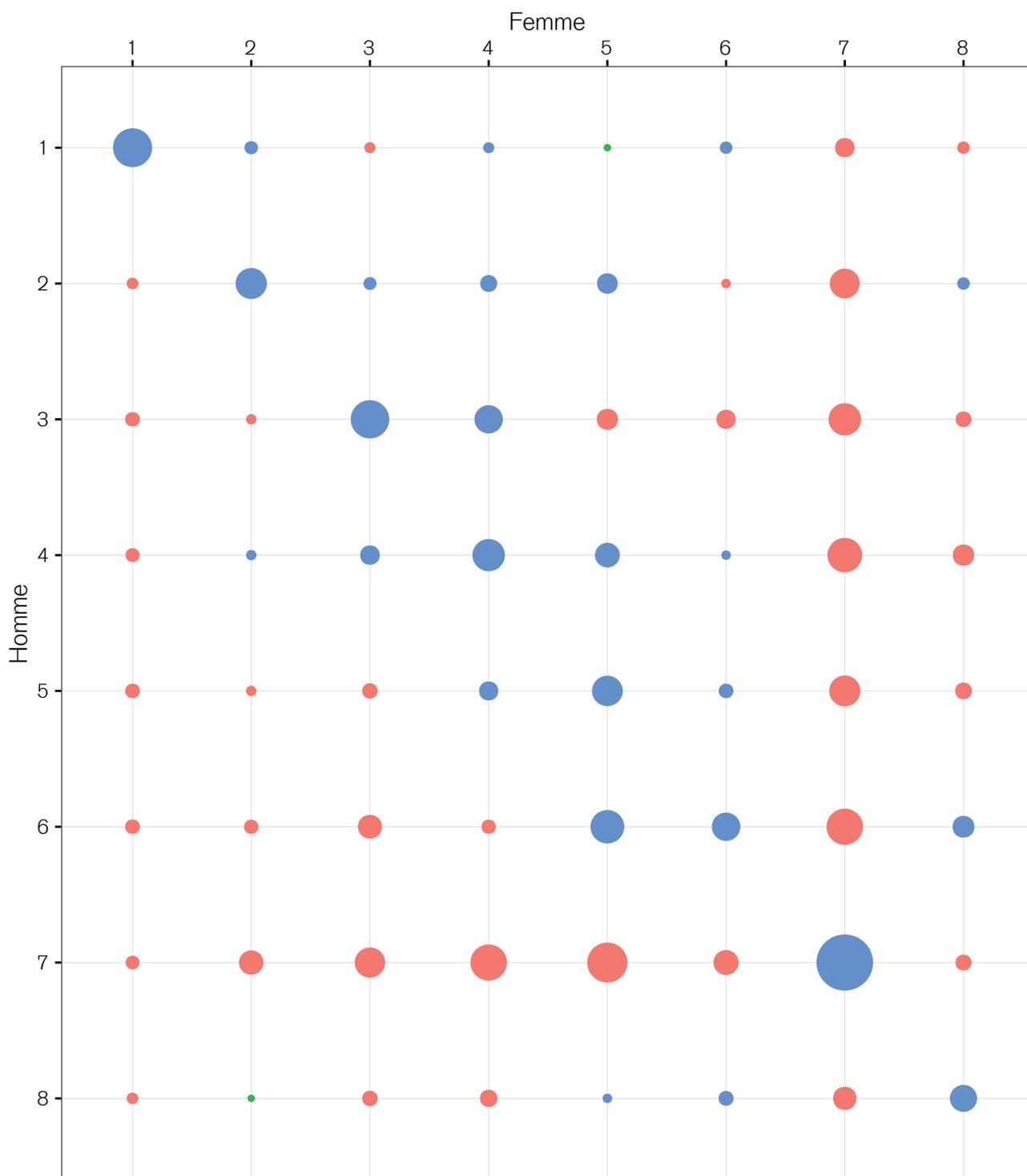


Figure 18 : Endogamie des couples, par catégorie socioprofessionnelle (CSP) de l'homme et de la femme. La taille des cercles figure la sur- ou sous-représentation d'un type de couple par rapport à une répartition aléatoire ; les cercles bleus signifient une sur-représentation, les rouges une sous-représentation. Les catégories socioprofessionnelles sont les suivantes : 1 : agriculteurs exploitants ; 2 : artisans, commerçants et chefs d'entreprise ; 3 : cadres et professions intellectuelles supérieures ; 4 : professions intermédiaires ; 5 : employés ; 6 : ouvriers ; 7 : retraités ; 8 : autres inactifs. Champ : individus en couple de la région PACA. Source : Recensement de la population 2011/INSEE. *Lecture* : les hommes appartenant à la CSP « cadres supérieurs et professions intellectuelles » sont en couple préférentiellement avec des femmes de la même CSP ou professions intermédiaires. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

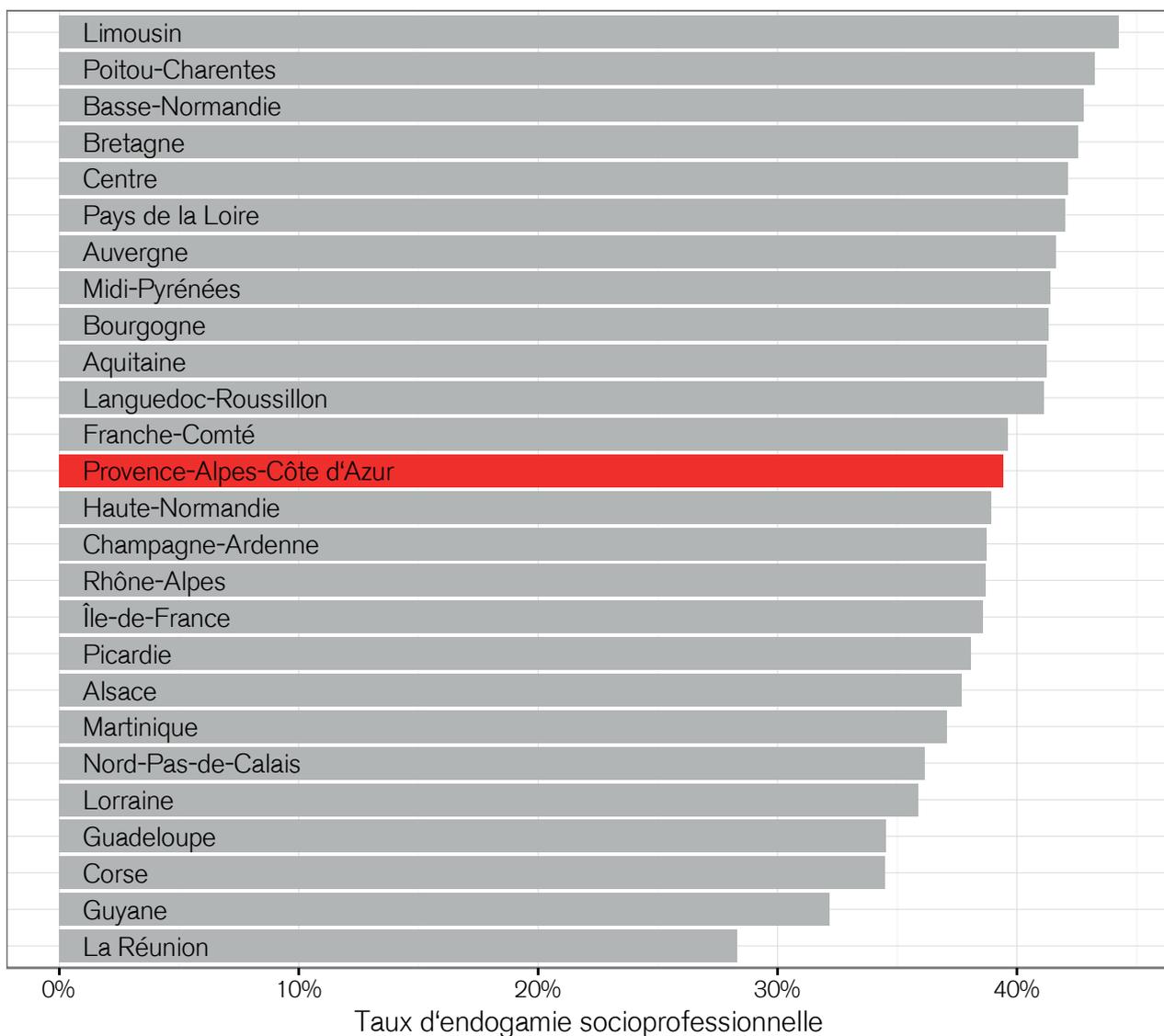


Figure 19 : Endogamie socioprofessionnelle des couples par région. Proportion des couples dont les deux membres appartiennent à la même catégorie socioprofessionnelle (CSP). Source : Recensement de la population 2011/INSEE. *Lecture* : Près de 40 % des couples de la région PACA sont constitués de deux individus appartenant à la même CSP. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

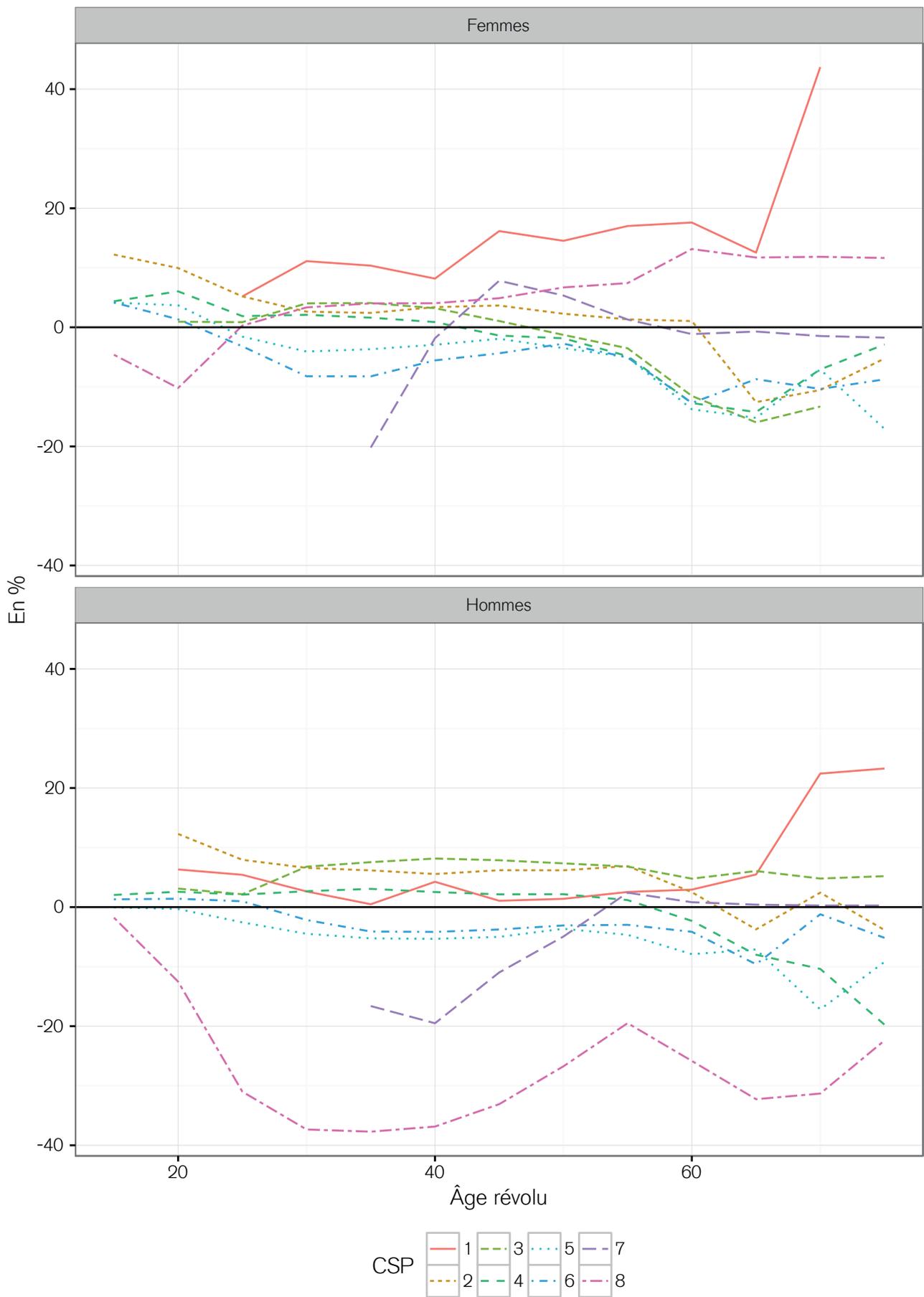


Figure 20 : Probabilité de vie en couple selon la catégorie socio-professionnelle (CSP), par rapport à la moyenne des individus de la même tranche d'âge (de cinq ans) et du même sexe, en PACA. Champ : individus âgés de 18 à 79 ans ; les cas correspondant à moins de 50 individus ont été écartés. Les catégories socioprofessionnelles sont les suivantes : 1 : agriculteurs exploitants ; 2 : artisans, commerçants et chefs d'entreprise ; 3 : cadres et professions intellectuelles supérieures ; 4 : professions intermédiaires ; 5 : employés ; 6 : ouvriers ; 7 : retraités ; 8 : autres inactifs. Source : recensement de la population 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn. *Lecture* : en 2011, en PACA, la proportion d'hommes agriculteurs âgés de 20 à 25 ans en couple est supérieur de 6 points à la moyenne des hommes de leur âge.

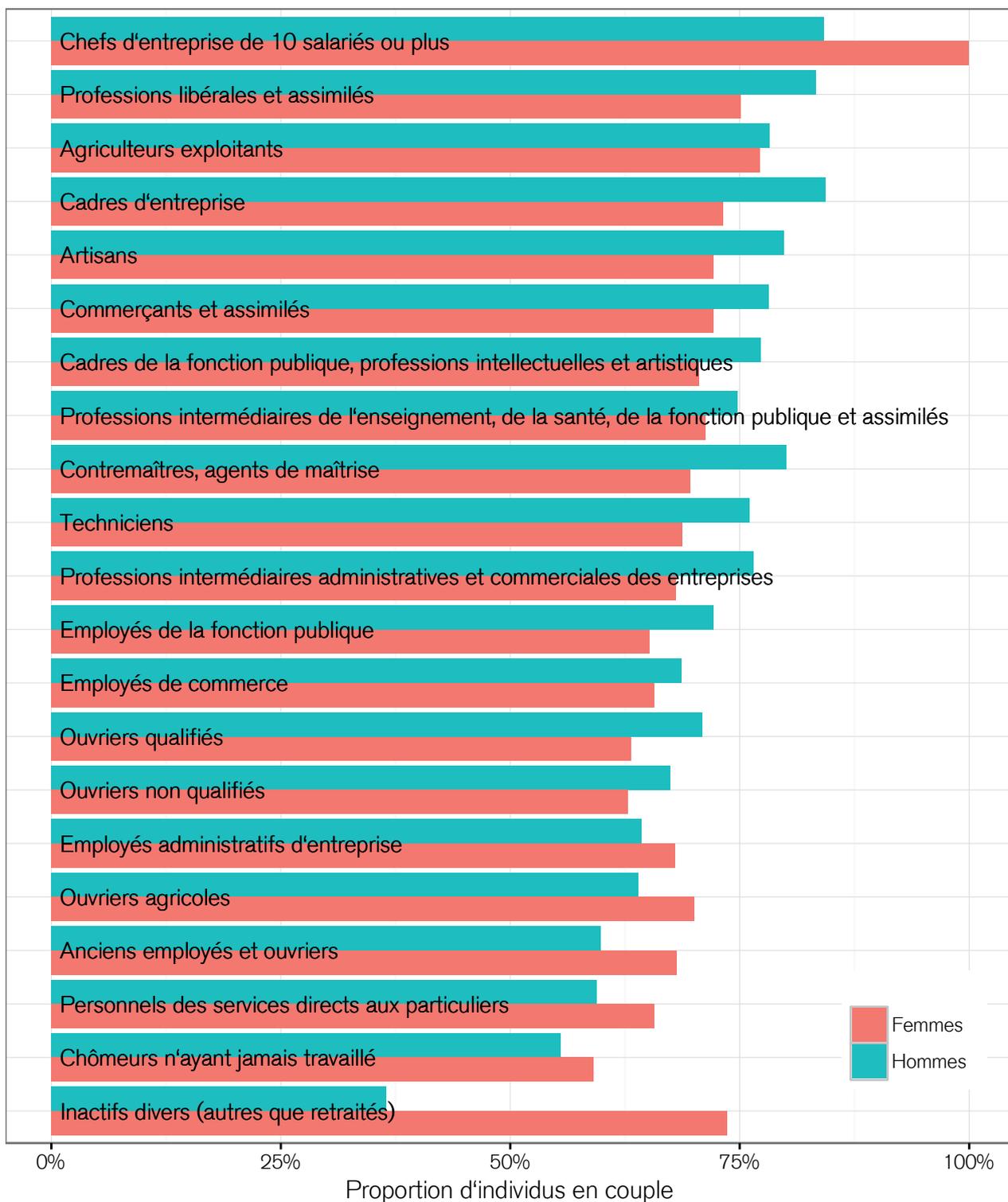


Figure 21 : Probabilité de vie en couple selon la catégorie socio-professionnelle (CSP) détaillée des individus âgés de 40 à 44 ans, en PACA. Champ : individus âgés de 40 à 44 ans ; les cas correspondant à moins de 80 individus ont été écartés. Source : recensement de la population 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn. *Lecture* : en 2011, en PACA, 83,3 % des hommes professions libérales et 75 % des femmes professions libérales âgés de 40 à 44 ans étaient en couple.

1.2.2 Un marché du logement sous tension, un élément majeur de fragilité sociale

Lieu dans lequel le ménage se déploie, le logement est une forme de manifestation matérielle de l'articulation entre le *domus* et la société. S'intéresser au logement, aux formes du logement, c'est donc s'intéresser à la première interface des individus entre leur sphère privée et l'espace commun.

Malheureusement, les sources de données mobilisées dans la présente étude ne permettent guère d'analyse l'évolution des formes du logement, puisque le fichier détail du recensement harmonisé depuis 1968 ne comporte aucune variable sur le logement. Des travaux complémentaires pourraient éventuellement recourir à d'autres sources statistiques pour approfondir cette question.

Les conditions de logement, un marqueur de la fragilité sociale

L'articulation entre forme du logement, statut d'occupation, lieu de travail et mode de transport pour aller travailler entretient une relation avec la fragilité sociale. Ainsi, on peut distinguer (voir la figure 22) plusieurs constellations, inégalement touchées par la fragilité sociale. Sans grande surprise, les individus qui sont propriétaires de leur logement, qui est une maison, et qui se rendent en voiture au travail présentent des niveaux de fragilité sociale faibles. La fragilité sociale renvoie principalement à deux types de configuration : d'une part, des situations de grande précarité, inscrites dans la forme de l'habitat. Il s'agit d'individus logés en foyer, en habitation de fortune ou dans une pièce unique. Ces individus sont souvent dotés d'un capital de mobilité spatiale faible, qui se traduit par le fait d'aller préférentiellement à pied au travail ou de ne pas avoir de trajet professionnel et de travailler dans sa commune de résidence. D'autre part, des situations de précarité plus circonscrites concernent des individus plutôt locataires (en meublé, du parc privé ou en HLM), qui se déplacent en deux-roues ou en transports en commun et vivent et travaillent plutôt en ville.

On observe également que les situations les plus précaires (position 8 sur l'échelle de l'indice de fragilité sociale, IFS) et les moins précaires (position de 0) sont extrêmement proches dans l'espace dessiné par l'analyse des correspondances multiples. Dans les centre-villes coexistent ainsi les situations les plus contrastées, malgré d'apparentes similitudes dans les modes de vie (vie et travail en ville, appartement, statut de locataire, mobilité en deux-roues ou en transports en commun). Ainsi, on ne peut associer de manière univoque des formes urbaines à des situations sociales ; la ville est précisément le lieu de la cohabitation d'individus aux situations extrêmement diverses.



Figure 22 : Logement, lieu de travail, mode de transport et fragilité sociale. Analyse des correspondances multiples (ACM). Les chiffres correspondent à l'indice de fragilité sociale (IFS), projeté en tant que variable illustrative (il ne participe donc pas à la définition de l'espace représenté). Champ : individus actifs, en logements ordinaires et hors habitants en chambre d'hôtel. Source : recensement de la population 2011/INSEE. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

La répartition spatiale des types de logement (principalement les maisons et les appartements – les autres types, chambres d'hôtel, habitations de fortune, logements-foyers ou pièces indépendantes, sont suffisamment marginaux pour qu'on les laisse ici de côté) obéit, sans surprise, à une opposition entre villes et campagnes. Les cartes 23 et 24 permettent toutefois d'apporter deux compléments : d'une part, la limite entre maisons et appartements passe parfois à l'intérieur même des limites communales d'une ville – on le voit clairement à Aix-en-Provence, par exemple. D'autre part, la part des maisons en zone rurale est variable, bien que toujours élevée – il faut préciser que la granularité des données étant cantonale hors des grandes villes, les chiffres sont lissés entre les bourgs ruraux et leur périphérie.

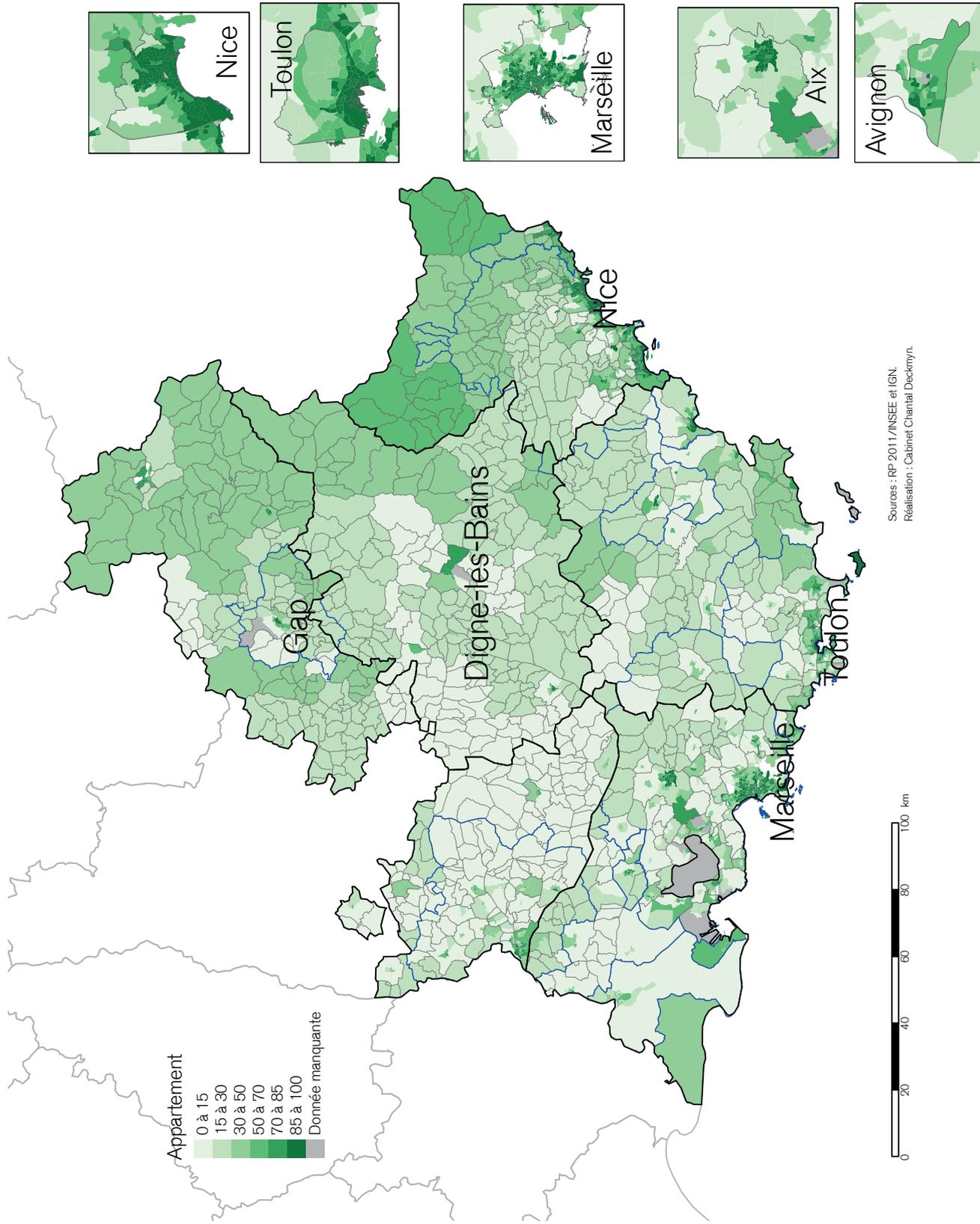


Figure 23 : Les principaux types de logement. Pourcentage de l'ensemble des logements, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

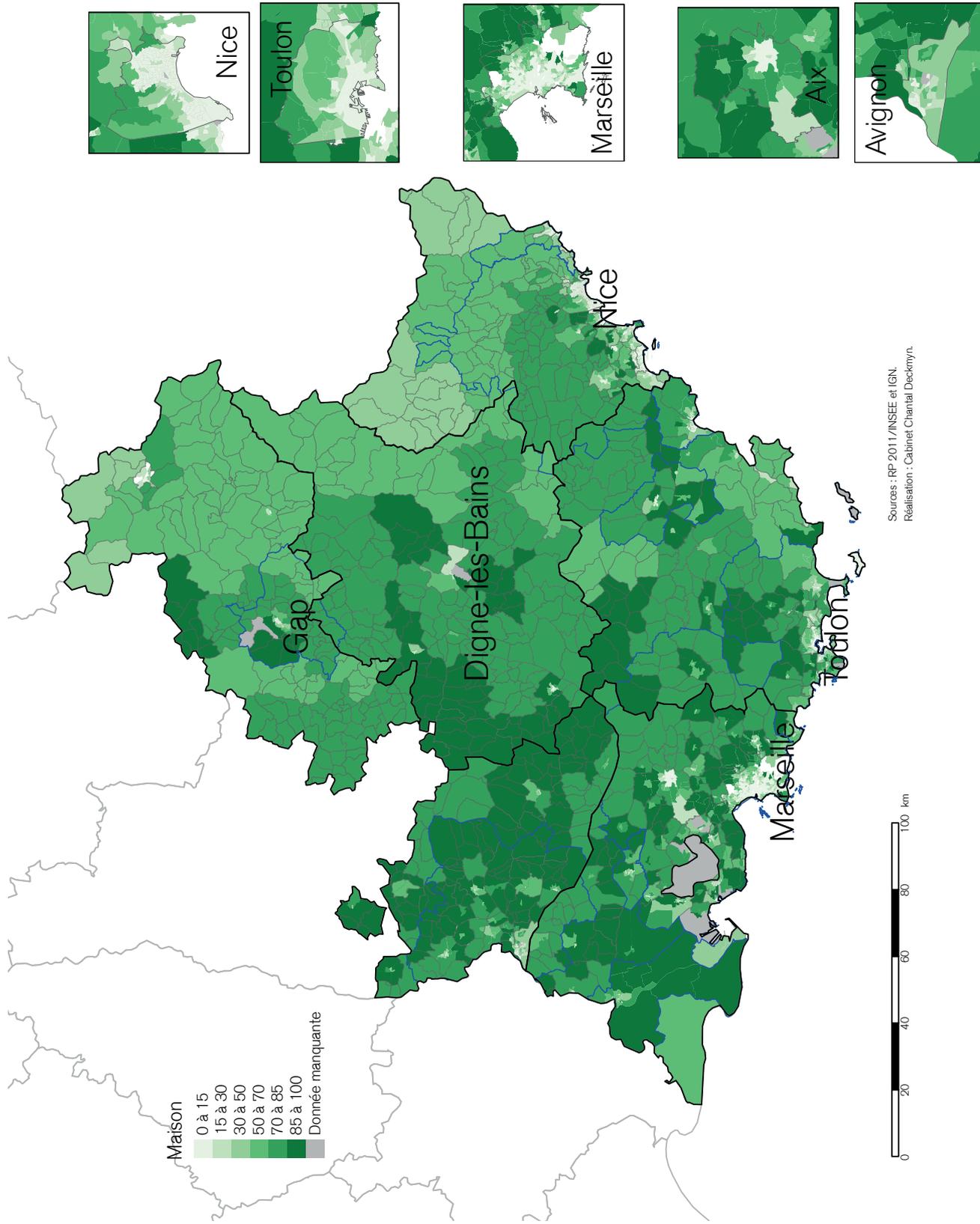


Figure 24 : Les principaux types de logement. Pourcentage de l'ensemble des logements, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

Un marché du logement sous tension : suroccupation et rotation du parc de logements

Une analyse fine des caractéristiques du logement en PACA nécessite de s'intéresser, fût-ce de manière superficielle, au marché du logement. On ne le fera ici qu'au travers de ce qu'en dit le recensement, soit une approche à la fois robuste et limitée.

Le calcul d'un taux de suroccupation reflète ainsi la distorsion entre les besoins en logement et la capacité d'accès à l'offre de la population. Au sens de l'INSEE, il y a situation de suroccupation lorsque le nombre de pièces d'un logement ne permet pas d'assurer un degré d'intimité satisfaisant à l'ensemble des habitants du logement⁶. La région PACA est la région de France métropolitaine dont le taux de suroccupation est le plus élevé, après la région Île-de-France : en 2011, ce sont 10,9 % des résidences principales qui sont suroccupées ; cela correspond à 13,6 % de la population. Ce chiffre est en légère baisse par rapport aux années précédentes ; sous l'effet de la diminution progressive de la taille des ménages, la situation s'améliore. Elle reste toutefois préoccupante en PACA, et indique que dans un certain nombre de cas, le logement ne permet pas à ses occupants de disposer d'une autonomie suffisante, ce qui peut se traduire par des problèmes scolaires pour les enfants – qui ne disposent pas d'espace pour faire leurs devoirs – ou de l'absence d'intimité pour les adolescents et les adultes, jeunes et parfois moins jeunes⁷.

La géographie de la suroccupation, révélée par la carte 25, est non seulement une géographie des centres urbains (phénomène qu'on retrouve à l'échelle de l'ensemble du pays), mais aussi d'autres territoires. Les Alpes-Maritimes sont également fortement concernées, ainsi que certaines des zones les plus touristiques et les plus attractives de la Riviera varoise. On voit là les effets de la concurrence pour l'accès aux logements dans les territoires les plus attractifs de la région, qui peuvent conduire certains des habitants les plus modestes à devoir se loger dans des conditions suboptimales.

⁶Voir la définition précise de l'INSEE sur <http://www.insee.fr/fr/ffc/horscollection/logement-sur-occupe/logement-sur-occupe.pdf>.

⁷Notons ainsi que 159 981 adultes de trente ans et plus vivent dans un ménage dans lequel ils ne font pas partie du couple principal ; si près de la moitié d'entre eux sont des enfants demeurés tardivement chez leurs parents (le phénomène « Tanguy »), l'autre moitié sont des ascendants ou d'autres parents de la personne de référence du ménage.

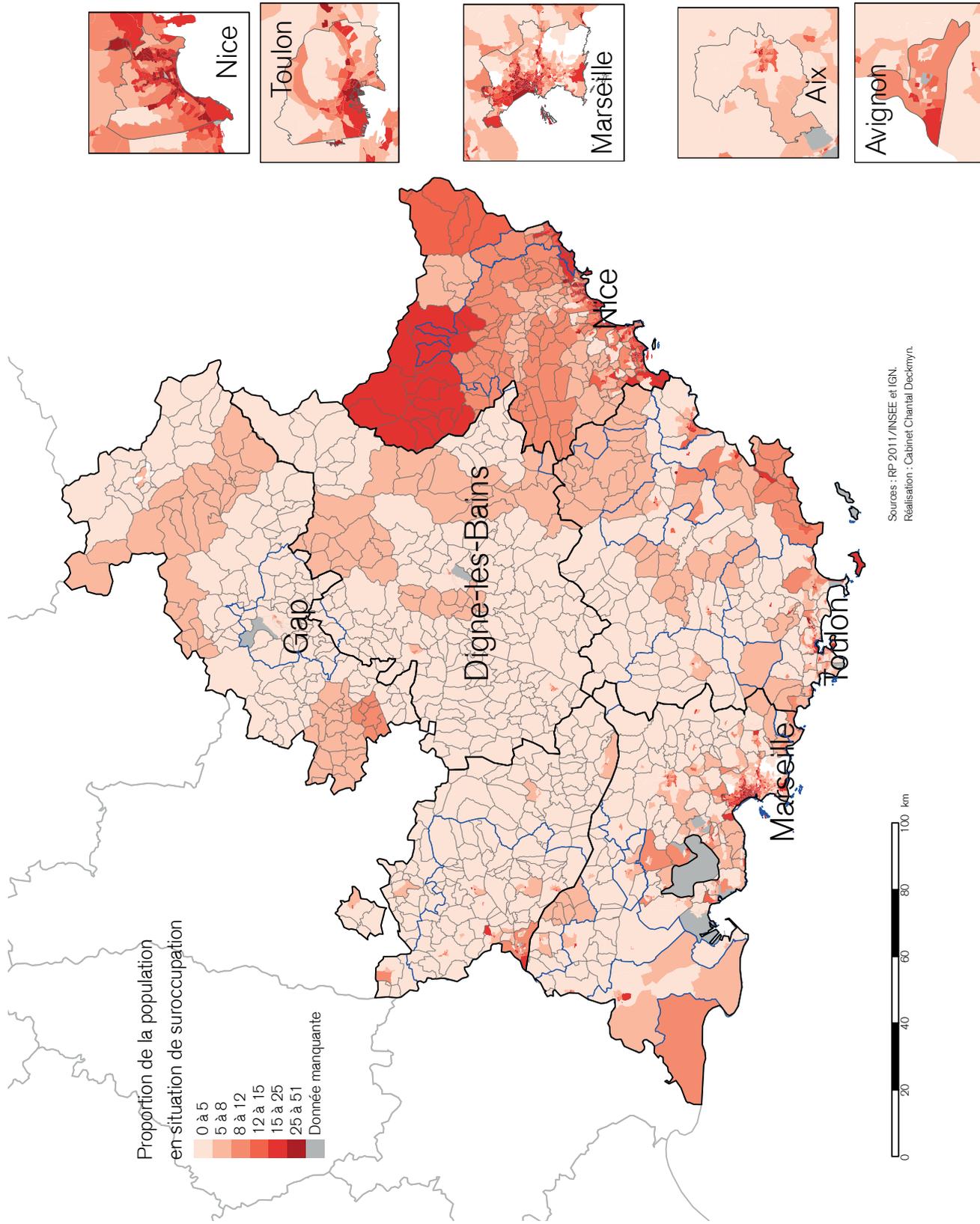


Figure 25 : Proportion de la population en situation de suroccupation en PACA, en 2011, par canton-ou-ville ou IRIS. Champ : individus appartenant à des ménages constitués d'au moins deux personnes. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

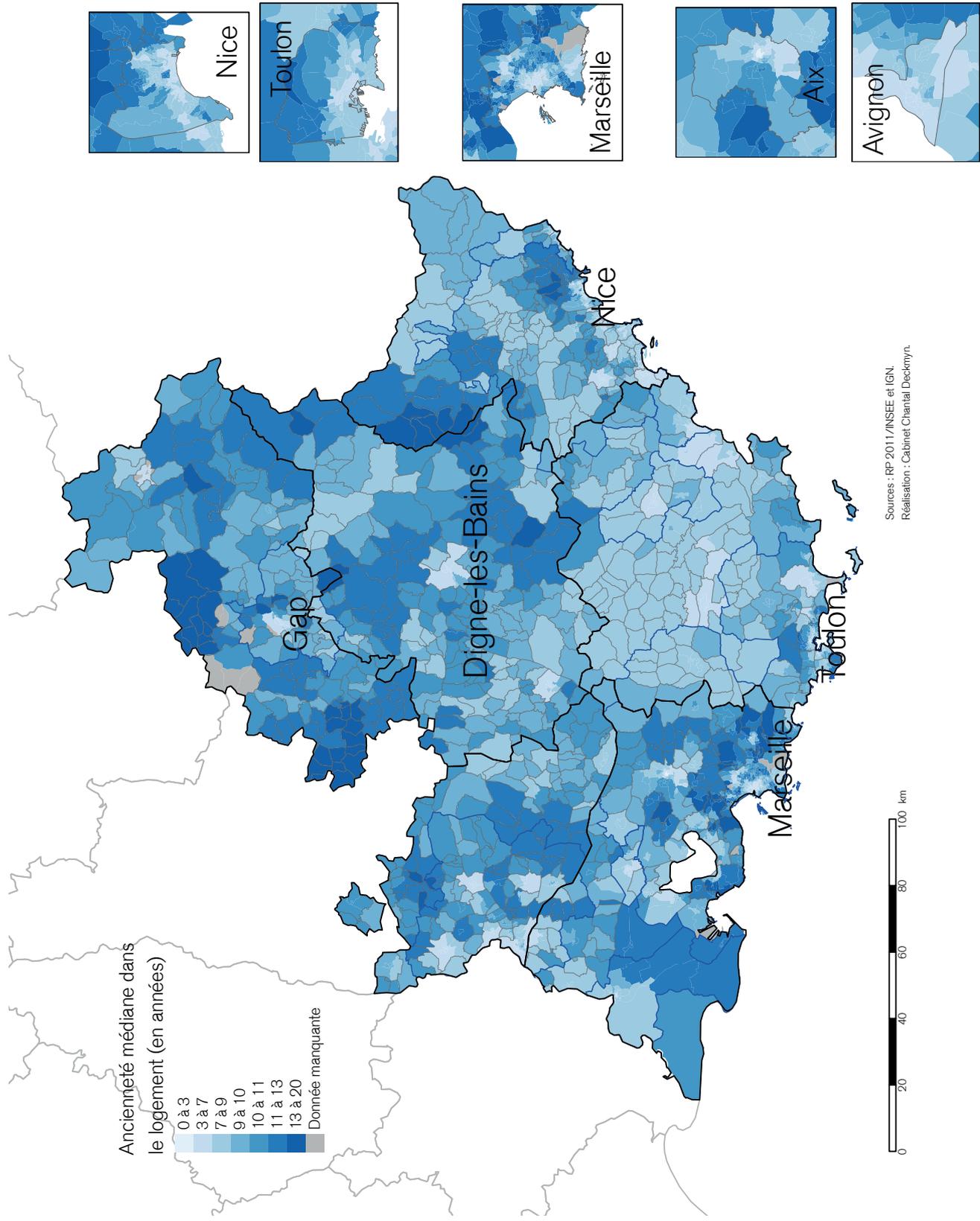


Figure 26 : Ancienneté médiane des ménages dans leur logement, en années, par IRIS et communes. Les valeurs ont été lissées en calculant la moyenne de la valeur d'un IRIS avec celle de ses cinq voisins les plus proches. Champ : logements ordinaires occupés. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

Un autre aspect intéressant du marché du logement concerne la rotation du parc résidentiel. Le recensement offre de ce point de vue peu de données pertinentes. On sait toutefois depuis combien d'années les occupants d'un logement y sont installés ; cela permet ainsi d'avoir une approximation (imparfaite) de la rotation résidentielle au sein d'un quartier ou d'une commune. Cette donnée est toutefois « bruitée », car elle comporte des valeurs extrêmes. C'est pourquoi on s'est ici intéressée à la médiane plutôt qu'à la moyenne de l'ancienneté résidentielle par IRIS. De plus, afin de mieux en dégager la structure spatiale, on a lissé la valeur de chaque IRIS en en calculant la moyenne avec les plus proches voisins.

La carte 26 permet ainsi de dégager les structures géographiques de la rotation résidentielle. On observe ainsi deux fractures : d'abord, au sein mêmes des villes-centres et de leurs agglomérations, entre des quartiers caractérisés par un très faible ancrage résidentiel et d'autres dans lesquels à l'inverse l'ancienneté résidentielle est très élevée. Dans l'ensemble, les hyper-centres des grandes villes de la région sont caractérisés par une forte rotation résidentielle ; mais des lignes de fracture passent à l'intérieur même des communes-centre, comme on le voit dans les cas de Marseille, d'Aix-en-Provence ou de Toulon en particulier. Cela tient sans doute aux caractéristiques de l'offre de logement : importance du parc locatif, caractère social ou non de ce parc, habitat collectif ou individuel... Ensuite, au sein des zones plus rurales (qu'elles soient périurbaines ou « rurales isolées », comme les qualifie l'INSEE), on trouve également d'importantes variations. Si la dominante est plutôt celle d'une faible rotation résidentielle (liée à un parc immobilier marqué par le poids de l'habitat individuel et des propriétaires-occupants), certains territoires se distinguent très nettement à cet égard. Soulignons en particulier les cas du Moyen et Haut-Var, ainsi que d'une troisième couronne de la Côte d'Azur : derrière le littoral, et après la première couronne de l'arrière-pays azuréen caractérisé par une assez importante stabilité résidentielle, apparaissent des communes où la rotation est importante. On retrouve le même type de phénomène dans une partie du Sud-Luberon ainsi que dans le sud-ouest des Alpes de Haute-Provence. Tous ces territoires sont caractérisés par leur importante attractivité et le mouvement d'étalement urbain qu'ils connaissent.

Zoom sur... la colocation et les ménages complexes

Bien que le recensement ne permette pas directement d'estimer l'importance et la répartition géographique du phénomène de la colocation, on peut toutefois en proposer une approximation. On peut en effet repérer les individus qui n'entretiennent aucun lien de parenté avec la personne référente du ménage, soit qu'il s'agisse, selon l'INSEE, d'un « ami », soit d'un « pensionnaire ou sous-locataire ». Le phénomène n'est pas quantitativement très important (environ 27 000 amis, environ 4 000 pensionnaires ou sous-locataires), mais il est probablement sous-estimé par le recensement (on peut penser en particulier qu'un certain nombre d'étudiants ont pu être recensés chez leurs parents plutôt que dans une éventuelle colocation). En tous les cas, le plus gros contingents de colocataires vient bien des étudiants : environ 8 600 à l'échelle régionale ; mais cette situation concerne également des catégories de la population fragilisées. Ainsi le deuxième groupe le plus nombreux de colocataires concerne des ouvriers (environ 3 200 colocataires), et les retraités anciens employés ou ouvriers ne sont pas loin derrière (environ 2 800 individus). Toutefois, si on rapporte ces valeurs en proportion, on constate que les professions de l'information, des arts et des spectacles sont la catégorie sociale comportant le plus de colocataires (1,7 %), devant les étudiants (1,3 %), les professeurs (1,1 %), les ouvriers agricoles (1 %, mais avec une spécificité dans ce cas, liée à la saisonnalité, à l'itinérance et à la multiactivité associée à ce statut), les professions intermédiaires de la santé et du travail social (1 %). Au-delà donc du phénomène étudiant, cette analyse confirme que la colocation concerne aussi, bien que dans des proportions très faibles, des actifs urbains, employés dans le secteur tertiaire, souvent de manière précaire et ce, malgré le fait qu'il s'agisse de professions qualifiées. Il fait sans aucun doute écho aux difficultés d'accès au logement en début de carrière pour des jeunes sans épargne, sans pa-

trimoine et, souvent, sans sécurité de l'emploi. Ainsi, parmi les 20-24 ans, la proportion de colocataires s'élève à 2,2 %, elle est encore de 1,6 % chez les 25-29 ans. Au-delà, le taux passe en dessous de 1 %.

La carte 27 donne une indication de la répartition géographique d'un phénomène qui, coûts croissants du logement obligeant, est en augmentation. Les taux les plus élevés sont rencontrés dans les hyper-centres, vraisemblablement à proximité des établissements d'enseignement supérieur. On observe toutefois également des concentrations non négligeables (supérieures à 2 % de la population) dans des espaces ruraux, sans qu'il soit aisé d'en saisir les déterminants.

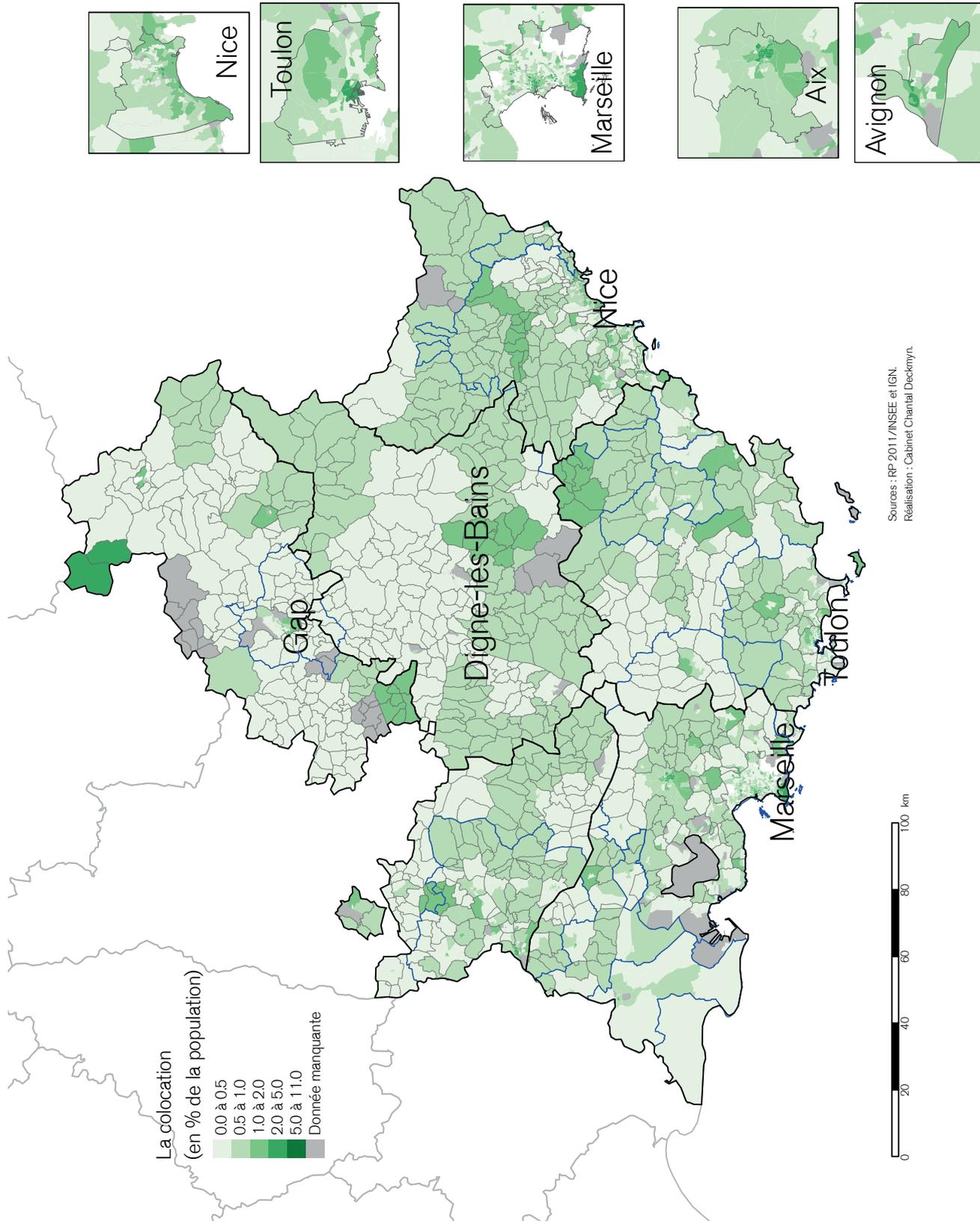


Figure 27 : Part de la population vivant dans une colocation, c'est-à-dire un ménage dans lequel réside un ami, un pensionnaire ou un sous-locataire de la personne de référence du ménage, par canton-ou-ville ou IRIS. Champ : ménages ordinaires. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

Au-delà de la colocation, on peut s'intéresser au phénomène plus large des ménages complexes, c'est-à-dire des ménages dans lesquels vit au moins une personne n'appartenant pas à la famille nucléaire principale du ménage – soit que plusieurs familles cohabitent sous le même toit, soit qu'un membre de la famille élargie soit présent (ascendant, collatéral...), soit enfin – comme dans le cas de la colocation – un habitant sans aucun lien familial avec la personne de référence du ménage fasse partie du ménage. Ce phénomène n'est pas négligeable : environ 7 % des habitants de la région PACA vivent dans un ménage complexe en 2011. Il s'agit toutefois d'une réalité hétérogène, pouvant recouvrir des situations assez diverses et ne recoupant que partiellement la notion de famille communautaire utilisée par les démographes (Le Bras et Todd, 2012, voir par exemple). Dès lors, la géographie (voir carte 28) en est également complexe. Elle apparaît toutefois dominée par une surreprésentation des ménages complexes sur une large bande littorale et à proximité des villes ; mais il ne semble guère y avoir de structure spatiale intra-urbaine très identifiable.

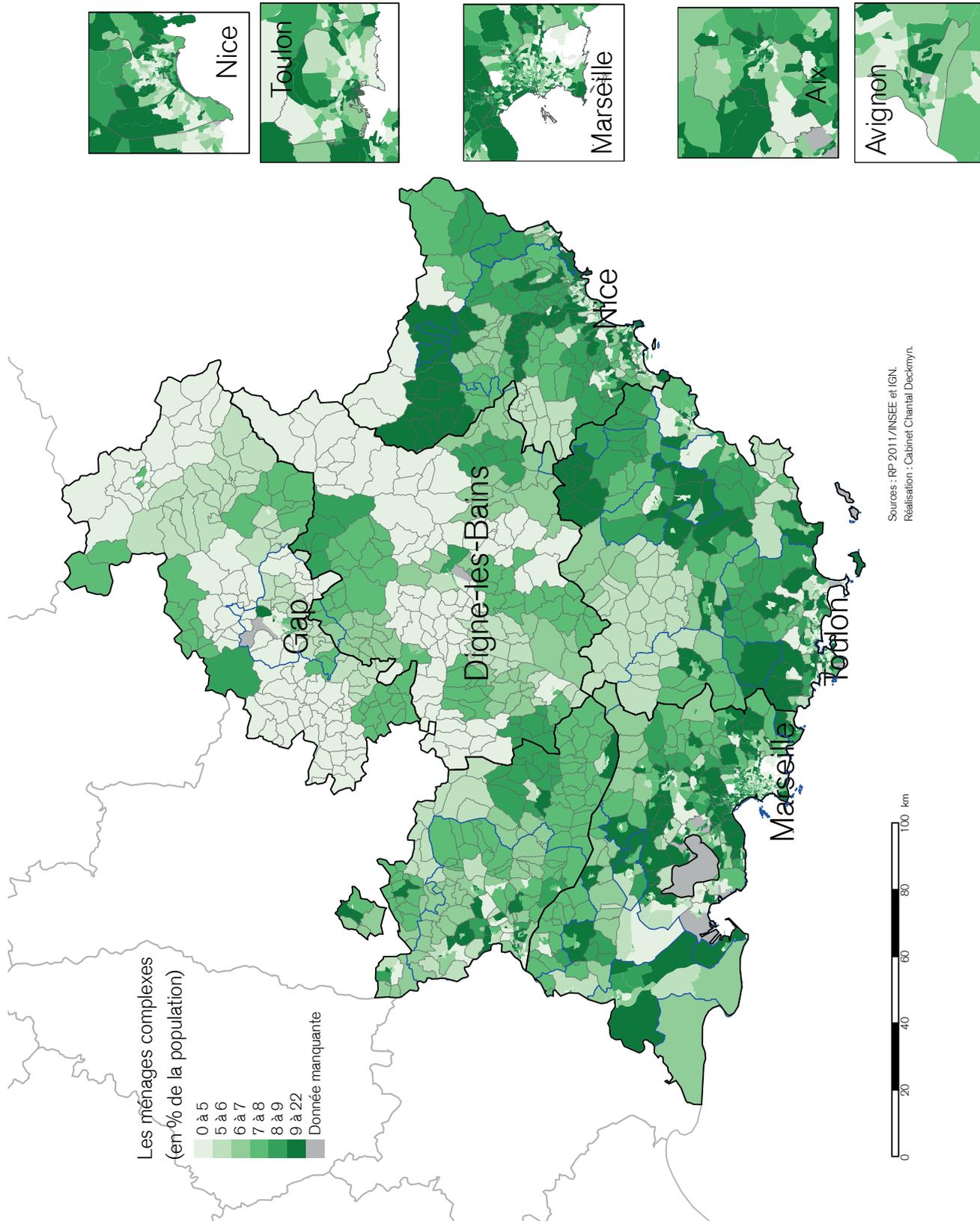


Figure 28 : Part de la population vivant dans un ménage complexe, c'est-à-dire un ménage dans lequel vit au moins une personne n'appartenant pas à la famille nucléaire principale, par canton ou-ville ou IRIS. Champ : ménages ordinaires. Les frontières bleues délimitent les principales aires urbaines.

Le logement apparaît ainsi comme un révélateur d'un certain nombre de dynamiques sociales, même si le recensement apparaît comme une source limitée pour étudier en finesse ce thème. Le logement traduit ainsi un degré de fragilité sociale, en même temps qu'il la contraint : lorsque le marché du logement est soumis à de fortes tensions – comme c'est assez largement le cas en PACA –, les difficultés d'accès à un logement correspondant aux besoins des habitants viennent renforcer leur fragilité sociale, en mettant en péril l'intimité des individus, la capacité des enfants à pouvoir étudier dans de bonnes conditions, ou encore en forçant à des cohabitations non désirées. C'est donc la question de l'autonomie des individus – et pas seulement des jeunes adultes – qui est ainsi posée. Face à ces défis, la société développe des formes de « débrouille », telles que la colocation ou le maintien de ménages complexes. Ces formes prennent leur essor, pas nécessairement aux marges de la société, mais parfois en son cœur : ainsi de la colocation qui concerne en priorité de jeunes adultes actifs appartenant aux classes moyennes et supérieures. On peut interpréter ces phénomènes comme traduisant une difficulté des dispositifs d'action publique existants (en particulier en matière de logement social) à répondre à des situations de précarité qui ne sont pas des situations d'exclusion sociale durable. Cela pose donc la question de la capacité de la société, et des pouvoirs publics, à garantir un accès à un logement décent à tous.

1.2.3 Des migrations populaires qui ont laissé la place à la mobilité résidentielle des cadres et des retraités

Bien que le solde migratoire soit en diminution depuis le début des années 2000, les mobilités (humaines) demeurent extrêmement structurantes pour la société régionale. De plus, dans une société régionale dans laquelle l'immigration joue depuis longtemps un rôle important, les identités nationales ne sont pas négligeables.

Un poids croissant des « mobiles », au détriment des « ancrés », mais une immigration en forte baisse

Entre 1968 et 2008, plus de trois millions de personnes sont venues d'ailleurs (en France ou à l'étranger) s'installer en PACA. Près d'un million et demi d'autres (parfois les mêmes, à un autre moment) ont quitté la région au cours de la même période. La figure 29 permet de prendre la mesure du brassage démographique opéré par ces migrations, entrantes mais aussi sortantes. Du côté des « entrées » dans la population régionale, les migrations comptent à peu près deux fois plus que les naissances pour le renouvellement de la population...

La mobilité résidentielle et migratoire est une affaire de jeunes, principalement, et secondairement de jeunes... (pré)retraités (voir la figure 30). Ceux qui partent, en revanche, sont essentiellement des jeunes, qui s'en vont dans d'autres régions ou à l'étranger dans les premières années de leur vie active plus encore que pour leurs études. Il y a peut-être là le signe d'une difficulté de la région à retenir ses jeunes diplômés, faute de pouvoir leur offrir des emplois adéquats. Les retraités, quant à eux, ne partent guère : ceux qui sont venus en PACA pour travailler y restent généralement une fois venu l'âge de la retraite.

Les mobilités résidentielles sont devenues de plus en plus socialement sélectives : les ouvriers et les inactifs sont de moins en moins mobiles, qu'il s'agisse de mobilités entrantes ou sortantes du territoire régional. Pourtant, en 1975 encore, les ouvriers (souvent venus du Nord-Pas-de-Calais et de Lorraine, dans le cadre notamment du développement de la sidérurgie sur l'eau – voir la figure fig :fig4 1e), constituaient la première catégorie socioprofessionnelle (d'actifs) parmi les habitants arrivés durant la période intercensitaire... À l'inverse, les classes moyennes et surtout supérieures sont de plus en plus concernées par les mobilités résidentielles (comme d'ailleurs par les autres mobilités : alternantes, touristiques...) (voir les figures 33 et 34). En ce sens, la notion de « capital de mobilité », proposée par des géographes tels que Vincent Kaufmann (2002), trouve bien son sens dans une acception quasi-bourdieusienne : la capacité à être mobile est de plus en plus inégalement répartie, tandis que les bénéfices qui y sont associés vont croissant.

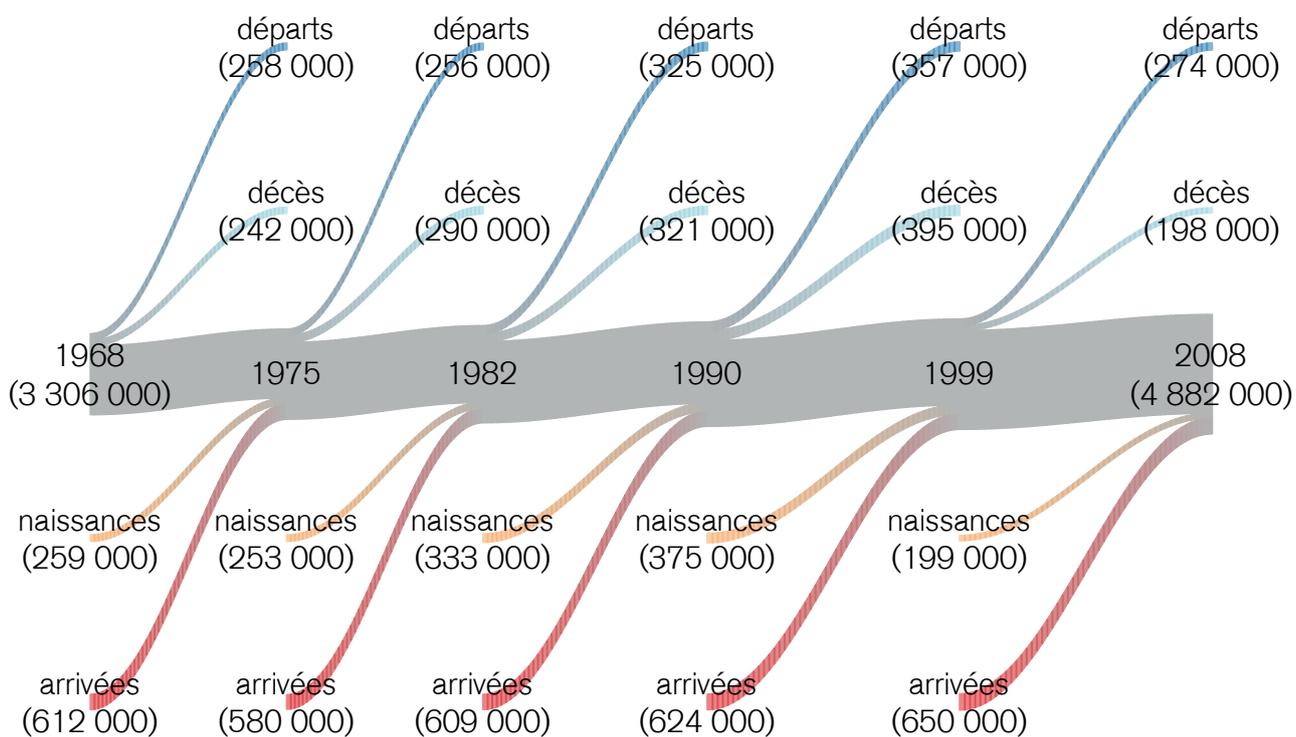


Figure 29 : Évolution de la population régionale de 1968 à 2008 en fonction des flux migratoires et démographiques. Source : recensements de la population/INSEE (fichiers harmonisés). Champ : Ensemble de la population. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

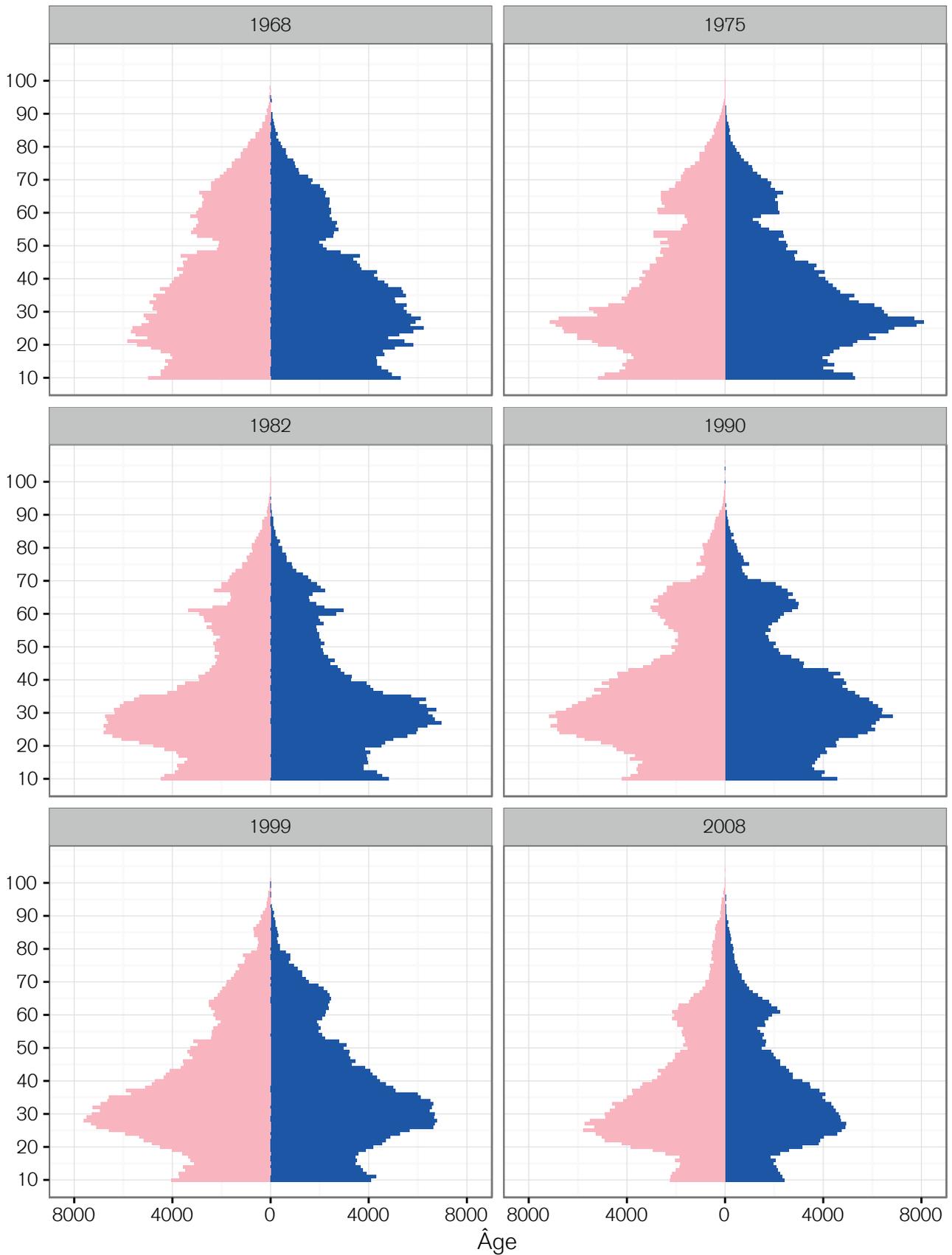


Figure 30 : Structure par âge et par sexe des migrants intercentraires entrants en PACA, de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

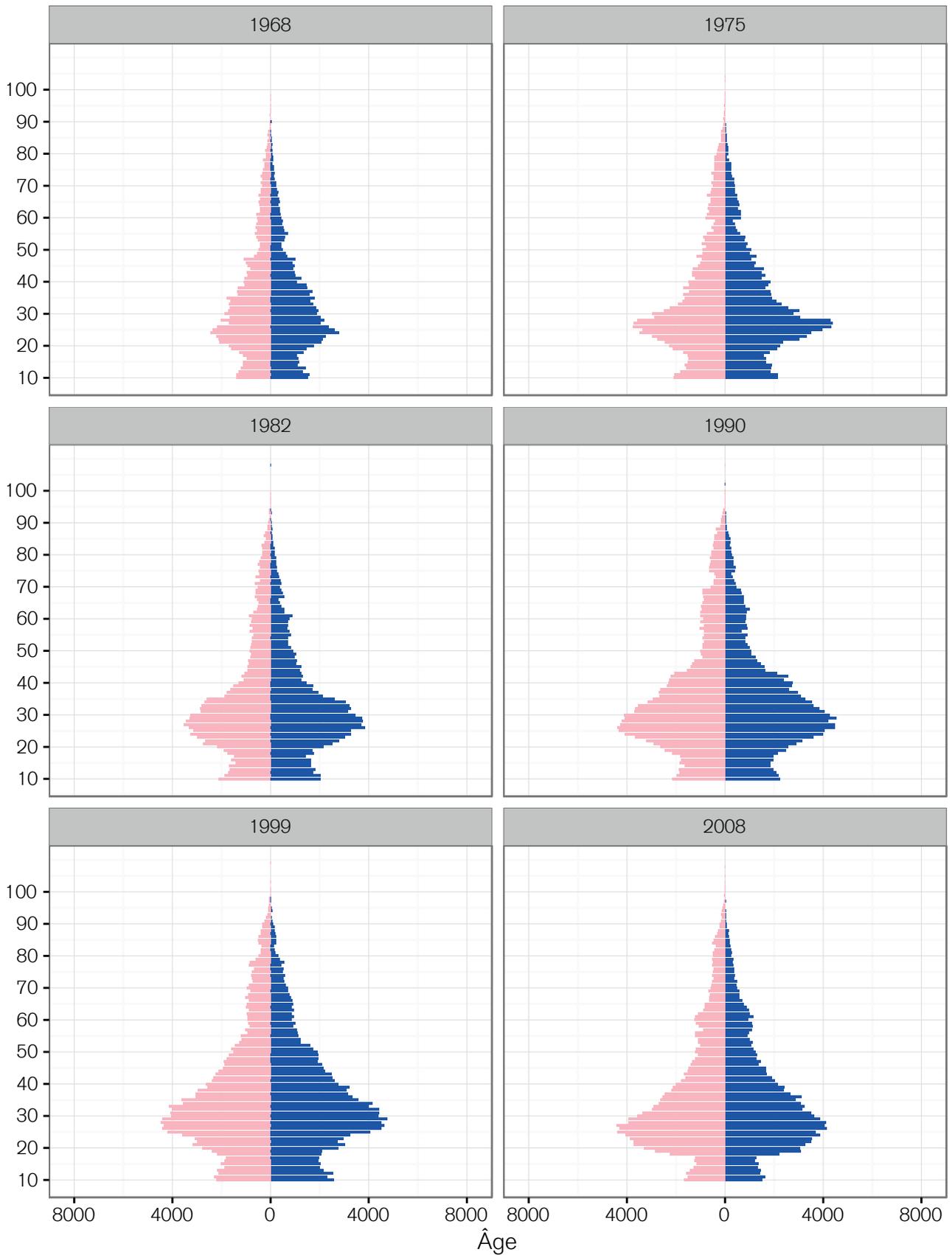


Figure 31 : Structure par âge et par sexe des migrants intercommunitaires sortants de PACA, de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.



Figure 32 : Structure par âge et par sexe des immobiles (individus étant restés en PACA entre deux recensements consécutifs), de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

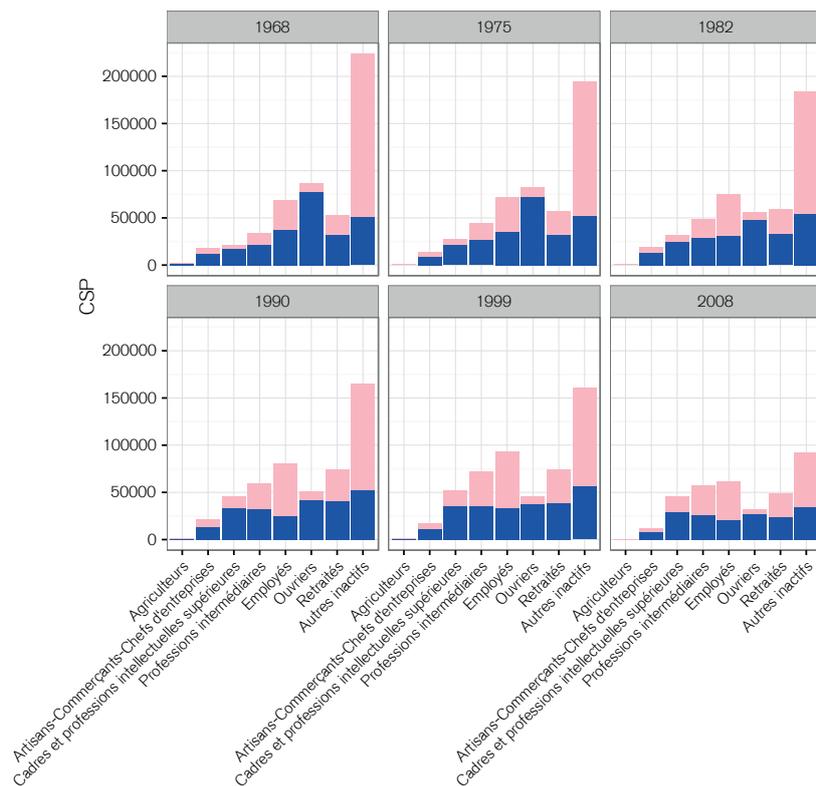


Figure 33 : Structure par catégorie socioprofessionnelle et par sexe des migrants intergénérationnels entrants en PACA, de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

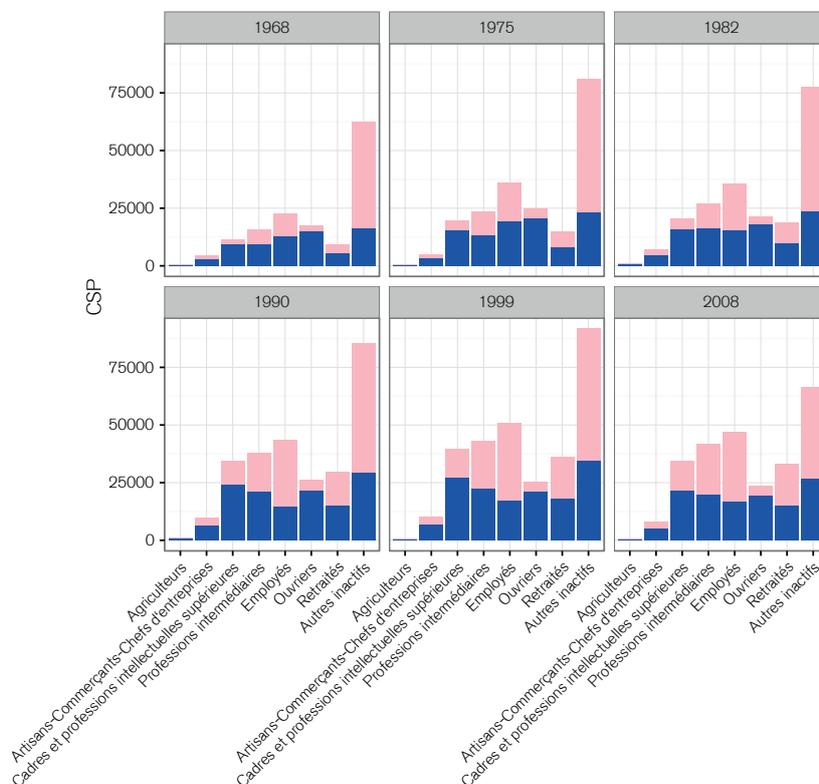


Figure 34 : Structure par catégorie socioprofessionnelle et par sexe des migrants intergénérationnels sortants en PACA, de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

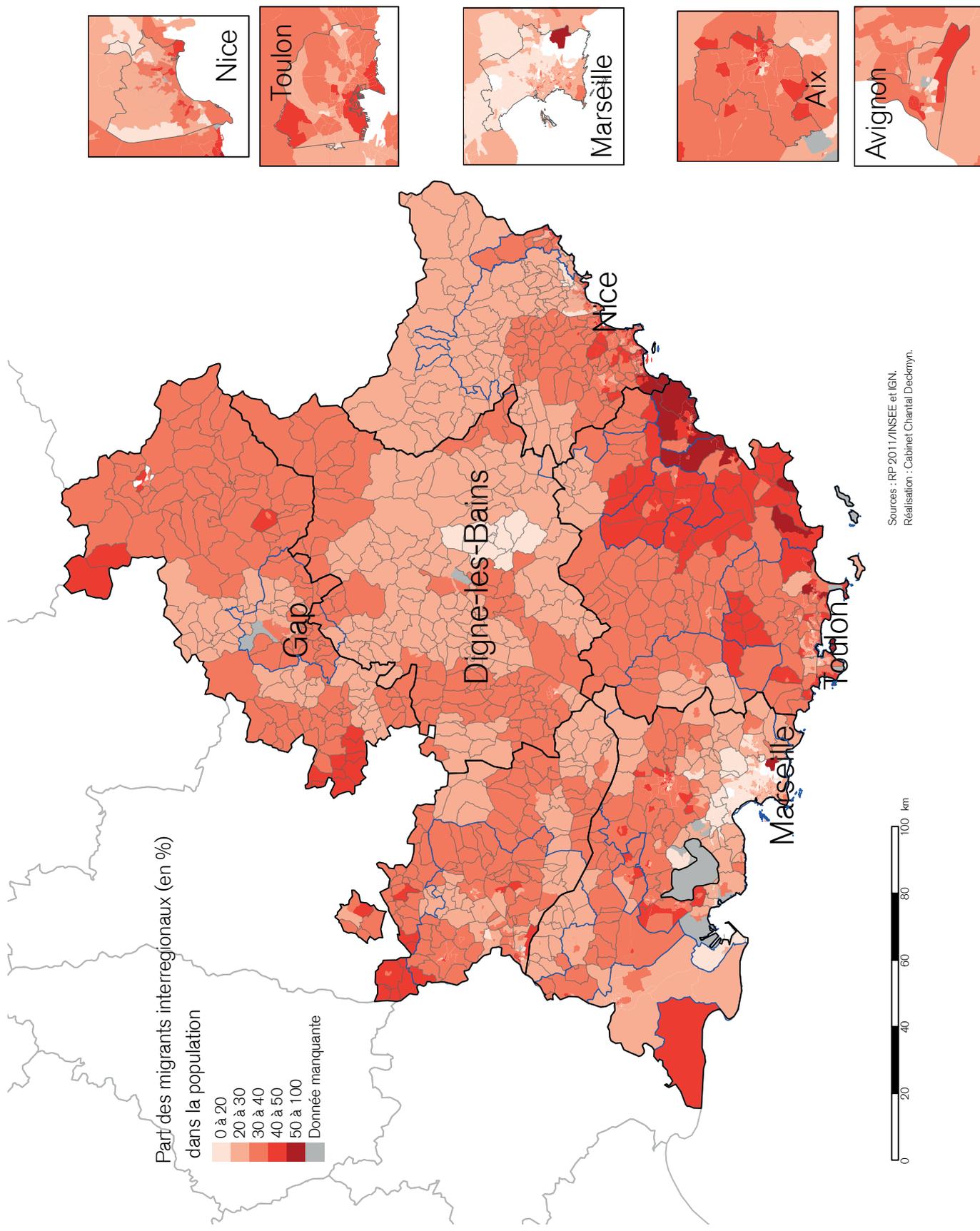


Figure 35 : Part des migrants interrégionaux (qui résidaient dans une autre région française au recensement précédent) dans la population en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

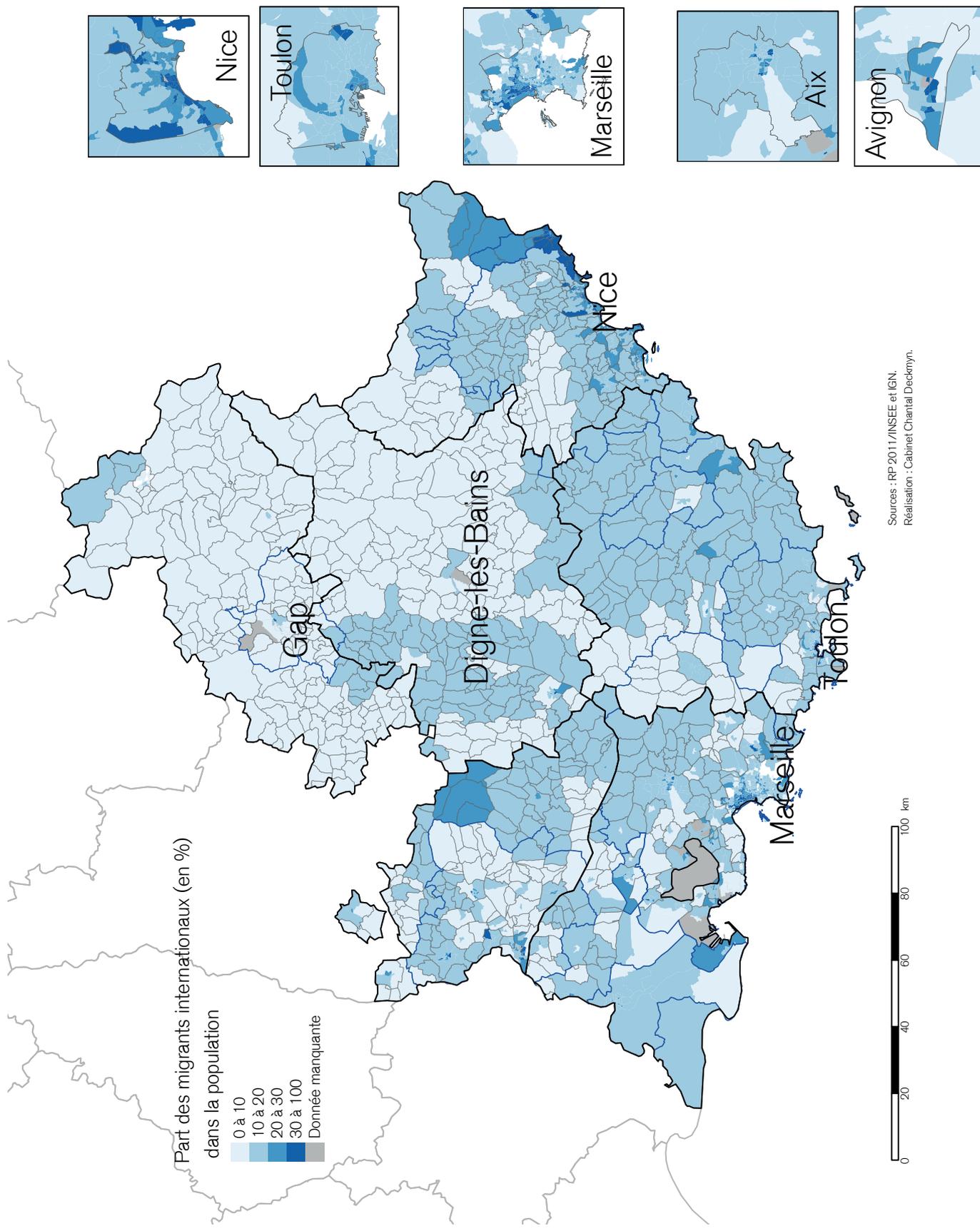


Figure 36 : Part des migrants internationaux (qui résident à l'étranger au recensement précédent) dans la population en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

Au final (figure 39), la part des habitants « ancrés », c'est-à-dire nés dans la région, y vivant et qui y vivaient déjà au recensement précédent, n'a cessé de diminuer. Trois profils de « PACAIens » sont en essor : les émigrants (qui quittent la région PACA pour vivre ailleurs) ; les « immigrants nationaux », qui sont nés dans une autre région et viennent s'installer en PACA (plus de 25 % de l'ensemble des individus étant nés, ayant vécu ou vivants en PACA en 2008) ; enfin, les « natifs mobiles », nés et vivants en PACA mais qui ont, entre temps, vécu ailleurs au recensement précédent (5 % de l'ensemble des individus étant nés, ayant vécu ou vivants en PACA en 2008).

La répartition géographique de ces profils n'est bien sûr pas aléatoire. Les centres-villes sont caractérisés par une surreprésentation des habitants de PACA nés hors de la région (voir cartes 40 à 42), mais ils sont également particulièrement nombreux sur la Côte d'Azur et dans le Var, signe de la grande attractivité résidentielle de ces territoires. Le même phénomène s'observe concernant les habitants qui résidaient dans une autre région au recensement précédent (figure 35). À l'inverse, les migrants internationaux se concentrent quasi-exclusivement au cœur des centres urbains (figure 36).

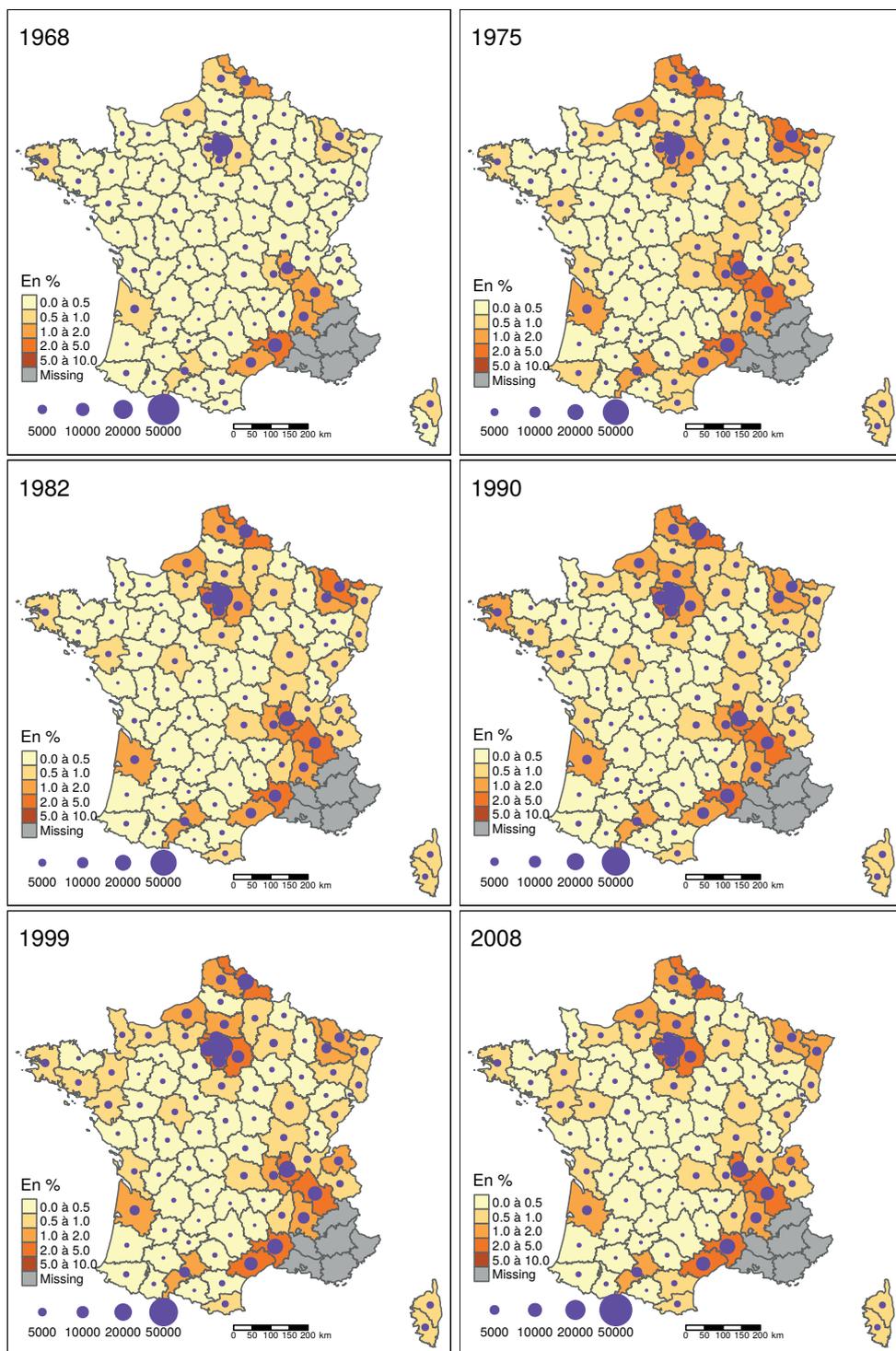


Figure 37 : Origine des migrants intercommunitaires entrants en PACA, de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

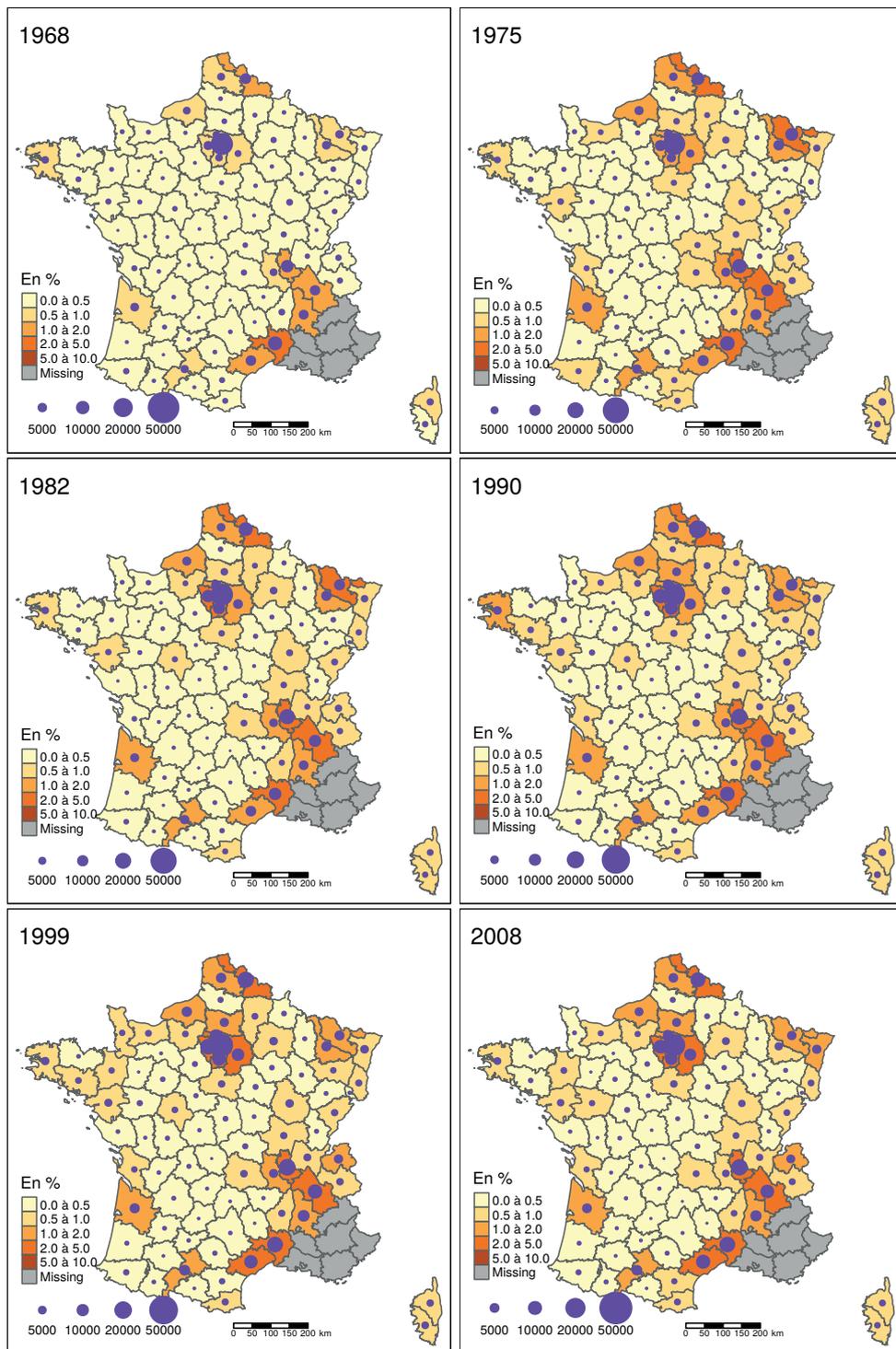


Figure 38 : Destination des migrants intercommunitaires sortants de PACA, de 1968 à 2008. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

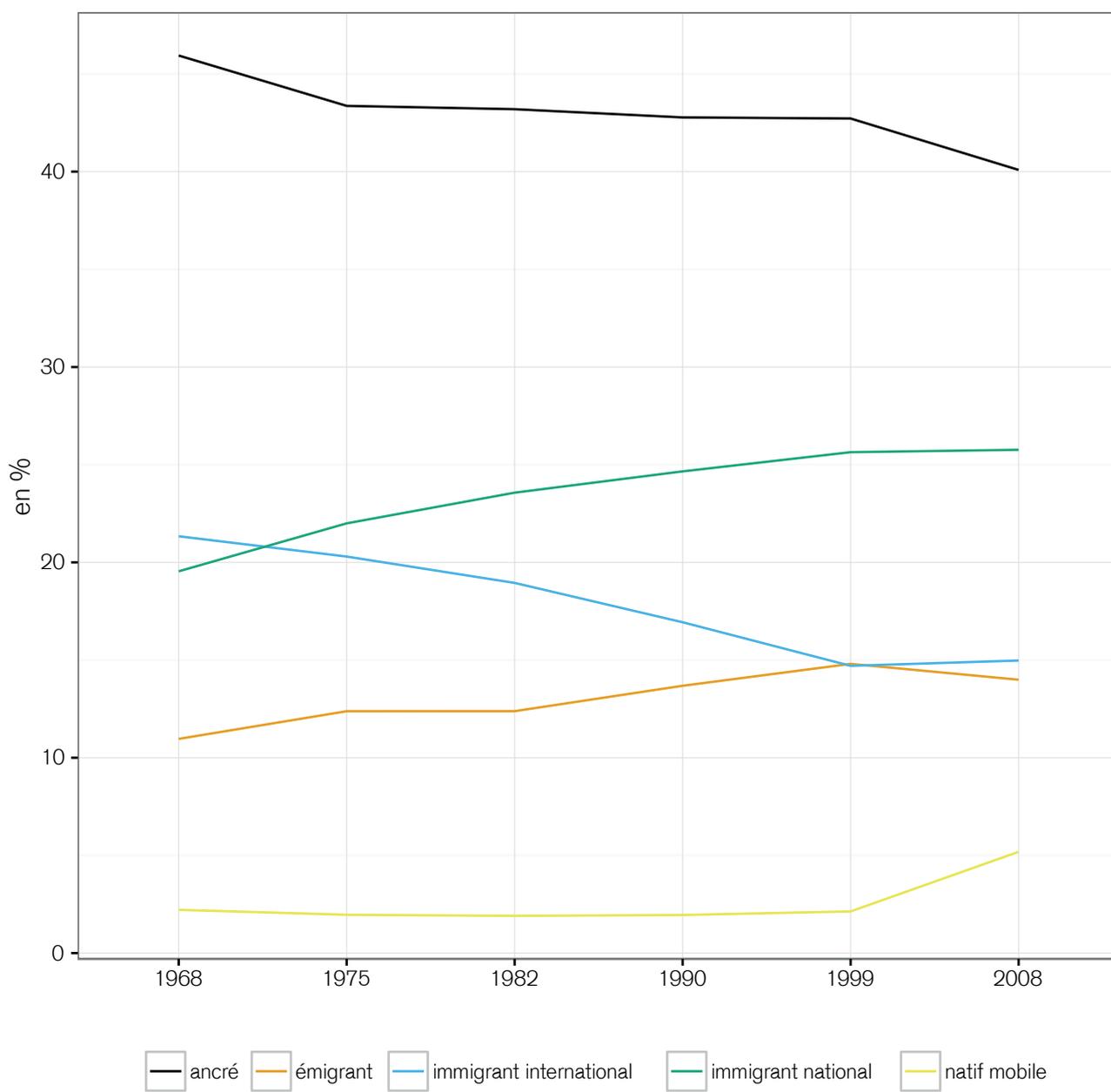


Figure 39 : Rapport à la mobilité résidentielle. Les pourcentages sont rapportés à l'ensemble des individus étant nés, ayant vécu ou vivants en PACA. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

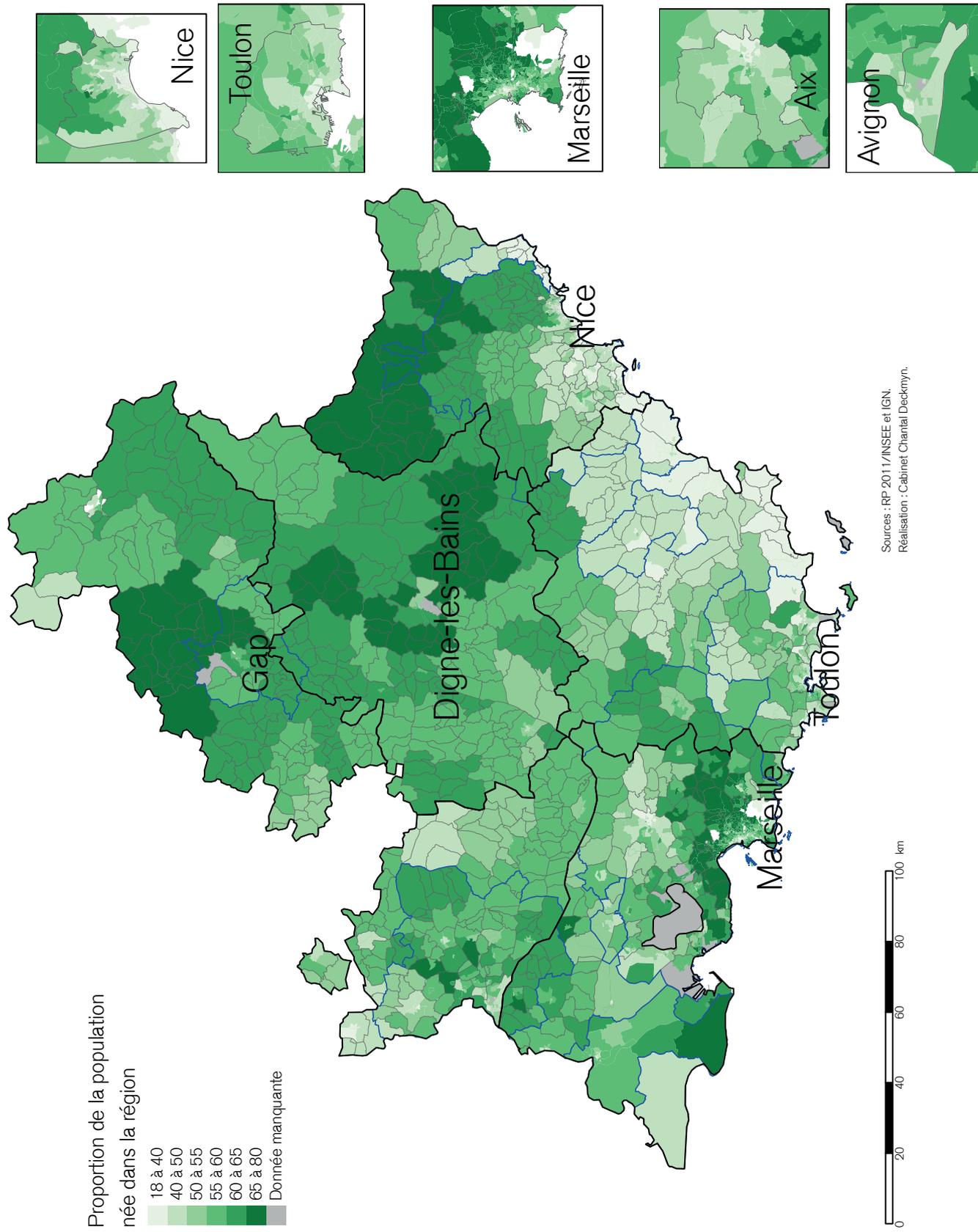


Figure 40 : Part des natifs dans la population en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

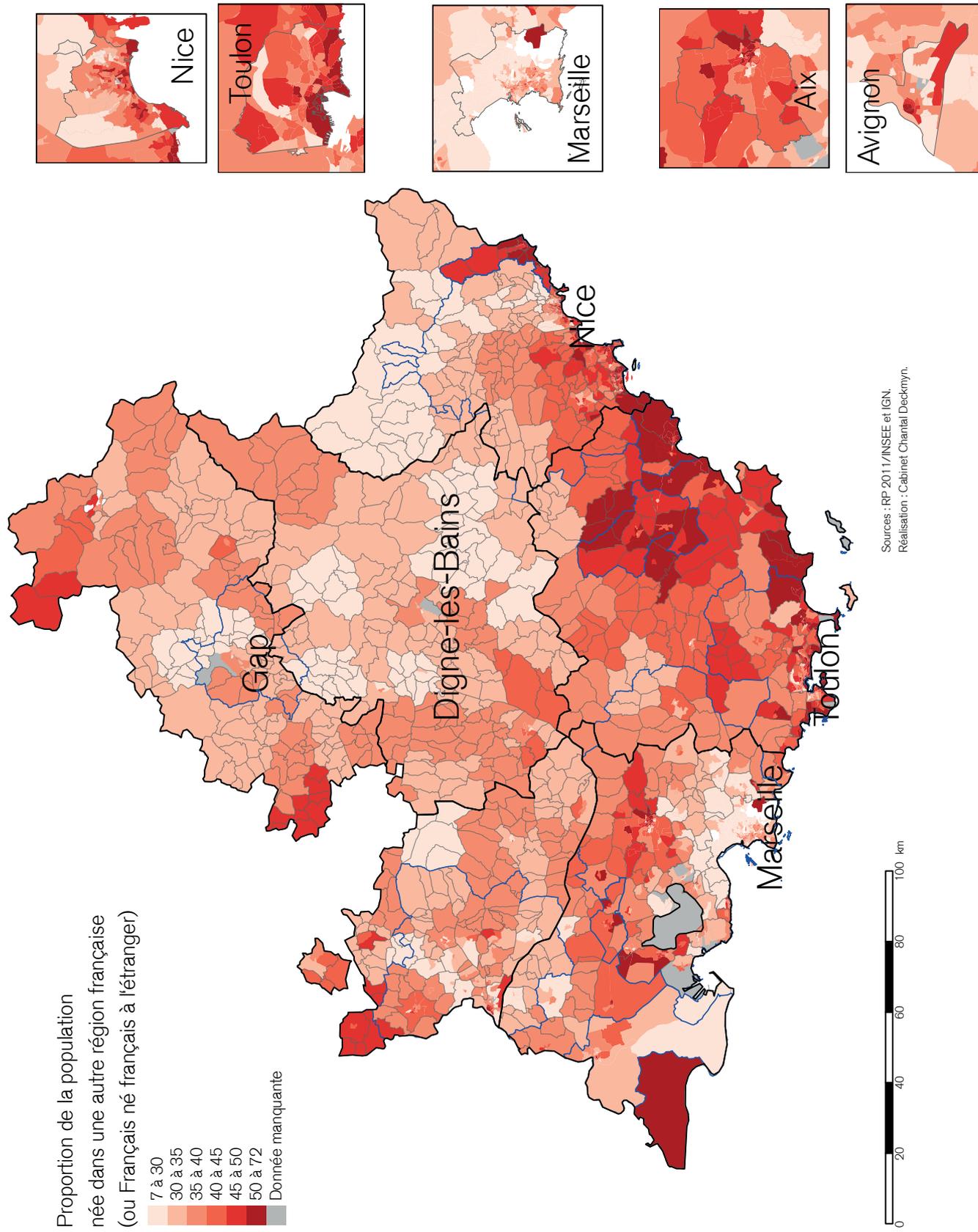


Figure 41 : Part des immigrés nationaux dans la population en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

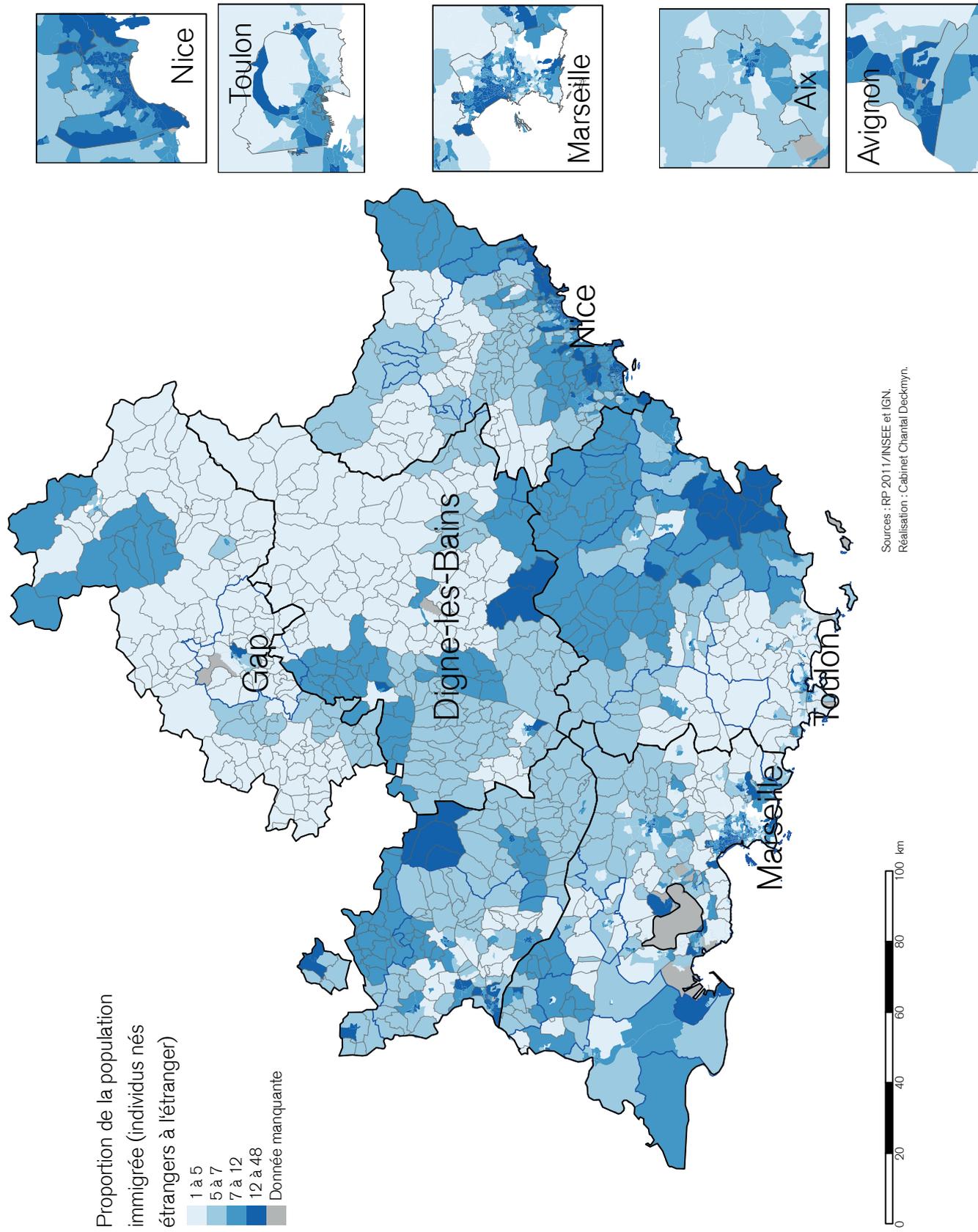


Figure 42 : Part des immigrés internationaux dans la population en 2011. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

Des mobilités résidentielles intra- et inter-régionales très importantes

Les phénomènes migratoires qui touchent la région PACA concernent ainsi avant tout – et de plus en plus – des migrations internes au pays plutôt qu'internationales. PACA est l'une des régions françaises dans lesquelles la part des migrants intranationaux est la plus élevée (figure 43). Ces migrations, comme les migrations intrarégionales, se concentrent autour de l'âge de 25 ans – soit le début de la vie active, qui conduit souvent à déménager pour trouver un premier emploi (figure 44), en particulier pour les jeunes diplômés cherchant un emploi de cadre ou de profession intermédiaire (figure 45). La mobilité résidentielle des classes populaires est loin d'être inexistante, mais elle concerne beaucoup plus souvent des mobilités intrarégionales.

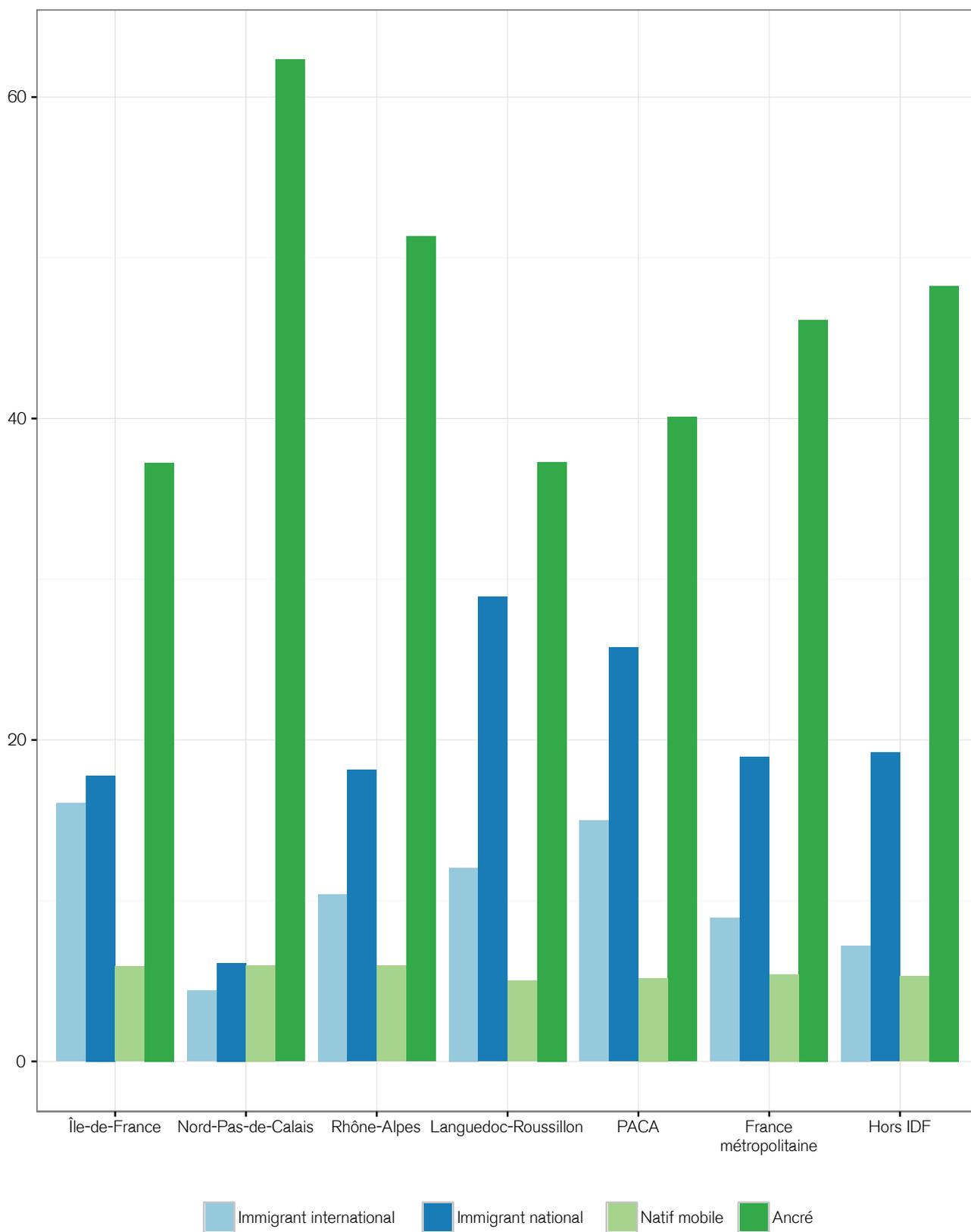


Figure 43 : Composition de la population régionale en 2008 selon le lieu de naissance et le lieu de résidence au précédent recensement. Source : recensement de la population/INSEE. Calculs et réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

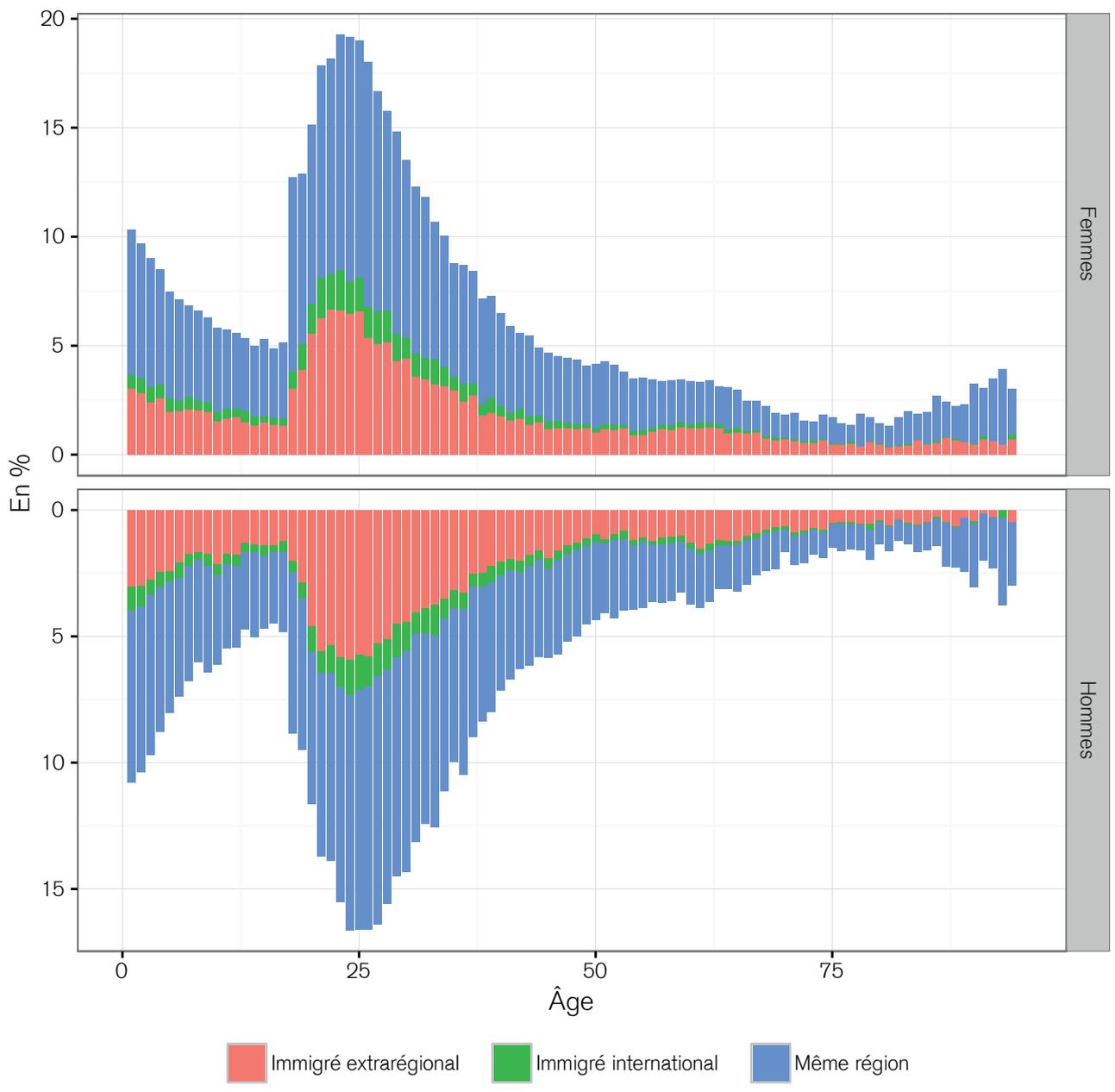


Figure 44 : Lieu de résidence un an auparavant par sexe et par âge en 2011. Champ : Habitants de PACA de 0 à 95 ans qui n'habitaient pas dans la même commune l'année précédente. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

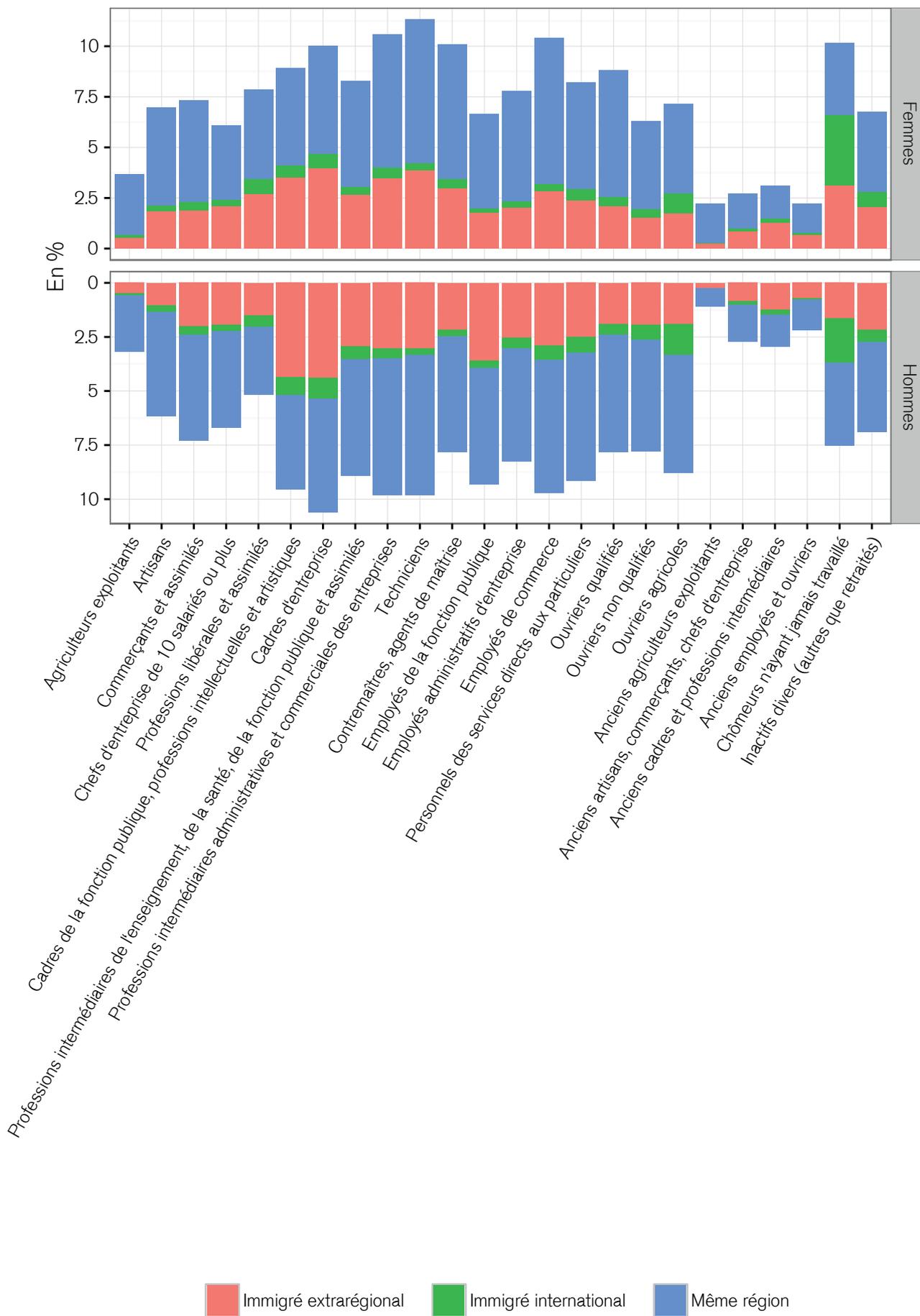


Figure 45 : Lieu de résidence un an auparavant par sexe et par catégorie socioprofessionnelle en 2011. Champ : Habitants de PACA de 0 à 95 ans qui n'habitaient pas dans la même commune l'année précédente. Source : RP 2011/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

1.2.4 Un niveau d'éducation en hausse... malgré la prévalence d'une économie résidentielle qui recourt peu à la main d'œuvre qualifiée

En PACA comme ailleurs, le niveau d'éducation a singulièrement augmenté, tandis que le taux d'activité des femmes a presque doublé (voir la figure 46). Les rapports entre éducation, formation et emploi ont ainsi été fondamentalement bouleversés, dans une économie de plus en plus tertiaire, mais aussi de plus en plus résidentielle et, pourrait-on ajouter, de plus en plus duale.

L'économie résidentielle se caractérise souvent par le poids d'une main d'œuvre peu qualifiée, souvent précarisée, et aux revenus faibles. Dans le même temps, cette économie résidentielle repose sur l'afflux de revenus dont l'origine est ailleurs, dans l'espace et/ou le temps (résidences secondaires, retraités, chômeurs, touristes...), et souvent plus élevés que ceux des salariés de l'économie résidentielle. Le risque est ainsi de voir se mettre en place une économie duale, non seulement au strict point de vue économique (entre ceux qui sont titulaires de revenus liés directement ou indirectement à l'économie productive et les autres), mais encore parce que l'origine territoriale des individus concernés diffère pour partie. En effet, la plus grande mobilité (ou motilité – capacité à être mobile) des catégories supérieures les conduit à être les donneurs d'ordre souvent perçus comme allochtones par des salariés de l'économie résidentielle plus souvent autochtones. On peut alors craindre, sous l'effet par exemple de mobilisations politiques, des projections identitaires sur ces clivages socioéconomiques conduisant à une dégradation nette du lien social et de la convivialité.

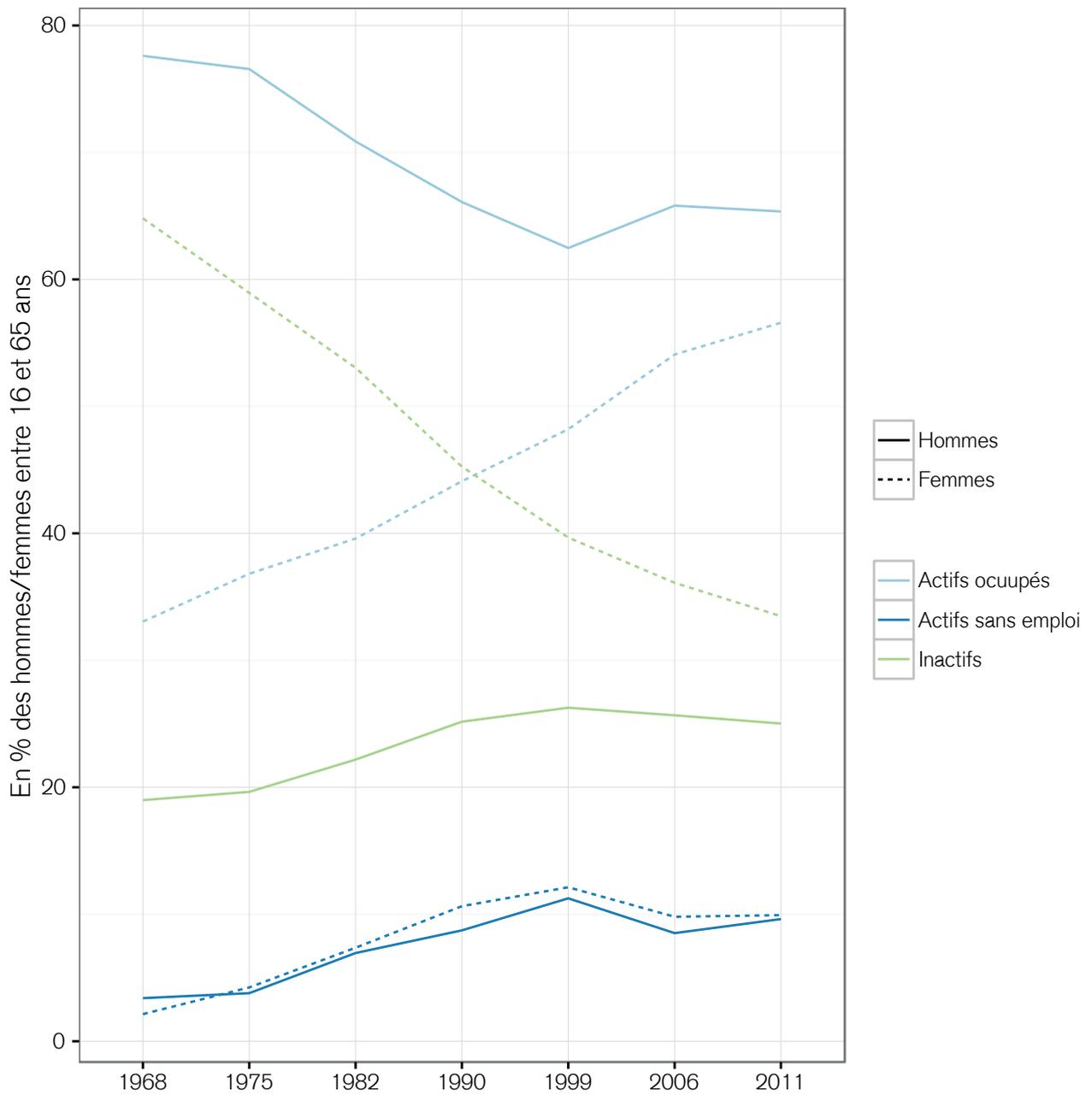


Figure 46 : Évolution du taux d'activité par sexe entre 1968 et 2008. Champ : individus âgés de 16 à 65 ans compris, région PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

Evolution du niveau de diplôme au sein de la région PACA

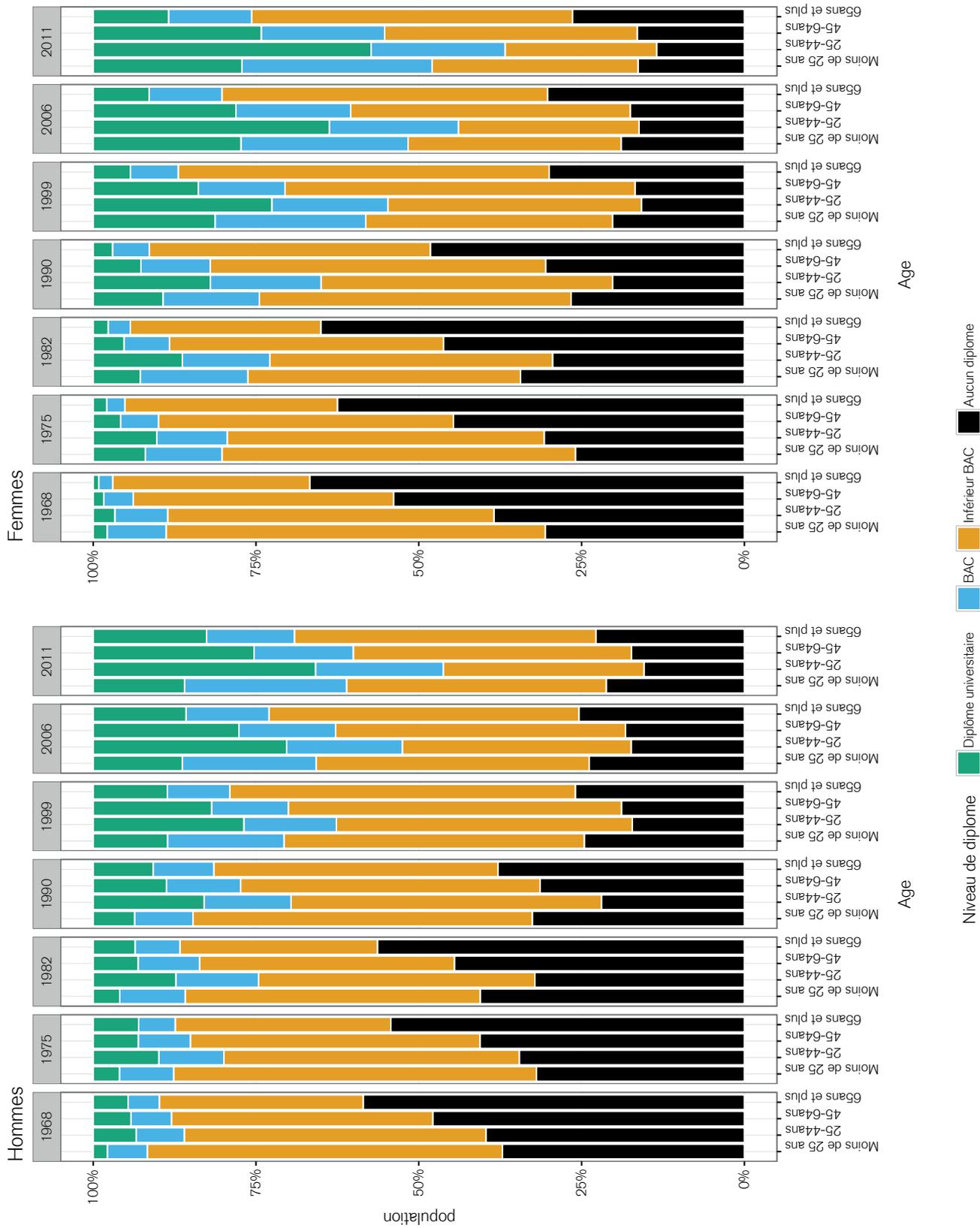


Figure 47 : Évolution du niveau de diplôme par âge et par sexe en PACA, de 1968 à 2011. Champ : individus âgés de plus de 16 ans, région PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

1.2.5 Des inégalités prononcées

De nombreux et importants travaux ont déjà été menés concernant la base économique⁸ de la région PACA⁹. On ne tentera pas ici de répliquer ces travaux, mais plutôt d'utiliser des données récentes et localisées à un niveau fin afin de donner quelques repères concernant la source, la nature et la répartition des revenus des habitants de la région PACA. En particulier, on s'interrogera sur les rapports entre les revenus issus de l'activité et ceux qui n'en sont pas directement issus.

Tertiarisation et résidentialisation de l'activité économique régionale

Depuis presque un demi-siècle, l'évolution du rapport à l'activité a été extrêmement importante. Si on constate, en observant la figure 48, que la part de la population âgée de plus de 16 ans qui est active et a effectivement un emploi est restée à peu près stable, cela dissimule des changements très profonds. En effet, la part des « autres inactifs » – c'est-à-dire des gens qui sont inactifs et ne sont ni retraités, ni étudiants, soit pour l'essentiel des femmes au foyer – a très fortement diminué, sous l'effet de l'augmentation du taux d'activité féminin. En 1968, 34,5 % des femmes entre 16 et 60 ans avaient un emploi ; en 2011, ce chiffre s'élevait à 61,5 %.

Dans le même temps, toutes les autres catégories d'inactifs ou d'actifs non occupés ont augmenté. En premier lieu, la part des retraités a doublé, passant de 13,9 % en 1968 à 28,9 % en 2011. Ensuite, la part des étudiants augmente, passant de 5,3 % à 6,4 %. Surtout, la catégorie qui augmente le plus est celle des chômeurs : de 2,3 % des personnes âgées de plus de 16 ans en 2008, ils passent à 7,6 % en 2011 – la proportion était même montée à 9,2 % en 1999.

Ainsi, si le rapport entre actifs occupés et les autres adultes reste à peu près constant, cette évolution se fait au prix d'une substitution d'une redistribution socialisée (au travers des pensions de retraite ou des allocations chômage) à la solidarité intraconjuguale (qui permettait l'existence de la figure de la femme au foyer, cette solidarité pouvant être analysée comme une forme implicite de rémunération du travail domestique). Au passage, une part de plus en plus importante des revenus est socialisée, et redistribuée. Il s'agit là de l'un des éléments qui conduisent le poids de la « base productive » (c'est-à-dire des revenus issus d'une production vendue et consommée hors de son territoire de production) à diminuer. En PACA en particulier, le poids de la base productive est faible, tandis que celui des bases publique et sociale, et surtout résidentielle, est particulièrement important (voir sur ce point Vannier, Meunier et Davezies, 2011).

La tertiarisation de l'activité économique est particulièrement prononcée en région PACA (voir la figure 49). Même les départements alpins, les moins tertiarisés, le sont davantage que la moyenne du pays. La désindustrialisation en est le pendant. Si le rythme de la désindustrialisation en PACA suit globalement celui du reste du pays, il reste que l'intensité industrielle de l'appareil productif régional est durablement plus faible. La désindustrialisation rapide de certains départements, comme les Bouches-du-Rhône ou le Var, inverse les anciennes hiérarchies : le Vaucluse est ainsi, à partir de 1990, le département comptant la plus grande part d'actifs travaillant dans l'industrie de la Région, passant devant les Bouches-du-Rhône. Plus surprenant encore, les Alpes-de-Haute Provence deviennent plus industrielles (du point de vue de la composition de la population active) que le Var et les Alpes-Maritimes !

⁸Nous utilisons ici le terme de « base économique » au sens qui lui est donné par l'économie régionale, dont Laurent Davezies est en France l'un des représentants les mieux connus. On se référera par exemple à la clarification qu'il opère dans Davezies (2009), dans lequel il rappelle que la base correspond à « l'ensemble des revenus marchands et non-marchands qui viennent irriguer l'économie des territoires » (p. 49).

⁹Voir en particulier Harrous (2008) et Vannier, Meunier et Davezies (2011).

En revanche, le BTP occupe sur la période considérée une part plus importante dans l'emploi régional qu'en moyenne nationale. La décrue est toutefois plus rapide en PACA, pour quasiment rejoindre la moyenne nationale (et même moins dans les Bouches-du-Rhône). Rien ne semble permettre de résister à la tertiarisation massive de l'économie régionale.

Les actifs et les femmes au foyer se concentrent dans les centres urbains

Si on s'intéresse maintenant à la période contemporaine, on peut spatialiser la répartition des individus en fonction des statuts et des secteurs d'activité. La carte 50 permet ainsi d'identifier trois pôles de concentration des actifs occupés : les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse occidental, le centre de l'aire urbaine niçoise, et enfin la partie la plus montagneuse du massif alpin. Mais la géographie des actifs occupés traverse aussi les centres-villes : c'est particulièrement clair à Marseille, où ils se concentrent au sud et à l'est de la ville, mais aussi à Aix ou à Avignon, ou encore à Nice (où les actifs occupés sont peu présents dans l'hyper-centre de la ville). La carte des chômeurs apparaît alors comme complémentaire, surtout dans les centres-villes où se concentrent de nombreux chômeurs : ainsi des quartiers nord de Marseille, de l'essentiel du centre-ville d'Avignon ou d'une partie des centres-villes de Toulon et Nice. À Aix à l'inverse les chômeurs sont peu nombreux.

La concentration des actifs, qu'ils soient occupés ou non, dans les centres urbains apparaît d'autant plus clairement lorsqu'on observe la répartition des retraités (carte 52). Les centres des aires urbaines y apparaissent en effet comme des tâches claires dans lesquelles les retraités sont peu représentés ; encore qu'ils soient bien présents dans certains quartiers de villes comme Nice, Toulon ou Marseille. On voit bien en tout cas comment la localisation des retraités permet un certain équilibre économique du territoire régional, en abreuvent de revenus des territoires dans lesquels l'activité productive est faible.

Plus surprenante est la répartition spatiale des femmes au foyer (carte 57) (nous disons « femmes au foyer », car les personnes au foyer sont des femmes dans 97,7 % des cas en PACA – soit légèrement plus que la moyenne nationale de 97,2 %). Alors qu'une préconception pourrait laisser penser que ces dernières sont surreprésentées dans les territoires ruraux, on observe en réalité qu'elles se concentrent surtout dans des territoires urbains, en particulier dans les quartiers urbains les plus populaires – ainsi des quartiers nord de Marseille, du centre d'Avignon, ou encore de Nice ou Toulon. Les villes sont en réalité très ségréguées de ce point de vue, puisque ce sont dans ces mêmes villes qu'on trouve les IRIS comportant le moins de femmes au foyer.

On peut affiner cette observation en relevant que 16,3 % des femmes au foyer sont de nationalité étrangère, contre 6 % de l'ensemble des femmes. On peut le formuler autrement en disant que 6,8 % des femmes de nationalité française entre 16 et 60 ans sont au foyer, contre 26,8 % des femmes de même âge de nationalité étrangère. D'autres variables peuvent expliquer cette inactivité, mais la différence subsiste lorsqu'on ne s'intéresse qu'aux femmes sans diplôme : 18,2 % au foyer chez les femmes françaises sans diplôme contre 40,4 % chez les femmes étrangères sans diplôme.

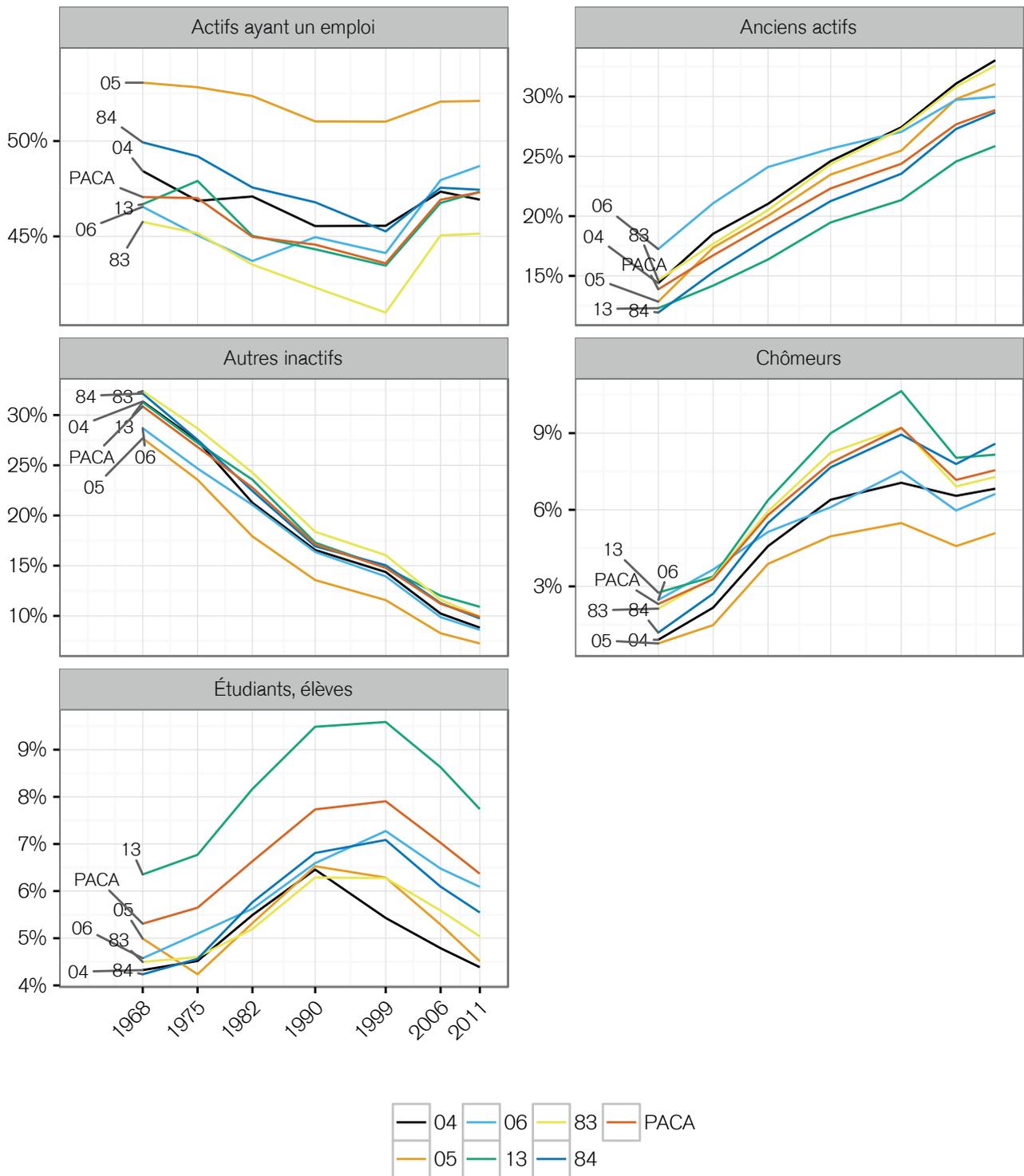


Figure 48 : Évolution de l'activité des habitants de la région PACA, par département, de 1968 à 2011. Champ : individus âgés de plus de 16 ans, hors militaires du contingent, région PACA. Lecture : en 2011, dans les Bouches-du-Rhône, 47 % des habitants âgés de plus de 16 ans sont actifs et ont un emploi. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn. *Nota bene* : à partir de 2004, l'INSEE reclasse certains étudiants ou chômeurs qui travaillent un peu comme actifs occupés, ce qui peut expliquer l'inversion de la courbe des « étudiants, élèves » ainsi que celle des chômeurs.

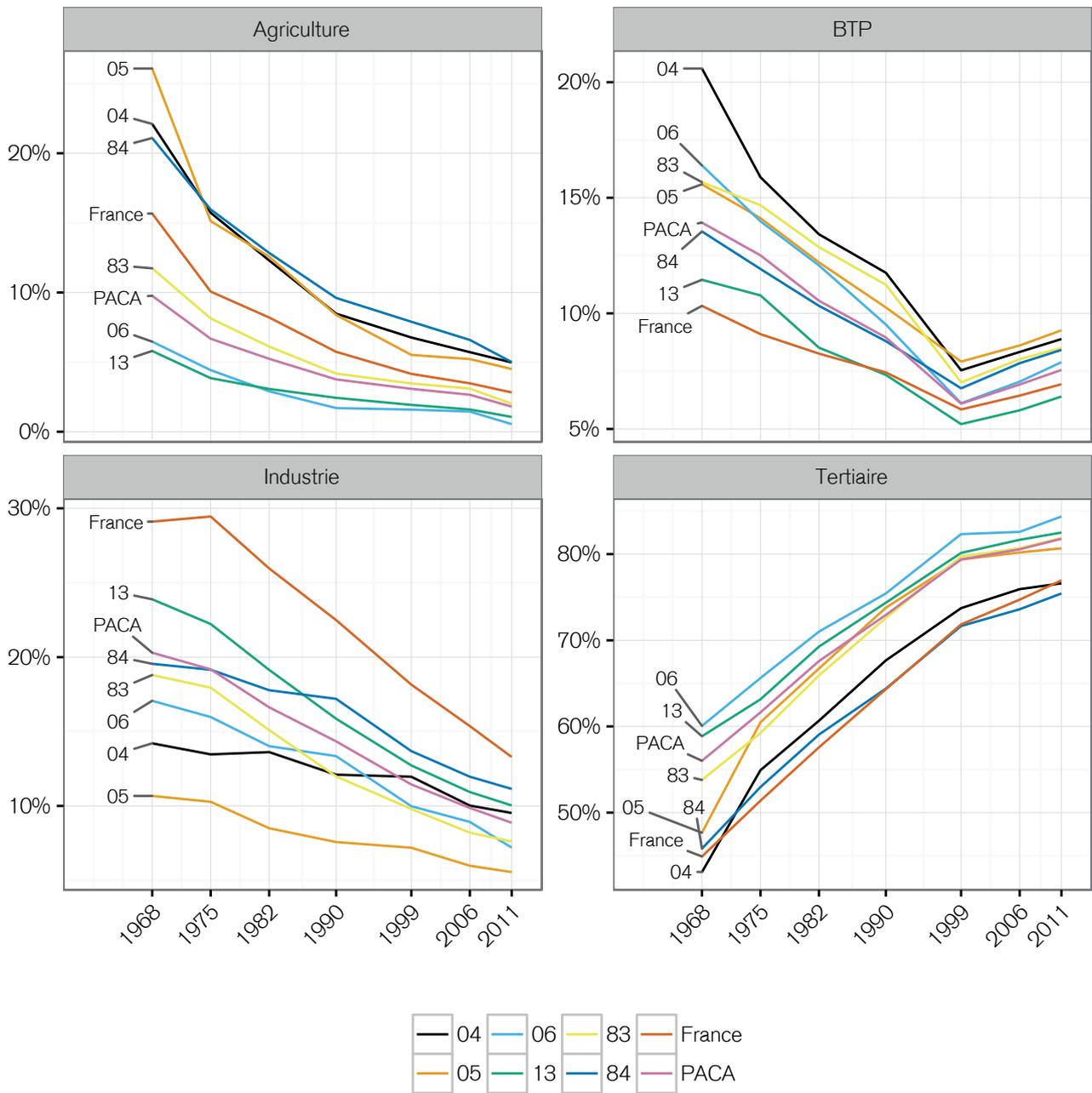


Figure 49 : Évolution du secteur d'activité des actifs occupés de la région PACA, par département, de 1968 à 2011. Champ : actifs occupés de plus de 16 ans, région PACA. Lecture : en 2011, dans les Bouches-du-Rhône, 82,5 % des actifs de plus de 16 ans travaillent dans le secteur tertiaire. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

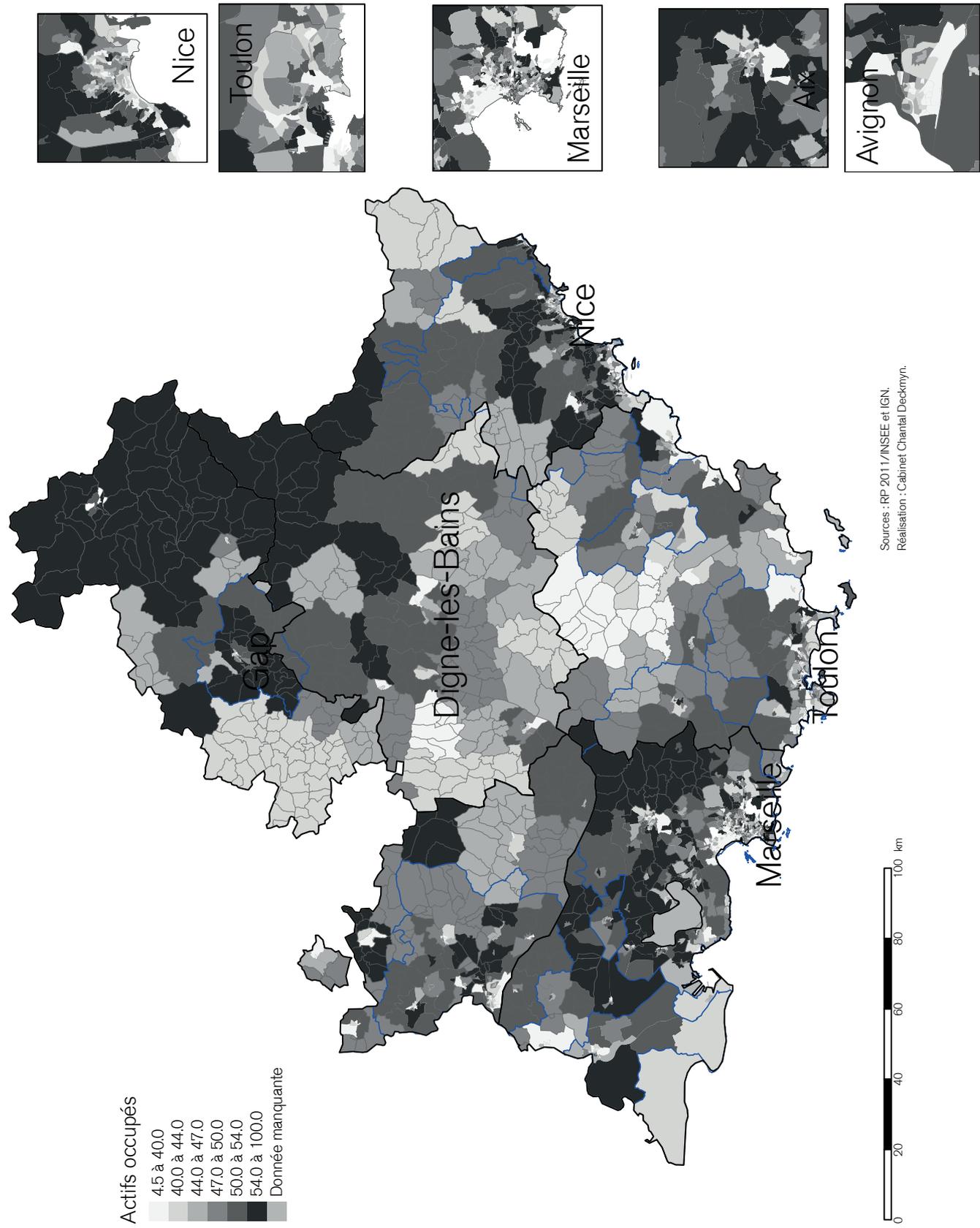


Figure 50 : Actifs occupés, en proportion de la population âgée de plus de 16 ans. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

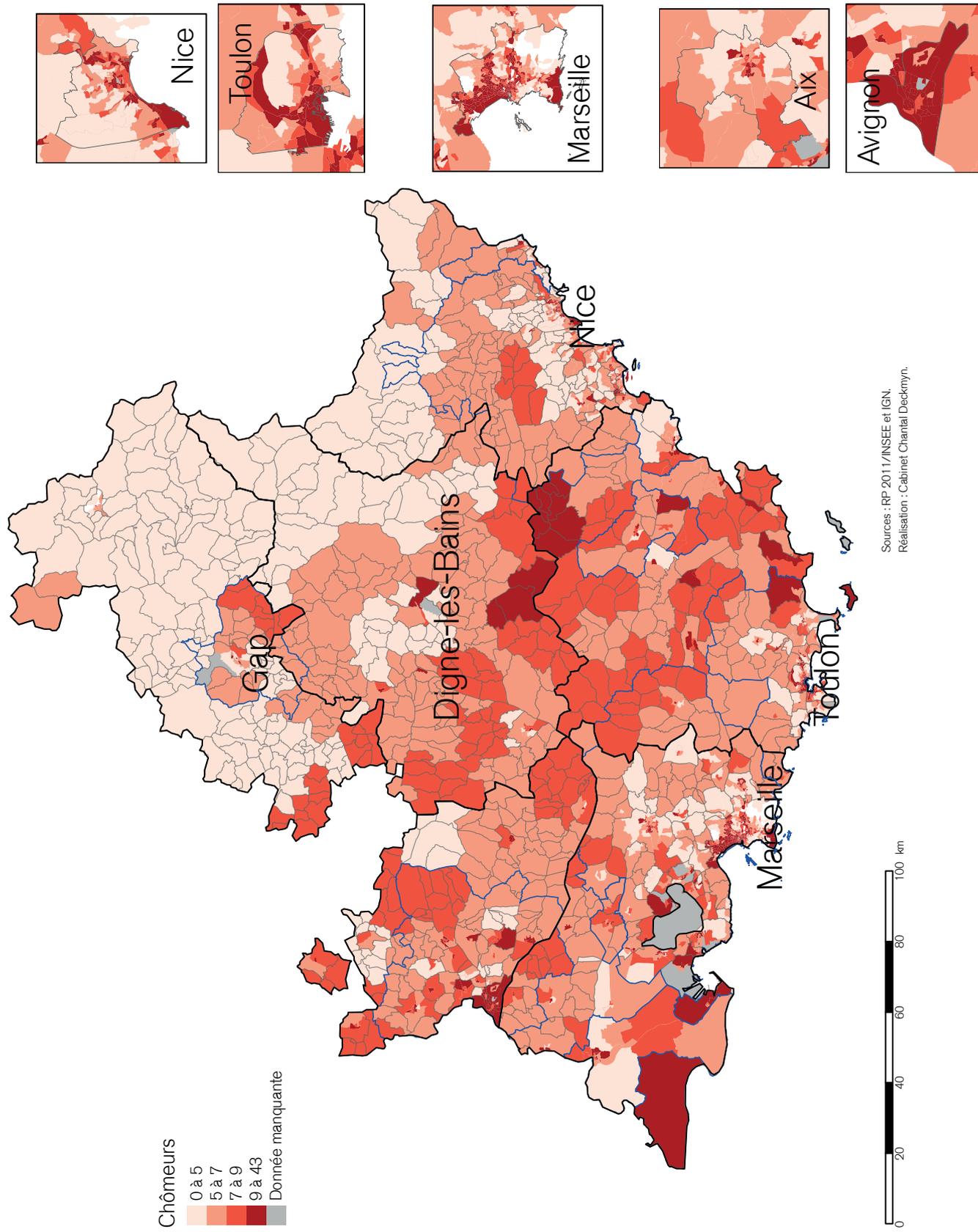


Figure 51 : Chômeurs, en proportion de la population âgée de plus de 16 ans. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

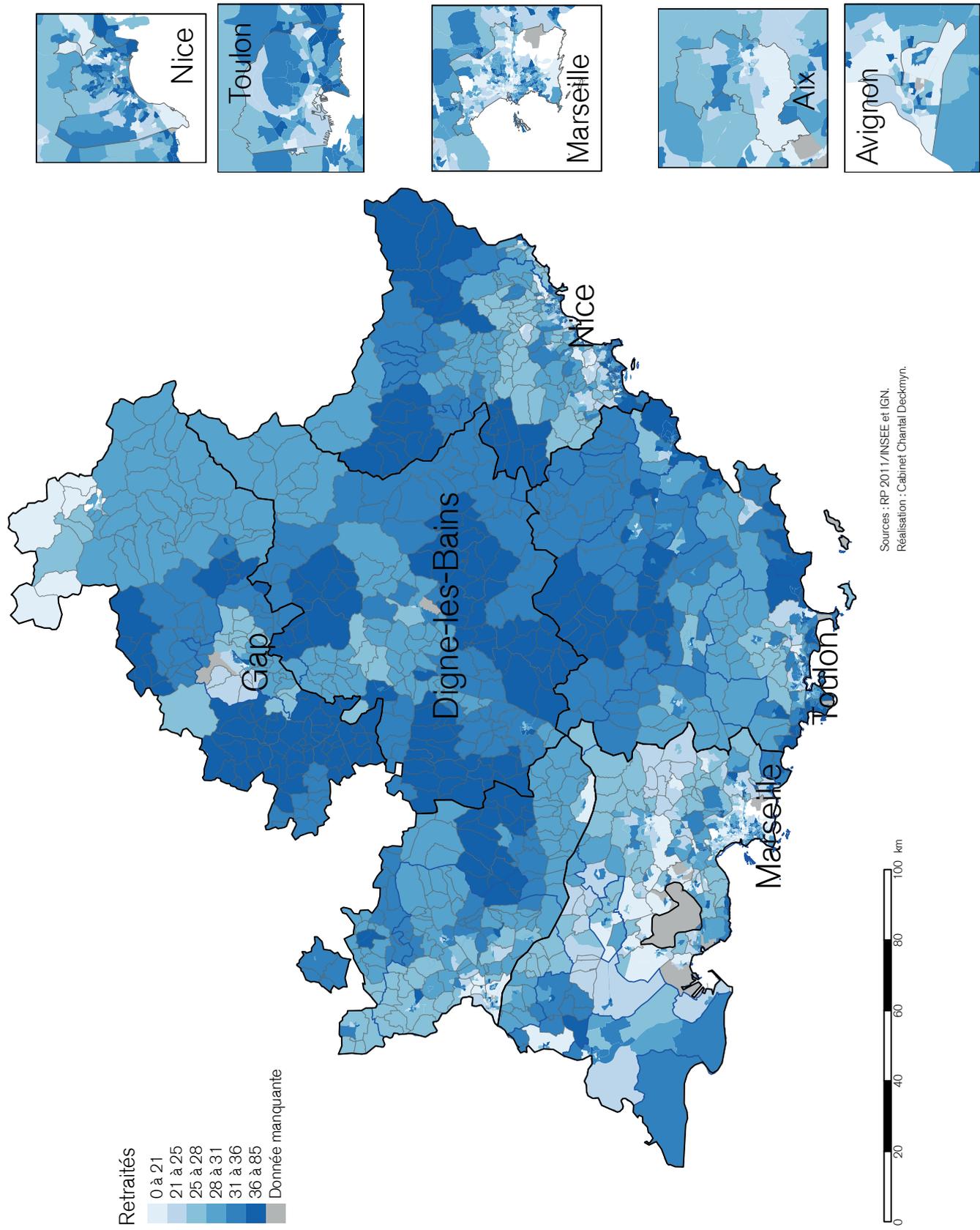


Figure 52 : Retraités, en proportion de la population âgée de plus de 16 ans. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

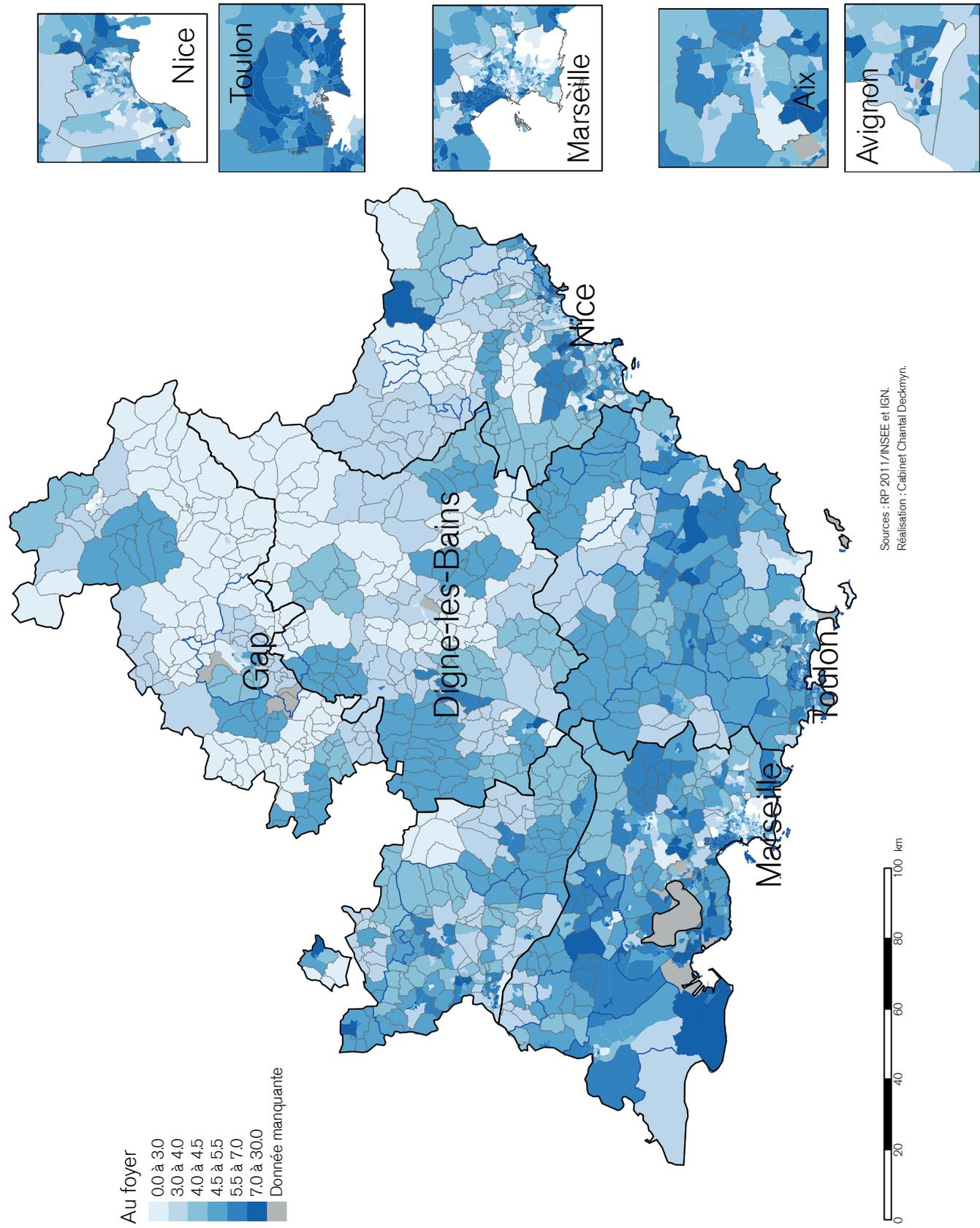


Figure 53 : Femmes et hommes au foyer, en proportion de la population âgée de plus de 16 ans. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

Des spécialisations économiques significatives

Les cartes 54 à 58 permettent, à l'aide de l'indice que constitue la localisation des actifs des divers secteurs d'activité, d'appréhender la diversité des origines des revenus. S'il s'agit bien ici des lieux de résidence des actifs, et non de la géographie des emplois eux-mêmes, cela fournit de précieuses indications. Les contrastes sont en effet particulièrement nets.

On constate ainsi combien l'industrie manufacturière (carte 55) et la construction (carte 56) obéissent à des logiques territoriales distinctes, même si elles ne sont pas opposées l'une à l'autre. Les actifs du secteur industriel se concentrent ainsi dans les Bouches-du-Rhône, le Vaucluse et une partie des Alpes-Maritimes. Ils sont nombreux à Avignon et à Aix-en-Provence, mais très peu présents à Marseille, Toulon ou Nice, villes tertiaires. Les actifs de la construction – secteur marchand lié à l'exploitation de la rente territoriale –, quant à eux, sont davantage représentés dans des territoires plus périphériques, dans le massif alpin, dans le Var, dans les Alpes-Maritimes, avec une nette sous-représentation au cœur des grandes agglomérations urbaines.

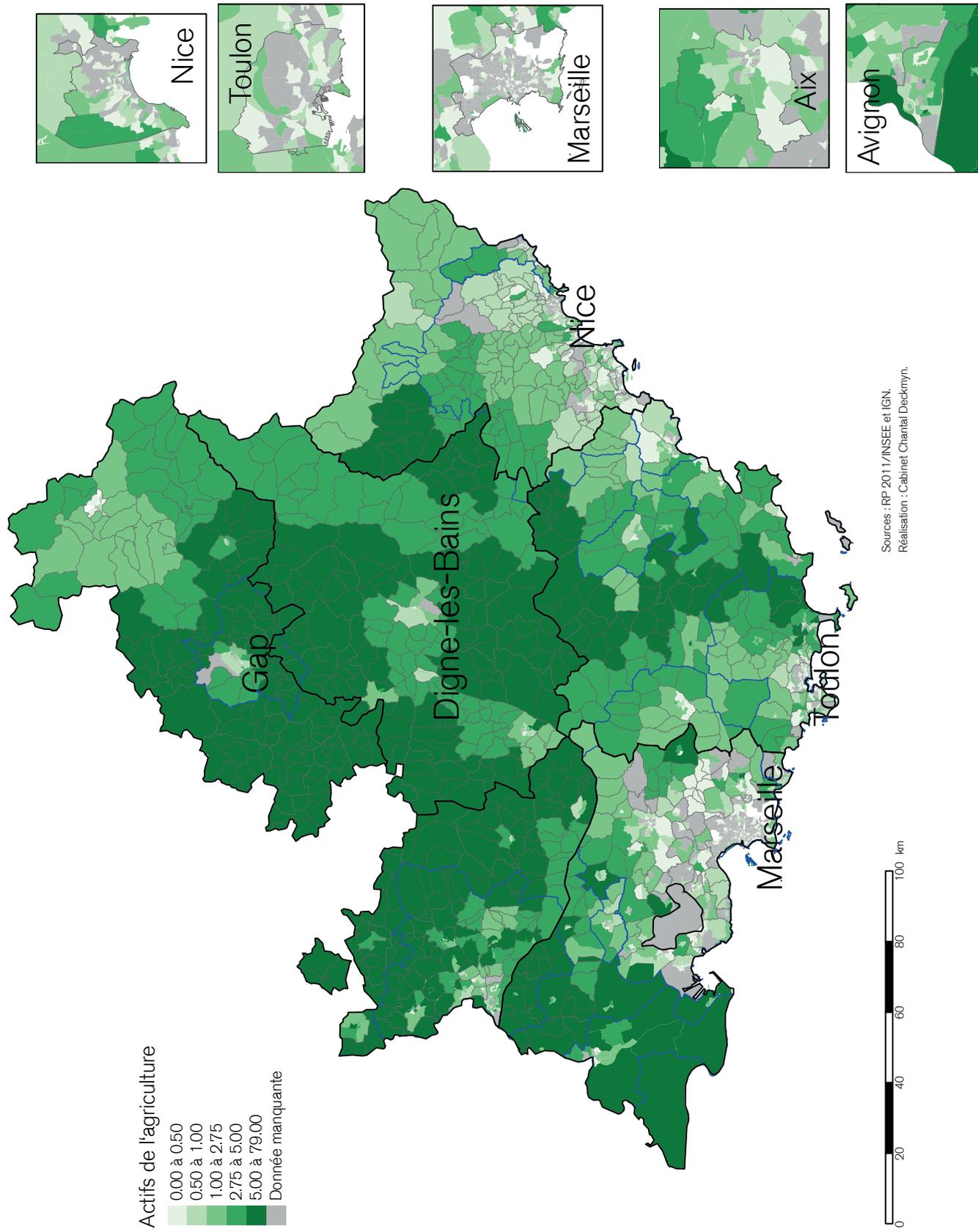


Figure 54 : Actifs de l'agriculture, de la sylviculture et de la pêche, en proportion des actifs occupés. Source : recensements de la population / INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

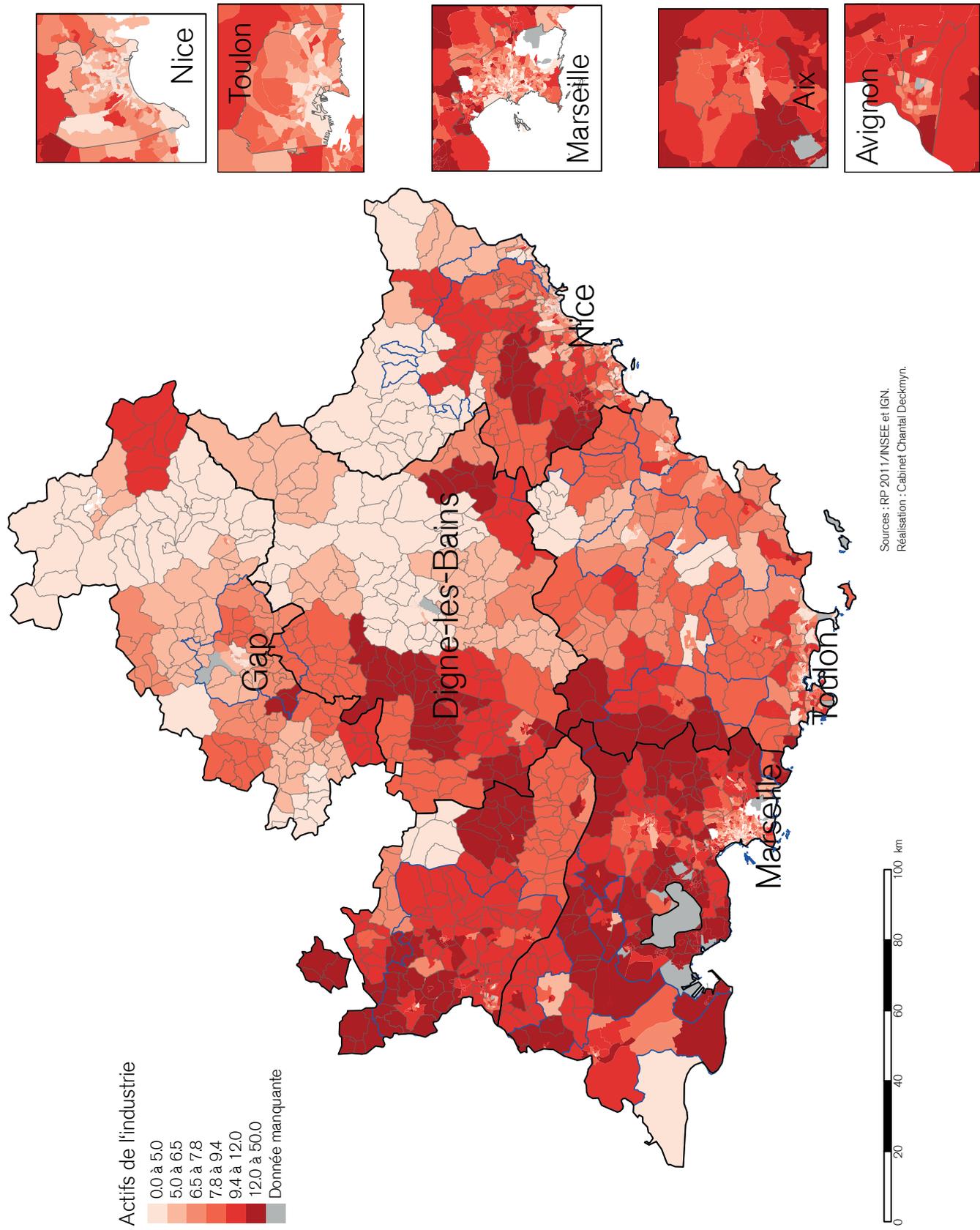


Figure 55 : Actifs de l'industrie, en proportion des actifs occupés. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

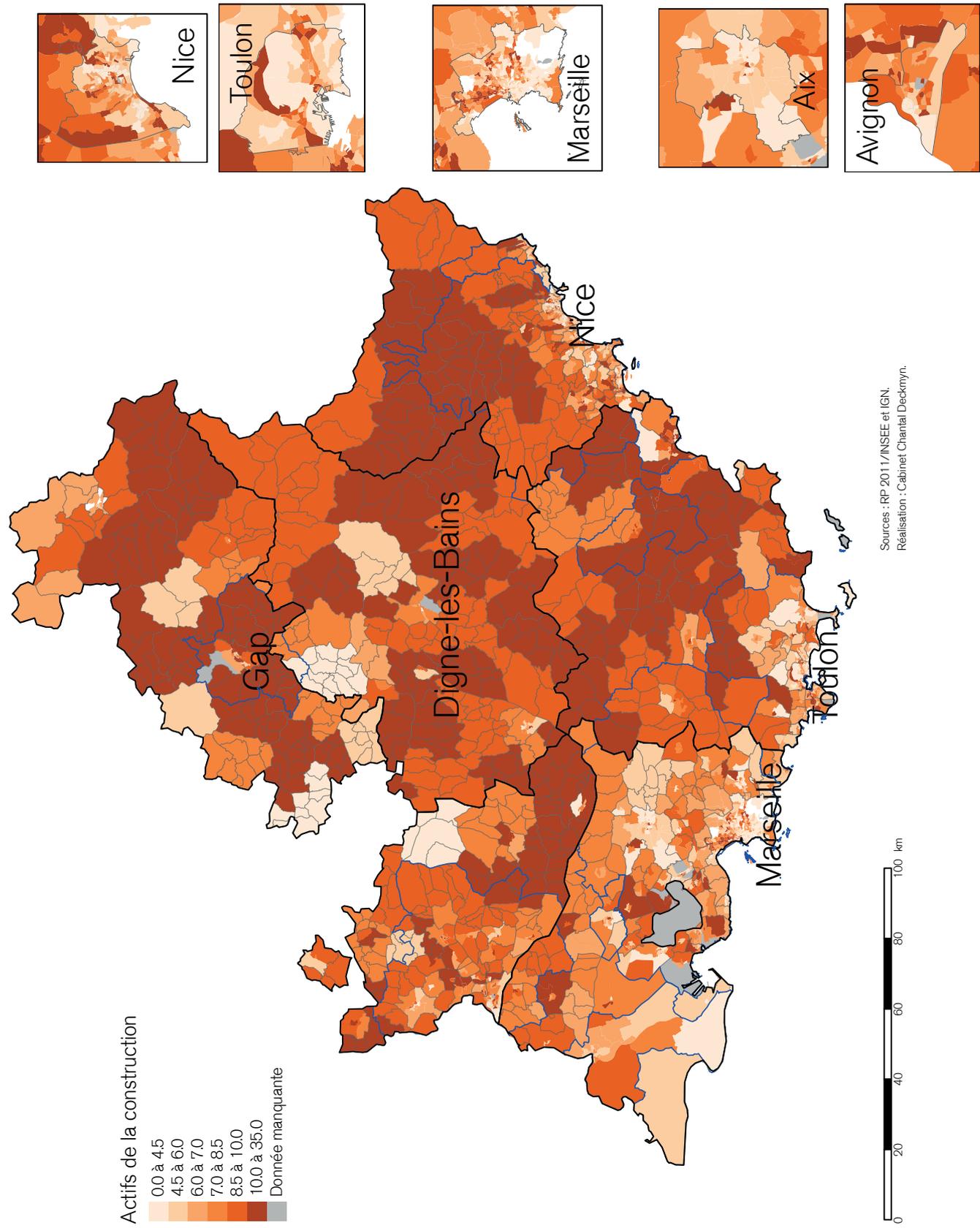


Figure 56 : Actifs de la construction, en proportion des actifs occupés. Source : recensements de la population / INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

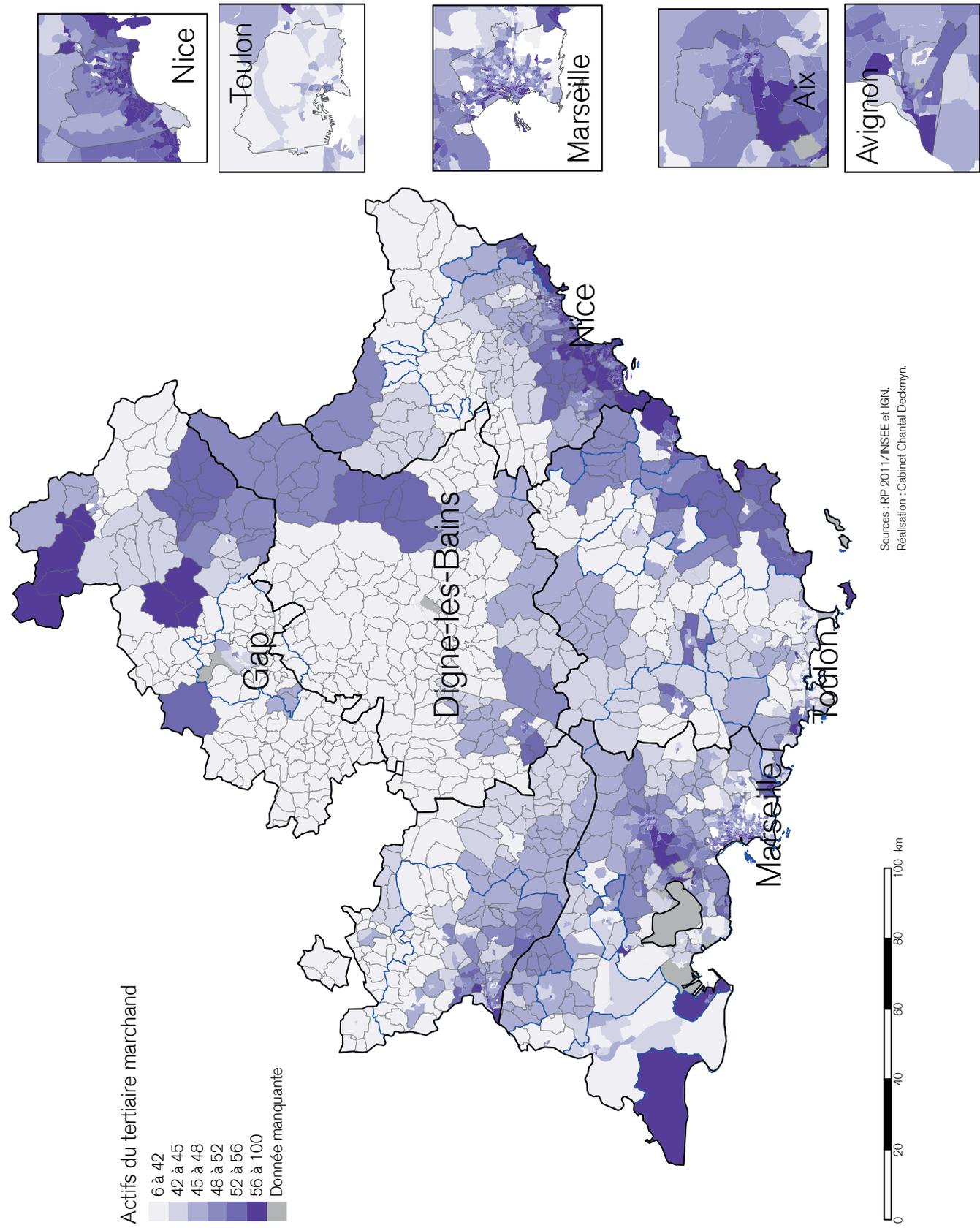


Figure 57 : Actifs du tertiaire marchand, en proportion des actifs occupés. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

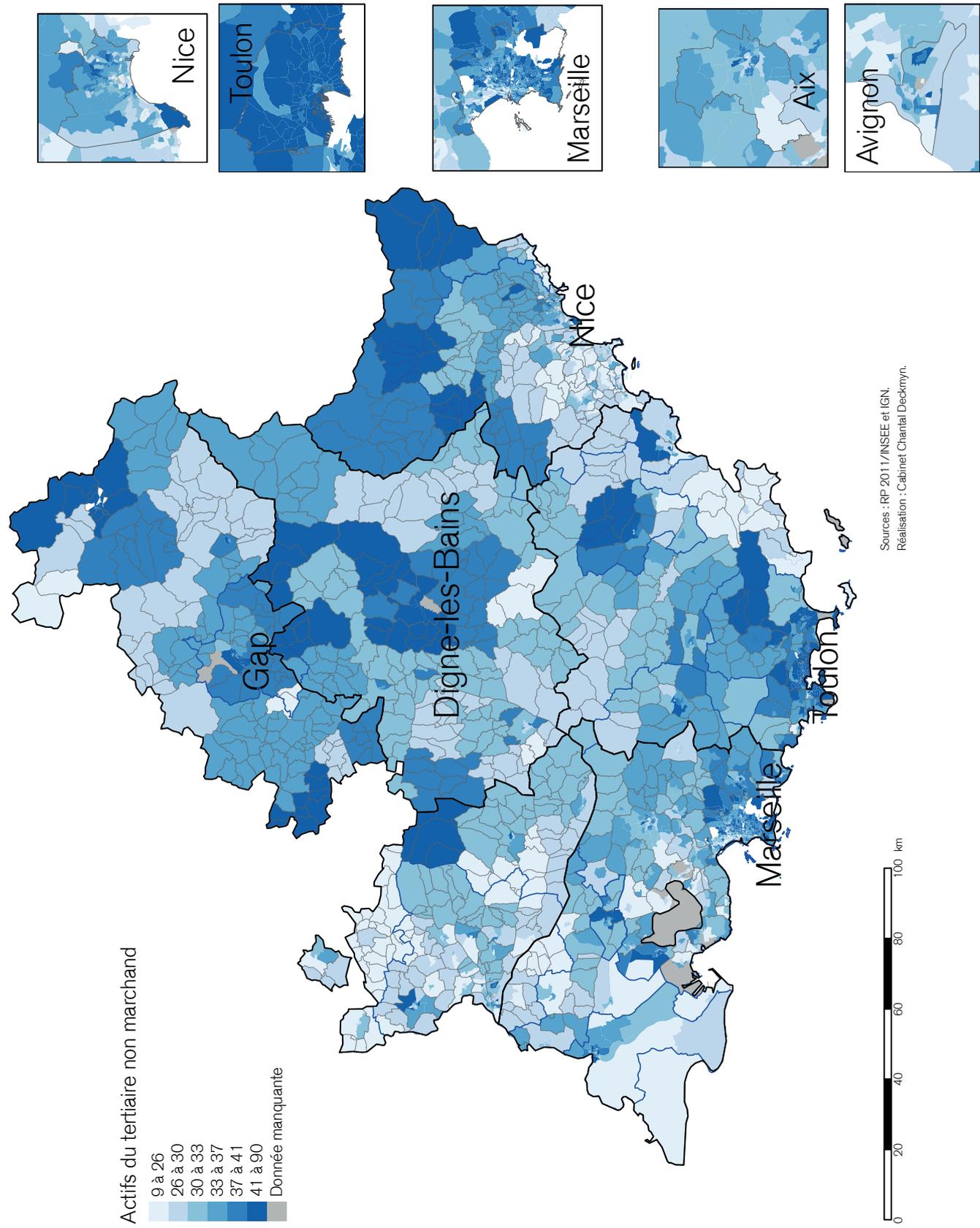


Figure 58 : Actifs du tertiaire non marchand, en proportion des actifs occupés. Source : recensements de la population/INSEE. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

La polarisation territoriale est particulièrement claire entre les actifs du secteur tertiaire marchand (carte 57) et ceux du secteur tertiaire non-marchand (administration publique, enseignement, santé et action sociale, carte 58). Les actifs du secteur tertiaire marchand se concentrent autour de quelques pôles très localisés : un axe Aix-en-Provence-Vitrolles-Marignane, Port-Saint-Louis-du-Rhône et les Saintes-Maries de la Mer, Avignon et le sud de son aire urbaine, la grande métropole niçoise et azuréenne, du Lavandou jusqu'à Menton. Il faut enfin y ajouter certains secteurs alpins marqués par la présence de stations de sports d'hiver.

À l'inverse, les actifs du secteur tertiaire non-marchand sont répartis de manière complémentaire avec les actifs du tertiaire marchand. Ceci est confirmé par un coefficient de corrélation égal à $-0,68$ entre les deux¹⁰. Marseille et Toulon sont ainsi marquées par le poids du secteur tertiaire public dans leur population active, ainsi que – sans grande surprise – des territoires montagnards dans lesquels l'emploi est peu dynamique. À Marseille, cela reflète sans doute le statut de capitale régionale (l'emploi public y est prédominant, l'APHM est le premier employeur de la ville, la Ville le deuxième) ; dans le Var, il faut aussi prendre en compte une histoire de présence militaire forte liée tant à l'Arsenal de Toulon qu'à d'autres implantations militaires, à l'instar de Draguignan.

¹⁰*Le coefficient de corrélation varie entre -1 et 1 . Proche de 0 , il indique une indépendance statistique entre deux variables ; à l'inverse, une valeur absolue proche de 1 indique une forte dépendance linéaire entre les deux variables. Le signe du coefficient indique le sens de la corrélation : positive ou négative.*

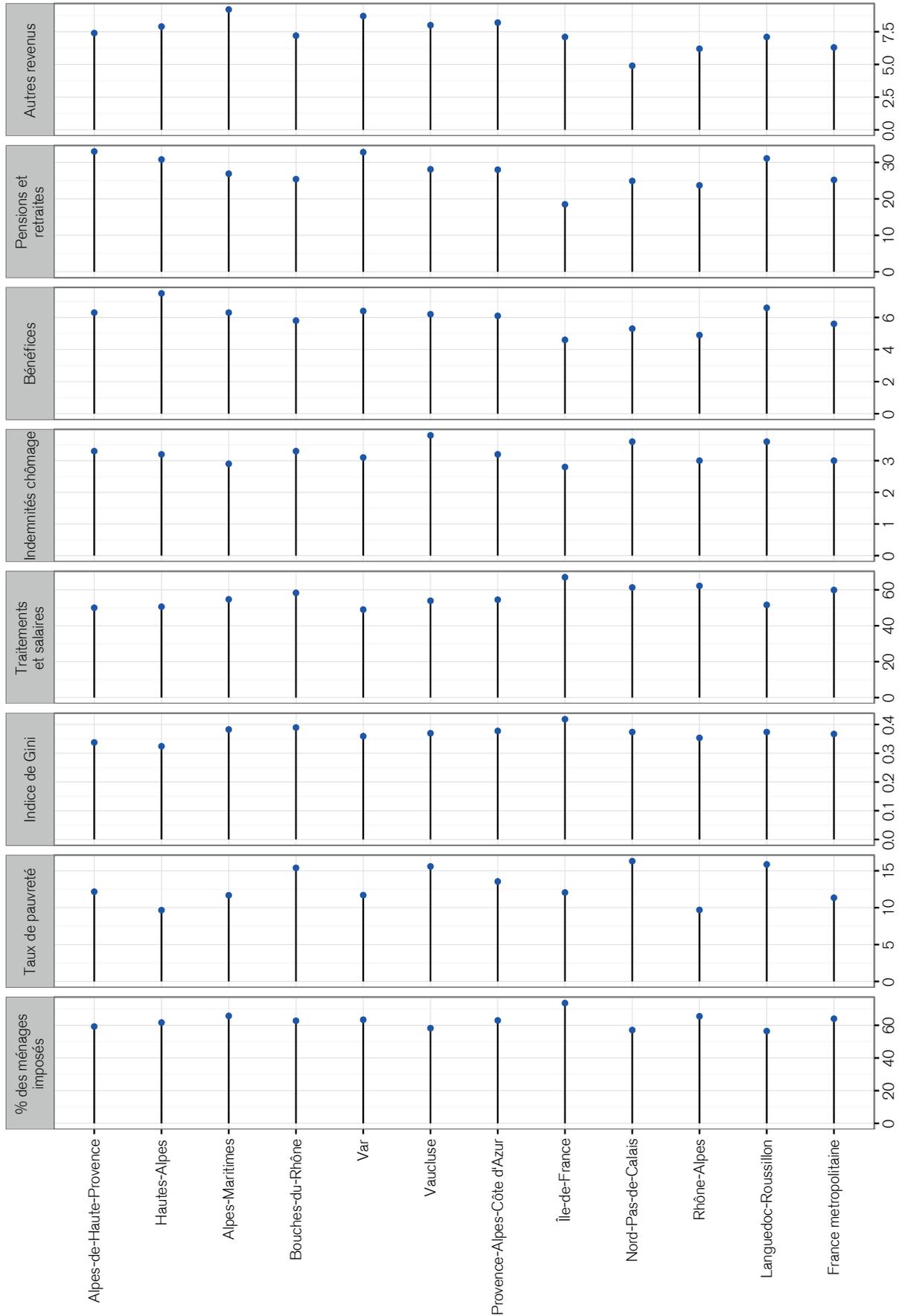
Une pauvreté urbaine... mais aussi rurale

Le dispositif FiLoSoFi permet d'avoir des données de qualité et détaillées sur les revenus des ménages, même si à l'heure actuelle cela se fait au prix de l'accès à l'échelon de l'IRIS (les données FiLoSoFi 2012 ne sont en effet pour l'instant diffusées qu'aux niveaux communal et supérieur). Le tableau ci-dessous (et sa traduction graphique, qui suit) permet de comparer quelques données portant sur les départements de la région PACA ainsi que certaines autres régions françaises. On constate ainsi que la région PACA est dans la moyenne basse du point de vue de la proportion de ménages soumis à l'impôt sur le revenu, tandis que le taux de pauvreté (au seuil de 40 % du revenu médian, c'est-à-dire la proportion de ménages dont le revenu est inférieur à 40 % du revenu médian) figure dans la moyenne haute du pays. Des contrastes importants existent néanmoins entre des territoires peu touchés par les inégalités (mesurées par l'indice de Gini : plus il est proche de 1, plus la distribution des revenus est inégalitaire) et la pauvreté, comme les Hautes-Alpes, et d'autres tels les Bouches-du-Rhône ou le Vaucluse dans lesquels elles sont assez prononcées.

La carte 59 permet ainsi d'appréhender la distribution géographique des ménages pauvres. On constate que la pauvreté se concentre dans les villes centres (sans surprise, il s'agit là d'un aspect bien documenté de la géographie de la pauvreté) mais qu'il existe aussi une réelle pauvreté rurale, en particulier dans le Vaucluse, dès que l'on monte un peu en altitude. La carte 60 permet de mettre en relation la structure spatiale de la pauvreté avec celle des inégalités : si elles se recoupent partiellement, elles ne se confondent pas. Les inégalités¹¹ semblent obéir, en région PACA, à deux principaux déterminants. D'une part, on retrouve logiquement les villes parmi les communes les plus inégalitaires. Les inégalités y sont généralement tirées par la concentration de pauvres et de très pauvres. Mais, à côté de ces espaces, on trouve également des territoires dans lesquels les inégalités sont davantage tirées par « le haut », par les plus riches, et pour lesquels la spécialisation touristique et de villégiature est importante. Ainsi, la commune pour laquelle le coefficient de Gini est le plus élevé de la région est Ramatuelle, qui côtoie en tête de classement les trois premiers arrondissements de Marseille, mais aussi Cassis ou Saint-Tropez...

Territoire	% des ménages imposés	Taux de pauvreté	Indice de Gini	Traitements et salaires	Indemnités chômage	Bénéfices	Pensions et retraites	Autres revenus
Alpes-de-Haute-Provence	59.24	12.17	0.34	50.00	3.30	6.30	33.00	7.40
Hautes-Alpes	61.66	9.66	0.32	50.60	3.20	7.50	30.80	7.90
Alpes-Maritimes	65.72	11.68	0.38	54.70	2.90	6.30	26.90	9.20
Bouches-du-Rhône	62.76	15.40	0.39	58.30	3.30	5.80	25.40	7.20
Var	63.40	11.70	0.36	49.00	3.10	6.40	32.80	8.70
Vaucluse	58.22	15.59	0.37	53.90	3.80	6.20	28.10	8.00
Provence-Alpes-Côte d'Azur	62.96	13.55	0.38	54.50	3.20	6.10	28.00	8.20
Île-de-France	73.57	12.06	0.42	67.00	2.80	4.60	18.50	7.10
Nord-Pas-de-Calais	57.08	16.31	0.37	61.30	3.60	5.30	24.90	4.90
Rhône-Alpes	65.51	9.70	0.35	62.20	3.00	4.90	23.70	6.20
Languedoc-Roussillon	56.43	15.87	0.37	51.60	3.60	6.60	31.10	7.10
France métropolitaine	64.01	11.35	0.37	59.90	3.00	5.60	25.20	6.30

¹¹En tout cas telles qu'elles sont mesurées par l'indice de Gini. D'autres choix méthodologiques (écart inter-quartile, écart inter-décile, etc.) pourraient faire apparaître d'autres conclusions. L'indice de Gini est généralement préféré car, contrairement à d'autres indicateurs, il prend en compte l'ensemble de la distribution des revenus et non seulement certains points.



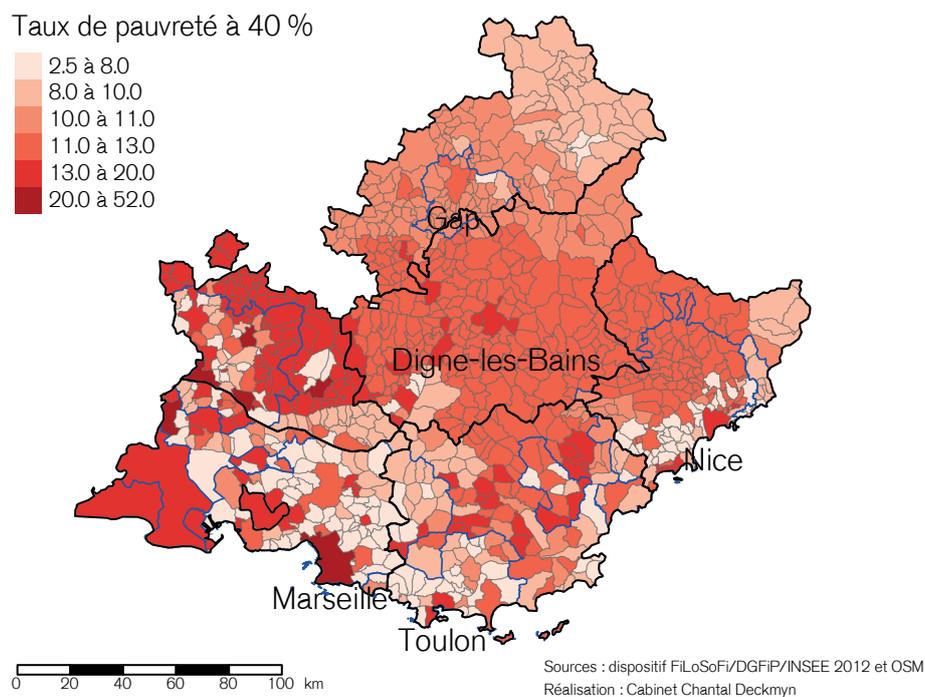


Figure 59 : Taux de pauvreté à 40 % du revenu médian. Source : dispositif FiLoSoFI/DGFiP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

La répartition des sources des revenus déclarés permet d'apporter une lumière intéressante sur la base économique des territoires. Les traitements et salaires constituent plus de la moitié des revenus déclarés dans tous les départements de la région, à l'exception du Var (49 %). Pour autant, tous les départements de la région se situent en dessous de la moyenne nationale, confirmant le poids des revenus non issus directement du travail salarié en PACA. De ce point de vue, la région PACA se rapproche du Languedoc-Roussillon, avec un poids des retraites, mais aussi des « autres revenus » (c'est-à-dire pour l'essentiel de revenus issus du capital) supérieur à la moyenne.

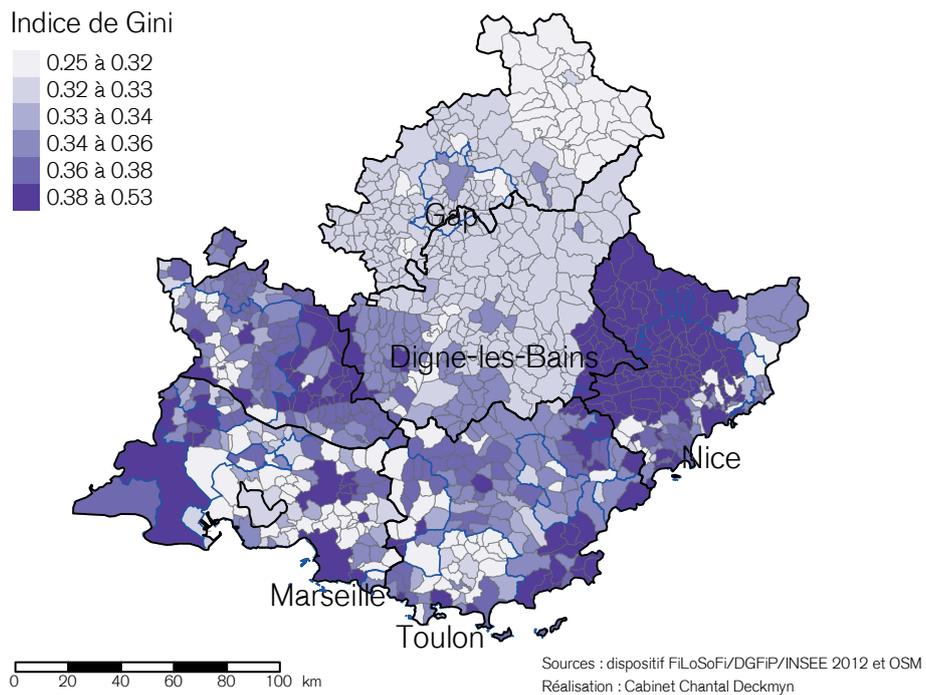


Figure 60 : Indice de Gini des revenus fiscaux. Source : dispositif FiLoSoFi/DGFIP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

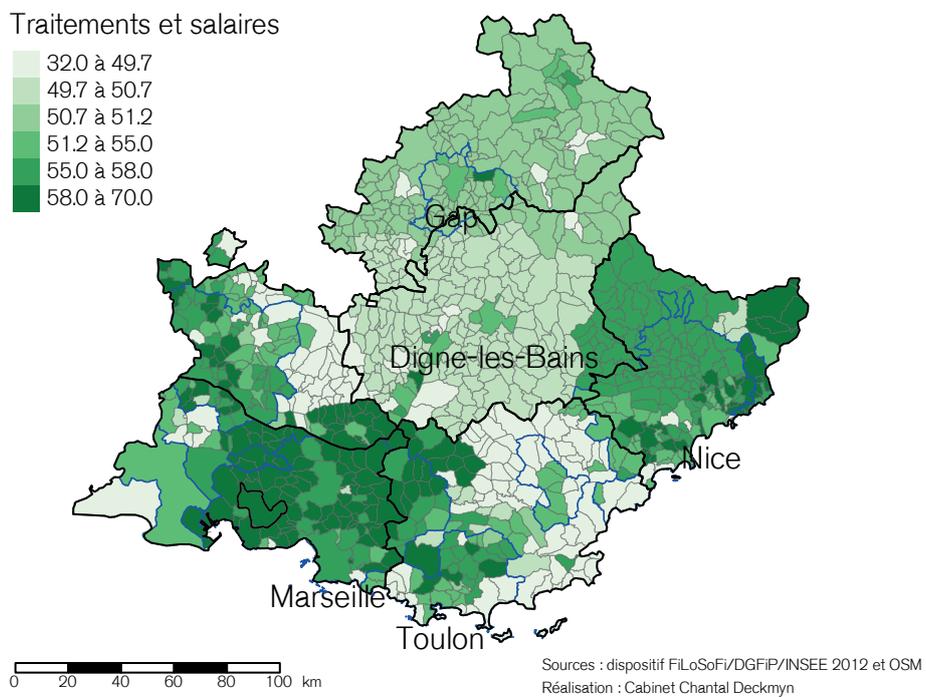


Figure 61 : Parts des traitements et salaires dans les revenus fiscaux déclarés. Source : dispositif FiLoSoFi/DGFIP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

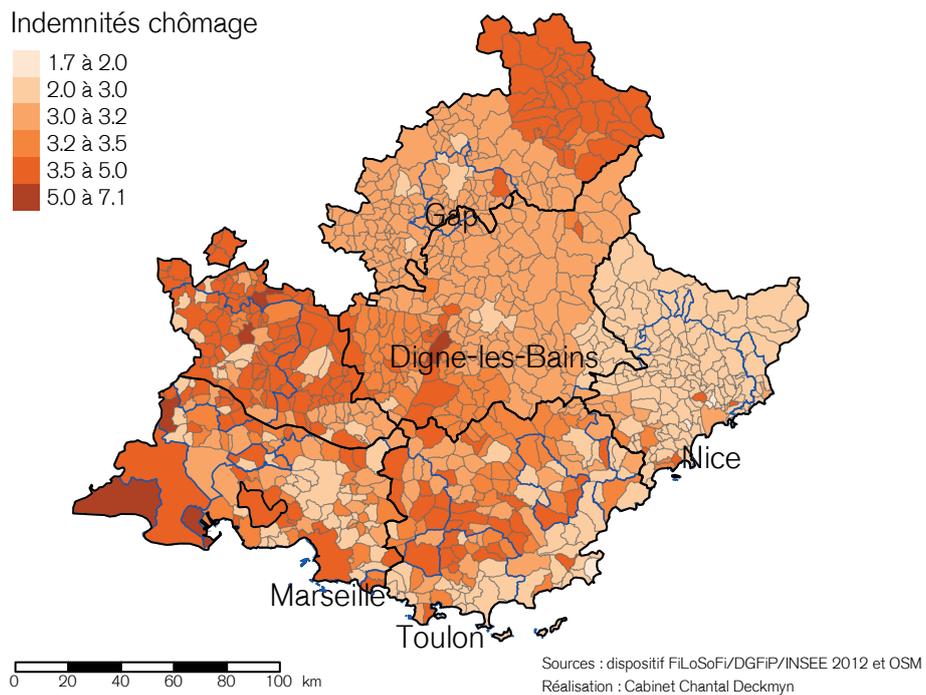


Figure 62 : Parts des indemnités chômage dans les revenus fiscaux déclarés. Source : dispositif FiLoSoFi/DGFIP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

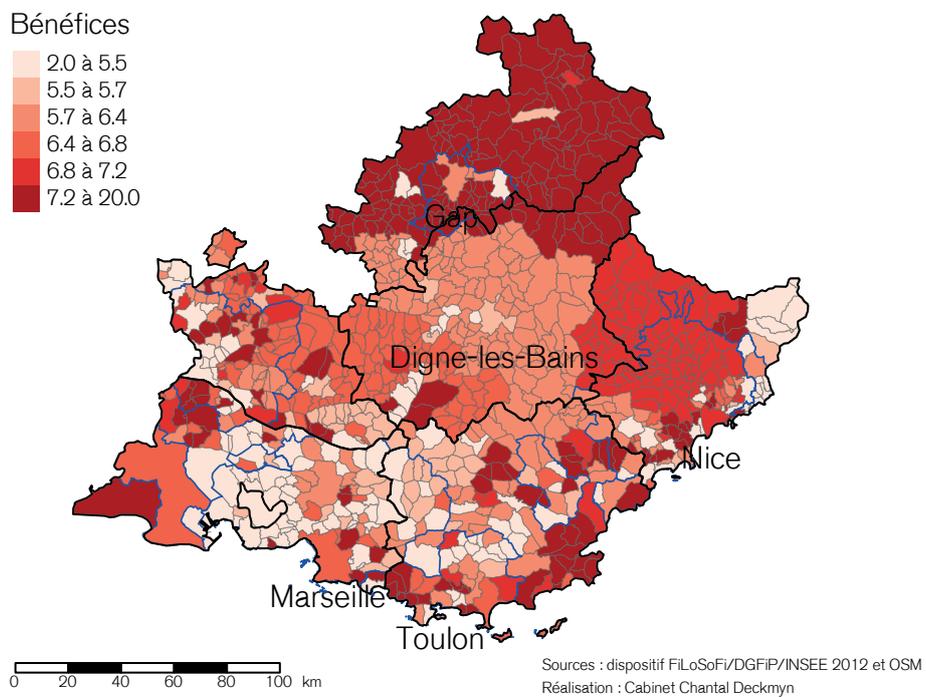


Figure 63 : Parts des revenus d'activités non salariées dans les revenus fiscaux déclarés. Source : dispositif FiLoSoFi/DGFIP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

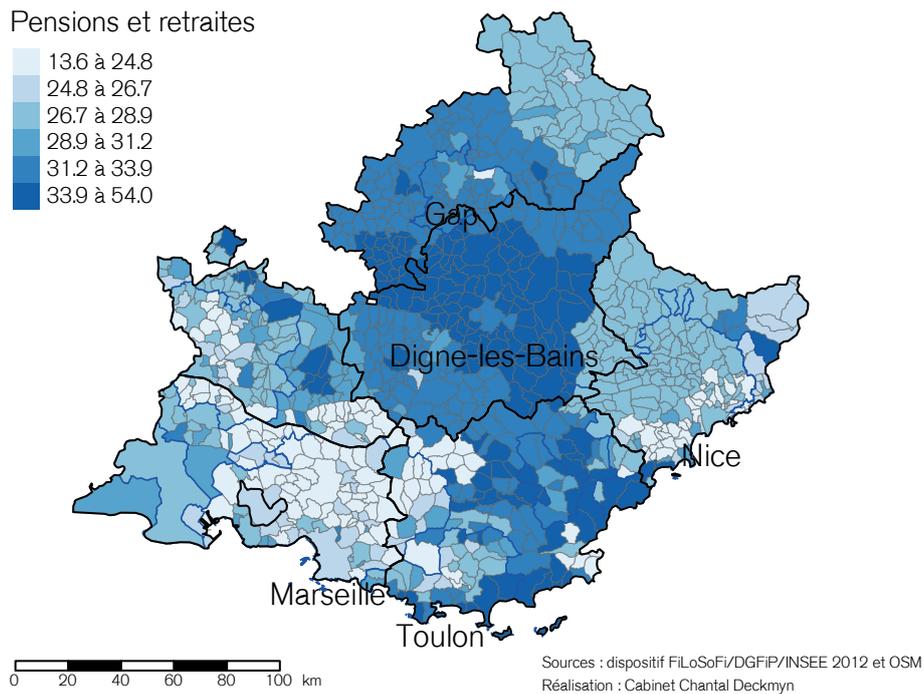


Figure 64 : Parts des pensions et retraites dans les revenus fiscaux déclarés. Source : dispositif FiLo-SoFi/DGFIP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

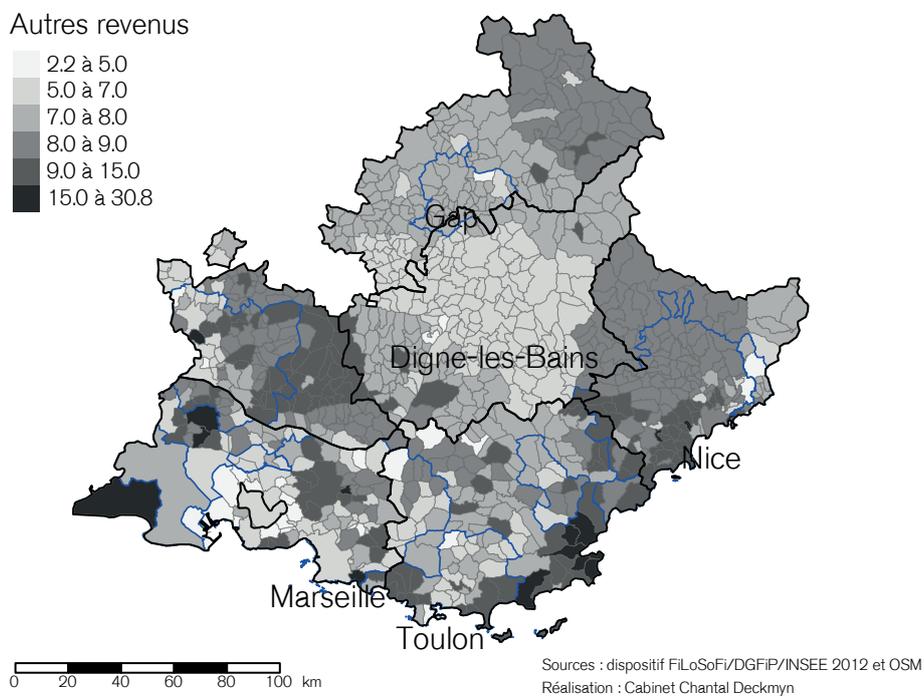


Figure 65 : Parts des autres revenus (il s'agit essentiellement de revenus tirés de capitaux) dans les revenus fiscaux déclarés. Source : dispositif FiLo-SoFi/DGFIP/INSEE 2012. Réalisation : Cabinet Chantal Deckmyn.

1.2.6 Une stratification sociale dont la pertinence est remise en cause par l'opposition entre actifs et inactifs

Le poids des inactifs

Au final, la région PACA se caractérise par le poids des inactifs. Il est d'abord remarquable de noter que, entre 1968 et 1999, le taux d'activité masculin (entre 16 et 65 ans) n'a cessé en PACA de diminuer (la valeur correspondante pour 2008 doit être prise avec précaution, l'INSEE ayant modifié son concept d'activité avec le nouveau recensement). La progression phénoménale du taux d'activité féminin sur la même période est venue compenser cette évolution, mais cette progression demeure significative. Au sein des classes populaires comme des classes supérieures, on compte en PACA davantage d'inactifs que d'actifs, à l'inverse de régions où le taux d'activité est plus élevé comme l'ex région Rhône-Alpes ou l'Île-de-France. La région PACA court alors le risque de devenir caractérisée par une double rente – celle des super-riches, et celle des pauvres.

La résultante est alors une combinaison explosive entre une pauvreté largement répandue et un niveau élevé d'inégalités, situation peu propice au développement d'une société apaisée et solidaire.

Les figures 66 et 67 montrent comment cette prégnance des inactifs en PACA concerne aussi bien les classes populaires que les classes moyennes et supérieures.

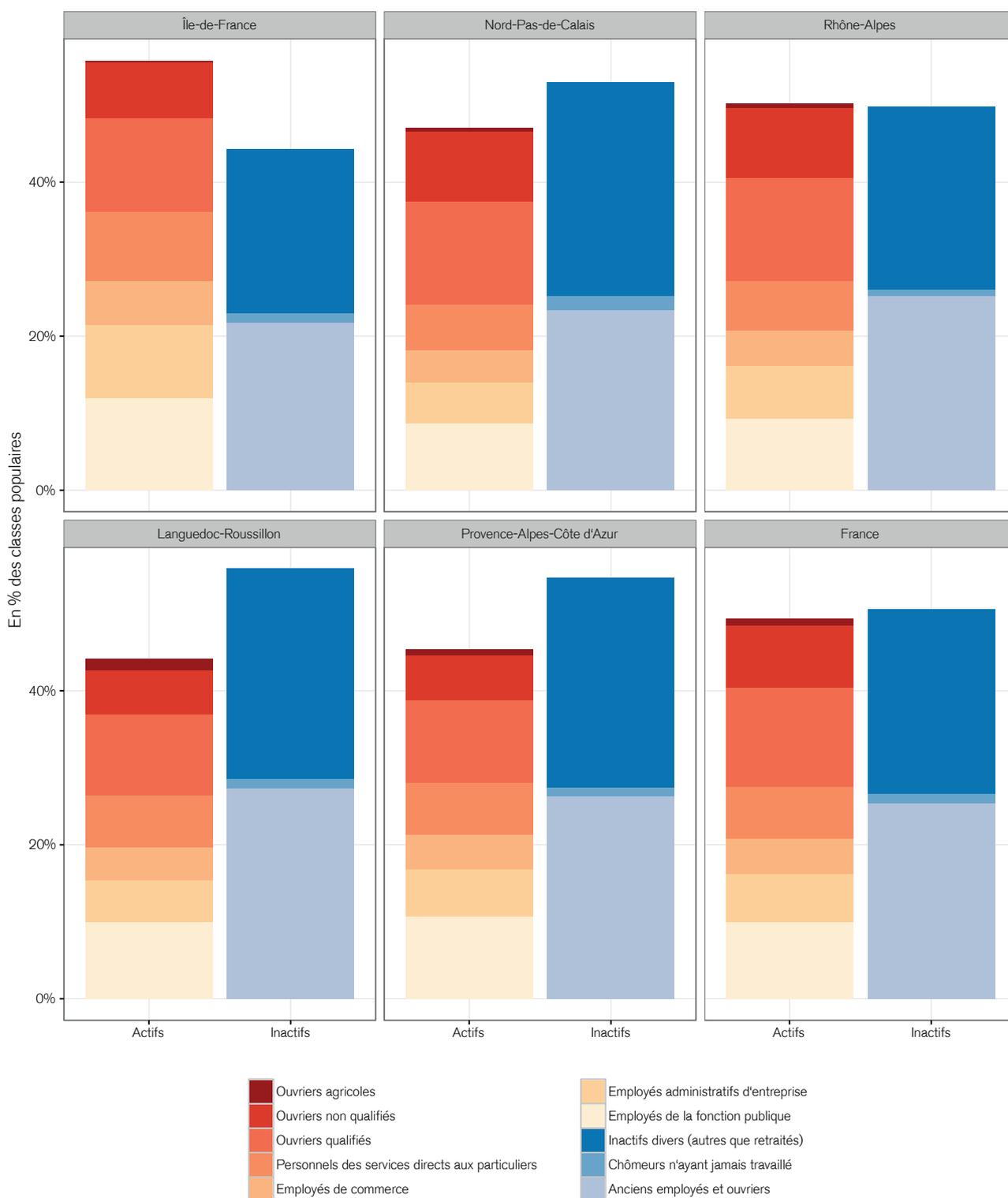


Figure 66 : Actifs et inactifs au sein des classes populaires dans 6 régions françaises en 2011. En PACA, les inactifs sont majoritaires au sein des classes populaires. Champ : individus âgés de plus de 16 ans, en ménages ordinaires. Les classes populaires recouvrent les employés et les ouvriers, actifs ou retraités. Les inactifs non-retraités et les chômeurs n'ayant jamais travaillés sont rattachés aux classes populaires lorsqu'un membre au moins de leur ménage est ouvrier ou employé, actif ou retraité. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

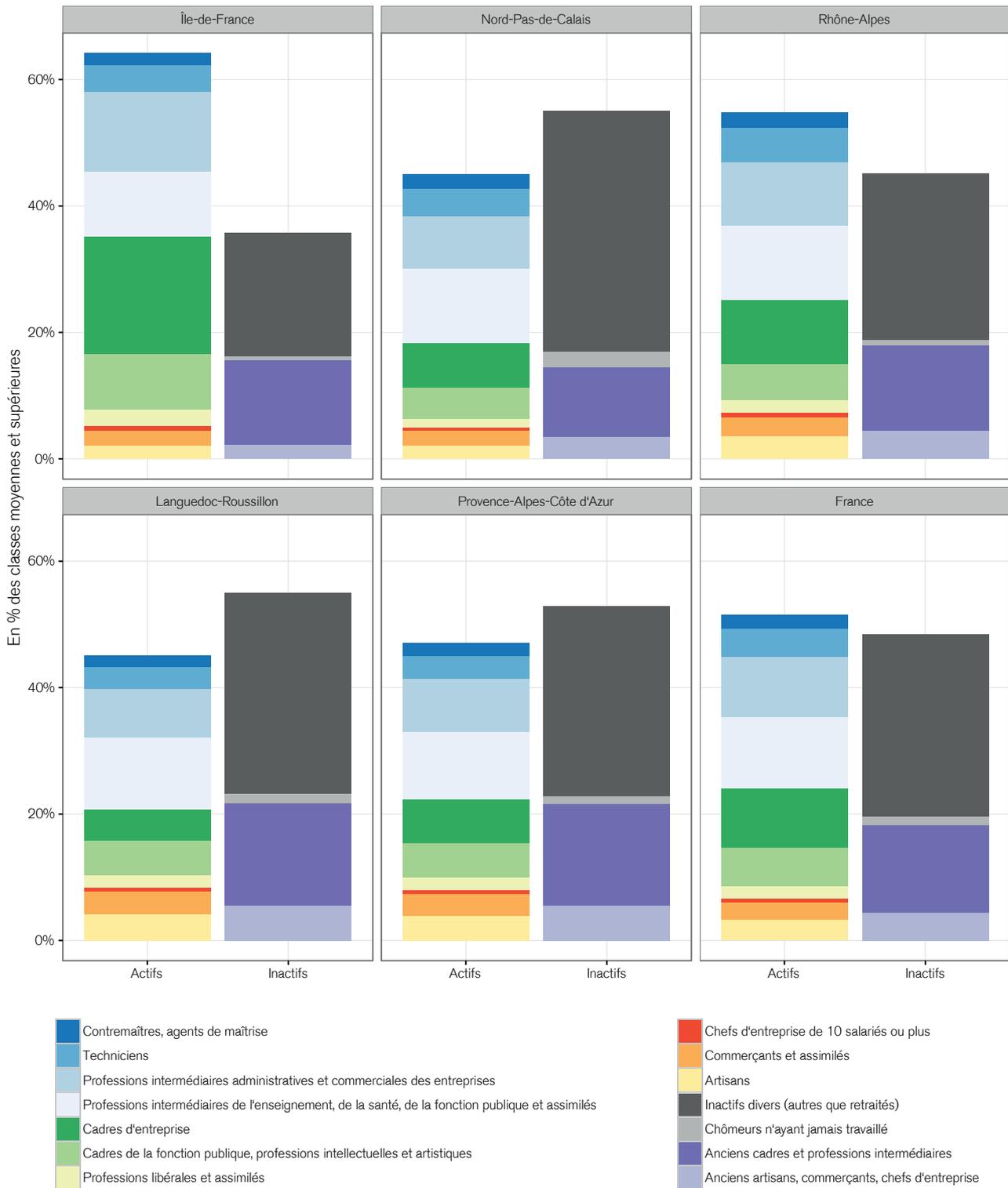


Figure 67 : Actifs et inactifs au sein des classes moyennes et supérieures dans 6 régions françaises en 2011. En PACA, les inactifs sont majoritaires au sein des classes moyennes et supérieures. Champ : individus âgés de plus de 16 ans, en ménages ordinaires. Les classes moyennes et supérieures recouvrent les artisans, commerçants, chefs d'entreprise, cadres et professions intellectuelles supérieures et les professions intermédiaires, actifs ou retraités. Les inactifs non-retraités et les chômeurs n'ayant jamais travaillés sont rattachés aux classes moyennes et supérieures lorsqu'un membre au moins de leur ménage appartient aux catégories socioprofessionnelles énoncées, actif ou retraité. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

Des tertiarisations contrastées

La tertiarisation de l'économie est un mouvement d'ensemble qui touche les économies développées depuis plusieurs décennies ; mais en PACA, elle prend notamment appui sur le poids de l'économie résidentielle. Ce mouvement de tertiarisation touche tous les milieux sociaux : une grande majorité d'ouvriers travaillent aujourd'hui dans le secteur tertiaire, y compris chez les hommes – au terme d'une évolution remarquable : à peine plus de 25 % des ouvriers hommes travaillaient dans le secteur tertiaire en 1968. Parmi les employées et cadres femmes, la tertiarisation dépasse aujourd'hui les 90 % en PACA (voir la figure 68).

Cette tertiarisation n'affecte toutefois pas tout le monde de la même manière (figure 69). Chez les femmes, ce sont avant tout les secteurs de l'administration publique et de l'action sociale qui sont concernés ; chez les hommes, il s'agit davantage du commerce, du secteur des transports et de la logistique et aussi, pour les cadres et les professions intermédiaires, des services aux entreprises.

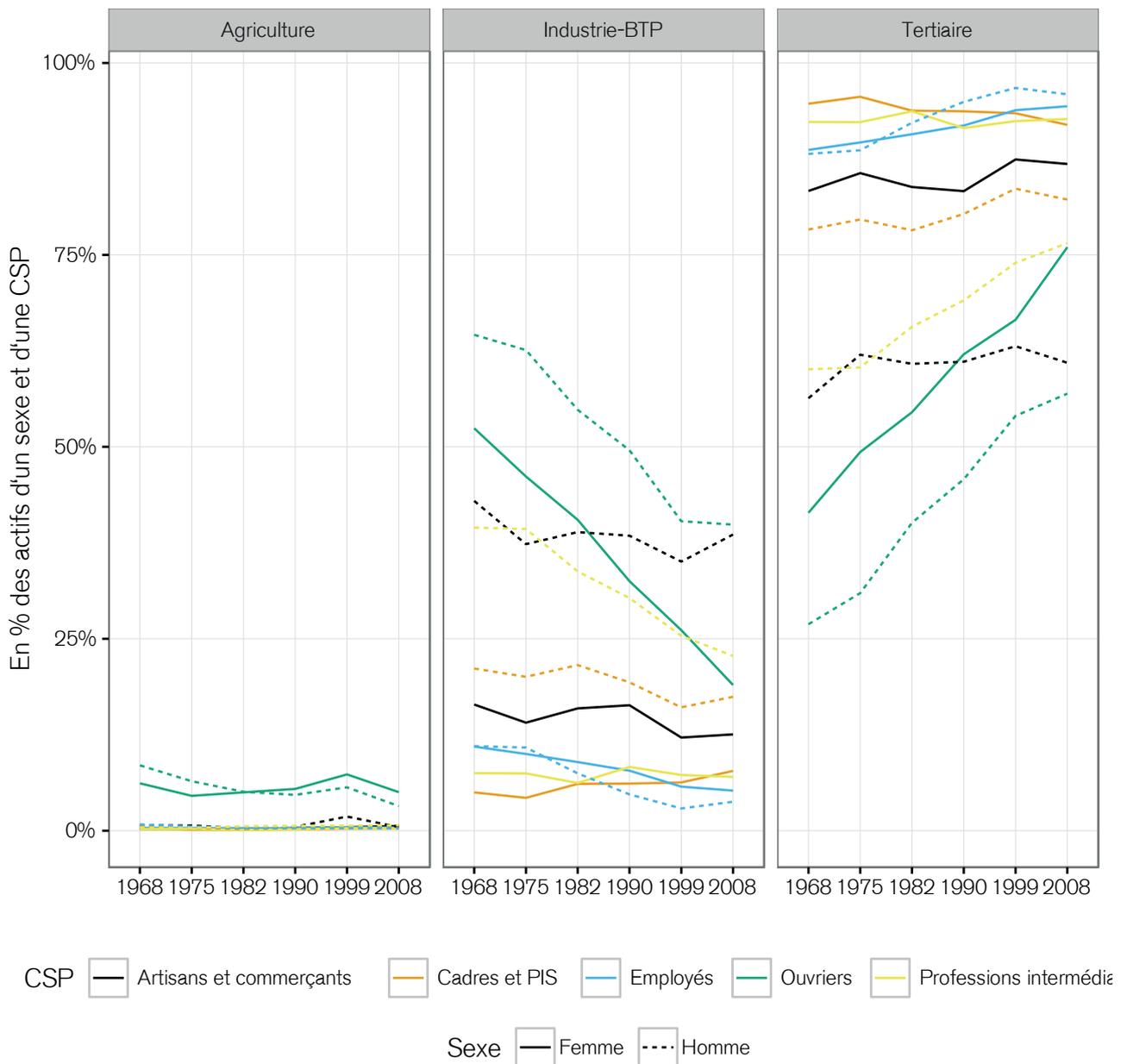


Figure 68 : Évolution du secteur d'activité des actifs (hors agriculteurs). À l'exception des artisans, hommes en particulier, toutes les catégories socio-professionnelles se sont tertiaisées entre 1968 et 2008. Champ : individus actifs âgés de plus de 16 ans résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

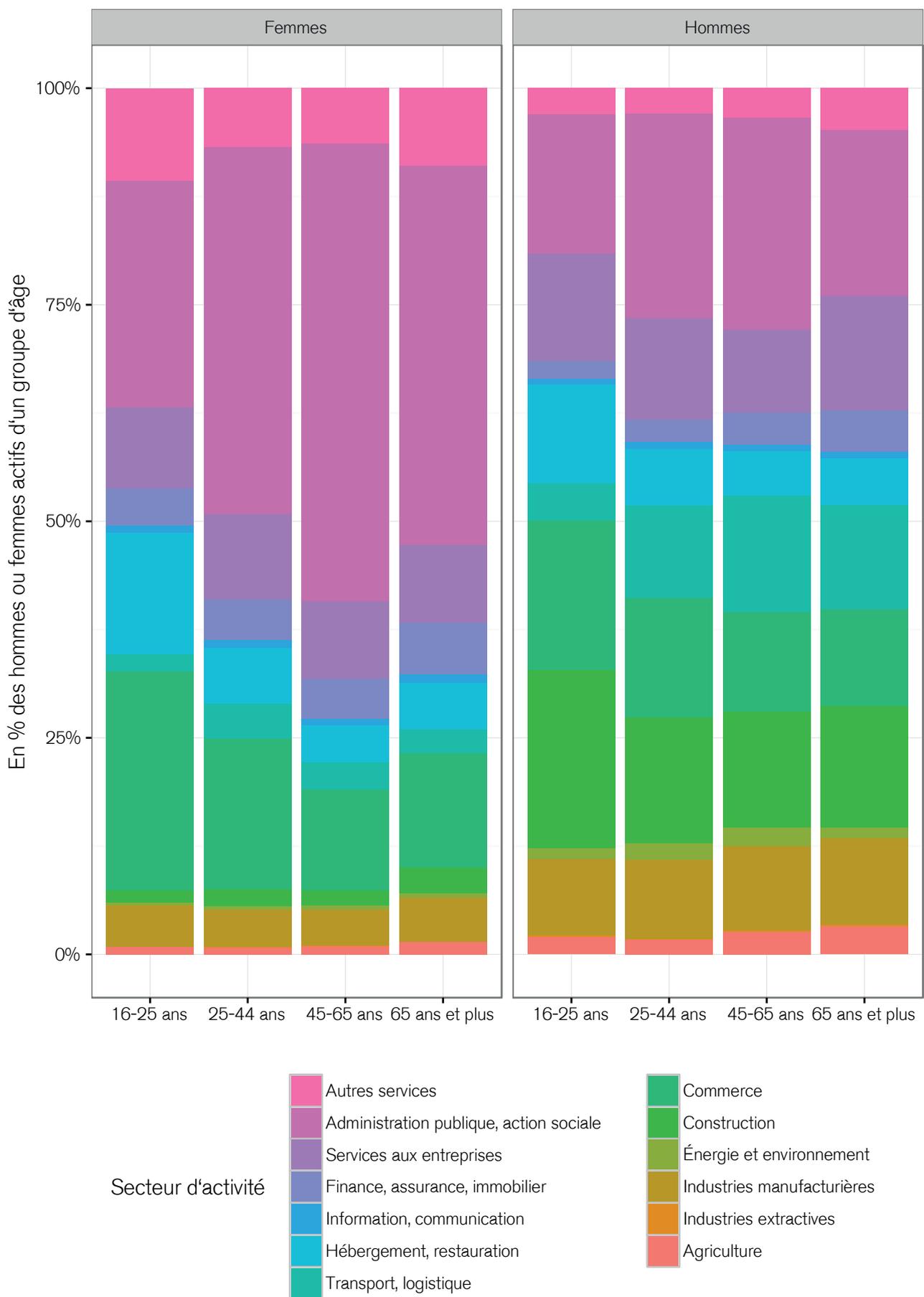


Figure 69 : Répartition des ouvriers et employés par secteur d'activité, par sexe et par âge. Champ : ouvriers et employés actifs âgés de plus de 16 ans résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

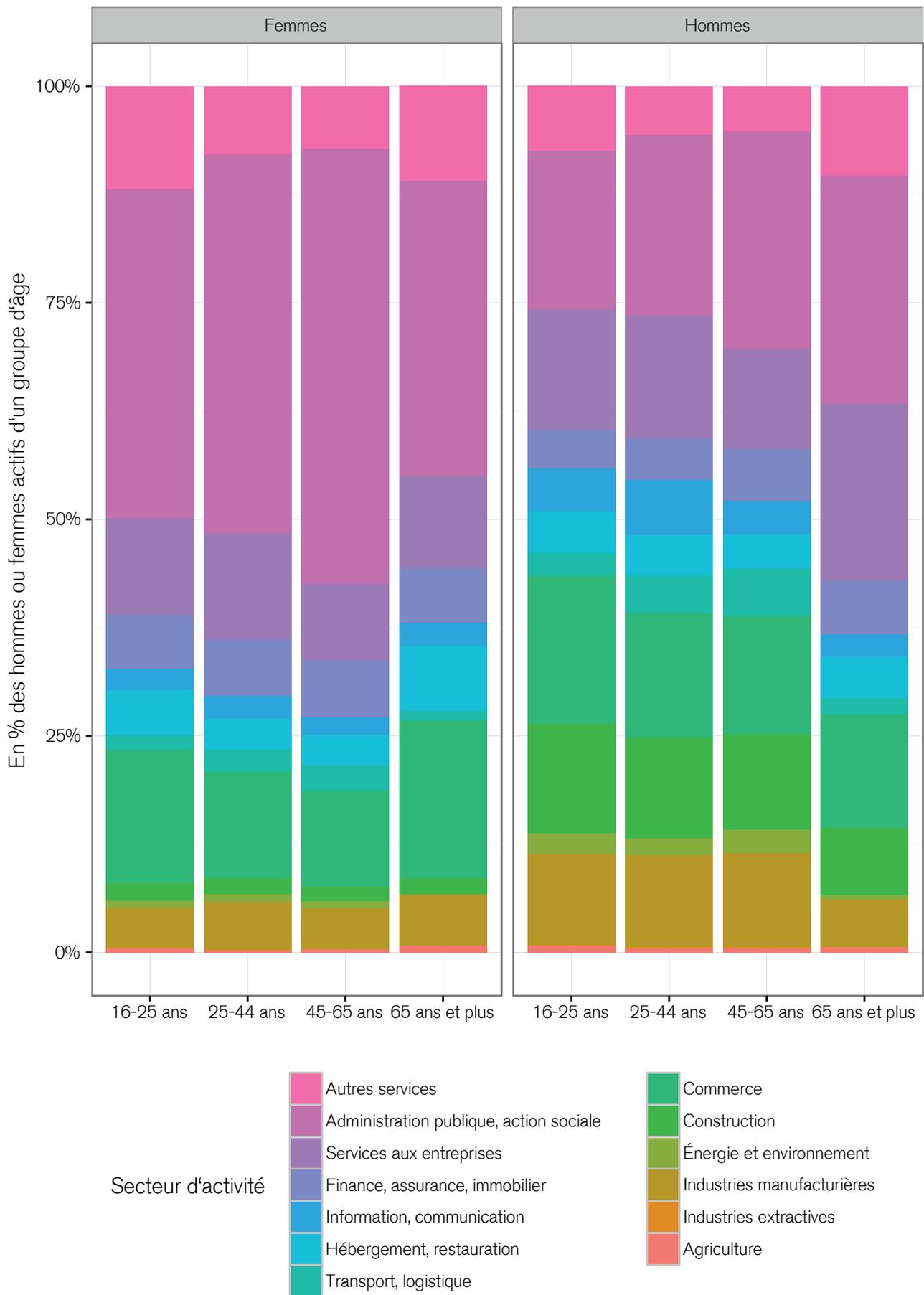


Figure 70 : Répartition des classes moyennes et supérieures par secteur d'activité, par sexe et par âge. Champ : individus des classes moyennes et supérieures actifs âgés de plus de 16 ans résidant en PACA. Les classes moyennes et supérieures recouvrent les artisans, commerçants, chefs d'entreprise, cadres et professions intellectuelles supérieures et les professions intermédiaires. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

Classes populaires urbaines et rurales

Un certain nombre de travaux ont insisté récemment sur la relégation des classes populaires dans la « France périphérique » (Guilluy, 2014). En PACA, la réalité apparaît toutefois plus nuancée, en tout cas si on se contente de comparer les communes urbaines et rurales (figure 71). On observe en effet que la part des classes populaires dans la population est très proche dans les communes rurales (42,7 %) et dans les communes urbaines (43,5 %).

En revanche, la structure par âge et par sexe laisse apercevoir des différences. Ainsi, quand on s'intéresse aux 16-25 ans, on constate que leur poids est plus important dans les communes rurales que dans les communes urbaines, particulièrement pour les jeunes hommes – ce qui se comprend par un effet d'éviction, les jeunes étudiants ou scolarisés déménageant souvent dans les villes. À l'inverse, chez les plus de 65 ans, les classes populaires sont plus représentées dans les communes urbaines que rurales – elles représentent ainsi 46 % des hommes de plus de 65 ans dans les villes.

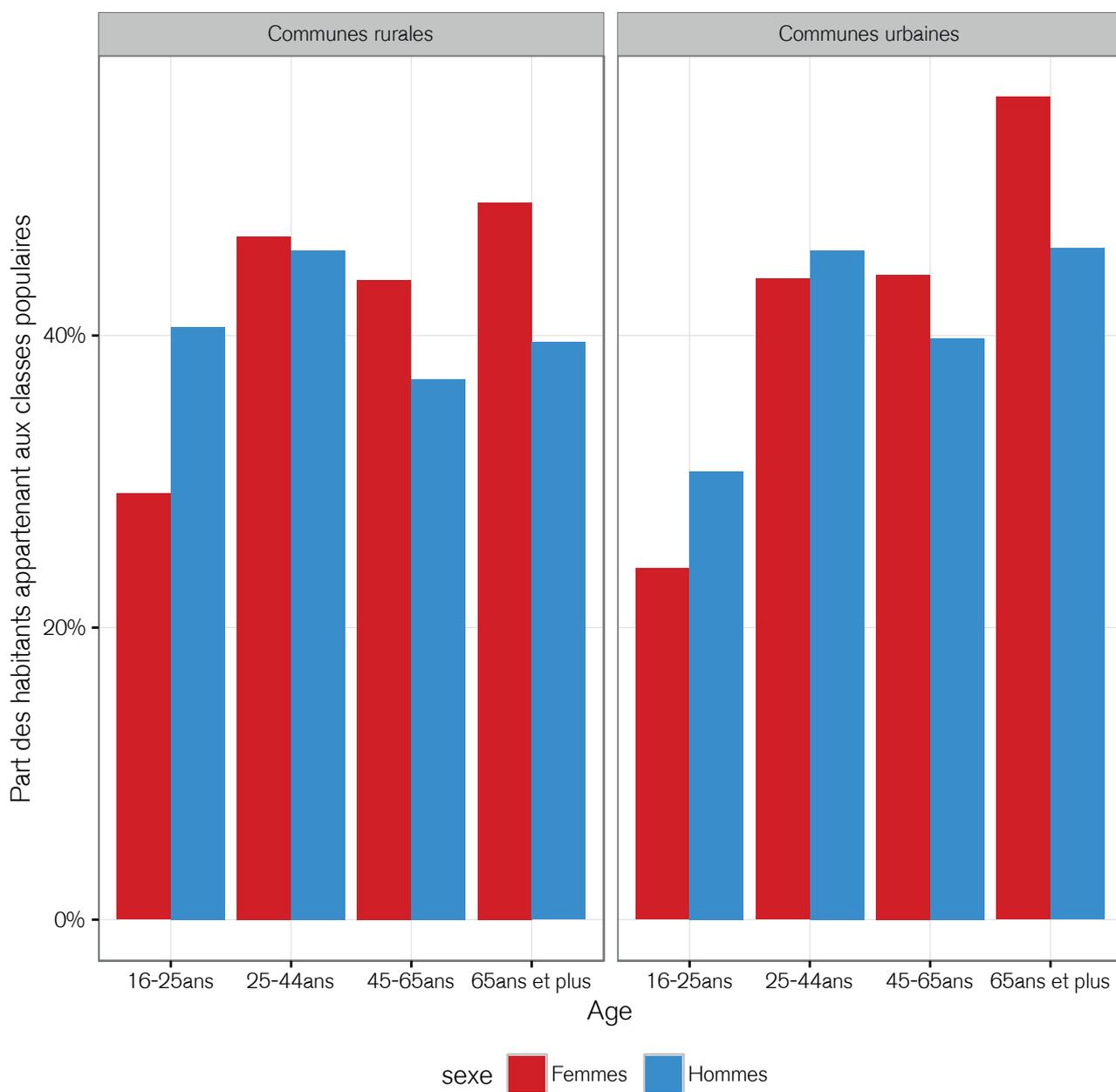


Figure 71 : Part des classes populaires dans les communes rurales et urbaines de la région PACA, par âge et par sexe. Champ : individus âgés de plus de 16 ans, résidant en région PACA. Les classes populaires recouvrent les ouvriers et employés, actifs ou retraités. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

Des classes populaires immigrées ?

Une autre controverse revenant souvent dans le débat public porte sur une éventuelle identification entre les classes populaires et les immigrés. Pour certains, ces deux concepts se recouperaient largement ; pour d'autres au contraire, les classes populaires composées de « petits Blancs » se distingueraient en tous points des immigrés.

La figure 72 apporte quelques éléments sur la part des immigrés dans les classes populaires. On peut en tirer deux principaux enseignements.

En premier lieu, la part des immigrés dans les classes populaires est, en PACA, très proche de la moyenne nationale, et bien inférieure à ce qu'on observe en Île-de-France (mais assez nettement supérieure à une région le Nord-Pas-de-Calais).

En deuxième lieu, en PACA comme partout ailleurs, la part des immigrés dans les classes populaires est croissante avec l'âge : autour de 6 % chez les 16-25 ans, contre 17,7 % chez les hommes de plus de 65 ans. Ajoutons qu'alors que la part des immigrés chez les hommes est à peu stable au-delà de 25 ans, elle diminue chez les femmes après 44 ans. Ainsi, au-delà de 65 ans, il y a presque deux fois plus d'immigrés parmi les classes populaires chez les hommes que chez les femmes.

On peut également grâce au recensement connaître les pays d'origine de ces immigrés. En PACA, les immigrés en provenance du Maghreb représentent à peu près, et ce quelle que soit la classe d'âge, la moitié des immigrés appartenant aux classes populaires. Les Maghrébins sont ainsi surreprésentés par rapport, notamment, aux Européens du Sud, comparativement au reste du pays et notamment à l'Île-de-France. Les immigrés d'origine subsaharienne sont également sous-représentés dans les classes populaires de PACA comparativement au reste du pays.

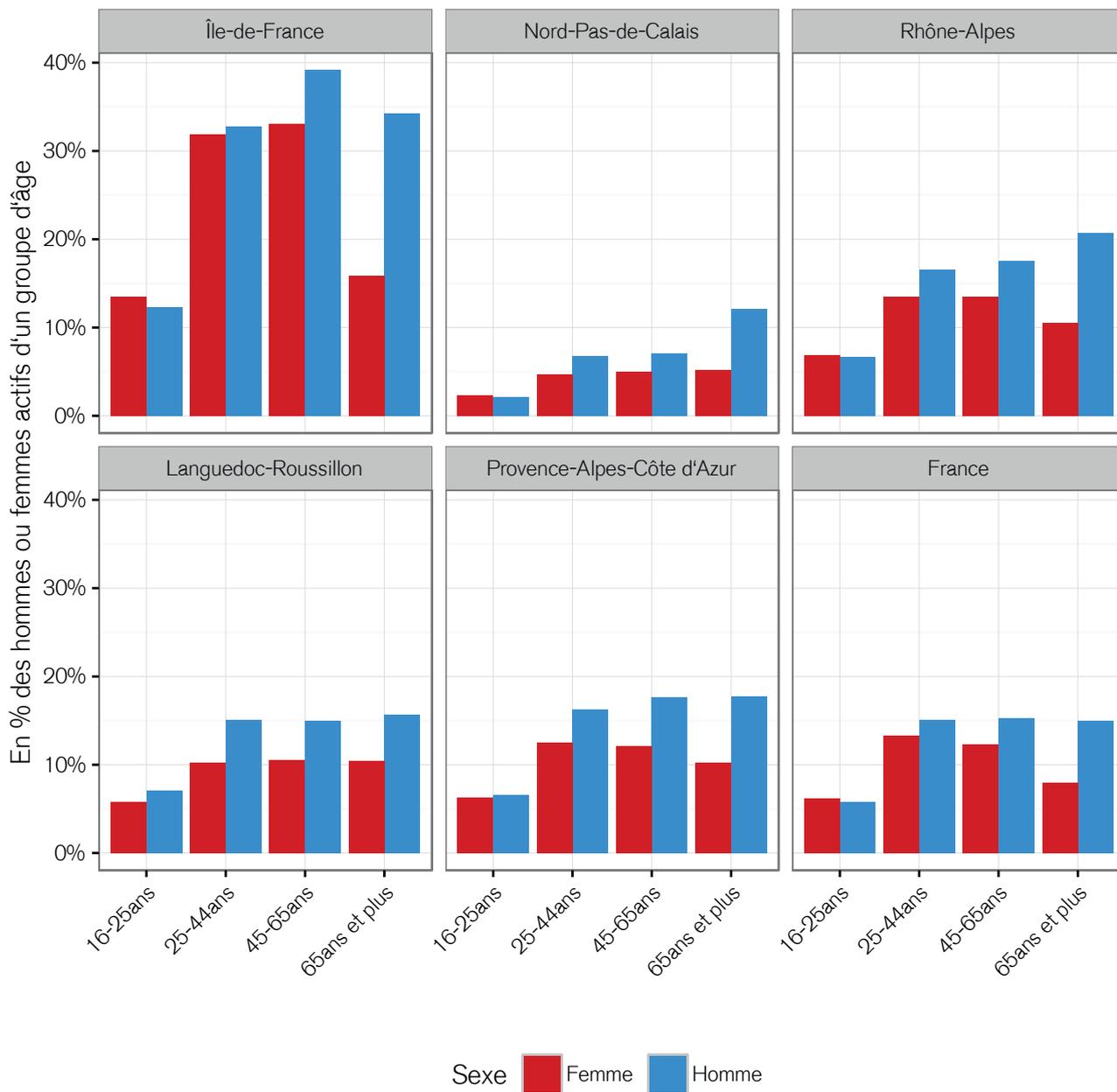


Figure 72 : Proportion des classes populaires immigrées par âge, sexe et région. Les classes populaires recouvrent les ouvriers et employés, actifs et retraités. Les immigrés sont plus nombreux parmi les employés et ouvriers hommes et âgés que parmi les jeunes employées et ouvrières. Champ : employés et ouvriers actifs et retraités âgés de 16 ans ou plus. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

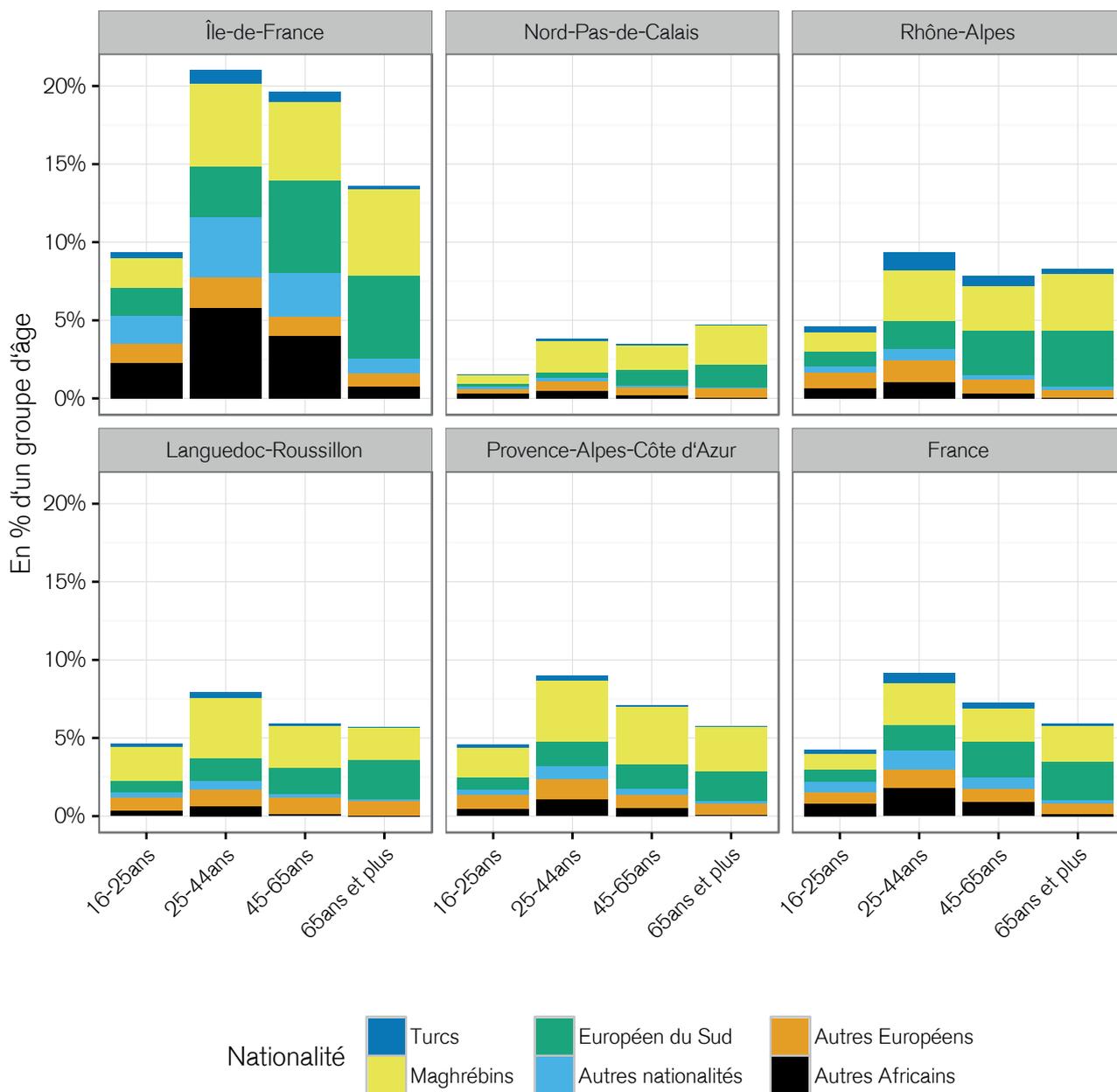


Figure 73 : Répartition des classes populaires par âge, sexe et nationalité. Les classes populaires recouvrent les ouvriers et employés, actifs et retraités. En PACA, la part des étrangers parmi les actifs des classes populaires est légèrement inférieure à la moyenne nationale, mais avec une surreprésentation des Maghrébins. Champ : employés et ouvriers actifs et retraités âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

1.2.7 En guise de conclusion : une typologie des individus

Au terme de cette analyse thématique, nous pouvons construire, sur la base des variables les plus pertinentes, une typologie des individus. Il s'agit d'une typologie synchronique, appuyée sur le fichier détail du recensement 2011. Le champ des individus concernés est celui des individus membres des ménages ordinaires, âgés de 16 ans ou plus – en effet, un grand nombre de variables utilisées n'ont pas d'intérêt pour des individus hors ménages ordinaires ou mineurs de 16 ans.

Pour construire cette typologie, on a sélectionné 28 variables représentant les principales dimensions sur lesquelles ont porté nos analyses (voir le tableau 1). Ces 28 variables sont utilisées pour construire une analyse des correspondances multiples (ACM), qui permet de dégager les principales dimensions qui structurent l'espace des 3 903 509 individus régionaux âgés de 16 ans ou plus.

Variable
Sexe
Vie en couple
Appartenance à une famille
Lien familial
État matrimonial légal
Mode de vie
Lien à la personne de référence du ménage
Âge quinquennal en années révolues
Catégorie socioprofessionnelle en 24 postes
Diplôme le plus élevé
Condition d'emploi
Activité économique en 38 postes (NA - A38)
Type d'activité
Temps de travail
Statut d'occupation détaillé du logement
Superficie du logement
Type de logement
Indicateur urbain/rural du lieu de résidence
Nombre de voitures du ménage
Nombre de pièces du logement
Indicateur urbain du lieu d'études
Indicateur urbain du lieu de travail
Mode de transport
Situation quant à l'immigration
Nationalité actuelle en 13 postes
Indicateur du lieu de naissance
Nombre de personnes de la famille
Indicateur de résidence antérieure

Tableau 1 : Variables prises en compte dans l'ACM préalable à la typologie.

On n'interprète ici que les cinq premières dimensions de cette ACM (voir ci-dessous, figures 74 à 79). Elles renvoient au fond à des systèmes d'opposition très simples : les actifs et les inactifs (dimension 1), les personnes vivant dans une famille et celle vivant sans famille (di-

mension 2), les personnes célibataires et celles qui sont en couple (dimension 3), les hommes et les femmes (dimension 4), les allochtones et les autochtones (dimension 5).

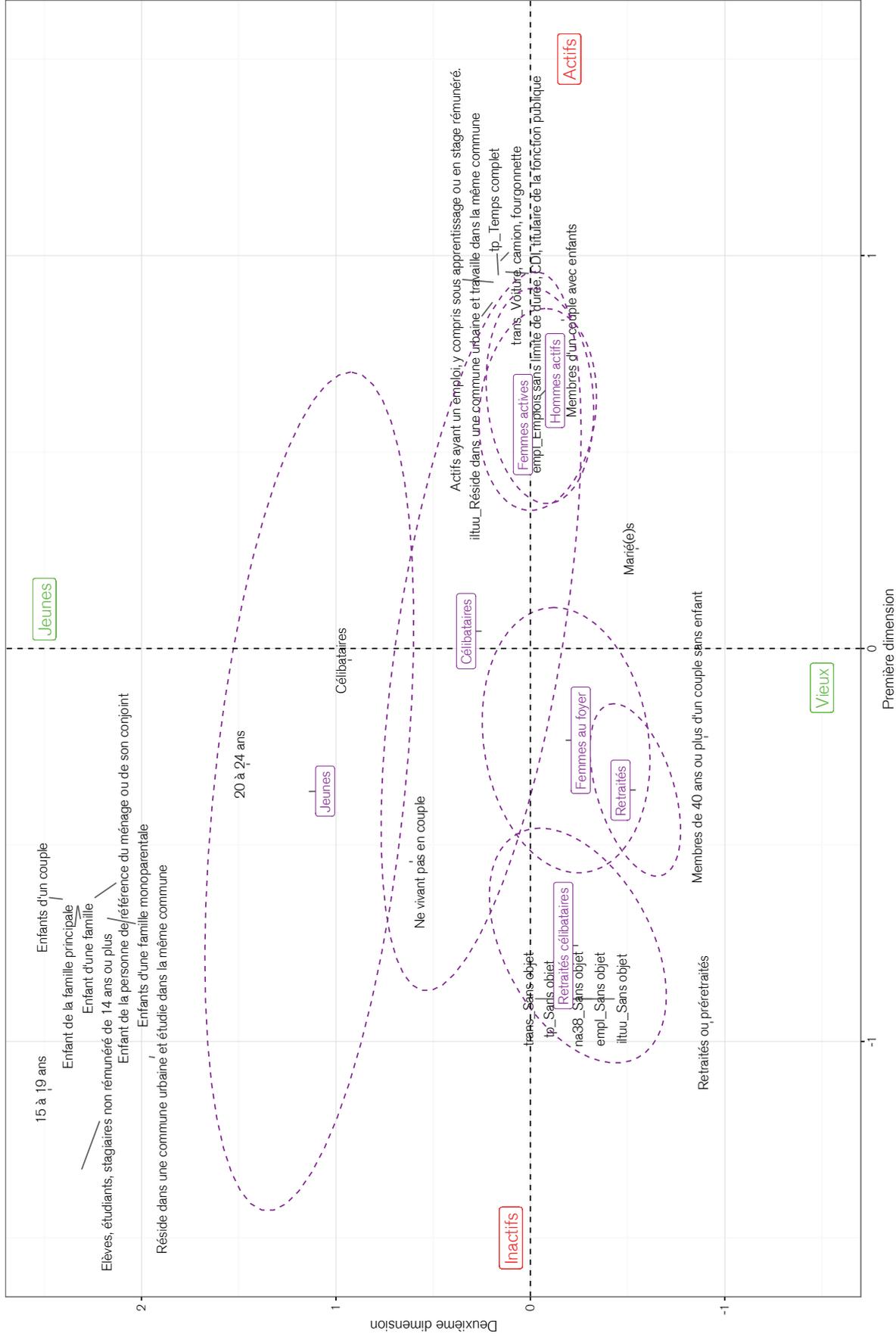


Figure 74 : Premier plan factoriel de l'analyse des correspondances multiples. Ne sont représentées que les modalités qui contribuent le plus aux deux premières dimensions. La première dimension oppose les inactifs aux actifs ; la seconde dimension les jeunes aux vieux. Les ellipses représentent l'espace dans lequel se situent 95 % des individus appartenant à une catégorie. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

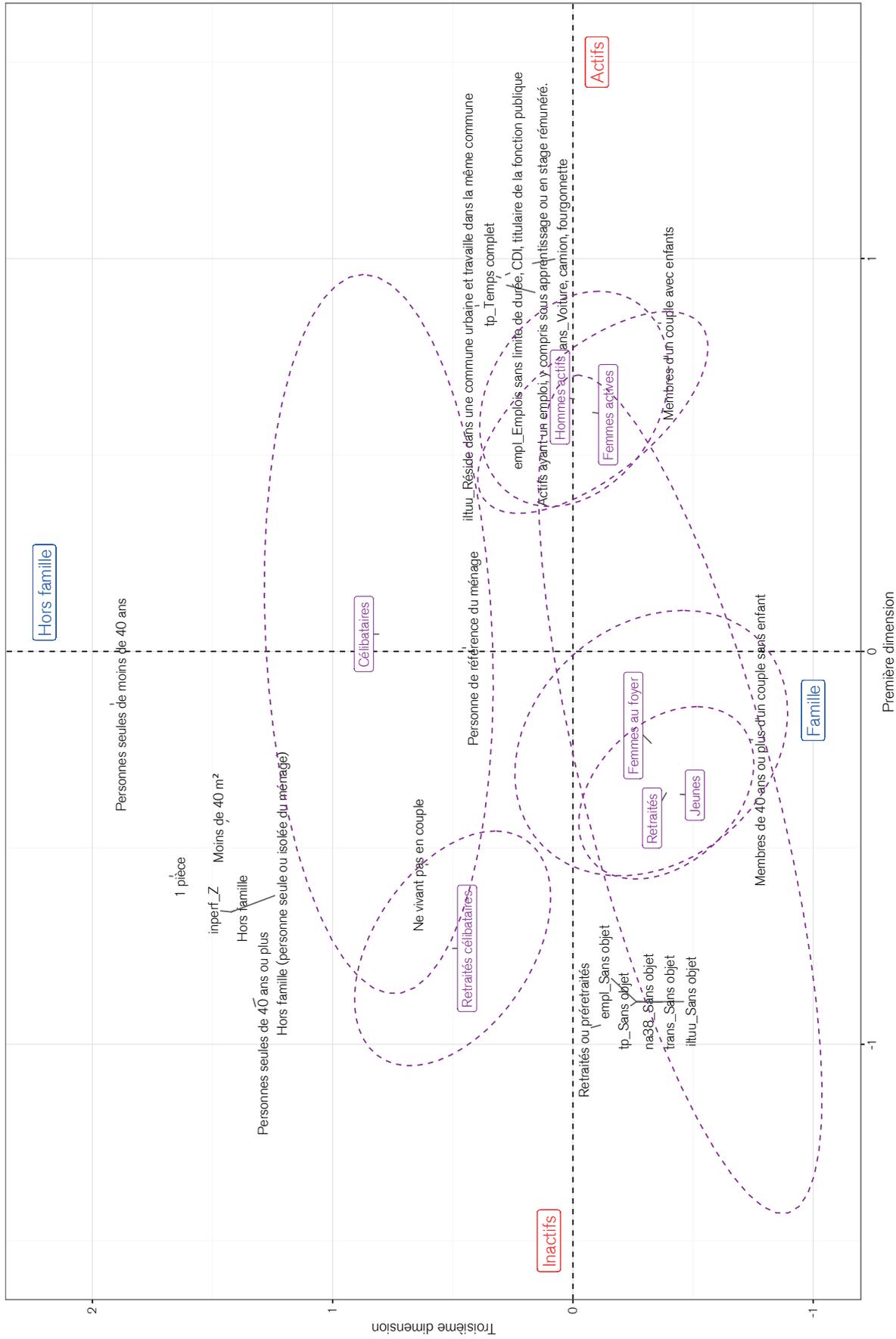


Figure 75 : Deuxième plan factoriel de l'analyse des correspondances multiples. Ne sont représentées que les modalités qui contribuent le plus aux dimensions représentées. La première dimension oppose les inactifs aux actifs ; la troisième dimension les célibataires aux personnes en couple. Les ellipses représentent l'espace dans lequel se situent 95 % des individus appartenant à une catégorie. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

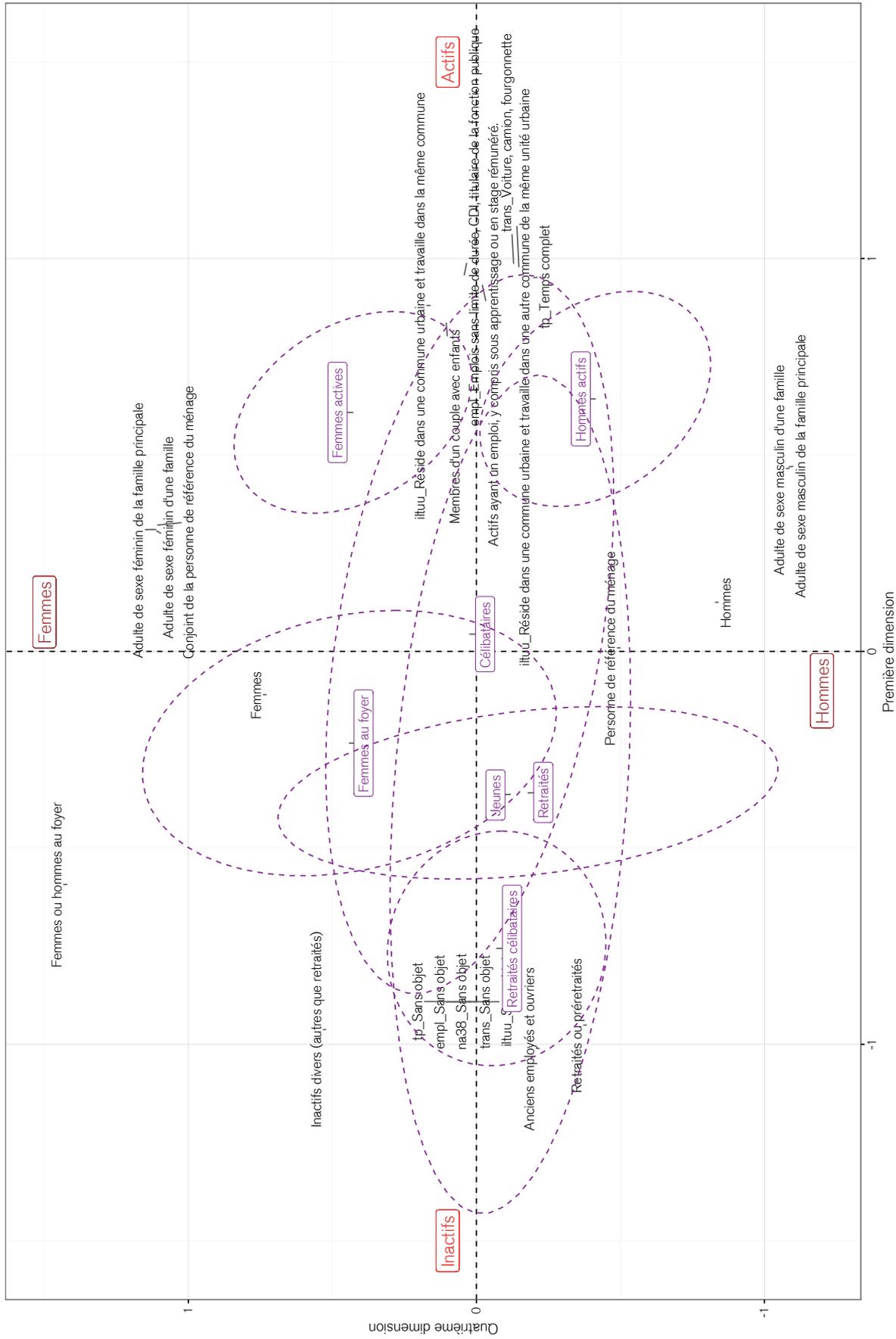


Figure 76 : Troisième plan factoriel de l'analyse des correspondances multiples. Ne sont représentées que les modalités qui contribuent le plus aux dimensions représentées. La première dimension oppose les inactifs aux actifs ; la quatrième dimension les hommes aux femmes. Les ellipses représentent l'espace dans lequel se situent 95 % des individus appartenant à une catégorie. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

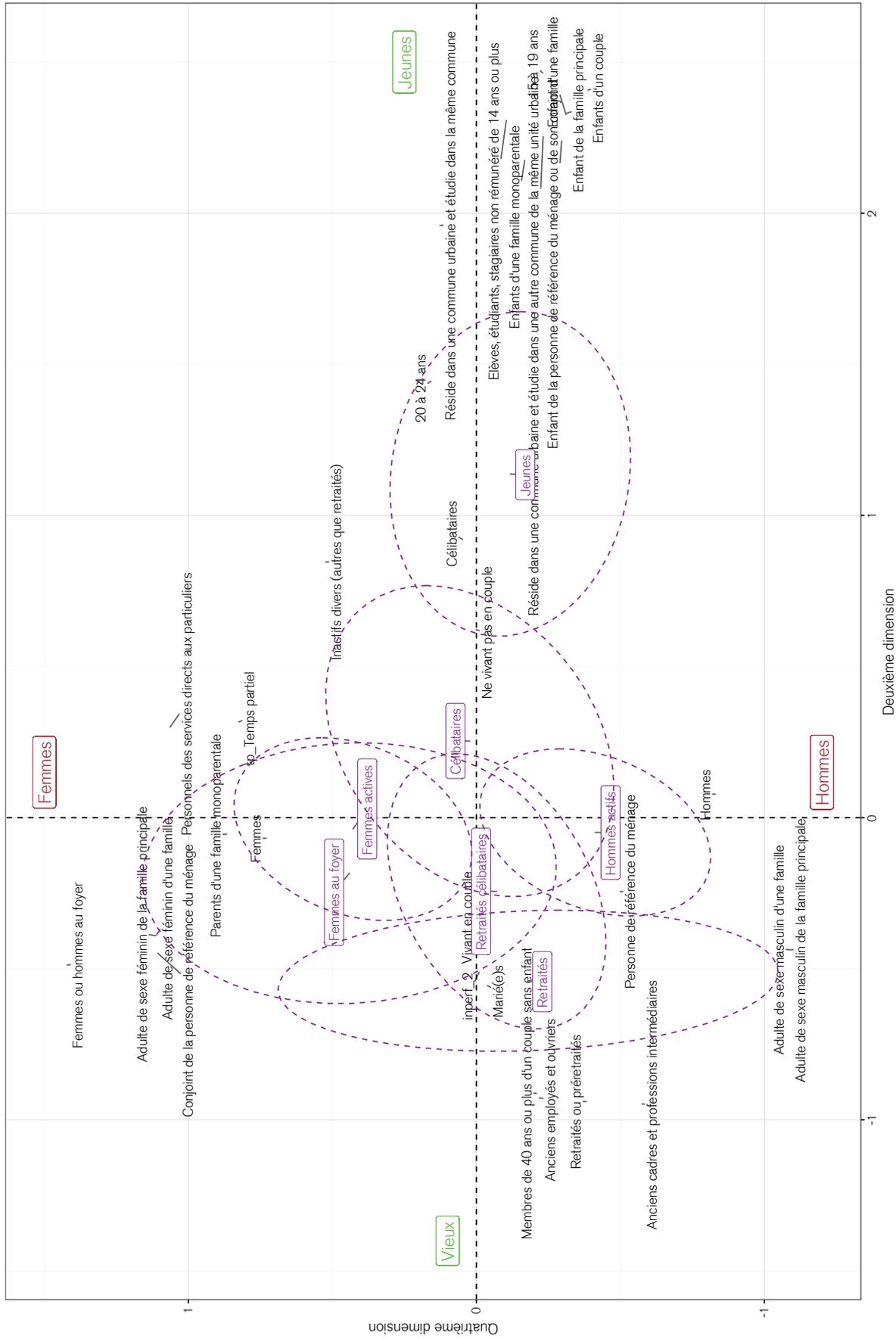


Figure 77 : Troisième plan factoriel de l'analyse des correspondances multiples. Ne sont représentées que les modalités qui contribuent le plus aux dimensions représentées. La deuxième dimension oppose les jeunes aux vieux ; la quatrième dimension les hommes aux femmes. Les ellipses représentent l'espace dans lequel se situent 95 % des individus appartenant à une catégorie. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.



Figure 78 : Troisième plan factoriel de l'analyse des correspondances multiples. Ne sont représentées que les modalités qui contribuent le plus aux dimensions représentées. La troisième dimension oppose les personnes en couple aux célibataires; la quatrième dimension les hommes aux femmes. Les ellipses représentent l'espace dans lequel se situent 95 % des individus appartenant à une catégorie. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

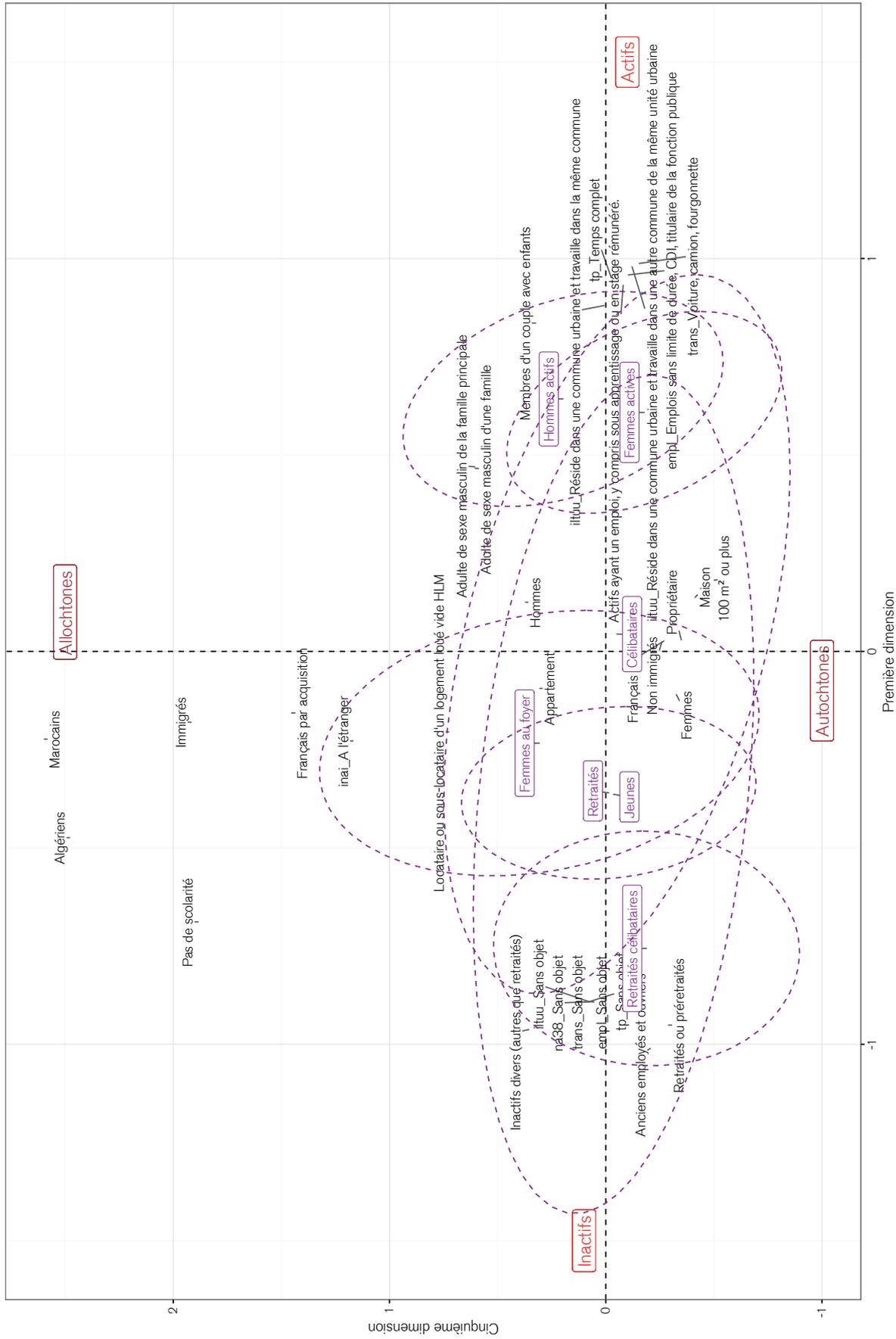


Figure 79 : Quatrième plan factoriel de l'analyse des correspondances multiples. Ne sont représentées que les modalités qui contribuent le plus aux dimensions représentées. La première dimension oppose les inactifs aux actifs ; la cinquième dimension les « allochtones » (étrangers, immigrés) aux « autochtones » (nés français, nés en France). Les ellipses représentent l'espace dans lequel se situent 95 % des individus appartenant à une catégorie. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

Les dix premières dimensions issues de cette analyse des correspondances multiples sont ensuite utilisées pour établir une typologie par la méthode des K-means : les coordonnées de chaque individu sur les dix premières dimensions sont utilisées comme variables de départ. On a testé entre 1 et 30 clusters ; l'analyse des résultats (évolution du rapport somme des carrés intra-cluster sur total de la somme des carrés) montre qu'une typologie comportant sept catégories apparaît optimale.

L'étape la plus délicate dans le processus de typologie consiste à interpréter les résultats en donnant des noms aux catégories, qui conduisent par nature à réduire la diversité et la complexité des résultats. Ils ne doivent donc pas nécessairement être interprétés au pied de la lettre, comme caractérisant de manière adéquate chacun des individus qui les compose, mais permettent de désigner de manière rapide et aisée les différentes catégories.

Les sept catégories retenues sont :

- les « jeunes ». Cette catégorie, qui représente 11,4 % des individus, rassemble des actifs aussi bien que des inactifs (généralement élèves ou étudiants). L'immense majorité vit au foyer du ou des parents.
- les « célibataires ». Tous les célibataires n'appartiennent pas à cette catégorie : ils peuvent également appartenir à celle des « jeunes » ou des « célibataires retraités ». Ici, il s'agit principalement de célibataires d'âge actif, c'est-à-dire à l'âge où la probabilité d'être en couple est normalement la plus élevée. Ce groupe apparaît plutôt comme moyen sur toutes les autres dimensions considérées. Le poids de ce groupe est comparable à celui des jeunes : 11,5 % de la population régionale âgée de 16 ans et plus.
- les « hommes actifs », qui représentent 17,6 % des individus, concentrent une très large part des hommes d'âge actif, de 25 à 59 ans. Ils vivent en couple à plus de 96 %, et ont un emploi à près de 99 %.
- le pendant féminin de cette catégorie sont les « femmes actives », qui comptent pour 17,4 % des habitants de 16 ans et plus. Elles sont davantage exposées à la précarité professionnelles (au travers des CDD en particulier, plus de 9 % de cette catégorie) que les hommes actifs, et vivent plus souvent hors d'un couple (16,8 %).
- les « femmes au foyer » représentent 10,7 % des individus considérés. Il s'agit de femmes surtout d'âge actif, mais relativement âgées. Près de 38 % d'entre elles sont nées à l'étranger ; 84,6 % d'entre elles vivent en couple, soit une proportion sensiblement comparable à celle des « femmes actives ».
- les « retraités célibataires », 13,1 % de la population, vivent à 94,6 % hors d'un couple. Dans 69 % des cas, il s'agit de femmes.
- enfin, les « retraités », qui constituent le groupe le plus important de notre typologie (18,2 %), vivent à 96,1 % en couple et sont à 58,5 % des hommes.

La figure 80 permet de comparer la région PACA à l'ensemble du pays ainsi qu'à d'autres grandes régions. On constate que la région PACA se caractérise, comme la région Languedoc-Roussillon, par une surreprésentation des groupes inactifs – en particulier les femmes au foyer – et une sous-représentation des groupes actifs. La capacité de la Région à maintenir et susciter la présence des actifs apparaît ainsi comme un enjeu majeur pour l'avenir régional.

Les différents groupes identifiés connaissent également des niveaux de fragilité sociale variables. La figure 81 montre que les jeunes et les célibataires sont les groupes les plus exposés à cette fragilité, tandis que les retraités, les actifs et les femmes au foyer apparaissent mieux protégés. La préservation de la capacité à vivre-ensemble dans la région nécessite sans doute de s'assurer *a minima* que ces disparités ne s'accroissent pas.

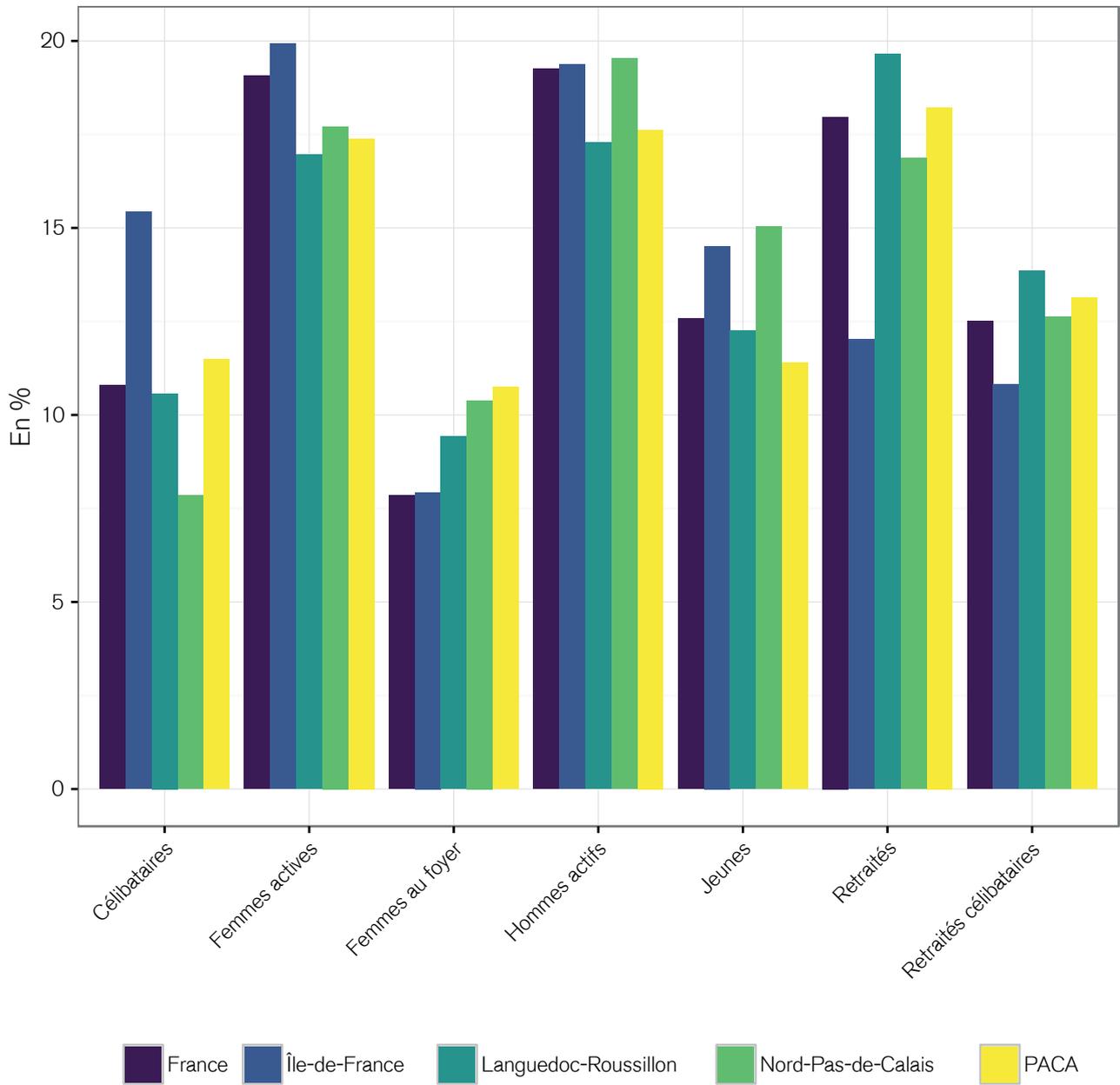


Figure 80 : Poids de chaque groupe en France et dans quelques régions. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

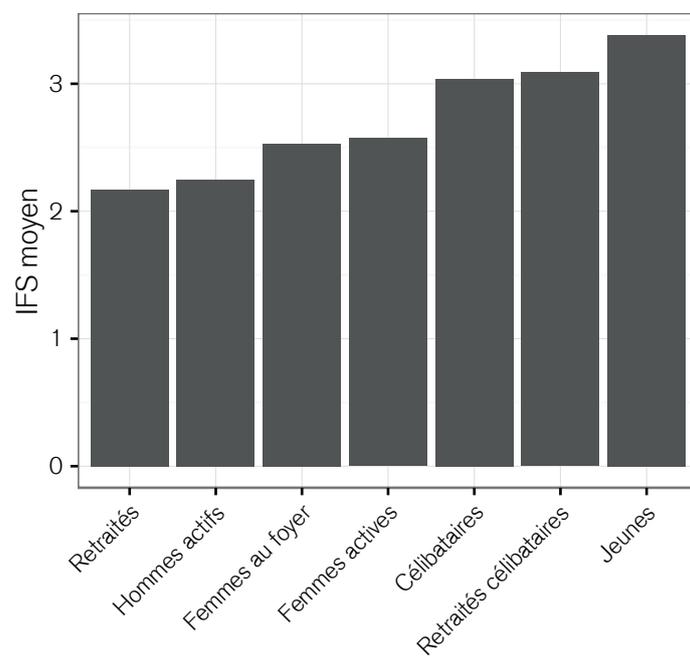


Figure 81 : Indice de fragilité sociale moyen par groupe en PACA. Plus l'indice est élevé, plus la fragilité sociale du groupe concerné est importante. Source : Recensement de la population 2011, fichier détail région. Champ : individus âgés de 16 ans ou plus résidant en PACA. Réalisation : cabinet Chantal Deckmyn.

1.3 Précisions méthodologiques

1.3.1 Présentation détaillée de certains outils quantitatifs

L'indicateur synthétique de fragilité sociale (IFS)

Les données du recensement ne donnent que peu d'éléments pour apprécier la fragilité sociale d'un individu. L'indicateur que nous avons construit ne peut donc être que frustré, et n'a pas tant d'intérêt au niveau individuel que pour évaluer l'exposition différentielle de différents groupes sociaux à certains aspects de fragilisation sociale – et certains aspects seulement : par exemple, le recensement n'offre aucun moyen de prendre en compte le niveau de revenu monétaire. Notre indicateur synthétique, qui se construit au niveau des individus recensés, prend en compte plusieurs dimensions. Chaque item peut représenter un point, l'indicateur synthétique est constitué par la somme des points recueillis par un individu.

- Les caractéristiques du logement, à travers plusieurs items :
 - le type de chauffage : le chauffage tout électrique rapporte un point, car il expose à une certaine précarité énergétique en raison de l'inefficacité de ce moyen de chauffage et à son coût.
 - la présence d'une salle de bains : les logements ne comportant pas de salle de bain sont affectés d'un point.
 - le statut d'occupation : les locataires de meublé ou de chambre d'hôtel (victimes des « marchands de sommeil ») ont un point supplémentaire.
 - le type de construction : les habitants des constructions provisoires et ceux de bâtiments qui ne sont pas destinés au logement reçoivent un point supplémentaire.
- Le niveau de diplôme le plus élevé atteint : les individus ayant un diplôme inférieur au bac (général, technologique ou professionnel) sont crédités d'un point en raison de l'effet protecteur du diplôme sur le marché du travail.
- Les conditions d'emploi : les salariés précaires (apprentissage, intérim, emplois aidés, stagiaires, CDD...) et les indépendants non-employeurs comptent pour un point du fait de leur absence de sécurité professionnelle. De plus, les individus qui n'occupent pas un emploi se voient également attribuer un point. Les salarié(e)s à temps partiel ont également un point supplémentaire.
- Le moyen de transport principal utilisé pour aller travailler : la voiture rapporte un point, car elle engendre des coûts contraints qui peuvent fragiliser un ménage.
- L'état matrimonial légal : le mariage demeure un statut juridique protecteur et stabilisateur. Dès lors, les autres statuts (célibat, divorcé, veuvage) ont été affectés d'un point.

L'indicateur synthétique peut donc prendre théoriquement des valeurs allant de 0 (très faible fragilité sociale) à 8 (très forte fragilité sociale). Sa moyenne en PACA s'établit à 2,38, ce qui place la région au cinquième rang national, derrière la Corse, le Languedoc-Roussillon, Poitou-Charentes et la Basse-Normandie. À l'autre extrémité, la région dans laquelle l'IFS est en moyenne le plus faible est l'Île-de-France.

1.3.2 Références

- Artaud, Delphine et Sébastien Samyn (2015), « Recensement de la population - 70760 habitants supplémentaires entre 2008 et 2013 », *Insee Flash Provence-Alpes-Côte d'Azur*, n° 20, p. 2 (cité p. 13).
- Davezies, Laurent (2009), « L'économie locale « résidentielle » », *Géographie, économie, société*, vol. 11 n° 1, p. 47–53 (cité p. 78).
- Davezies, Laurent et Magali Talandier (2014), *L'émergence de systèmes productivo-résidentiels. Territoires productifs, territoires résidentiels, quelles interactions ?*, Travaux 19, Paris, la Documentation française : CGET (cité p. 12).
- Espaze, Sandra et Philippe Pailler (2013), « En PACA, 557 000 personnes vivent dans un logement suroccupé », *Insee Études Provence-Alpes-Côte d'Azur*, n° 58, p. 2 (cité p. 28).
- Galland, Olivier (2015), *Inégalités et pauvreté : l'effet solitude* (cité p. 28).
- Guilluy, Christophe (2014), *La France périphérique : Comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Editions Flammarion (cité p. 106).
- Harrou, Virginie (2008), *L'économie résidentielle en Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Rapport d'étude 15, Marseille : INSEE - Région PACA, p. 53 (cité p. 78).
- Isambert, François-André et Jean-Paul Terrenoire (1980), *Atlas de la pratique religieuse des catholiques en France*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques/Éditions du CNRS (cité p. 17).
- Kaufmann, Vincent (2002), *Re-thinking Mobility*, Transport and Society, Avebury (cité p. 56).
- Le Bras, Hervé et Emmanuel Todd (2012), *L'invention de la France. Atlas anthropologique et politique*, Nouvelle éd. augmentée, Paris, Gallimard (cité pp. 17, 53).
- R Core Team (2015), *R : A Language and Environment for Statistical Computing*, Wien (cité p. 11).
- Ripoll, Fabrice et Vincent Veschambre (2005), « Sur la dimension spatiale des inégalités : contribution aux débats sur la "mobilité et le capital spatial" », dans : *Rural-Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, sous la dir. de Samuel Arlaud, Yves Jean et Dominique Royoux, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 467–483 (cité p. 12).
- Vannier, Martin, Ingrid Meunier et Laurent Davezies (2011), *Étude prospective sur l'avenir de l'économie résidentielle en Région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, rapp. tech., Marseille : Conseil régional PACA (cité p. 78).

2. Portraits de lieux

2.1 Présentation de la démarche

Construction de la méthode

La région Provence-Alpes-Côte d'Azur est vaste, ses habitants nombreux, l'intitulé comme le cahier des charges de l'étude sont remarquablement ouverts. Nous n'avons pas pour mission de démontrer un théorème ou un résultat connu d'avance, mais de résoudre une équation (non linéaire !) à trois inconnues : *les mutations*, le "*vivre-ensemble*", et la *région Provence-Alpes-Côte d'Azur* dans une réalité suffisamment décollée des images et des discours vendus.

Nous avons consacré la première phase à la recherche et à la construction d'une méthode un tant soit peu à la hauteur de cette ouverture, et nous permettant néanmoins de délimiter, saisir et donner à voir un objet fini, fut-il réduit, "discret", ceci dans le temps relativement bref qui nous est imparti. Nos modalités de travail ont été celles de réunions (cinq) avec un nombre restreint de cerveaux amis¹, sur le principe du remue-méninge. Réunions où nous n'étions jamais au complet, ce qui permettait de les retravailler fidèlement dans des comptes-rendus adressés conjointement aux absents et au service commanditaire. Cette phase exploratoire nous a paru d'autant plus importante que le cahier des charges ne porte pas seulement sur l'objet à livrer – une analyse qualitative et quantitative assortie de préconisations – il porte également sur l'élaboration et la transmission d'une "grille de lecture", c'est à dire justement sur la manière dont on peut saisir, délimiter et donner à voir un tel objet.

Cette ouverture et cet inconnu qui caractérisent notre champ d'étude nous délivrent une première indication : c'est l'esprit de découverte qui doit orienter nos pas et notre posture. De fait, nous partons à la recherche et à la rencontre de ce que nous ne connaissons pas encore. Et nous attendons de cette posture vis-à-vis des personnes et des lieux, qu'elle laisse apparaître les formes que peuvent revêtir nos trois inconnues. Par exemple, ne considérant pas les *mutations* à l'œuvre (par exemple celles qui sont citées dans le cahier des charges) comme des données objectives de départ, mais plutôt comme des postulats, des auxiliaires de recherche, nous faisons l'hypothèse que les *mutations*, du moins celles auxquelles nous aurons affaire, apparaîtront telles à partir du moment où nous pourrons lire en creux leur empreinte dans le corps social, c'est à dire dans des lieux et dans des paroles : qu'elles ressortiront des fameux récits de vie et d'espaces que nous avons à faire.

Le cahier des charges de l'étude portait notamment sur le recueil et la rédaction des récits de vie de dix personnages emblématiques de la région, vus comme dix « santons » de la nouvelle crèche provençale. C'est ce point de départ qui nous posait une question en forme d'énigme et c'est sur la méthode à mettre en œuvre pour répondre à cette question qu'ont essentiellement porté nos cinq réunions préparatoires. La crèche provençale proposée par le cahier des charges a été un bel objet à manipuler, traduire, triturer, martyriser, abandonner, reprendre, etc.² Ce n'est pas qu'une image folklorique ou touristique, c'est un objet complexe, suffisamment fort pour résister aux outrages (même si Pasolini n'a pas eu le temps de s'y intéresser !) et suffisamment symbolique pour engendrer des scènes, des paysages, des univers. Réfléchir ensemble à cette histoire de "nouvelle crèche provençale", réfléchir à : qui rencontrer de suffisamment emblématique ? dans quels lieux eux-mêmes significatifs ? des personnages d'un côté, des lieux d'un autre ? des personnages dans des lieux ? pour savoir

¹ Un architecte-urbaniste historien, enseignant et chercheur, spécialisé dans l'étude des villes nouvelles, des zones, du péri-urbain ; un architecte-urbaniste historien spécialisé dans le patrimoine, en particulier le patrimoine architectural du XXème siècle dans la région ; deux artistes aux démarches et à la pensée exigeantes ; deux écrivains ouverts aux champs philosophique et social, par ailleurs rompus au récit de vie pour avoir longuement collaboré avec Lire La Ville ; un sociologue expérimenté en particulier dans la politique de la ville ; et une architecte-urbaniste-anthropologue.

² D'autant qu'une crèche, ce ne sont pas seulement des personnages emblématique, c'est aussi un lieu, ce que rappelle le verbe crêcher (« où est-ce que tu crêches ? »)

quoi ?... nous a permis, non de répondre à nos questions, mais, comme dans la fable de la Fontaine, de nous y arrêter, de bêcher notre champ, de commencer à être là, à l'œuvre, de commencer à entrer en matière, et d'approcher les choses autrement qu'en vue d'avion, en quelque sorte avec nos pieds et nos mains.

C'est dans le même esprit que nous avons procédé à un test *in vivo* et en avant-première. En effet, durant cette première phase, nous avons pensé utile de développer notre réflexion non seulement au cours des réunions évoquées mais à partir d'une expérimentation, quitte à mettre la charrue avant les bœufs. Ainsi, avant d'avoir définitivement mis au point nos choix et nos méthodes, nous nous sommes rendus dans le premier site évoqué par l'équipe du Service Étude Observation Prospective (la Duranne, qui était aussi le plus proche) afin de voir ce qu'il ressortirait de cette mise à l'épreuve de la réalité. La récolte fut en effet intéressante puisqu'elle nous permit de parachever nos méthodes de choix, de préciser nos modalités d'échanges, et de commencer des récits : deux premiers portraits/récits courts de personnes et un portrait de lieu.

Les récits de vie de dix personnages emblématiques

Donc, nous tenons pour premier le principe que nous ne pouvons apprendre ni découvrir ce que nous pensons déjà connaître. C'est d'ailleurs le respect minimum que nous devons aux personnes et aux lieux que nous nous apprêtons à rencontrer. Mais d'une certaine façon, cela demande aussi d'admettre que nous ne savons pas ce que nous cherchons. Réfléchir de la sorte nous a permis petit à petit de nous représenter qu'aucune formule statistique, sociométrique ou arithmétique, aucune martingale, ne nous permettrait de trouver dix³ personnages emblématiques de la région. Outre qu'aucun récit de vie ne peut se réduire ni se superposer exactement à tel ou tel trait social ou régional⁴, il était impossible de découvrir dix personnes représentatives, puisque cela aurait voulu dire que nous les aurions déjà connues pour savoir de quoi elles étaient représentatives...

Par ailleurs notre expérience nous a appris que le récit de vie le plus particulier, le plus bizarre, nous parle bien au-delà de ses propres limites, reflète l'époque, évoque l'universel : nous avons acquis une parfaite confiance dans le fait que, de nous approcher suffisamment de quelqu'un, de l'écouter avec suffisamment d'attention nous raconter sa vie depuis le début, en suivant le fil de la chronologie, va nous permettre de recueillir (et de lui rendre) les poignées de pépites qu'il charrie. À nous ensuite à la lecture du texte de tamiser parmi les pépites celles qui témoigneront des mutations et des façons de vivre ensemble.

D'une part, le choix n'était plus difficile ou compliqué mais impossible, d'autre part, il devenait en quelque sorte inutile, superflu. Ainsi, le choix des personnes ne nous posait quasiment plus aucun problème, il devenait second par rapport à celui des territoires ; on verra que seuls subsisteront peut-être des critères en creux, à la *Bartleby*, "il vaudrait peut-être mieux ne pas" (choisir des cas trop particuliers).

Vingt et un sites emblématiques

Les territoires eux aussi ne sont chacun représentatifs que d'eux-mêmes, quoi qu'ils puissent peut-être davantage se ranger en grandes catégories (mer, montagne, campagne, ville...). Mais, vu la brièveté du temps et des moyens dont nous disposons, ne pouvant prétendre ni à l'exhaustivité ni à une représentativité significative... nous pensions également que le recours à l'aléatoire, ou même le choix d'un territoire unique à approfondir, aurait déjà donné en tout état de cause un résultat intéressant.

Une réunion avec l'équipe du Service Étude Observation Prospective qui nous accompagne nous a offert une meilleure opportunité. Cette équipe a dressé pour nous, à titre d'exemple, une liste des lieux auxquels les uns et les autres avaient pensé spontanément. Plutôt qu'à la consultation des astres ou des oracles, nous avons préféré nous en remettre tout bonnement à cette liste. Cette liste de vingt et un sites, un cadeau au même titre que la "nouvelle

³ C'est le nombre de récits qui étaient demandés dans le cahier des charges et que nous nous sommes engagés à produire.

⁴ Surtout si on la considère à travers le récit de sa vie, aucune femme n'est par exemple réductible à la définition d'une mère célibataire habitant Manosque.

crèche provençale“, n’était pas le fruit du hasard mais d’une connaissance ou d’une intuition qui ne pouvaient que constituer un premier capital, être de bonne augure.

Ainsi, plutôt que de chercher des aiguilles dans des bottes de foin, nous nous sommes laissés guider, nous confiant à l’intuition des uns et à la parole, forcément riche et pourvoyeuse, des autres. Il ne restait plus qu’à aller sur place et trouver des personnes acceptant de nous livrer le récit de leur vie, de façon détaillée (au moins une par site) ou de façon plus succincte autour de thèmes définis.

Déroulement de l’étude

Repérage de dix sites

Dans l’ordonnement de notre travail, la matérialité du territoire a donc constitué donc notre premier point d’appui. Le choix des personnes devenant second par rapport à celui des sites, le chiffre de dix récits figurant au cahier des charges nous a fourni le nombre de sites à prendre en compte : dix. Nous avons donc sélectionné avec le Service Étude Observation Prospective dix territoires dans la première liste qui en comportait vingt et un, dix territoires à la fois emblématiques et diversifiés tant dans leurs caractéristiques que dans leur situation géographique (voir la carte ci-après, et la présentation des sites dans l’introduction du Tome 1). Ensuite, le programme de l’étude s’est développé assez “naturellement“ à partir de ce choix. Pour la deuxième phase, nous avons réparti les sites entre les consultants écrivains qui ont réalisé les récits de vie et les entretiens. Il nous a fallu aller vite dans la mesure où la seconde phase ne durait que six mois : nous avons alors prévus de “faire“ 2 sites par mois.

Recueil des récits dans chacun des sites

Notre approche de chacun des sites s’est faite, dans l’ordre, de la façon suivante :

- *Visite sur place* avant tout recueil d’informations, marche à pied et rencontres de visu, éventuellement prises de contacts, photos. Cette première visite n’a été le support des récits de lieux réalisés pour chaque site et intitulés « Une journée à... » (cf. Protocole de récits et d’entretien)
- *Recueil des récits* Trois à six journées en immersion pour les deux écrivains (5 sites chacun) avec mission de recueillir six à douze récits par site, dont un récit d’enfant (cf. Les protocoles de récits et d’entretien).

Production pour chacun des sites

- *Un récit d’espace « Une journée à... »* : Suite à notre première visite du site, nous rédigeons un récit “littéraire“ ou “littéral“ du paysage rencontré. Ce récit, a priori non critique, se veut sinon naïf, plus sensible que théorique. Il devra néanmoins permettre de mettre en évidence des éléments significatifs du paysage. Il sera accompagné de plans et de photos.
- *Les récits de six à douze habitants* a priori pas trop particuliers⁵ (quatre à vingt pages). Comme nous l’avons indiqué dans notre réponse à l’appel d’offres, recueillir le récit de vie d’une personne, demande que ce récit ne soit pas orienté, instrumentalisé, ni par nous ni par la personne, et qu’il soit non pas acheté ni volé, mais l’objet d’un échange. Les premiers récits réalisés ont rapidement montré que les personnes pouvaient trouver divers bénéfices dans le recueil et l’écriture du récit de leur vie : en particulier et tout simplement, celui d’énoncer et celui de se voir remis en fin d’exercice le dit récit, dans des versions éventuellement expurgées en fonction des lecteurs envisagés (proches, famille, etc.). La totalité de ces récits (une petite centaine) se trouvent réunis dans deux annexes à part. Les récits courts et les entretiens ont permis de diversifier les éclairages, de passer du projecteur au kaléidoscope.
- *Une exploitation du récit d’espace ainsi que des récits de vie et entretiens* : « Vivre

⁵ Question de seuil et d’échelle : dans la mesure où nous ne réalisons qu’un nombre limité de récits, nous sommes amenés à éviter de ne retenir que des cas extrêmes (milliardaires, SDF, etc.)



Carte des 10 sites sélectionnés

ensemble à... » : Pour chacun des sites la lecture des récits engrangés a donné lieu à un texte réunissant les indications ainsi recueillies et concernant les préoccupations de l'étude : d'une part les mutations ressenties sur place et dans la parole des personnes rencontrées, d'autre part leur manière d'affecter les façons de vivre ensemble ici. Ces dix textes s'appellent « *Vivre ensemble à...* ».

Pour la description des outils et postures adoptés dans le recueil et l'écriture des récits, voir en annexe les 3 documents : "Recueil et écriture des récits de vie", "Récits courts et entretiens", "Ecriture des récits de lieux"

L'analyse et l'exploitation des résultats : « vivre ensemble à »

Notre étude, dont la visée finale est à la fois d'analyse et de préconisations, comporte deux approches qui, si elles ambitionnent de s'étayer l'une l'autre, n'en sont pas moins distinctes : une approche quantitative et une approche qualitative. Les deux approches se croisent, chacune éclaire l'autre mais aucune ne dépend de l'autre : la démarche qualitative ne se fait pas sur une base quantitative de panels et d'échantillons, ni de représentativité. Pour autant la distinction entre l'une et l'autre approche ne va pas de soi.

L'approche qualitative recueil et analyse des mots, non des chiffres

Dans leur fonction d'évaluation, de conseil, ou d'aide à la décision, les éléments chiffrés assortis de leur interprétation constituent des outils que les décideurs vont trouver à leur main, qu'ils vont pouvoir s'approprier et utiliser de façon opérationnelle.

À l'inverse, une approche purement qualitative aura du mal à le rester, à ne pas s'appuyer, elle aussi, sur des quantifications et des chiffres ; et ses résultats ne présenteront jamais cette modulation parfaitement articulée qui est l'apanage des chiffres.

Cette difficulté dans la saisie, est directement lisible dans les recommandations faites par les financeurs publics (de la plus petite commune à l'Europe) en matière d'évaluation : celles-ci stipulent que l'évaluation, mettons d'une action, se doit d'être non seulement quantitative mais aussi qualitative. Ces recommandations sont accompagnées d'exemples qui ne portent quant à eux que sur les aspects quantitatifs et leurs indicateurs. L'évaluation qualitative est

laissée à la fantaisie de chacun. Au final c'est bien sur ses résultats quantitatifs que sera évaluée l'action, avec les dérives que l'on connaît en particulier dans l'action sociale où les candidats seront sélectionnés à l'entrée en fonction de leur potentiel de résultat à la sortie : plutôt "près de l'emploi" si c'est l'emploi qui est comptabilisé (le plus souvent d'ailleurs quelle que soit la qualité de l'emploi), ou plutôt déjà bien noté et "motivé", s'il s'agit de formation. Ce qui laisse grossir la masse résiduelle de ceux qui sont le plus en difficulté.

Ce qu'on appelle la "Qualité", soit l'application des normes ISO dans l'entreprise et les services, pousse à l'extrême ce paradoxe puisqu'elle concerne une approche entièrement normative des fonctionnements, à travers des audits et des contrôles du management.

- ***L'écart entre la recherche et l'opérationnalité***

Un écart important demeure entre le monde des chercheurs et celui de l'opérationnalité : celui des décideurs qui se doivent d'exercer la responsabilité, d'intervenir dans la réalité. Les premiers publient des essais ou écrivent des rapports de recherche essentiellement lisibles par leurs pairs. Les seconds se basent sur des rapports commandés en fonction des symptômes ou des urgences à traiter, des projets à réaliser.

De fait, si l'on excepte les recherches et les essais écrits par des philosophes, sociologues, géographes, historiens ou anthropologues qui constituent une importante nourriture en terme d'idées pour les décideurs, mais qui demandent quasiment une spécialisation dans chacune des disciplines, la majorité des rapports destinés aux décideurs évoqués plus haut fondent leurs démonstrations et leurs préconisations sur des chiffres et des moyennes.

Pour prendre un exemple parmi d'autres : des études publiques visant à une description délibérément qualitative de phénomènes économiques et sociaux cherchent à offrir un contrepois à l'approche purement économique et chiffrée du PIB, donc à restituer une place à la qualité, en se basant elles aussi sur des indicateurs susceptibles de la prendre en compte. Ce sont entre autres les Indicateurs de Développement Humain (IDH) ou le fameux Bonheur Intérieur Brut (BNB) inventé par le Bouthan, qui mixe PIB et IDH. Pourtant, dans ce cas c'est encore en termes de chiffres, de fourchettes ou de moyennes calculées à partir d'indicateurs que cette « qualité » est mesurée.

- ***La « qualité », la qualité de la vie***

L'approche qualitative peut-elle se légitimer d'elle-même ?

Un des thèmes récurrents de l'analyse sociologique reflète bien cette difficulté de rendre au qualitatif ce qui est qualitatif et au quantitatif ce qui lui revient. C'est celui de la *qualité de la vie*.

Que recouvre ce terme lorsqu'il n'est pas superposable aux arguments du marketing, marketing des hypermarchés, des cliniques, des marchands de loisirs, ou marketing des villes ? (qui tous vendent déjà de la "qualité de la vie").

On peut se demander, s'agissant, non pas d'une donnée abstraite, "la vie", mais de ma vie, de celle de chacun de ceux qui sont en vie en ce moment, comment peut s'appréhender la qualité de ce bien étonnant, comment tenir compte de ce qui fait réellement la qualité de leur vie pour les personnes : pour les uns le bonheur, pour d'autres la tranquillité, la quête de connaissances, la réussite professionnelle ou d'un idéal, une aisance financière, etc.

Sachant que, sous ces modèles sociaux intégrés différemment par les uns et les autres, pour chacun, et même s'il ne se le formule pas, la qualité de sa vie sera dépendante, globalement du sens qu'il parvient à donner à son bref passage sur terre : sens philosophique, matériel, religieux, esthétique... comment les personnes pourront-elles être prises en compte autrement que comme des produits définis par leur nombre, une valeur marchande, ou comme des groupes d'objets réunis en catégories. Comment les personnes pourront-elles être prises en compte comme des êtres doués de sentiments, d'intelligences singulières, habités par des questions, élaborant des stratégies, etc.

En un mot et pour le dire autrement, comment faire pour appréhender les personnes non comme des produits ou des *objets* (muets et qu'on décompte) mais comme des sujets (qui s'expriment et qu'on écoute) ?

L'approche qualitative recherchée ici

Dans le présent rapport, mettant à profit l'intention d'une approche qualitative distincte de la quantitative, l'une et l'autre s'étayant mais ne se confondant pas, nous avons, comme cela se pratique dans toute étude sociologique écouté des personnes, mais nous ne l'avons pas fait dans la visée d'une *représentativité* de ces personnes, ouvrant à une exploitation du matériel rassemblé en termes de moyennes à partir d'indicateurs.

Ne sachant pas à l'avance ce que nous recherchions, nous avons d'une certaine façon cherché la surprise. Nous n'avons pas recherché des indicateurs, mais du grain à moudre, des indices, des indications nouvelles et singulières que nous donneraient les personnes, ouvrant à lire leur réalité autrement et peut-être à repenser nos représentations. Ambition modeste, de connaissance. L'un des écrivains chargés de recueillir récit et entretiens, est revenu, enthousiaste, de sa rencontre avec l'un des sites explorés en disant : « maintenant, quand je voudrais connaître un endroit, je sais comment faire : aller y recueillir et rédiger quelques récits de vie, ça me donnera une connaissance inégalable de cet endroit, à cent lieux des sites web, dépliants ou guides qui font métier de le faire connaître. »

Trois étapes emboîtées pour cheminer vers des conclusions

1) Dans un premier temps, nous nous sommes donc laissés guider par les personnes pour écouter leurs récits et les transcrire fidèlement : ce sont les **récits** rassemblés en annexe à part (tome 3), accompagnés de la cartographie du parcours résidentiel de chacun des narrateurs, et lorsque cela a été possible, des prises de vue de ses "objets transitionnels"⁶ et de ses "géosymboles"⁷. Les planches rassemblant les cartographies et les prises de vue se trouvent pour mémoire dans le tome 2- 2.

2) Dans un deuxième temps nous nous sommes laissés guider par les lieux pour les rencontrer, les observer et les transcrire dans des récits de lieux : ce sont les récits intitulés "**Une journée à...**" (tome 2- 2.2) accompagnés des prises de vues réalisées lors de notre visite.

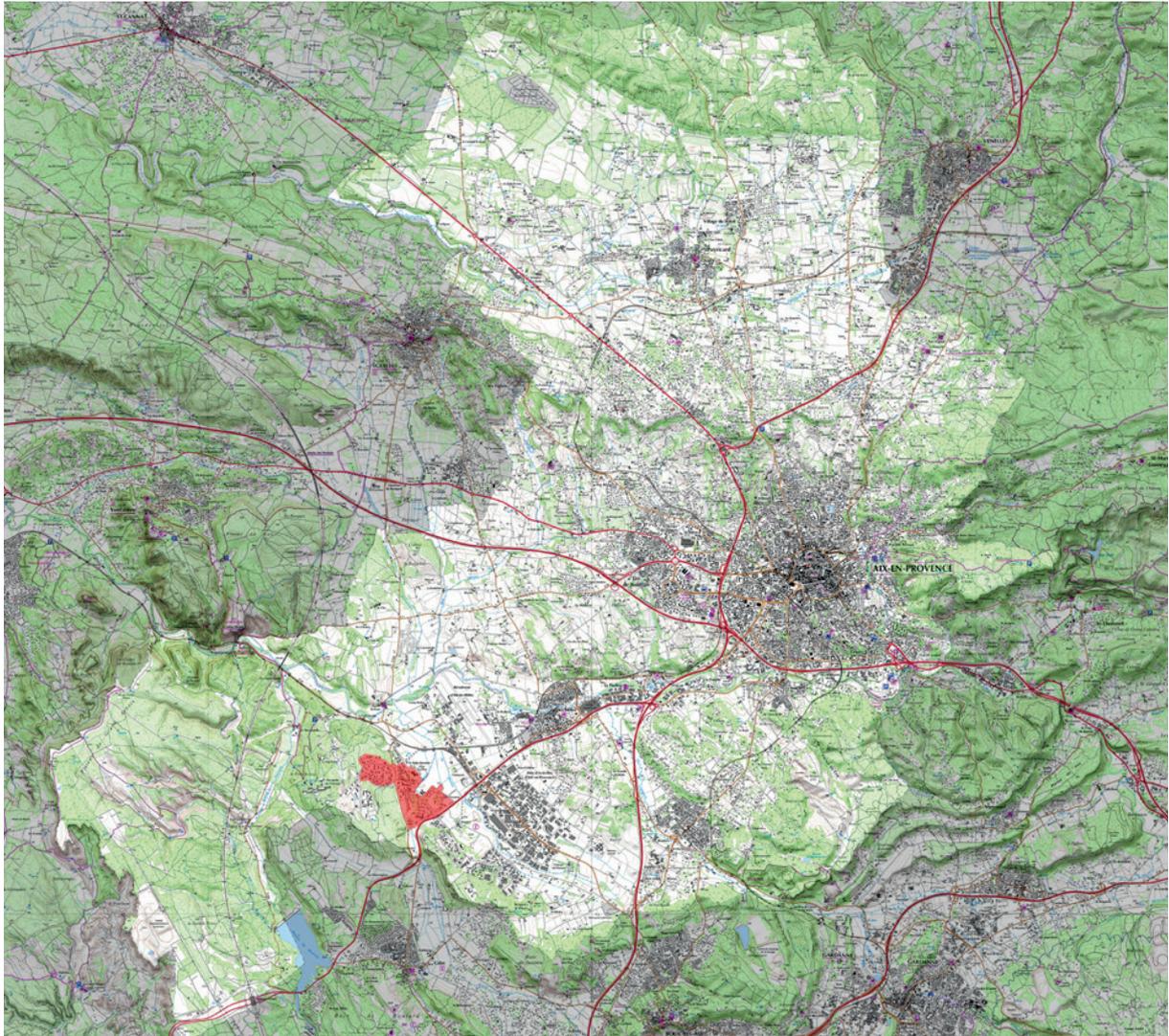
3) Ce n'est qu'une fois cette étape entièrement terminée que, dans un troisième temps, nous avons changé de posture pour lire et relire les récits de vie et de lieux, essayer de repérer ce que ces témoignages nous disaient concernant nos sujets : les mutations dans leur lien avec les façons de vivre ensemble. Il s'agissait en quelque sorte de "tamiser" le texte pour en retirer des indications et les retranscrire dans une synthèse : ce sont les textes intitulés "**Vivre ensemble à...**" (tome 2- 2.2) qui mettent les chaînes de sens qui apparaissent à la lecture, en regard des outils de l'approche théorique (tome 1- 2.1) et des données chiffrées de l'approche quantitative (tome 2- 1). Ces indications ne sont que des indications : une tentative de lire la réalité à partir de ce qui nous parut particulièrement parlant dans les mots énoncés, à partir des questions qu'ils nous ont posé. Comme nous l'avons indiqué en introduction du tome 1, cette lecture ne prétend pas à l'exhaustivité ni à démontrer une vérité.

4) Dans le rapport de synthèse, ces indications sont rassemblées sous un autre angle : celui d'un essai de typologie des différentes façons de vivre ensemble rencontrées dans différentes organisations territoriales : **cinq monographies** correspondant à cinq "idéaux-types" (tome 1-1.3). Elles sont ensuite reprises dans les **résultats** (tome 1- 1.2) qui croisent les approches quantitatives et qualitatives, suivies des **préconisations** (tome 1- 2.2) qui en découlent.

6 *Notre définition de l'objet transitionnel répond à la question que nous posions en fin de récit : « Si vous partiez habiter un mois ailleurs (cure, voyage trans sibérien, séminaire de formation, retraite, hôpital, prison...), quel est l'objet personnel que vous emporteriez pour vous sentir chez vous ? »*

7 *Notre définition du géosymbole répond à une seconde question : « Pour vous quel est le lieu, la vue ou le paysage qui représente le mieux cet endroit, qui fait qu'on sait qu'on est "ici" ? ou que vous aimez le mieux, que vous montrez à vos amis qui habitent ailleurs lorsqu'ils viennent vous voir ? »*

2.2 Dix récits de lieux et analyses de sites



La Duranne dans la commune d'Aix-en-Provence (IGN)

2.2.1 Aix-La-Durance



La Duranne en vue rapprochée (IGN)

Nous sommes le jeudi 12 février 2015, en ce début d'après-midi ensoleillé, nous partons en voiture de Marseille pour la Duranne. Nous sortons de l'autoroute aux Milles pour prendre la voie rapide vers la gare TGV et Vitrolles. D'échangeur en échangeur, les sorties successives nous invitent à rejoindre sur la droite la zone commerciale des Milles avec ses hypermarchés et ses halls commerciaux ; puis la méga zone industrielle (qu'on traverse) et l'aéroport d'Aix-Les Milles, puis sur la gauche le Golf Club et enfin, c'est peut-être la sixième épissure, les pancartes indiquent une direction à droite vers la zone d'activité de la Duranne : des panneaux publicitaires grand format annoncent quantité de bureaux à vendre ou à louer, mais pas seulement, entre les immeubles dédiés au tertiaire on peut aussi venir habiter : "Devenez propriétaire de votre résidence principale sur les hauteurs, vue exceptionnelle sur la Sainte Victoire" "La liberté de choisir votre style de vie" "Une architecture de qualité dans un cadre exceptionnel, une vie épanouie, pratique au quotidien et confortable" "Des réalisations entièrement privées aux accès sécurisés".



"La liberté de choisir votre style de vie"

Surprise : sur les cartes et les vues aériennes, la Duranne ressemblait à un petit lotissement un peu perdu en fin de zone industrielle, enlacé par les voies rapides en spaghetti, au milieu des champs et de la garrigue. En fait, le paysage affiche complet. Lorsqu'on emprunte la dérivation qui, à nouveau de ronds points en ronds points, nous conduit jusqu'à la Duranne, c'est une multitude de bâtiments posés entre les vallonnements, les affleurements de roche et les pinèdes : des sièges ou immeubles de bureaux, des maisons individuelles, des petits collectifs ; entre les bâtiments construits, d'autres sont en construction. Et tout au long de la route, dans



*entre les vallonnements,
les affleurements de roche et les pinèdes*

les quelques intervalles de garrigue résiduelle, des kiosques publicitaires ou des pancartes de permis de construire annoncent le futur. On comprend pourquoi les cartographes n'arrivent pas à suivre ! Sur la droite, c'est l'échappée vers la plaine des Milles sur fond de Sainte Victoire : progressivement, en partant de la voie rapide, les zones entament les champs qui, jusqu'à un passé récent, devaient s'organiser autour de quelques bastides ; sur la gauche, l'horizon est plus proche, de l'autre côté de la route d'Apt, la crête de la colline est, elle aussi, entièrement habitée : un profil ininterrompu de toitures dessine sa silhouette sur le couchant. La conquête de ce Far West s'arrête-t-elle derrière cette crête, ou bien le schéma se reproduit-il indéfiniment jusqu'à Vitrolles ? Même si on a le souvenir des paysages du Bassin du Réaltor et du plateau de l'Arbois, on a un doute.

Avant d'arriver à un rond-point qui nous paraît plus décisif que les autres (« là on est à la Duranne »), environ 250 mètres avant, on est passés entre un petit centre commercial en ligne (Lidl, agence



au rond-point : « là on est à la Duranne »



entre un petit centre commercial en ligne à droite



et une crèche peinte en jaune à gauche

CIC, tabac-presses, brasserie) et une crèche peinte en jaune, puis on a traversé la petite rivière du Grand Valat.

Arrivés là, où aller ? à droite ? à gauche ? Devant nous, accessible par un perron de cinq ou six marches, une sorte d'esplanade entre deux petits immeubles longs, sur trois étages, marquée par une architecture blanche d'arcades surbaissées sous



le décor qui se poursuit sur le fond laisse voir ses coulisses en transparence.

un motif de grands pare-soleils verticaux espacés, de couleur brique. Aucun immeuble ne venant fermer l'esplanade, le décor qui se poursuit sur le fond laisse voir ses coulisses en transparence. Le sol est

en dalles gravillonnées. À l'entrée deux lanternes en verre imposantes, surmontant d'épaisses colonnes en brique, introduisent dans cette simple duplication la solennité d'une symétrie (rêvent-elles des colonnes de la place Saint Marc ?). À l'angle, une boulangerie dispose d'une terrasse. Une plaque de rue classique, émaillée bleu et blanc, nous informe que l'endroit s'appelle : "Esplanade dei Bladeiras"¹.



un mini-chien traverse tout seul le passage piétons

Un mini chien à la taille fine, aux oreilles et aux pattes pointues, traverse le passage piéton. Il est tout seul et il a l'air inquiet. Il nous décide à prendre par là, à gauche.

Mauvaise pioche, après être passés devant une agence du Crédit Agricole, la pharmacie de la Duranne et l'entrée de 'Appart-hôtel "Park Suit" (chambres au mois), notre chemin bute sur le talus



un ensemble coordonné dans une tôle brillante gris souris

de la route d'Apt, fait un angle et se termine en cul de sac : il faut faire demi-tour devant le bien nommé "Best Western Hôtel de l'Arbois". Au retour, on longe, face au Crédit Agricole le mur opaque de la Résidence de la Chêneiraie et son entrée sécurisée, un ensemble coordonné : large portail pour les

¹ En français : "l'esplanade du Grand Champ de Blé", du Provençal bladeiras : grand champ de blé (au singulier, d'après Lou Pichot Tresor).

voitures et porte étroite pour les piétons, tous deux dans une tôle brillante gris souris.

On reprend le rond-point - le mini chien nous regarde du haut des marches de l'esplanade - et cette fois-ci nous empruntons l'autre branche : à gauche des immeubles de bureaux déclinent toutes les images architecturales propres à ce genre, avec des hésitations entre le high-tech en verre bleuté et le néo-provençal en crépi ocre. À droite, des courts de tennis et des aménagements sportifs invitent sans doute à la détente après le travail, puis des aperçus sur la large campagne, enfin une allée d'arbres somptueuse derrière ce qui nous apparaît comme l'aïeule de ce paysage, un corps de ferme ou de bastide.



une pancarte "covoiturage" plantée dans le virage,

Ensuite, notre chemin bute à nouveau sur un cul de sac, cette fois-ci un portail avec un bloc de 9 boîtes aux lettres : un petit lotissement fermé dont on aperçoit la première maison en hauteur. Marche arrière pour reprendre une montée sur notre gauche... On termine devant le portail arrière d'une entreprise (en fait on comprendra plus tard que le vaste bâtiment couvert de bardage abrite un ESAT²). Nous reprenons, non pas à zéro mais au rond-point précédent, montée à nouveau puis, perpendiculairement à gauche, après une pancarte "covoiturage" plantée dans le virage, entre deux sièges imposants de sociétés, la rue de la Petite Duranne nous conduit vers des maisons au milieu des pins. À droite la rue de la Grande Tousque³, à gauche la rue de la Grande Tousque. Une fois de plus nous voici face au sphinx, certes ce n'est qu'un sphinx de rond-point, pas celui du carrefour d'Edipe face à son destin, mais nous sommes quand même devant un choix, et cette fois-ci pas de mini chien pour nous donner la

2 Établissement et Service d'Aide par le Travail, qui reçoit en l'occurrence des personnes touchées par un handicap psychique (environ 90 personnes).

3 En français : la rue de la grande touffe d'arbres. Tousque, du Provençal tousco (Lou Picot Tresor) : touffe d'arbres ou d'arbustes ou de buisson.

moindre indication. Nous nous engageons à droite : de la végétation, des murs régulièrement interrompus par les portes ou les portails d'entrée, une voiture au pied d'à peu près chaque maison. Notre œil, qui s'était accoutumé à la matité du crépi provençal et au brillant des carrosseries, est rapidement attiré par des sortes de cagettes en plastique rouge, vert, jaune, bleu, qui semblent avoir été jetées un peu au hasard sur le trottoir. Nous comprenons que ce léger désordre provient en fait d'une forme de tri sélectif (qui, avec le covoiturage, contribue peut-être à définir la Duranne comme "écoquartier"?).

Cette fois-ci notre chemin ne se termine pas en impasse, mais lorsque nous revenons à notre point de départ nous comprenons pourquoi les deux rues avaient le même nom : il s'agissait d'une seule rue formant un anneau. C'est aussi à ce moment-là que nous réalisons que dans nos errements depuis notre sortie de l'autoroute et notre arrivée à la Duranne, nous n'avons rencontré aucun humain.

Nous partons à la recherche du relais de la poste qui nous a été signalé par plusieurs panneaux. Nous commençons à nous sentir sur une île déserte mais s'il y a une poste – le service public et urbain par excellence – nous sommes sauvés. En fait, si nous ne l'avions pas vue c'est qu'elle se trouvait à l'intérieur de l'enceinte grillagée de l'ESAT devant lequel nous étions déjà passés. Parmi la poignée de salariés fumeurs que nous rejoignons au pied de leur bâtiment, une personne très accueillante nous explique que le relais de poste est intégré à l'établissement en tant que l'un de ses ateliers de travail, et qu'il assure un service limité au courrier (pas de mandats ni d'opérations bancaires).



Le relais de poste était à l'intérieur de l'enceinte grillagée de l'ESAT

En repartant nous croisons un homme d'une cinquantaine d'années qui fait son jogging sur le trottoir, vêtu de bleu électrique.

Nous repoussons à plus tard d'emprunter le grand



Côté Est, les routes finissent au bord du plateau

De surprise en surprise, toujours de rond-point en rond-point, toujours dans cette mixité inattendue – non pas urbaine mais entre des immeubles



une école...



derrière des containers, un petit square avec des jeux pour enfants

échappés les uns de zones d'activité, les autres de zones de logement – nous découvrons l'ampleur de cette nouvelle Duranne qui, dans sa dynamique conquérante, semble ne mettre aucune limite à son extension. Beaucoup de bâtiments flambants neufs, beaucoup de bâtiments en construction et, le long des routes, beaucoup de panneaux plantés dans l'herbe "Autorisation de défrichement" ou "Permis de construire". Côté Est, les routes bordées de

projets finissent sur des barrières au bord du plateau. Côté Ouest on s'engage dans la pinède de l'Arbois et les magnifiques bâtiments du sanatorium construit dans le début des années 30 par l'architecte Gaston Castel (aujourd'hui département de l'université Aix-Marseille).

En nous fiant aux cartes nous étions venus ici à la recherche d'une salle polyvalente au milieu de rien. Il semble que tout ait poussé très vite : des collectifs résidentiels pour la grande majorité (peut-être la totalité ?) derrière des murs ou des clôtures, avec des boîtes aux lettres par dizaines à côté de leur portail sécurisé, des immeubles d'entreprise, une école... En passant nous apercevons, derrière des containers semi-enterrés, un petit square avec des jeux pour enfants (à l'entrée, la pancarte précise : *de 2 à 12 ans*⁴). En fait, c'est la Duranne du bas en deux fois plus grand . Une sorte de découragement nous envahit, peut-être la faim : on aurait dû



une pancarte "covoiturage" plantée dans le virage, a un vaste parvis, blanc comme neige, un bâtiment, blanc lui aussi, deux grands fronts de pierre sans une ouverture



Un arbre est planté en pleine terre dans le rond.

manger un pain au chocolat avec notre café. Mais

⁴ D'après le CIQ, la première Duranne, celle d'en bas, compte a minima 3000 habitants, et la seconde 2710, soit en tout 5710 habitants (une estimation 2010 tenant compte des projets de construction en 2011).

nous ne savions pas que nous avions gardé le morceau de roi pour la fin : au débouché d'un rond-point, un vaste parvis, qui nous paraît blanc comme neige, s'étend devant un bâtiment, blanc lui aussi, qui présente deux grands fronts de pierre sur le ciel, entièrement opaques, sans une ouverture, excepté tout en bas, deux baies vitrées horizontales, comme deux bouches maussades.. Les deux fronts sont articulés entre eux par une sorte de rotule, un cylindre ouvert de notre côté, qui forme un sas d'entrée, clôturé par une simple grille blanche. Un arbre est planté en pleine terre dans le rond, la nudité des murs semblent attendre les inscriptions d'un mémorial, mais elle sera peut-être bientôt recouverte de tout autre chose : de la végétation ou des œuvres, puisque ce bâtiment qui nous paraît plus grand et plus imposant que tout ce que nous venons de voir c'est... notre salle polyvalente. Vraiment rien à voir avec une salle paroissiale ! Tout est fermé, il n'y a personne, le bâtiment n'est peut-être pas encore livré ou pas encore en service. Pourtant en nous approchant nous trouvons des affichettes pour des cours de Yoga ou de Pilates.



le terrain de foot est occupé depuis deux semaines par un grand nombre de caravanes

La nuit va bientôt tomber, notre voiture reprend ses ronds-points les uns après les autres comme on détricote un bout de laine, et elle rejoint les autres automobiles sur la voie rapide vers l'autoroute, toutes les autres, en un long ruban en fait très peu mobile, une guirlande luisante, rougeoyante par vagues, un peu comme une lente coulée de lave entre le plateau et le fleuve routier vers Marseille.

Mercredi 15 avril, comme nous nous l'étions promis, virée vespérale aux Durannes siamoises reliées par leur méga rond-point, entièrement désertes entre 20h et 20h30. Les voitures étaient déjà toutes rentrées, rangées au pied de leurs maisons. L'échelle des immeubles posés sur le plateau paraît encore plus impressionnante que lors de la première visite, particulièrement celle des immeubles d'activité que l'on traverse à la recherche des collectifs résidentiels, particulièrement celle des immeubles cuirassés

de verre bleu-noir. Lorsqu'elle apparaît à son tour sur son vaste parvis, la masse blanche et lisse de la salle polyvalente est tout aussi frappante, elle pourrait être la cathédrale de cette étrange « ville à la campagne » ou plutôt dans la garrigue. Enfin, des Durannes presque désertes... puisque au fond du vallon, en contrebas d'un rond-point, les salarymen en costume étaient tous blottis sous l'aile du "Bar à Tapas"voisin du Lidl fermé à cette heure. Des salarymen tardant sans doute à se séparer et à rentrer chez eux, ou dans leur Appart-hôtel, mais aussi de fervents gardiens des traditions méditerranéennes : l'apéro du soir et la ségrégation sexuelle.

En terrasse, des tablées de garçons et de quelques rares tablées de filles émanait un petit brouhaha, clairement audible dans le silence du soir.

L'intégration méditerranéenne a dû être rapide. À la question « à quelle heure ferme le bar ? » les réponses étaient « *désolé, je ne sais pas, je ne suis pas d'ici.* »

La Duranne à pieds le lundi 8 juin

Descendus du bus vers 9h, nous traversons la Duranne du bas en nous arrêtant à la Mairie annexe, et au terrain de foot, occupé depuis deux semaines par un grand nombre de caravanes selon un plan qui semble relativement organisé.

Nous commençons la longue ascension menant à la Duranne "du haut", par ce qui ressemble davantage à une voirie, où les voitures défilent, qu'à une rue où les piétons auraient aussi leur place. D'ailleurs, les piétons ne sont pas nombreux à la Duranne, et nous peinons à nous sentir légitime sur le mince trottoir qui mène à la Duranne du haut.

Bureaux aux façades vitrées et résidences gril-



lagées aux portails électriques se succèdent. Par les fenêtres, nous entendons quelques femmes préparer le repas, ou téléphoner, mais seuls les ouvriers qui travaillent sur les chantiers occupent les espaces extérieurs. La haute face hermétique de la salle polyvalente apparaît, nous franchissons l'esplanade qui réverbère la lumière, et nous nous approchons : à travers une baie vitrée nous voyons des dames qui dansent, mais nous ne parvenons pas à découvrir la faille d'une entrée.

Il est midi, nous décidons d'aller manger dans un snack qui jouxte les bureaux dans l'espoir de trouver une terrasse occupée. Mais nous nous retrouvons seuls parmi une dizaine de tables vides. Nous comprenons rapidement que les habitués s'arrêtent sur le parking en voiture, prennent un sandwich à emporter et repartent, comme dans un *Drive*.

Nous reprenons la route pour rejoindre la Duranne "du bas". Les rares personnes rencontrées nous disent qu'elles « *ne sont pas d'ici* » et « *n'ont pas le temps de nous parler.* » Nous faisons le tour de la rue de la Grande Tousque, cette fois-ci, c'est plutôt l'impression d'être chez les gens qui nous inspire un sentiment d'illégitimité en tant que piétons. Comme si on allait nous demander ce que nous faisons là.

Nous nous dirigeons vers la station de bus, il semblerait qu'à la Duranne, trouver du temps soit difficile. La présence des personnes semble également dessiner une relation au temps particulière : elles passent, elles courent, elles conduisent, aucune ne semble se promener sans but précis.

Compte-tenu de notre sujet - considérer l'impact des mutations sur les manières de faire société - il nous a paru intéressant de réinterpréter le projet initial, 10 personnages emblématiques, dans les termes de 10 rencontres emblématiques de personnes ou de groupes de personnes.

La rencontre de Puyricard

Pauline est assise dans un café de Puyricard. Elle habite à une vingtaine de kilomètres, à la Duranne, un quartier neuf imbriquant immeubles de logements et de bureaux, où les hasards de la vie l'ont faite atterrir avec son mari, et où la naissance de leurs deux filles l'ont pour l'instant fixée. Un quartier qui s'assimile pour elle à un lieu fabriqué de toutes pièces, « *un Disneyland en moins sympa.* » Là bas, « *il n'y a rien.* » Ici elle fait tout ce qu'elle a à faire dans la vie : les courses quotidiennes, des rencontres avec des amis en provenance du monde entier, des luttes militantes... Elle aime cet endroit qui a des fondations et « *un esprit, une ambiance de village avec son architecture, son église, sa place, son marché et ses commerces* ». Un endroit qui parle à son imagination puisqu'il lui paraît « magique. » Pourtant elle a toujours rêvé de l'étranger, partir au Canada ou ailleurs, pourtant depuis plusieurs années elle voyage à travers les strates de la société, à l'écoute et à l'accueil des drames intenses que vivent les enfants déchirés, les SDF, les personnes confrontées à la psychiatrie et à la Justice.

Ce n'est pas le café de Flore, mais si elle est assise là, c'est moins pour boire un café que pour *être là*, à Puyricard, dans un endroit où elle puisse passer un moment seule mais parmi les autres, pour s'adonner à son activité coutumière : écrire.

La serveuse est américaine et s'intéresse à ce qu'elle fait car elle aussi écrit, pour elle aussi c'est un travail personnel qui entre dans une économie, un rapport non pas lucratif mais de soi-même à soi-même et de soi-même au monde. La discussion s'installe vite. Elles se rendent compte que leurs façons de penser s'accordent et les premiers échanges deviennent une rencontre. Puis un projet commun puisqu'elles songent à écrire ensemble quelque chose comme un scénario.

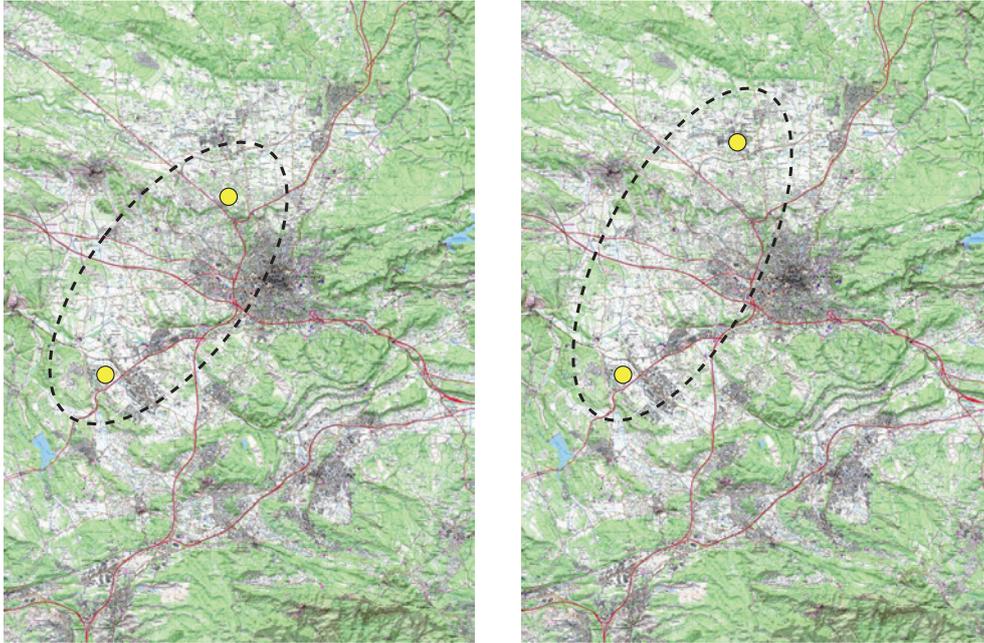
Deux centres, au milieu d'une constellation

Relations en arbre ou en maillage

On voit Pauline entre deux pôles, l'un flottant et « *factice,* » la Duranne, l'autre, fondé et architecturé, Puyricard, qui lui offre ses ressources et où elle trouve des prises. Son espace est celui d'une ellipse dont les deux centres maintiennent leur équidistance¹, même si l'un seulement lui paraît proposer la puissante attractivité d'une magie.

Dans le premier de ces centres, la Duranne : sa maison, son mari, ses enfants ; par ses enfants, l'école et par l'école les autres parents d'élèves : un chaînage de relations qui suit un fil précis. Suffit-il à faire société ?

¹ Il est à noter qu'Augusto vit également dans un espace ellipsoïdal, quant à lui entre la Duranne et Célony, avec une pratique inverse on le verra, de celle de Pauline : c'est dans le premier centre qu'il déploie l'essentiel de ses investissements sociaux et dans le second qu'il retrouve sa maison et sa famille.



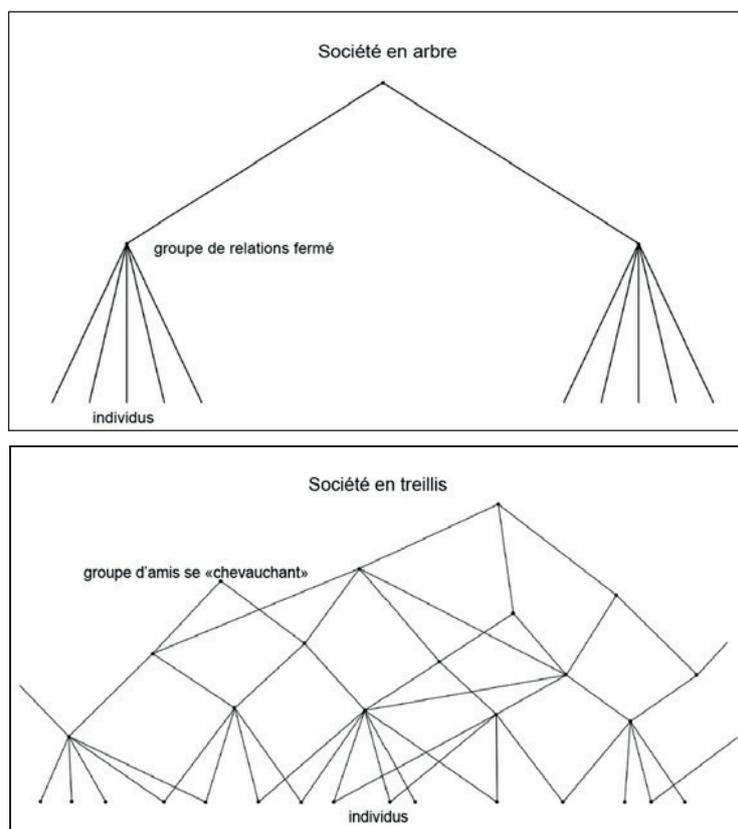
Les espaces en ellipse de Pauline (entre la Duranne et Puyricard à gauche) et d'Augusto (entre Célony et la Duranne à droite)

Certaines (mieux que certains) trouvent dans ce chaînage un monde suffisamment complet, et investissent toute leur économie personnelle² dans la vie familiale, la relation conjugale, l'intérêt pour le travail de son conjoint, les travaux quotidiens ou exceptionnels de la maison, l'éducation des enfants et, par les enfants, les relations avec d'autres parents, centrées sur le fonctionnement de l'école... mais qui peuvent aussi devenir des relations plus ouvertes, des amitiés. Les enfants ont une part importante dans la socialisation de leurs parents, même si souvent la carte scolaire colore cette socialisation d'une certaine homogénéité.

D'autres "Duranniens" trouvent leur compte dans cette économie personnelle. C'est le cas de Mireille et d'Élodie, qui en suivant ce fil prennent des embranchements, comme la défense des intérêts des habitants du quartier, la pédagogie appliquée à la connaissance du quartier, de sa flore et de sa faune, ou au nettoyage des déchets et au tri sélectif dans le quartier. Cela fait-il société ? Oui et non : une structure relationnelle en arbre est très différente d'une structure en mailles ou en treillis³. Et la première a toutes les peines à se convertir dans la seconde. Or faire société, c'est sortir des arbres, les généalogiques et les autres, c'est mailler les relations dans une structure diversifiée et ouverte, en réalité infinie, qui s'apparente à un maillage.

² Au sens large, non monétaire

³ Comme l'a remarqué l'architecte américain Christopher Alexander pour la structure de la ville ("La ville n'est pas un arbre", 1965). Par exemple, les banlieues se laissent "naturellement" gagner par le maillage de la ville, par simple densification, parce que leur structure était déjà également celle d'un maillage. Le bourg s'a-grandissait en digérant ses faubourgs. Les lotissements, dont la structure en arbre est hétérogène à celle de la ville, restent des morceaux entiers, indigestes, juxtaposés au tissu urbain. Dépasser cette situation apparemment définitive demande un projet politique, une recherche en matière de formes architecturales et urbaines, une évolution de la réglementation, et bien entendu des négociations avec les propriétaires.

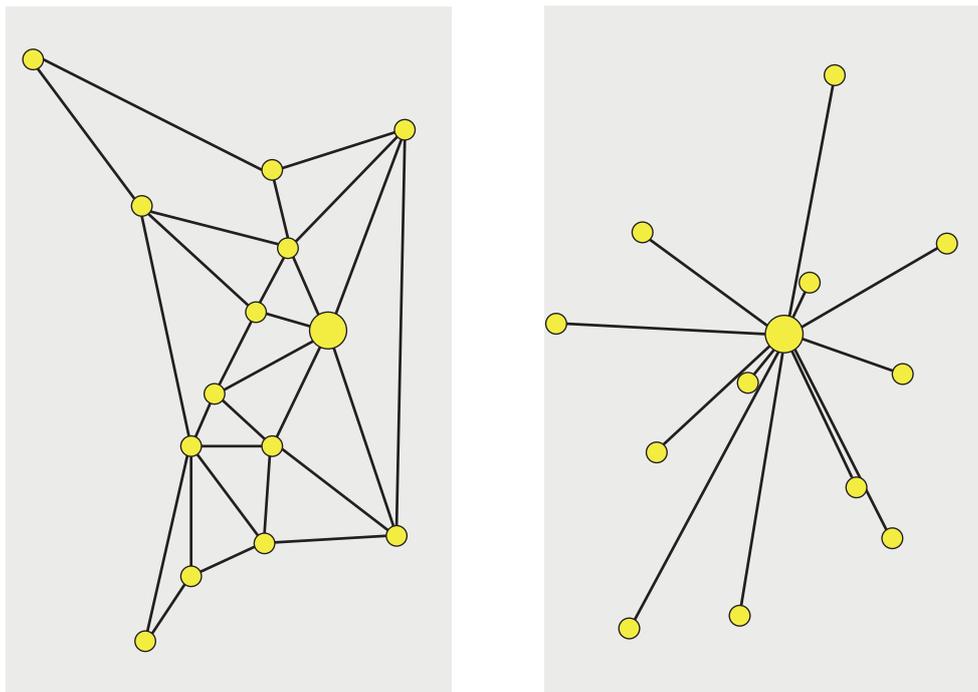


Schémas des structures de relations par Christopher Alexander

Cette arborescence limitée à l'entre-soi est éclairée par l'approche statistique de la Duranne qui montre une population, à la fois spécifique et homogène, essentiellement composée de jeunes ménages actifs et aisés élevant leurs jeunes enfants. Homogénéité dans le niveau social, professionnel et de revenus, nous y reviendrons ; mais aussi en termes d'âge et de rythme de vie : la Duranne compte 1% de personnes de plus de 75 ans (contre 10% en région et 9% en France), 35% de 30-44 ans (contre 19% et 20%), 5% de retraités (contre 28% et 26%) ; 10% d'inactifs (contre 18% et 17%), moins de 2% d'étrangers (contre 6% en région et en France). 35% des Duranniens possèdent un diplôme supérieur ou égal à Bac + 2 (contre 14% et 13%).

On voit que Pauline, elle, ne se contente pas de cette structure relationnelle en arbre.

Dans l'autre centre, Puyricard, elle trouve précisément, cette structure en maille, signe d'urbanité, et un substrat sur lesquels nous reviendrons : tout ce qu'elle ne peut puiser à la Duranne. Elle s'intéresse aussi, même si c'est de façon moins assidue, à Cadenet et à Plan de Campagne. Elle gravite donc principalement entre ces deux centres, se tenant éloignée de ces deux autres "planètes" puissantes que sont Marseille et Aix-en-Provence, auxquelles elle oppose sans doute une force de répulsion égale à leur force d'attraction. L'une trop grande et tumultueuse, l'autre trop touristique.



Aix-en-Provence, une structure réticulée (à gauche,) contrairement à Gap, davantage pyramidale (à droite)

Une structure davantage réticulée que pyramidale Interdépendance et complémentarités

Pour Pauline, pour Augusto et sans doute pour d'autres (la répulsion à l'égard, au moins de Marseille, se retrouve dans d'autres récits), la structure de l'aire urbaine d'Aix-en-Provence est plutôt maillée, réticulée que pyramidale : hormis son rôle incontournable dans le domaine des études secondaires et universitaires (auquel les enfants de Pauline n'ont pas encore affaire), le cœur d'Aix-en-Provence n'exerce pas nécessairement une fonction unique de centralité⁴, et ses satellites, les nombreux noyaux villageois qui l'entourent, font office de monde suffisamment riche et complet entre lesquels on circule.⁵

Du fait de sa faiblesse en urbanité, la Duranne s'intègre efficacement dans cette constellation. La Duranne a besoin des autres, elle s'inscrit nécessairement avec les autres satellites d'Aix dans un rapport d'interdépendance et de *complémentarité*. Certes cette configuration n'est rendue possible que par la grande mobilité qui est sans doute le premier critère de recrutement des Duranniens⁶. Même si certains d'entre eux habitent *et* travaillent à la Duranne, ils ne peuvent y rester enfermés, ils n'y survivraient pas - physiquement, psychologiquement.

⁴ Il faut ici souligner le rôle du maillage territorial, singulièrement plus lâche en PACA que dans d'autres régions, qui place dans la même unité statistique d'observation (la commune) un centre urbain et sa propre périphérie.

⁵ Ici la configuration urbaine peut donc se penser de façon intéressante en termes de réseaux, de mailles, plutôt que de gradient.

⁶ 43,37% des foyers possèdent 2 véhicules (contre 31,71% en région et 33,77% en France) ; à la Duranne, la voiture représente le premier mode de transport (87%) pour aller travailler.

Les conditions d'une rencontre – La mise en commun

Pour faire société, pour que des rencontres s'opèrent, à une échelle où l'échelle de la subjectivité rencontre celle du territoire, il faut la présence de quelqu'un ou de quelque chose en commun, ce qu'on peut appeler un tiers.

Pauline et la serveuse américaine ont en commun l'espace du café, elles savent chacune pourquoi cet espace leur est commun : l'une parce qu'elle y sert des cafés, l'autre parce qu'elle y boit son café. Cette première triangulation entre elles, opérée par un commerce, un lieu privé ouvert au public (une grande surface ne présenterait pas les mêmes possibilités d'agencement), leur permet, leur donne une raison de se rencontrer. Mais ce n'est pas le seul tiers qui triangule leur relation : elles ont entre elles quelque chose d'autre, d'encore plus riche et précieux, c'est un *intérêt commun*. Qu'elles remarquent. Ce qui leur permet d'aller au-delà de ce premier contact (qui aurait aussi pu devenir une rencontre à travers la répétition), de se reconnaître, c'est une activité développée par chacune : l'écriture. Un autre intérêt commun aurait pu faire l'affaire. Pauline aurait pu lire un livre sur le Japon, que cela rencontre la passion de la serveuse américaine pour le même sujet et amène celle-ci à s'adresser à Pauline de façon non plus professionnelle mais personnelle : c'est le Japon, qui aurait alors fait office de tiers.

Cet *en-commun*, l'écriture, ne peut entrer dans un échange financier entre elles. Il est pour chacune le fait d'une expérience intérieure qui lui est propre. Une expérience de l'ordre de la création où elles sont chacune auteur. Où elles ne sont ni l'une ni l'autre prises de la part d'aucune instance comme des objets entrant dans des catégories (*contribuables, chômeuses, mères de famille, consommatrices, bénéficiaires, etc.*).

Ce que nous dit cette rencontre, c'est que pour vivre ensemble, ou faire société, il ne suffit pas que des personnes se croisent, soient au même endroit au même moment (comme dans un ascenseur, un métro ou une salle d'attente de la CAF), il faut encore d'une part, qu'elles aient quelque chose en commun, un intérêt, une activité, un signe de reconnaissance ; d'autre part, qu'elles se trouvent dans un lieu qui les invite à *être là*, qui ait "du fond", qui possède, par opposition au *non-lieu*⁷, des qualités identitaires, historiques et relationnelles.

Le lieu – en arbre ou en mailles – comme condition

De ces deux éléments (un intérêt commun et un lieu) l'un peut l'emporter sur l'autre : singulièrement l'intérêt commun, qui agit plutôt comme *cause*, alors que l'espace appartient aux *conditions* de la rencontre.

Par exemple un évènement fort (une victoire, un attentat), heureux ou dramatique, sera susceptible d'opérer une rencontre entre des personnes quelle que soit la qualité du lieu où elles se trouvent. Il y a aussi des tiers qui induisent fortement la rencontre : l'anthropologue Arlindo Stéphani écrivait que dans l'espace urbain « *la communication chevauche le dos des chiens.* » C'est ce que nous dit Charlotte de la Duranne (7 ans) : « *Les gens qu'on rencontre, c'est une femme qui se balade avec son chien devant chez nous. Au début on la voyait et une fois on lui a parlé.* » On a vu que la communication chevauche aussi les épaules des enfants.

⁷ Par commodité nous nous référons ici aux "non-lieux" tels que définis par l'anthropologue Marc Augé comme a-identitaires, a-historiques et a-relationnels.

Mais l'espace intervient également comme condition, c'est à dire de façon aussi radicale que la cause dans la mesure où une condition permet ou non que quelque chose advienne. Et on voit que de ce point de vue la Duranne et Puyricard ne jouent pas à jeu égal.

À la Duranne, partisans et réfractaires, s'accordent à reconnaître qu'« *il n'y a rien*, » que ça a tellement « *l'air mort* » qu'il y faut des « *animations*, » que, paradoxalement, il n'y « *pas de vraie nature*, » pas « *d'aération*. » C'est un lieu où « *l'on ne passe pas sans objectif précis*, » où un piéton se sent illégitime de n'être ni chez lui ni dans sa voiture, où les habitants de jour, les salariés des entreprises répondent qu'ils ne sont « *pas d'ici*. » Les récits de visite montrent que chaque groupe de logements, en général clos, ne se compose qu'à partir de lui-même et de la voirie qui le dessert.

On a toutes les peines du monde à simplement *être là*, à habiter la Duranne en dehors de chez soi ; on peut seulement en partir (véhiculé), pour le travail ou les courses, et y arriver (« *c'est facile de se garer* » dit Sophie). On peut aussi s'adonner à des activités qui se font partout, qui demandent un faible ancrage territorial comme le sport. Dans les récits recueillis, l'élection d'un domicile à la Duranne est rapporté au hasard, au prix « *moins cher qu'ailleurs*, » au « *logement neuf, avec balcon*. » Certains y restent provisoirement, d'autres en partent (« *pendant les trois années où on y est restés, on n'y a connu personne* » dit Sophie).

D'autres vivent cet endroit nouveau « *où il n'y a rien*, » comme, justement, une terre vierge, où tout est possible : « *À la Duranne, il y a tout à faire* » dit Augusto le professeur de théâtre. Ils conçoivent l'aventure en pionniers : « *C'est justement à la Duranne que j'ai voulu faire du théâtre parce qu'il n'y a rien là bas* (il n'y habite pas). *C'est comme les débuts du Théâtre Populaire, ils se mettaient devant les usines Renault et ils faisaient du théâtre devant les usines, devant le peuple*. » Et comme les pionniers⁸, ils sont les ardents défenseurs de ce lieu et de son mode de vie, ils investissent leur énergie dans l'*animation* de la Duranne à travers son CIQ (« *j'y suis le soir et les week-ends* » dit Mireille), et dans les associations évoquées plus haut, « *en fait on ne se rencontre que par les associations*. »

Puyricard présente un cas bien différent dans la mesure où elle ne réclame pas qu'on lui insuffle de l'énergie pour vivre sa vie. Elle propose d'elle-même, au contraire pourrait-on dire, un substrat qui organise et soutient la vie de ses habitants comme de ceux qui viennent y passer un moment. Elle les assemble sans qu'il soit besoin qu'ils se rassemblent⁹. Elle offre, comme sans y penser, un accueil aux personnes, elle leur permet d'*être là*. Un certain nombre de choses se font "toutes seules"⁹. Et ce qui se fait tout seul est bien ce qu'on peut trouver de plus rentable en matière d'économie, monétaire, personnelle et collective.

En parcourant tous les jours 20 Km pour le trouver, Pauline illustre ce que représente l'ancrage matériel, physique, d'un "capital social territorialisé"¹⁰. Le capital social ne "flotte" pas dans l'air ; des arrangements matériels rendent son accumulation plus ou moins aisée. Les fondations que Puyricard offre à un tel ancrage ne sont pas qu'historiques, elles tiennent également à l'organisation structurelle du quartier, à la façon dont il agence ses formes.

Sa structure, qu'on peut lire sur la carte ci-contre, est une structure maillée. Même si, presque de toutes parts les lotissements le cernent comme à l'abordage, son espace public n'en existe pas moins comme un contenant ouvert et toujours relié dans lequel une vie

⁸ À l'instar d'autres habitants de lieux critiqués, comme ceux des "cités radieuses" de Le Corbusier

⁹ Citation de Jean-Christophe Bailly à retrouver

¹⁰ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de Paris*, la Découverte 2010.



Plan cadastral de Puyricard à la même échelle que celui de la Duranne (maillage = orange)

sociale, des commerces, des activités et des personnes de toutes sortes peuvent se déployer, dans l'*altérité*, la *politesse*, l'*anonymat* et la *liberté* soulignés par Erwing Goffman¹¹.

Tous les villages n'ont pas su ou pu garder ce noyau dont la pérennité permet ici aux lotissements d'être moins "perdus" qu'ailleurs, de se référer à une forme de centralité, d'être quelque part plutôt que n'importe où.

L'espace du centre de Puyricard est entièrement "vectorisé", c'est à dire doué de sens et lisible parce que hiérarchisé par des formes (une place, des rues, une église, etc.) qui, sans qu'aucune pancarte ait besoin de les identifier, disent qui elles sont et permettent de s'orienter, de se repérer.

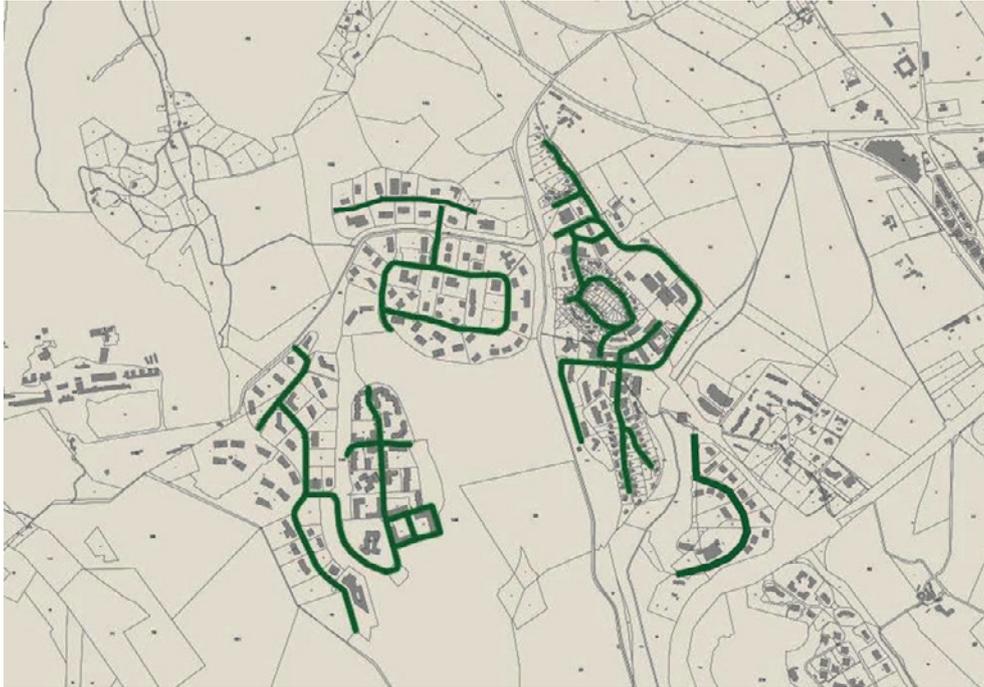
Sans recours à un savoir archéologique ou à une mise en scène muséale, des invariants de l'être humain¹² y sont présents, également spatialisés dans des signes matériels, donc parlants : le commerce¹³, l'agriculture, la croisée des chemins, la transcendance (l'église), la conscience de la mort (le cimetière), une légende de fondation (articulée sur une géologie, une géographie et une histoire du lieu qui se donnent à voir)...

Il faudrait sans doute parler également du paysage qui l'entoure, qui joue également son rôle de "fond", support du regard comme de l'imaginaire,

¹¹ *La mise en scène de la vie quotidienne -2*, Minuit 1973

¹² Notion introduite par Claude Levi-Strauss, par exemple dans *Anthropologie structurale*, Plon 1958, où il étudie les invariants principalement dans les liens de parenté et les mythes.

¹³ C'est à dire ici des commerces, ni dématérialisés ni en self service, avec des échanges qui ne se limitent pas à des produits contre de l'argent mais qui comprennent des présences et des paroles ; ce que le maire-architecte de Curitiba Jaime Lerner (*Acupuncture urbaine*, L'Harmattan 2007) appelle des *comptoirs* et qui font partie à ses yeux des composants indispensables d'une "bonne ville", disons simplement d'une ville.



Plan cadastral de la Duranne à la même échelle que celui de Puyricard (structure en arbre = vert)

et qui offre également un écrin (et une *médiance*¹⁴) aux personnes comme à la vie collective.

Ce sont toutes ces informations orientées et douées de sens, bien que non dites et non écrites, qui permettent au café de Pauline d'exister là, et à sa rencontre avec la serveuse-écrivain américaine, d'avoir lieu. Elles ne font que le permettre, elles ne créent pas la rencontre, mais sans elles, cette rencontre-là n'aurait pas eu lieu.

La Duranne, une hétérotopie

À son arrivée à la Duranne, Mireille s'effraie : « *J'ai eu peur. Même si c'était petit, je m'y suis perdue. Ça m'a paru froid, homogène¹⁵, tout se ressemblait. Et ça m'a paru paumé, vraiment loin de tout.* » Cette position "hors sol", d'une certaine façon extraterritoriale, et cette structure uniforme, homogène, non orientée, qui caractérisent la Duranne en font un lieu doublement à part : la Duranne ne ressemble ni à son contexte - la campagne aixoise bastidaire - ni à ses homologues - des quartiers de ville ou des petits bourgs de 5 à 10 000 habitants.

Ce découpage à l'emporte pièce dans leur contexte, par exemple dans un tissu urbain, d'espaces homogènes, à vocation unique, caractérise ce que Michel Foucault, a appelé des

¹⁴ Voir ce terme chez le géographe Augustin Berque.

¹⁵ Quantitativement, les immeubles de bureaux et les immeubles de logement sont en nombre à peu près égal, ce qui n'induit en rien une mixité puisqu'il n'ont entre eux qu'un rapport de juxtaposition par blocs. Mireille enchaîne d'ailleurs : « *mes voisins directs ce sont des entreprises.* » Les services et commerces sont limités à : une mairie annexe, une crèche, une maternelle et une école primaire, un LIDL, une pharmacie, une boulangerie ouverte aux heures de bureaux comme le sont les restaurants et saladeries, plutôt destinés aux salariés qui travaillent à la Duranne. Le logement lui-même est composé de pavillons dans la "Duranne du bas" et de collectifs en haut comme en bas (résidences fermées pour la plupart), avec un petit ensemble en HLM (Pays d'Aix Habitat).



Plan de la Duranne avec ses ronds-points (plan AF communication)

ensemble qu'il induit. À droite ou à gauche, priorité est donnée aux voitures. Pour le rond-point, le territoire comme les humains qui vont avec leurs pieds sont un impensé. D'ailleurs si traverser un carrefour va de soi et au plus court de la ligne droite pour un piéton, il faudra à ce dernier dessiner une boucle souvent très longue pour franchir un rond-point.

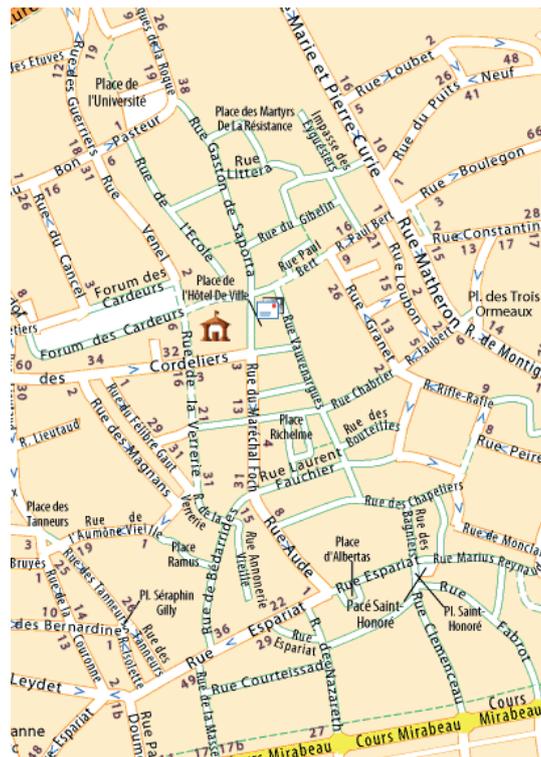
Un rond-point constitue un *non-lieu*, d'une part parce qu'on y est n'importe où, rien ne ressemble plus à un rond-point qu'un autre rond-point¹⁷ ; d'autre part parce que c'est un lieu d'évitement, dans lequel l'attention n'est portée que sur les autres véhicules (à esquiver) et la conduite du sien, où il est exclu de s'arrêter, où le contexte, urbain ou paysager, n'entre pas en jeu, ce qu'indiquent bien les pictogrammes en volume, les résumés de paysages ingénument plantés en leur centre. Un rond-point n'offre pas d'autre choix que de le passer et de le fuir pour poursuivre sa route : c'est un système centrifuge qui favorise la vitesse d'éviction.

Pourquoi le carrefour favorise la vie urbaine (et sociale) ?

Un carrefour est une croisée des chemins : on *choisit* d'aller tout droit, à droite ou à gauche et on agit alors conformément à la logique (aller tout droit ou à gauche n'impose pas de se diriger à droite). Si l'on est en voiture, on ne cherche pas à éviter les autres, on s'arrête, on passe parce qu'on a la priorité ou, dans le cas inverse, on laisse passer l'autre ; et si l'autre est plus fragile que soi, un piéton, un chien, ou une poule, il jouit d'une priorité absolue. C'est un système convergent, centripète, dans lequel on est naturellement amené à faire attention à l'autre, qui converge au même endroit, selon les règles de la politesse et du code de la route.

Un carrefour constitue également une *unité de lieu* : on y est toujours quelque part, jamais n'importe où. Il nous amène à faire attention au paysage parce qu'une croisée de chemin

¹⁷ Dès 1878, Cézanne écrivait à Zola (au sujet des paysages de l'Estaque) : « *Les voies de communication effacent les côtés saillants des types au point de vue extérieur. Dans quelques centaines d'années, il serait parfaitement inutile de vivre, tout sera complètement aplati.* »



Plan d'Aix-en-Provence avec ses carrefours (Michelin)

porte en elle-même un sens, présente un visage. Dans l'espace construit, ce visage est éminemment urbain : le carrefour est une forme en creux, constituée et tenue par ses bords¹⁸. Elle est la contre-forme des immeubles qui la bordent. Le traitement de l'articulation des façades entre elles, comme des immeubles d'angle, enrichissent sa qualité architecturale. Son orientation, au moins double, multiplie l'incidence de la lumière du jour. Le carrefour est souvent un lieu où la vie et la visibilité s'intensifient, ce dont témoigne la valeur des commerces, dont l'emplacement est ici plus convoité qu'ailleurs. On peut désirer s'y arrêter, et même trouver le moyen de stationner, d'entrer dans un contact direct avec le lieu, pour se repérer ou acheter quelque chose. Le carrefour peut évoluer vers cette autre forme d'articulation, d'une haute valeur (urbaine, commerciale) qu'est la place¹⁹.

Enfin, la figure du carrefour pourrait bien constituer la figure urbaine par excellence. En termes de résultat, il est une figure propre à la ville dans la mesure où les emboîtements de creux (rues) et de pleins (bâtiments), ne pouvant rester indéfiniment parallèles (même dans un village-rue), doivent nécessairement se croiser. Il l'est également en termes d'origine : nombre de villes trouvent leur fondation dans la croisée des chemins, se sont établie sur le carrefour de voies commerciales ou culturelles, routières ou fluviales, vers des destinations phares. En soi, le carrefour contient la valeur matricielle et très précieuse d'un embryon de ville²⁰. L'absence de carrefours sur un territoire qui se voudrait à vocation urbaine, leur

¹⁸ Contrairement au rond-point qui impose où qu'il soit sa propre forme de disque plus ou moins bombé, créant autour de lui, non une contre-forme, mais des délaissés

¹⁹ Lire *L'espace de la ville* de Robert Krier, par exemple p. 7 et suivante (AAM 1975)

²⁰ Par là, il est susceptible de constituer un point d'essaimage urbain, et il est intéressant de lire les territoires qui demandent à retrouver une structure urbaine, territoires chaotiques ou en déshérence, en y repérant ces ancrages potentiels à partir desquels redéployer une urbanité.

substitution systématique par des ronds-points, signe une sorte de déni tant de la ville que de la société qui pourrait s'y former.

Habiter ou vivre à La Duranne

À la Duranne, les habitants ne vivent pas ensemble, ils y *habitent* dans le sens qu'ils y logent, ce qui n'est pas pareil : leurs relations sont de voisinage, un voisinage sans autre objet commun que la porte d'entrée, souvent sécurisée, de leur résidence, des voiries et des murs mitoyens. S'ils ont lieu, les échanges, les actions communes, par exemple dans une association d'habitants, s'appuieront non comme on le voit à Gap au "Bois de Saint Jean" sur des relations organiques ("naturelles") portées, inspirées par le territoire²¹, mais sur la défense contre des nuisances, l'amélioration du confort familial et la tentative fonctionnelle de créer des relations, d'animer ce lieu qui ne l'est pas par lui-même.

Ils y habitent, ce qui les constitue pour les instances gestionnaires et de la politique de la ville en *habitants*, ceux dont on reçoit les doléances (CIQ, services clients des OHLM) et ceux dont on sollicite la participation. Certains usent de la Duranne comme d'une « *cité dortoir* » (Sophie) : la forme la plus accomplie de cette utilisation intermittente et fonctionnelle du lieu étant représentée par les clients des deux Appart hôtel ou Appart'city (189 hébergements de la chambre au studio) implantés dans le site. Une partie des personnes rencontrées, qui rappelons-le sont écoutées dans leur singularité et non comme représentatives des Duranniens, exposent qu'elles ne sont à la Duranne qu'en transit. L'approche quantitative quant à elle indique un taux de locataires (64%) nettement supérieur aux moyennes régionales (42%) et nationales (40%) pour une population dont les revenus et la catégorie socio-professionnelle, largement supérieurs²² pourrait faire des propriétaires.

On le voit, la Duranne n'est pas a priori un lieu propice à l'établissement humain. Pas plus que ne l'ont été en leur temps les cités et grands ensembles avec lesquels ils présentent une analogie forte, si l'on excepte bien entendu le niveau de revenu des résidents : monotonie des formes architecturales, relégation²³, absence de vie publique, indigence du commerce, absence de services exceptés ceux liés à l'enfance (crèches, écoles) et au sport. Cette analogie de situation engendre une analogie dans la réponse qui lui est donnée : la tentative d'y remédier par le développement de la vie associative. C'est cette direction qu'indique l'espoir énoncé par la plupart des narrateurs rencontrés.

On retrouve à la Duranne comme dans tous les autres lieux qui ne sont pas a priori propices à l'établissement humain, lieux de précarité ou de relégation voire camps de réfugiés, la démonstration que les humains, où qu'on les place recréent de l'humanité.

Si l'on se pose la question : à quel prix ? on remarque qu'un territoire fractionné, qui ne propose que peu d'appui et de fertilité à ceux qui y vivent, représente un modèle peu économe : parce qu'il leur demande à ses habitants beaucoup d'efforts pour créer du lien

²¹ Voir la cérémonie d'abattage du vieux hêtre, les repas, les échanges de savoir, la partition des jardins individuels et commun, la gestion du sous-bois, le compost collectif...

²² 54% de cadres supérieurs et professions intermédiaires contre 21% en région et 23% en France, pour les revenus et leur composition, voir le tableau en fin de chapitre.

²³ Cf. le rapport, écrit en 1991 (Syros) mais toujours aussi vif, par Jean-Marie Delarue : *La relégation*. NB. La relégation, utilisée par J-M. Delarue comme une métaphore, désigne une sanction pénale définitivement abolie en 1945 par laquelle des condamnés étaient, non pas enfermés dans une prison, mais exilés dans un territoire (généralement une île, le plus souvent en Guyanne) où, parfois après une période de travaux forcés, ils vivaient en liberté mais sans pouvoir le quitter.

avec leur environnement et entre eux, et parce qu'il leur faudra aller chercher hors de ce territoire les éléments manquants. Les conséquences de cette situation seront nombreuses, par exemple en matière de civilité et d'éducation : l'entre-soi ne favorise ni la découverte ni la tolérance ; l'absence d'espace public et de lieux banalisés pour les échanges ne favorise pas l'apprentissage de la "bonne distance" - ni hostile ni fusionnelle - à l'autre ; non plus que l'apprentissage des conflits.

En effet, à la Duranne, les espaces juxtaposés que constituent les résidences, les ensembles pavillonnaires et même les rond-points organisent l'évitement de l'autre : ils ne permettent pas les rencontres pas plus que les *conflits* qui sont l'une des modalités, et pas la moins productive, de la "vie ensemble". Sinon les conflits à l'intérieur du même (famille, voisinage, communauté) dont on sait qu'ils sont les plus générateurs de violence²⁴, donc les moins productifs.

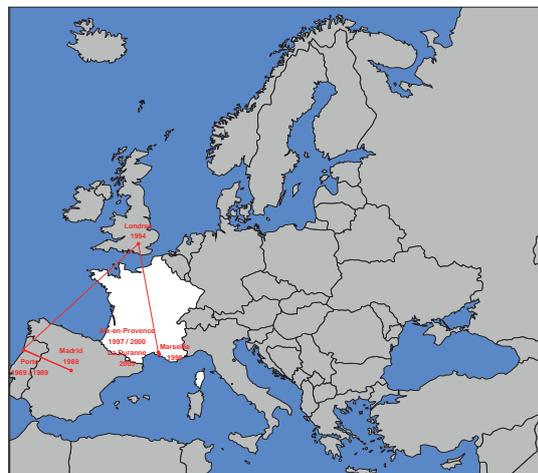
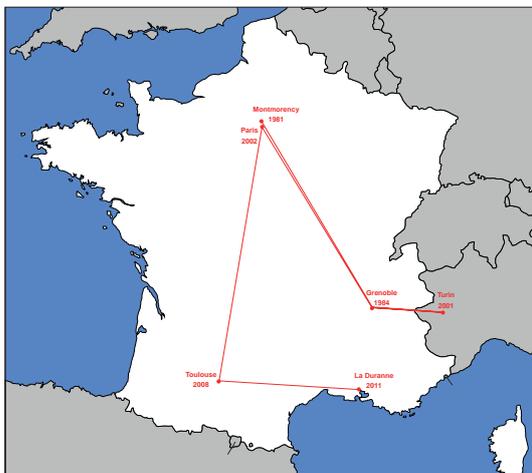
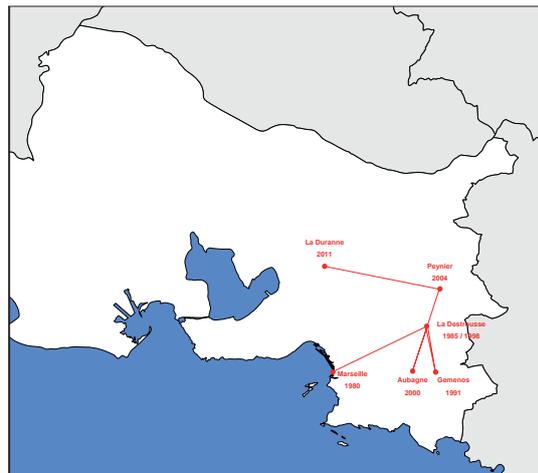
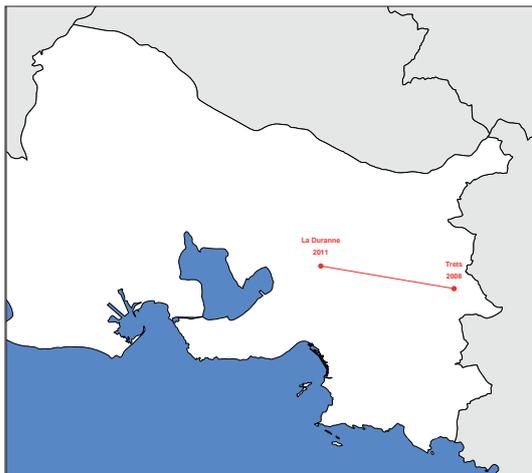
De quoi La Duranne est-elle emblématique ?

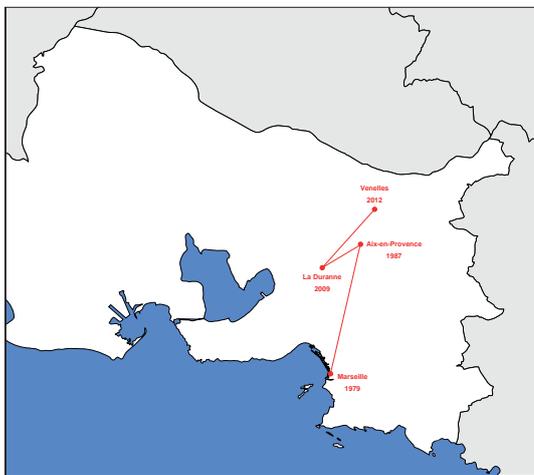
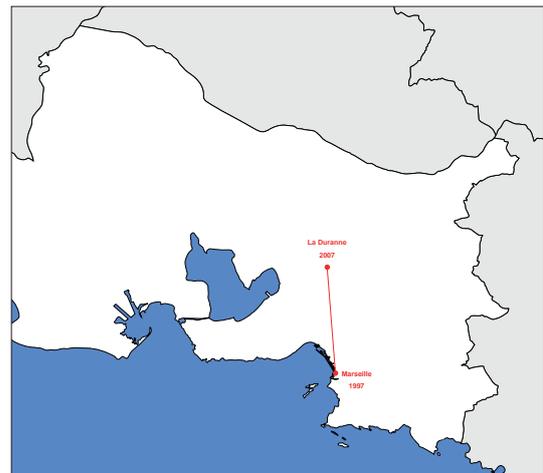
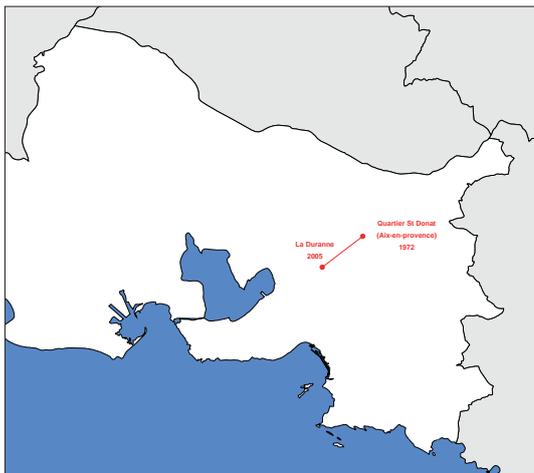
La Duranne nous montre de façon peut-être exemplaire comment l'organisation spatiale et l'organisation sociale ne sont pas seulement liées : elles sont la même chose, les deux aspects d'un même phénomène. Nous construisons notre espace et en retour l'espace construit nous forme, nous éduque, il le fait à travers un langage non-verbal, qui exerce d'autant mieux sur nous son efficacité. Cette formation de fait que nous inculque la ville s'entend clairement dans les mots eux-mêmes : *politesse, civilité* et *urbanité*, qui n'ont d'autre racine que le mot ville en grec et en latin : *polis, civitas* et *urbs*.

Ainsi les mutations urbaines que connaît PACA, particulièrement dans les zones urbanisées de l'Ouest et du Sud de la région, se traduisent directement dans la façon de vivre ensemble, ce que nous avons tenté d'approcher dans cette analyse de la Duranne à partir des récits recueillis. Et que confirment les données socio-démographiques analysées au chapitre 1.

²⁴ Les conflits (intra-communautaires, -religieux, ou -familiaux) à l'égard de celui qui est proche sont ceux qui entraînent le plus de violence. Les raisons sont connues mais demanderaient un développement qui n'a pas sa place ici : rappelons seulement qu'en termes d'élucidation des actes criminels (meurtres, viols), les auteurs sont majoritairement des proches de la victime (près de 8 victimes sur 10 connaissent ou connaissaient leur agresseur).

Parcours résidentiels à La Duranne





Géosymboles à La Duranne



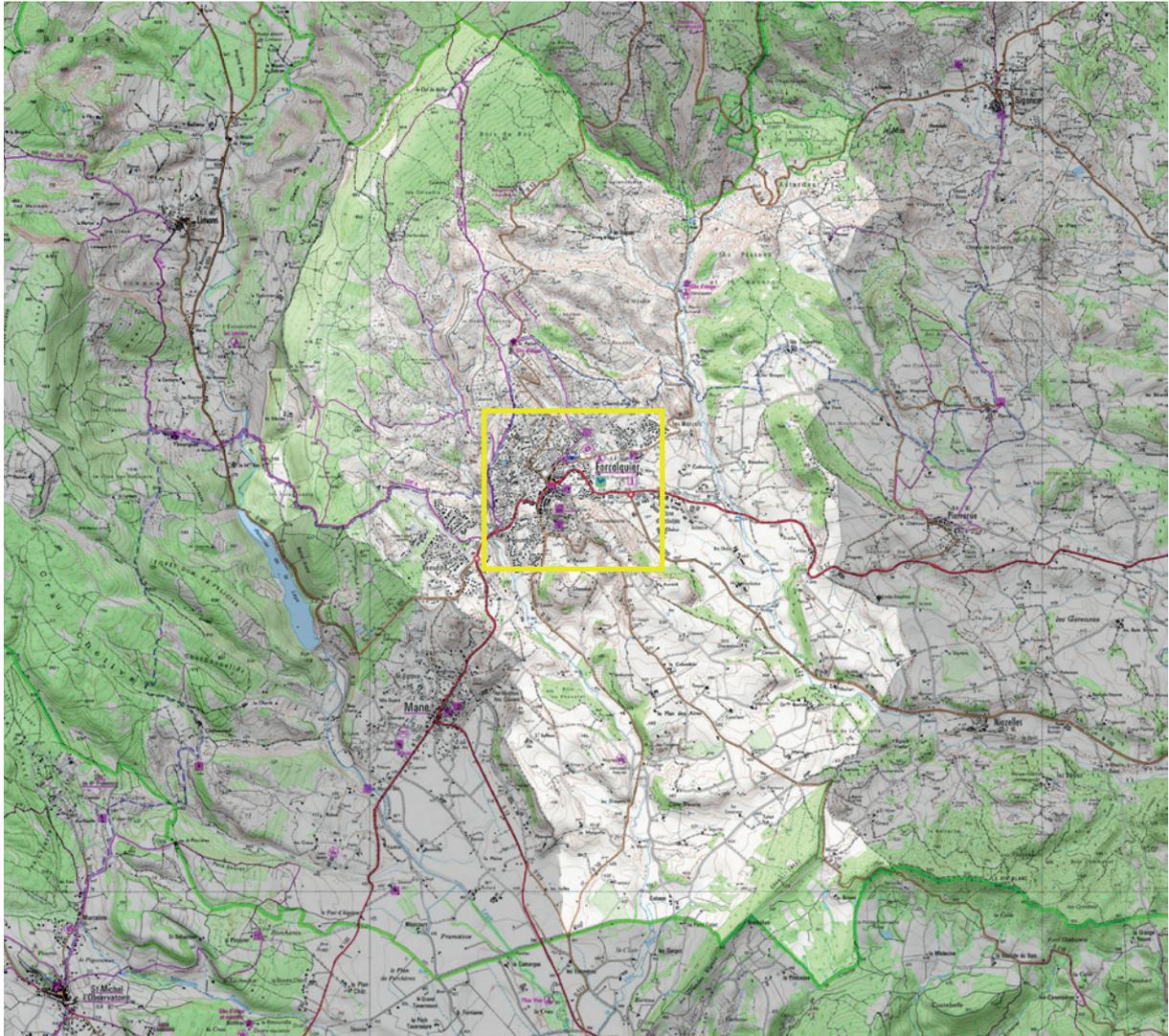
*Pour moi l'école c'est ce qui représente le mieux la Duranne.
Et comme je fais beaucoup de choses pour l'école, les gens me connaissent.*



À part l'école, il n'y a rien à la Duranne, surtout en haut. C'est grâce à ce lieu que j'ai rencontré des amies. J'y passe beaucoup de temps avec les parents d'élèves ou avec ma fille.

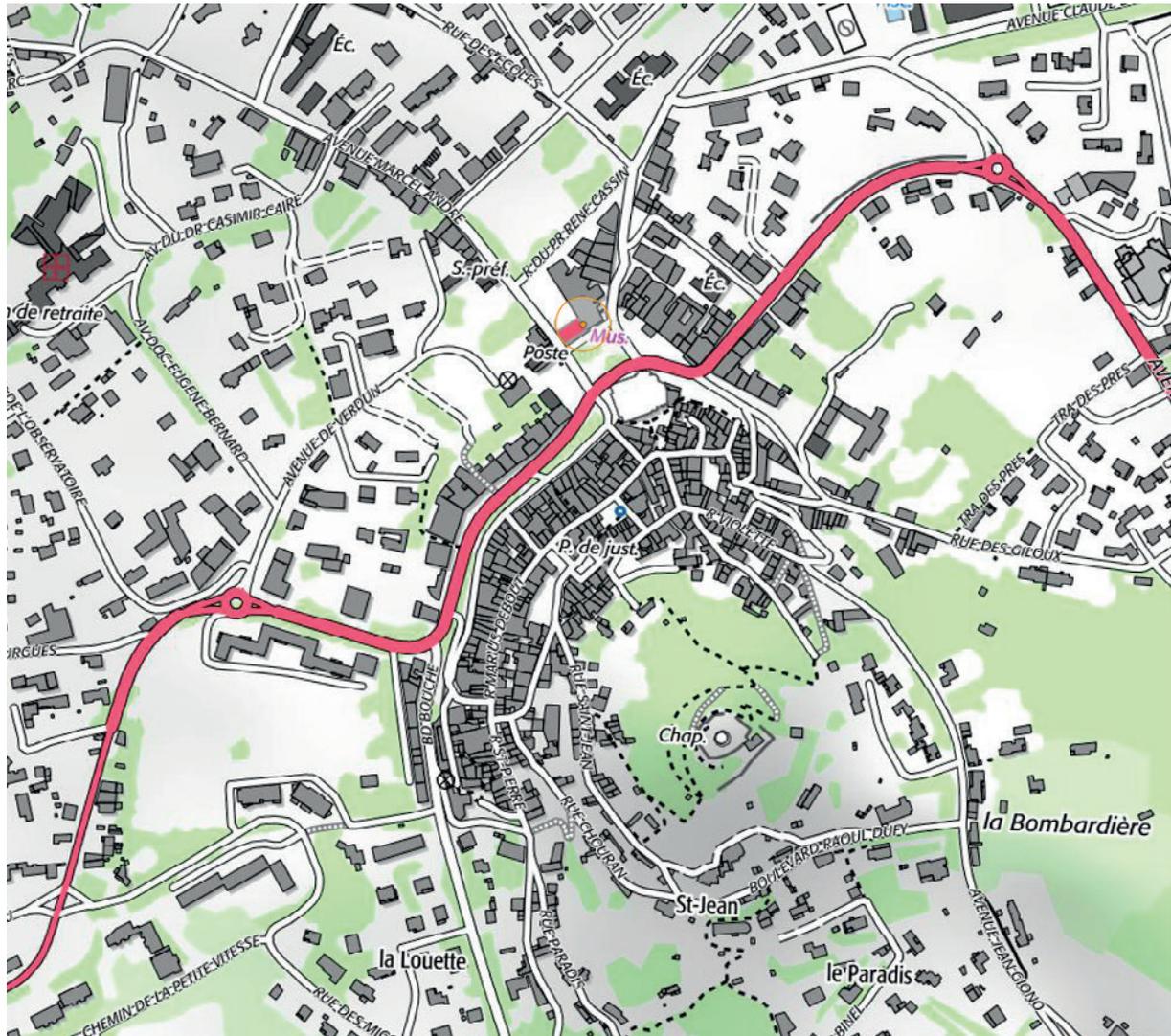


C'est cette place qui représente le mieux la Duranne pour moi.



La commune de Forcalquier (IGN)

2.2.2 Forcalquier



Forcalquier en vue rapprochée (IGN)

Une journée à Forcalquier

Un lundi matin de juillet, assises dans la voiture, nous quittons Marseille pour Forcalquier ; l'auto-route embarque notre habitacle dans son flot continu. Passé le péage de Pertuis, nous nous laissons conduire en direction de Sisteron. La plaine de la Durance s'élargit et défile à côté de nous à la vitesse autorisée, maintenant 110km/h. Le regard du conducteur se fixe sur le ruban gris à environ 600m devant.

Le paysage reste à l'extérieur, purement visuel : il se tient entre l'horizon et nos yeux, n'atteint pas notre attention, toujours libre pour la conversation. Un panneau nous annonce la sortie vers Forcalquier, ce sera la n°19, sans doute la 19ème depuis Marseille ? En arrivant en vue de Sisteron nous comprenons que nous l'avons ratée. Retour, cette fois-ci nous ne manquons pas la sortie : Forcalquier, 12 km, par la départementale 4100.

Douze kilomètres suffiront-ils à nous éloigner de l'autoroute, à l'oublier, à entrer dans le paysage ? Une inquiétude : que Forcalquier ne soit plus Forcalquier mais une destination à portée de main, directement branchée sur l'autoroute. Que cette ville secrète et inspirante, légèrement austère, si fortement liée à son territoire, et dont nous sommes venues goûter le génie et la saveur, ne soit plus qu'une image plate sur le jeu de l'oie des Autoroutes du Sud

Entrée Est. En chemin, cette impression s'estompe et nous pénétrons dans l'épaisseur des environs de Forcalquier. En traversant les villages, nous ressentons la bienveillance d'un platane et de son volume d'ombre sur une place, les maisons et les rues nous ralentissent puis, d'un hameau à l'autre nous suivons les vallonnements et notre regard accommode sur les différents plans du paysage. Nous oublions l'autoroute jusqu'à l'entrée Est de Forcalquier par un rond-point... qui n'est pas sans nous le rappeler. Sur la droite, une petite zone d'activité avec un Intermarché. Sur la gauche, un parking et L'Espace culturel Bonne Fontaine annoncé par ses pancartes et son architecture post-moderne. Forcalquier se reconnaît à sa ville fortifiée construite sur une butte. Nous abordons la citadelle par son versant sombre et arboré, le centre ancien de la ville s'étage de l'autre côté, sur les versants Nord et Ouest.

Juste avant un deuxième carrefour déguisé en mini rond-point, nous longeons sur notre droite une petite cathédrale mi-industrielle mi-agricole en bardage

gris et blanc. Elle fait une sorte de pendant au couvent des Cordeliers qui se trouve sur notre gauche, isolé de la route par son parc et quelques champs.



deux places débordantes de vie, entièrement occupées par les étals, les superstructures en toile du marché,

Le centre traversé. Nous voilà à Forcalquier ou plutôt dans la file de voitures qui cherchent à y entrer, juste derrière un tracteur laqué de couleurs vives, comme neuf. Nous entrons dans la ville par un col entre deux places débordantes de vie, entièrement occupées par les étals, les superstructures en toile du marché, la foule des clients et touristes ; le marché se poursuit en s'enroulant comme la queue d'un chat le long de la première rangée de maisons qui entoure la citadelle. Sur notre gauche, le mur de soutènement qui constitue leur soubassement, suit la courbe et grandit à mesure que, poursuivant notre traversée, nous redescendons vers l'Ouest



le marché se poursuit le long de la première rangée de maisons

par le boulevard de la Tourette. À droite, des maisons de rang, d'autres plus volumineuses au fronton curviligne, sans doute d'anciennes fabriques, des terrasses de café à l'ombre dense et attirante sous



sans doute d'anciennes fabriques au fronton curviligne

leurs vastes marquises provençales ("républicaines" dit Nathalie). De chaque côté, sous les grands platanes, les promeneurs longent des commerces, certains font la queue devant les pictogrammes - hommes, femmes, handicapés - des toilettes publiques ménagées à mi-pente dans le mur de soutènement. En bas nous quittons la ligne courbe, per-



une fontaine monumentale cache la volée droite d'un escalier taillé dans l'épaisseur

pendiculairement, comme pour dessiner un point d'interrogation. À ce croisement, dans l'axe du boulevard arboré qui vient de Mane, un agencement très urbain, fin XIXème, vient ponctuer le confortement arrondi de la cité médiévale : dans toute la hauteur, une fontaine monumentale en pierre fait



des toilettes publiques ménagées dans le mur de soutènement.

un surplis, derrière lequel elle cache entièrement la volée droite d'un escalier taillé dans l'épaisseur.



une large courbe enjambant la vallée du Viou par un viaduc

Entrée Ouest. En fait nous n'avons pas quitté notre départementale : c'est elle qui nous a courtoisement fait traverser Forcalquier au lieu de nous renvoyer sur une voie de contournement comme c'est le cas dans la plupart des villes et villages de France. Pour traverser la ville, elle s'est simplement assagie en se pliant aux codes d'un boulevard urbain, à commencer par l'échange de son matricule contre un nom propre. En sortant du boulevard arboré, elle reprend ses allures routières et trace maintenant une large courbe enjambant la vallée du Viou par un viaduc qui nous amène directement au rond-point Ouest, en direction de Mane. Sans doute par souci de symétrie avec le rond-point Est, une petite zone commerciale se tient là. Tout alentour, au-dessus et en dessous de la départementale, les lotissements s'inscrivent dans la pente. Nous y faisons un tour, ce sont bien des lotissements : on entre, on suit des voies qui se terminent toutes en cul de sac et on re-



ce sont bien des lotissements...

vient au point de départ. Nous en visitons quelques uns, nous comprenons vite que ça vaut pour tous. Ce sont des lotissements première génération, seul le terrain a été loti par un promoteur, les maisons, toutes différentes dans leur facture et leur implantation, ont été construites par les propriétaires, chacun à son idée.

De citadelle à citadelle. Pour éprouver un retour par l'entrée Ouest, nous poussons jusqu'à Mane. Dans le bas, une partie du village a gardé ses maisons grises et sans prétention ; elles n'ont pas encore cédé à la restauration pimpante qui les ferait passer de campagnardes à secondaires. La butte



Les Hauts de la Louette, Serre de la Garde, Beaudine...

de Forcalquier est coiffée par une église, celle de Mane par un château. De là-haut on perçoit leur correspondance dans le grand paysage. Par dessus les rochers, les champs, les bois, et les petites maison aux toits en double pente rouges qui se sont mises partout, les deux géants, le petit et le grand, continuent leur dialogue. La ligne ondulée de l'horizon, couverte de forêts sombres interrompues par quelques falaises calcaires, leur offre un cadre suffisamment ample, redonne de l'air, et malgré tout cette idée de l'infini qu'évoque un horizon suffisant. D'ailleurs en suivant les crêtes du regard vers le Sud, c'est un dôme de Saint Michel l'Observatoire, occupé à contempler les étoiles et les planètes, que nous voyons scintiller. Nous nous en retournons par la même route.

Par dessus les petites maison aux toits en double pente rouges, les deux géants, le petit et le grand, continuent leur dialogue.



le bâtiment fidèlement restauré de l'ancienne gare transformée en École intercommunale de musique et de danse.

La gare. Peu après le viaduc, nous nous laissons attirer vers notre gauche par le bâtiment sobre, fi-

dèlement restauré, de l'ancienne gare transformée, tiens ! il y a à peine deux mois, en École intercommunale de musique et de danse. Deux jeunes platanes et deux bancs, plats mais généreux, habillent un peu son parvis et son parking impeccablement goudronné. Forcalquier n'a donc plus ni rails ni trains. Comment fait-elle ?



tout est attirant...

Le bâtiment fidèlement restauré de l'ancienne gare transformée en École intercommunale de musique et de danse.

Jour de marché. L'église¹, massive, s'est agrégée autour d'une première basilique du XIIème siècle. Elle est postée en un point central, très en vue : au



... disposé en petites mises en scène recherchées

col de la plateforme bombée qui porte la citadelle et au départ des deux directions qui grimpent vers son sommet, l'une presque en ligne droite, l'autre en spirale.

Le lundi, l'église semble le chef d'orchestre du marché qui rayonne autour d'elle. Le marché² est en même temps une foire où se vendent aussi bien des vêtements, chaussures et lunettes que de la vaisselle ou du savon. Entre l'église et la sous-pré-

¹ En fait, cathédrale (co-cathédrale avec Sisteron) au XIème siècle, elle a plusieurs fois été détruite et reconstruite

² Le jeudi, le marché des "producteurs locaux", beaucoup plus restreint, est surtout fréquenté par les Forcalquiérens.

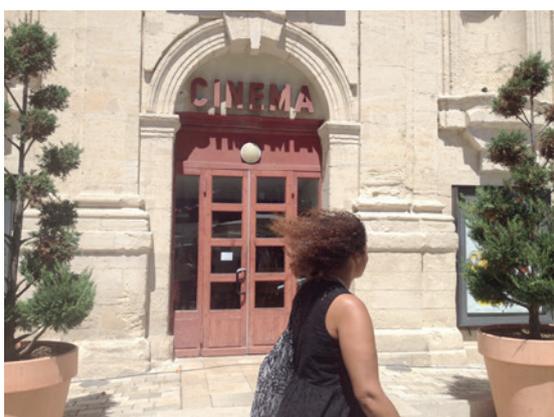
fecture, la foule est compacte, résistante, on se perd de vue et il faut sans cesse s'esquiver, contourner, s'excuser. Autant de langues étrangères que de français, des tenues dont les codes sont eux aussi des plus variés. Beaucoup d'enfants et de pous-



la place de la Mairie est investie par la foire et le marché.

settes. Côté marché proprement dit, légumes, fruits, fromages, charcuterie... tout est attirant, disposé en petites mises en scène recherchées. Avec leurs clients, pour beaucoup des vacanciers, les commerçants et les forains accompagnent leurs gestes de paroles attentives et ouvertes, pleines de sourires et d'humour ; entre eux leurs commentaires sur leurs conditions de travail et leur situation reflètent davantage de lassitude, voire d'amertume.

Mairie et sous-préfecture, quartiers Nord. Les deux places, celle de la Mairie (place du Bourguet) et celle de la Sous-Préfecture, reliées par une rue qui les longe toutes deux sur le côté, sont entièrement investies par la foire et le marché. Le bâtiment de l'hôtel de ville est installé dans une partie tardive du



la chapelle baroque, divine surprise, abrite... un cinéma.

couvent des Visitandines dont la chapelle baroque, divine surprise, abrite... un cinéma.

La Sous-Préfecture, elle, a tout d'une Sous-Préfecture. Son esplanade sert de foirail, en attendant de

redevenir un parking sous les platanes, elle semble accueillir ceux des forains qui ont des camions plus importants.



l'esplanade de la Sous-Préfecture sert de foirail

Nous faisons une large boucle dans ce qui a dû être l'extension classique puis moderne de la ville constituée, au Nord-Est de la cité d'origine, avant que les lotissements ne commencent à se répandre sur tous leurs alentours. Nous y rencontrons des maisons et des petits collectifs, parfois organisés en boulevard ou en rue, des espaces plus confus, un petit ensemble d'HLM des années 50, et l'hôpital Saint Michel, qui a l'air relativement important et qui s'articule sur une maison de retraite et un foyer d'hébergement. C'est agréable de voir les équipements d'une ville habiter la ville elle-même (il semble que ce soit également le cas pour le collège).

La vieille ville. En partant de l'église, on marche dans ces rues étroites dont les redents, les irrégul-



un petit ensemble HLM des années 50

larités, les marches de seuil ou d'escaliers, sont magnifiquement hospitaliers ; on aimerait habiter chacune de ces maisons hautes, chacune différente de ses voisines, certaines en pierre, d'autres enduites de chaux ou de ciment. Toutes sont tranquillement heureuses dans leurs teintes, leurs volets, modénatures, balcons, ferronneries, aucune ne cherche à se prendre pour une belle Italienne, à se farder



aucune ne cherche à se prendre pour une belle Italienne

dans les couleurs du pittoresque européen, ou à se faire remarquer. Quelques unes sont partiellement écroulées ouvrant un espace sur le ciel et la végétation, pas plus disgracieuses que les arcs boutants en pierre qui enjambent et étayent quelques unes des ruelles. Hormis les sols de certaines rues³ avec leurs calades parfois casse-gueule, toute la ville se montre attentionnée envers ses habitants et ses visiteurs : des places pour élargir sa vue, des fontaines pour se rafraîchir, des auvents pour s'abriter du soleil (et de la pluie), des bancs pour se reposer,



des fontaines pour se rafraîchir...

avec une variante sous la forme de chaises enracinées dans le sol. En ce jour de juillet, les passants se pressent, les terrasses de café et de restaurant sont remplies, beaucoup de boutiques et d'anima-

³ Particulièrement la rue Saint Mary qui mène au sanctuaire

tion ; seule l'esplanade Marius Debout, pourtant aménagée récemment semble-t-il, et avec un soin qui n'a rien laissé au hasard, reste déserte.

La culture. À ce moment de notre visite, nous sommes curieuses d'en savoir plus et nous nous



les terrasses de café et de restaurant sont remplies

rendons à la Maison Intercommunale du Tourisme et du Territoire, sur la place de la mairie. Devant l'entrée, un plan relief de la ville, en cuivre massif semble-t-il. Dedans, outre une grande maquette du couvent des Cordeliers reconverti en bibliothèque et en Université Européenne des Saveurs et des Senteurs, nous trouvons un panorama complet des nombreux artisans locaux (poterie, céramique, laine, tissage...) et des beautés architecturales accessibles autour de nous. Lire les prospectus à disposition nous fait faire une plongée dans l'univers de la communication et du bien-être : gymnastique, massages, yoga, tai-chi, huiles essentielles, cours de dessin, de diététique, de peinture, ateliers d'écriture... les propositions sont innombrables, peut-être exhaustives.



Nous étions donc curieuses de la Maison des Métiers du Livre.

Au-delà de celle d'une petite ville enracinée dans son territoire d'agriculture et de paysages, nous n'avions pas d'image précise en venant à Forcalquier, excepté peut-être celle d'une hybridation de ce territoire avec une aura artistique, intellectuelle et littéraire qui semble également entrer dans sa tradition : de

Salagon à Lurs, de Giono, les Alpes de Lumières, à Robert Morel et jusqu'à aujourd'hui, les écrivains, libraires, artisans et éditeurs ont marqué le pays de leur empreinte. Nous étions donc curieuses de la Maison des Métiers du Livre. On nous l'indique non loin de la Biocoop, le quartier nous paraît confus, à moins que ce soit les pancartes, et nous avons un



les garages servent de caves/greniers

peu de mal à la trouver. Lorsque nous y arrivons elle est fermée. Nous ne pouvons admirer que ses volumes, son parvis accueillant et surtout la peau d'une de ses parois : une multitude de peintures sur verre au format livre, juxtaposées, à la fois répétitives et différentes. Il faudra revenir.



En reprenant notre route vers Marseille, nouvelle vision de la vieille ville sur le ciel

Le cimetière. Avant de repartir nous traversons à nouveau la ville. Chacun a en tête le cimetière monumental de Forcalquier avec ses épitaphes, ses sculptures romantiques et expressives, et son labyrinthe de haies taillées. L'avenue Fontauris y mène depuis la ville. Il est organisé tout en long comme un piano, adossé au Beveron, et clôture la ville au Nord-Est. Définitivement⁴ ? Aujourd'hui son terri-

⁴ Nous n'avons pas poussé jusqu'à l'ensemble de lotissements séparés de Forcalquier par le Beveron et qui appartiennent au lieu dit Les Chambarels

toire jouxte curieusement d'un côté celui des sports de plein air (stade, piste de skate, courts de tennis...) de l'autre, la nappe des lotissements qui se déploie au Nord de Forcalquier et qui vient mourir ici, au bord l'avenue. Un coup d'œil au lotissement le plus proche, bien nommé Les Cyprès, nous donne un aperçu suffisant : c'est un lotissement de promoteur, pavillons identiques, voirie en arbre bordée de garages et de voitures (les garages servent de caves/greniers).

En reprenant notre D4100, cette fois-ci vers l'autoroute et Marseille, nouvelle vision de la vieille ville sur le ciel, et une pensée pour tout ce que nous n'avons pas vu, le collège, les champs attenants à la ville, les villages qui lui sont directement liés, le couvent des Cordeliers, les Quatre Reines (il faudra revenir).

PS. De retour, nous comprenons que quelque chose d'essentiel nous a échappé, qui n'était pas pour rien dans la belle impression que nous a laissée la ville : elle a été la première ville de France à supprimer toute publicité de son espace visuel ! (Encore une raison de revenir pour voir cette étonnante absence).



Plan de Forcalquier distribué par la Maison du Tourisme et du Territoire Plan de Forcalquier distribué par la Maison du Tourisme et du Territoire

Le rendez-vous physique de la place du Bourguet

« Quand je suis à Forcalquier, je ne peux pas ne pas descendre sur la place du Bourguet. Si vous voulez rencontrer quelqu'un, vous vous posez trente minutes sur la place du Bourguet et, obligé, vous le voyez. Pas besoin d'un rendez-vous, on attrape tout le monde là-bas ! Un copain, un élu, un membre d'une association, tout le monde. C'est un grand bonheur. »



La place du Bourguet au cœur de Forcalquier

Le rendez-vous est un agencement propre à une catégorie du temps qu'on peut qualifier de *moderne*. Son espace n'est pas l'espace ouvert de la rencontre : excluant le hasard, il croise en un point, en un même lieu et au même moment, les itinéraires et les emplois du temps de deux ou plusieurs personnes autour d'un objectif précis. En évacuant les contingences physiques, les opportunités du hasard et du contexte, en réduisant son pinceau à une fonction ou un objectif, il entre dans le mouvement de dématérialisation qui affecte nos vies organisées par les réseaux virtuels et les GPS¹.

Moment intime en un lieu tenu caché, le *rendez-vous amoureux* a pu constituer le paradigme du rendez-vous. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Comme toutes les conjonctions contingentes : les choses qui se font "toutes seules", une éclipse (*le soleil qui a rendez-*

¹ Cf. en annexe la lettre n°3 du 30.01.2015

vous avec la lune), une rencontre imprévue ou une grippe... il appartient à une catégorie de temps "organique", un temps qui à la fois nous oblige et nous porte, sans que nous ayons sans cesse à en décider. À cette catégorie de temps organique, qui dépasse et englobe notre temps individuel, appartiennent : celui "naturel" des planètes, des saisons et de certaines activités comme l'agriculture ; ainsi que le temps "public", civilisationnel, celui scandé par les rites sociaux, comme ceux de la politique, de la religion ou du travail.

Disposer de son propre temps individuel

Aujourd'hui, pour beaucoup d'entre nous, nos rendez-vous sont couchés dans nos agendas, l'un derrière l'autre, entre les rails de notre emploi du temps. Notre temps *moderne* est entièrement programmé, fonctionnel, en particulier dans sa séparation entre travail et loisir (tous deux fortement planifiés), entre professionnel et personnel, le premier étant souvent perçu comme s'il était soustrait au premier. Et notre vie comme notre identité individuelle se trouvent fortement définies par cet emploi du temps. Celui-ci peut se présenter comme un tunnel pour ceux qui sont soumis à la tyrannie de leurs agendas remplis où tout est prévu, parfois plusieurs mois ou plusieurs années à l'avance ; il peut aussi devenir redoutablement vacant pour les désœuvrés, les chômeurs, certains retraités, qui se retrouvent sans objet² et sans autres avec qui le partager. Giovanni : « *Quand j'ai cessé d'être ouvrier agricole, je me suis mis au chômage pendant un an. Je prévoyais d'écrire, de créer quelque chose mais le chômage est terrible pour ça : on reporte toujours, on "procrastine" toujours, et ça tue. À l'arrivée, ça a été une année de désocialisation. On s'aperçoit qu'on perd rapidement pied. Je me suis rendu compte qu'on avait besoin de rythme, et le travail, ça donne du rythme. Et des liaisons sociales.* »

Un *temps libre*, libre de montre et d'agenda, ouvert à une vacuité fertile, à ce qui n'est pas programmé, à l'accueil de ce qui survient, voire à la création, est devenu une denrée rare. Plus rare encore, un temps personnel bordé, soutenu par un temps collectif, qu'on pourrait appeler le *temps public*. C'est pourtant de cette conjonction miraculeuse que nous parle Édouard de Forcalquier.

Vivre ensemble le temps public

En effet idéalement le temps public, au même titre que l'espace public, appartient à tout le monde et propose un contenant structurant pour la vie publique comme pour la vie personnelle. Ne se soutenir que de soi-même n'est pas donné à tout le monde. *Vivre ensemble* demande aussi à s'appuyer sur des rites, c'est à dire en premier lieu sur des scansions du temps social auxquelles tout le monde se trouve en principe soumis, sans discrimination : un rythme quotidien, hebdomadaire, etc., des fêtes, des dates... Même s'il n'adhère ni à la religion des catholiques ni à celle du travail, Giovanni exprime son attachement à ce temps public : « *La paroisse et l'usine donnaient les deux rythmes de la journée : le clocher et la sirène des trois huit.* » « *La messe était vraiment un rite social parce qu'ensuite il y avait l'apéro, où tout le monde se retrouvait.* »

² *Sans métier où remettre leur ouvrage.*



La place du Bourguet, au cœur de la maille urbaine

Mais, en même temps que la ville elle-même, ces deux catégories publiques, celle du temps comme celle de l'espace, sont considérées comme caduques par la modernité : non seulement elles deviennent confuses, illisibles mais elles se réduisent comme peau de chagrin. En effet la cohérence, à la fois matérielle et sociale, de la ville tenue par le maillage de l'espace public, est battue en brèche par un espace divisé en zones fonctionnelles (de logements, d'activités, de commerces, etc) : aux individus de circuler entre les zones. La cohérence qu'offrait le temps public l'est également par la division en temps fractionnés, fonctionnels, dédiés : celui de l'emploi ou du non-emploi, celui des loisirs, celui de la mobilité... livrant les individus à une autonomie qui est une forme d'abandon, d'une part qu'elle n'est de bon aloi que pour les plus nantis d'entre eux, d'autre part parce qu'elle ne leur propose que très peu de *faire société*.

La place du Bourguet, son temps et son espace publics

Le « *grand bonheur* » évoqué par Sébastien, c'est le miracle de Forcalquier : un "bourguet" de 4775³ habitants, une dimension qui n'est ni celle du confinement ni celle de l'éparpillement, dont la ville haute et la ville basse s'articulent autour de la place du Bourguet qui est un vrai lieu de centralité : mairie, église, poste, cafés, commerces, cinéma, banques, maison du tourisme... sans compter le marché qui s'y tient chaque semaine, ni l'artère de la ville qui la longe.

Une ville passante et reliée, suffisamment *maillée* ; et une place suffisamment dotée en services au public pour que les uns et les autres se croisent et qu'on finisse par apercevoir la personne que l'on cherche, ou par rencontrer quelqu'un qu'on ne cherchait pas mais

³ *Données pour 2012.*

qu'on est bien content de trouver. Ou encore, sans rencontrer personne, qu'on s'y retrouve soi-même, parmi les autres. Pour décrire ce qu'est une *bonne* ville, Jaime Lerner⁴ évoque une ville où l'on pourrait chercher un ami en clamant son nom dans la rue et sur les places, et finir par trouver où il habite⁵. Forcalquier pourrait être cette ville-là. L'espace-temps de ses habitants est suffisamment à la fois ouvert et contenu pour qu'on puisse s'y rencontrer sans avoir pris rendez-vous.

Cela ne veut pas dire que les Forcalquiérens habiteraient une autre planète, échapperaient aux contraintes de l'époque : chaque individu a ses soucis comme ailleurs, mais ses inquiétudes et son temps personnel, *peuvent* trouver une sorte d'appui sur un temps et un espace communs, dans lesquels il *peut* être contenu avec les autres. Libre à lui d'en user ou non, il peut aussi souhaiter s'en tenir à l'écart, cet espace reste simplement à sa disposition. Cet espace de liberté et d'exposition possible à ce qui est commun, sans obligation d'entrer dans une relation directe, pourrait être une transposition "citadine"⁶ de *l'espace transitionnel* de D. W. Winnicott⁷ ; pour ce qui le concerne un espace éducatif, qu'il définit comme celui qui permet à l'enfant d'exister et de grandir (l'enfant et sa mère sont chacun occupés à ce qui l'intéresse, sans se préoccuper particulièrement de l'autre, sans être arraisonnés par une relation duelle, uniquement reliés et tranquilisés par le fait qu'ils se côtoient dans le même espace).



La place du bourguet, une centralité dans la ville

⁴ Architecte et maire de Curitiba, Brésil

⁵ *Acupuncture urbaine*, L'Harmattan 2007, p.97

⁶ Le mot "citoyen" (trop usé) serait plus exact.

⁷ Cf. titre, éd. date

Ce temps public qui *assemble*, encore vivant à Forcalquier, est plusieurs fois évoqué par nos narrateurs, même si c'est pour dire qu'il est menacé, qu'il a perdu de sa force et que la cohérence de la vie sociale qu'il portait est moins présente qu'avant. L'expression-même de cette menace et de ce regret disent à la fois combien il est important... et qu'il n'est pas mort. Sébastien : « *on sortait les tables sur le boulevard et on était 80 à manger tous ensemble [...] J'ai la nostalgie de "vivre simple", de la convivialité, qu'on est en train de perdre. Peut être qu'avant il y avait plus d'innocence, moins de crainte. Aujourd'hui, plus personne ne se fait confiance ! [...] La mort de Forcalquier, ce sera ça, n'avoir plus de commerces, devoir tout faire ailleurs.* » Ce dont Édouard se fait directement l'écho : « *Ma crainte, c'est que Forcalquier devienne comme tous ces gros bourgs qu'on voit partout en France : morts, vidés de leur substance, vidés de leurs commerces.* » Selva, 8 ans, évoque les rencontres qu'elle fait au rythme du marché : « *sur le marché du jeudi, quand on fait les courses avec mon père ou ma mère, je vois les copains de mes parents, les marchands, par exemple la marchande de champignons qui s'appelle Isabelle et qui nous fait souvent de petits cadeaux, et le monsieur dans son camion de pizza, qui s'appelle Manuel⁸.* » ... Et elle célèbre les saisons ! « *une fête du printemps que j'ai faite chez moi, avec des copines.* »

Des rez-de-chaussée et des habitudes dans la ville

Pour Selva comme pour les autres, d'autres rencontres se font aussi dans l'espace ouvert de la ville, soutenues par cette autre forme de temps et de mode d'habiter qu'est la répétition, ce qu'on appelle l'*habitude* : « *Je rencontre d'autres gens, en dehors de l'école, à des fêtes par exemple, à des concerts qui se passent par ici, plutôt des concerts d'adultes. Il y a beaucoup de concerts ici. Dans des bars ou même dans la rue.* »

Dans la partie constituée⁹ de Forcalquier, même si de temps à autres des maisons se tien-



A gauche : frontage, tampon entre l'espace privé et public ; à droite : façades privées qui bordent l'espace public

⁸ Les jumelles rencontrées à la Duranne, qui avaient à peu près le même âge, disaient ne rencontrer que leurs camarades d'école et des enfants de leur résidence, elles se souvenaient qu'une fois elles avaient parlé avec une vieille dame qui promenait son chien.

⁹ On appelle ville constituée ou continue ou encore maillée, la forme urbaine en vigueur jusqu'aux années 50, dans laquelle les creux (rues, places, etc.), en se croisant autour des pleins (bâtiments), forment un tissu continu.



Les maisons, sobres et respectueuses de qui elles sont, tranquillement heureuses dans leurs teintes

-nent en retrait de la rue au moyen de jardins ou de *frontages*¹⁰, très majoritairement ce sont les façades privées qui bordent directement l'espace public, qui jouent leur rôle d'interface, assurant la sécurisation mutuelle de ces deux espaces : par les fenêtres les *yeux actifs*¹¹ des habitants sont des témoins de ce qui se passe dans l'espace public, et ceux des passants dissuadent intrusion et malveillance envers les maisons.

Cette fonction de pacification s'intensifie avec la porosité des rez-de-chaussée : grâce aux commerces, qui ne sont ni des grandes surfaces ni des distributeurs automatiques (qui échangent produits contre paiement, sans paroles), l'espace public pénètre l'espace privé selon des codes établis, amenant à nouveau des rencontres et d'autres façons de se frotter aux autres, dispensant spontanément ses leçons de diversité, de *politesse* et de savoir vivre ensemble, à travers des échanges de paroles, des discussions. Un espace ouvert de conversation. « *Chaque matin [je passe] 30 mn au café. C'est une habitude. C'est là que je vois les copains, les connaissances. Ça, c'est encore une vie de village, les commerçants, les mamans qui ont emmené les enfants à l'école, tout un tas de gens qui se retrouvent au café et qui discutent.* »

Le récit d'une journée à Forcalquier souligne quant à lui l'élégante hospitalité de la ville envers les touristes et visiteurs : non seulement elle ne les renvoie pas sur une voie de contournement, les invite tous à passer par son centre, mais elle ne se déguise pas pour les

¹⁰ Le terme, de l'architecte Nicolas Soulier (*Reconquérir les rues*, Eugen Ulmer 2012), nomme un dispositif, qui appartient surtout à la ville anglo-saxonne, dans lequel une cour ou un étroit jardinet vient faire un tampon entre la maison et l'espace public.

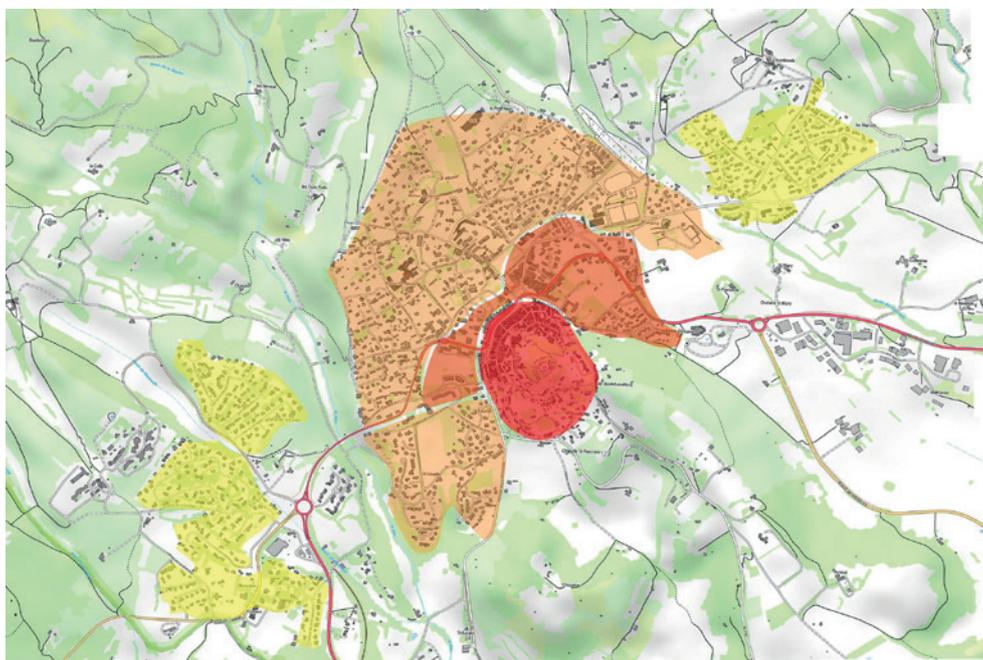
¹¹ Terme de l'urbaniste et philosophe américaine Jane Jacob, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, traduction chez Parenthèses, 2012.

recevoir. Le traitement patrimonial de la ville est remarquablement sobre et respectueux de qui elle est, laissant à ses hôtes l'occasion de la rencontrer en personne, de savoir qu'ils sont *ici*, et non dans n'importe quelle agglomération européenne réorganisée pour leur plaisir. Dans la ville constituée, « *toutes [les maisons] sont tranquillement heureuses dans leurs teintes, leurs volets, modénatures, balcons, ferronneries, aucune ne cherche à se prendre pour une belle Italienne, à se farder dans les couleurs du pittoresque européen, ou à se faire remarquer. Quelques unes sont partiellement écroulées ouvrant un espace sur le ciel et la végétation, pas plus disgracieuses que les arcs boutants en pierre qui enjambent et étayent quelques unes des ruelles.* »

Autour de la ville constituée, l'organisation spatiale des lotissements

Mais Forcalquier n'est pas faite que de sa ville haute et de sa ville basse. À partir de la fin des années 70, ses faubourgs campagnards ont été progressivement remplacés par des lotissements : d'abord des lotissements de terrains simplement viabilisés, puis des lotissements clefs en main, où les parcelles sont plus restreintes et les pavillons tous de la même facture sinon identiques.

Comme à peu près partout en France depuis cette époque, la ville a cessé de grandir de façon organique, sur elle-même et sur ses faubourgs. L'organisation spatiale n'est plus urbaine, en rues, places et boulevards accueillant des utilisations multiples : elle progresse par emprises successives, par "plaques" à vocation purement résidentielle, chacune structurée par une voirie *en arbre*, c'est à dire fermée sur elle-même à partir d'un accès le plus souvent unique, une voirie qui porte des noms d'oiseaux (*palombes, aigle, rossignols,*



La ville haute et la ville basse, l'expansion urbaine et les lotissements désamarrés

mésanges...) ou de végétaux (*oliviers, cèdres, glycines, muguet...*). Ces isolats forment autour de la ville constituée une sorte de gangue dans la mesure où ils ne sont ni métabolisables par le bourg (comme l'étaient les faubourgs), ni traversables¹². Ils contestent autant les assises de la ville, son histoire, ses axes et orientations, que ses formes et limites géographiques. Deux blocs de lotissement se sont même complètement désamarrés, sortant des limites naturelles de la ville que forment le ravin du Viou à l'Ouest et le cimetière adossé au Beveron au Nord-Est. Sans plus aucune contiguïté avec la ville, le premier (Beaudine, etc.), s'est développé autour du rond-point vers l'Ouest de l'autre côté du viaduc, le second vers le Nord, bien après le cimetière et le cours d'eau (Les Chambarels).

Ainsi, la promotion immobilière a entièrement organisé l'espace de la première couronne, hypothéquant toute possibilité d'agrandissement de la ville constituée et maillée. Pour cette dernière, cette hypothèque n'est pas le seul des effets de la nouvelle organisation de son espace périphérique. Les clients des lotissements comptent peut-être quelques Forcalquiériens, mais sont très majoritairement venus d'ailleurs chercher une résidence, principale ou secondaire, au soleil, "dans les paysages authentiques de la Haute Provence", sans avoir à payer les prix pratiqués dans le mitoyen et très recherché Luberon.

... Et leur organisation sociale

Si la ville ne peut pas métaboliser ces isolats, en retour, l'intégration des habitants de ces isolats dans la ville n'est pas des plus aisées ; en termes de géographie urbaine, rien n'est fait pour les y inciter. L'organisation spatiale prédispose plutôt ces habitants à s'intégrer dans la communauté de leur voisinage et à prendre leur voiture pour aller faire leurs courses, là où ils ont leurs habitudes et là où il y a des parkings¹³, soit dans les supermarchés : les plus proches, autour des ronds-points Est et Ouest ; ou les moins chers, accessibles par les autoroutes. Ce qui d'une part, crée un clivage dans la population des Forcalquiériens, d'autre part constitue un manque à gagner pour le commerce de proximité qui, comme le soulignent ceux qui fréquentent la ville constituée, fait vivre l'économie et l'ambiance de la ville. « *Les nouveaux arrivants, les retraités par exemple, arrivent de leur cité urbaine, on ne les rencontre pas parce qu'ils ont gardé leurs habitudes "métro-boulot-dodo", un peu repliés sur eux, leur jardin, leur villa, le supermarché. Ils en oublient qu'il y a des petits commerces, un centre-ville, des cafés, une vie de village.* » C'est même un leitmotiv : « *Ils vivent dans un village sans pratiquer leur village, leur lieu.*

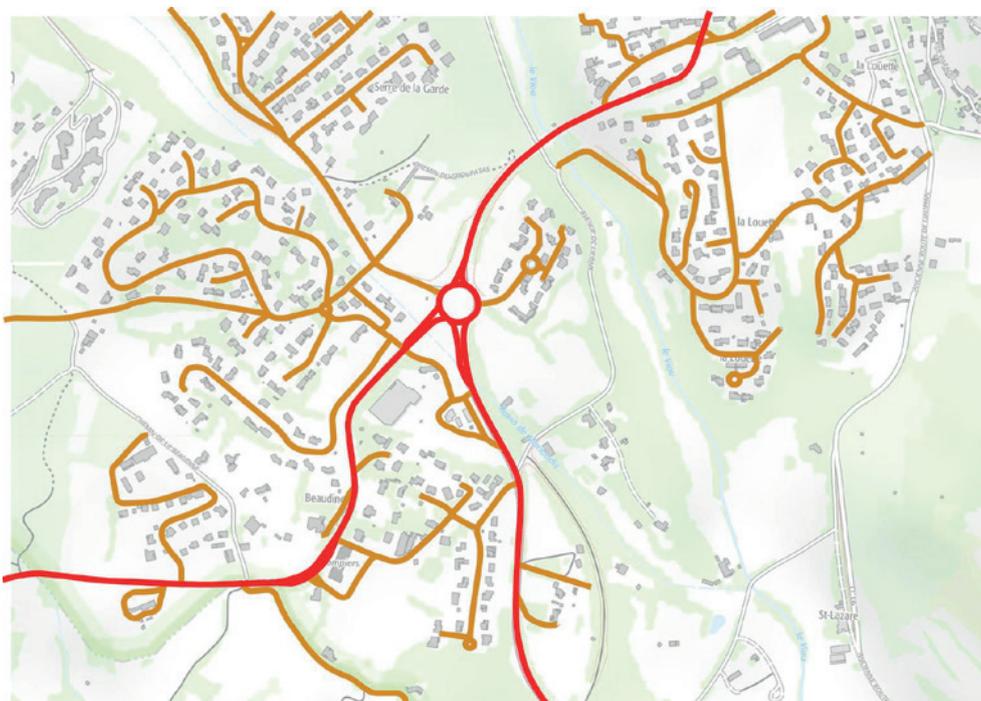
¹² *Subvertir cet état de fait, retrouver une « ville passante, » peut s'appuyer comme nous l'avons déjà évoqué sur un projet politique et des négociations avec les propriétaires. Négociations qui, comme le montre le mouvement BIMBY (buil in my back yard) (www.bimby.fr) sont en capacité de concilier les intérêts de tout le monde. Les agences Nouvel, Cantal Dupart, et Duthilleul avaient également fait des projets en ce sens dans le cadre des réflexions sur le "Grand Paris". Voir aussi le DSA d'architecte urbaniste réalisé en 2011 à l'école de Marne-la-Vallée par les étudiants Guilpain, Jean-Loyer, Répin, Schaefer et Stablon sur 12 études de cas.*

¹³ *Sans que les statistiques nous permettent de distinguer les habitants de la ville constituée et les autres, ceux des lotissements et des écarts, elles montrent que le taux de voiture (une) par ménage est élevé (50% pour 47% en France), pour un revenu moyen particulièrement faible (16476€ pour 21574€ en France), pour une population qui se sert peu de sa voiture pour aller travailler (69% pour 70% en France et 79% dans le département). Elles montrent par ailleurs que moins de la moitié (45%) (pour 57% en France) de la population exerce une profession, la part de retraités - habitant d'après nos narrateurs principalement en lotissement - étant particulièrement élevée dans la commune (36% pour 26% en France).*

Ils font leurs courses dans les supermarchés, ils ont gardé leurs habitudes de citadins, ils ne viennent pas au village ... Je connais des gens qui vivent dans le lotissement Empereur, qui est à 500 mètres du centre-ville, et qui ne viennent jamais à Forcalquier. Jamais dans les rues se balader, jamais dans les cafés. Ces gens sont des retraités qui veulent juste profiter de la vie au soleil. »



La ville organique et sa maille urbaine



Structure en arbre des lotissements désamarrés de l'autre côté du ravin du Viou, au sud-ouest du centre-ville

Quelle logique ?

Dans le cadre d'une déprise agricole grandissante, c'est dans leur intérêt bien compris que les propriétaires ont vendu leurs terrains aux promoteurs. Les promoteurs de lotissement sont quant à eux dans leur métier lorsque, prenant appui sur les directives et les aides de gouvernements qui veulent tourner la page des grands ensembles, ils développent le produit *logement individuel* sous sa forme la plus rentable, le lotissement. Leur logique de marché n'a que faire d'éthique, de civilité, mixité et autres urbanités. L'important est que leurs arguments *marketing* permettent de cocher un maximum de cases dans la grille des "besoins" de leur clientèle. Et ici on approche les 100% : des maisonnettes et des jardinets à moindre coût, au soleil de Provence, loin des vicissitudes urbaines, dégagés des contraintes autant de la vie collective en immeuble que de la vie citadine, dans un cadre vendeur, à proximité d'une petite ville à haute valeur ajoutée (en patrimoine mais aussi en administration et services)... ainsi que des autoroutes et des hypers.

En satisfaisant ainsi une clientèle considérée comme une cible de prospects paramétrés selon le plus petit commun dénominateur de leurs "besoins", sans considération pour les autres dimensions et la singularité ni de ces personnes, ni du territoire, ni du lien susceptible de se développer entre les deux, les promoteurs privent les uns et les autres d'une ressource vitale. Les premiers se trouvent peut-être au soleil mais aussi déterritorialisés que dans le cadre d'un urbanisme de loisirs, dépossédés du caractère à la fois contraignant et nourricier, l'un ne va pas sans l'autre, du territoire très particulier où ils sont venus s'ancrer¹⁴, tenus à l'écart des rythmes à la fois urbains et campagnards qui permettent de se sentir vivants parmi les autres.

Le second y gagne peut-être en nombre d'habitants mais il y perd cet apport que représentent les "nouveaux" lorsqu'ils s'installent chez vous, et viennent renouveler l'air et les mœurs, la pensée, amener du remous, éventuellement du conflit, mais aussi des échanges de toutes natures, y compris pratiques et financiers... Ici en matière de développement, on voit qu'une part de l'offre en direction de ces habitants considérés d'abord comme des clients pour le loisir, concerne une surabondante proposition d'activités et de services occupationnels ou de bien-être¹⁵. La proposition "d'animation" qui caractérise la culture marchande du loisir (mais aussi une part de l'action sociale) apparaît là où le rassemblement de personnes en un même lieu ne suffit pas à faire société, à créer une vie sociale, là où le temps public manque à imprimer son propre mouvement. Ce qui est vivant par soi-même ne demande pas à être animé. Édouard ne s'y trompe pas : « *Ce dont j'ai la nostalgie concerne le "vivre-ensemble". Aujourd'hui tout tombe dans l'anonymat, on n'a plus de rapport aux fêtes populaires, à ce qui se passe dans le lieux où l'on vit. Tout ça disparaît et, à la place, on consomme des animations.* »

¹⁴ *Plutôt que s'enraciner, qui indiquerait une façon différente de puiser ses ressources dans le substrat, de se laisser nourrir, transformer par le territoire. Cf. notre lettre n°4 du 05.02.2015.*

¹⁵ *Voir dans le récit d'une journée à Forcalquier, la visite de la Maison du Tourisme et du Territoire.*



Le logement individuel sous sa forme la plus rentable, le lotissement

Les anciens et les nouveaux¹⁶

Le cas n'est pas le même pour tous les *Néoforcalquiérens*, en particulier ceux que l'on appelle les *Néoruraux* ou par exemple des mouvements comme, depuis 73, le collectif Longo Maï. Ceux-là, pour la plupart, se sont installés, non dans la ville ou les lotissements, mais dans la troisième couronne : les terres, bâtiments et hameaux qui constituent les écarts de Forcalquier. Si la confrontation a pu être conflictuelle (« *Aujourd'hui, on n'accepte plus la confrontation et la différence. C'est très dommage*¹⁷. » regrette Sébastien), les débats, les renouvellements et apports qu'il ont occasionnés dans les modes de vie et de production constituent un potentiel indéniable. Sans doute ce potentiel fructifierait-il autrement si la commune ne connaissait comme le montrent les statistiques (Cf. note 9) un niveau record de pauvreté, un taux, lui aussi record, de retraités, et une part importante d'emplois hors production, dans les métiers de l'administration, du sanitaire et du social. Certes ces derniers sont sources de revenus, mais ils le sont moins d'échanges - d'exploitation ni de fertilisation mutuelle - avec le territoire, donc de développement ; d'une certaine façon, eux aussi sont peu "territorialisés".

Des anciens et des nouveaux Forcalquiérens, Édouard et Sébastien nous en font leur propre description : « *Les gens qui vivent ici, je dirais que ce sont d'abord des natifs, très attachés à leur territoire. [...] Ensuite, des gens qui sont venus pour raison*

¹⁶ Statistiquement les "nouveaux" sont proportionnellement plus importants que ceux qui résident dans la commune depuis plus de 10 ans (45%) (pour 49% en France).

¹⁷ « *La méthode de Longo Maï c'était la discussion. Et dans la discussion, le conflit. C'était une vraie culture du conflit, très féconde* » rapporte Giovanni qui a passé 23 ans dans le collectif avant de le quitter.

professionnelle et par choix de vie [...] Ensuite, des retraités qui viennent en villégiature ici parce que c'est moins cher que le Lubéron ou le Var. Il y a aussi une population très écolo, très "nature", qui relance parfois des activités agricoles. Il y a aussi une grosse population en difficulté. D'après l'INSEE, le revenu moyen ici est un des plus faibles du département et un des plus faibles de France. » « L'hôpital emploie beaucoup de monde. Et le Centre d'Accueil Spécialisé, un grand centre d'hébergement, emploie à lui tout seul deux cent personnes. Il y a beaucoup d'handicapés sous tutelle qui vivent à Forcalquier. Ici, on peut trouver du travail dans le Social ! » « La population de Forcalquier est une population vieillissante¹⁸. C'est très dur de travailler l'hiver, il n'y a personne. »

Produire au pays

Le territoire de Forcalquier opère une jonction entre plusieurs terroirs : « *Le pays est coupé en deux : dessous et dessus La Laye. En dessous, il y a la plaine de Mane, où il y a une mono agriculture maraîchère. Et puis au dessus, Limans, Banon, etc. où il y a plutôt une agriculture sèche. Et là, ça correspond plus à l'agriculture du pays, avec les sauges, les lavandes, etc. Et puis plus haut, Lure qui est magnifique.* » Même en comptant les "écologues" évoqués plus haut, il y a relativement peu d'agriculteurs pour créer ou reprendre des exploitations. Les statistiques indiquent un taux de 1% d'agriculteurs, presque aussi bas que la moyenne française (pour 2% dans le département).

Le mouvement de déprise agricole est certes général (Giovanni : « *Dans mon enfance, le moindre espace était pâturé, exploité par l'homme. Maintenant, l'espace est plus sauvage.* »), mais les Forcalquiérens n'ont pas fait une croix sur ce pan de leur histoire puisqu'ils en parlent encore. Sébastien (qui dans les années 80 travaillait encore à « *l'alimentation pour tous types de cheptels [...] spécialisé dans les ovins et les caprins* ») : « *Je connais bien la campagne parce que mes parents ramassaient le lait : il y avait vingt cinq troupeaux de vaches à l'époque. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un.* » Ils ont en tête de nombreux déterminants de cette disparition dont l'accélération n'est pas si ancienne et dont ils ont eux-mêmes été les spectateurs ou les acteurs. La concurrence internationale : « *Je connais ce hameau depuis que je suis gamin. À l'origine, c'était une magnanerie. On y élevait aussi des moutons et des porcs. Dans les années 60, il y avait des mûriers de partout, puis la concurrence de la soie chinoise a fait périr l'exploitation.* » La reconversion, tant qu'il y a eu des aides de l'État (2007-2011), de champs entiers en surfaces productrices d'énergies renouvelables : « *Je prospectais pour [trouver] des champs où installer du photovoltaïque.* » Le changement d'échelle, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres : « *Les coopératives agricoles ont racheté un à un tous leurs concurrents.* »

À travers les crises mondialisées successives¹⁹ la prise de conscience de l'étendue de

¹⁸ De fait les statistiques indiquent un taux 34% de plus de 60 ans (pour 23% en France), dont 15,4% de plus de 75 ans (pour 8,95%) ; déséquilibre que ne compensent pas les plus jeunes : 14% de 0-14 ans pour 19% en France.

¹⁹ Financières, économiques, sanitaires, écologiques, ... sans oublier l'insécurité induite par les extrémismes.

notre vulnérabilité, depuis la fragilité des systèmes économiques jusqu'à l'habitabilité de la planète, amène à reconsidérer les modèles en vigueur les mieux établis. Le "durable" et le "renouvelable" figurent désormais dans des textes de lois ; l'agriculture du remembrement, des monocultures, de la dépendance des subventions et de la logistique, de la productivité et de la chimie fait l'objet de controverses. Dans ce cadre, le développement de "nouveaux" (en fait pour la plupart plutôt archaïques) modèles agricoles, bien qu'encore souvent considérés comme expérimentaux voire utopiques, trouvent de plus en plus d'audience : AMAP, exploitations redimensionnées, relocalisées²⁰, diversifiées, biologiques, biodynamiques, agroforestières, "permaculture", jusqu'aux fermes et agricultures urbaines... Dans ce contexte les regards pourraient bien se tourner avec une considération nouvelle vers les *Néoruraux* installés à Forcalquier et dans son pays.

Un territoire nourricier, ouvert sur une *chôra*

Ceux que nous avons rencontrés ne parlent pas de Forcalquier sans parler de son grand paysage qui, comme on l'a vu constitue un terroir, et comprend Mane, Banon, Limans, La Laye et la montagne de Lure, mais aussi Les Mourres, Saint Michel l'Observatoire, Ongles, Reillanne, Pierrerue ou Lurs. Une constellation qui forme autour de Forcalquier une sorte de *chôra* : ce territoire habité et cultivé qui entourait les villes de la Grèce antique dans un rapport non de soumission mais de complémentarité et d'échanges constants. Ici aussi²¹ nous avons affaire à un territoire réticulé, dans lequel la place, historiquement et administrativement centrale, de Forcalquier s'efface devant les échanges en tous genres avec les autres points de la constellation : autour de patrimoines comme ceux du tourisme ou de l'agriculture, mais aussi autour des patrimoines culturels qui y sont enracinés de longue date : la journée à Forcalquier évoque déjà cette « *hybridation d'un territoire agricole avec une aura artistique, intellectuelle et littéraire qui semble également entrer dans sa tradition : de Salagon à Lurs, de Giono, les Alpes de Lumières, à Robert Morel et jusqu'à aujourd'hui.* » Tous les points de cette constellation qui marquent le pays de leur empreinte partagent, par exemple, la Maison des Métiers du Livre²².

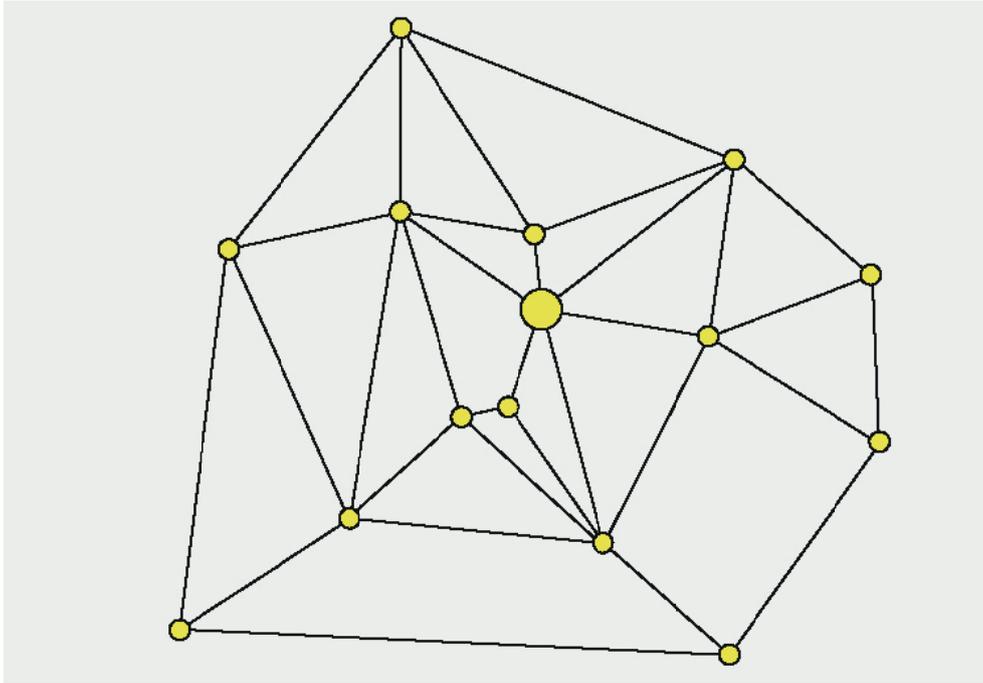
Ce territoire qui ressource et *habite* ses habitants nous a été évoqué par tous : « *À mes 6 ans, j'ai vraiment commencé à aimer la Provence, la chaleur de la Provence, l'odeur du thym, de la sarriette, etc. Ça m'a chopé d'un coup ces odeurs et maintenant, à chaque fois que je suis dans la colline, j'ai plein de réminiscences de mon enfance.* » « *Quand je travaillais dans le photovoltaïque, je roulais beaucoup, je me tapais de la route ! Le soir, j'arrivais chez moi, et je me posais dans mon salon, je regardais le village, ça me remettait en forme. Aujourd'hui encore, ça me recharge les batteries.* »

Le lien entre la personnalité des individus et celle du territoire a quelque chose de fondateur, se dit à l'échelle d'une vie : « *Bien sûr, on voulait rester ici, à Forcalquier. On l'a*

²⁰ Notre approvisionnement alimentaire est aujourd'hui entièrement dépendant de la logistique (75% de la viande consommée en France est importée). Privée de logistique aucune de nos villes n'est capable de s'alimenter : les réserves d'une ville aussi grande que Paris ne lui permettent pas de dépasser 4 jours d'autonomie.

²¹ Cf. supra "Vivre ensemble à La Duranne"

²² Avec l'Université Européenne des Saveurs et des Senteurs ou certains événements culturels plus ponctuels, ce rayonnement dépasse largement les limites de la "constellation".



Un territoire réticulé autour de Forcalquier

dans les gênes ce village. Ici c'est un pays de lumière. » « Venir vivre ici, ça a été un choix professionnel, et aussi un choix lié à la qualité de vie. »

Les enfants y trouvent de quoi grandir : *« On avait fait une belle cabane sur un arbre, bien aboutée. On s'était fait une grotte, pendant des mois, avec une terrasse en pierre devant. On avait aussi restauré une cabane de berger en pierres sèches, une petite borie. » « Comme cadre de vie pour un enfant, c'est assez excellent. »* Pour l'enfant Selva, qui aime aller à l'école et lire des livres, *« Forcalquier c'est calme et joli, silencieux. »*

Les adolescents et les jeunes adultes peuvent avoir envie de voir ailleurs, et peuvent aussi se former dans les lycées et universités accessibles dans le département ou plus loin : *« à l'adolescence, on est un peu plus attiré par les lumières de la ville. » « [J'ai] un fils de 17 ans qui est interne [au lycée de] Manosque et une fille de 19 ans, à l'école d'infirmière à Marseille. »*

On peut partir de Forcalquier, aller voir ailleurs et avoir envie d'y revenir, de s'y retrouver : *« J'ai eu la chance de naître ici. Et aussi, j'ai eu la chance de pouvoir aller ailleurs, pour me développer un peu les neurones, parce qu'il le faut. Et puis la chance, ensuite, de revenir ici. Quel bonheur ! »*

Sébastien y est revenu pour travailler, mais on comprend que d'autres aient éprouvé la même attraction pour des raisons différentes, venant former l'importante proportion de personnes qui habitent la commune sans y exercer d'activité : des retraités, des citadins en résidence secondaire. Ou encore des personnes sans emploi mais qui, quitte à vivre avec peu (chômage, RSA), trouvent ici de meilleures conditions en termes d'environnement et de qualité de vie. De même pour les personnes handicapées et/ou sous tutelles hébergées dans les foyers de Forcalquier.

De quoi Forcalquier est-elle emblématique ?

Forcalquier pourrait bien être emblématique d'une forme ou d'un moment d'équilibre entre des mouvements endogènes et exogènes.

Pour les premiers, les mouvements endogènes : la force encore vivante de son espace public et de ce que nous avons appelé son *temps public*, sa fidélité à elle-même, les ressources de ses habitants et l'attachement profond qu'elle suscite chez eux, la richesse de son territoire et l'équilibre "réticulé" qu'elle entretient avec son arrière-pays, sa force culturelle qui ne date pas d'hier, qui est tout sauf un vernis, un mouvement qui se dessine pour repenser et relocaliser l'agriculture... On pourrait aussi ranger dans ce chapitre une force extrêmement discrète, dont les effets sont invisibles parce que "en creux" : celle qui consiste à s'abstenir, à ne pas faire. Ne pas faire de voie de contournement ; ne pas brouiller le paysage urbain, ne pas détruire son imaginaire par la profusion habituelle des panneaux publicitaires ; ne pas peindre ses façades aux couleurs de Burano... ne pas rompre de façon désastreuse la continuité entre le passé, le présent et donc l'avenir, même si comme le dit Giovanni, cela a été une nécessité pour la génération qui abordait ce que l'on a paradoxalement nommé *les trente glorieuses* : « *C'est fou comme cette génération a déchiré la page du passé, la page de la guerre. L'oubli était une nécessité générationnelle*²³. »

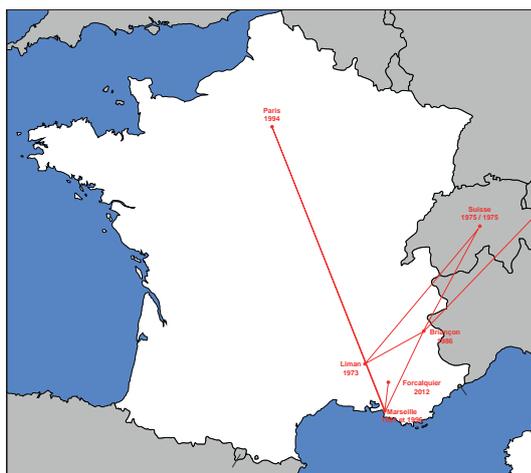
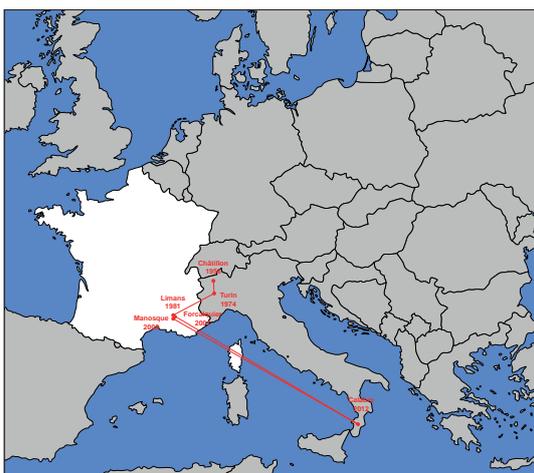
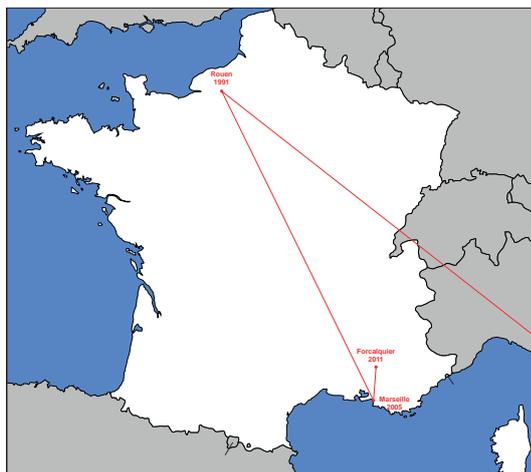
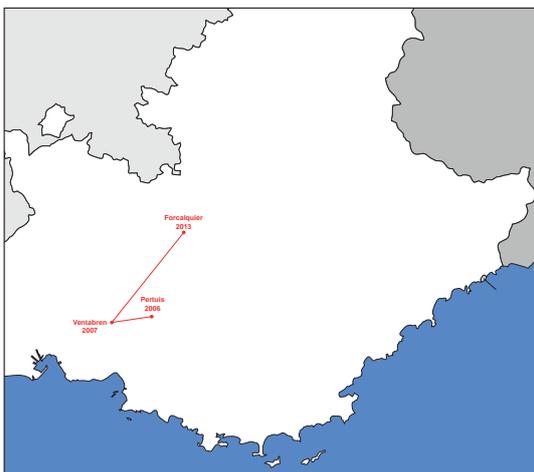
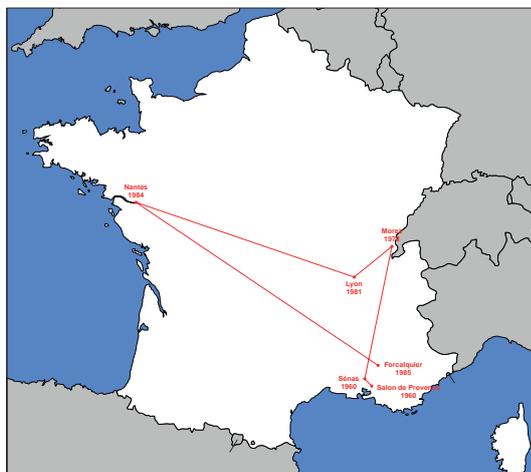
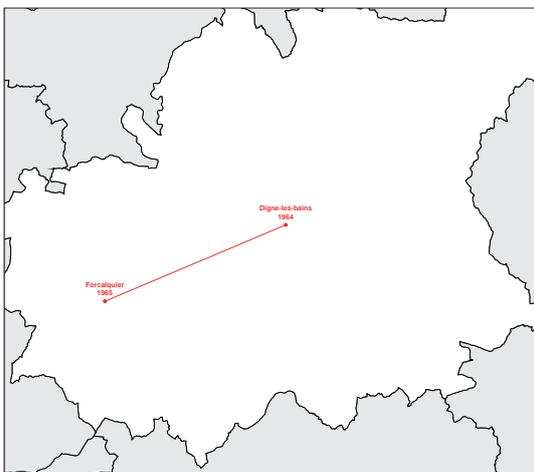
Pour les seconds, les mouvements exogènes qui viennent façonner et définir Forcalquier de l'extérieur : il s'agit des apports de la modernité lorsque celle-ci, par nature extra-territoriale, vient contester le territoire en le perturbant, voire en le "siphonnant". À ce titre les changements d'échelle, l'arrivée des ronds-points, celle des lotissements qui *cernent* la ville, des supermarchés à proximité, la transformation des modes de vie en modes d'animation et de consommation... Et pour mémoire : les autoroutes et voies rapides qui certes facilitent l'accès des touristes à la ville, et peut-être celui des enfants et des jeunes adultes à l'éducation et la formation, mais qui de fait ont davantage drainé les forces vives hors de ces territoires qu'ils ne les ont servis en les "désenclavant".

La conjonction d'une majorité de nouveaux habitants et d'une proportion importante de personnes n'exerçant pas d'activité sur place, développe une économie "résidentielle"²⁴ qui demandera sans doute beaucoup à Forcalquier pour maintenir cet équilibre, pour garder un territoire cohérent et surtout vivant, dans sa singularité.

²³ *En exprimant ainsi sa pensée, Giovanni pose la question logique du maintien de cette rupture, de cette amnésie aujourd'hui, et du bénéfice qu'il pourrait y avoir à s'en libérer. Il éclaire dans le même sens qu'a pu le faire la philosophe Hannah Arendt la phrase du poète René Char : « Notre héritage n'a été précédé d'aucun testament. »*

²⁴ *Les économistes et les géographes parlent d'économie résidentielle lorsque les revenus qui irriguent un territoire proviennent de l'extérieur : des touristes ou des résidents secondaires qui dépensent un revenu gagné ailleurs, des retraités qui dépensent leur retraite, fruit d'un travail effectué ailleurs ; une forte proportion de l'activité consiste alors à prendre soin (loger, nourrir, soigner, éduquer, etc.) de ceux qui sont présents sur le territoire. Cf. Laurent Davezies, *La République et ses territoires : la circulation invisible des richesses*, Seuil, 2008.*

Parcours résidentiels à Forcalquier



Géosymboles à Forcalquier



L'image que je préfère c'est la vue que l'on a devant soi, quand on arrive sur Mane par la route d'Avignon : on voit Mane, Forcalquier en arrière plan, le château de Sauvan en contrzbas, et la montagne de Lure en fond.



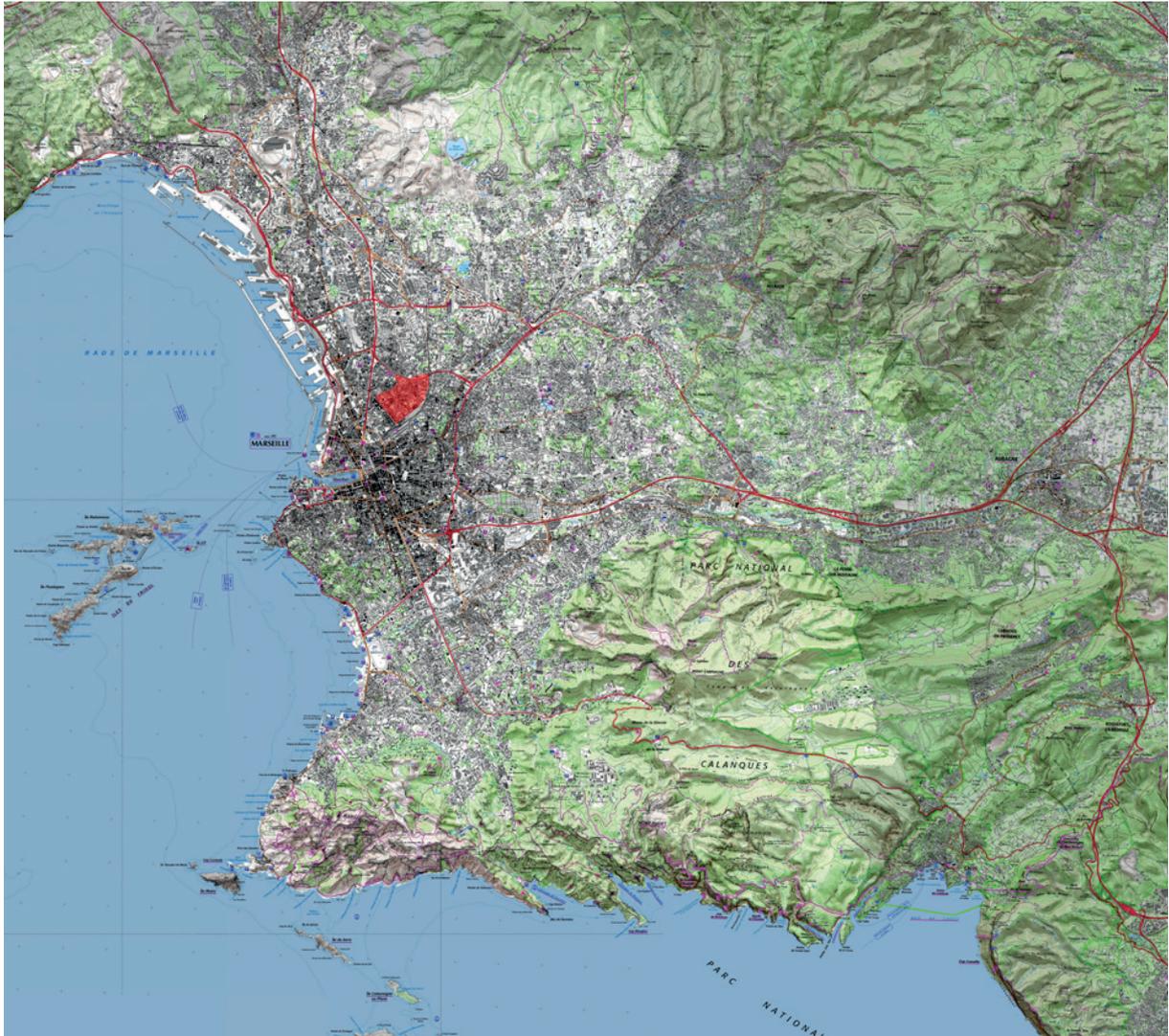
Si je devais choisir un endroit qui représente Forcalquier, ce serait le musée de Salagon, parce que c'est ce qui est le plus connu dans le coin. J'y suis allée plein de fois, c'est beau : il y a plein de jardins, des plantes, et des expositions.



Un autre symbole de Forcalquier, ce serait le village intra muros, la place Saint Michel



À 6 ans, j'ai vraiment commencé à aimer la Provence, la chaleur de la Provence, l'odeur du thym, de la sarriette, etc. Ça m'a chopé d'un coup ces odeurs et maintenant, elles portent cette réminiscence, pour moi c'est cette odeur qui représente là où j'habite.



La Belle de Mai dans la commune de Marseille (IGN)

2.2.3 La Belle de Mai



La Belle de Mai en vue rapprochée (IGN)

La Belle-de-Mai : rencontre au parc de la maternité

Le parc de la maternité est un lieu de nature accessible dans un ancien quartier industriel enclavé

La Belle-de-Mai que nous connaissons aujourd'hui est un quartier né de la modernisation du port et de sa connexion à de nouveaux réseaux ferroviaires¹ (faubourgs de St Mauron, la Villette et Belle de Mai). Situé dans un vallon entre ce qu'il reste de la butte du Lazaret à l'Ouest², la butte Saint-Charles sur laquelle ont été construites les voies de chemin de fer au Sud et à l'Est , les limites de la D4C sur l'ancien ruisseau de Plombières et le parcours de l'E714 au Nord, aux contraintes topographiques du site s'ajoutent des infrastructures importantes (auxquelles il faut ajouter une ancienne voie de chemin de fer qui traverse la Belle-de-Mai du Nord au Sud) et historiques liées au passé industriel de la ville (des usines et bâtiments industriels ont de grandes emprises) et la construction de l'autoroute A73 . « Oui, le quartier a évolué ; il y a d'abord eu la construction des autoroutes. A la Belle-de-Mai était prévue une pénétrante de quatre voix... »⁴

Les espaces verts sont rares, tout comme les espaces de jeu réservés aux enfants « De nombreux enfants jouent accompagnés de leur mère dans le square Dominique Tramoni au centre du Boulevard de Plombières bien que ce dernier soit très difficile d'accès et vétuste. »

Il n'y a pas d'aliments bio dans le quartier « Je fais mes courses en Biocoop donc je vais vers la place de la Castellane pour ça. Le lundi, je peux aller à la friche pour acheter des légumes mais, tout le reste, je l'achète en dehors du quartier. »

Plusieurs personnes expriment une sensation d'enfermement : « La nostalgie que je peux ressentir c'est celle de l'extérieur. D'ici c'est plus facile d'aller en voiture à Plan de Campagne qu'à la mer en vélo. » « L'arrivée sur le boulevard de Plombières est une respiration visuelle et sensible, un lieu d'où l'on peut apercevoir la roche qui affleure sur les trottoirs, des fleurs sauvages ainsi que des végétaux sur les collines environnantes ». Les rues du quartier sont visuellement fermées « je retrouve des rues étroites devenues familières, l'absence d'horizon » « L'horizon est invisible et le paysage formé par ces devantures et ces platanes est comme clos sur lui-même. Attirée par un îlot de verdure... » « Le lieu qui représente la Belle de Mai pour moi, c'est le parc de la maternité. Il est petit mais c'est un extérieur ». « Quand je veux montrer un endroit que j'aime

c'est en dehors du quartier : Notre-Dame de la Garde, les collines, le port, parce que c'est des endroits, où il y a plein de monde et puis j'aime la mer et la montagne, ça me permet de sortir de mon petit village. » A propos du parc de la maternité : « C'est un des rares espaces verts du quartier. » « Aujourd'hui, mon aspiration serait d'avoir un rez de chaussée avec un jardin. Le manque d'espace se fait sentir. On vit dans une densité urbaine très forte, il n'y a que le petit parc de la maternité pour être dehors. » « Je souhaite déménager dans un autre quartier, un autre appartement, parce que de ma fenêtre, je n'ai vue que sur un mur et une cour, dans laquelle certaines personnes de l'immeuble viennent fumer et parler sans jamais nettoyer. »

L'enclavement physique perçu par les habitants du quartier est également social. Le quartier se situe statistiquement à part à plusieurs niveaux : le pourcentage de cadres supérieurs y est deux fois moins important qu'au niveau de la commune de Marseille, le pourcentage de retraités y est plus faible alors que le pourcentage de la catégorie des « autres inactifs » est plus important. Les revenus moyens annuels par unité de consommation y sont très en dessous que ceux de la commune et la proportion des ménages imposés est plus faible. Le taux de bénéficiaires du RSA est à près de 70 pourcent alors qu'il est de 20 pour cent à l'échelle de la ville, le nombre d'étrangers y est deux fois plus élevé et enfin la part des usagers des transports en commun y est plus importante (et deux fois plus importante qu'au niveau national).

Le parc de la maternité est le symbole d'une nature refuge. Le quartier de la Belle-de-Mai est à plusieurs reprises décrit comme chaotique ou stressant, les espaces verts représentent alors pour ses habitants « une respiration » mais aussi un abri. « Ça me manque (de ne pas pouvoir entendre les oiseaux) depuis que je sature de l'hyper agitation de la Belle de Mai. » « J'aime le jardin de cette maison qui représente pour moi un sanctuaire calme dans une espèce de chaos » « C'est agréable de s'y rendre, de s'y retrouver (au parc de la maternité). Les gens sont plus détendus ici, moins nerveux que dans la rue. »

Le parc de la Maternité permet aux habitants de se rencontrer

« Les anciens y vont, ainsi que toutes sortes de gens. C'est un croisement de génération, une tour de Babel ! On y voit les enfants, les mamies, les mamans, tout le monde y vient. » « Quand je rencontre des gens nouveaux c'est soit devant l'école, soit au parc de la maternité. »

Ces rencontres sont d'autant plus importantes que la Belle de Mai est un quartier collinaire parcouru de ponts et de tunnels avec un côté « villageois » (de l'entre soi) et que

Le parc de la maternité met en contact les habitants du quartier avec une histoire légendaire

La maternité, désaffectée depuis plus de dix ans est un lieu connu des marseillais parce que « Tout Marseille est né là-bas. » « On dit que la Belle-de-Mai est le quartier le plus pauvre du monde, mais on oublie que ça a été le plus riche, avec des bastides, des grands espaces agricoles, la maternité, et la petite chapelle qui se trouvait au niveau des rails actuels, le cimetière au niveau de l'ancienne SEITA, etc. Pour moi c'est une belle légende. » Les habitants de la Belle de Mai sont nombreux à venir d'autres régions ou de l'étranger, c'est un quartier où il y a presque autant de personnes ayant récemment emménagé (entre deux et quatre ans) qu'ayant emménagé il y a plus de dix ans. Le

jardin peut donc représenter un ancrage dans le quartier et un lieu de rencontres, de passation.

+

A la fin du XIX^{ème} siècle, le chiffre de population de la Belle-de-Mai n'est pas distinct de celui du quartier Saint-Charles. Belle-de-Mai désigne « l'ensemble de tous les quartiers compris entre la Butte Saint-Lazare, le grand chemin d'Aix dit la Villette, le ruisseau de Caravelle ou des Aygalades, le ruisseau de Plombières, le Canal de Marseille, le boulevard Saint-Charles et la gare du chemin de fer. »⁵ Le quartier est inséré dans un projet de reconversion des casernes militaires de la Belle de Mai, sur 7 hectares, et l'élaboration d'un schéma de recomposition urbaine sur 140 hectares, aux abords de la nouvelle gare Saint-Charles et du pôle média de la Belle de Mai d'ici à 2030. Les limites administratives du quartier⁶ sont à ce jour le Bd des Plombières au Nord, la rue Guibal à l'Est, les rue Loubon, de Cossentite et Arnal à l'Ouest.

Sortir !

Davantage que vers la Friche, c'est vers le parc de la Maternité que convergent les pas de la plupart des habitants de la Belle-de-Mai que nous avons écoutés. C'est là qu'ils peuvent se ressourcer et se retrouver. « *On vit dans une densité urbaine très forte, il n'y a que le petit parc de la maternité pour être dehors.* » Le parc constitue à peu près le seul lieu de nature accessible dans ce que l'on peut décrire comme un ancien quartier industriel aujourd'hui enclavé. Le quartier tel que nous le connaissons est né de la modernisation du port et de sa connexion à de nouveaux réseaux ferroviaires. Il forme un vallonnement délimité à l'Ouest par les restes de la butte du Lazaret¹ ; au Sud comme à l'Est, par la butte Saint-Charles, sur laquelle ont été construites les voies de chemin de fer ; et au Nord, par le boulevard de Plombières construit en couverture de l'ancien ruisseau, puis le tracé de la voie rapide E714.



On entre dans le quartier par des tunnels dans le quartier délimité au Sud et à l'Est par la butte Saint Charles sur laquelle ont été construites les voies de chemin de fer

Les viaducs de l'autoroute A7² enjambent une partie du vallon qui, du Nord au Sud, est traversé par une ancienne voie de chemin de fer aujourd'hui désaffectée. Enfin, son territoire est régulièrement poinçonné par la présence de hangars, usines et manufactures témoins de

¹ La butte du Lazaret et celle où était située l'église Saint-Lazare ont été détruites au XIX^e et au XX^e siècle, la première pour combler le littoral, la seconde pour ouvrir le percement de l'A7.

² L'A7 s'achève par plusieurs viaducs au-dessus du quartier de la Belle-de-Mai jusqu'à la sortie du tunnel Saint-Charles. Depuis 2010, son arrivée dans la ville se situe 200 m environ avant la place Jules Guesde, dite "Porte d'Aix", où elle se terminait auparavant. Le réaménagement de l'ancien débouché de l'autoroute en jardins et en constructions (hôtel de la chaîne japonaise *Toyoko Inn*) fait partie de la vaste opération d'aménagement urbain conduite par Euroméditerranée.

son histoire industrielle, quelques domaines religieux, et par des grands ensembles comme la cité Bellevue. Le tissu urbain continu fait d'immeubles typiquement marseillais sur le modèle du "trois fenêtres", et d'anciens habitats ouvriers, certains en courées, s'inscrit dans les interstices de ces grandes infrastructures. Les limites administratives du quartier³ sont à ce jour le Boulevard Plombières au Nord, la rue Guibal à l'Est, les rue Loubon, de Cossentite et Arnal à l'Ouest.



Le tissu urbain continu est fait d'immeubles typiquement marseillais sur le modèle du "trois fenêtres"

Se retrouver au parc

Entre ces travées et à l'intérieur de ces frontières, les uns et les autres expriment une sensation physique d'enfermement : « *la nostalgie que je peux ressentir c'est celle de l'extérieur.* » Les rues du quartier sont visuellement fermées : « *L'horizon est invisible et le paysage, formé par ces devantures et ces platanes, est comme clos sur lui-même.* » plus loin : « *des rues étroites, l'absence d'horizon.* » C'est une sensation qui aspire l'imaginaire de nos interlocuteurs vers d'autres lieux, d'autres paysages, ailleurs : « *Aujourd'hui, mon aspiration serait d'avoir un rez-de-chaussée avec un jardin. Le manque d'espace se fait sentir.* » « *Je souhaite déménager dans un autre quartier, un autre appartement, parce que de ma fenêtre, je n'ai vue que sur un mur et une cour, dans laquelle certaines personnes de l'immeuble viennent fumer et parler sans jamais nettoyer.* » « *Quand je veux montrer un endroit que j'aime c'est en dehors du quartier : Notre-Dame de la Garde, les collines, le port, parce que c'est des endroits, où il y a plein de monde et puis j'aime la mer et la montagne, ça me permet de sortir de mon petit village.* » « *D'ici c'est plus facile d'aller en voiture à Plan de Campagne qu'à la mer en vélo.* »

Cette sensation physique d'enfermement semble s'accroître rétrospectivement au moment où, franchissant l'une ou l'autre des frontières du quartier, on débouche sur des paysages ouverts : « *l'arrivée sur le boulevard de Plombières est une respiration visuelle et sensible, un*

3

Données IRIS

lieu d'où l'on peut apercevoir la roche qui affleure sur les trottoirs, des fleurs sauvages ainsi que des végétaux sur les collines environnantes. » C'est d'ailleurs sur cette frontière Nord que l'on découvre avec étonnement l'un des rares espaces du quartier réservé au jeu des enfants « De nombreux enfants jouent accompagnés de leur mère dans le square Dominique Tramoni au centre du Boulevard de Plombières bien que ce dernier soit très difficile d'accès et vétuste. » En effet le square est cerné par les voies rapides.



On débouche sur le boulevard de Plombières, à la frontière Nord du quartier

Un poumon dans le quartier

Le parc de la Maternité reflète le quartier un peu comme une figure inversée. Aux dires des narrateurs, les vertus que condense le parc sont les symétriques des défauts et des manques qu'ils reprochent au quartier. À savoir :

Un manque "d'extérieur" et d'accès à la nature : « *Le lieu qui représente la Belle de Mai pour moi, c'est le parc de la Maternité. Il est petit mais c'est un extérieur.* » « *C'est un des rares espace vert du quartier.* »

Un stress et un chaos auquel on cherche à échapper : « *Depuis que je sature de l'hyper agitation de la Belle de Mai, ça me manque, de ne pas pouvoir entendre les oiseaux.* » « *J'aime le jardin qui représente pour moi un sanctuaire calme dans une espèce de chaos.* »

Un esprit de village où l'on est trop près les uns des autres : en effet le quartier, collinaire, traversé de ponts et de tunnels, crée des petites enclaves dans la grande : le parc et ses éléments de nature interviennent alors comme un tiers qui permet les rencontres, qui assemble des personnes aux origines et aux âges les plus divers. L'espace est suffisamment ouvert pour s'exposer et se voir les uns les autres d'un peu loin, pour laisser aux regards et aux relations une marge de manœuvre, une liberté typiquement "urbaine". « *Quand je rencontre des gens nouveaux c'est soit devant l'école, soit au parc de la maternité.* » « *C'est agréable de s'y rendre, de s'y retrouver. Les gens sont plus détendus ici, moins nerveux que*



« Le parc de la Maternité. Il est petit mais c'est un extérieur... C'est un des rares espace vert du quartier. »

« dans la rue. » « Les anciens y vont, ainsi que toutes sortes de gens. C'est un croisement de générations, une tour de Babel ! On y voit les enfants, les mamies, les mamans, tout le monde y vient. »

Imaginaire urbain

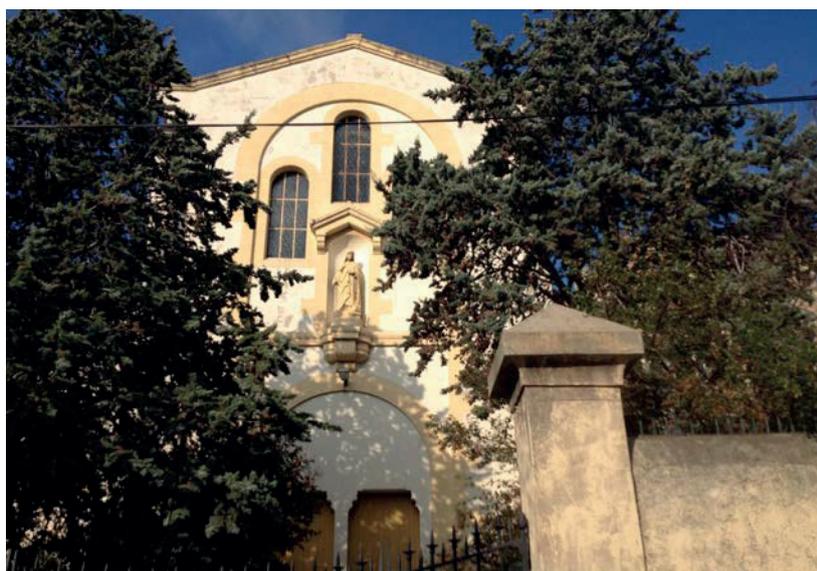
Les habitants de la Belle de Mai viennent en grande partie d'autres régions ou de l'étranger (41% d'étrangers et d'immigrés dans le quartier pour 16% dans la région). À écouter nos narrateurs, on peut penser que le quartier fonctionne pour les plus démunis comme un sas ou une marge de la grande ville. Les chiffres nous disent que ceux qui y ont récemment emménagé (entre 2 et 4 ans) sont aussi nombreux que ceux qui y demeurent depuis plus de 10 ans. Parce qu'il fait partie de l'imaginaire urbain de la Belle-de-Mai., le parc de la Maternité ouvert pour s'exposer et se voir les uns les autres d'un peu loin, pour laisser aux regards et



D'anciens habitats ouvriers

est susceptible de fédérer les habitants, les anciens comme les nouveaux, autour d'un bien commun et peut représenter pour ces derniers un facteur d'ancrage dans un quartier à la population mobile.

La maternité, désaffectée depuis 1996, est un lieu légendaire pour les habitants du quartier mais aussi pour l'ensemble des Marseillais : « *Tout Marseille est né là-bas.* » « *On dit que la Belle-de-Mai est le quartier le plus pauvre du monde, mais on oublie que ça a été le plus riche, avec des bastides, des grands espaces agricoles, la maternité, et la petite chapelle qui se trouvait au niveau des rails actuels, le cimetière au niveau de l'ancienne SEITA, etc. Pour moi c'est une belle légende.* » L'interprétation du nom lui-même de la Belle-de-Mai, une variété de vigne particulièrement abondante ou l'élection d'une reine enfant pour la fête des roses, reste elle aussi légendaire mais flotte encore dans quelques souvenirs.



Des usines, des manufactures, des domaines religieux...

Services publics et pauvreté

L'enclavement physique perçu par les habitants du quartier est également social. La Belle-de-Mai est le quartier le plus pauvre de France. Les revenus moyens annuels y sont à peu près la moitié de ceux de la région, cependant que le taux de chômage y est à peu près le double (19%, pour 10% dans la région) et que celui des bénéficiaires du RSA atteint des sommets : 72%, pour 9% dans la région.

La nouvelle population drainée par la présence du pôle d'attraction considérable que représente la Friche culturelle de la Belle-de-Mai ne constitue pas pour l'instant une dynamique susceptible de "renverser la vapeur" : « *C'est un quartier très pauvre et, même si commencent à arriver des bobos et des gens sympas, pleins de bonne volonté qui ont envie de faire bouger les choses, le quartier dans son ensemble se détériore.* » Les habitants sont nombreux à se plaindre du manque de considération envers le quartier de la part des services publics et citent en particulier un déficit d'entretien.

Le traitement du chômage, des échecs dans les parcours scolaires et professionnels, pourtant au cœur de leurs problèmes, ne fait pas l'objet de remarques en lui-même. Mais les récits de Nabila, exclue du collège le jour de ses 16 ans, de la jeune rom Daciana, maman de trois enfants à 19 ans, artisane, trilingue, capable nourrir sa famille et de se

soucier de beauté dans des campements régulièrement démantelés ; celui enfin de Jean, 50 ans de vie marginale, sont édifiants à cet égard.

On y lit que les compétences qui n'entrent pas dans les grilles d'évaluation scolaires et/ou professionnelles produisent de l'inégalité, une rapide marginalisation des personnes et à tout le moins un gaspillage dans la gestion des "ressources humaines" d'un quartier. Ce léger dysfonctionnement, durable et régulier, détraque une part de la mécanique économique et sociale, fait grossir le nombre, si important à la Belle-de-Mai, des laissés pour compte, et travaille à l'encontre d'une cohésion sociale. Le récit de Jean, qui dès l'enfance se crée et grandit dans la rébellion, puis dans l'illégalité, est particulièrement représentatif de cette impossibilité où se trouvent les institutions de détecter et d'utiliser les compétences des personnes dès lors qu'elles échappent aux normes. Lorsqu'il était enfant, si les institutions s'étaient suffisamment approchées de lui, avec un regard suffisamment objectif, il aurait certainement été classé dans la catégorie des surdoués. Cliver l'évaluation des compétences et le jugement moral sur les actes réactifs de l'enfant, et par la suite sur ceux de l'adulte, aurait permis de discerner et d'aider à faire fructifier l'extrême intelligence et les multiples compétences déployées par lui, déployées par défaut en marge du bien commun. De fait, tout au long de sa vie, il ne sera jamais abordé par l'institution scolaire, puis par celles de l'emploi et de l'insertion, que sous l'angle de son inadaptation. Ne pas se doter des outils adéquats dans le repérage des compétences des individus met en cause plusieurs formes d'économie : des économies psychiques et sociales, mais aussi celle d'un développement du territoire à partir de la richesse des individus qui l'habitent.



le quartier collinaire, traversé de ponts et de tunnels, crée des petites enclaves dans la grande

De quoi La Belle-de-Mai est-elle emblématique ?

Le redressement économique et le renouveau du quartier que les responsables appellent de leur vœux est là, à portée de main : il n'est pas dans l'innovation qui fait toujours chercher autre chose ailleurs, il est dans le potentiel de compétences et d'invention que

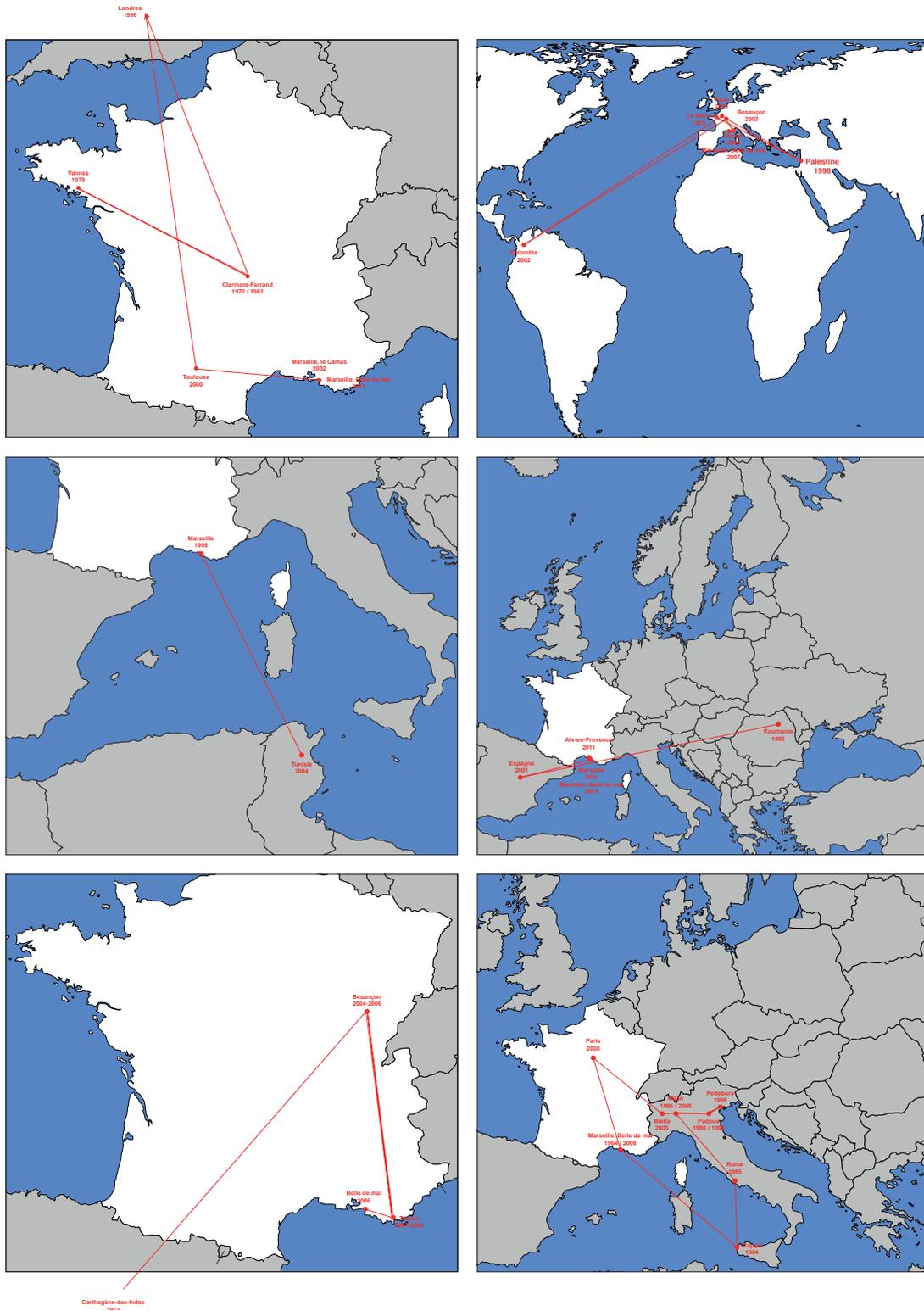
recèlent ses habitants pour peu qu'on y prête attention. Ce potentiel demande à être soutenu et accompagné plutôt qu'évalué et combattu par les normes et les procédures des administrations scolaires et de l'emploi. Ou expulsé par des politiques urbaines de table rase.

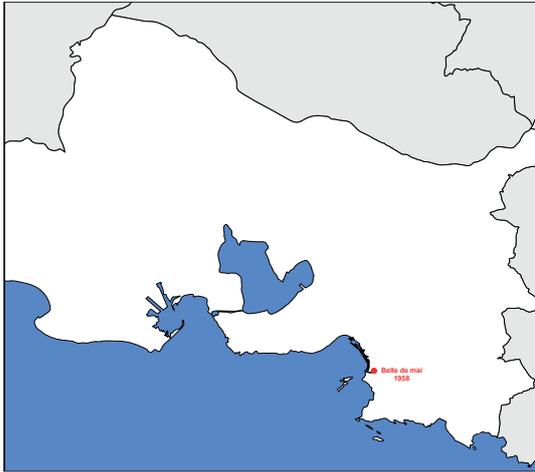
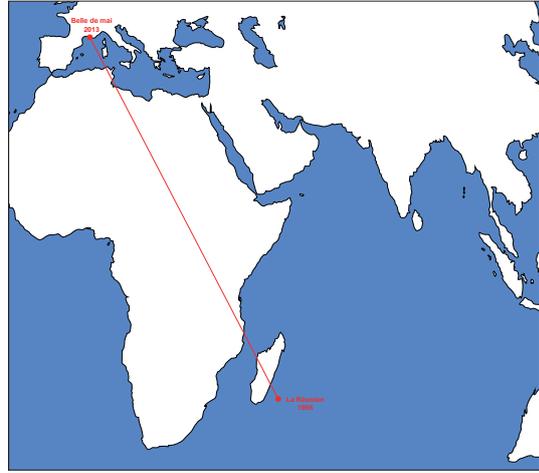
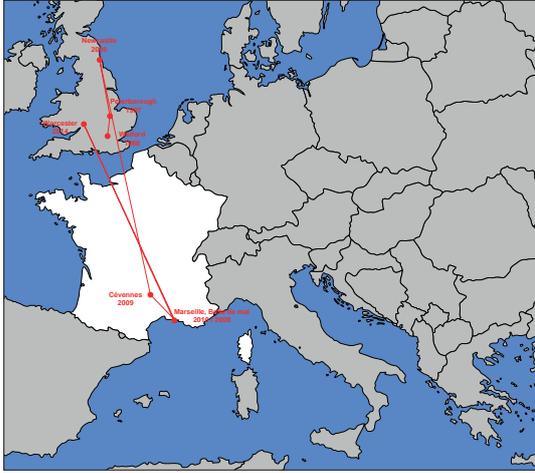
La politique d'exploitation des friches, c'est à dire une politique de reconnaissance, d'utilisation, d'amélioration et de développement de l'existant, a fait ses preuves à la Belle-de-Mai dans le domaine culturel. En elle-même cette politique, étendue aux autres domaines, par exemple le logement, les activités, constitue un modèle urbain respectueux, économe, qui trouve déjà quelques rares applications dans le monde. Elle permettrait un renouveau et un développement (remarquablement "soutenable") du quartier à partir d'une mixité déjà là et de ses singularités : son important patrimoine industriel et urbain, son patrimoine social et vivant, et même sa caractéristique de "quartier pauvre" qui induit les nécessités de la solidarité et d'une pensée économe, inventive.



La politique d'exploitation des friches, étendue à d'autres domaines que celui de la culture, permettrait un renouveau et un développement du quartier à partir d'une mixité déjà là et de ses singularité.

Parcours résidentiels à La Belle de Mai





Géosymboles de La Belle de Mai



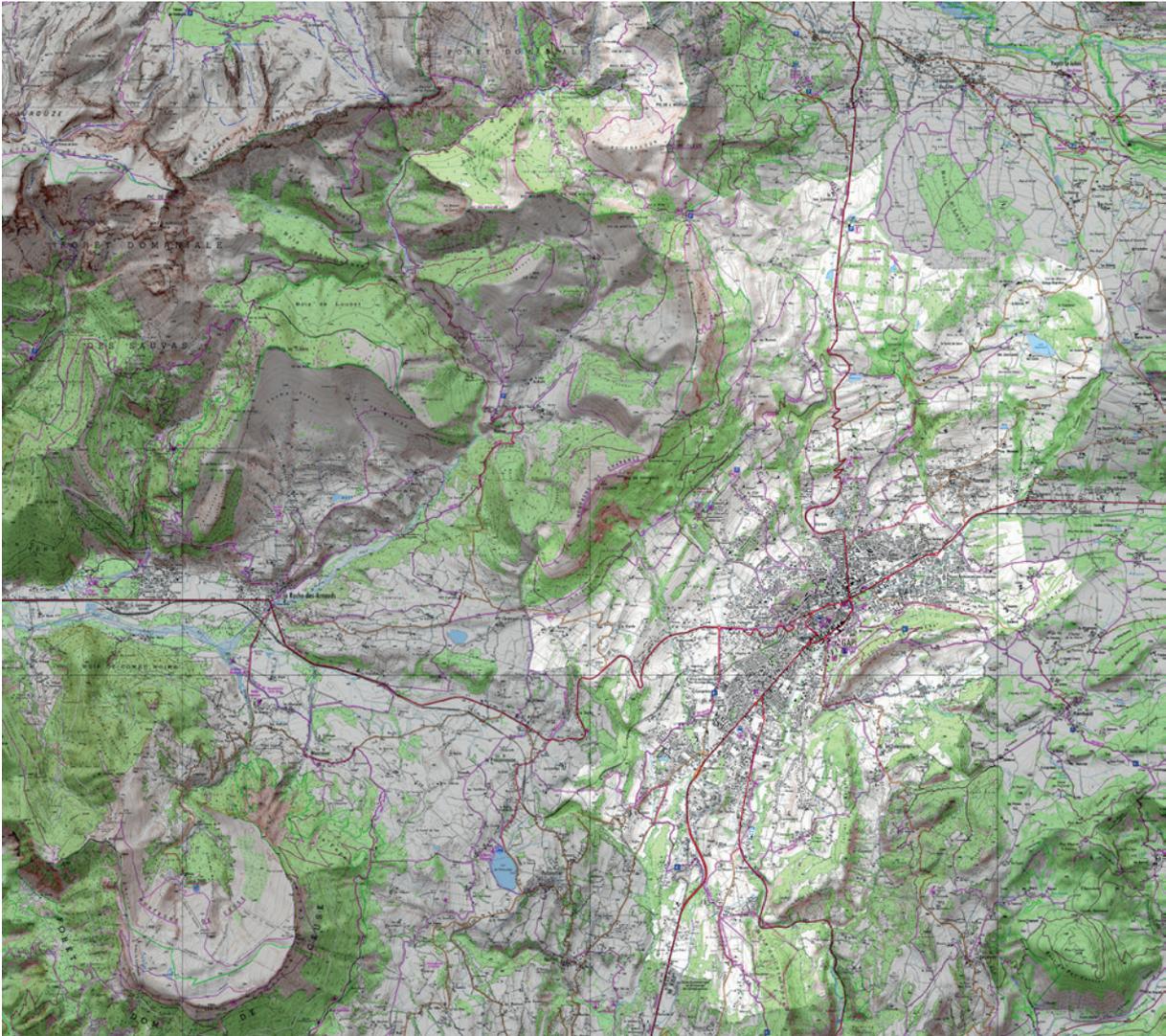
Le lieu qui représente vraiment le quartier, c'est le jardin de la maternité. Plus de la moitié de Marseille est né ici, et c'est à l'abandon ! Les anciens y vont, ainsi que toutes sortes de gens. C'est un croisement de génération, une tour de Babel !



Le lieu qui représente la Belle de Mai pour moi, c'est le parc de la maternité. J'y viens tous les jours. C'est mon lieu quotidien. Il est petit mais c'est un extérieur.

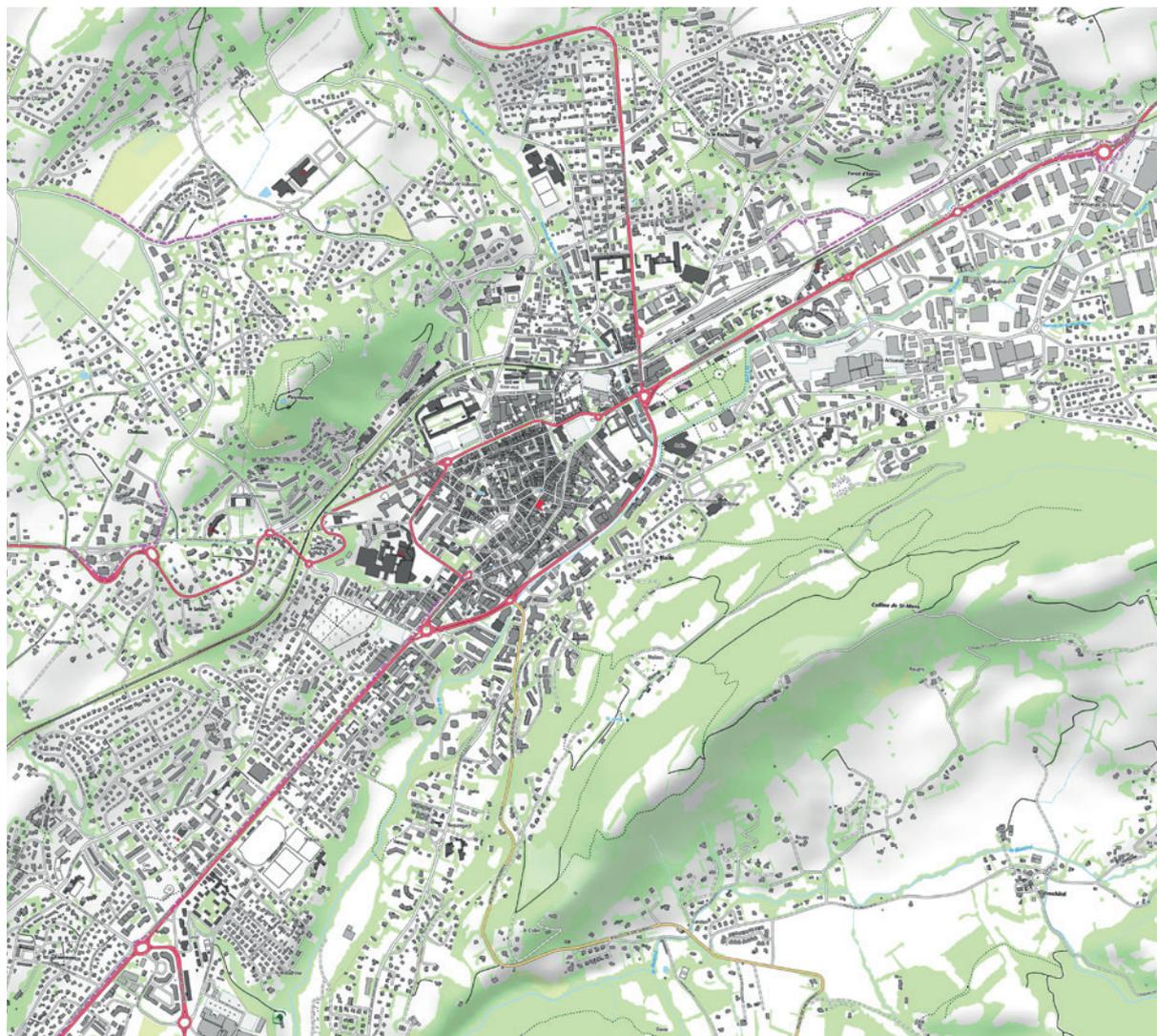


Pour moi le lieu emblématique de la Belle de Mai, c'est le parc de la maternité. C'est agréable de s'y retrouver. Les gens sont plus détendus ici, moins nerveux que dans la rue



La commune de Gap (IGN)

2.2.4 Gap



Gap en vue rapprochée (IGN)

Un mercredi matin du mois d'avril, nous partons visiter Gap depuis Marseille. Le temps est au beau fixe. L'autoroute a fait une large boucle autour d'Aix-en-Provence que nous n'avons pas aperçue, nous a fait passer à distance de Manosque, le long de ses lotissements et zones d'activités, puis nous avons longé depuis l'autre rive de la Durance, le versant en aplomb occupé par Sisteron et sa citadelle. Un peu avant Tallard, c'est le péage final de la Saulce. Nous laissons sur notre droite Tallard et la direction du col de Larche vers l'Italie qui passe par le lac de Serre-Ponçon et Barcelonnette.

Nous sommes arrivées au pays de la montagne. Nous continuons notre montée vers le Nord par la Nationale 85 qui conduit à Gap - d'où l'on peut soit, continuer vers Grenoble par le col Bayard soit, obliquer vers le Nord-Est et rejoindre Briançon puis le col du Montgenèvre. Notre route traverse une haute plaine, sur notre droite, un aérodrome et des constructions, certaines arachnéennes, accueillent les sports de l'air : les planeurs qui font du "vol à voile", les parachutes et autres parapentes. Une dernière montée et notre route, par un ample virage, ouvre un panoramique sur le pays de Gap. On voit le dernier tronçon de la route filer droit jusqu'à la ville qui apparaît groupée comme une tulipe au sommet de sa tige. La montagne de Charance est

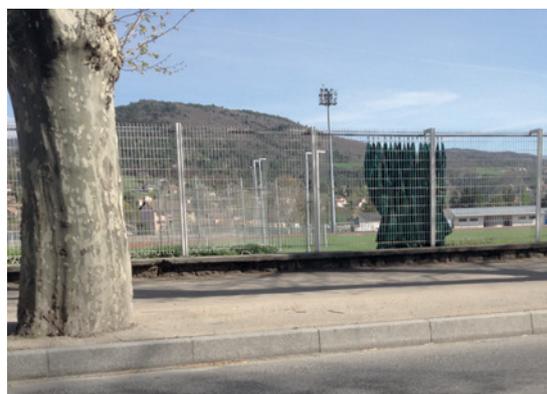


un temple avec fronton, colonnes et verre fumé

là, avec les autres, qui forment son horizon qu'on ne peut qualifier autrement que de grandiose. La neige recouvre encore les plus hauts sommets d'un blanc étincelant.

Le premier grand rond-point du Sud nous présente sur la droite son parc technologique "Micropolis". Nous laissons sur notre gauche la route d'Essa-

gnières, à laquelle nous rendrons visite avant de repartir. Nous avançons droit dans le tissu un peu lâche de maisons, halls automobiles et propositions commerciales diverses qui caractérise les entrées de ville à peu près partout. À droite une magnifique piscine, probablement la piscine municipale. Le deuxième rond-point est flanqué d'un temple avec fronton, colonnes et verre fumé qui pourrait faire écho à Micropolis. L'entrée se fait plus urbaine notre route devient l'avenue Jean Jaurès, une contre-allée et des arbres d'alignement accompagnent et régularisent avec une certaine douceur la perspective qui nous amène au seuil du centre ville. Auparavant elle nous a fait longer, sur notre droite



un stade qui se ferme à la vue au moyen d'un rideau qu'on tire

également, le seul stade que je connaisse qui se ferme à la vue au moyen d'un rideau qu'on tire ; et franchir un dernier rond-point où nous avons laissé sur notre droite le boulevard Georges Pompidou qui contourne le centre.

Nous voilà cette fois-ci dans le méplat, une petite place triangulaire partiellement arborée, d'une fourchette à trois dents qui se sépare entre les rues du Temple, du Colonel Roux et Carnot, qui irriguent la ville selon la direction Sud-Est/Nord-Ouest.

Pour continuer notre chemin il faut à l'évidence prendre la rue Carnot. Une rue dont le sol et l'aménagement, très soignés, évoquent ceux d'une zone piétonne. Une plateforme remplace le profil des trottoirs et chaussée ; de part et d'autre du passage central, les voitures sont interdites d'empiéter et de stationner par deux colliers de boulets noirs qui semblent simplement posés sur le sol, procurant un léger trouble à l'idée qu'ils pourraient se mettre à rouler n'importe où entre les pieds des passants et les roues des voitures. Mais ils sont certainement



deux colliers de boulets noirs qui semblent simplement posés sur le sol

solidement arrimés, provoquant aussi certainement quelques chute et contusions. Au début sur la droite, un cinéma Le Palace,

ensuite toutes sortes de commerces, banques, Monoprix, franchises... Au bout de la rue, une place en triangle autour de sa fontaine centrale, nous interdit de continuer tout droit et nous oblige à glisser vers la droite jusqu'au prochain rond-point. Devant nous, l'imposant édifice de Vauban, la Cité administrative Desmichels, qui nous invite à stationner sur sa vaste esplanade transformée en parking. Nous y revien-drons. Nous préférons poursuivre notre



2 km de zone d'activités ininterrompue à droite comme à gauche

chemin pour voir où il nous conduit et comment on ressort de Gap. Le rond-point nous fait croiser les directions Sud-Est (boulevard Pompidou) et Nord-Ouest (boulevard de la Libération) du boulevard périphérique ; nous choisissons la direction médiane, la Nationale 85 vers le col Bayard. Là aussi notre avenue est bordée d'arbres et d'une contre allée, puis de nouveau le tissu se relâche jusqu'à l'entrée Nord-Est de la vile.

Au début de l'avenue, à gauche l'accès à la gare, en face le parc de la Pépinière. Après le parc, un grand

polyèdre noir¹ posé sur un parking. Ensuite, du supermarché Leclerc au Géant Casino, nous traversons deux kilomètres de zone d'activité ininterrompue à droite comme à gauche. Je retiens le nom étrangement japonais de zone de Tokoro. La partie à gauche, entre la voie ferrée et nous, est manifestement plus ancienne, avec quelques bâtiments peu entretenus. Les ronds-points se suivent et se ressemblent, seul leur taille varie. Fin de Gap. Nous nous servons d'un dernier rond-point pour faire demi-tour, c'est pratique.



ses façades soignées dont certaines sont colorées...

Nous revenons nous garer sur l'esplanade de la Cité Desmichels. Les toits des carrosseries forment une vaste surface luisante, presque continue. De là,



...dont d'autres ont gardé une austérité montagnarde

¹ Renseignement pris, il s'agit du *Quattro*, une grande salle de spectacle où les Gapençais peuvent venir écouter des chanteurs en tournée, des concerts... ; ses gradins rétractables lui permettent d'accueillir toute autre manifestation (expositions, salons...)



les rues nous paraissent fréquentées et très vivantes

après avoir traversé le boulevard qui fait le tour de la ville, nous entrons directement dans le tissu des rues et places du centre que nous sillonnons à pied. La ville nous parle gentiment à travers son échelle



les devantures variées des commerçants et artisans ont souvent quelque chose de très personnel

relativement basse, calme ; ses façades soignées dont certaines sont colorées et dont d'autres ont gardé une austérité montagnarde dans leur usage du ciment, des pierres et des gardes-corps en fer ; certaines de ses ruelles étroites qui, du coup, paraissent hautes, ses passages sous les maisons donnant sur des coulisses protégées, des esca-



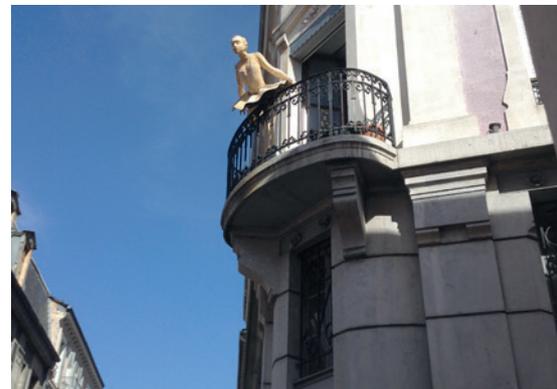
les expositions dans les vitrines rendent visibles les "tendances" liées au paysage qui environne la ville

liers, des espaces un peu biscornus qui donnent à penser. Malgré quelques magasins fermés les rues nous paraissent fréquentées, et très vivantes à travers les devantures variées des commerçants et artisans qui ont souvent quelque chose de très personnel, parfois même une touche ingénue ou fait-main. Les enseignes des magasins, les expositions



les thèmes de la santé, du bien-être ou de l'écologie

dans les vitrines rendent visibles les "tendances" : liées au paysage qui environne la ville, aux sports qui s'y pratiquent, mais aussi au souci d'une vie en lien avec cette nature partout présente, à travers les thèmes de la santé, du bien-être ou de l'écologie. Nous faisons une pause sur la grande place triangulaire Jean Marcellin. En ce début d'après-midi les



une jeune-fille évoquant une danseuse de Degas domine la rue depuis le balcon d'une fenêtre d'angle

terrasses de café sont pleines de monde. La place bruisse de toutes ces présences, de jeux d'enfants, de discussions animées. Le paysage sonore présente une belle amplitude dans ses tonalités et dans ses volumes : on aimerait l'enregistrer.

Plus au Sud, la ville est moins passante mais toujours intéressante : on a envie de savoir ce qu'il y a après le coin de la rue. Surprise : la prison de Gap est encore dans le centre la ville, nous traversons son parvis. Notre déambulation nous amène au bord du petit boulevard de ceinture. L'hôpital est

de l'autre côté, lui aussi est proche du centre et, comme il se doit... juste avant le cimetière (que nous n'avons pas visité).



une femme qui lit un livre assise sur la margelle de la fontaine

De retour vers le parking, nous remarquons, plantées dans l'espace public, des sculptures dont les figures "réalistes" cherchent à surprendre le regard du visiteur : une jeune-fille, évoquant une danseuse de Degas, domine la rue depuis le balcon d'une fenêtre d'angle, une femme qui lit un livre assise sur la margelle de la fontaine, non loin quatre figures de femmes élancées, debout sur le trottoir...



des maisons mitoyennes organisées en hémicycle autour d'une prairie

Ce ne sont peut-être pas des installations éphémères. Avant de repartir nous faisons un "tour de ville" par le boulevard de ceinture : le boulevard Pompidou est manifestement l'endroit où le centre de la ville a tenté de se développer selon les théories urbanistiques de l'époque (celle de Pompidou) : grand immeubles posés au sol sans lien ni entre eux, ni avec l'existant, ni avec le développement organique de la ville, séparés de la large voie par des parkings et des espaces verts... Avant de repasser par le rond-point N85/N94 (près du parc de la Pépinière) nous apercevons sur notre droite la patinoire municipale et le stade de Glace.

Ensuite nous traversons rapidement les lotissements Sud en faisant des S à travers la nappe im-

pressionnante qu'ils forment de part et d'autre de la nationale que nous avons empruntée pour venir. Dans la partie la plus à l'Ouest, à la hauteur du stade, les plus anciens datent des années 50 (les



Deux petits collectifs habitent en face, dans la forêt

voies sont encore maillées), autour d'HLM qui leur sont contemporains, ensuite les constructions de pavillons et de collectifs s'échelonnent sur toutes les époques jusqu'à aujourd'hui.

Notre dernier détour nous emmène au début de la route d'Essagnière, pour voir celui qui nous a été signalé : construit au début des années 80² autour d'une prairie en lisière de forêt, des maisons mitoyennes organisées en demi cercle. Deux petits collectifs habitent en face, dans la forêt.

Nous quittons Gap pour Marseille. Nous redescendons de la montagne. Nous voulions envoyer des cartes postales de Gap, nous avons cherché partout, nous n'en n'avons trouvé que très peu. Beaucoup de cartes de la montagne ou des Alpes en général, des différents pics avec leurs altitudes ; un chalet, des fleurs ou des endroits anonymes intitulés "paysages du Champsaur" ou du "Queyras" ; des vues sur des tourtons et autres spécialités locales avec recettes, sinon, des cartes avec des images potaches. Une marchande de souvenirs, elle-même nostalgique (un comble ou un pléonasme ?), vendait des reproductions qu'elle avait faites faire à partir de cartes anciennes, en gris et blanc : Gap en 1900 ou en 1930, ou 1950. Gap n'a plus ce goût de se montrer sous son meilleur jour, de faire connaître les différents points de vue dont elle est fière ou qui sont à ses propres yeux significatifs ; de nous dire : « vous êtes ici ! » pour que nous puissions écrire au dos : « nous y étions ! » Nous avons quand même posté quelques panoramiques de la ville au pied des cimes enneigées pour attester auprès de nos amis du goût que nous avons pris à cette courte expédition dans notre ville à la montagne

² *Thierry Drousseau architecte*



Le lotissement du Bois-Saint-Jean dans le sud gapençais

Nous avons hésité dans le choix de notre rencontre emblématique de la ville de Gap. Celles qui se font sur le marché apparaissaient de façon récurrente et riche ; mais elles n'intégraient pas autant que celle que nous avons finalement choisie la relation tellement prégnante des Gapençais au territoire qui les enveloppe. Le Bois de Saint Jean est un lotissement très particulier situé au Sud du centre ville, route des Eyssagnières, à proximité du parc *Micropolis* et de ses ronds-points. La façon qu'ont développée ses habitants d'y *vivre ensemble* nous a paru rassembler davantage d'éléments à la fois singuliers et propres à la ville de Gap - tout au moins tels que nous avons pu les appréhender dans les récits et visites que nous avons réalisés.

À savoir : des pratiques hybridant un mode de vie urbain et un rapport étroit à ce territoire de moyenne montagne. Une perception *plénière* exprimée par nos narrateurs, intégrant le temps et l'espace, les éléments naturels : l'eau, *l'air*, la terre, les animaux, la météorologie ; les aspects visuels, sonores, d'états d'âme, d'ambiance, relationnels... Non sans une tendance nette à "l'entre soi", une perception du groupe social quasi "ilienne" par laquelle l'intérieur est ressenti comme en équilibre, économe et harmonieux, et l'extérieur comme exportateur de ses problèmes, par là source de désordre. Avec peut-être un brin de nostalgie.

Les rencontres de Gap : vivre ensemble au Bois de Saint Jean

L'idée est forte qu'habiter au Bois de Saint Jean, c'est jouir pleinement de la vie, que l'environnement ne se réduit pas à un décor pour l'habitat « *Ici, ce n'est pas un patrimoine mais plutôt un lieu de jouissance de vie.* »

Les échanges avec l'environnement sont constants et productifs.

On tire un profit du lieu : « *c'est la sérénité : quand je regarde les arbres, ça m'apaise. Il se passe toujours quelque chose dans un bois : on voit le vent se lever, trois tourterelles de Turquie s'envoler, les écureuils sautant d'un arbre à l'autre le matin ; à l'automne c'est flamboyant, l'hiver le bois est gris, vert tendre au printemps... on est en spectacle.* » « *J'aime le bois pour aller se balader, trouver des morilles* » « *On y joue à la pétanque.* » « *c'est le paradis des enfants. Ils partent pique niquer et jouer dans les ruisseaux toute la journée, ils font des cabanes.* »

Mais on entretient aussi avec lui un dialogue constructif, on s'en occupe : « *On surveille les plantes du biotope, qui a été classé. On regarde, on repère, on surveille nos torrents : on a construit de petites digues en croisillon de bois à la façon japonaise en cas d'inondation, car ici, c'est une zone inondable. On nettoie les ruisseaux [...et] les berges.* » « *Nous avons un responsable du bois et des corvées communes,* » « *un compost en commun* » « *Certains [s'occupent du] comptage d'oiseaux c'est donc une station d'observation [...] On décompte au chant d'oiseaux et on renvoie nos observations à la ligue de protection des oiseaux et d'autres sites nationaux.* »... « *et ainsi des liens se sont créés.* »

Et c'est ce rapport au territoire, comme tiers, qui a de fait créé les rencontres et structuré les relations entre les habitants, non l'inverse : « *Ici, le lieu modèle la vie des gens, et une vie en commun. Le lieu nous a forcé à mettre en commun* » « *le quartier s'est sédimenté* » « *nous nous sommes regroupés dans une association* » « *il y a tout un travail de partage, de gardes d'enfants...* » « *on prend des repas en commun* » « *chacun fait attention à l'autre.* »

Si le terrain a été loti par un promoteur, on n'y a pas pour autant dessiné un urbanisme de lotissement : pas de voirie en arbre, les maisons ne sont pas chacune au milieu de sa parcelle mais mitoyennes, inscrites dans une *forme* urbaine : ici un croissant, la forêt a été respectée¹ ainsi que son chemin de lisière qui forme le diamètre du demi-cercle, et qui est resté passant.

Pas de murs ou de grillages pour séparer les parcelles, mais un espace commun à l'intérieur du demi-cercle. Il est intéressant de voir que cette disposition a permis à chacun de faire évoluer sa maison à son gré et à tous de se concerter sur le meilleur usage de l'espace commun central : « *ce n'est pas chacun son pré.* » L'option prise est remarquablement pertinente : « *Au début, nos parcelles étaient ouvertes et on les a fermées en mettant des petites haies.* » On sait en effet que si l'usage d'un espace commun n'est pas seulement *collectif*, ce qui amène à une confusion et rapidement à une absence d'entretien, mais *partagé*², les responsabilités sont claires et peuvent donc s'exercer.

1 *Au lieu d'arracher les arbres pour lotir le terrain en pavillons, on y a implanté dans le bois deux petits collectifs traversés chacun par un patio en long.*

2 *Cf. les travaux d'Elinor Ostrom sur les biens communs et ceux de l'École française de proximité.*



L'espace commun a disposition des habitants, à l'intérieur du demi-cercle

Ce qui intéresse particulièrement notre propos c'est que si les habitants du Bois de Saint Jean sont bien chez eux, ils habitent tout autant la ville : « *On aime aller au marché : on a nos producteurs locaux, pour la viande, le fromage... et on leur est fidèles.* » « *on va au centre ville pour faire nos courses, aller au cinéma ou chez le médecin.* » « *J'ai gardé des relations du boulot, on voit les voisins, des personnes dans le bus gratuit, à la bibliothèque, au théâtre, au marché³.* » Ils sont aussi en relation avec le monde : « *on peut aussi voyager* » mais « *quand on part, on emmène le soleil avec nous* » et... « *partir, c'est aussi le plaisir de revenir.* »

Le fait que ceux qui habitent ailleurs dans la ville viennent s'y promener signe cet absence d'enclavement : « *Je fais des balades dans Gap [...] : au centre-ville [et] aussi parfois vers le Bois de Saint-Jean.* » dit Paule qui habite plus à l'Est.

Dans cette configuration idyllique, nous rassurerait presque la petite pointe d'ostracisme énoncée par Alain : « *On n'est pas sur le qui-vive. Pourtant, dans le lotissement de derrière, ça s'est beaucoup construit, style Côte d'Azur, avec des maisons isolées. Eux se font cambrioler régulièrement...* » et Catherine : « *je ne suis pas agressée par l'extérieur, [sauf] maintenant un peu [par le lotissement] Bouygues à côté.* »

L'isolement et les mutations

Le Bois de Saint Jean nous a donc paru une sorte d'analogie de la ville elle-même. En effet si la crainte de se trouver isolé est énoncée par les Gapençais rencontrés, c'est pour se répondre finalement que cette pensée véhicule aussi un certain bonheur ; par contre la menace qui paraît davantage opérante, c'est celle des mutations **sociétales** en cours, qui viendraient bousculer les modes de vie, les échelles et les repères, ici comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs.

La revue rapide que brosse Clémence se situe dans le registre des façons d'être : « *on vit dans une société anxieuse. Beaucoup de mutations ont eu lieu en très peu de temps.* » « *Il*

³ *Jusque là, toutes les citations sont extraites des récits des deux habitants rencontrés au Bois de Saint Jean : Alain et Catherine.*

me semble que la société est trop gourmande, en veut toujours plus » « on ne prend plus le temps d'apprécier ce qu'on a » « les produits maintenant s'éloignent de la nature avec les OGM, les pesticides. » « [On perd le sens] de la générosité, de l'entraide, savourer le temps, en prendre avec les autres dans des rapports humains directs, prendre le temps de s'apprécier, de se découvrir, même si je n'ai rien contre Internet. On touche à des repères fondamentaux [comme] la famille. »

Les constats de Jean-Claude relient deux sortes d'identités : celle de Gap, ville peu ouverte, qui se chercherait aujourd'hui face aux mutations économiques et technologiques ; et celle des esprits « manipulés » qui, dans le cadre autant de la mondialisation que des récentes évolutions démographiques, auraient des réactions *identitaires*, asociales : « À Gap, il y avait des usines, mais elles ont toutes fermé. Maintenant, on a du tertiaire et de la vente. Depuis les années 50, la ville a connu une mutation complète. La plupart des gens travaillent dans la fonction publique. Du coup, on n'a pas ressenti la crise⁴. C'est maintenant et de manière insidieuse que cela arrive avec le nombre de fonctionnaire qui est en baisse. Les infrastructures se vident, le tourisme est aléatoire : c'est une période d'interrogation identitaire. » « Reste tout de même la belle nature pour se balader. Mais que reste-t-il pour produire ? » Puis : « Il y a peu de délinquance ici. » « L'arrivée de populations précaires est récente : ce sont surtout des Marseillais. On voit donc arriver des problèmes extérieurs au département et les incivilités augmentent [...] On a beaucoup de mal à intégrer ces populations, parce qu'on n'est pas très ouverts, on a un caractère fermé. » « Pour nous ça avance à marche forcée, parce qu'on n'a jamais été un lieu de passage, ça n'est pas cosmopolite. » « Quand j'étais jeune, il y avait une famille de noirs à Gap. » « La mondialisation, la technologie non maîtrisée, la destruction de l'environnement, la surabondance d'information permettant toutes les manipulations, toutes les réactions identitaires asociales, me font peur. »

Les zones qui entourent Gap, le parc technologique de Micropolis ou la zone d'activité de Tokoro, ne sont pas évoqués par nos narrateurs lorsqu'il est question de développement économique : elles ne le sont qu'en association avec les supermarchés et les métamorphoses urbaines.

L'isolement crée des liens, une ville pôle

L'isolement géographique de Gap présente différentes facettes, et il est vécu de façon diversifiée. Son éloignement des grandes villes, signifie aussi pour elle une certaine liberté, une préservation de sa singularité : « Le département compte 120 000 habitants, dont le tiers est à Gap, sa préfecture. Il n'y a pas de grandes villes autour. » Cette aire clairsemée garantit sa présence.

D'autant que tous les services publics sont là. Les transports sont suffisants⁵ et gratuits. Si l'on prend l'exemple de l'enseignement, Gap est capable de former la totalité de ses

4 Le revenu moyen (20 935 €) à Gap est supérieur à celui du département mais inférieur à celui de la région et de la France (21 574 €). Les personnes qui exercent une profession représentent 55% de la population active. Les catégories sur représentées par rapport aux moyennes nationales sont les retraités (30% pour 26%), et les employés (20% pour 17%), sous représentés les cadres supérieurs (6% pour 9%) et les ouvriers (10% pour 13%).

5 Le réseau LINEA des Transports urbains gapençais dessert gratuitement toute la communauté d'agglomération avec 33 lignes régulières, 10 bus scolaires et universitaires et une navette dite « du cœur de ville » ; il est complété par 8 taxibus à la demande (le matin pour l'après midi), 1,50 € le trajet.



L'isolement géographique de Gap, entre les Alpes et la Provence

enfants et de ceux des environs dans ses collèges et lycées⁶, ces derniers assurant de nombreux BTS⁷. « *On a de très bons résultats scolaires et c'est vrai que les enfants évitent la fatigue liée aux transports et puis, les enseignants les mieux notés viennent ici.* » Pour les études universitaires, d'après nos narrateurs, « *les grandes villes* » peuvent être ralliées sans trop de difficulté : le plus directement Marseille⁸, ou Grenoble⁹ avec laquelle Gap semble entretenir un lien particulier, mais aussi Lyon ou Montpellier, ou encore Paris¹⁰. Tous les cas se présentent alors : des allers-retours hebdomadaires jusqu'à l'émigration pour un terme plus ou moins long dans lequel études et emplois peuvent s'enchaîner.

Pour le secteur culturel, la ville possède déjà plusieurs salles de cinémas *à l'intérieur de ses murs*, (et non des Multiplex vendus clefs en main), un théâtre et des lieux pour de évènements divers (concerts, expositions, etc.), en particulier le *Quattro* (sur la sortie de Gap vers Embrun) ; le projet du *Carré de l'Imprimerie* accueillera plusieurs types de manifestations en plein centre de la ville.

Pour le secteur commercial, la situation a beaucoup évolué : « *Pendant les vacances, quand on voyageait, on était éblouis par les grands magasins, parce qu'ici on n'avait rien. Il fallait faire les gros achats sur Grenoble ou Nice. Et maintenant la ville est envahie de grandes surfaces. Pour faire les courses, on prend la voiture.* » Les grandes villes peuvent rester

6 *Et dans des établissements supérieurs pour certaines matières : un DUT Gestion des entreprises et des administrations, un master professionnel Métiers de la montagne unique en France, une licence de Maintenance aéronautique ; on trouve également à Gap un Pôle d'excellence rurale et un Pôle STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives).*

7 *À Gap le niveau de diplôme est plus élevé que la moyenne nationale, sauf au-delà de Bac+2 où il devient très légèrement inférieur.*

8 *À 180 km dont 160 km d'autoroute ; quotidiennement 5 trains aller et 4 retour (3h à 3h30).*

9 *À 140 km dont 45 km d'autoroute ; quotidiennement 5 trains aller et 6 retour (2h15).*

10 *Liaison SNCF par Marseille, Aix-en-Provence, Grenoble ou Valence.*

ponctuellement attractives pour certains achats spécifiques, mais elles sont de plus en plus concurrencées par internet.

Ainsi, au jeu des attractivités respectives, c'est plutôt Gap qui fait figure de pôle central. Outre sa capacité d'aimantation que nous abordons au chapitre suivant, elle a atteint une masse critique suffisante (démographie¹¹, emplois, animation, commerces) pour permettre aux villages environnants, plus haut perchés et isolés dans la montagne, de subsister comme des entités vivantes. Maxime : « *[Je vis à X], c'est un village dortoir de Gap : tout le monde ici travaille à Gap. C'est très sympa, il y a une superette, une pharmacie, un café-restaurant et une boulangerie. C'est un petit village autonome.* » Les villages sont bien reliés par la route, Maxime ne se déplace qu'en voiture, mais il pourrait également utiliser les cars qui irriguent la vallée et ses pentes par des navettes régulières.

Une ville "aimant"

La ville semble exercer une véritable aimantation : autant pour retenir ceux qui y vivent que pour y attirer ceux qui arrivent d'ailleurs.

Clémence : « *On n'est jamais partis loin de Gap.* » Pascaline : « *Je suis née en juin 1962 à Gap. Je n'ai jamais quitté Gap. [Mes parents habitent] le lotissement derrière le cimetière, ils vivent toujours là-bas.* » Jean-Claude : « *Ma grand-mère a eu 12 enfants : la grande majorité des enfants est restée à Gap [...] Dans notre génération [...] on a fait peu d'études longues et on a pu rester à Gap. Nous avons aussi la volonté de rester dans la ville choisie par nos parents.* » Florian : « *Derrière la ferme, il y a encore la calèche avec laquelle mon arrière-grand-mère allait faire le marché pour vendre les produits de la ferme.* » « *Mes deux fils habitent à Gap.* »

Maxime, arrivé de Picardie en 1979 : « *C'est un grand moment de ma vie : la découverte des Hautes-Alpes, département exceptionnel,* » « *[et de] Gap, petite capitale totalement comparable à la grande : aussi chouette, aussi belle* » « *Je suis du signe de la balance : on dit que c'est un signe instable mais je suis sûr de mourir ici.* »

L'idée d'un enracinement durable et bâtisseur, apparaît dans chacun des récits recueillis. Jean-Claude : « *le Gapençais achète un terrain, y construit sa maison et n'en bouge plus.* »

Il est relativement contredit par la réalité des statistiques qui montrent une proportion de locataires (45%) supérieure à la moyenne nationale (40%) et de propriétaires inférieure (51% pour 58%) ; avec une ancienneté dans l'habitation principale moindre (46% pour 49%). Si 88% des logements sont des résidences principales, 66% sont des appartements.

Peut-être la maison est-elle ici une image de la solidité de la famille, également très présente dans les récits. Il n'est pas rare que 3 voire 4 générations habitent dans un voisinage proche : « *Du côté de mon père, ses grands parents étaient agriculteurs, son père était ouvrier dans une usine de confiture à Gap. Il a une maison à deux pas de là [et mes parents habitent] le lotissement derrière le cimetière.* » « *depuis 1992, nous habitons ici, dans le sud de Gap. Mes parents ont acheté ce terrain en 1977. Ils y avaient déjà fait construire une petite maison, où ma mère vit toujours.* » On se réunit : « *Chaque été, toute la*

11 À ce jour, la courbe est très régulièrement ascendante, par exemple depuis la 1^{ère} guerre (9859 habitants) à 2012 (40761 habitants), la population a plus que quadruplé. Notons à cette occasion que les classes d'âges sont cohérentes avec celles du département et de la région, c'est à dire que les plus de 60 ans y sont surreprésentés : 27% à Gap pour une moyenne nationale de 23%.



Le marché place Jean Marcellin

famille se retrouve pour les "cousinades" » et on s'épaule « Ici, il y a beaucoup d'entraide familiale. » « avoir une famille harmonieuse [...] c'est un pilier dans une vie. » L'enracinement dans le territoire passe également par la transmission familiale¹² : « Cela nous a été transmis. C'étaient des habitudes familiales, des résidus de paysannerie. » « Du côté de ma mère, on est Embrunais. Elle avait des parents d'origine paysanne, qui ont voulu sortir de la terre. » « Une fois par an, on tuait le cochon. Tout le village était là pour aider à fabriquer les pâtés, les boudins, le museau [...] Après on allait chez quelqu'un d'autre tuer un autre cochon. » « Ma mère était de la campagne [...] Elle fait des conserves de toutes sortes avec les fruits et légumes de son jardin potager [...] Petits, on mangeait le beurre de ma mère. »

Les rythme et mode de vie qui nous sont décrits, dans la proximité et particulièrement *tranquilles*, contribuent à cette adhésion à leur ville des Gapençais que nous avons rencontrés : « Pour nos déplacements, on utilise le vélo, on marche à pied, on emprunte le bus gratuit et très peu la voiture. » « Tout est à proximité. Pour moi, c'est un élément de vie important. » « On peut traverser la ville en une heure à pied et en un quart d'heure en bicyclette. » « À Gap, on ne fait pas la journée continue : on rentre manger le midi. On a deux heures de coupure. » Les extraits que nous citons en bouquet final restent tous dans le même ton : « Gap, c'est la quiétude un endroit, où il fait bon vivre. C'est chez moi. » « C'est pour moi endroit merveilleux où il fait bon vivre, paisiblement. » « Pour moi, Gap, c'est la tranquillité sous le soleil. »

Le marché et les supermarchés

Le marché de Gap a lieu trois fois par semaine rue Carnot, place de la République. Dans la vie Gapençaise, il semble un haut lieu de sociabilité autant pour les marchands que pour les

¹² *Même si aujourd'hui le nombre d'agriculteurs recensés dans la commune elle-même (0,46%) est inférieur au taux national (0,91%) et surtout départemental (1,84%).*



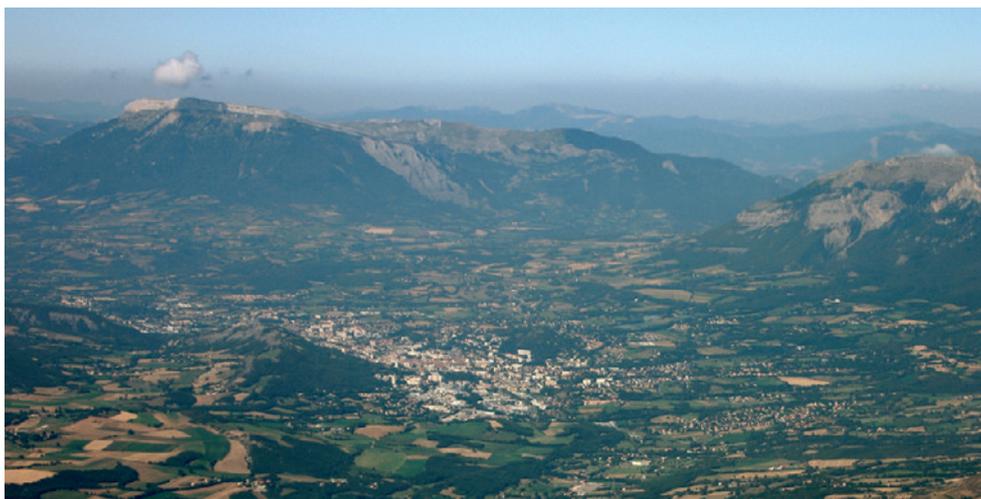
La zone commerciale de Gap et son urbanisme afférant

clients. Florian : « *Sur les marchés, je vends du fromage de chèvre, des pommes, des jus de fruits, du vin et des œufs... En faisant les marchés, je rencontre tout le temps du monde !... C'est ça que j'aime : exploiter c'est bien, mais vendre les bons produits bio de mes copains, c'est ce que je préfère. J'aime le contact.* » Alain et Catherine nous disaient déjà « *On aime aller au marché.* » Jean-Claude : « *C'est un lieu de vie sociale, où on peut rencontrer le maire et les conseillers généraux [...] [Le marché], ça a toujours été, même l'hiver ; et même les non-Gapençais y viennent.* »

Ce qui n'empêche pas les Gapençais, comme Jean-Claude à l'occasion, d'aller au supermarché. Clémence : « *Je fais mes courses pour la semaine au Leclerc, qui est au Nord de Gap. Avant, j'allais au Super U.* » Non sans nostalgie pour ce que cela signifie en termes de transformation de leur ville : « *On a vu arriver le premier supermarché sur Gap : il s'appelait Egé. Et puis il y a eu Prisunic et Leclerc, devenu Montlaur [...] Ce qui me choque le plus, c'est de faire de cette belle terre plane du béton pour en faire des centres commerciaux* »

Les réseaux

Nous avons cité le marché comme haut lieu de sociabilité mais les Gapençais rencontrés rencontrent aussi les autres dans le cadre du sport, de leur travail (comme Florian sur le marché) et/ou, s'ils ne travaillent, pas dans le cadre d'associations. Maxime : « *j'ai fait des rencontres innombrables à cause de la vie publique qu'est le BTP, croisée avec la vie associative et caritative.* » Florian : « *Avec ma compagne, on fait aussi pas mal de festivals de musique, des fêtes chez les uns et les autres, alors du monde, on en voit !* » Clémence : « *Je fais de la marche nordique, je m'occupe aussi du Mouvement pour la Paix, la SPA. C'est essentiellement dans le cadre de mes associations, de mes activités culturelles et sportives que je rencontre des gens.* » Avec le Mouvement pour la Paix, sa fille « *Laure est allée une fois à New-York [...] et une fois au Japon.* » Paule, actuellement sans emploi : « *je peins. J'ai un groupe Facebook privé, de peintres amateurs, où les gens peuvent voir ce que*



La haute vallée de Gap et sa ceinture montagneuse

je fais, acheter et commander¹³. » « Avec ce groupe Facebook, j'ai fait des connaissances. Et ça m'a permis de faire un voyage en Espagne et un autre à Paris. » Alain : « J'emporte toujours mon Netbook. »

La montagne

Ce qui nous a le plus impressionné en écoutant les Gapençais rencontrés, c'est la présence prégnante de la montagne dans leur vie. Ils nous ont semblé *tournés vers la montagne*, emplis par elle. Non pas, ainsi que nous l'avons déjà évoqué, comme une simple image rétinienne, mais comme ce qui constitue à la fois leur milieu physique et l'imaginaire de leur ville. Charance, particulièrement, qui domine la ville, constitue une référence constante, un objet symbolique nous évoquant aussi bien l'Olympe des Grecs antiques que le Mont Fuji-Yama des Japonais Jean-Claude : « *La montagne, ça rend petit. (Ça permet aussi de ne pas être perdu au milieu d'un plat !)* » Catherine : « *J'aime cette vue qu'on a, une grande vue sur les montagnes : elles semblent ouvertes ;* » Et, plus loin : « *La montagne m'a poursuivie.* » Pascaline : « *Pour me sentir n'importe où chez moi, j'emporterais cette photo de la falaise de Céüze.* » La montagne a gardé sa dimension *sublime* et a perdu de son caractère de terreur, ce caractère si bien transcrit dans les écrits d'un Ramuz¹⁴, qui était en partie lié à l'isolement radical qu'avait pu vivre la génération des grands-parents et même des parents d'un certain nombre de Gapençais rencontrés - parfois eux-mêmes. Paule « *Mes grands-parents maternels vivaient dans cette ferme en hauteur, bloqués par les neiges six mois par an. Ils dormaient avec les chèvres et les vaches en dessous, qui servaient de chauffage. Le dimanche, il fallait deux heures pour descendre à la messe au village.* » Clémence : « *Ma mère a grandi au col de Vars, en autarcie. Tout était fait maison, jusqu'au pain.* » Catherine : « *Là, on s'est dit que nous n'habiterions plus jamais en hauteur, où nous avons souvent été coincés* » Si les altitudes de la commune peuvent atteindre

¹³ La suite dit : « *Je fais des portraits : j'ai déjà peint Mylène Farmer, Mickaël Jackson, Gainsbourg, Freddy Mercury, Mick Jagger... J'en ai déjà vendu pas mal. Tina Turner et Jagger sont partis en Bulgarie. Un Monsieur m'a déjà acheté un champ de coquelicots, commandé le portrait de son chien décédé pour sa femme, et un Templier. En ce moment, je fais un avion de chasse pour lui. Ça n'est pas facile de peindre quand on n'aime pas le motif. Le club de tennis de Gap m'a acheté Suzanne Langlenne et un autre tableau. Maintenant les joueurs posent devant avec leur coupe lorsqu'ils gagnent un tournoi !* »

¹⁴ Par exemple dans *La grande peur dans la montagne*, 1926, Grasset.



La montagne, comme milieu physique et objet symbolique constitutif de l'imaginaire des Gapençais

2000m (Charance et le pic de Gleize), la ville de Gap elle-même se tient sagement dans sa haute vallée à 735m. Jean-Claude : « À Gap, on a cette double orientation : on est tourné vers la Provence au sud et vers les Alpes au nord. Gap est une limite géographique et géologique. » Les étés méditerranéens et les hivers alpestres marquent le contraste des saisons, rythmant l'année et confrontant le corps à ses limites physiques. La montagne quant à elle, à la fois immense et immuable à l'échelle de la vie des humains, constitue un repère qui, pour ceux que nous avons entendus, est vécu comme rassurant ; tenue à l'horizon du regard, elle forme une réserve pour l'imaginaire.

Pour autant la montagne n'est pas que symbolique pour les Gapençais, elle contient toutes les dimensions d'un véritable milieu. Florian : « Ici, j'aime la montagne, les Alpes. Les saisons y sont bien découpées. Le paysage d'ici a plutôt à voir avec le climat. Ça n'est pas seulement la vue de la montagne, c'est aussi le climat des montagnes que j'aime : sentir la chaleur de l'été mais aussi avoir la neige en hiver. » Maxime : « Ce qui est beau aussi, c'est ce mélange de lacs et de montagnes inondés de soleil et de ciel bleu. L'aérogologie de ce département, c'est son gros atout, et la météorologie aussi ! » Jean-Claude : « Il y a [...] le soleil, la géographie : on est attachés aux montagnes. »

Elle est l'air qu'ils respirent, elle entre dans la ville par le sol enneigé sur lequel ils marchent l'hiver. Clémence : « On faisait de la luge sur la pente à côté de l'appartement et maintenant c'est une avenue ! » Sur cette même avenue, la luge continue... Pascaline : « En 1998 nous avons acheté une maison à côté du boulevard Pompidou. A deux pas de la maison, les enfants pouvaient faire de la luge l'hiver. » Elle s'invite même dans la cuisine et le salon de Paule : « Cet appartement, quand je suis entrée, j'ai regardé à droite, j'ai regardé à gauche et j'ai tout de suite su que c'était lui. Des deux côtés, on voit les montagnes. Le matin, le soleil se lève dans ma cuisine, quand je prends mon petit déjeuner avec mes sudokus, et le soir, il se couche côté salon. »



La montagne toujours présente, fond de scène permanent qui entre dans la ville

C'est aussi une montagne partiellement "apprivoisée". Les Gapençais se confrontent à leur montagne, la pratiquent assidument, l'escaladent, glissent dessus, marchent dans les sentiers que leurs ancêtres, puis eux-mêmes, ont dessinés... Leurs sports se déroulent essentiellement dans ce milieu généreux qui les entoure et les porte : ski, luge, escalade, parapente, VTT, randonnée, et tous les sports de la glace, même si le milieu d'origine demande alors à être reconstitué en salle.

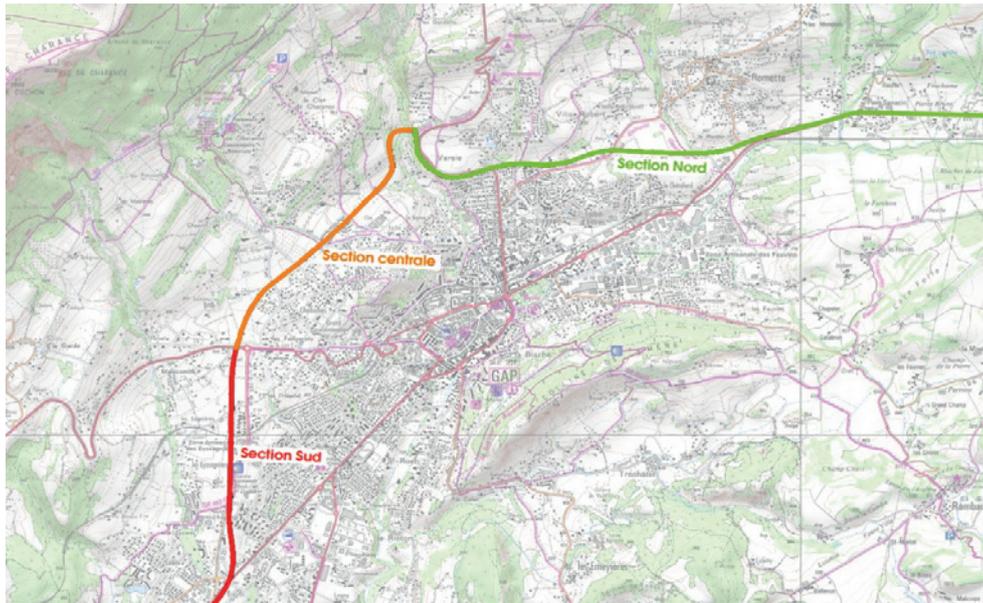
De quoi Gap est-elle emblématique ?

Comme l'indique Alain, du fait de sa position de préfecture, Gap a vu ses emplois administratifs se développer notablement à partir de la décentralisation territoriale et de la déconcentration des services de l'État. D'autant qu'elle est restée ville de garnison pour le 4^{ème} régiment de chasseurs (795 personnes) transféré à Gap en 1983. De cet âge d'or, les années 80 et 90, date son extension urbaine la plus récente : 2 zones d'activités et une importante zone de lotissements en nappe, conclue au Sud par des ensembles de collectifs.

Aujourd'hui, elle pâtit certainement de la décrue des postes administratifs amorcée en 2007 avec la Révision Générale des Politiques Publiques. Restent néanmoins les activités liées au BTP, en particulier à l'entretien des routes nécessité par sa situation en altitude.

Ville de transit plutôt que d'exploitation touristique, elle n'est qu'indirectement touchée semble-t-il par les aléas de ce secteur, en particulier s'agissant de la monoculture des sports d'hiver, entièrement dépendants quant à eux des conditions climatiques et donc du réchauffement en cours.

Néanmoins, par sa rocade de contournement déjà en chantier, Gap va rejoindre les nombreuses villes de France qui n'ont pas trouvé d'autre réponse que ce paradoxe



La future rocade permettra de contourner Gap, en direction de Marseille au sud ou de Briançon au nord

proprement *moderne* : augmenter la dominance autoroutière pour parer à l'envahissement de la voiture...

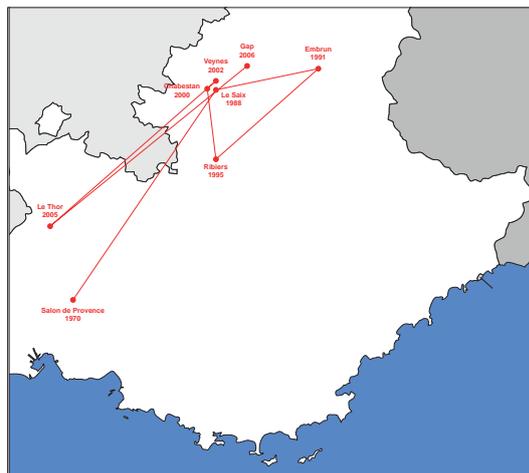
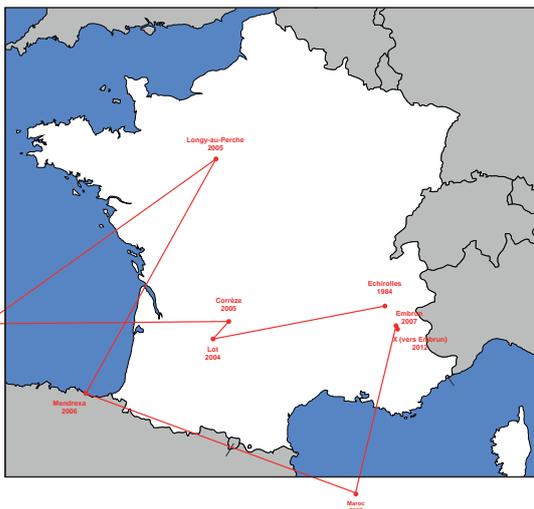
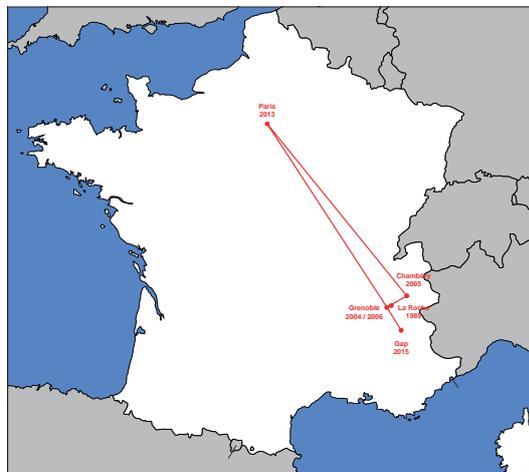
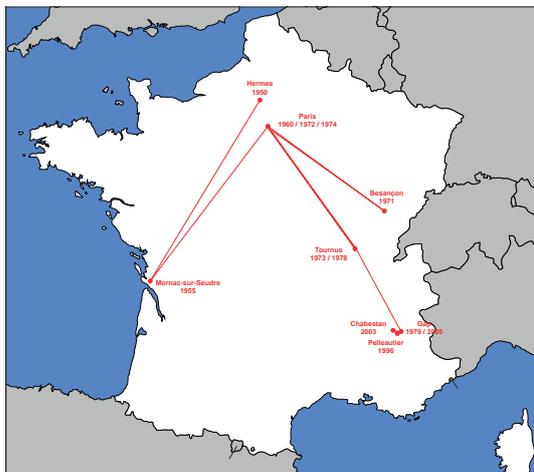
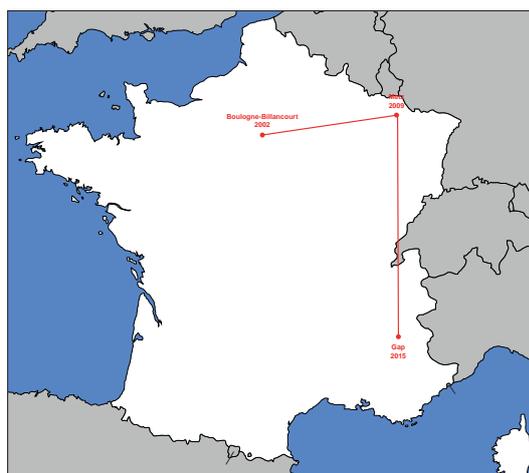
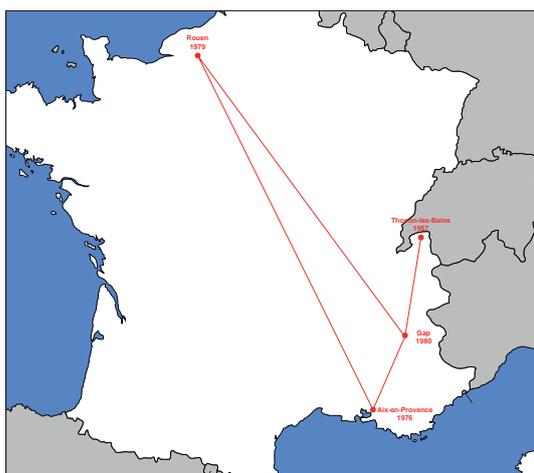
Si elle était attendue et va désengorger les rues relativement étroites du centre, la rocade va faire perdre à la ville de sa personnalité (les zones d'activité, lotissements et ronds-points, caractéristiques du n'importe où en France, s'y étaient déjà employés), avec en perspective un déficit pour ses commerçants comme pour son rayonnement : un peu plus retirée, un peu moins souveraine ? Enfin, la rocade va trancher dans les chemins de randonnée vers Charance, créant un embâcle bétonné dans l'accès à l'un des trésors de pleine nature auxquels les Gapençais tiennent le plus.

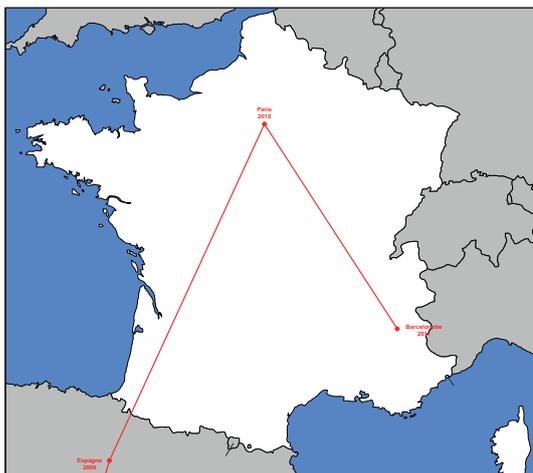
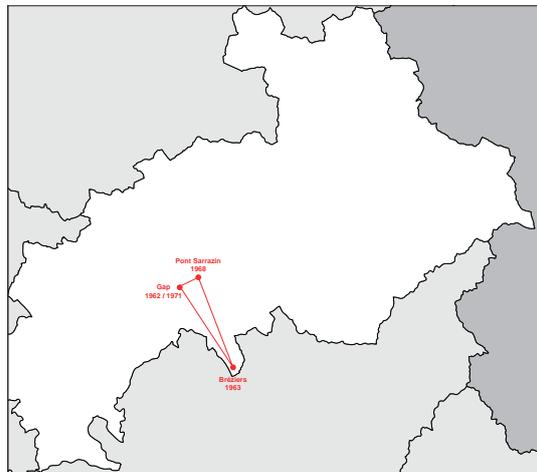
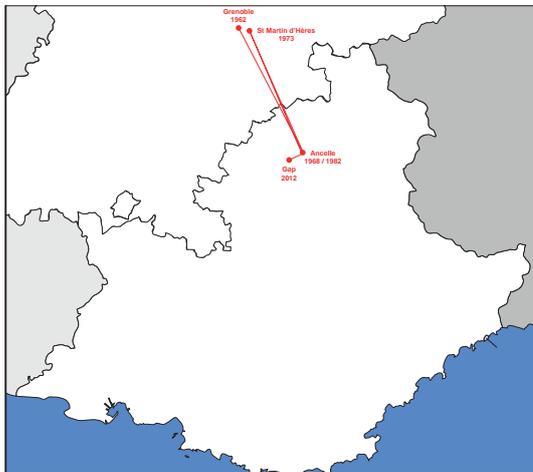
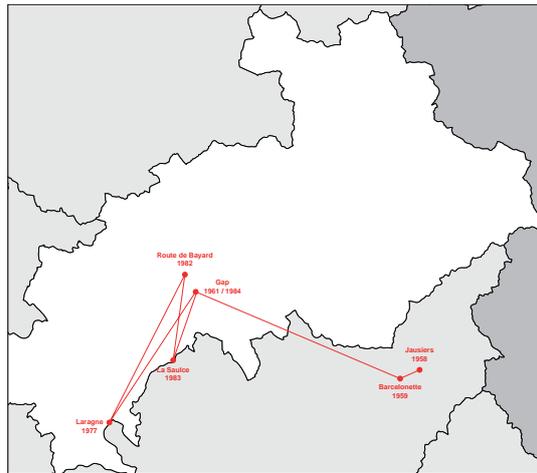
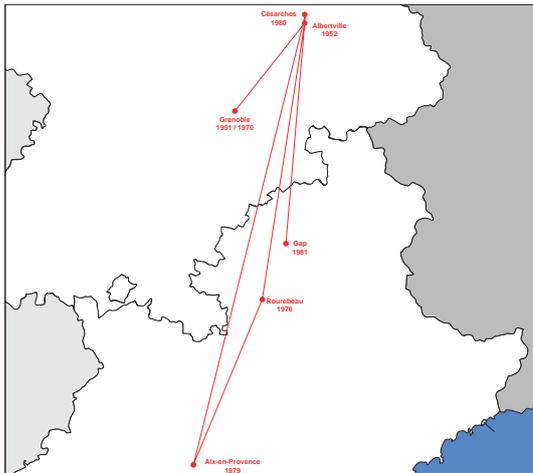
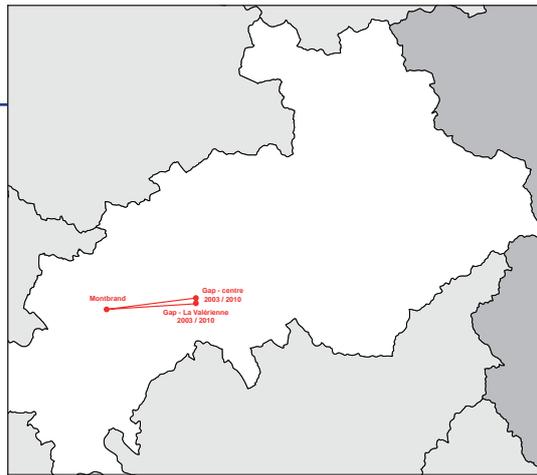
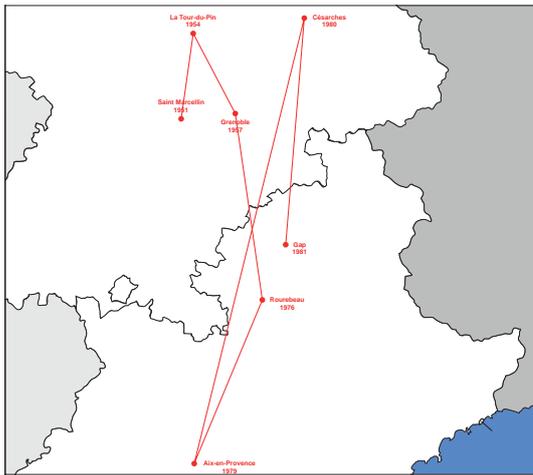
Sa position de petite souveraine relativement retirée, relativement protégée des mutations qui touchent les grandes villes, les zones périurbaines et les destinations touristiques, dessine un territoire centré sur le pôle administratif et urbain qu'elle représente¹⁵. Elle doit sans doute à son caractère "îlien" plutôt bien vécu de l'intérieur, son charme un peu désuet, tel qu'il apparaît dans la visite, et son goût de continuer à vivre "entre soi", tel qu'il apparaît dans les récits.

Sa spécificité réside néanmoins à nos yeux dans les modes de vie développés par ses habitants, en double proximité, qui pratiquent autant leur ville, une vraie ville, que leur montagne, qui est également une vraie montagne.

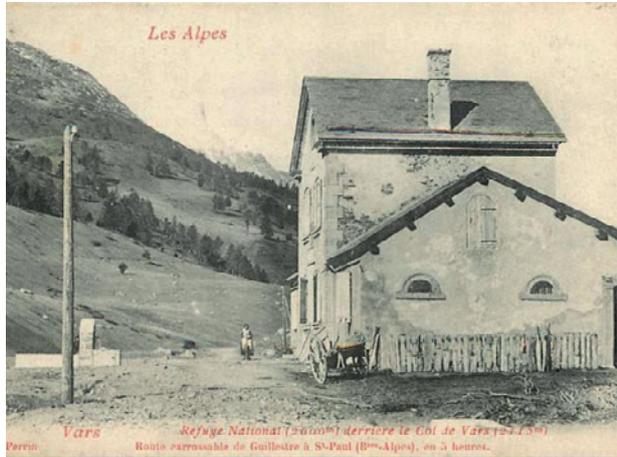
¹⁵ *Par différence avec les territoires davantage réticulés que nous avons pu observer (Aix-en-Provence, Forcalquier...)*

Parcours résidentiels à Gap





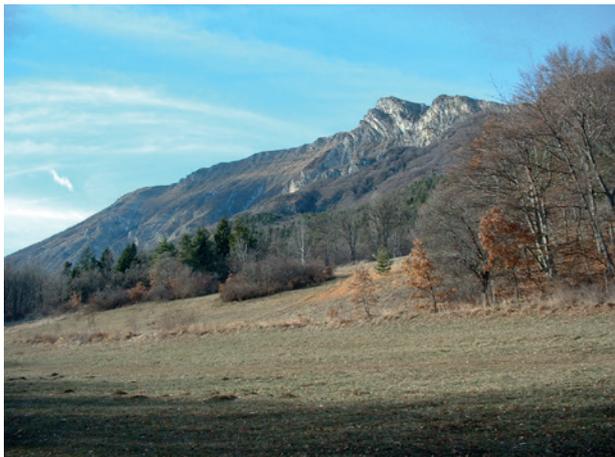
Géosymboles de Gap



Le paysage d'ici a plutôt à voir avec le climat. Ça n'est pas seulement la vue de la montagne, c'est aussi le climat des montagnes que j'aime : sentir la chaleur de l'été mais aussi avoir la neige en hiver.



Mon carbet : c'est un mot antillais, une sorte de petite paillote en bois. On aime bien les Antilles avec mon mari. C'est l'endroit où je suis bien.



Quand nous avons des visiteurs, nous leur montrons les coins que nous aimons : le domaine de Charance, le lac de Serre-Ponçon et Mondauphin.



Le Conseil Général ; on y va tout le temps pour glisser sur les rampes du parvis



la maison qui représente le Gap, c'est le rond-point avec les vaches



Pour moi, un lieu représentatif du coin ce serait le lac de Siguret, entre Guillore et St-Paul. C'est un peu un jardin secret. (Crédits photographiques : B. B. B.)



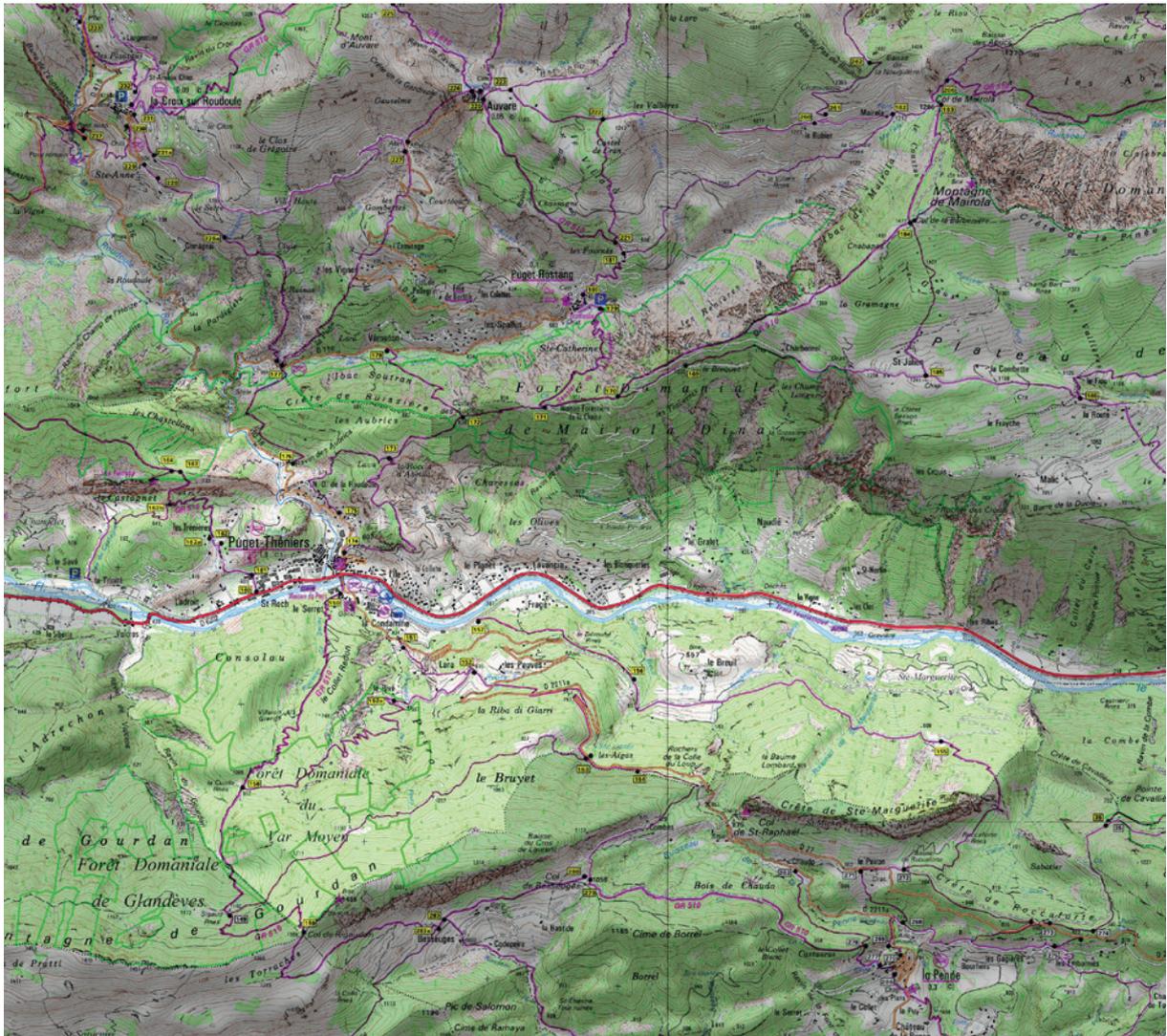
Gap c'est un peu la montagne parce qu'on la voit partout. On tourne la tête et on voit de la montagne.



Ce qui est beau ici, c'est ce mélange de lacs et de montagnes inondés de soleil et de ciel bleu. L'aérologie de ce département, c'est son gros atout, et la météorologie aussi ! Et puis, il y a la beauté des vallées. Ma préférée, s'il faut en citer une, c'est le Queyras, la vallée du Guil, au dessus de Guillestre et ses gorges.

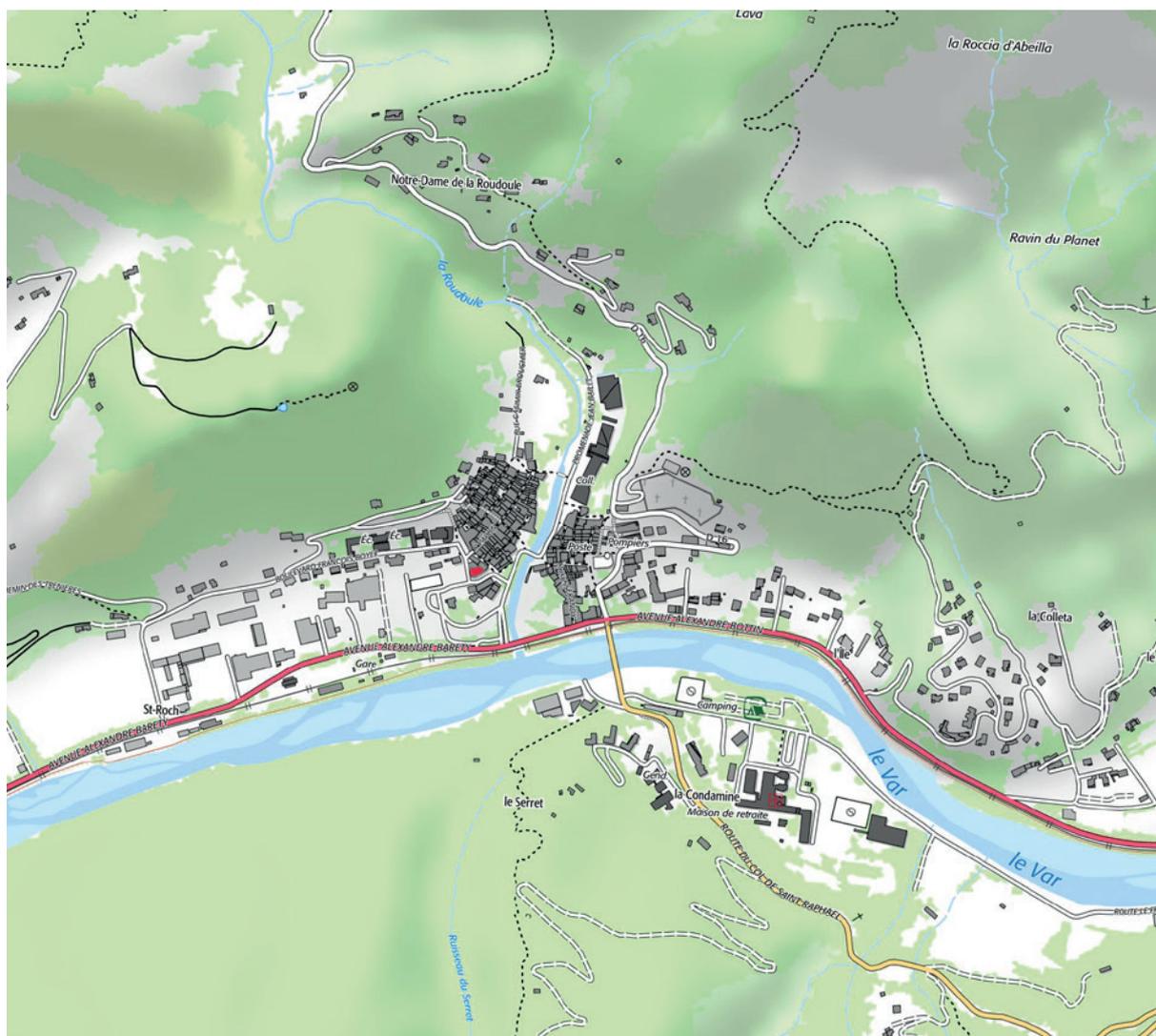


Au début, nos parcelles étaient ouvertes et on les a fermées en mettant des petites haies et des portails. Nous sommes regroupés dans une association syndicale et nous gérons le lotissement entre nous : nettoyer le bois, les ruisseaux, un compost en commun, etc. Il a fallu abattre un des plus vieux arbres, un hêtre. On l'a fait tous ensemble à la scie canadienne. C'était comme si on enterrait un grand-père : on a entendu le cri de l'arbre qui tombe. Ici, ce n'est pas un patrimoine mais plutôt un lieu de jouissance de vie.



La commune de Puget-Théniers (IGN)

2.2.5 Puget-Théniers



Puget-Théniers en vue rapprochée (IGN)

Un dimanche de juillet, au matin, nous partons de Nice en voiture par la route D6202 qui au-delà de Puget-Théniers mène jusqu'à Digne-les-Bains : c'est la *Route des Alpes*, une diagonale Sud-Est, Nord-Ouest à travers les montagnes. Plus nous avançons, plus les montagnes grandissent. Le ciel est pour l'heure d'un bleu immaculé. Nous nous rendons compte plus tard dans la journée comme ici le temps change vite. Nous passons par Malaussène, Villars-sur-Var, Touët-sur-Var : c'est la vallée du Var, de plus en plus encaissée. Je pense très fort à Ramuz. Dans *La Taille de l'homme* il décrit, lors d'un voyage en voiture, le paysage des montagnes : apparaissant, disparaissant, réapparaissant et, à la faveur d'un nuage, d'un virage, d'un rocher, des personnages mythiques et divins, casqués, ailés, voilés, convolant... On est petits ici, comme on ne l'est pas ailleurs, et prompts à croire au surnaturel. La montagne est partout, plus grande.

Jusque là, la route des Alpes a suivi les méandres du Var et, coincée entre le fleuve et nous, de l'étroite voie ferrée du train des Pignes qui relie Nice à



surplombant directement la rivière, un bâtiment d'usine en pierre claire

Digne : une voie unique, qui ne comprend que ses deux rails. À l'entrée de l'agglomération, une allée de platanes nous accueille et nous dit, mieux que les panneaux de signalisation : « *Vous êtes en ville !* » Elle nous accompagne aimablement jusqu'à la sortie de Puget.

Nous entrons donc dans Puget-Théniers par l'Est mais, curieux d'en avoir une vue d'ensemble, nous la traversons une première fois dans toute sa longueur, jusqu'à sa sortie Ouest. Nous voyons apparaître sur notre gauche le pont du Var, suspendu



la gare évoque une gare de western

par des haubans métalliques à deux hauts piliers de béton qui portent le pont par son milieu, un ouvrage qui paraît immense à l'aune de la rivière et de la ville. Sur l'autre rive, en aval du pont, quelques constructions étagées parmi les arbres¹, et en amont, surplombant directement le lit de la rivière, un bâtiment d'usine en pierre claire. En face du pont, l'une des entrées du bourg : l'avenue Auguste Blanqui.

Passé ce carrefour, la mince barrière en tube rouillé qui nous séparait de la voie ferrée prend sa consistance SNCF sous la forme d'une barrière ouvragée en ferociment : c'est que nous approchons de la gare. La ligne unique s'évase ici en de nombreux aiguillages, de vieux wagons à panneaux de bois semblent achever de rouiller à l'écart, la gare elle-même évoque une gare de western, la poésie de la frontière et du départ.



les pompes funèbres, seule activité visible, donnent sur la route

¹ Ces bâtiments sont en fait ceux l'Hôpital du Pays de la Roudoule, qui regroupe aujourd'hui des services de médecine générale, un service psychiatrique, une maison de retraite ainsi qu'un service de soins et de portage de repas à domicile.



la Roudoule coupe la ville en deux



rue du 4 septembre, de nombreux petits commerces, certains abandonnés

De l'autre côté de la route, la ville a laissé place à une zone commerciale : matériaux de constructions, garages, super-marché Carrefour, etc. mais aussi, la Poste. À cette heure, la seule activité visible est celle des pompes funèbres qui donnent directement sur la route, derrière la clôture de la zone.



Nous arrivons à l'église Notre Dame de l'Assomption

Nous nous garons et retournons vers le bourg auquel nous accédons sur notre gauche par une sorte de mail sous les platanes, la place du Pré de Foire, qui accueille aujourd'hui le marché, et qui sert de parking le reste du temps. À son extrémité Ouest

un petit enclos protège quelques jeux d'enfants et une statue d'Aristide Maillol, La liberté enchaînée (l'original), érigée là en hommage à Auguste Blanqui, enfant du pays.

Je m'approche d'un étal et je choisis deux fruits. Ils me sont offerts. Le maraîcher travaille un peu plus loin dans la vallée, du côté d'Entrevaux. Il me dit qu'il



de l'autre côté, le centre vivant, le plus animé,

y avait de nombreux vergers dans cette vallée, qui ont peu à peu disparu.

À partir du mail, perpendiculairement au Var, nous montons l'avenue de l'Adjudant Rémond. Ce faisant, nous longeons la rivière de La Roudoule qui se jette ici dans le Var. La Roudoule coupe la ville en deux, et les deux parties semblent se faire face comme deux sentinelles ; leurs configurations circulaires



un large espace de jeu, que continue un terrain de sport.

(rues, fronts bâtis), font penser que la ville, postée sur ce carrefour stratégique, a été une place fortifiée. Au bout, la place Conil : l'avenue ne se poursuit pas au-delà de la place mais on peut prendre à droite le pont qui mène de l'autre côté. C'est ce que nous faisons.

Nous rejoignons la promenade du Lieutenant Maurin qui longe la Roudoule sur l'autre rive et, curieux de cette autre partie de la ville, nous prenons, à l'angle d'une boulangerie, la rue du 4 septembre, une rue

étroite et sombre car ses bâtiments, anciens, sont à la fois hauts et proches. Le sol est pavé avec soin, il semble... *propre*. Nous sommes surpris par le nombre de petits commerces. Certains abandonnés. Nous arrivons à l'église Notre Dame de l'Assomption. Il y a une statue d'Auguste Blanqui, un bel arbre et un



le royaume des chats

ancien lavoir. Devant l'église, l'espace est large et piétonnier. Personne.

A notre droite, la poste. À la recherche du centre-ville, nous espérons le trouver ici et prendre l'église comme point de départ : partir de l'église et nous laisser guider par l'organisation de la ville. Mais à Puget, nous apprendrons qu'il n'y a pas qu'un centre, plutôt une agglomération de centres : le centre ancien, le centre vivant, le centre des écoles, le centre commercial, le centre hospitalier...



un espace dédié aux enfants et aux jeunes

À pied, nous retraversons le pont sur la Roudoule, car c'est finalement de l'autre côté qu'il y a du monde. Une ligne de maisons, une épicerie, une



En passant sous une arcade ancienne en pierre on passe aussi dans un autre monde

boucherie, plusieurs bars et restaurants... De fait, c'est le centre vivant, le plus animé, le lieu de rencontre. Face au front construit de l'avenue, une rambarde métallique protège du dénivelé jusqu'à la Roudoule. Dos à cette rambarde et à la rivière, sous les platanes, des bancs tournés vers l'avenue accueillent un vieux monsieur à casquette, des dames qui conversent : des bancs comme on n'en voit plus guère en ville, des bancs tout bêtes et sans accoudoirs, ni au milieu ni sur les côtés.



sous les balcons, on se protège d'une averse qui ne dure pas

Chaque terrasse de café (certains font restaurant) semble avoir sa clientèle propre. Là, ce sont les plus jeunes, ici des hommes qui jouent, là les familles... Nous redescendons un peu l'avenue et prenons à droite vers la mairie, bâtiment néo-classique.



C'est vraiment le sud. Il y a des gens assis sur le pas de leur porte

Sur son fronton une inscription : "Hôtel de Ville", redoublée d'une seconde : "Maison des services publics". Un peu plus loin, nous débouchons sur un large espace de jeu, que continue un terrain de sport. Au bout, un escalier : le royaume des chats.

Nous nous trouvons dans un espace dédié aux enfants et aux jeunes : une crèche, une école maternelle et primaire, une salle des fêtes, un atelier musical et une Maison des Jeunes installée dans l'ancien tribunal, mais là on a déjà basculé dans la vieille ville. En passant sous une arcade en pierre, on passe aussi dans un autre monde, dans un autre temps. Il y fait plus frais, plus sombre, plus étrange. On est un cran au-dessus de la rivière.

On se protège d'une averse qui ne dure pas.

Les rues sont parallèles et suivent les courbes de niveau, des ruelles en pente ou des escaliers les relient entre elles. Nous circulons d'une rue à l'autre, de bas en haut, en parallèles étagées, traversées par la rue de Verdun : il y a la rue Judaïque, la rue Papon, la rue Viborel, la rue Caissotti, la rue Brouchier, la rue de la Coste et enfin, tout en haut la rue de la Haute Coste. Au détour de certaines rues, on aperçoit la montagne, qui d'un bord à l'autre de la ville, ferme l'horizon. C'est vraiment le Sud : il y a des gens assis sur le pas de leur porte et du linge qui sèche aux fenêtres. Des balcons à encorbellement,



Et la chapelle des Pénitents

quelques maisons à loggias rapportées, un ancien étal en pierre qui sort du mur pour s'avancer sur la rue, des fontaines, certaines toutes simples, adossées à un mur ; au-dessus de l'une d'entre elles est suspendu un énorme pot de fleurs (de Damoclès ?) qui fait penser à un piège dangereux... Et la chapelle des Pénitents.

Il fait maintenant très chaud et les enfants boivent aux fontaines. Plus on monte, plus la ville est déserte. Je me demande si c'est la loi de la gravité universelle... Les habitants descendent vers la ville basse, et les commerces et les équipements suivent, ou alors c'est le contraire. Tout est en bas, la mairie, l'atelier musical, l'école, les terrains de sport (là il s'agit d'une nécessité topographique).

Nous redescendons par la Clue et nous prenons une rue qui se termine en chemin... muré : la rue est



Il fait maintenant très chaud et les enfants boivent aux fontaines

longée par de l'eau qui court dans un petit canal de béton ; derrière les murs, des jardins magnifiques, potagers et fruitiers avec, au fond, des maisons individuelles tout près de la Roudoule.



Nous redescendons par la Clue

Cette fois-ci, la rue se termine en sentier au milieu des arbres et rejoint la rivière dans son milieu naturel. La roche est blanche et la végétation dense.



la rue est longée par de l'eau courante contenue dans un petit canal de béton

C'est là le repaire des jeunes, en bandes joyeuses, écoutant de la musique, fumant et buvant. Ils s'égrainent au fil du sentier, ils nous saluent, pas tellement curieux, trop occupés à leurs histoires.

Nous rebroussons et retraversons la Roudoule par un pont un peu plus au Nord. Nous retrouvons sur l'autre rive la promenade du Lieutenant Maurin.



on rejoint la rivière dans son milieu naturel.

Nous tombons sur le collège Auguste Blanqui et son gymnase. Quelques collégiens sont là, devant, alors que c'est dimanche. Après le collège, la route s'arrête. Nous prenons à droite par un large parking. Un escalier et une ruelle nous ramènent à l'église. Nous la contourons pour passer devant la caserne des pompiers, au pied des HLM Saint-Estève. Ici commence l'avenue Signoret qui monte en lacets et passe devant un second HLM, face au cimetière.

C'est une des sorties possibles de la ville. L'avenue devient D16 et conduit à Puget-Rostang et Saint-Léger. Un peu plus haut, en me retournant, je vois le panneau annonçant Puget-Théniers et dessous, plus petit, un autre panneau indiquant que la ville est sous vidéosurveillance.



le panneau annonçant Puget-Théniers et dessous, plus petit, un autre panneau indiquant que la ville est sous vidéosurveillance.

Ça monte. Maintenant se présentent des maisons individuelles et des villas, des jardins en restanques, la vue se dégage. La ville, plus bas, paraît serrée au creux des montagnes. Le ciel a encore changé, il est plein de gros nuages.

Plus haut encore, siège la statue de Notre-Dame de la Roudoule, au milieu des arbres. Il n'y a personne, si ce n'est la vierge dans sa niche.



Il n'y a personne, si ce n'est la vierge dans sa niche.

Nous reprenons la voiture et nous redescendons jusqu'au Var que nous traversons cette fois-ci par le fameux pont suspendu. À notre gauche, le quartier de la Condamine avec des HLM, un camping à l'abandon, l'hôpital, des terrains de tennis et le complexe sportif doté d'une piscine. Dans l'axe du pont, nous prenons la route du col Saint-Raphaël. De l'autre côté du col, c'est la petite Suisse. Nous rebroussons chemin et nous découvrons la ville sous un autre angle.

Nous repassons le Var et quittons la ville par l'Ouest. Avant de repartir, nous faisons le tour de la zone commerciale aperçue ce matin. Dans la grande surface, il n'y a pas plus de deux clients, les employés sont plus nombreux. Derrière la zone, des écoles et quelques cafés. Des enfants escaladent un mur pour aller cueillir des fruits. C'est une jolie dernière image à emporter de Puget-Théniers.



De l'autre côté du col, c'est la petite Suisse.



je découvre la ville sous un autre angle

Les bals estivaux, rendez-vous de la vallée

Puget-Théniers est un bourg « *coupé en deux par une rivière qui se jette dans le Var* », la Roudoule. La vallée alpine creusée par la rivière est le décor de la vie du village, le fond sur lequel se déploient ses activités à l'air libre, qu'elles soient agricoles ou sportives. Elle est aussi un refuge pour les adolescents qui s'y retrouvent un peu à l'écart du village. Elle est enfin le lieu traditionnel de rencontre entre les habitants de tous les villages au moment des foires et des fêtes estivales. Les bals y sont encore d'actualité et conservent une attraction.

À travers ces usages, les Pugétois rencontrés ont la conscience d'habiter une entité paysagère et humaine qui dépasse les limites de leur commune. Ils dessinent une géographie mentale qui les englobe avec d'autres. « *Un paysage que j'aime, c'est Valberg ou Isola, parce que d'un coup on domine les vallées, on est tout en haut et la vue s'ouvre.* » « *Ici, ce qui est beau, c'est la montagne, la vie de village et la montagne. Les vallées sont très jolies : la Tinée, le Cians, la Vésubie, Daluis.* » La communauté de communes des "Alpes d'Azur" qui a son siège à Puget-Théniers, qui regroupe 34 villages et près de 10 000 habitants, n'est pas qu'une notion administrative, elle correspond à une réalité maintes fois évoquée par nos narrateurs. Ils pensent "vallée".

Cette géographie mentale est construite par la perception des montagnes proches, de la vallée, des cimes que l'on gagne au-delà, mais aussi par la perception forte du cordon routier et ferroviaire qui, en suivant leur vallée vers le Sud, les relie à Nice, leur débouché sur la Méditerranée. Les Pugétois qui ont été lycéens ont emprunté le train de la vallée qui les a amené et ramenés de Nice chaque semaine durant des années, ils y ont forgé de solides amitiés générationnelles, entre eux et avec tous ceux de la vallée : « *le week-end, je prenais le train qui dessert toute la vallée, avec des horaires adaptés aux lycéens, pour rentrer à la maison* » « *au lycée, j'avais connu des jeunes d'ici : même s'il reste des rivalités entre villages, l'internat nous oblige à nous rencontrer entre jeunes de l'arrière-pays.* »

Même s'ils ne vivent pas ensemble tous les jours, les habitants de la vallée forment bien une société... une société qui trouve dans les bals comme les rivalités de jolies mises-en-scènes, quasi archétypales.

Un village à proximité des Alpes et de la Méditerranée

Toutes les personnes rencontrées semblent s'accorder sur la beauté du site naturel de Puget-Théniers et sur sa situation privilégiée : dans la montagne mais à proximité de la mer. « *Spectacle époustouflant* » « *ciel d'un bleu immaculé* » « *j'aime la montagne et la mer* » « *ici, pour le folklore, on dit : « le ski le matin, l'après-midi le bain. » C'est une situation exceptionnelle.* »

La montagne est omniprésente, puissante. « *On est petit ici, comme on ne l'est pas ailleurs. La montagne est partout, plus grande.* » Le village la regarde et elle regarde le village. « *J'aime le col de Saint-Raphaël parce qu'on y voit tout Puget-Théniers.* » « *Un paysage emblématique d'ici, ce serait les Alpes. Je prendrais une photo de l'arrière du village, côté Roudoule.* »

La plupart de nos narrateurs la perçoivent comme des invitations à l'admiration, au dépassement, au voyage, comme des échancrures sur le ciel « *Mon paysage ici c'est le ciel bleu.* » Pour de (rares) autres au contraire les montagnes sont trop proches et trop hautes : « *Ici je me sens étouffé par les montagnes, il n'y a pas de vue.* »

Bien que son paysage soit celui des Alpes, le caractère du bourg en lui-même, avec ses platanes, son architecture et ses modes de vie, n'est pas entièrement montagnard, il est aussi provençal, presque méditerranéen : « *C'est vraiment le Sud. Il y a des gens assis sur le pas de leur porte et du linge qui sèche aux fenêtres.* »



La communauté de communes des "Alpes d'Azur" qui a son siège à Puget-Théniers, qui regroupe 34 villages et près de 10 000 habitants, n'est pas qu'une notion administrative, elle correspond à une réalité maintes fois évoquée par nos narrateurs. Ils pensent "vallée".

Le temps collectif

Les Pugétois jouissent d'un temps collectif rythmé par la nature proche, le cadrant solaire impérieux des montagnes, les saisons, ce qu'il reste d'activité agricole. Le train, le marché, la vie des collégiens de la vallée internes dans le bourg et celle des lycéens internes à Nice, marquent également les jours et les semaines. C'est surtout l'été que ce temps collectif de Puget-Théniens et de la vallée est marqué par la vie sociale. *« Ce soir il y a un bal... Ça veut dire que c'est l'été, qu'on va s'amuser et rencontrer du monde. » « Ce sont les premiers de l'année. Il y en aura tout l'été. Ce sont nos événements, dans la vallée. » « Ce qui est sympa ici l'été c'est que chaque village fait son festin. » « Aujourd'hui, il y a deux fêtes : une à Villars et une autre à Annot. »*

Des enfants et des adolescents dans la nature

À Puget-Théniens, comme on a pu le remarquer à Forcalquier, l'environnement naturel proche constitue une leçon de choses permanente : *« Il connaît les noms de tous les cours d'eau, villages et montagnes du coin. Il sait aussi quand il faut aller à la cueillette. Il sait le nom des plantes et leurs bénéfices. »* Pour les jeunes enfants¹ l'épaisseur du territoire est pourvoyeuse de saveurs diverses et de sens. Pour leurs parents, elle est un allié : *« Je les emmène au jardin, au centre du village. »*

Les adolescents² usent de cet espace vivant et profus pour se tenir à l'écart du regard des adultes et construire leur monde, faire leurs expériences : *« Quand on quitte ce chemin, où les voitures ne passent pas, on arrive sur un sentier de terre qui pénètre dans la forêt et on rejoint la rivière. La roche est blanche et la végétation dense, il y a des coins de berges avec des galets. C'est le repaire des jeunes, qui se retrouvent là en bandes joyeuses, écoutant de la musique, fumant et buvant. »*

La marche induit une temporalité particulière, une liberté, des rencontres

Dans cet environnement, la marche reste le mouvement le plus naturel du monde : pour aller travailler, se déplacer dans le village, pour prendre l'air ou de l'exercice, parcourir les paysages. La promenade tient une place de choix : *« Les balades, c'est un peu partout à partir du village, mais ma vue préférée, c'est celle du pont du Var, parce qu'on voit bien les montagnes et la vallée des deux côtés. C'est une vue ouverte. Plus loin, il y a la vallée des Merveilles... J'aime aussi le petit passage qui mène sur les bords de la Roudoule, qui se jette dans le Var, en coupant le village. » « Le soir, on va marcher sur la route de la Penne avec des copines, j'attends l'heure de la promenade entre 5h30 et 6h00. On prend toujours la route de la Croix. Il y a là de petits villages comme la Croix Saint Léger ou Puget Roustang. »*

Elle permet également la survivance des pratiques économiques archaïques de la cueillette et du glanage (qui sont aussi les premières formes de l'invention et que l'on pourrait aussi

¹ La part des 0-14 ans (20%) est plus importante qu'au niveau régional (17%).

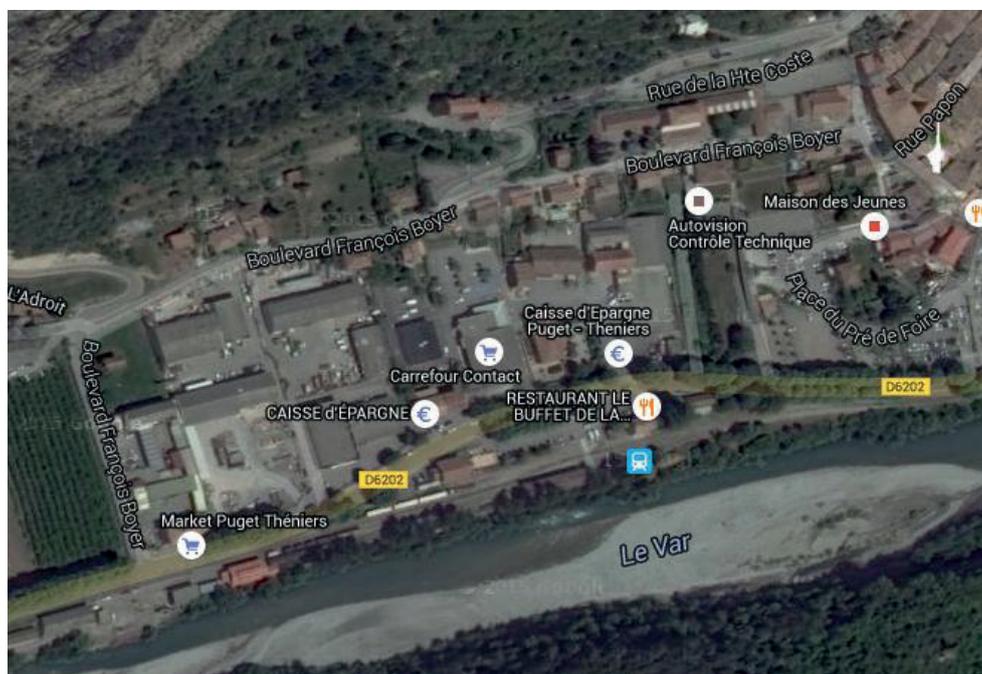
² La part des adolescents et des jeunes actifs de 15 à 29 ans (13 %) est moins importante qu'au niveau régional (17%).

La part de l'économie résidentielle

À Puget-Théniers, le taux de chômage est peu élevé (6 % contre 10 % dans la région), de même que le pourcentage des bénéficiaires du RSA (6 % contre 9 % dans la région).

Un tiers de la population est aujourd'hui constituée de retraités. Cette donnée, associée à la présence de résidences secondaire, de quelques institutions à caractère sanitaire et social (maison de retraite, foyer d'accueil médicalisé pour personnes handicapées) et au fait qu'une part relativement importante des habitants est logée à titre gratuit,⁵ est indicative de la part que représente l'économie résidentielle dans l'activité de la commune.

Le nombre d'habitants, en progression régulière depuis 1999 (1533 alors), est de 1861 en 2013. Ces dix dernières années, la commune a accueilli un nombre élevé de nouveaux arrivants : seuls 42% des habitants ont leur résidence principale à Puget-Théniers depuis plus de 10 ans (contre 49% dans les autres communes de la région). Cette situation représente sans doute un changement dans une commune d'échelle réduite où les sociabilités se sont constituées de façon ancienne et dans la proximité. D'autant que l'implantation de nouveaux habitants vient changer la destination des terres de Puget-Théniers. En effet, avec l'augmentation des prix immobiliers et fonciers à Nice et sur la côte, les acquéreurs remontent de plus en plus haut dans l'arrière-pays. Ici ils peuvent acheter aux propriétaires de terres agricoles des parcelles à des prix encore abordables. Notons que, si les néo-habitants sont en augmentation, le pourcentage d'étrangers reste faible (4 % contre 6,5 % dans la région et 9,5 % dans le département). La population est perçue par les habitants comme homogène : « Dans toute notre vallée, il y a seulement quelques familles arabes, et on ne voit quasiment jamais de noirs. Pourtant, le vote FN est important. »



... des zones en bordure de route qui agrandissent démesurément les échelles parcellaires et transforment une avenue en banale desserte...

⁵ 5,5 %, soit plus du double de la moyenne nationale (2,5 %)

En termes de structure urbaine, le développement de la commune se manifeste, comme pour beaucoup d'autres, par l'arrivée d'un urbanisme de secteur, en l'occurrence : des zones en bordure de route qui agrandissent démesurément les échelles parcellaires et transforment une avenue en banale desserte ; des lotissements pavillonnaires isolés et isolants : des ensembles d'immeubles collectifs relégués au bout d'une voirie en cul de sac.



... des ensembles d'immeubles collectifs relégués au bout d'une voirie en cul de sac.

Une ambiance un peu morose

Ainsi que nous le notions en introduction, la communauté de communes correspond à une communauté de personnes, de traditions, de villages et de paysages. C'est une nébuleuse cohérente et vivante « *de Guillaume à Puget, en passant par Valberg et Roquesteron.* » Mais c'est une nébuleuse clairsemée : 9 680 habitants pour une superficie de 888 km² ; et son pôle principal, Puget-Théniers, avec moins de 2 000 habitants, peine à atteindre la masse critique qui lui permettrait d'exercer une fonction de centralité dynamique et attractive.

La proximité même, que nous avons évoquée plus haut et qui fait partie des qualités de la vie à Puget-Théniers, se mue en confinement pour certains et leur devient pesante. L'un de nos narrateurs a trouvé une stratégie pour ne jamais "être d'ici", il habite le village voisin : « *A Villars, venant d'ailleurs, je ne suis pas Villarois, et à Puget, je ne suis pas Pugétois puisque je viens de Villars...* »

Les habitants, en particulier les plus âgés, se plaignent d'une restriction et surtout d'une désorganisation dans les sociabilités. Le savoir-vivre qu'ils ont toujours connu entre natifs de Puget ne va plus de soi : « *je ne rencontre personne en dehors de mes amis* » « *je n'arrive plus à communiquer avec les gens : on n'arrive pas à se parler. On ne sait plus si on doit dire bonjour ou non, alors que j'ai toujours dit bonjour à tout le monde.* »

Malgré leur convivialité de "bandes joyeuses", les adolescents rencontrés semblent désenchantés : « *Pour moi, Puget est un village ennuyeux, où on ne peut rien faire. Les autres*

ados pensent pareil. On peut sortir seuls dans le village mais on s'ennuie beaucoup. Alors on est souvent à tourner dans les rues. »

Les actifs, jeunes et moins jeunes, expriment un même désenchantement : « *Maintenant, on s'ennuie. Tout est fermé. Ce qui a tué le pays c'est Carrefour.* » Pour eux le bourg n'est pas un lieu d'avenir : « *J'ai des copains à Puget. Ceux qu'on appelle les "cassos", les cas sociaux, mais il n'y a pas d'avenir pour les jeunes, rien à faire ici.* »

Le niveau de qualification en termes de formation professionnalisante (BEP, CAP) est certes important, pourtant les jeunes sur le point d'entrer dans la vie professionnelle craignent de ne pas pouvoir trouver de travail sur place et envisagent de partir. Le pourcentage d'étudiants est relativement faible, celui des cadres supérieurs également. Ces indices laissent à penser que les activités développées dans la commune ne sont pas assez nombreuses et faiblement diversifiées, en particulier vers les domaines à haute valeur ajoutée.

La population augmente mais le bourg semble en perte de vitesse et pris de frilosité : pour certains le sentiment de désertification n'est plus si éloigné du leitmotiv de La Duranne (*Ici il n'y a rien*) et une proportion importante de l'opinion publique manifeste un repli, à tout le moins une désapprobation : « *Toute la vallée est réputée pour voter FN.* » La municipalité met en œuvre les technologies sécuritaires encouragées par l'État : ainsi que nous prévient un panneau à l'entrée de Puget-Théniers, la ville est sous vidéosurveillance. « *Il y a quelques temps, le maire de Puget a fait mettre la vidéosurveillance dans le village parce que sa fille, qui tenait un restaurant sur la rue principale, s'était faite braquer deux fois. Du coup, ils filment les ruelles vides.* »

De quoi Puget-Théniers est-elle emblématique ?

Pour une commune de petite taille qui a longtemps cultivé des activités et un art de vivre traditionnels, métaboliser un nombre croissant tant des retraités que de nouveaux arrivants, ne va pas de soi. La puissance de l'imaginaire paysager et urbain de Puget, la qualité de vie et de relations prodiguées par le bourg, enracinent et soutiennent encore nombre de ses habitants. Mais les effets de la mondialisation lui parviennent aussi, se conjuguant avec son relatif isolement : mise en difficulté des commerces par la grande distribution ; propagation des effets immobiliers et fonciers du tourisme industriel développé sur la côte, entraînant la disparition de terres agricoles et l'apparition de constructions standardisées sur des modèles exogènes ; fenêtre numérique ouverte sur le monde rendant désirable la virtualité de modes de vie fort différents et détournant les capacités d'attention⁶, en particulier des plus jeunes...

Face à des mutations difficilement réversibles et dont l'échelle n'épargne personne, la taille réduite de la commune, son relatif isolement géographique, pourraient constituer des points faibles et mettre en péril son fonctionnement économe, sa "soutenabilité". Elle y perdrait sa singularité, sa productivité originale et la qualité de ses sociabilités, en devenant par exemple une réserve immobilière d'arrière pays, mi-patrimonialisée, mi-résidentialisée, soumise aux normes et à la banalité.

⁶ Voir les développements de Matthew B. Crawford sur la "crise de l'attention" : *Éloge du carburateur*, La Découverte, 2016.

C'est sans doute ce que redoutent ceux qui ne voient d'autre issue que dans un repli face à ce qu'ils perçoivent comme une menace. La perte de sa vitalité et de son identité est sans doute une menace bien réelle pour Puget-Théniers, mais celle-ci ne vient pas forcément de l'extérieur, par exemple des nouveaux arrivants, qui représentent au contraire un apport potentiel. Face à une évolution perçue comme une dégradation, il est sans doute plus intéressant d'investir dans des actions de développement et de régulation que dans des réactions défensives. Par exemple, il s'agit moins de regretter l'arrivée de néo-habitants ou de craindre des modèles venus d'ailleurs et/ou de la mondialisation, que de renforcer voire réinventer la vitalité et la singularité de Puget-Théniers, ainsi que sa place particulière dans la constellation qu'elle forme avec les 33 autres villages de la vallée... et avec le monde. Il s'agit également de définir le cadre dans lequel les nouveaux arrivants sont pris en compte. Par définition, sa capacité de résilience vis-à-vis du "côté obscur" de la mondialisation, de même que sa capacité à rediriger et utiliser son "côté lumineux", ne peuvent venir que de la commune elle-même.

Ces capacités résident en premier lieu dans le repérage et l'exploitation des ressources très particulières de son territoire, dont une partie peut sans doute tirer profit de certains aspects de la mondialisation et de l'utilisation contributive du numérique. Par exemple dans la nouvelle génération, certains font des allers-retours avec les mondes voisins ou lointains, ramenant des plus values de tous ordres ; d'autres investissent l'agriculture avec de nouvelles façons de la penser. Ainsi les habitants et leur connaissance du territoire, leurs projets, représentent déjà pour la commune un potentiel d'investissement qui ne demande qu'à être interrogé, soutenu et cultivé.

Ensuite, le projet de renforcer la centralité de Puget, de mettre en synergie les fonctions différentes et complémentaires assumées par les 34 points de la constellation "Alpes d'Azur" est de nature à dynamiser une communauté de communes qui a déjà une existence réelle. La constellation de la vallée a une forme particulière : elle est polarisée autour de Puget et elle lance un pseudopode vers Nice qui en constitue le 35^{ème} point, et pas des moindres : ce port de la vallée sur la côte régionale et sur le monde assume le rôle d'un deuxième pôle décentré. La centralité de Puget-Théniers, quant à elle, lui confère un rôle particulier : investir dans un soutien délibéré du désir des jeunes générations de Puget et de la vallée vis-à-vis de leur présent et de leur devenir.

Enfin, préserver Puget-Théniers d'une dévitalisation, en même temps que d'une banalisation standardisée entraînant une perte de sens, demande une politique d'accueil délibérée des nouveaux habitants comme des nouvelles activités : une "hospitalité conditionnelle"⁷ imposant une régulation et des choix congruents avec la singularité de Puget-Théniers, de ses formes sociales et spatiales, de sa structure urbaine, de son architecture ainsi que de son imaginaire paysager et urbain⁸.

⁷ "*L'hospitalité conditionnelle*" est un concept élaboré par le philosophe Jacques Derrida qui montre que, si l'hospitalité est nécessaire à la survie des groupes, elle n'est possible que si elle répond à des lois : dans son principe, *l'hospitalité inconditionnelle* équivaut à donner à celui qui arrive l'autorisation de détruire la vie de son hôte.

⁸ Pour donner un exemple, on peut penser à un état des lieux des délaissés (bords de routes) et des parcelles constructibles dans la ville (constructions en mauvais état) ou mitoyennes avec la ville constituée. Et, à partir de ce repérage, déterminer des organisations comprenant des habitations accompagnées de jardins et respectant tant la forme de la ville et son échelle que l'imaginaire

Comme Forcalquier, face à des mutations qui mettent en jeu les conditions de sa vie sociale, Puget-Théniers se trouve sur un point de bascule qui appelle des choix vigilants : un investissement dans la singularité de son territoire⁹ et une volonté de maîtrise de son développement.

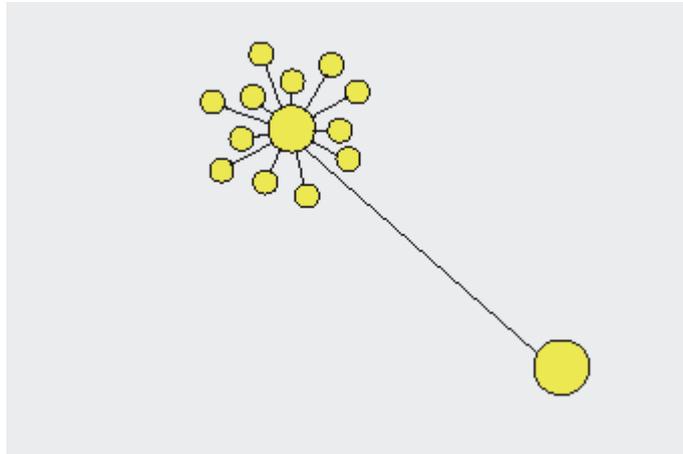
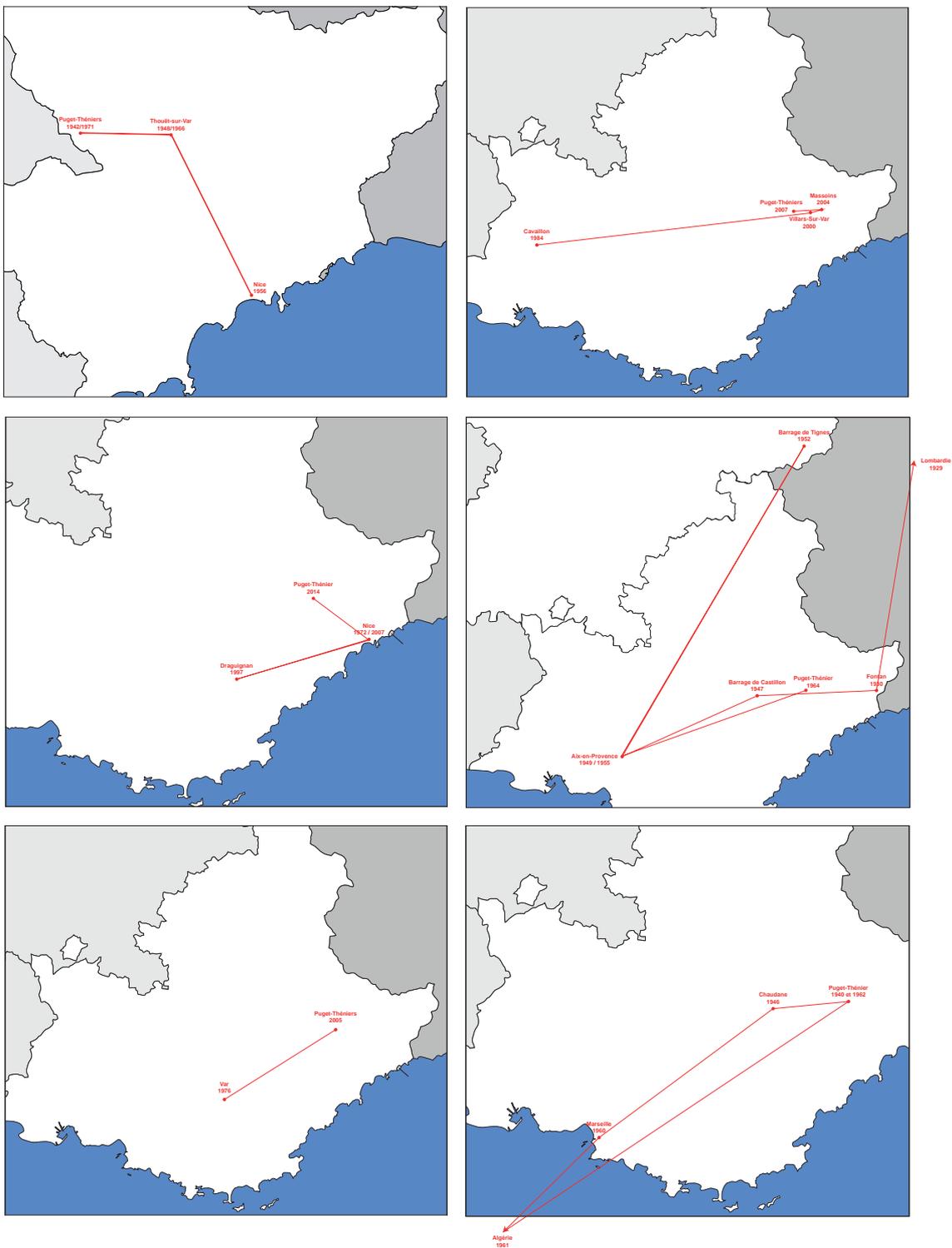


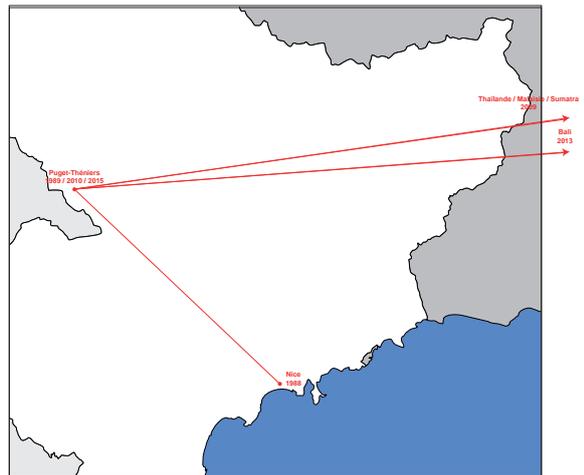
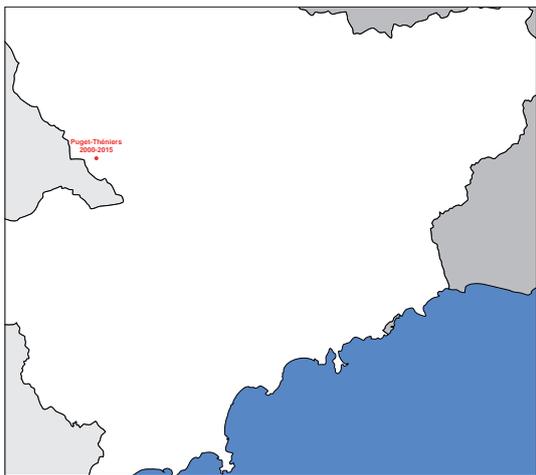
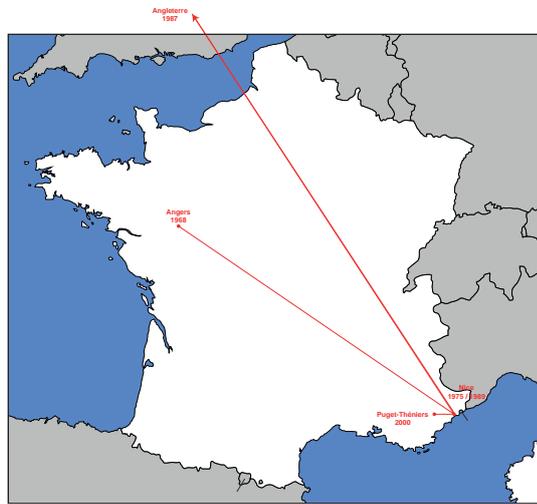
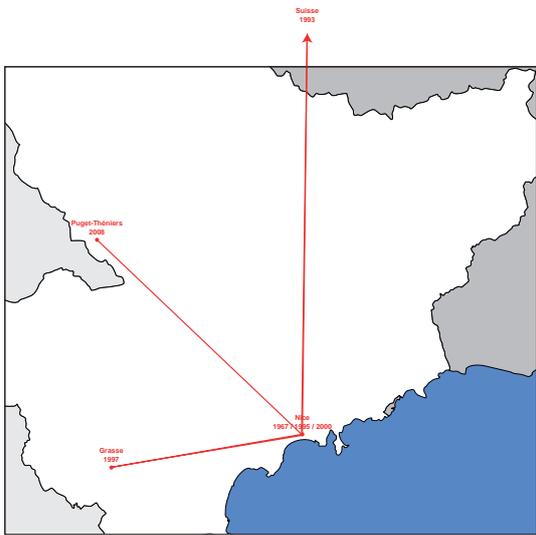
Schéma de la constellation des "Alpes d'Azur" et de leur pseudo-pode lancé jusqu'à Nice

paysager et urbain. Cela éviterait que les nouveaux arrivants soient accueillis dans des isolats (lotissements pavillonnaires), ce qui implique des modes de vie exogènes et la perception par les natifs d'une dégradation de la "personnalité" de la ville et de son paysage comme de ses sociabilités.

⁹ Le territoire est ici entendu au sens large d'*écoumène* : sa géographie physique et urbaine, animée par les modes de vie, les individus et les groupes qui l'habitent (sur le concept d'*écoumène*, voir les ouvrages du géographe Augustin Berque).

Parcours résidentiels à Puget-Théniers





Géosymboles de Puget-Théniers



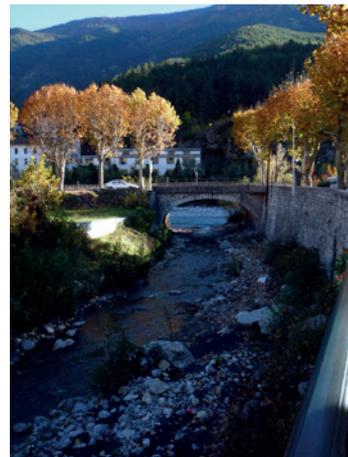
Il y a un tas d'endroits du village que j'aime montrer : le pont, très moderne, qui contraste avec le côté moyenâgeux du village.



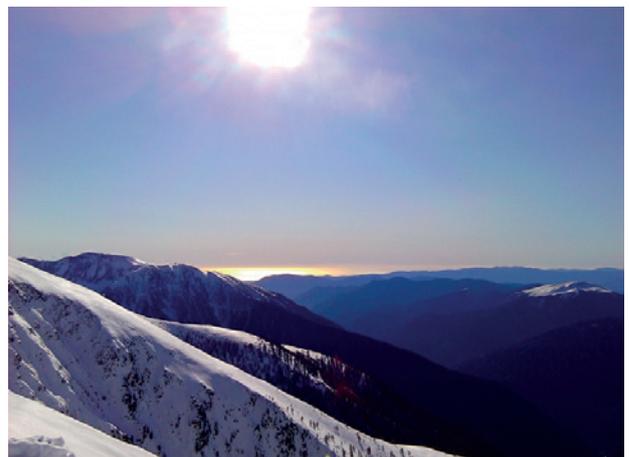
Les balades, c'est un peu partout à partir du village, mais ma vue préférée, c'est celle du pont du Var, parce qu'on voit bien les montagnes et la vallée des deux côtés. C'est une vue ouverte.



Ici, ce qui est beau, c'est la montagne. La vie de village et la montagne. Les vallées sont très jolies : la Tinée, le Cians (photo), la Vésubie. A partir de Puget, il y a une boucle à faire des gorges de Daluis aux gorges du Cians.

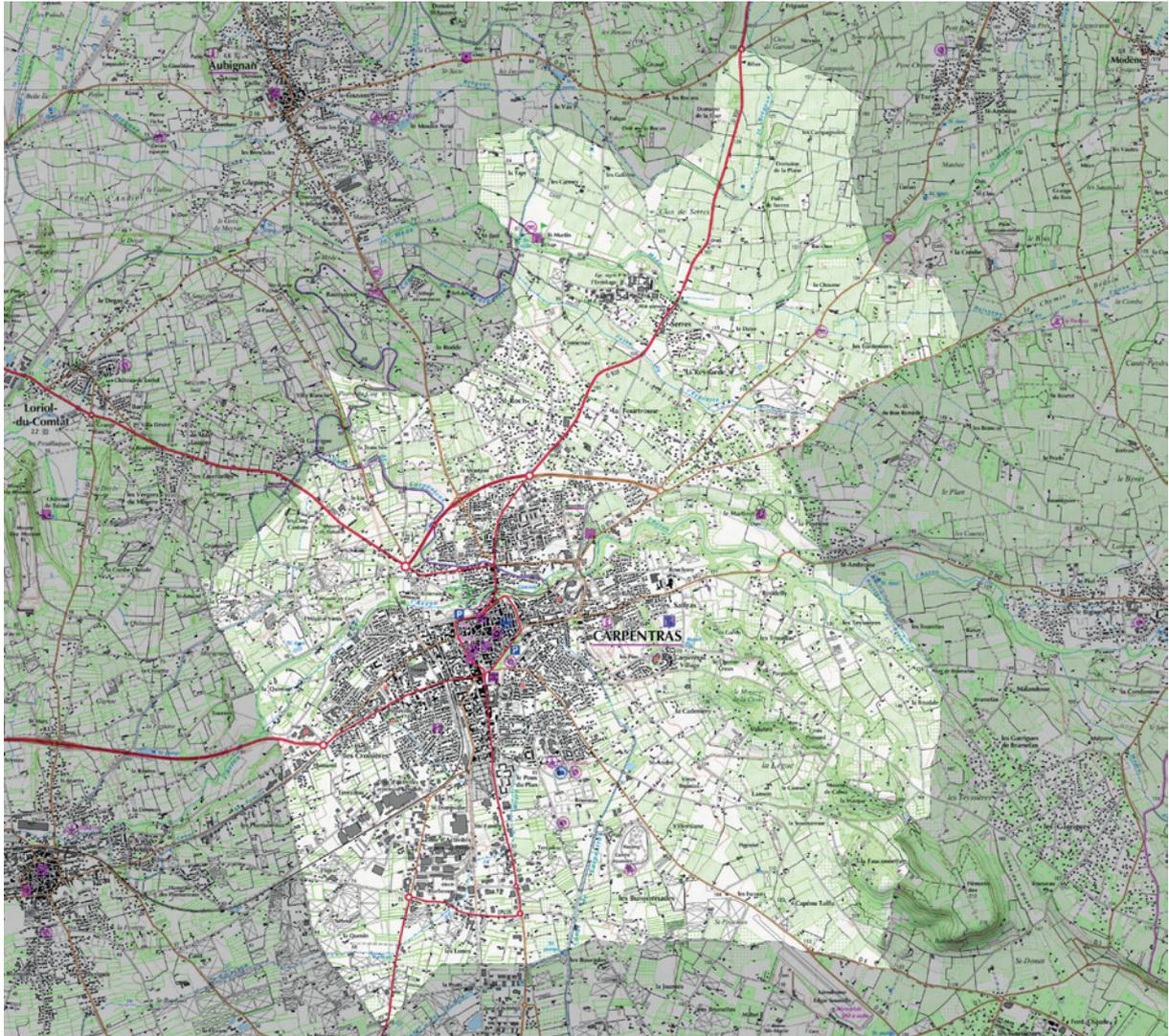


Un paysage emblématique d'ici, ce serait les Alpes. Je prendrais une photo de l'arrière du village, côté Roudoule.





Ici, c'est l'endroit le plus animé de Puget, c'est la place Conil, où il y a tous les bars et tout le monde. C'est un des endroits que je préfère.



La commune de Carpentras (IGN)

2.2.6 Carpentras



Carpentras en vue rapprochée (IGN)

Une journée à Carpentras

J'arrive à l'office de tourisme d'Avignon en covoiturage, en début de journée. Nous avons avant cela traversé une grande zone commerciale qui jouxte le centre-ville historique. La départementale est une ligne droite, un alignement de commerces et d'anciennes grandes demeures. Derrière cette architecture composite apparaît le parking d'un centre commercial.



L'office du tourisme de Carpentras dont l'esplanade a été transformée en parking, à l'entrée du centre-ville

Le conducteur m'a alors précisé que toutes les voitures qui sortent de la ville en direction d'Avignon sont contraintes de passer devant un centre commercial Leclerc puis il me dépose devant l'office de tourisme dont l'esplanade a été transformée en parking. Celui-ci est situé à côté de l'ancien Hôtel Dieu entouré d'un cèdre, de voitures, d'allées de platanes de massifs fleuris et qui de par sa taille et sa situation à l'entrée du centre-ville, semble symboliser l'entrée de la ville. Il est en rénovation grâce à des fonds de l'Union européenne.



L'espace terroir, un lieu de vente

A l'office du tourisme, je remarque de nombreux dépliants pour des activités de bien-être, d'aide aux personnes âgées, la gastronomie, le tourisme viticole, et tout ce qui se rapprocherait d'une valorisation du « territoire ». Il s'y trouve

également un espace « terroir » où l'on peut acheter des produits locaux « Espace terroir, produits et savoir-faire du géant de Provence ». Le géant est j'imagine le Mont Ventoux mais je ne suis pas sûre, peut-être est-il question de Carpentras ? Concernant les dépliants culturels, la programmation a lieu majoritairement à l'extérieur de Carpentras, dans des villes à proximité : expositions à l'Isle-sur-Sorgue, festival et concerts à Avignon... Sortie de l'office de tourisme, je me dirige vers le clocher d'une église ancienne, de nombreux platanes, des cafés, des restaurants, des glaciers. Le revêtement du sol a changé, les dalles rectangulaires et un caniveau central ont remplacé le bitume. Des bacs à fleurs délimitent les terrasses et je m'engage dans une zone piétonne avec de nombreuses franchises semblable à celles des autres villes. Il y a maintenant beaucoup plus de monde ici et je croise pour la première fois des touristes ainsi qu'un jeune mendiant avec son chien.



Entrée de la zone piétonne de Carpentras distincte du reste de la ville par un caniveau central...

Alors que la rue de la République où je me rends au Franprix pour faire des courses est très animée, la rue adjacente est déserte. Elle me mène place de l'Hôtel de Ville où de nombreux commerces en rez-de-chaussée sont vacants ou à louer. Aux fenêtres aussi apparaissent les signes de la vacance. Cette présence simultanée de bâtiments patrimoniaux, restaurés et de vacance procure une sensation étrange. Le charmant passage couvert Boyer laisse par exemple apparaître des traces de vacances aux étages, un panneau à vendre ainsi que d'autres à louer.

De manière générale, les bâtiments anciens se fondent dans un décor dont l'homogénéité rend parfois illisible l'architecture. Des panneaux renseignent sur la présence de nombreux services publics : piscine, toilettes ... mais il y a

maintenant seulement quelques touristes et certaines rues sont désertes.



Passa

La rue où je me trouve a près d'un rez-de-chaussée fermé sur deux, les commerces sont des commerces orientaux et des commerces alternatifs ou des taxiphones et des épicerie. Dans cette partie du centre-ville les passants semblent originaires des pays du Maghreb.

Je sors de la « zone de rencontre » du centre-ville (information écrite sur différents panneaux) et les voitures circulent à nouveau, l'absence de transition entre la zone piétonne et le débouché sur les départementales accentue a posteriori le sentiment d'artificialité produit par l'absence de voitures et de vélos.



"...les bâtiments anciens se fondent dans un décor dont l'homogénéité rend parfois illisible l'architecture"

Maintenant, de grandes allées de platanes qui peut-être ont été une promenade servent de parking. A défaut de pouvoir s'asseoir dans cette allée qui sert de stationnement, des personnes se sont assises sur le rebord de pierre utilisé comme banc, le long d'une contre allée où a été aménagée une piste cyclable qui longe un terrain vague en contre bas. Ce lieu offre un panorama les coteaux du mont Ventoux.

C'est un espace qui n'est pas aménagé mais qui favorise les rencontres, les discussions et la convivialité. Ce point de vue sur le Mont Ventoux me laisse songeuse sur le site naturel de la ville que je n'avais pas soupçonné. J'aurais traversé le centre historique en à peine dix minutes à pieds en m'arrêtant de temps à autre pour prendre des photographies.



Je continue à longer le pourtour de la ville ancienne et plus à l'ouest, en direction de la gare, les rives de l'Ozon ont été aménagées en parking et en « coulée verte ».

A cause de la topographie du site, le parking et les jardins sont accessibles à pieds ou par ascenseur. Le vent souffle fort maintenant et afin de m'abriter de la tramontane, je décide de me rapprocher du centre historique et rejoins le Boulevard Gambetta.



L'organisation concentrique de la ville bordée d'anciennes promenades de platanes devenues aujourd'hui de grands axes de circulation me fait penser à Aix-en-Provence mais en beaucoup plus petit. La voiture y est omniprésente dans tous les espaces extérieurs au centre historique, ce qui rend la circulation piétonne et les échanges très limités.

Les espaces urbains sont traversés de voies de circulation et de publicités pour de grandes surfaces situées à l'extérieur de la ville d'une échelle disproportionnée quant au centre historique tant et si bien qu'en dehors de ce tout petit noyau constitué de murs anciens, la ville semble disparaître ou se prolonger à l'infini. Maintenant rue du Forum, je croise une rue déserte où les stores des commerces sont tous baissés, nous sommes pourtant un jeudi après-midi. Dans une autre,

une femme âgée est transportée en civière dans une camionnette. Toujours en direction de la gare, j'aperçois le premier arrêt de bus Transcove, ces bus desservent plusieurs destinations : Serres, Aubignan, Baumes de Venise...

J'arrive à un croisement entre la départementale 942 et l'ancienne voie de chemin de fer qui marque un seuil supplémentaire aux abords Sud-ouest de la ville, l'Ozon en était un autre au Nord.



Ce croisement laisse apparaître une station essence Leclerc ainsi qu'un Mac Donald. Le trajet à pied jusqu'à la gare est alors court, je passe devant de nombreuses résidences des années 50 et 60, ocre jaunes et ou beiges. Il reste parmi ces résidences quelques maisons à deux ou trois étages plus anciennes. En chemin, je croise également un « terminal de transports urbains » Transcove qui fait également office de parking. J'aurais croisé dans cette seconde partie de la ville peu de monde mais quelques cafés avec de grandes terrasses protégées de la rue et du soleil par l'ombre de platanes qui transmettent l'écho de discussions entre hommes, et animent les rues de leurs bruissements.

Il semble qu'aux abords de la nouvelle gare, les travaux du « pôle multimodal de Carpentras » (écrit sur un panneau) ne soient pas achevés. Cette gare de verre et gris clair se distingue par sa couleur des logements collectifs ocre jaune et beige qui bordent l'esplanade récemment aménagée en gare routière à ciel ouvert.



La gare routière située en face de la gare SNCF

Gare futuriste avec des prises à disposition, des poubelles de tri, un distributeur où l'on peut retirer de l'argent avec sa carte bleue « sans contact et en toute sécurité », des caméras de vidéosurveillance et un salon aménagé elle se distingue également par le type d'espace qu'elle propose : un espace qui n'a de public que l'apparence . Il y a des toilettes mais ceux-ci sont réservés aux personnes ayant leur ticket de transport. Il y a un vent à décorner des bœufs et la SNCF a eu la bonne idée de créer une « salle des vents » avec un poème dédié au vent apposé sur les vitres.



L'angle des trottoirs en acier Core-ten et la voirie refaite

Inaugurée en 2014 en face de la nouvelle gare SNCF, la gare routière me fait penser à celle d'Aix-en-Provence. Le mobilier et les bordures des trottoirs sont en acier corten et des massifs de lavande apportent une odeur agréable, qui me donne envie de m'y asseoir. Les trottoirs y apparaissent mieux traités que ceux du centre-ville, c'est plus agréable d'y marcher. J'attends le bus sous les regards de quatre personnes âgées qui observent depuis la fenêtre d'un immeuble, en contre-bas. Les aménagements récents contrastent avec le nombre d'usagers mais le lieu rassemble des jeunes et des adolescents venus attendre leur bus ou leur train et que je n'avais pas croisés auparavant à d'autres endroits dans la ville.

Il est 16h30 et je prends le bus pour rentrer à Marseille via Avignon. De Carpentras jusqu'à Entraigues, il y aura des lotissements et des habitations tout du long.



L'aménagement des rives de l'Ozon, la "coulée verte" et le parking à droite

À Carpentras le centre-ville, traditionnellement un terrain animé de rencontres, est unanimement qualifié par nos narrateurs de « désert ». « *Il ne se passe plus rien à Carpentras. C'est désert. Tous les commerces ferment.* » « *À part Noël et au 14 Juillet, où ils en mettent plein la vue, le reste du temps, c'est mort. Le vrai couvre-feu. Le soir, on n'a rien. Le matin, à 8h30, pas un commerce n'est encore ouvert.* » « *Il y avait beaucoup plus de choses avant. Beaucoup plus de contact humain.* » « *Tous les commerçants ici se plaignent que c'est mort, qu'ils n'arrivent pas à vendre, mais ils ne sont pas foutus d'ouvrir à l'heure. L'autre jour chez F, j'ai attendu jusqu'à 9h30, qu'il ouvre, tout ça pour acheter une paire de chaussures.* » L'isolement touche des personnes récemment arrivées en France et ne parlant pas le français mais aussi d'autres, originaires de Carpentras ou de la région depuis plusieurs générations « *Je ne connais pas grand monde. Je rencontre quelques personnes au hasard, comme ça.* » « *Je ne connais personne dans l'immeuble, en dehors d'une jeune fille, qui vit avec ses deux garçons. Je ne parle à personne et personne ne me parle.* » Le manque d'échanges semblent généralisé et les opportunités pour se rencontrer sont rares.

Un centre-ville qui change

La ville semble pourtant se soucier d'accueillir ses habitants et de leur fournir toutes les commodités : « *De Carpentras, je dirai que c'est une ville facile, pratique, parce qu'on y trouve de tout, j'ai toutes les commodités à proximité : les médecins, la pharmacie, le centre-ville, la poste...* » « *Ce qui m'a aidé à Carpentras, c'est le Centre social, où j'ai pu apprendre le français et aussi à me repérer dans la ville.* »

Ces lieux permettent aux personnes de se rencontrer mais manquent à créer du lien social et leur coût, direct et indirect, n'est pas toujours bien accueilli. « *Le train ? Tout le monde se plaint qu'il est cher : c'est six euros pour aller à Avignon !* » Le chantier de la nouvelle gare initié par le maire est apprécié par les commerçants mais a eu des répercussions négatives sur leur économie : « *En deux ans de travaux, notre chiffre d'affaires a énormément chuté. On a beaucoup souffert de ce chantier.* » Par contre une "zone de rencontre" a été aménagée permettant que voitures et piétons vivent en bonne intelligence. Elle rend le centre-ville perméable à la circulation sans le soumettre à la domination automobile, ce qui est apprécié par les commerçants. Mais d'autres réalisations sont incomprises par nos narrateurs qui estiment qu'elles ne répondent pas à de véritables urgences des habitants et de la commune : « *La mairie a créé une zone verte, la Porte d'Orange, je ne sais pas trop à quoi ça sert.* » « *L'inconvénient c'est que c'est vieux, les bâtiments sont un peu à l'abandon au centre. Ils ont fait la coulée verte mais au centre-ville, rien de nouveau !* »

Un anneau circulé fait la césure entre la ville historique et les faubourgs ; sur le cadran Sud-Est il emprunte la belle allée arborée de l'avenue Jean Jaurès, au Nord il domine le paysage de l'Auzon, la "coulée verte" (et bleue). Ailleurs on y longe les faubourgs, des parkings, des centres commerciaux...



Un anneau circulé (ici en vert) fait la césure entre la ville historique et les faubourgs

La traversée du centre ville d'Est en Ouest se fait diamétralement à cet anneau, par une voie historique qui serpente, dessinant en plan, peu ou prou, le sigle du cigare du Pharaon¹. Cette voie qui accueille des commerces dans un cadre restauré va de la porte Ouest (Monteux) à la porte Est de la ville ancienne (Mazan) : elle suit le tracé des anciens remparts de la ville et passe au débouché du magnifique passage Boyer couvert par une verrière (XIX^e siècle)



Cette voie accueille des commerces dans un cadre restauré

Le centre historique se présente comme partagé entre un habitat plus ou moins dégradé habitée par une population pauvre, en grande partie immigrée² et la mise en œuvre, toujours

¹ 4ème album des *Aventures de Tintin* par Hergé

² Ce que confirment les chiffres : le centre ville de Carpentras compte 19 % d'immigrés contre 10 % dans la région),

en cours, d'une restauration soignée de la ville et de ses monuments sous la responsabilité de l'Architecte des Bâtiments de France.

... et un centre-ville fragilisé

La population du centre-ville de Carpentras fait figure d'exception dans les caractéristiques régionales mais aussi par rapport au reste de la commune.

Le pourcentage de propriétaires (19 %) y est très bas au regard de celui de la commune (45 %) comme de la région (54,5 %). L'emménagement des habitants (28,5 %) est beaucoup plus ancien que dans la région (13 %) et même dans la commune (15 %).

Le niveau de vie des habitants est bas selon l'ensemble des indicateurs : 22,5 % d'ouvriers (10,5 % dans la région et 16 % dans la commune) ; un revenu annuel moyen de 8 983 € contre 21 209 € dans la région et 16 273 € dans la commune ; 23 % des personnes sont au chômage (contre 10 % dans la région et 13 % dans la commune) ; le taux d'allocataires du RSA s'approche de celui de la Belle-de-Mai à Marseille : 71 % (contre 9 % dans la région et 11,5 % dans la commune) ; le taux d'inégalité établi par l'étude est de 0,5 (0,38 dans la région).

Enfin, les personnes sans aucun diplôme représentent 33,5 % de la population (18,5 % dans la région et 27 % dans la commune). Si l'on compare la ville de Carpentras avec le quartier de la Belle-de-Mai à Marseille, on voit n'a aucun établissement d'enseignement post-bac ou CFA. *« A part au collège, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer trop de monde à Carpentras et je ne tiens pas à vivre ici. »*



la mise en œuvre d'une restauration soignée de la ville et de ses monuments sous la responsabilité de l'Architecte des Bâtiments de France.

C'est donc à juste titre que nos narrateurs perçoivent un centre ancien majoritairement habité par des personnes ayant de faibles revenus.

« Les gens qui vivent dans le centre-ville, ce sont des couples, des familles peu nombreuses, avec un enfant, et qui recherchent des loyers pas trop chers. » « Il y aussi quelques personnes âgées, qui n'ont plus les moyens d'aller vivre ailleurs. »

La question des immigrés

La proportion de personnes immigrées qui habitent le centre ville est aux yeux d'une partie des personnes rencontrées la source de tous les maux : « *Le problème ici c'est qu'il y a beaucoup de maghrébins « À Carpentras il vit 60 % de Maghrébins.» « Il y a déjà trop d'étrangers. A Carpentras, c'est beaucoup trop. Certains sont bien intégrés mais beaucoup d'autres foutent le bordel. »*

Cette population est clairement associée par certains de nos narrateurs à l'image d'étrangers en situation irrégulière et de trafics illicites : « *Dans mon quartier c'est vrai qu'il y a des clandos et du trafic de drogue... Le vœu que je ferais pour la ville c'est que, dans les logements du centre-ville, il y ait une population plus mélangée, afin que ça repousse les dealers ailleurs. Ça mettrait un terme à la mauvaise ambiance qu'il y a le soir dans certaines rues. Pas mal de femmes et de touristes se font emmerder dans la rue. »*

« *Je sais qu'il y a eu beaucoup de propriétaires qui louaient à des ouvriers une pièce pour plusieurs personnes. De vrais marchands de sommeil. »*

« *A force d'agression et d'insécurité, les commerçants sont partis. » « Ce n'est pas les Maghrébins qui peuvent reprendre ces commerces, eux ils ne font que du commerce entre eux. »*

La critique peut prendre des allures détournées : « *Dans mon immeuble, j'ai des voisins Marocains, ils sont très gentils : ils ne volent pas, ils ne portent pas le foulard, etc... »*

À partir de l'image prégnante des événements de 1990 (la profanation du cimetière juif) et du taux élevé du vote Front National dans la commune (49 % aux dernières élections régionales) nos narrateurs expriment la conscience qu'une image d'ostracisme leur est associée. Si bien que la présence des immigrés apparaît presque systématiquement dans les récits, et fait débat. Les uns comme on l'a vu voudrait "reconquérir" leur centre-ville.

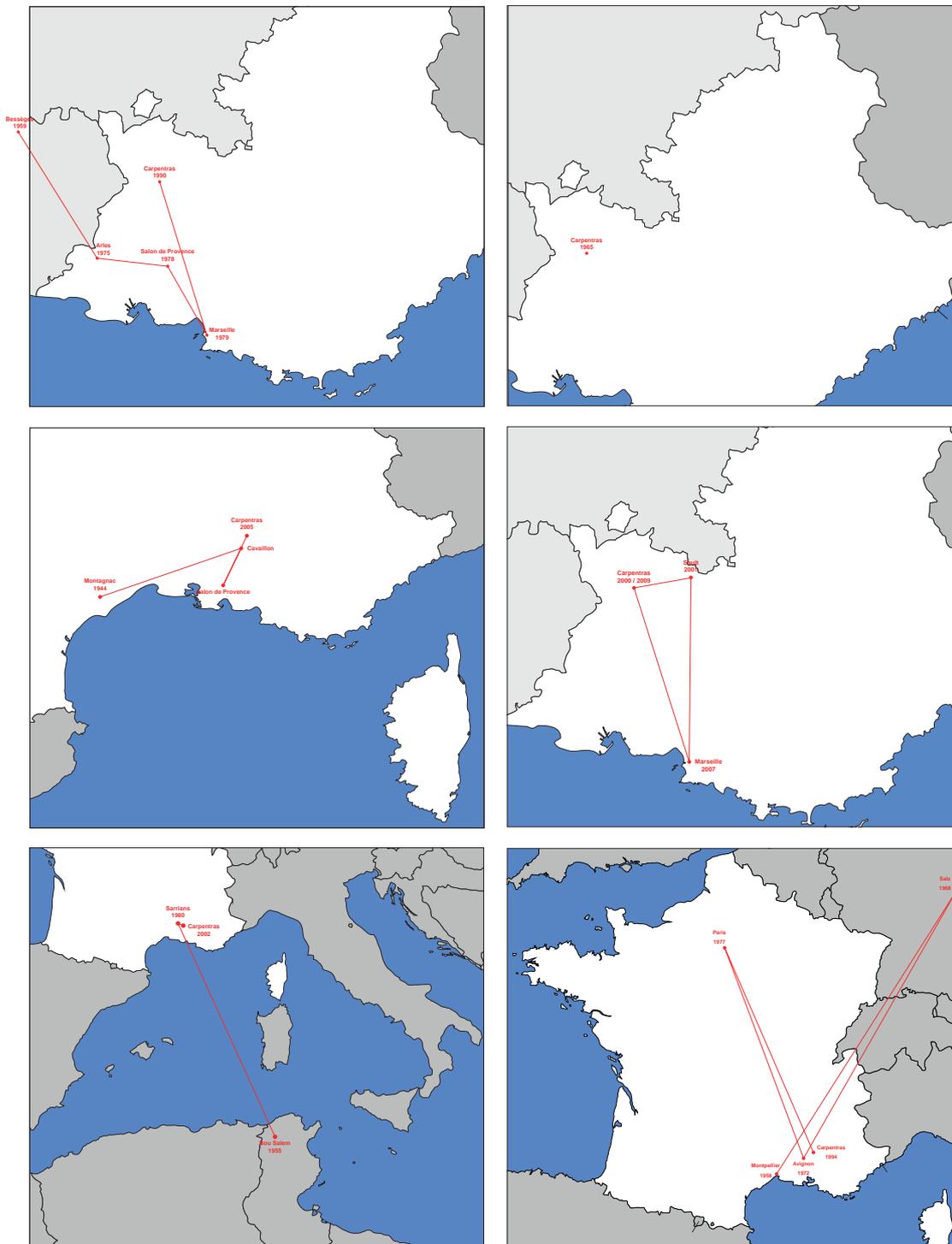
Les autres essaient de déconstruire cette image "collante" : « *Je finis de travailler tard parfois et le soir dans les rues de Carpentras, il ne m'est jamais rien arrivé. Il va d'ailleurs falloir qu'on en finisse avec cette image négative que porte la ville. L'histoire du cimetière juif des années 80, il faut arrêter de ressasser tout ça, il faut tourner la page. »*

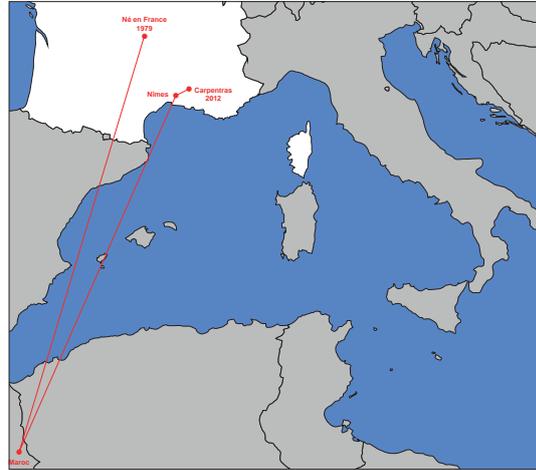
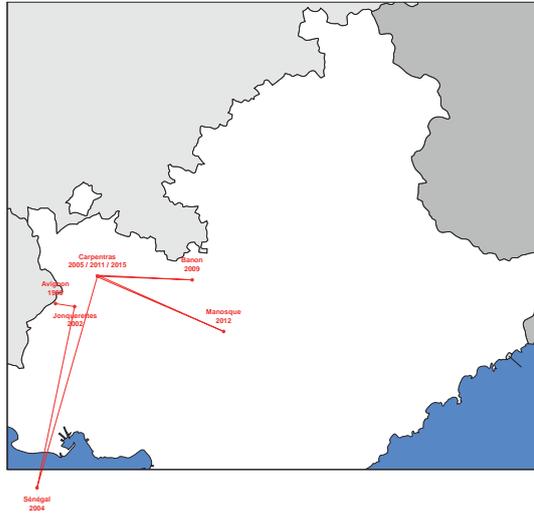
« *Il y a une vingtaine, voire même une dizaine d'années, il y avait beaucoup de problèmes dans le centre-ville de Carpentras, des bandes de gamins qui volaient et embêtaient tout le monde. Ça s'est réglé finalement : les familles qui vivaient dans le centre-ville ont été déplacées et les immeubles où elles vivaient ont été rachetés par la Mairie, par les citoyens ».*

« *On parle toujours des maghrébins, des problèmes avec les maghrébins et ça tourne ne rond, il faut arrêter d'être toujours négatif. Il y a un vrai problème de communication. Les gens ne se parlent pas. La mairie communique mal. »*

D'autres encore sont inquiets de cette situation qui leur évoque une "guerre civile" : « *Je pense qu'en France, il y aura une guerre entre le camp du Front National qui veut virer tous les étrangers et les autres, qui veulent accueillir tout le monde »*

Parcours résidentiels à Carpentras





Géosymboles de Carpentras



Le mont Ventoux, pour moi, c'est mon paysage, ma montagne, qui domine le Vaucluse. C'est le mont Chauve : rien ne pousse là-haut !



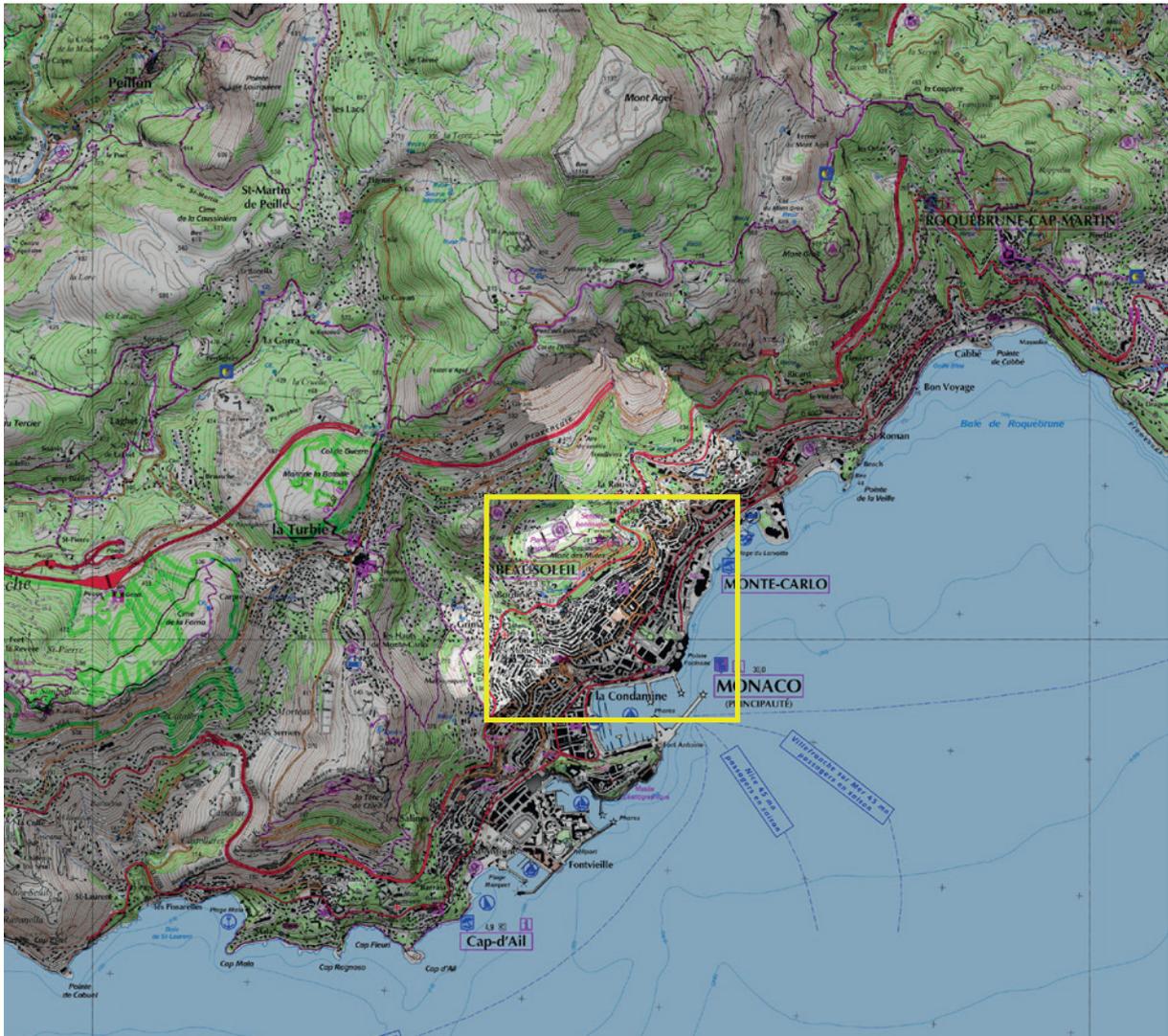
Le lieu qui représente Carpentras pour moi, c'est simple, c'est la cathédrale.



Le lieu que je préfère ici, c'est ma librairie. C'est mon univers. C'est le lieu que façonne tous les jours du matin au soir.

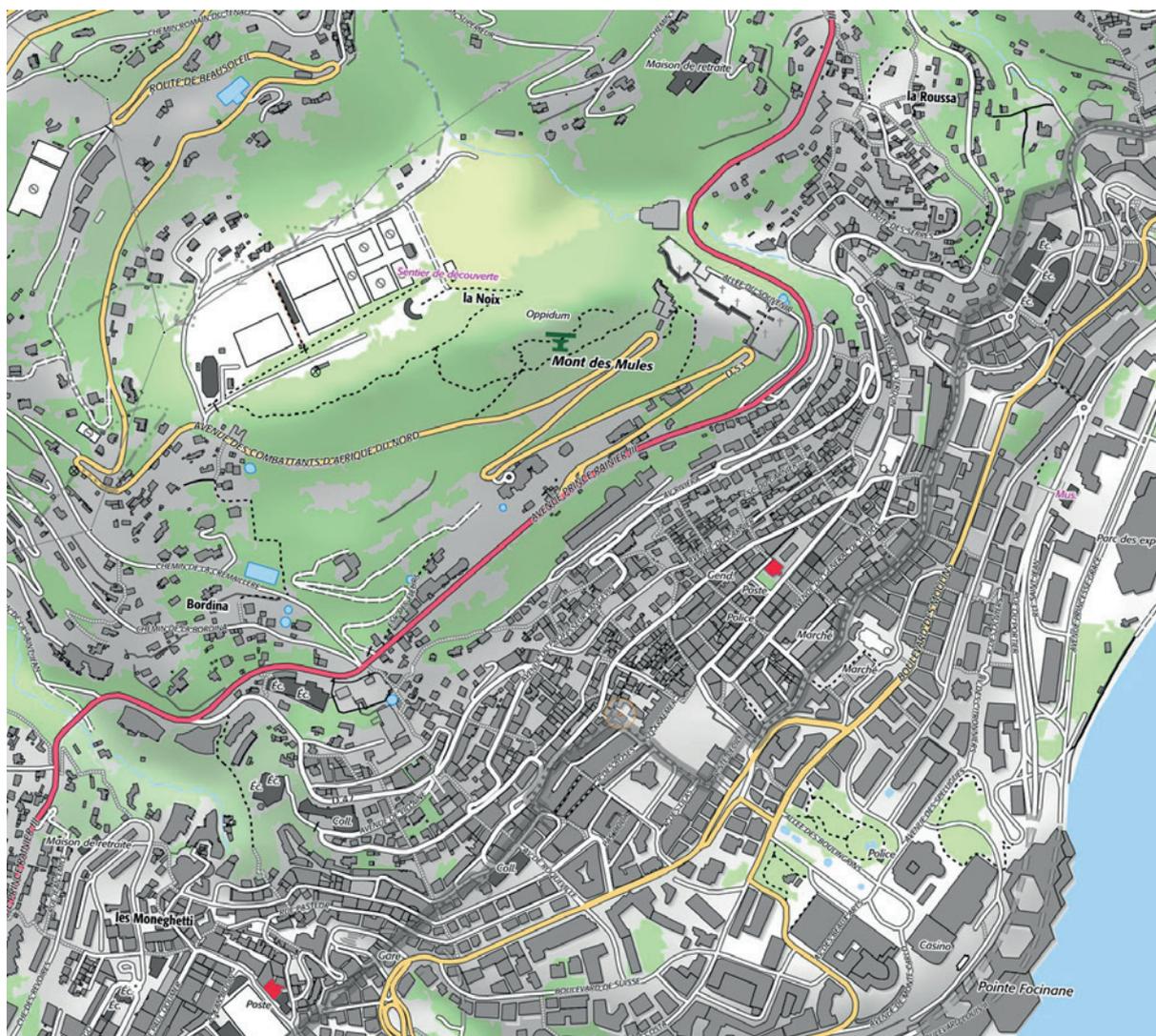


D'ailleurs ce que je préfère à Carpentras ce sont les ruelles du centre. C'est cela mon paysage de Carpentras.



La commune de Beausoleil (IGN)

2.2.7 Beausoleil



Beausoleil en vue rapprochée (IGN)

Une journée à Beausoleil

Vendredi 19 juin 2015, départ de la gare Saint Charles à Marseille, je prends le train pour Beausoleil, où je n'ai encore jamais mis les pieds. Je prends un train jusqu'à Nice, puis un second jusqu'à Monaco-Monte-Carlo. Le trajet entre Nice et Monaco, est un enchantement. Mer et petits ports, Méditerranée et palmiers, des clichés de carte postale : *The Côte d'Azur* ! D'une certaine manière, j'étais déjà conquise, prête à m'extasier sur chaque villa, chaque palais.

À la gare, j'emprunte la première sortie, qui débouche au niveau de la mer, (j'ignorais qu'un ascenseur et des escalators amenaient à la sortie haute, plus proche de Beausoleil).

Je demande mon chemin : l'homme à qui je me suis adressée a pointé son doigt vers le haut et ça semblait être le ciel. Il m'a montré un escalier à emprunter.



Dans cet interminable escalier, je n'ai croisé personne

L'ascension commençait. Dans cet interminable escalier, je n'ai croisé personne (les gens d'ici prennent l'ascenseur !) Je passe sous le viaduc de l'une des nombreuses routes en lacets, qui s'éta-



Sous le viaduc, une chapelle nichée dans l'alcôve de la roche

gent et lient les différents niveaux de Monaco, puis de Beausoleil. Sous le viaduc, une chapelle nichée dans l'alcôve de la roche. Dans une autre niche, une vierge Marie et en arrière plan des buildings. Je n'ai pas compté les marches, il y en avait beaucoup.

Du bougainvillier à foison tache de fuchsia le blanc des façades des villas, plus somptueuses les unes que les autres. Je me suis retournée : en bas, les bateaux flottaient tranquillement dans le port ; en haut, s'alignaient les immeubles palais.

Une fois terminée cette première ascension, jusqu'au pont Sainte-Dévote, en jetant un coup d'œil dans la gare toute vitrée de Monaco, j'ai aperçu les



En arrière plan des buildings

immenses escalators de la sortie haute de la gare. Je ne suis toujours pas à Beausoleil. J'arrive donc à Beausoleil à pied, par en bas¹.



j'ignorais qu'un ascenseur et des escalators amenaient à la sortie haute, plus proche de Beausoleil

Après dix minutes de marche sur le grand boulevard Princesse Charlotte, encadré d'hôtels de luxe, de boutiques, d'arcades et de cafés, je prends à gauche pour entrer dans Beausoleil, «ville fleurie et cosmopolite»².

¹ La morphologie en paliers de la ville présente un important dénivelé entre son point le plus bas (40m) et son point culminant (560m)

² Dans la brochure de l'office du tourisme, il est écrit : « un balcon sur la Méditerranée. Population 14000, superficie 2.79 km², altitude de 40 à 560 m, code postal



En bas, les bateaux flottaient tranquillement dans le port

Les deux villes se touchent sans transition. Là, le standing des boutiques change, et le look des gens aussi. Je continue mon ascension, rencontrant successivement des ponts, des rues en pente et des escaliers.

Comme au ski, on peut choisir d'aller tout droit, tout shuss, en prenant les escaliers, ou de slalomer dans les rues en lasso. Tout dépend de la forme et de l'allant ! Et il vaut mieux être en forme à Beausoleil...

Avant d'arriver au marché couvert, je tombe sur les quelques étals du marché ouvert, où de belles cariatides soutiennent un balcon, à l'angle du boulevard Maréchal Leclerc et du boulevard de la République. Il semble qu'ici on apprécie le style *Belle Epoque*. Je m'engage à gauche sur un boulevard bordé de palmiers.

C'est le boulevard de la République qui, loin d'aller tout droit, dessine un idéogramme complexe : avant, arrière, gauche, droite, droite. Au milieu de la

06240, à proximité Monaco 0 km, Nice 20 km et l'Italie 10 km. On peut y arriver en voiture par l'autoroute A8, sortie 56, 57 ou 58 ou par la route D.6007, par les bus urbains, ligne 11, 12, 13, 18 ou 21 de la CAM (Compagnie des Autobus de Monaco), et interurbains ligne 100, 110 et 112, par le TER, ligne 04 et 05, le TGV ou le train des merveilles... »



Avant d'arriver au marché couvert, je tombe sur les quelques étals du marché ouvert

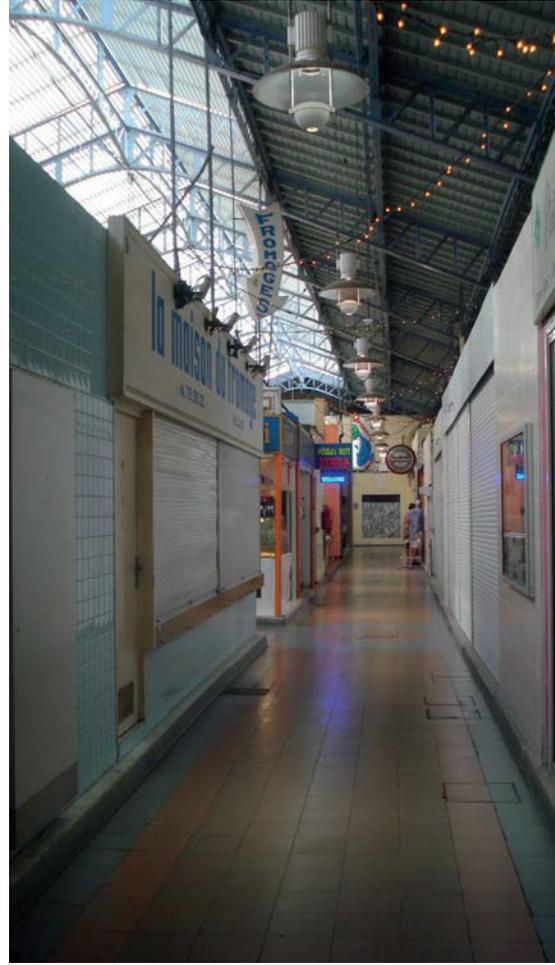
première partie de ce boulevard, sur ma droite se tiennent les halles en fonte³ du marché couvert de Beausoleil.

Il est onze heures et demi, et le marché touche à sa fin. Si à l'intérieur, les stands sont quasiment tous fermés, excepté les bars, à l'extérieur, le long du bâtiment, d'autres n'ont pas encore remballé. C'est l'été, le temps de la pastèque, qu'on offre coupée en quart. J'apprendrais qu'ici, c'est tous les jours que l'on peut s'achalander.

Au bout du boulevard de la République, je croise l'avenue du Général de Gaulle, je monte la première volée de l'escalier du Riviera, et je me retrouve à un autre niveau de ce même boulevard de la République. Sur mon chemin je rencontre des conteneurs enterrés (ici aussi, on trie ses déchets), et des toujours des palmiers, en pots cette fois. Je marche sur un pavage à motifs réguliers. Grand luxe également en termes de services publics : police, office du tourisme, poste mairie... A l'extrémité du boulevard, on aperçoit le sanctuaire Saint Joseph.

Je reviens sur mes pas et je reprends l'escalier du

³ Attribuées au chantier Eiffel.



A l'intérieur, les stands sont quasiment tous fermés

Riviera. Immense. D'aucuns l'appellent « *l'escalier de la mort* ». À mesure de mon ascension, les bâtiments deviennent moins hauts, plus espacés, on voit plus de ciel. Je passe devant le foyer restaurant des personnes âgées. On dirait qu'on peut toujours monter plus haut. J'apprendrai plus tard que certaines horizontales (en fait les routes qu'on appelle les *corniches*) permettent de se repérer : la Basse Corniche, la Moyenne, et la Haute. Et bien sûr, plus je monte, plus je suis récompensée : la vue sur la baie de Monaco est splendide. C'est d'ailleurs ce qu'on aime ici : le privilège de la hauteur pour embrasser la vue, l'horizon méditerranéen. Ceux qui ont construit le *Riviera Palace*, qui fait la fierté des Beausoleillois (*lu solelhencs* en occitan), ne s'y sont pas trompés. C'est d'ailleurs la prochaine étape.

Sur le palier suivant, au bout des *escaliers de la mort* : le Riviera Palace semble tout dominer, majestueux, implacable, emphatique. La brochure le décrit à sa façon : « *le Riviera Palace déroule son élégante façade, exposée plein sud, simple surface rythmée de nombreuses fenêtres, bow-windows, encorbellements, balcons à balustres de poterie. Sa construction, en béton enduit de stuc, est terminée en 1903.* » C'est-à-dire un an avant la création de Beausoleil, dont le nom, imaginé pour



Je m'engage à gauche sur un boulevard bordé de palmiers.

garantir sa promotion touristique, illustre bien la réalité : 300 jours d'ensoleillement par an !

Au pied du *Riviera Palace*, je rencontre une jeune fille. Sa famille y a établi sa résidence secondaire⁴ et elle y vient souvent, le reste du temps elle vit avec eux à Monaco. Elle me propose de visiter les lieux. J'y découvre, insoupçonné depuis l'extérieur, une serre grandiose, un jardin d'hiver, des coursives et de la fraîcheur. Il y règne un calme plat.

L'appartement qu'elle m'ouvre est somptueux : des plafonds très hauts, d'immenses baies vitrées encadrant la mer, des murs arrondis, des portes en bois ouvragé, des vitraux sur les pièces qui donnent côté coursive... Et une vue panoramique.

Après cela, on pourrait encore monter à pied, mais un jeune homme m'en dissuade. « *A ce niveau, la seule chose intéressante c'est le Riviera, me dit-il, mais le mieux, le meilleur de Beausoleil, c'est le stade Vanco et là, c'est en voiture ou en bus qu'il*

⁴ Le Riviera Palace a connu plusieurs usages : initialement construit pour le compte de la Compagnie des Wagons-Lits, il a d'abord été un hôtel, puis a servi d'hôpital militaire pendant la Première Guerre mondiale. Plus récemment il a été transformé en appartements régis en copropriété.



Je passe devant le foyer restaurant des personnes âgées.

faut y aller, parce que c'est beaucoup plus haut ». Je décide de m'y rendre. Il semble que ce soit le seul parc de la ville : tous les Beausoleillois en parlent et tous disent le fréquenter. Le parking lui-même est vaste. Le parc est plein de monde : des enfants montrent leurs spectacles de fin d'année sous un immense chapiteau en plastique blanc. On y parle principalement portugais. Sur des tréteaux, des planches, sur les planches des nappes, et sur les nappes des montagnes de gâteaux, de suceries et de sodas. Ensuite, on peut poursuivre vers le stade, si grand que plusieurs matchs s'y jouent en même temps.

Puis viennent des courts de tennis, un restaurant, un parcours de santé. À travers la verdure, on a toujours une échappée sur la mer, du cap Ferrat à l'Italie. Les promeneurs sont de toutes les couleurs. J'entends parler toutes les langues sauf le français.

C'est comme être à l'étranger (bien qu'à l'étranger, en général, c'est une seule langue que l'on entend... là c'est plutôt le monde qui se rencontre). D'ailleurs, tous les gens avec qui je parle sont fiers de ce brassage entre les multiples communautés, qui selon eux « *fonctionne bien* ». Quand je quitte le parc, je remarque qu'il n'y a plus désormais que des



On dirait qu'on peut toujours monter plus haut

maisons, des villas isolées, le tissu urbain se délite, devient plus lâche, la nature reprend ses droits, et la roche calcaire, dégarnie par endroit, pointe ça et là. Je redescends alors par la Moyenne Corniche, empruntant différents passages et venelles, dont l'aspect contraste avec le faste du Riviera. Juste au-dessus du centre ville, un palier au-dessus, on trouve un habitat populaire et des quartiers moins "pimpants". Une femme malgache prépare des haricots sur le palier de sa maison, dans l'escalier, à l'ombre. C'est la montée du *Caroubier*, un des arbres emblématiques de Beausoleil, avec l'olivier et le figuier. « *Avant que la ville ne gagne sur la colline, il y en avait à foison* » me dit une vieille Beausoleilloise, en ajoutant qu'elle est née ici. Je poursuis ma descente.

On se retrouve fatalement boulevard de la République, côté église, où se côtoient les bars et restaurants portugais. Derrière la mairie, les terrasses s'accotent sur la place de la Libération ; et au marché couvert, quelques vieux forment des groupes.

Je n'ai vu de Beausoleil que son centre, et une partie de ses hauteurs. J'apprends qu'il y a de nombreux autres quartiers : Malbousquet, Mont des Mules, Saint-Joseph, les Serres, La Rousse.



Le Riviera Palace semble tout dominer, majestueux, implacable, emphatique

D'autres portent l'empreinte des diverses origines des habitants de Beausoleil : Grima, Aureilla, Bordina, Monachetto, Moneghetti, Devens, Tenao, Terragna, Font-Divina, Faussigna.

Ils présentent certainement un autre visage de Beausoleil puisqu'on y trouve des villas et maisons individuelles, mais aussi des résidences collectives : copropriétés et immeubles locatifs.



Insoupçonnable depuis l'extérieur, une serre grandiose,



Certaines horizontales (en fait les routes qu'on appelle les corniches) permettent de se repérer : la Basse Corniche, la Moyenne, et la Haute



Une vue panoramique.



...et des quartiers moins "pimpants"



Un habitat plus populaire...

Jeux et rites sociaux au Parc Vanco

Les Beausoleillois rencontrés ont pointé leur index vers le parc Vanco, ce lieu excentré et perché dans les hauteurs : c'est là !

Là, « *le meilleur de Beausoleil* », l'endroit où l'on « *rencontre le plus de gens.* » Curieusement, bien que totalement excentré et en hauteur (« *Il y a un bus qui y monte, sinon on y va en voiture* »), le parc, avec son grand stade, ne désemplit pas et semble réfracter plusieurs aspects de Beausoleil. Il apparaît comme un des lieux emblématiques de la fédération des habitants. « *L'endroit qui me paraît le plus représentatif c'est le stade de Vanco. C'est là que ça bouge ! Il est dans les hauteurs, assez loin du centre. On y trouve tous les jeunes.* »

Les jeunes mais aussi les familles et tout le monde. Le lieu accueille les manifestations temporaires de la ville, les spectacles de fin d'année « *sous un immense chapiteau en plastique blanc* ». Il est un contenant pour les activités qui rythment le calendrier beausoleillois, et participe de l'organisation du temps public.

Les activités sportives elles-mêmes y sont diversifiées : le parc accueille de nombreuses manifestations comme tennis sur les courts, le football ou le polo sur les stades. Le parc Vanco est « *si grand que deux matchs s'y jouent en même temps.* »

Loin des façades *Belle Epoque* du centre historique, le parc témoigne d'un autre aspect de la ville : la force du grand territoire, son omniprésence dans le quotidien des Beausoleillois entre le surplomb de la montagne et l'horizon maritime. « *A Beausoleil on est à la montagne et à la mer en même temps. On peut se balader, flâner et aux détours d'une rue, d'une corniche ou d'un escalier, on découvre la baie et les montagnes plus loin* »



Du parc, la vue sur la mer est magnifique

« *J'emmène ma fille à l'école, je vais la chercher, nous montons ensemble au parc Vanco, nous nous promenons et nous causons. Du parc, la vue sur la rade est magnifique.* » Le lien

avec le grand paysage est en premier lieu visuel. « À travers la verdure on a toujours une échappée sur la mer, du Cap Ferrat à l'Italie » La mer, même si elle ne borde pas directement la ville, apparaît aux yeux des personnes que nous avons rencontrées comme l'élément naturel qui caractérise Beausoleil : « Le paysage qui représente le mieux Beausoleil, c'est la mer. » « J'aime beaucoup la vue de la moyenne corniche. Beausoleil n'est pas au bord de la mer, mais partout, elle y est présente. »

Un territoire qui confronte la ville à la nature

La relation forte de la ville à son environnement naturel n'est pas que visuelle et n'a rien d'un bonheur tranquille ; elle est également forte en ce sens qu'elle prend les allures d'une confrontation où il convient de rester à tout moment vigilant aux mouvements de l'adversaire. Le "Guide d'information des risques majeurs" mis en ligne sur le site de la municipalité évoque à sa façon cette relation. La brochure recense cinq risques majeurs, dont quatre directement en relation avec la géographie environnante :

- Les feux de forêt (où l'on apprend que 65% de la commune de Beausoleil est boisée).
- Les inondations et coulées de boue, dues aux ruissellements des eaux de pluie sur les sols imperméables de la commune.
- Le risque de chutes de rochers, en particulier sous la Tête de l'Aigle et sous le mont Agel.
- Les risques sismiques (situés au 4^{ème} des 5 degrés que comporte l'échelle des aléas).

Les termes du guide rappellent qu'ici la nature offre sa propre forme de résistance au processus d'urbanisation et montre comment la ville doit sans cesse conquérir et maintenir ses acquis. Les deux milieux qui se confrontent ainsi, le milieu "anthropisé" et le milieu naturel, se modifient mutuellement, chacun étant en capacité de nuire à l'autre. Cette conquête et cette résistance sont intégrées dans le quotidien des habitants qui ont à faire au substrat naturel autant à travers la contemplation et le sport qu'à travers les obstacles et les pentes qu'ils ont toujours à vaincre pour se rendre d'un endroit à l'autre. La nécessité de domestiquer la nature quitte à la recréer, se manifeste aussi au beau milieu de « l'écrin de verdure » des stades du parc Vanco sur lesquels... de grandes pelouses synthétiques ont été installées.



de grandes pelouses synthétiques ont été installées

Une ville en escaliers

La morphologie de la ville façonne ses modes de vie. Les "montées", les rues en escalier, fondent l'imaginaire urbain beausoleillois et constituent le lieu emblématique des sociabilités. Si la mise en présence des citadins et l'exercice quotidien de l'urbanité sont favorisés par la rue, ils sont rendus quasi inévitables par les escaliers qui ralentissent et rapprochent les parcours. Dans leurs souvenirs les habitants évoquent également les escaliers comme des lieux de rencontres et d'activités communes : « *On avait fait un pari avec les copains de la montée...* » Cet espace particulier a également engendré des coutumes : « *Pour notre mariage, tous les habitants de la montée avaient mis des fleurs dans la montée.* »



les Beausoleillois entretiennent un rapport cénesthésique avec un territoire qu'ils éprouvent quotidiennement

Les soixante-six escaliers de la commune sont un repère toujours présent à l'esprit des habitants, une "mise au carreau" de la ville qui permet de situer n'importe quel point ou événement sur une carte mentale (« *Au départ, nous étions installés dans la maison du bas...* »). L'escalier du Riviera quant à lui est un passage obligé dans la mesure où il représente le plus court chemin entre la ville haute et la ville basse. Il fonctionne pour la ville comme une colonne vertébrale qui structure les habitations et les déplacements. À travers la pratique des escaliers, les Beausoleillois entretiennent un rapport cénesthésique avec un territoire qu'ils éprouvent quotidiennement : « *Rien ne me fait peur, sinon les escaliers. Quand tu sors du boulot, tu penses aux escaliers, quand tu vas faire les courses, tu penses aux escaliers. Tu penses tout le temps aux escaliers.* »

La mitoyenneté des habitations qui bordent les montées, la continuité entre leurs façades et le sol forment un objet homogène. Dans les escaliers, espace public et espaces d'habitation semblent s'articuler pour ne faire qu'un : comme une sculpture taillée dans la côte escarpée. Les piétons, protégés des véhicules auxquels cet espace est inaccessible¹.

¹ Ce qui n'est pas sans poser un problème d'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite.

peuvent en disposer librement... et d'autant plus agréablement que l'absence de voitures recolor et diversifie leur paysage sonore. En effet partout ailleurs celui-ci est dominé par les basses continues de la circulation automobile.

À la différence des rues d'une ville côtière "horizontale", les escaliers ouvrent de fréquentes fenêtres sur la mer, cadrées par les façades : « *D'où que nous soyons dans Beausoleil, au détour d'une rue ou d'un escalier, on découvre un bout de mer.* » Ces échappées qui ponctuent le paysage urbain créent l'occasion de temps de pauses.

Des habitants "biculturels" attachés à des traditions intégratrices

Au même titre que le paysage et la ville en escaliers, les traditions, très présentes à Beausoleil, constituent également un tiers qui fédère les habitants. Elle le font ici d'une façon intéressante : à la fois autour des particularités communautaires mais aussi autour de l'identité de la ville elle-même, comme en témoigne l'un de nos narrateurs : « *On organise régulièrement des rencontres avec les anciens de Beausoleil pour garder vivante notre langue et transcrire l'histoire de notre quartier et des rituels qui ont disparu. On a également toute une collection de vieilles images de Beausoleil. Ça compte pour nous, ce patrimoine de Beausoleil.* »

Monaco et Beausoleil sont des villes siamoises reliées par leur ascenseur. L'une riche, l'autre non, mais entièrement dépendantes : les Monégasques ont leur résidence secondaire à Beausoleil et les Beausoleillois (à hauteur de 80 % des actifs), s'emploient à Monaco. La population de Beausoleil est venue de partout pour travailler et s'établir ici (50% y habitent depuis plus de 10 ans, seulement 11% depuis moins de 2 ans) : de Chine, d'Inde, du Sri Lanka, de Mayotte, des Philippines, du Portugal, du Maroc... aujourd'hui 32% des habitants sont étrangers (contre 6% dans la région), 42% sont immigrés (contre 10% dans la région) alors que l'immigration à Beausoleil est aussi ancienne que la création de la commune en 1904. Il semble que les multiples communautés d'origine ne se soient pas fondues entre elles ni dans une uniformité internationale, pas plus qu'elles ne s'ignorent, se cloisonnent, se "replient sur elles-mêmes" ou se rejettent mutuellement.

Les récits témoignent de ce que chacun reste attaché à ses langues et traditions d'origine, tout en possédant parfaitement la langue et les codes du lieu d'habitation, langue et codes qui sont donc communs à tous, rassembleurs.

Nombre de traditions beausoleilloises sont en fait réinterprétées par les origines des habitants². Certaines ont été importées d'Italie comme le *Marché des couleurs et des saveurs*, ou plus particulièrement du Piémont, comme les jeux de la *morra* ou de la *scopa*. Portées par les migrations successives, ces traditions sont une manière de conserver l'histoire personnelle de chacun et de la remettre au centre de la vie publique.

La présence de communautés multiples favorise également l'implantation d'activités originales, non pas seulement "ethniques" mais adaptées à cette multiplicité, comme le commerce créé par un beausoleillois venu du Sri Lanka : « *en vivant à Beausoleil, j'ai constaté que personne ne faisait de commerce d'épices, alors qu'il y avait de nombreuses communautés qui en utilisaient. J'ai commencé par monter un étal de produits exotiques au marché de Beausoleil.* »

² Beausoleil est la deuxième ville la plus cosmopolite de France après Courbevoie.

Des conditions de travail particulières

Les 80% d'actifs de Beausoleil qui travaillent à Monaco connaissent des conditions sociales particulières : les cotisations patronales et salariales sont presque deux fois moins importantes qu'en France, ce qui, en compensation de salaires en moyenne plus élevés, signifie globalement une protection moindre. Les licenciements peuvent intervenir sans motif du jour au lendemain même lorsqu'on est en CDI et les horaires, dont le plancher reste fixé à 39 heures, peuvent atteindre 45 ou 48 heures. Ces dispositions sociales et financières de l'emploi changent les conditions dans lesquelles les Beausoleillois peuvent envisager la gestion de leur temps, de leurs revenus et de leurs investissements, les rapprochant de l'incertitude et de la responsabilité autonome de l'artisan et du travailleur libéral. Des gains potentiellement supérieurs mais la nécessité de prévoir l'avenir, de mettre de l'argent de côté, d'investir quand on le peut : *« 25 ans j'ai travaillé dans la même usine... On a tous été licenciés... Ensuite, j'ai été vendeuse dans un grand centre commercial... Après, j'ai fait des petits boulots de ménage et j'ai gardé quelques vieux. Puis, j'ai trouvé un emploi dans une boutique d'équipement de bateau... J'ai pris le magasin de fleurs en 2005, j'ai monté une société dont je suis gérante. » « Il faut en permanence s'adapter à un monde qui change à une allure folle. » « Je prends tout ce qui bouge : du nettoyage, du déballage. J'ai des missions d'une journée à une semaine. Il m'est aussi arrivé de faire un mois, trois mois mais jamais plus de six mois. »*

Ces modalités de travail prévalentes à Beausoleil privilégient deux formes de relations aux autres et à soi-même ; celle où on est en quelque sorte son propre patron, et celle qui, pour les emplois de service, mettent en œuvre des relations de personne à personne, rappelant par certains aspects le paternalisme du XIX^e siècle. Cette formation du lien social par le travail vient se conjuguer avec les autres caractéristiques observées jusque là, en introduisant dans les capacités des Beausoleillois à "faire société" des habitudes d'autonomie personnelle et de liens aux autres.

Un centre-ville dense et actif, qui favorise une vie sociale dans la proximité

Le centre ville, très dense, en concentrant les activités, favorise les pratiques pédestres : *« Je fais tout à pied : les courses, aller au travail, me promener. »* L'absence de grand centre commercial dans un rayon assez étendu est la première condition du maintien dans la ville non seulement du marché mais aussi des commerces de rez-de-chaussée, qui sont eux-mêmes essentiels à la qualité de l'espace public. Ici la proximité des services publics, la présence des petits commerces et du marché créent une ambiance animée et permettent aux gens de se rencontrer de façon quotidienne et non intentionnelle : *« (J'aime) le marché, car on y croise tout Beausoleil, chaque matin » « En faisant les courses au marché par exemple, il m'arrive de discuter avec les gens. »* Au-delà des dispositions particulières évoquées plus haut, ce sont là des conditions indispensables au déploiement d'une vie sociale effective.

En effet, par sa forme paysagère et urbaine, Beausoleil constitue un contenant qui accueille la société de ses citoyens et la *forme*, au double sens qu'elle leur propose une



Un centre-ville dense et actif qui favorise la proximité

forme contenante et qu'elle les instruit : par sa lisibilité elle les guide même s'ils sont étrangers, elle leur donne les indications suffisantes pour se comporter et s'orienter grâce à la composition clairement reconnaissable des espaces publics et privés, grâce à leur diversité, grâce à la présence de nombreux repères visuels lointains, ce que la navigation maritime appelle des "amers". La complexité de sa topographie, qui resserre et ralentit les flux automobiles et piétonniers, n'est pas un obstacle, au contraire : les autres sont là, proches, on peut s'adresser à eux.

Niveau de vie et avenir

Certes, Beausoleil ne retire pas les luxueux bénéficiaires de sa voisine, ses habitants ne vivent principalement ni de leurs rentes et pensions (21% contre 29% dans la région), ni de leurs actions en bourse, ni de leur patrimoine (4% contre 8% dans la région et 9% dans le département), ils comptent plus d'employés et d'ouvriers que de cadres, et plus qu'ailleurs dans la région (41% contre 30%) ; mais Beausoleil perdure ce qui lui suffit (le taux des revenus du chômage y est de 2,5 contre 3,1 dans la Région), et surtout elle se préserve relativement, autant de l'agitation que des standards internationaux.

Pour autant, les plus jeunes de ceux que nous avons rencontrés expriment qu'à leurs yeux la ville est dépourvue de dynamisme. « *J'aimerais aller dans une ville plus animée.* »

Dès leur scolarité, ils sont conduits à aller voir ailleurs : en effet la ville qui ne dispose que d'un collège est rattachée pour le secondaire au lycée de Nice. Il en va de même pour les études supérieures : « *Pour leurs études Jessy et Steve ont dû sortir de Beausoleil. Il n'y a pas de possibilité d'étudier ici.* » Heureusement Beausoleil est relativement bien desservie : le train, permet de lier Monaco à Nice et de là aux autres destinations et de nombreuses lignes de bus quadrillent le département.

Reste que le peu de possibilités en matière d'études et peut-être le manque de diversité des débouchés professionnels sur place, en dehors des emplois relativement spécifiques domiciliés à Monaco, constituent un obstacle pour retenir ou attirer les jeunes générations à Beausoleil. D'une façon plus générale la population (13 279 habitants en 2013) a connu une croissance irrégulière mais globalement constante, et décroît depuis 2008 où elle comptait 14 078 habitants.

De quoi Beausoleil est-elle emblématique ?

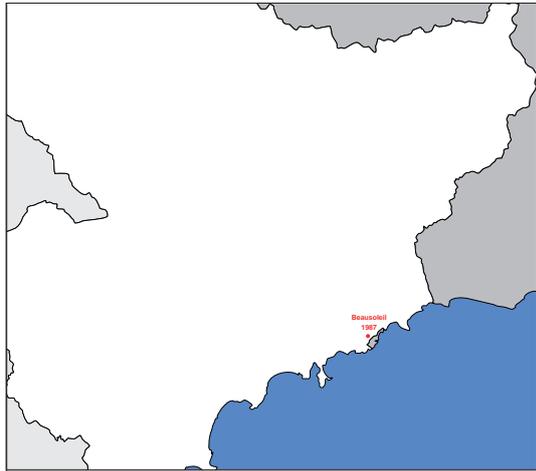
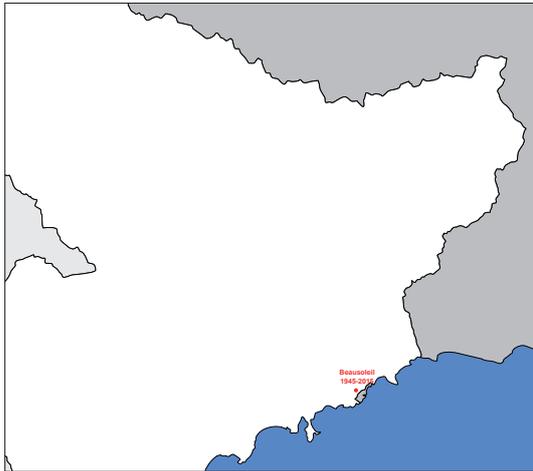
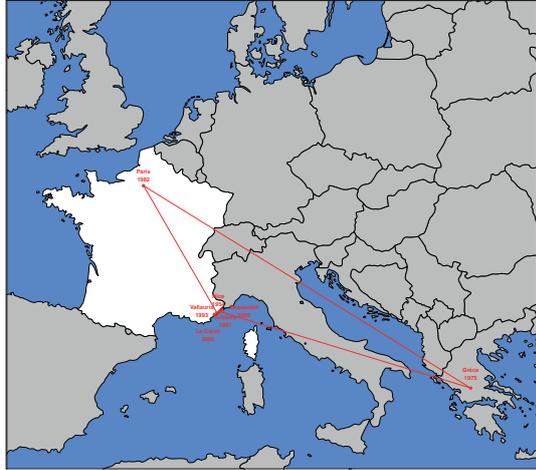
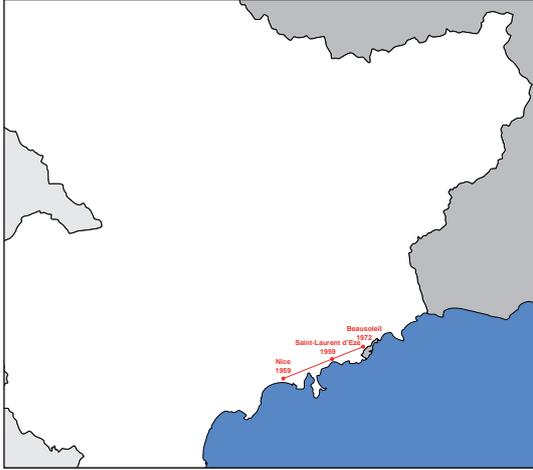
Beaucoup de ses caractéristiques font de Beausoleil une ville entièrement atypique. Son caractère le plus saillant est sa mitoyenneté avec Monaco, donnée avec Hong-Kong pour la ville la plus dense et la plus chère du monde, et avec laquelle Beausoleil a depuis toujours des liens étroits et mutuels de dépendance. La forme de la constellation qu'elle constitue avec les autres communes est largement absorbée par cet accollement soudé. Dans le même temps, Monaco amortit pour Beausoleil les effets de la mondialisation qu'elle reçoit en droite ligne.

Ce qui reste le plus remarquable à nos yeux, c'est la cohésion sociale que cette ville relativement récente a construite à partir de la population d'immigrés venus du monde entier qui a, depuis l'origine, participé à sa fondation et à son histoire. Cette histoire ouvrière forte est, comme à Port-de-Bouc, encore reconnue comme vivante et commune, avec des sédiments visibles. La double culture que les habitants ont su maintenir leur a permis de se rassembler et de s'intégrer autour de la langue et des codes communs du pays d'accueil tout en gardant une identité. Cette culture commune de la citoyenneté française fait office de tiers rassembleur, leur permettant de "vivre ensemble" et de former une société effective, vivante. La qualité des espaces publics, en rues ou en escaliers, permet de proposer à tous un contenant qui accueille et favorise ces prédispositions sociales. De même que la densité du centre ville lui garde sa fonction de pôle attractif.

Un autre tiers intervient dans la fédération entre eux des habitants : c'est l'imaginaire paysager et urbain qu'ils partagent et qui constitue un puissant attachement commun. Le surplomb massif de la montagne, les corniches et les hauteurs qui arborent le Riviera Palace comme un bijou frontal ; la baie, au contraire toujours vue d'en haut, qui remonte la barre de l'horizon et se donne à voir jusqu'aux côtes italienne ; la présence obsédante des escaliers... la morphologie et le paysage de la ville, sa verticalité face à la mer semblent un tableau de famille commun qui a tourné, façonné les corps et les regards.

Parcours résidentiels à Beausoleil





Géosymboles à Beausoleil



L'endroit où je rencontre le plus de gens, et qui me paraît le plus représentatif, c'est le stade de Vanco. C'est là que ça bouge !



Mon paysage préféré, c'est celui de la fenêtre de notre living



J'aime la vue de la moyenne corniche : on y voit tout l'ensemble de Beausoleil et Monaco.



(J'aime) le marché, car on y croise tout Beausoleil, chaque matin.



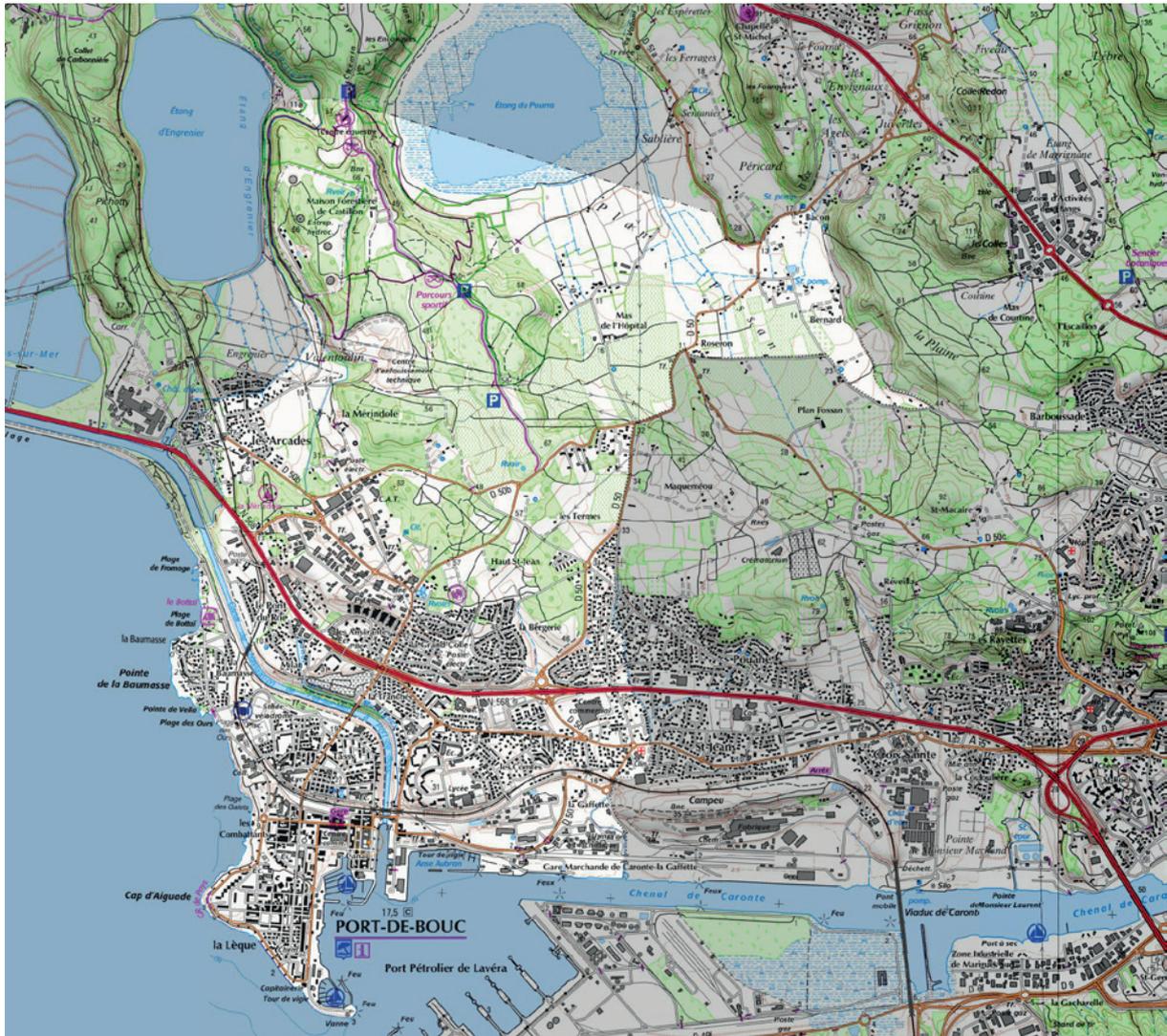
Du parc (Vanco), la vue sur la rade est magnifique. Cela m'apporte beaucoup de joie ces temps avec ma fille.



Le paysage qui représente le mieux Beausoleil, c'est la mer. D'où que nous soyons dans Beausoleil, au détour d'une rue ou d'un escalier, on découvre un bout de mer.



Il y a beaucoup de beaux lieux, de beaux paysages à Beausoleil. Je n'en vois pas un en particulier. Peut-être le stade Vanco mais je n'y vais plus.



La commune de Port-de-Bouc (IGN)

2.2.8 Port-de-Bouc



Port-de-Bouc en vue rapprochée (IGN)

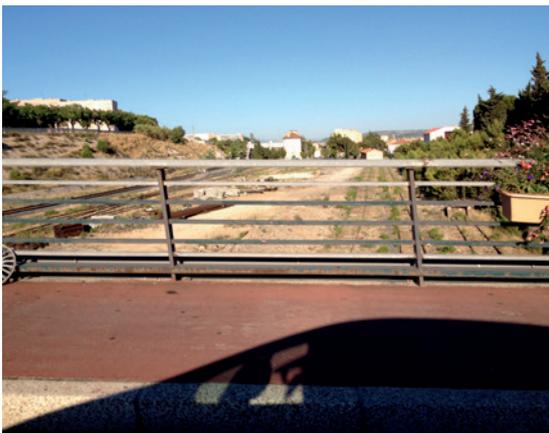
Une journée à Port-de-Bouc

Mardi 28 juillet 2015, départ vers Port-de-Bouc par les passerelles en survol du Grand Port de Marseille. À l'arrivée, la voie rapide suit un S étiré et après un autre survol, celui de la ville de Martigues tout en bas



le canal d'Arles à Bouc

entre ses bras d'eau, la sortie "Port-de-Bouc" nous introduit dans un vaste giratoire évidé qui enjambe la voie que nous venons de quitter. Trois quarts de tour sur le grand anneau et nous voilà sur l'avenue Maurice Thorez qui descend (presque) droit vers la mer pour une première traversée de la ville. Il faut encore enjamber deux tranchées paysagères : le canal d'Arles à Bouc et la voie ferrée.



la voie ferrée

Il fait beau. Des pins parasols, mi penchés mi tordus, bordent l'avenue et la protègent de leur voûte : la route est belle comme une publicité des années 50 pour le Touring Club de Provence. C'est une véritable invitation et nous nous laissons glisser jusqu'à n'être plus entourés par la ville. Nous nous retrou-



Des pins parasols, mi penchés mi tordus, bordent l'avenue

vons seuls face au bleu de la mer. Quelques tankers posés, immobiles, sur l'horizon.

L'avenue que nous avons descendue était très vite devenue urbaine. Dès le premier pont, le point de vue s'ouvrait sur la ville et celle-ci affichait, à gauche et à droite, deux immeubles d'une douzaine d'étages. Ensuite nous avons traversé un tissu urbain des plus variés : des immeubles collectifs des 60 dernières années, des maisons de rang traditionnelles, des commerces, des équipements (un lycée régional, un groupe scolaire, un ensemble de style "Spirou" abritant un cabinet médical) ; pour terminer par une ligne de maisons plutôt basses et de villas.



deux ou trois palmiers et un buisson de tamaris à côté d'un banc

Seule pour ponctuer ce bout du monde¹ face à la mer, une touffe végétale : deux ou trois palmiers

¹ En géomorphologie, un bout du monde (ou reculée) désigne le moment où une vallée vient butter sur un amphithéâtre rocheux. À Port-de-Bouc nous avons utilisé ce terme pour la fin d'un chemin ou d'une forme continue. plus évocateur et plus juste ici que celui d'impasse.

et un buisson de tamaris à côté d'un banc, de dos, pour la contemplation. Arrivés là, malgré la mer et les villas, on sent bien qu'on n'est ni sur la Côte d'Azur, ni même dans une ville de villégiature. Le romantisme de l'endroit est plutôt celui de la moderne solitude et des grands horizons.



un blockhaus semi-ensablé dans la plage

Poursuivre notre route se fera donc le long de la mer. Nous prenons vers la droite. Le long de la côte, l'avenue du Golfe nous guide entre une mer aux horizons rapprochés et industriels, et un territoire surprenant, riche d'espaces aux saveurs extrêmement diverses. On y trouve une plage où le dos d'un blockhaus semi ensablé fait hésiter entre l'émergence d'un cachalot et celle d'un sous-marin ; un ensemble HLM de la haute époque, les "Aigues Douces", une douzaine d'immeubles de 5 à 12 étages qui ont bénéficié d'une réhabilitation intéressante dans les années 90² ; certains espaces de nature très entretenus (ce qui est le cas, de façon



l'ensemble des "Aigues Douces", une réhabilitation intéressante

remarquable, dans l'ensemble de la ville), d'autres qui s'apparentent aux terrains vagues. Le tout est sauvé par la présence de la mer contiguë et, en vis-à-vis, les paysages stupéfiants, irréels, de la pétrochimie et de la sidérurgie ; la côte tantôt rocheuse,

² Massimiliano Fouksas. architecte

avec des bans de pierre plates qui s'avancent dans l'eau, tantôt en plages ; la végétation maritime, pins parasols, buissons de genêts, joncs, plantes de ro-caille agrippées au sol et aux roches affleurantes. Certains espaces ont une beauté pasolinienne. On s'avance sur une langue de terre en western, limitée à l'Est par la voie ferrée puis le canal, on passe entre un collège et un lycée, on retrouve un



d'autres s'apparentent aux terrains vagues

quartier dense de maisons individuelles : la Pointe de la Baumasse. Puis on arrive à nouveau à un bout du monde : une piste formant un mince ruban entre mer et le canal, qui rejoint Fos-sur-Mer. Demi tour.

Cette fois-ci nous suivons l'avenue du Golfe dans l'autre sens, au-delà de Maurice Thorez. En vue, une vigie aux formes arrondies, éclatante de blancheur, à laquelle se superpose, au second plan, la tour de



en vue, une vigie éclatante de blancheur

la capitainerie surmontée de son radar. Ici, à Port-de-Bouc, l'architecture moderne semble habiter son milieu d'origine, naître de ses premières matrices : le béton, le métal, les formes des navires et celles de l'industrie, avec leurs déploiements de mâts, jambages, antennes et superstructures.

Certes l'échelle de la ville ne se confronte plus à celles des usines et de la construction navale qui ont fondés ici une ville industrielle. Mais au Sud

de la voie rapide, la ville portuaire³ est marquée par cette haute qualité d'une architecture mêlée,



une modernité qui n'a heureusement pas fait table rase de son tissu ordinaire, ni de ses grands volumes d'air

qui a su garder ses maisons ordinaires, jusqu'aux cabanons, et emprunter leurs formes audacieuses à l'industrie et à la marine pour ses bâtiments, ses équipements, ses hangars et ses ouvrages d'arts. Une architecture qui jouit encore du face-à-face avec les navires à quai. Si le vent paraît présent



une architecture qui jouit encore du face à face avec les navires à quai



le tissage régulier des rues accueille une diversité d'usage, des places...

³ Au Nord, et aussi à l'Est, la ville n'a, pas plus que les autres, échappé aux lotissements qui la cernent.

à Port-de-Bouc même lorsqu'il ne souffle pas, s'il semble avoir modelé le paysage urbain, c'est que la ville a également su garder de grands volumes d'air encastrés entre ses volumes construits.

On trouve à Port-de-Bouc l'exemple rare d'une modernité qui n'a fait table rase ni de ses paysages ni de son tissu ordinaire, qui n'est pas que le produit de la norme, et qui (pour l'instant ?) se soustrait aux dictats de l'industrie touristique.



le fort Vauban de Port-de-Bouc campé de l'autre côté de la passe

À l'Ouest de l'avenue Maurice Thorez, le tissage orthonormé des rues accueille une grande diversité d'usages : maisons, commerces, places, jardins, squares, équipements sportifs, sociaux, culturels, dont le théâtre du Sémaphore.

Passée la vigie, nous nous mettons en quête d'un centre ville. La rue de la République semble un bon fil d'Ariane. Avant de la suivre, nous empruntons cependant sur notre droite la jetée jusqu'à la plateforme en rotonde qui constitue le point final de Port-de-Bouc sur le Sud (encore un bout du



à droite un espace un peu indéterminé et la mer : des arrêts de bus...

monde). Sur la gauche, un petit port de plaisance doublement protégé par la jetée et par ses digues en forme de crochet de rideau ; à droite, le large ; en

face la passe qui resserre le débouché du complexe maritime formé par Martigues, Lavéra, le chenal de Caronte et Port-de-Bouc. Si nous n'avons pas en-



Nous débouchons... à nouveau sur l'eau

core trouvé le centre-ville, nous apprenons ici que le beau fort Vauban de Port-de-Bouc, lui, ne se trouve pas à Port-de-Bouc mais en face. Il protège sa ville depuis l'autre rive de la passe, campé sur le territoire de Lavera. C'est une situation qui nous évoque celle des forts Vauban de Marseille⁴ et de La Rochelle.

Nous remontons la rue de la République. À gauche une succession de barres et de tours qui font face à la mer, interrompues par quelques séquences de maisons basses ; à droite, des espaces un peu indéterminés et la mer : quelques bâtiments comme



trois rangées de platanes et un front serré de façades

celui des marins pompiers, des arrêts de bus, un terrain de basket, un parking indiqué "Port de Plaisance", un long mur (une anfractuosité nous révèle qu'il masque un vaste terrain de démolition) ; sur sa dernière partie, un front construit vient resserre la rue. Et au bout : la Poste, une banque et la célèbre salle Youri Gagarine, pôle culturel, sur ses étage-

4   Marseille, l'étroitesse de la passe permettait jusqu'au XVIIIème siècle de contrôler l'entrée du port en tendant une chaîne entre ses deux rives.   Port-de-Bouc, on utilise la passe pour y tendre un filet (le "calen") destiné à capturer les mulots (ou "muges"), le poisson dont on prélève les œufs pour fabriquer la "poutargue".



Dans la seconde partie du cours Landrison, la mairie

ments de murets et de pelouses ; son parvis est orné d'une sculpture - torsades en métal noir s'élançant vers le ciel comme une flamme. Le centre ne devrait pas être loin.

Nous prenons sur notre droite la rue Charles N delec et en effet le rythme des commerces s'intensifie. Le panneau "Hôtel de Ville" vient confirmer notre intuition en nous indiquant de prendre la prochaine à droite (décidément notre traversée de la ville suit le



Au milieu, un kiosque à musique, éclairé par une rue transversale

dessin d'une grecque). Nous débouchons...   nouveau sur l'eau : en prenant à droite nous entrons sur un magnifique mail d'environ 300m de long, le



La Criée aux poissons d'inspiration post moderne



La "Marina" nous présente son front doublement amnésique

cours Landrивon : à gauche le quai et l'eau, à droite trois rangées de platanes et un front serré de façades urbaines. Dans la seconde partie, l'Office du Tourisme, et la Mairie, couleur ocre, majestueuse avec son fronton classique.

Au milieu du cours, un kiosque à musique dans l'axe d'une rue transversale. Pour l'heure un homme, sa musculature fait penser à un boxeur, s'entraîne à la corde à sauter. Il est perché sur l'étroit podium qui occupe le milieu du kiosque et sa silhouette se découpe nettement, telle une statue animée, sur l'ouverture de la rue derrière lui. La scène souligne l'ambiance atypique du mail, à la fois "centre-ville", marqué par ses équipements, son caractère patri-



La gare, un bâtiment 1900 soigneusement restauré, vient clore l'avenue de la Mer

monial, son urbanité, le soin porté à son aménagement... et quai : un centre avec un seul côté.

La rue transversale s'appelle Denis Papin, une rue animée par des commerces, le cinéma "Le Méliès"⁵, et où les maisons plutôt basses, laissent généreusement entrer la lumière.

⁵ *Le Méliès n'est pas un cinéma quelconque, c'est l'un des creusets du collectif de cinéastes "Films Flamme" : à côté des programmations habituelles, cycles et festivals (auteurs, acteurs, courts-métrages, documentaires), rencontres, expositions ; ateliers de réalisation pour les enfants*

Au bout du cours Landrивon : la Criée aux Poissons, rose, d'inspiration post moderne, fait plutôt penser à une école maternelle des années 80. Entourée d'un vaste espace de parking, elle est ceinte d'un grillage galvanisé blanc tendu par des poteaux métalliques bleu céruléen.

En continuant, nous arrivons sur l'autre rive du port de plaisance que nous avons entr'aperçu sur notre droite en montant la rue de la République.



le pont suspendu en béton blanc traverse le canal d'Arles à Bouc

C'est le *Port Renaissance*, venu se substituer au milieu des années 80 aux bassins du chantier naval, dont la tragique fermeture en 1966 avait marqué la fin de la grande époque industrielle et ouvrière de la ville. La "Marina" néo-provençale qui reproduit les couleurs pimpantes qu'on trouve partout depuis l'invention de Port Grimaud, nous présente son front doublement amnésique : sans référence au passé ni à la personnalité si singulière de la ville, elle est le seul espace aux standards européens



les friches industrielles, les terrains vagues reprennent leur droit sur le paysage

que nous avons rencontré dans cette partie de la ville. Cette forme de déterritorialisation la rapprocherait plutôt de la nappe de lotissements qui se déploie au Nord de la voie rapide. Derrière la Marina, s'ouvrent les grands espaces que nous avons aussi entrevus en montant la rue de la République :

ce sont les terrains laissés ouverts par la démolition des anciens ateliers, et qui n'ont pas encore été investis par les promoteurs.

En épi le long des pannes, une multitude serrée de bateaux de plaisance et quelques bateaux de pêche semblent occuper tous les anneaux. Les commerces et les terrasses de café, restaurants, glaciers, engendrent une jolie animation : le "centre" ensoleillé de la ville serait-il plutôt ici ? Provence des palmiers ou Provence sous les platanes ?

Nous remontons l'avenue de la Mer en fond de port. À droite la suite de Port Grimaud, à gauche un centre commercial en partie caché par la présence insolite d'un demi voilier, impeccablement verni et accosté debout contre un talus : peut-être le tribut payé par le centre commercial pour s'implanter ici ? Le demi-voilier doit-il nous rappeler quelque chose ? que nous sommes à Port-de-Bouc ?

L'architecture ferroviaire de la gare, un bâtiment 1900 soigneusement restauré, avec son large avant-toit, sa frise et ses cinq portes plein cintre en rez-de-chaussée, vient clore l'avenue.



le quai de la Liberté nous conduit à un nouveau bout du monde

Suivant notre parcours en grecques, nous prenons à droite, la rue Antoine Bouc continuée par le boulevard Pierre Sépard, qui nous engage sur un pont suspendu en béton blanc⁶. Celui-ci nous fait traverser le canal d'Arles à Bouc juste avant que ses quais s'élargissent pour former le vaste plan d'eau que longe le cours Landrison. Parallèlement à nous, sur notre gauche, c'est la voie ferrée qui traverse le canal, portée par une épaisse structure métallique étrésoillonnée.

⁶ Ce pont a remplacé l'ancien pont levant en bois qui est aujourd'hui exposé sur le cours Landrison, sans doute en référence à son "frère", le "Pont Langlois" peint par Van Gogh, qui se trouvait plus en amont vers Arles : perpendiculaire au quai, le vieux pont s'avance aujourd'hui comme un ponton dans le canal.

Port-de-Bouc semble se continuer assez naturellement de l'autre côté du canal : le long du quai de la Liberté, un carroyage de rues, un petit port abritant des bateaux de pêche (barques, pointus), des terrasses de café... mais c'est le bout, derrière ce premier front animé, le tissu tient du mirage, il se dissout rapidement pour laisser place à des cabanons, des containers et bâtiments industriels, un



saluer un dernier sémaphore

chantier naval, un entrepôt transformé en gendarmerie... Le quai de la Liberté nous conduit jusqu'à un nouveau bout du monde, au bord de la passe de Lavéra. Des cannes à pêche, coincées entre les rochers, sondent l'avenir.

Nous tentons notre chance par l'avenue Gérard Bodet et nous découvrons le quai des Sardiniers, qui rassemble l'activité des patrons pêcheurs de la ville



la méditation des bancs placés un peu partout face au large.

autour du Marché aux poissons et qui alimente sans doute la Criée.

Plus loin, le long de l'anse Aubran, de grands navires en tôle fatiguée semblent patienter là ; nous touchons aux confins de la ville. Cabanons et terrains vagues aux terres rouillées reprennent leur droit sur le paysage. Ces routes qui semblent maintenant tracées sur une planète ferrugineuse

conduisent sans doute à Martigues par des voies un peu diaboliques, réservées aux initiés. Nous préférons saluer un dernier sémaphore, nous abstenir de visiter les lotissements, et garder le souvenir de Port-de-Bouc comme un prodige de beauté : une ville intense, douée d'une forte personnalité, façonnée par l'épopée ouvrière autant que par le vent et la mer. Une ville où l'on quitte rarement la mer du regard, et où l'on entretient avec elle un dialogue actif, permanent et familier : la navigation des chalutiers, pointus et des bateaux de plaisance ; la méditation des cannes à pêches et des bancs placés un peu partout, face au large.



la méditation des bancs placés un peu partout face au large

Se rencontrer en passant

« On ne s'envoie pas de textos, ce n'est pas la peine : on passe et on voit qui est là. » (Madani).

Des rencontres sans rendez-vous ni agenda sont le signe d'un temps *libre* dont nous avons vu¹ qu'il est devenu une denrée rare. Le mode de rencontre qui nous a paru emblématique de Port-de-Bouc a des traits communs avec celui que nous avons observé à Forcalquier. À ceci près qu'il s'agit d'une rencontre itinérante. Par plaisir et parce qu'ils l'aiment, les Port-de-Boucains se promènent dans leur ville, ils suivent des circuits au long desquels ils savent qu'ils vont rencontrer tel et tel de leurs amis ou connaissances lors de rencontres à la fois fortuites et plus ou moins prévisibles.

Joël : *« Il y a deux jours, ça m'a pris, j'ai fait un tour de ville à pied, pour voir du monde, ça fait du bien. Mais je n'ai pas d'itinéraire fixe. Ça dépend de qui je veux voir, et de ce que je vais faire. Ça change tout le temps. »* Madani : *« On a des lieux où on se rencontre et où on reste. Par exemple si je passe au quartier de la Bergerie, je sais que je vais toujours voir du monde. J'ai des copains qui sont toujours assis là bas et, si je passe, je sais qu'ils seront toujours là. On ne s'envoie pas de textos, ce n'est pas la peine : on passe et on voit qui est là. »*

Cela ressemble à une tradition qui leur aurait été transmise par les anciens. Nouri : *« Le soir ma grand-mère me promenait, je montais sur son dos. Elle connaissait pas mal de monde. Sa famille était une des plus vieilles de Port-de-Bouc. Ça fait 60 ans qu'elle est là, et elle était connue de tous. Elle nous traînait chez ses copines, un peu de partout. »* Joël : *« Quand j'étais enfant, avec ma grand-mère, on voyait du monde, dans Port-de-Bouc : on allait chez le boulanger, chez le marchand de journaux, chez le couturier, et elle les connaissait tous. On allait chercher mon frère à l'école et on faisait cette ballade dans la ville. Elle ne s'en est jamais lassée. Tous les jours le même trajet, les mêmes phrases aux mêmes gens. »* « *Tout le monde se connaît au Carrefour ! Quand on va là bas, ça peut durer longtemps, parce qu'on dit bonjour à tout le monde, des clients aux caissières. »*

Les enfants s'y mettent à leur tour. Jade : *« De temps en temps, quand je sors avec mes copines ou ma famille dans la rue, ils me montrent des gens qu'ils connaissent. »* André : *« Des gens nouveaux, quand je sors avec des collègues dans la rue, j'en vois. Quand je pars faire des tours en skate par exemple, je vois des gens que je ne connais pas. »*

Port-de-Bouc a un tissu urbain aéré et les distances dans la ville sont relativement grandes. En parcourant sans cesse leur ville, les Port-de-Boucains pratiquent assidûment la marche, une pratique qui n'a pas que des vertus sportives : elle développe la prise de recul et la méditation, l'attention² et la curiosité. L'itinérance qui différencie ces rencontres port-de-

¹ Voir plus haut "Vivre ensemble à Forcalquier".

² En ce sens elle constitue un excellent contre-poison pour les over-doses de numérique (cf. Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur*, 2015)

boucaines de leurs homologues de Forcalquier accentue le "taux de frottement" des uns aux autres ainsi qu'à la ville.



Fait rare, l'espace public étend sa présence continue jusqu'au pied du grand ensemble des Aigues Douces

En tant qu'habitude, elle apprend à démultiplier et à ouvrir ses capacités en matière de sociabilités. À la différence des "ballades urbaines" aujourd'hui en vogue, elle se pratique surtout seul, suivant un rythme et un fil personnels, sans le filtre ni la protection d'un groupe, sans que l'attention soit accaparée par l'autre et éventuellement sa conversation. Elle *expose* le marcheur à même le monde, livré au risque de la rencontre et de son environnement, les sens et la conscience aux aguets. Elle l'habitue également à s'exposer au regard des autres dans l'espace public. Enfin, à travers répétition et variations, elle fait connaître et aimer leur ville par ceux qui la pratiquent ainsi, en l'arpentant.

L'espace public qui trame la ville favorise les rencontres, l'altérité et l'égalité

Sur le mode de l'agriculture qui laboure les champs, cette pratique assidue constitue une culture de la ville, avec ses savoirs et un imaginaire propres. La présence continue de l'espace public dans la ville constituée, étendue jusqu'au pied du grand ensemble des Aigues Douces (fait rare), est constitutive de cette culture. Sylvie : « *À Port-de-Bouc on n'a pas de quartiers résidentiels fermés sur eux-mêmes, il y a un vrai mélange et une vraie mixité. C'est notre force.* » L'espace public apprend à côtoyer et tolérer des inconnus, avec leur différences, il apprend la liberté de l'anonymat en même temps que les codes de la vie sociale, la négociation entre les différents intérêts mis en présence, la bonne distance relationnelle : on y est exposé aux autres, soumis à leur regard et à la contrainte de leur présence en même temps que protégé par ces témoins et par leur diversité. Port-de-Bouc n'échappe pas à la règle de périphéries en lotissements et grands ensembles, privés quant à eux d'espace public, mais l'attraction de sa centralité, alliée à un puissant imaginaire



Les quais créent un espace public d'une grande plus-value urbaine,

urbain, permet semble-t-il de sauvegarder la cohésion sociale que soutient l'espace public dans son centre ville. C'est un des points qui rapproche Port-de-Bouc d'une ville en apparence aussi différente que Beausoleil.

Ajoutons que nombre d'espaces publics à Port-de-Bouc bénéficient d'un effet de lisière qui leur confère une qualité exceptionnelle : ce sont les ouvrages d'art qui articulent la ville, par définition organisée et policée, avec l'élément naturel des plus sauvages qu'est l'eau, en la circonstance les flots du canal et ceux de la mer. Les quais, démultipliés à Port-de-Bouc par les formes de grecque que découpe la ville sur l'eau, créent un espace public d'une grande plus-value urbaine, offrant l'une des dernières formes existantes de *"passeggiata"* : un espace très particulier vers lequel on converge naturellement comme on vient aux nouvelles, où la rencontre est autorisée et le côtoiement des autres favorisé par cette relation commune à l'élément, l'horizon, l'attente sans objet précis, la contemplation d'évènements, de mouvements et de luminosités constamment renouvelés ; et dans le plan rapproché, par l'animation des bateaux amarrés, le fond de l'eau que l'on distingue dans l'espacement qui les sépare du quai... À Port-de-Bouc certains quais – en particulier le quai de l'Hôtel de Ville (le cours Landrison) et celui de la Liberté – se font face, redoublant cette plus-value par la mise en scène à distance du spectacle urbain.

Un espace public animé par une grande diversité

Une diversité prononcée – de conditions, de provenances³, d'âges – fait partie de l'ADN Port-de-Bouc, ne serait-ce que par l'immigration ouvrière internationale qui, comme à Beausoleil, a constitué la ville depuis sa fondation industrielle. Cette diversité apparaît dans l'espace public. Madani : *« Je dirais que les gens qui vivent à Port-de-Bouc sont des ouvriers pour la plupart. C'est un mélange de jeunes et de vieux, je ne connais pas les statistiques mais je dirais qu'il y a autant de jeunes que de vieux. C'est un bon mélange. Et c'est un mélange d'origines différentes aussi. »* Cornelia : *« il y a de tout ici, des gens qui*

³ Le taux d'immigrés est de 13 % à Port-de-Bouc contre 10 % dans la région.

travaillent et des gens qui ne travaillent pas, des gens de différentes origines et de différentes origines intellectuelles aussi.» Joël : « À Port de Bouc les habitants vivent au quotidien le mélange. » Jade : « Les gens qui vivent ici, ce ne sont pas des riches c'est sûr. Ce ne sont pas des très pauvres non plus. Je dirais qu'ils sont entre les deux. Tout est mélangé ici, c'est des gens mélangés qui vivent ici. »

Ce mélange vivant et actuel est clairement rapporté à l'histoire de la ville, dont malgré quelques tentatives de table rase, les sédiments sont présents aux yeux et à la mémoire de tous, comme si la genèse des générations plus récentes était, beaucoup mieux qu'un monument aux morts ou "devoir de mémoire", la ville elle-même. Joël « *parmi les gens qui vivent ici il y a les vieux, les anciens, qui participent à la vie politique. Ce sont les personnes qui ont connu le chantier naval. On les ressent ces personnes là. Sur les marchés on les voit, et dans tous les événements locaux, ils sont là.* » Nouri : « *Le lieu qui symbolise Port-de-Bouc, c'est le port, parce qu'il y a tout là bas. Il y avait aussi le chantier naval à l'époque, c'est l'origine de Port-de-Bouc.* » Natasha : « *Beaucoup de monde travaillait au chantier. Mon grand père et mon père y ont travaillé.* » Cornélia : « *Mon frère était soudeur au chantier naval* »

Des lieux et des moments qui suscitent le brassage

Le port comme on l'a vu est un lieu de convergence qui draine tout le monde à un moment ou à un autre. Les cafés et les restaurants en sont un autre. Pour l'ensemble des villes visitées, on voit apparaître dans les récits l'importance de ces commerces où l'on pratique ce qui est aussi un rite social : boire et manger ensemble. Les commerces dits "de proximité" où, au-delà des intérêts marchands, s'exercent des échanges de paroles, de présences et d'attitudes, ainsi que des brassages plus ou moins aléatoires, contribuent d'une façon irremplaçable à l'urbanité de l'espace public. Les commerces dont l'espace est mis en scène pour qu'on y soit de surcroît accueilli et "soigné" le temps qu'il faut pour accomplir ce rite, augmentent leur contribution d'une importante plus value. Les cafés et les restaurants sont fréquemment ouverts par des terrasses sur l'espace public, avec lequel ils négocient une réorganisation des hiérarchies spatiales, permettant à leurs hôtes-clients de voir les passants et de s'exposer à eux. Deux de nos narratrices qui gèrent l'une un bar l'autre un restaurant en savent quelque chose. Natasha : « *Ici, je connais tout le monde. Dans mon bar je rencontre tout le monde. C'est ma ville.* » Cornelia : « *les gens que je rencontre à Port-de-Bouc, c'est évidemment et principalement dans mon restaurant.* »

Le temps à Port-de-Bouc est également scandé par des événements, les uns réguliers, d'autres moins qui mettent les Pot-de-Boucains en présence de façon active. Le marché est le plus fréquent⁴. Joël : « *il a lieu deux fois par semaine, une fois au port, et une autre fois à la Lèque. Là, on se croise tous.* » Nouri : « *J'allais souvent au marché avec ma grand-mère. Elle, elle y allait tous les jours.* » Les "Sardinades" sont un événement qui a lieu tous les ans l'été. Sylvie : « *Aujourd'hui, les sardinades sont connues. On vient de loin pour manger les Sardines.* » Madani : « *Je peux rencontrer les vieux de Port-de-Bouc ou des jeunes d'autres cités que la mienne lors des festivités : déjà aux sardinades.* » Nouri : « *il y a les Sardinades, qui font parler de Port-de-Bouc dans tout le département et même ailleurs. Je rencontre des gens aux Sardinades (j'y travaille) depuis 2011, donc j'y ai vu pas mal*

⁴ Il est néanmoins à noter que la grande surface Carrefour a ici un statut atypique au regard des autres supermarchés de la chaîne. Les habitudes des habitants l'ont emporté sur l'anonymat et le mutisme de la grande distribution : dans une certaine mesure, ils sont arrivés à s'approprier cet espace et à le rendre civil, à leur image.

de monde. » Les fêtes et événements culturels attentivement entretenus par la municipalité contribuent à cette culture partagée de la ville. Joël : « *Dès qu'il y a des animations, des concerts, il y a aussi tout le monde.* » Sans oublier le sport. Joël : « *les lieux où je rencontre du monde c'est lors des événements sportifs. Là, on voit tout le monde [...] J'ai toujours fait du hand ball, à l'AJES. C'est une association multi-sport qui fait aussi des sorties en vélo et de la voile. A Port-de-Bouc on est tous passés par la base nautique de voile. On a tous fait un stage en primaire là-bas [...] Les jeunes de Port-de-Bouc, beaucoup d'entre eux sont investis dans la ville, par le biais d'associations, d'événements sportifs, de Centres Sociaux.* » Nouri : « *J'ai goûté à tous les sports. Il faut dire qu'il y a beaucoup de clubs de sport ici, c'est super. Et il y a quatre centres sociaux. Pour une ville de 17 000 personnes, c'est rare. Même unique.* »

La singularité de Port-de-Bouc source d'enracinement spatial et social

L'approche statistique de Port-de-Bouc nous montre un pourcentage d'HLM particulièrement élevé (42,52%), des niveaux de qualification et de revenus (15 774 € contre 21 206 € pour la région) particulièrement bas ; des taux d'inactifs (20,5% contre 11% dans la région), de personnes au chômage (12,5% contre 10%) et d'allocataires du RSA (26,5% contre 9%) particulièrement hauts mais... un indicateur mesurant les inégalités particulièrement bas et une importante ancienneté dans le logement (60 % depuis plus de 10 ans, contre 49 % dans la région). Les récits de nos narrateurs éclairent cette ancienneté de l'installation à Port-de-Bouc par un fort attachement à l'identité du lieu : à son histoire et à sa "personnalité". L'identité qui motive cet attachement ne doit rien au folklore ni à la Provence éternelle, il s'agit d'une identité faite de mouvements, d'activités, de lien avec un territoire et de lien entre les personnes. Une identité entièrement originale et contemporaine qui est en réalité une singularité. Le concept de singularité que nous préférons dans cette étude à celui d'identité nous nous paraît un indicateur plus juste de la valeur des lieux et des modes de vie dans la mesure où il exprime *en quoi un être est unique* (sens du latin *singularitas*) et non *en quoi il est le même* (identité vient du latin *idem*) : qu'il soit le même que les autres membres d'un groupe auquel il s'identifie, ou qu'il soit identique à lui-même, c'est à dire figé dans le temps. Ici le territoire c'est la mer, synonyme de paysage ouvert, de pêche, les patrons pêcheurs mais aussi les pêcheurs du dimanche, de baignades. C'est tout autant le paysage de l'industrie sidérurgique, des engins, des tankers et des cuves à pétrole ; ce sont les cabanes, les terrains en friches, quelques monstres rouillés rémanents de l'archéologie industrielle...

Les Port-de-Boucains rencontrés, en particulier ceux qui ont vécu un temps hors de la ville, expriment le sentiment que leur ville est méconnue, voire "mal vue". Joël « *A Martigues, quand je disais que je venais de Port-de-Bouc, je me rendais compte que tout le monde avait l'image d'une ville "chaude", dangereuse.* » Natasha : « *On est bien ici. Il y a un mauvais a priori, mais les gens sont accueillants. Cette mauvaise réputation est tenace, malheureusement.* » Si Port-de-Bouc demande à être mieux connue pour être davantage aimée et pratiquée, visitée, elle ne demande pas à être revue et corrigée, rendue insipide par le marketing urbain et les Disney ou Aqualand (malgré le souhait de Cornelia) qui ont déjà homogénéisé la plus grande partie de la côte méditerranéenne, faisant perdre aux villes beaucoup de cette singularité si précieuse pour leur valeur à long terme.



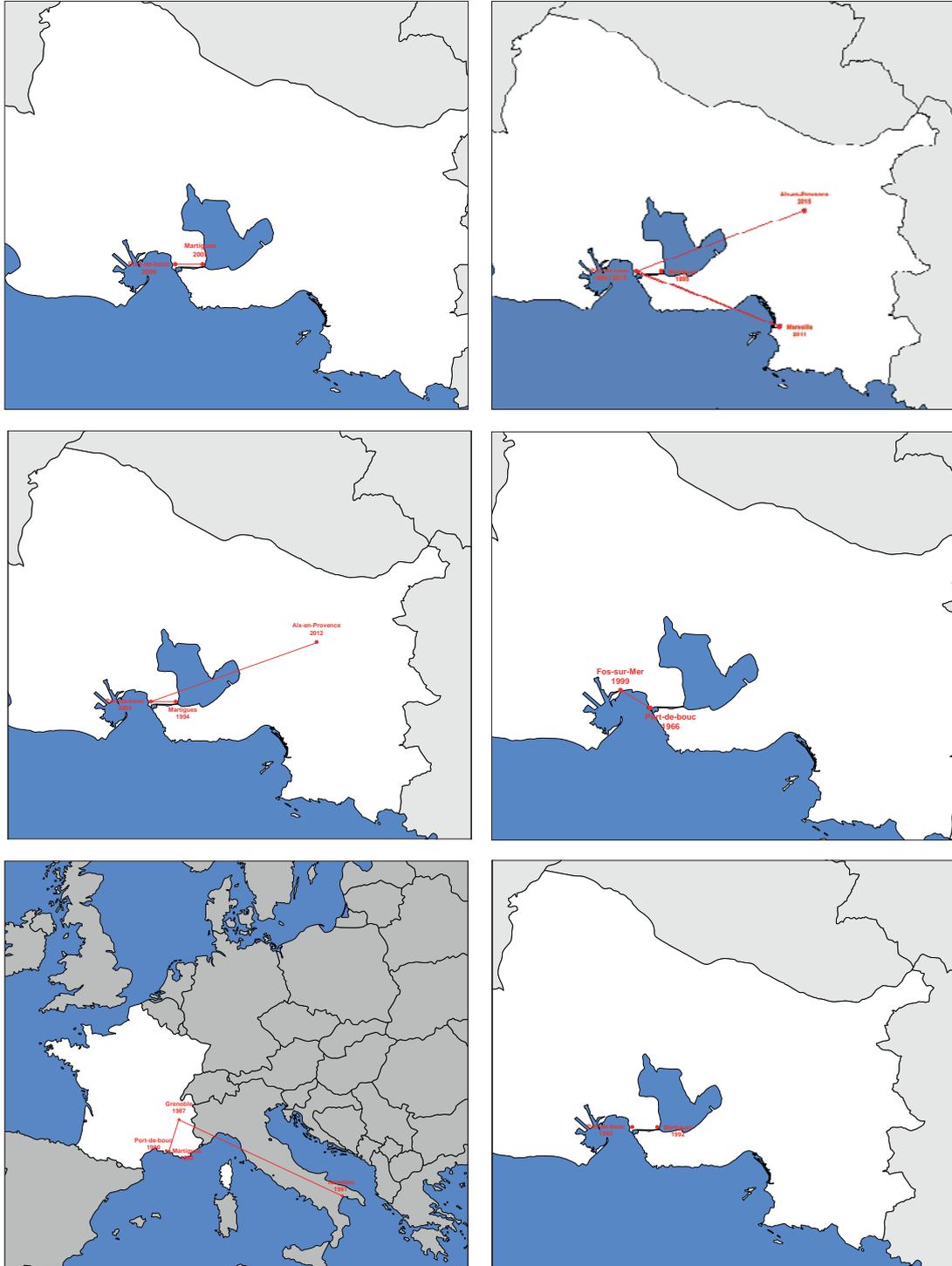
Ici le territoire c'est la mer, et c'est tout autant le paysage de l'industrie sidérurgique avec ses tankers à l'horizon

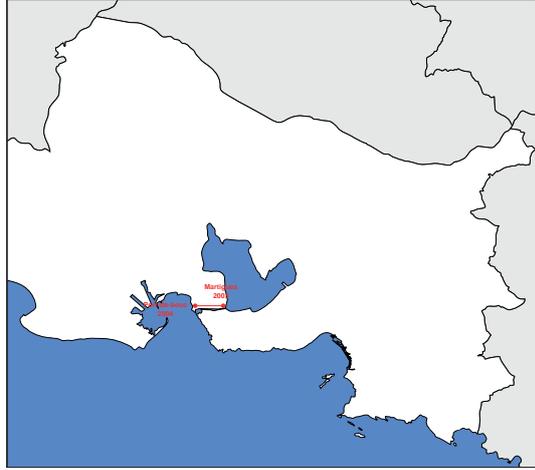
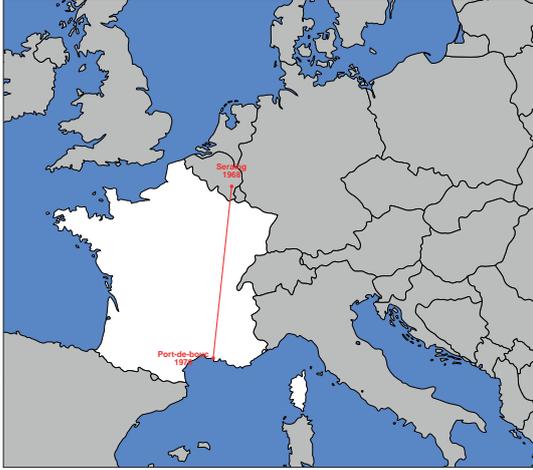
Je veux rester là

L'histoire, l'imaginaire paysager et urbain ont construit cet attachement des Port-de-Boucains mais aussi le caractère de sa population (qui ne connaît pas le mot "gentrification") et de ses modes de sociabilité. Cornelia : « *J'ai déjà eu la possibilité de changer de logement, mais je n'ai pas voulu, je veux rester là.* » Madani : « *Je connais tout le monde, les vieux comme les jeunes. C'est ça que j'adore. Je me sens chez moi n'importe où dans la ville. Et ça, je ne peux pas le trouver ailleurs. Ce que je souhaite vraiment, c'est rester ici.* » Natasha : « *On reprendra sans doute un commerce, on n'a pas encore l'âge de la retraite. Et, bien sûr, ce sera à Port-de-Bouc. Je ne partirai pas d'ici. Je veux même vendre ma maison et revenir m'installer ici.* » Nouri : « *Je ne quitterai pas Port-de-Bouc, je suis bien ici. Quand on quitte un endroit, on sait bien qu'on le regrette. Mais bon, si je devais partir pour bosser ailleurs, je le ferais. Mais ici il y a tout, tout ce qu'il me faut. [...] On n'est pas repliés sur nous. Et puis on a un accent en plus, un accent bien à nous. Un mélange de marseillais et d'accent d'ici.* »

À l'intérieur de la ville, les quartiers reproduisent à leur échelle ces modes de sociabilité, entretenant souvent une rivalité, laquelle est une des formes archétypales de la vie sociale comme nous le remarquons à Puget-Théniers. Joël : « *J'ai aussi passé une part de mon enfance plus au Nord de la ville, dans le quartier des Comtes. Dans ce quartier il y a un stade de foot et un skate parc. On jouait tous là-bas quand j'étais petit. On jouait aux billes, au foot, aux cartes Pokemon... C'était notre lieu de rassemblement, notre lieu de vie et de rencontre. [...] Les gens des Comtes, des Aigues Douces ou des Amarantes ont tendance à rester dans leurs quartiers. Ils y sont très attachés. Il y a une rivalité implicite entre quartiers.* »

Parcours résidentiels à Port-de-Bouc





Géosymboles de Port-de-Bouc



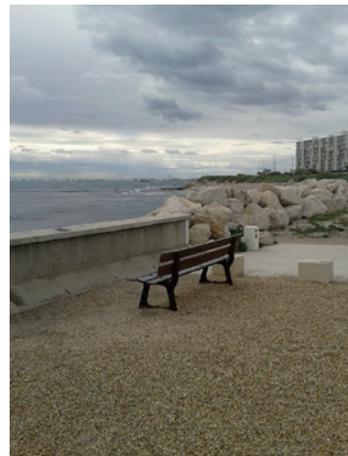
Le lieu que je préfère à Port-de-Bouc, c'est la forêt de Castillon. Il y a un petit lac à côté. J'aime bien cet endroit parce qu'il montre que Port-de-Bouc c'est vert et bleu : la colline et la mer. (source : <http://www.portdebouc-tourisme.fr>)



Le lieu qui symbolise Port-de-Bouc pour moi, c'est la plage de Bottai.



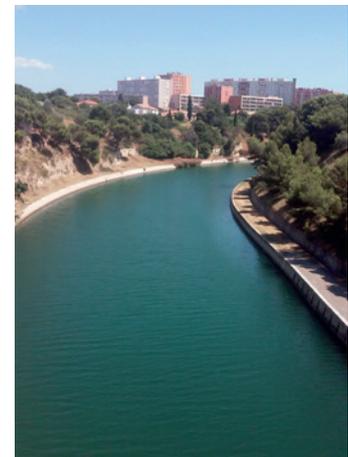
Pour moi, l'endroit qui symbolise Port-de-Bouc c'est le port, c'est le cœur de Port-de-Bouc. C'est le plus bel endroit de la ville, là où il se passe toutes les choses. Et le canal juste derrière. C'est ça qui symbolise Port de Bouc, c'est l'eau, la mer, c'est l'élément le plus important.



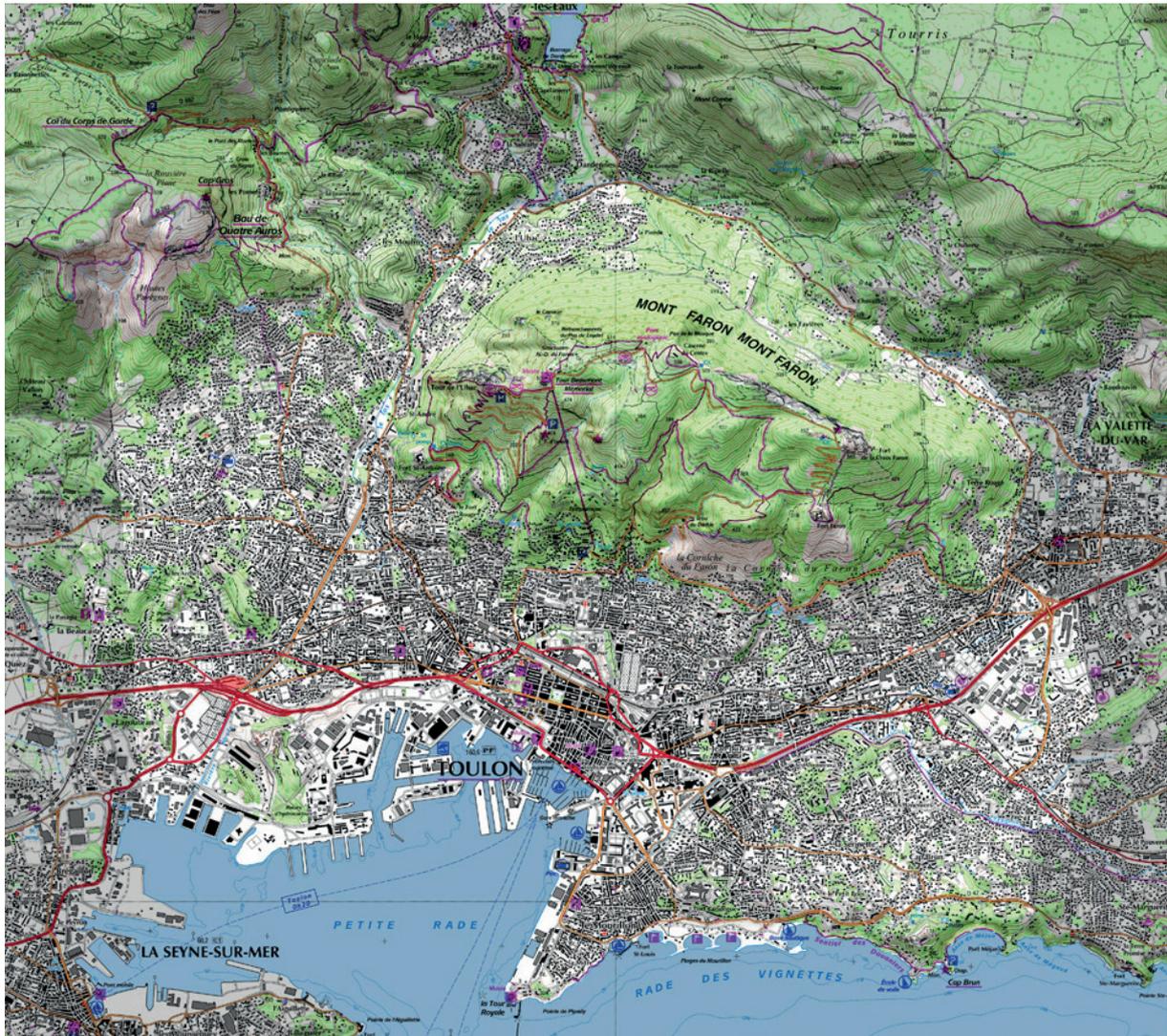
Un lieu qui symbolise Port de Bouc, pour moi, c'est un banc. Un banc qui se trouve face à la mer, un peu avant le quartier des Aigues Douces. C'est mon banc. Pour moi, Port de Bouc c'est ce banc.



Le lieu qui symbolise Port-de-Bouc, c'est le port. C'est là où est toute la vie de la ville, et c'est le plus bel endroit. (Source : <http://www.portdebouc-tourisme.fr/>)



L'endroit que je préfère à Port de Bouc c'est le canal. Il est beau et il traverse tout Port de Bouc, alors il représente bien la ville.



Pontcarral dans la commune de Toulon (IGN)

Une journée à Pontcarral

Un matin de juillet, gare Saint Charles, je prends le train à destination de Toulon. Je vais à Pontcarral. Le nom lui-même me paraît impressionnant (il sonne à mes oreilles comme celui d'un porte-avion). En sortant de la gare de Toulon, je me dirige vers le premier arrêt de bus.

Quand je demande au chauffeur de la ligne 1 s'il va à Pontcarral, il ouvre de grands yeux et me répond que oui, il s'arrête à proximité. Il me dépose à l'arrêt Brosset et me lance : « Bon courage ! ». On dirait que je vais en enfer ! Je fais quelques mètres sur le boulevard Brosset et je tourne à gauche, quai Charcot. Aujourd'hui le «quai» est en fait une double voie automobile en sens unique. Sur sa droite : le



le «quai» est en fait une double voie automobile en sens unique

trottoir où je me trouve. Sur sa gauche, derrière une glissière doublée d'un grillage, on aperçoit les rives en béton d'un canal¹. L'eau, les voitures, les piétons, chacun suit sa route, côte à côte. La voie et le canal créent un hiatus avec les quartiers qu'on aperçoit de l'autre côté.

Tournant le dos aux montagnes qui surplombent Toulon, je longe le quai Charcot. Au loin, sur la droite, seul au dessus des autres bâtiments, se profile le pignon jadis blanc, d'une barre de logements.

Au bout du quai Charcot des panneaux indiquent toutes les directions : en bleu les autoroutes, en vert les nationales, le reste en noir et blanc. En effet les contreforts de l'A50 traversent le paysage d'Est en Ouest, créant là aussi une frontière qui passe au ras de Pontcarral : les faces Sud de la résidence sont donc entièrement isolées par un imbroglio routier de bretelles, ponts et tunnels.

Passé le garage Verdenelli, je prends sur ma droite la rue Dejussieu Pontcarral.

Les deux immeubles monumentaux qui apparais-

¹ Il s'agit de la rivière Las.



le garage Verdenelli

sent maintenant dans toute leur hauteur sont plus à l'échelle des autoroutes qui les côtoient que du tissu urbain dans lequel ils sont posés. Deux grands solides. De la façade de chacun d'entre eux, les cages d'escalier sortent en saillie comme d'étroits tiroirs verticaux.

Une pancarte m'annonce que je suis bien arrivée : Résidence Pontcarral. La pancarte est à l'image du



La pancarte est à l'image du reste : décolorée, rouillée, taguée.

reste : décolorée, rouillée, taguée. Au-dessus, un panneau interdisant de klaxonner.

Klaxonne-t-on autant à Pontcarral ? En fait, le panneau signale surtout que la voiture est un des problèmes que rencontrent ici les habitants : ceux qui sont véhiculés ont bien du mal trouver une place pour se garer, et cela fait partie des nombreux maux dont tout le monde se plaint.

Je commence à comprendre pourquoi le chauffeur m'a souhaité bon courage. Ici, les termes défoncé, brûlé, troué, dégradé, sale... sont euphémiques. Et les pigeons qui pullulent au pied des immeubles en ont fait leur royaume.



les termes défoncé, brûlé, troué, dégradé, sale... sont euphémiques

La résidence comprend quatre bâtiments, de part et d'autre de la rue Dejussieu Pontcarral. Pour les nommer, il suffit de connaître les 4 premières lettres de l'alphabet : A, B, C, D. À gauche, les deux barres de 13 étages A et B, qui sont orientées d'est en ouest, parallèles mais décalées ; ainsi qu'un petit îlot bas composé d'une épicerie, d'une mosquée, d'une salle de boxe et d'un centre aéré. À droite, le bâtiment C paraît minuscule et timide avec ses trois étages et ses cordes où pend le linge au fond du jardin ;



au fond du jardin

le D, 2 étages, est abandonné, ses fenêtres du rez-de-chaussée murées (il paraît que le gardien vivait là, au temps où il y avait un gardien).

On peut entrer à Pontcarral par plusieurs côtés.

Au Sud, l'accès ménagé dans le grillage qui clôture la résidence est protégé par une chicane : on



le D est abandonné, ses fenêtres du rez-de-chaussée murées

n'entre qu'à pied. Entre le stade et ce qui fut une piscine², on traverse un espace en terre battue avec quelques arbres ici et là. Quatre paniers de baskets jaunes, faisant également office de cages de foot, suggèrent un rectangle invisible, mais personne ne joue, en tout cas aujourd'hui.



Quatre paniers de baskets jaunes, également cages de foot

On est en bas du pignon Ouest du bâtiment A et à l'arrière du bâtiment B, la plus longue des deux barres. À l'arrière dans la mesure où, bien qu'il s'agisse de la façade principale, l'immeuble ne possède aucune entrée de ce côté. Le dessin de la façade en impose : un strict quadrillage de poteaux et d'allèges³, entièrement uniforme de gauche à droite et du sol au dernier étage.



Le dessin de la façade en impose

On ne saurait dire si la verticale l'emporte sur l'horizontale, ou l'inverse. Les seules variations sont introduites par les résidents : fenêtres ouvertes

² On me dit qu'elle aurait été désaffectée et comblée à la suite d'un suicide depuis les étages du bâtiment.

³ L'allège est la partie de maçonnerie qui se trouve entre le plancher et la fenêtre.



paraboles et tapis qu'on aère

ou fermées, avec ou sans moustiquaires, avec ou sans paraboles, avec ou sans tapis qu'on aère ; et quelques rares loggias.

Plusieurs étages sont noircis : un incendie a eu lieu il y a quelques mois. Depuis, rien n'a été fait, aucun signe de travaux en cours. Je croise deux ou trois hommes seuls. Depuis la rue Dejussieu Pontcarral, la portion Sud de la résidence, celle où se trouvent les deux grands bâtiments A et B, deux entrées sont possibles.

La première en venant du quai Charcot se présente juste après le pignon Est du bâtiment A : le chemin s'engage alors entre, à gauche, la façade de l'immeuble A et à droite les petits bâtiments de l'épicerie et de la salle de boxe.



l'épicerie

Il bute sur le pignon de l'immeuble B et fait une baïonnette en passant devant le petit bâtiment de la mosquée, face au pignon, pour revenir longer le bâtiment B. On est alors pris entre la longue façade du bâtiment B et une enfilade de garages individuels, de facture plus récente, qui s'interposent entre le rez-de-chaussée de l'immeuble et l'espace "passant" de la rue. Sur le mur du premier de ces garages est apposée une plaque en marbre anthracite gravé de lettres dorées, c'est un petit mémorial et une sorte d'ex voto : « Sœur Louissette, tu nous as montré le chemin pour mieux vivre ensemble. 27 mai 2008. » Au bout on ne va pas plus loin, mais on peut contourner les garages et reprendre la rue Dejussieu Pontcarral dans l'autre sens.

Une seconde entrée, depuis le Nord, dans l'axe de la rue Rouquerol, constitue en quelque sorte le car-

refour principal de la résidence ; elle rejoint le premier cheminement à la hauteur de la mosquée et du pignon du B.



une sorte d'ex voto : « Sœur Louissette... »

Pour en finir avec cette approche par les cheminements : si, repartant du quai Charcot, on suit toute la rue Dejussieu Pontcarral, on traverse donc la résidence Pontcarral entre : à gauche les bâtiments bas, cette fois-ci côté centre aéré, l'immeuble A, le B et son enfilade de garages ; et à droite les immeubles C et D. Ensuite, sur la droite on a le départ de trois rues parallèles qui s'en vont droit vers le Nord : le boulevard de la Convention, la rue Rouquerol et l'avenue Frandore, lesquelles rejoignent toutes une grande artère Est-Ouest, l'avenue Herriot⁴, où on trouve une église et des petits commerces tels qu'épicerie, snack, boulangerie et pizzeria. C'est par ces rues que les enfants vont à l'école. Entre la rue Rouquerol et l'avenue Frandore, on longe un court de tennis et une aire de jeu pour enfants. Ils appartiennent à la résidence voisine, une douzaine d'étages, et sont séparés de la rue par des murs surmontés de grillages. En arrivant au bout de la rue, on comprend qu'elle n'a de rue que le nom puisqu'elle se termine en cul de sac avec la fin des garages : elle bute ici sur la limite Ouest de la résidence et l'imbroglie autoroutier qui se trouve au-delà. La vue elle aussi est bouchée.

Pontcarral. À certaines heures de la journée, on croise peu de monde, mais autour de 6 heures du soir, c'est l'effervescence. Il n'y a pas de lieu où se réunir. Partout des voitures sont garées ; les containers à poubelles débordent. Un homme a descendu

⁴ Il s'agit de la DN8 qui, elle aussi forme une frontière Est-Ouest entre Nord et Sud puisqu'elle longe la limite infranchissable de la voie ferrée en contrebas : ainsi le petit quartier se trouve pris dans les méandres conjugués du canal du Las à l'Est, du nœud autoroutier de l'A50 au Sud, de la voie rapide D2008 à l'Ouest et de la voie ferrée Marseille-Vintimille au Nord.

son siège pliant et attend devant un garage. Après la prière, des hommes forment des groupes devant la mosquée, ils restent debout. Non loin de la mosquée, deux bancs à l'ombre sont toujours occupés : des jeunes-gens se les sont appropriés, assis sur le siège ou sur le dossier, ils sont les uns sur les autres. Il y avait bien quelques bancs autour du stade mais en été il y a peu d'ombre et c'est déserté.

On entre dans les grands bâtiments A et B par leurs montées extérieures (escaliers et ascenseurs) ; le A a une entrée, le B en a deux désignées par «B-Est» et «B-Ouest». Les étages sont desservis par des coursives. Pas de porte, je pénètre. Boîtes aux lettres, escaliers et ascenseurs sont en piteux état.

C'est là que j'entends des conversations de voisinage, des embrassades ; des salutations résonnent de plus loin. Des garçons entrent en sautant pardessus le muret de la coursive du rez-de-chaussée plutôt que de faire le tour par l'entrée. Dans un des escaliers, je rencontre des jeunes, assis en quinconce sur les marches.

Je monte dans les étages. Dans les coursives sur lesquelles s'ouvrent les portes des appartements, deux petites filles jouent au ballon. Il y a d'incessants chassés-croisés. Il faut monter haut dans les étages pour avoir un point de vue, une ouverture ; pour décoller du ras du sol dont l'état est relativement désespérant ; pour voir au Nord la colline (et les toits de l'îlot central), et au Sud la mer, le port (et l'autoroute).



un point de vue, une ouverture (...) pour voir au Nord la colline

Dans une des coursives en haut du bâtiment B, je rencontre un jeune homme de 18 ans, il s'occupe de la propreté de la résidence, il me demande ce que je cherche. Il me dit qu'ils sont deux à faire ce travail, tous les deux de Pontcarral. Il précise : « ça ne pourrait pas être quelqu'un de l'extérieur. » Il me propose de me montrer l'appartement qui a brûlé. La porte est ouverte. Tout le monde peut y entrer, tout comme dans d'autres appartements abandonnés et dégradés.

Avant de quitter Pontcarral je me renseigne sur le bus à prendre pour la gare. On m'indique la ligne 8 qui a un arrêt Pontcarral, bien plus proche de la résidence que celui par lequel je suis arrivée. Je sors



l'appartement qui a brûlé. La porte est ouverte.

de la résidence par sa porte à chicanes, au Sud. En traversant le carrefour pour rejoindre la station, je découvre le Las qui coule sous le niveau de la route, coincé dans ses douves de béton. A l'arrêt, une femme maghrébine d'une soixantaine d'années m'explique qu'elle attend sa fille. Elle vit à Pontcarral depuis trente ans : « Ça a beaucoup changé ! en mal ! » De fait, toutes les personnes avec qui j'ai pu discuter durant cette journée se disaient complètement désabusées quant à l'état de la résidence mais toutes, une fois passée un premier mouvement de méfiance, m'ont aidée d'une manière ou d'une autre... et toutes finissaient par me vanter le fait qu'à Pontcarral on se connaît les uns les autres, on se salue et on s'entraide.



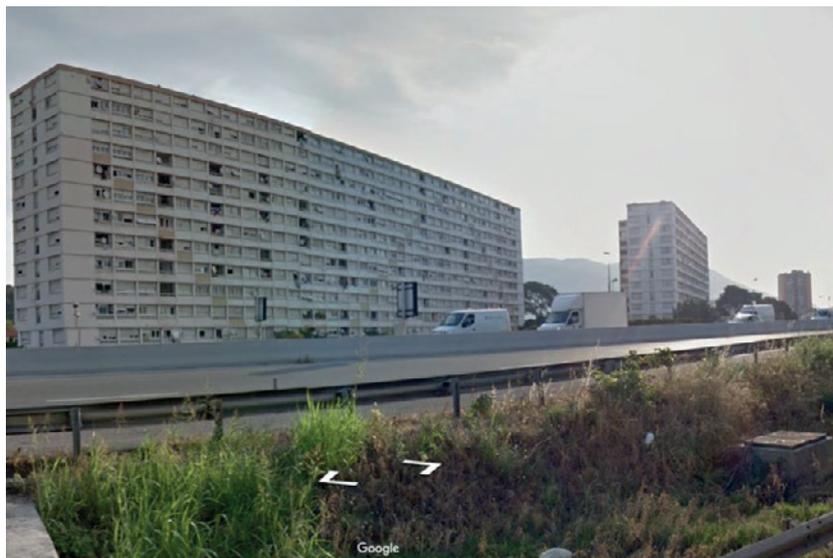
Le Las coule sous le niveau de la route dans ses douves en béton

« La Cité, c'est juste pour dépanner. Je n'aime pas vivre ici. C'est un quartier pourri. » (Habib) « Tout le monde tôt ou tard veut se barrer. » (Hichem). « Toutes les personnes rencontrées m'ont vanté le fait qu'à Pontcarral on se connaît les uns les autres, on se salue et on s'entraide. (Stéphanie) « Nous avons notre lieu quotidien de rencontre qui est la mosquée. On s'y rassemble pour la prière et après, en sortant, on reste là un moment à discuter. Au fil du temps, les liens se créent. » (Abdelaziz)

Ici, la rencontre emblématique pourrait être celle d'une communauté qui "vit ensemble" mais qui, bien malgré elle, ne vit pas "avec les autres". Amina : « *ici ils ont concentré les arabes* ». À Pontcarral, deux mouvements simultanés animent les habitants que nous avons rencontrés. L'un les pousserait à fuir, si c'était possible ; l'autre tend à les rassembler dans une communauté à la fois contrainte et solidaire. Le mécontentement domine dans leur discours à l'égard de l'état des lieux et de leurs conditions de vie, situation dont ils attribuent en grande partie la responsabilité au syndic de gestion. Tous indiquent qu'ils ne sont là que parce qu'ils n'ont pas les moyens d'habiter ailleurs. Ils puisent leurs capacités de résilience dans une solidarité qui s'appuie en grande partie sur un "destin" commun, constitué par le mouvement d'émigration, récent ou ancien, qui les a amenés ici depuis l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie.

Le retour d'Algérie, puis l'immigration rencontrent l'urbanisme moderne

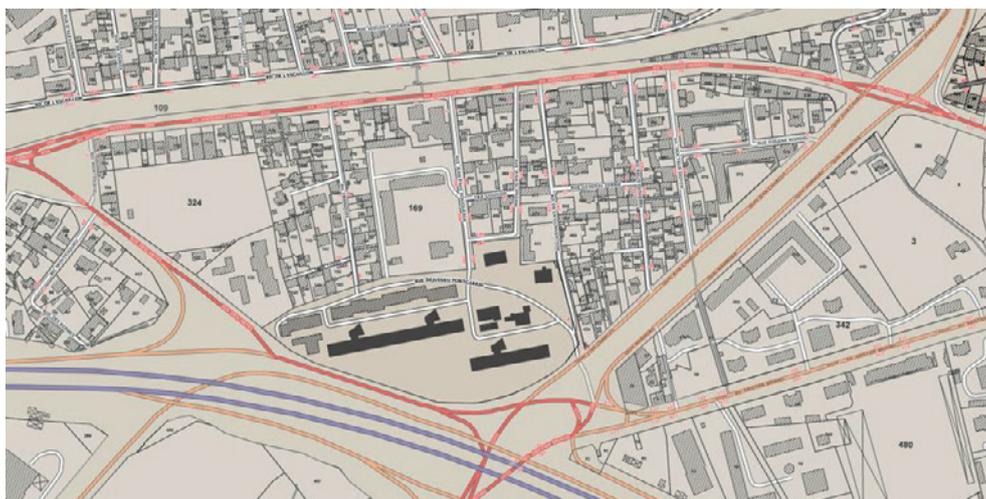
La copropriété de Pontcarral, construite en 1958, présente une architecture caractéristique de ce qu'on a appelé *les Grands Ensembles*. Une forme d'habitat fonctionnelle permettant de loger le plus grand nombre à moindre coût, apparue dans l'urgence de la reconstruction d'après-guerre comme la réponse adaptée à la crise du logement. La copropriété de Pontcarral, pouvait présenter un certain nombre d'atouts pour les Français dans l'obligation de



Un urbanisme et une architecture modernes

quitter l'Algérie et qui achetaient sur plans¹ : à seulement trois kilomètres du centre ville, avec une facilité d'accès vers Marseille et Nice grâce à l'autoroute proche, des appartements équipés du confort moderne, avec une double orientation, des espaces verts, des équipements de proximité, terrain de jeux...

Dans les années 70 et 80, comme cela s'est passé dans nombre de cités de ce type, la première génération de propriétaires a quitté les lieux. La situation d'enclavement de la cité à la périphérie Ouest de Toulon, au Nord d'un cimetière, entre un nœud d'autoroute, un canal et une voie ferroviaire y est sans doute pour quelque chose. *« La voie et le canal créent un hiatus avec les quartiers qu'on aperçoit de l'autre côté. » « Les contreforts de l'A50 traversent le paysage d'Est en Ouest, créant là aussi une frontière qui passe au ras de Pontcarral : les faces Sud de la résidence sont donc entièrement isolées par un imbroglio routier de bretelles, ponts et tunnels. »* Les espaces au pied des immeubles ont été en grande partie occupés par une longue bande de garages : le stationnement automobile avait insuffisamment été prévu. La plupart des commerces et équipements de proximité ont fermé, les espaces verts, mal entretenus, sont entourés de dispositifs sécuritaires : *« Au Sud, l'accès ménagé dans le grillage qui clôture la résidence est protégé par une chicane »*. Les logements, fortement dévalués, ont progressivement été habités par des locataires ou des nouveaux propriétaires qui ne pouvaient aller ailleurs.



La situation d'enclavement de la cité à la périphérie Ouest de Toulon, au Nord d'un cimetière, entre un nœud d'autoroute, un canal et une voie ferroviaire y est sans doute pour quelque chose.

Appauvrie, la cité s'est dégradée selon un cercle vicieux dont elle n'a pas l'exclusivité : impossibilité ou refus, les charges ne sont plus payées par la totalité des habitants, le syndic est dépassé... Adberahim : *« Avant, ici, c'était plus propre. Chacun faisait un petit effort. Maintenant, c'est à peine si chacun nettoie devant chez lui. Il y a toujours des problèmes de syndic. Le syndic profite. Ce sont des voleurs. Je paye les charges et c'est moi, qui balaie devant chez moi. » « Il y a une telle insalubrité ! La résidence est totalement délaissée. » « Maintenant, on est au rez-de-chaussée du bâtiment A et on reçoit les éclaboussures de poubelles, que les gens jettent des étages. C'est sûrement pour dire qu'ils sont dégoûtés de la vie ici. L'ascenseur est en panne alors ils balancent les poubelles et on a les mouches,*

¹ Selon un contrat dit VEFA (Vente en l'état futur d'achèvement).



La cité et ses espaces verts se sont beaucoup dégradés.

les moustiques et les odeurs. » « *Il y a des appartements vides et complètement délabrés, il y en a d'autres, que les jeunes squattent. Rien n'est fait.* » Gisèle : « *Pontcarral c'est l'enfer.* » L'impression d'être un jouet entre les mains d'une autorité négligente et insensible, voire plus ou moins malveillante, est renforcé par une gestion délocalisée et sans visage, qui n'est jamais nommée que "le syndic". Abderahim : « *Il y a eu un temps où il y avait un gardien, des personnes qui œuvraient pour le quartier.* » Abdelaziz : « *Quand le gardien était là, on allait le chercher au bâtiment D dès qu'il y avait un problème et ça s'arrangeait toujours.* »

Le sentiment d'insécurité et d'abandon est étendu (pas toujours à juste titre mais le sentiment n'en est pas moins réel) aux services publics. Assila : « *Dans notre bâtiment, il y a eu un incendie très grave. Le feu a pris chez une dame seule, qui a été sortie par un jeune de 19 ans parce que les pompiers ne veulent pas venir.* »

Une captivité sociale et économique

Comme la grande majorité des habitants de Pontcarral², la plupart des personnes rencontrées sont originaires de pays étrangers. Pour aucun d'entre eux habiter la résidence n'a pas été le résultat d'un choix mais d'une contrainte liée d'abord à des raisons financières, puis en lien avec des événements imprévus, la recherche d'un travail ou un rapprochement familial.

Pour certains ce sont les problèmes de santé d'un de leurs proches qui les ont amenés là. Karim : « *En mars, Ghada et sa mère sont venues en France avec un visa touriste. Le visa médical était trop long à obtenir – de 8 mois à un an – je risquais de perdre ma fille. Elles se sont installées en urgence chez la sœur de ma femme, à Toulon* » Assila : « *Je suis arrivée en*

²Le secteur IRIS comprenant Pontcarral compte 14% d'étrangers, contre 6% en France, et 21% d'immigrés contre 8,5% en France. Ces proportions sont probablement minorées : le secteur IRIS inclut la zone d'habitations qui entoure la résidence, majoritairement occupée par des logements pavillonnaires, aux problématiques fort différentes. Nous avons néanmoins retenu ces chiffres comme suffisamment indicatifs dans la mesure où la densité de Pontcarral est nettement supérieure à celle du reste de l'IRIS.

France en 2014, chez ma sœur, à Toulon, pour faire soigner notre fille aînée. » Hichem : « *mes parents ont déménagé à Sainte-Marie mais là, c'était au rez-de-chaussée, près de l'autoroute et ma sœur étant asthmatique, ça n'allait pas non plus. On est encore passé par le centre-ville et Pont Neuf avant d'atterrir à Pontcarral fin 1998.* »

Le travail et le regroupement familial restent les motifs le plus souvent invoqués. Adberahim : « *J'ai vécu au Maroc jusqu'à 11 ans. J'y ai été scolarisé jusqu'en CM2. Mon père travaillait en France comme maçon et rentrait pour les vacances. En 1986, il est tombé malade. Ça lui manquait à papa de ne pas être près de nous et comme il était malade, ma mère voulait être près de lui, alors un regroupement familial a eu lieu.* »

Nabila : « *Toute ma famille est ici, autour de Toulon et mon mari a aussi un frère ici.* »

Nabil : « *Bon nombre de frères de mon père sont aussi en France : un à Hyères, deux à Paris et un en Espagne. Tous sont venus pour le travail.* »

Cette absence de possibilité de choix revient comme un leitmotiv dans les récits, décrivant la situation d'une "clientèle captive". « *Mon père n'a pas choisi de vivre ici. Il n'avait pas le choix. Quand le regroupement familial a pu avoir lieu, il a trouvé ce logement par l'intermédiaire d'un collègue. Il a pris ce qu'il y avait, et qui ne se louait pas très cher.*»

Karim : « *Quand je suis arrivé ici et que j'ai cherché un logement, il y avait plein d'appartements vides à Pontcarral et j'ai pris ce qu'il y avait, dans l'obligation. Les gens ne veulent pas venir ici, parce qu'avec les enfants, ils ont peur.* »

Assila : « *ça n'était pas un choix par envie.* »

Abdelaziz : « *J'ai acheté l'appartement de Pontcarral parce que les prix étaient très attractifs mais c'était sans connaître le quartier.* »

Certains voient cette situation comme provisoire, soit qu'ils pensent que leur situation va s'améliorer, ou qu'ils espèrent un logement social en rapport avec leur situation, soit qu'ils projettent un retour "au pays"... mais tous ne rêvent que de partir.

Habib : « *La Cité, c'est juste pour dépanner. Je n'aime pas vivre ici. C'est un quartier pourri.* »

Nabil : « *Ça fait 13 ans que mes parents ont fait leur demande en HLM. Il n'y a jamais rien eu pour eux.* »

Hichem : « *Tout le monde tôt ou tard veut se barrer. Surtout qu'il n'y a pas d'amélioration en vue.* »

« Ça fout la rage parfois »

Les récits recueillis traduisent un sentiment d'abandon et/ou d'injustice rapporté explicitement ou non à une discrimination. En termes d'activité et de formation scolaire, la situation paraît alarmante : 29% des habitants sont sans emploi, 38% sans aucun diplôme (16% dans le département) et 9% n'ont qu'un certificat d'étude. Pour Hichem, cette situation n'est pas étrangère à la ségrégation spatiale et à la discrimination que vivent les habitants : « *c'est impossible d'avancer ici quand tu t'appelles Mohammed ou Abdou ! Et si en plus on dit qu'on vient de Pontcarral...* »

Dans plusieurs récits le sentiment d'abandon, de manque d'attention à leur égard exprimé par les habitants est lui-même redoublé par l'excès d'attention dont ils sont l'objet de la part d'un service public particulier : la police.

La présence policière, dans une ronde vécue comme permanente, serait à rapprocher du pôle négativement rassembleur déjà évoqué à propos du syndic. Maryse : « *Ici, ça a mauvaise réputation. Il y a toujours les flics. C'est saoulant à force. Et puis, une balle perdue, ça peut arriver. Tu sors d'ici avec les enfants, les flics sont là et on arrive en plein milieu.* » Le fait que la seule présence du service public soit celle des représentants de l'ordre vient renforcer un sentiment de stigmatisation et d'injustice. Aux yeux de certains habitants, qui y voient de la « *maltraitance.* » cette présence n'est pas là pour les protéger mais pour les surveiller ; non seulement Pontcarral ne bénéficie pas des mêmes services que les autres groupes sociaux, mais ce service consiste à protéger les autres groupes sociaux de Pontcarral. Les habitants de Pontcarral se sentent alors identifiés, comme dans une punition collective, au petit nombre d'entre eux qui commettent des délits.

La situation de captivité économique et sociale associée au sentiment d'abandon et de « *maltraitance* » produit chez certains une forme de désespoir. Hichem : « *On est enfermé dans le système et le système nous broie pour peu qu'on ne soit pas assez comme ci ou comme ça. Ça fout la rage parfois. Et se sentir impuissant.* »

La nostalgie

Ces sentiments renforcent les nostalgies, celles de l'enfance ou celle du lieu d'origine, l'une et l'autre souvent confondues. Nabila « *Là-bas, nous avions une bonne situation, une belle maison. Nous vivions très bien. Nous avons un grand terrain cultivé avec une ferme au milieu à 25 kilomètres de Berkane, au Cap de l'eau, qui est une plage. Nous avons des ouvriers qui vivent sur place et cultivent notamment des carottes et des tomates.* »

Nabil : « *Ça a été difficile au début. Pas tellement l'école, où je me suis vite intégré mais plutôt d'avoir laissé une partie de ma famille là-bas et surtout mes grands-parents.* »

La nostalgie s'exerce aussi à l'égard des précédentes étapes de l'arrivée en France. Habib « *En France, en 1988, nous sommes arrivés à Signes. C'est la campagne. Il y avait plus de moutons que d'habitants à l'époque ! Nous habitons une maison de village. Je n'ai que des bons souvenirs là-bas, c'est toute mon enfance qui y est restée. Il y avait très peu d'infrastructure mais ça nous allait très bien : on avait le petit stade de foot et nos vélo pour gambader dans la campagne.* »

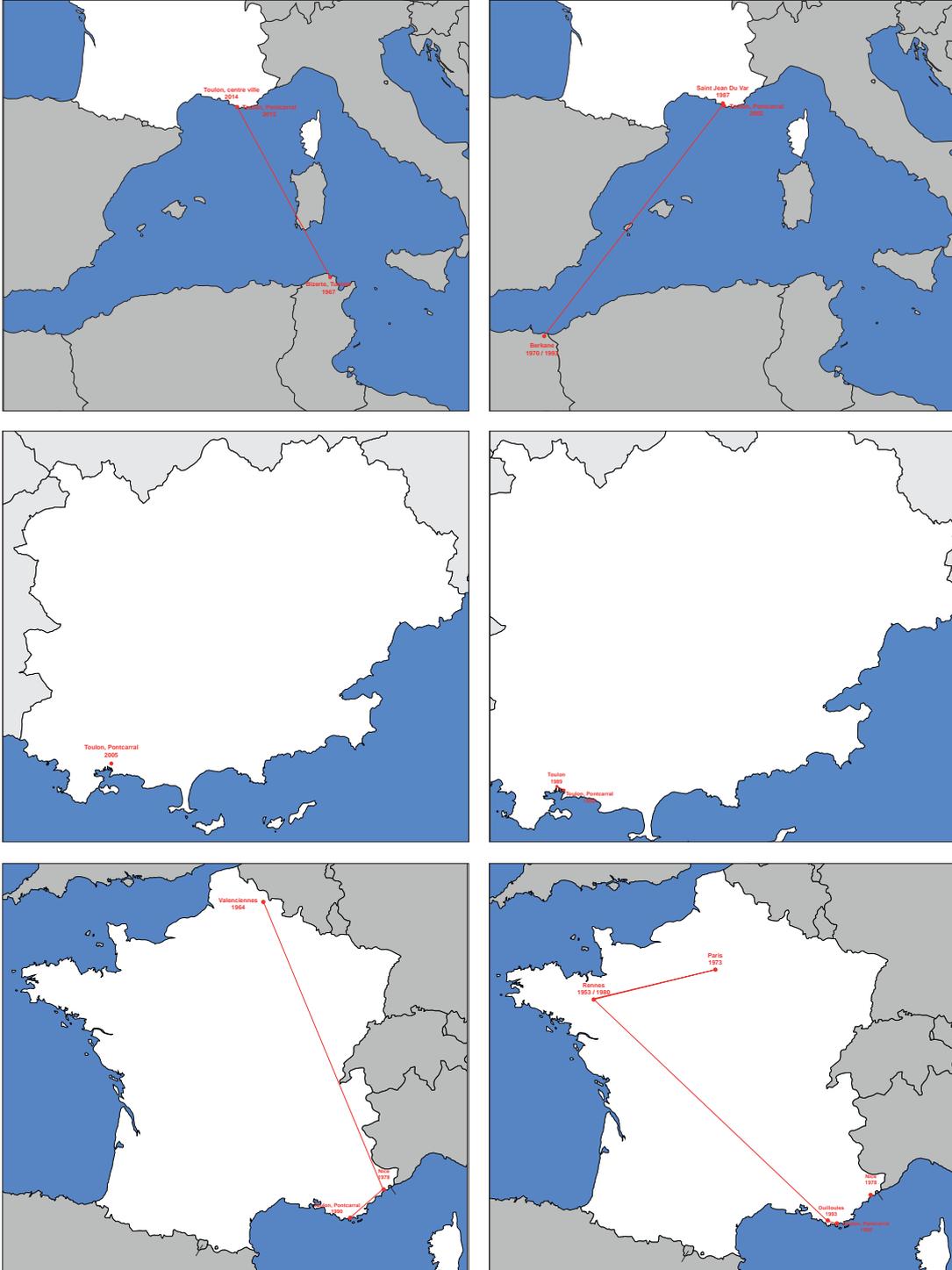
Elle atteint également ceux qui n'ont vécu l'exil que depuis une autre région. Maryse : « *Je suis nordiste. Les "Chtis" comme on dit. Dans ma tête, je suis toujours là-bas, même si je suis descendue à Toulon. Je suis du Nord, on ne me changera pas.* »

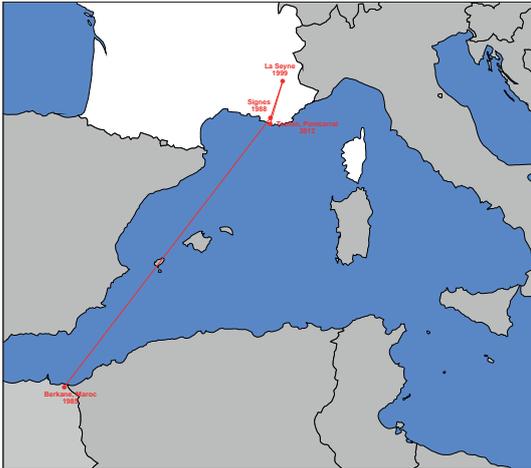
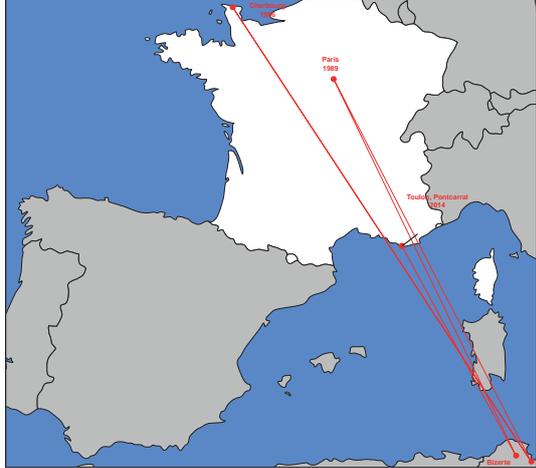
La mosquée matérialise un héritage commun à beaucoup d'habitants de Pontcarral, et les rassemble autour de la religion, de rites et coutumes. Abdelaziz : « *Nous avons notre lieu quotidien de rencontre qui est la mosquée. On s'y rassemble pour la prière et après, en sortant, on reste là un moment à discuter. Au fil du temps, les liens se créent.* »

Pour Abdelaziz, la pratique de sa langue maternelle est importante, sans doute pour plusieurs raisons, mais aussi pour ce qu'elle permet de se retrouver, soi-même et avec les autres : « *Entre nous, on parle arabe, parce que je ne veux pas perdre ma langue* »

Maïssa 8 ans est née à Pontcarral et y a donc ses souvenirs d'enfance : « *Je me sens bien à Pontcarral c'est ma maison.* » Excepté Maïssa donc, aucun de nos narrateurs ne s'identifie à ce lieu. L'attachement aux souvenirs d'enfance n'est pas le seul vers lequel les habitants de Pontcarral tournent leurs pensées. Lorsque nous avons demandé aux personnes rencontrées de nous désigner un lieu pour eux représentatif de leur lieu de vie, ils ont tous

Parcours résidentiels à Pontcarral





Géosymboles de Pontcarral



La vue que je retiens d'ici, c'est la montagne quand on monte dans les étages des bâtiments. De là, ce n'est plus les bâtiments pourris qu'on voit mais le vis-à-vis de la nature, de la montagne d'un côté et d'un bout de port de l'autre.



Nous aimons aller ensemble à la plage du Mourillon.



J'aime aller sur le port de Toulon parce que c'est calme.



Pour trouver quelque chose de beau, j'irais à Nice, montrer la promenade des Anglais



Sinon, un endroit que nous aimons c'est la plage du Mourillon, où nous allons pique-niquer, passer le temps, nous baigner...



Ici, les lieux que j'aime, c'est les plages. Celles du port marchand et celle du fer à cheval, où il faut descendre pour atteindre la mer. Là, c'est les rochers.



Il n'y a pas de paysage ici que je voudrais montrer mais celui de Chartres oui



La vue que j'aime dans les alentours, c'est celle de Chateaufallon : on y voit tout Toulon



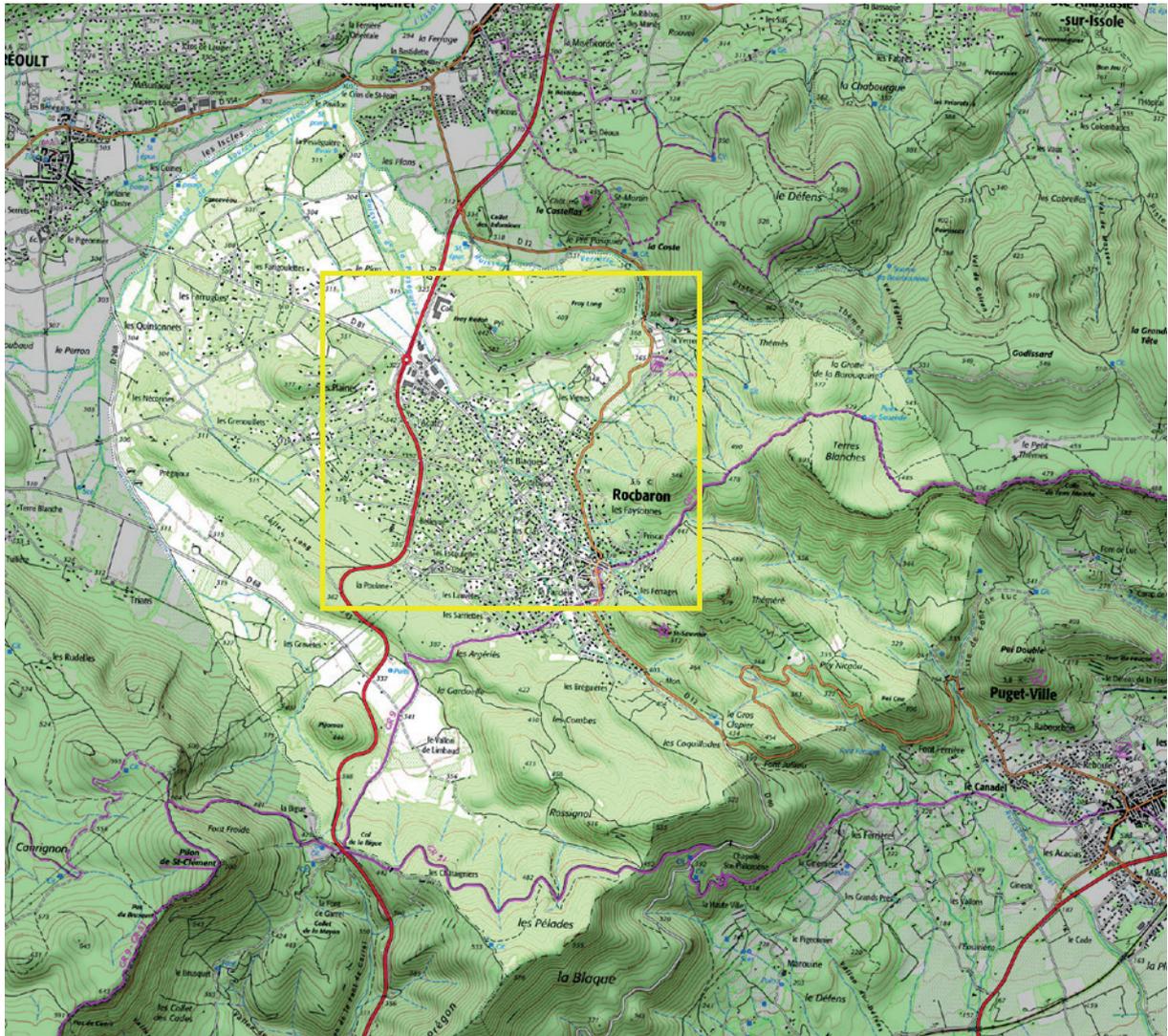
Dans la région, un endroit où j'aime particulièrement aller, c'est la plage de Six-Fours, avec le grand parc au-dessus.



Et à un quart d'heure, nous avons la plage des Sablettes.



Je ne vois aucun paysage à citer ici. Il n'y a rien d'intéressant. C'est une cité. Pour trouver un bel endroit, il faut aller à Sanary, qui est un beau petit port.



La commune de Rocbaron (IGN)

2.2.10 Rocbaron



Rocbaron en vue rapprochée (IGN)

Une journée à Rocbaron

Début juillet 2015, je dois me rendre à Rocbaron pour y rencontrer des personnes ; l'idée est de connaître le village à partir de l'expérience et de la perception de ceux qui y vivent. Je fais une recherche internet sur le village. Ce qui me marque avant tout est la quasi absence d'images de Rocbaron sur le Net : à peine une rue, la façade de la mairie, quelques vues aériennes et des villas en vente sur les très nombreux sites immobiliers. Une



un grand rond-point qui dessert une zone industrielle ou commerciale

image aérienne me retient : un grand rond-point qui dessert une zone industrielle ou commerciale. Entre cette zone et les collines, plus haut, un cœur de village peut-être, ou une zone pavillonnaire, je n'arrive pas à le savoir. Je ne peux me représenter qui habite ici, ni où, ni comment. La photographie est sans doute prise de trop haut dans le ciel. Ou le village est peut être caché sous les arbres...

Le 6 juillet, en provenance d'Aix-en-Provence, je suis maintenant sur une autoroute dégagée qui longe à sa gauche la Sainte Victoire, sous un vrai ciel bleu de Provence. Plus loin, sur ma droite, apparaît la Basilique de Saint Maximin, et disparaît.

Maintenant voilà des champs, du vignoble, des vergers, et un panneau qui m'annonce que j'entre dans "la Provence verte". Le vert domine effectivement, et le paysage est délicieux. J'approche de Rocbaron : un autre panneau, fidèle à son poste et sa fonction, me le signale.

Je m'engage maintenant dans ce grand rond-point que, sans l'avoir déjà vu de mes yeux, je "reconnais". Il dessert une zone commerciale d'où émergent, pour moi qui roule assez rapidement, et comme par flashes, une brasserie, un fleuriste, une boulangerie, une grande enseigne de bricolage et un *Hyper U*.



...un fleuriste...

En fait, seules leurs enseignes me les signalent. Le reste des bâtiments s'efface, non identifié, dans le dégradé de leur crépi.



Le reste des bâtiments s'efface, non identifié

C'est alors une route : sur un ou deux kilomètres, elle monte légèrement et dessert, à droite comme à gauche, des allées menant à des maisons individuelles, en lotissement.

La route me mène maintenant devant un grand immeuble de briques rouges, en construction. Puis elle suit un long bâtiment récent, des appartements me semble-t-il. Par la combinaison des couleurs, systématiquement différentes, des façades et des



La route suit un long bâtiment récent

volets, on a sans doute voulu imiter des maisons de village provençales. Mais ce qui saute aux yeux, c'est justement ce systématisme. D'autant que les rez-de-chaussée, occupés par de grandes portes de garages laquées blanc, sont principalement dédiés aux voitures.

J'arrive sur un plateau où apparaît, à main gauche, ce que je reconnais comme une entrée d'école. Je suis dans le village ! Un parking et le bâtiment de la mairie me le confirment. L'école, la mairie et la médiathèque sont très proches l'une de l'autre. Ce sont les premiers bâtiments publics que je vois et identifie.

La mairie, entourée de platanes, est constituée d'un bâtiment ancien qui présente trois fenêtres sur la



à ma gauche, ce que je reconnais comme une entrée d'école

rue et d'une extension, avec capteurs solaires en toiture, où l'on trouve l'entrée principale. Sous les trois fenêtres du bâtiment ancien qui arbore la devise et le drapeau républicains, on ne peut pas ne pas remarquer la porte murée sous le troisième précepte : celui de Fraternité.

Je me gare et commence ma déambulation. Je dépasse la mairie par une petite route qui me semble être la "rocade" dessinant le tour du village et je découvre à ma gauche un petit lacet de ruelles, peut-être quatre ou cinq, dont je fais et refais le tour : elles forment bel et bien le cœur de Rocbaron. En contrebas de ces ruelles, je retrouve le bâtiment en construction qui m'était apparu, de ma voiture, à l'entrée du village. Plus haut, je ne tarderai pas à découvrir deux autres ruelles par lesquelles on sort du cœur de village, vers le Nord. C'est dans l'une de ces deux ruelles que se trouve le café de Rocbaron : je ne l'identifierai que plus tard car, pour l'heure, il est fermé, et je prends sa terrasse pour une terrasse privée...

Je marche, j'observe, je ne croise personne, personne ne m'observe, j'ai l'impression d'être invisible. Rocbaron est un petit village dont on fait le tour en quelques minutes. Les ruelles sont belles et lisses, elles ont été repavées il y a peu. Sur la placette de l'église, une fontaine coule et crée l'ambiance sonore



la Mairie...

du lieu. Des plantes vertes et du lierre descendent d'un balcon. Les maisons de villages n'ont pas plus de deux étages. L'ensemble est délicat, agréable, soigné.

Il est midi passé. Derrière la place de l'église, deux hommes sont occupés à regarder, capot ouvert, le moteur d'une voiture. Nous nous saluons. Plus loin sur le trottoir une vieille dame marche, le dos



quatre ou cinq ruelles forment le cœur de Rocbaron

courbé ; plus tard passe une jeune mère avec son enfant. Puis, plus personne. Et je retrouve mon invisibilité.

Au bout de vingt minutes de marche et de boucles, je suis contraint de me faire cet aveu : le lieu qui exerce sur moi son attirance et où je ne peux me retenir d'aller, c'est *en bas*, dans cette zone commerciale où les passants, les touristes et les habitants me semblent tous être concentrés ; où les paroles, les gestes et les échanges me semblent avoir lieu présentement.

Toujours en quête de rencontres, je reprends donc ma voiture et je redescends. C'est dans ce trajet que je parlerai à "mes" premiers Rocbaronais : un couple d'auto stoppeur, qui se rend justement à l'Hyper U pour y faire ses « *courses du midi* ». L'homme me dit qu'ils vivent à Rocbaron depuis vingt ans ! Quelle chance pour moi ! Quelle aubaine ! Je leur explique rapidement les raisons de ma présence ici et leur dis que je les écouterai avec plaisir me raconter leur expérience des lieux. Lorsque je les dépose devant le supermarché, nous nous donnons un rendez-vous informel dans le village (« *nous vivons dans un appartement à côté de l'église, le village est si petit, vous ne pourrez pas nous louper !* ») et, pour une raison que j'ignore toujours, dans la journée, mais aussi dans mes séjours ultérieurs, où j'ai résidé plusieurs fois à Rocbaron, je ne les ai plus jamais croisés ! Une apparition !

Me voilà dans la zone commerciale : du monde, du mouvement, des enseignes, et tout pour s'occuper. Dans le supermarché, des familles de touristes blonds s'achètent de quoi pic-niquer, des jeunes couples poussent des chariots pleins, et le nombre impressionnant de caisses m'évoque un hyper-marché digne d'une métropole. Quel contraste avec le si paisible et désert Rocbaron *du haut* !

Dehors, sur les parkings, c'est un ballet ininterrompu de voitures. Sur un trottoir, un maraîcher vend de sublimes tomates, grosses comme des cœurs de bovin. Tout est là : un tatoueur à l'étage au-dessus d'un opticien, une grande pharmacie, un fleuriste, une brasserie, une boulangerie, des restaurants (*sushis, friterie, pizzas...*), une poissonnerie, un supermarché *discount*, un garage, un magasin d'accessoires de piscine, des agences immobilières...



dans la brasserie m'entourent des tablées masculines

Je me balade parmi gens et enseignes, dans un étrange sentiment de familiarité (rien de ce qui est là ne m'est inconnu) et d'incongruité (au loin les collines vertes, le ciel somptueux et la chaleur claquante me donnent plutôt l'impression de déambuler dans un camping). On reste cinq minutes, une fois les cigarettes et le pain achetés, puis on reprend sa voiture et on repart. On reste vingt minutes, le temps de charger les courses dans la voiture et on repart.

On reste une heure, si on s'attable à la brasserie devant le plat du jour. C'est ce que je fais. Dans la brasserie, m'entourent des tablées masculines, des gars du BTP travaillant dans les alentours : « *parfois à Rocbaron mais plutôt vers Forcalquiéret, vers le Nord, en allant vers Brigno-les.* » Je suis le seul homme sans tâche de plâtre sur son

pantalon. Non, alors qu'on m'apporte le dessert, un jeune papa et sa fille s'installent près de moi, et ce sera « *un plat du jour et le menu enfant.* »

Prenant mon café au comptoir, et exposant rapidement la raison de ma présence, je demande au patron si lui ou quelques-uns de ses clients habiteraient le village : « *Ah ! vous n'allez pas trouver grand monde qui vive ici. On vit tous dans les parages, mais pas à Rocbaron. C'est un village qui s'est vidé. Les gens viennent travailler et faire leurs courses, boire un coup, mais on n'habite pas ici. Il y a bien mes parents qui vivent à Rocbaron, dans les lotissements, mais ils ne sont jamais là, ils partent tôt le matin, ils travaillent sur Toulon.* »

En m'adressant ainsi à plusieurs personnes que je rencontre dans les commerces de la zone, je me rends compte qu'effectivement, tous vivent "ailleurs" et ne font que passer à *Rocbaron le bas*. Lors de cette première journée, je suis étonné du nombre de personnes rencontrées dont la façon de s'exprimer témoigne spontanément d'un clivage net entre *le haut* et *le bas* du village, d'où Rocbaron tient visiblement sa singularité. Ainsi Alain, avec qui je bois un verre sur la terrasse de la brasserie *du bas*, me raconte comment il pratique Rocbaron : « *J'habite près de Forcalquiéret un vrai petit village avec une place, un café, un boucher, etc. Ici, à Rocbaron, il n'y a plus ça. Je suis commercial, je couvre un territoire qui va de Toulon à Aix. Je m'arrête à Rocbaron, comme aujourd'hui, quand ma journée est finie, pour boire une bière avant de rentrer chez moi. C'est pratique, c'est sur ma route. Et puis, si j'ai une course à faire, je peux la faire. Mais vivre ici, ça non, ça ne me viendrait pas à l'esprit.* »

Alain est la seule personne rencontrée à *Rocbaron le bas* qui m'ait un peu parlé du village. Aucune des autres personnes rencontrées en ce premier jour n'évoquèrent le village ; elles semblaient ignorer jusqu'à son existence.

Voilà le début d'après-midi. Je décide de reprendre ma déambulation et d'explorer cette fois-ci la zone que, jusqu'à présent, je n'ai fait que longer en voiture : la zone intermédiaire reliant *Rocbaron le haut* et *Rocbaron le bas*. Seul sur un long trottoir gris, je longe la route et, dès qu'un chemin à ma gauche ou ma droite se présente, je le suis : me voilà cheminant dans des ruelles de lotissement, entre une suite de portails, de clôtures, de haies, de murs aux



me voilà cheminant entre une suite de portails, de clôtures, de haies, de murs aux crépis beiges, blanc cassé, roses

crépis beiges, blanc cassé, roses. L'ensemble revêtirait un aspect labyrinthique si chacune des ruelles ne se terminait en impasse et ne me reconduisait, inexorablement, vers la route principale. Les maisons se ressemblent, les jardins sont entretenus à minima, sans extravagance. J'échange parfois un regard avec un habitant occupé à bricoler dans son jardin, sans pour autant recevoir un salut de sa part : je ressens cette suspicion, insidieuse et constamment présente, vis à vis de celui (moi) qui marche ainsi, seul, sans but, dans cet entrelac de voie, un espace dont rien ne me dit avec certitude s'il est ou non privé.



chacune des ruelles me ramène inexorablement vers la route principale

J'insiste pourtant, m'engageant méthodiquement dans chaque voie, chaque impasse. Je ne croise aucun autre «marcheur», à peine quelques voitures qui sortent des garages des maisons. Puis arrive ce moment où l'on ressent un léger malaise à marcher ainsi, seul, masculin, aux aguets ; comme si effectivement, en ce lieu et à cette heure, on ne pouvait être qu'un rodeur, qu'un voleur en repérage. C'est pourquoi, après une heure d'errance dans cette vaste zone, je redescends vers la ZAC, retrouver ma voiture.

Je reprends à nouveau ma voiture afin de me hisser vers **le haut**, désireux de croiser quelqu'enfant sortant du centre aéré (j'ai vu qu'en ce mois de juillet l'école était utilisée à cet effet), quelqu'ancien loquace ou quelques jeunes à scooter passant leurs vacances au village. La place de la mairie, la place de l'église et les ruelles sont toujours calmes, se-reines, intemporelles. Le café *la Terrasse*, le bien nommé, vient d'ouvrir. Deux habitués se reposent

à l'ombre de sa pergola. On sort peut-être de la sieste, ce n'est pas l'heure où l'on est le plus bavard. J'erre dans les ruelles que je commence déjà à bien connaître quand, sur le parvis de la médiathèque, je vois un couple de sympathiques sexagénaires. Actuellement, ils vivent à Paris, mais « *nous projetons de nous installer à Rocbaron, c'est vert et vallonné, c'est exactement ce que nous recherchons. Et puis, ce n'est pas loin de Paris, pas loin de la ligne du TGV ni de l'aéroport, et pour nous c'est important, car nos enfants vivent à Paris. En plus, Rocbaron a l'air vivant, et dans les commerces de la zone en bas du village, il y a tout.* »



sur le parvis de la médiathèque

De cette rapide rencontre, qui me fait comprendre l'intérêt que présente Rocbaron pour ses futurs habitants, je repars avec une question en tête : comment les natifs de Rocbaron perçoivent-ils ces couples de seniors qui viennent s'installer, vivre et consommer ici ? Pour Nathalie, rencontrée une heure plus tard : « *les prix de l'immobilier ont sacrément grimpé à Rocbaron depuis dix ou vingt ans. Les gens comme moi qui ont grandi ici n'ont pas tous les moyens d'y devenir propriétaires. C'est moins cher dans d'autres villages autour, comme Puget-ville, ou Forcalquiéret où j'ai acheté mon appartement parce que je ne trouvais pas ici. Quand la zone commerciale s'est implantée en bas, ça a donné un vrai atout à Rocbaron et les prix ont grimpé.* »

La fin d'après midi est là, le soir lentement approche. À la fontaine devant l'église, une femme poussant un landau s'arrête, se lave les mains, se rafraîchit le visage et repart plus bas, dans la pente, vers une de ces nombreuses maisons identiques qui entourent le village.

Au bar, sur la terrasse, il y a maintenant quelques clients de plus : ce sont des hommes âgés pour la plupart, vivant dans le cœur du village ou alors tout près (je le suppose car ils portent tous claquettes et marcel), assis sur une chaise, sans consommer, au bel accent et au ton jovial, et qui se chambrent. J'aborde l'un d'entre eux, la soixantaine : « *J'ai vécu*

en Algérie puis à Paris. En arrivant ici, je voulais acheter une maison de village. J'en ai visité une qui me plaisait mais, quand je suis revenu, j'ai vu les voisins, les enfants avec leurs mobylettes qui gueulaient dans tous les sens et j'ai renoncé. Je vis près de Forcalquiéret, ma maison est dans une petite colline et autour il n'y a rien que la colline. Je suis tranquille, c'est parfait. Ici, il y a des gamins qui font du boucan, qui volent chez leurs voisins : ils rentrent chez vous et ils vous piquent tout, c'est n'importe quoi. Il ne faut pas vivre à Rocbaron, c'est des sauvages ici. »

Je me rends compte que, dans ma déambulation du jour, je n'ai pas encore rencontré ces "sauvages"... Où sont-ils? Quelle ouate, assourdissant si bien leur bruit fait que je ne les ai pas entendus aujourd'hui? Promeneur plutôt solitaire dans ce lieu, ai-je assez eu les oreilles et les yeux aux aguets?

Ce désir (légitime) de calme côtoyant la réalité vivante et éventuellement bruyante (légitime) d'un village me laisse songeur.

Le soir tombe. Autour de deux longues tables du bar *la Terrasse*, une quinzaine de gens dînent. J'entame une dernière marche au travers le village et un peu au-delà, dans les ruelles des lotissements qui l'entourent. L'occasion de croiser quelques chats, deux groupes d'adolescents en balade du soir, et deux dames d'un certain âge, bras dessus bras dessous. C'est en bavardant très rapidement avec elles que j'apprends que le petit bureau de Poste qui jouxte l'église vient d'être braqué pour la sixième fois ! Une certaine terreur vibre même dans leurs voix ! « *Aujourd'hui, ça se passe comme ça, les gens sont sans foi ni loi !* »

À nouveau, quel étrange contraste entre cette histoire de gangsters et la quiétude du village à cette heure. J'ai du mal à m'imaginer qu'une telle histoire puisse avoir lieu ici.

La journée prend fin, je lance mes derniers pas dans la nuit. Douceur de l'air, sérénité des platanes, vent qui fait vibrer le lierre aux façades des maisons basses, "Provence éternelle" d'un village flottant entre le grès de ses pavés et le ciel pur de sa nuit. Le temps est suspendu.

De cet étrange «village», logé dans un site unique, mais déserté, perdu dans le trop grand manteau d'arlequin de ses lotissements, polarisé par une zone commerciale sans identité, qui aspire à peu près toute son «animation», reste surtout dans ma tête la résonance des voix accrochées à ce lieu. Ma première journée à Rocbaron se rassemble autour des paroles des personnes rencontrées, et qui lui ont donné vie.



Je n'ai pas encore rencontré ces sauvages... où sont-ils ?

Le lieu de rencontres de Rocbaron : la "ZAC"

La Zone d'Activités Commerciales de Rocbaron semble être le lieu de rencontre des habitants du village et des alentours. « Vous savez où on rencontre des gens maintenant ? Au Super U, c'est ça le problème ! Le nouveau lieu de rencontre de Rocbaron, c'est ça ! Heureusement que j'ai quand même d'autres endroits. » (Lionel) « Cette zone commerciale où les passants, les touristes et les habitants me semblent tous être concentrés ; où les paroles, les gestes et les échanges me semblent avoir lieu présentement. (Arno)



La Zone d'Activités Commerciales concentre toutes les activités en un seul point au bas du village.

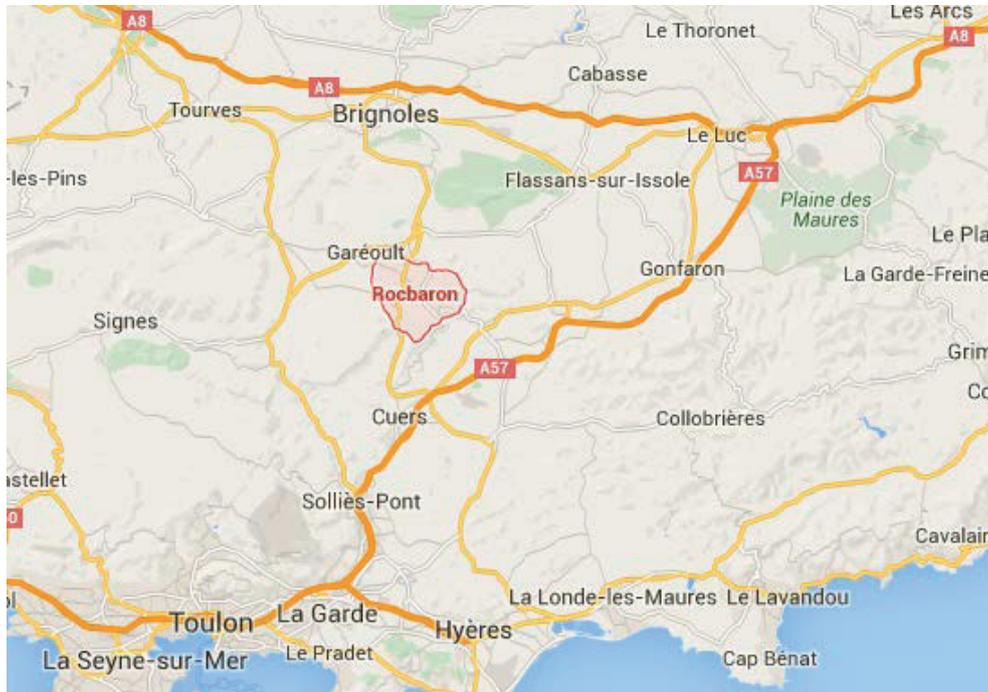
La ZAC a aspiré toutes les fonctions commerciales potentielles de ce village de 4 800 habitants auxquels s'ajoutent ceux des hameaux dispersés dans les écartes. Elle concentre une cinquantaine d'activités en un seul point au bas du village. Dédiée à la consommation, elle mêle grandes enseignes, commerces, bar/restaurants, loisirs et services. « Pour les courses, je vais au Super U de la ZAC, c'est facile. Je trouve que c'est très bien cette ZAC. On a tout : les coiffeurs, les bars, les restaurants, les magasins... » (Ghislaine) « Tout est là : un tatoueur à l'étage au-dessus d'un opticien, une grande pharmacie, un fleuriste, une brasserie, une boulangerie, des restaurants (sushis, friterie, pizzas...), une poissonnerie, un supermarché discount, un garage, un magasin d'accessoires de piscine, des agences immobilières... » (Arno) « On va à l'Hyper U. Il y a un docteur aussi en bas, on le connaît. L'opticien aussi, on y est allés ce matin même, pour faire régler une paire de lunettes. Et puis la fleuriste, la boulangerie, tout, on fait tous nos achats là bas maintenant. Tout est regroupé. » (Bernhard) « Me voilà dans la zone commerciale : du monde, du mouvement, des enseignes, et tout pour s'occuper. Dans le supermarché, des familles de touristes blonds s'achètent de quoi pic-

niquer, des jeunes couples poussent des chariots pleins, et le nombre impressionnant de caisses m'évoque un hyper-marché digne d'une métropole. Quel contraste avec le si paisible et désert Rocbaron du haut ! » (Arno)

La ZAC a également capté le marché hebdomadaire, élément phare de la vie sociale urbaine et villageoise : « *Le dimanche matin je vais au marché et au café de la ZAC, là, je rencontre des gens du village qui sont descendus comme moi.* » (Henri) « *Sur un trottoir, un maraîcher vend de sublimes tomates, grosses comme des cœurs de bovin.* (Arno) « *Le marché du dimanche à la ZAC. Les gens s'y rencontrent encore, on peut s'asseoir, boire un café, s'interpeller, discuter. Avant, le marché c'était le jeudi sur la place du marché, mais ce n'était pas bien, parce que les gens ne montaient pas au centre du village. Maintenant qu'il est en bas à la ZAC, ça marche mieux. Beaucoup de Rocbaronnais y descendent, c'est plus qu'un marché, c'est le prétexte pour rencontrer les autres.* » (Peguy)

Un urbanisme de secteur

La création de la voie rapide a favorisé les mutations territoriales, morphologiques et sociétales à Rocbaron. « *C'est l'arrivée de la voie rapide qui a changé Rocbaron. Toulon est le troisième port de France, c'est un grand port, alors la voie rapide a amené tous les marins ici. Auparavant, le col de Cuers et de Puget-Ville nous protégeaient de l'Est, on ne passait jamais par là, c'était un col peu pratique, une route trop petite, trop sinueuse. On n'avait pas l'habitude d'y passer. Rocbaron était tourné vers Brignoles, au Nord. Et puis, quand le col a été ouvert, les gens ont commencé à arriver.* » (Lionel) « *Ce qui est sûr c'est que le village a pris de l'ampleur quand on a ouvert la voie rapide dans les années 90.* » (Peggy)



En abolissant les distances, l'infrastructure routière a radicalement modifié le sens et l'emprise territoriale des anciennes localités.

L'éclatement des villes et leur emprise sur l'arrière-pays traduisent dans les signes visibles de l'aménagement du territoire, une organisation des modes de vie par des facteurs économiques et techniques autour des fonctions de circulation. Cette pensée de

l'urbanisme qui recouvre un impensé de la ville a été décrite par David Mongin¹ qui la qualifie d'urbanisme de secteur : un réseau de secteurs en isolats, le plus souvent mono-fonctionnels, reliés par les grandes mailles viaries, détermine la trame de nos comportements quotidiens.

L'espace, en s'accordant sur les structures et les rythmes du système global, « *perd son caractère empirique contingent, anecdotique, différencié, pour obéir à un ordre abstrait, cadre intellectuel et cadre de parade.* »² Ce modèle de développement dépouille les espaces paysagers et urbains de leurs qualités relationnelles et imaginaires. L'ancienne vision identitaire des territoires, conçus comme l'*interaction de l'homme et son milieu sur la longue durée*³, laisse place à une vision sectorielle.

En abolissant les distances, l'infrastructure routière a radicalement modifié le sens et l'emprise territoriale des anciennes localités. L'aménagement de la D43 permettant de rallier rapidement Toulon (30 km) à Brignoles (18 km) et la finalisation du tronçon de l'A57 dans le début des années 90, ont repositionné l'orientation et le statut du village. Dans cette nouvelle configuration Rocbaron, fonctionne comme une zone de logement pour les pôles d'activités environnantes : « *personne ne bosse à Rocbaron, on travaille tous à l'extérieur* » (Garance). En effet ses habitants sont surtout des actifs, ils le sont même plus qu'ailleurs dans la région (avec un taux de 55,5% contre 53,5% pour la moyenne régionale). Le village et sa ZAC font également figure d'aire d'autoroute au service de la mobilité. Rocbaron n'est plus cette entité autarcique villageoise, elle est entrée dans le système mondialisé des échanges.

Une croissance démographique exponentielle

Avec le développement des résidences secondaires, le village avait connu une première poussée démographique à partir des années 70 : il abrite 92 habitants en 1962, et 778 en 1982. À partir du début des années 90, avec la création de la voie rapide, les lotissements pavillonnaires se sont multipliés et la croissance démographique a suivi une courbe exponentielle : le nombre d'habitants avoisine aujourd'hui les 4 500. « *Les gens sont arrivés et ont fait construire des villas autour du village. Ce sont des gens qui venaient d'un peu partout, d'un peu tous les coins, de Paris, de Toulon. Et puis, grâce à la voie rapide, les marins sont venus s'installer aussi. La base de Toulon n'est pas loin.* » (Henri). « *Les premières personnes qui sont venues s'installer à Rocbaron, dans les années 90, c'étaient les marins et les militaires, parce qu'ici ils sont à trente minutes de voiture de l'arsenal. Aujourd'hui, c'est toute une autre population qui s'est installée ici. Il reste très peu d'anciens du village.* » (Peggy). « *On a beaucoup de militaires et de marins, qui bossent dans la sécurité civile à Brignoles.* » (Ghislaine).

Qu'ils fassent partie des rares natifs ou des différentes vagues de nouveaux habitants, la majorité de nos narrateurs se plaignent du changement induit dans le paysage et les modes de vie par cette (r)évolution. « *Maintenant, il y a beaucoup de mouvements, ça s'est construit d'une manière folle ces dernières années. C'est la voie rapide qui a facilité l'arrivée de ces nouveaux habitants.* » (Lucie). Ainsi des habitants qui font eux-mêmes partie des causes de cette évolution viennent à le critiquer : « *En huit année, on peut dire que Rocbaron a énormément changé : maintenant, il y a beaucoup trop de monde ! En ce*

¹ *La ville Franchisée*, La Villette, 2004

² Françoise Choay

³ Chris Younès

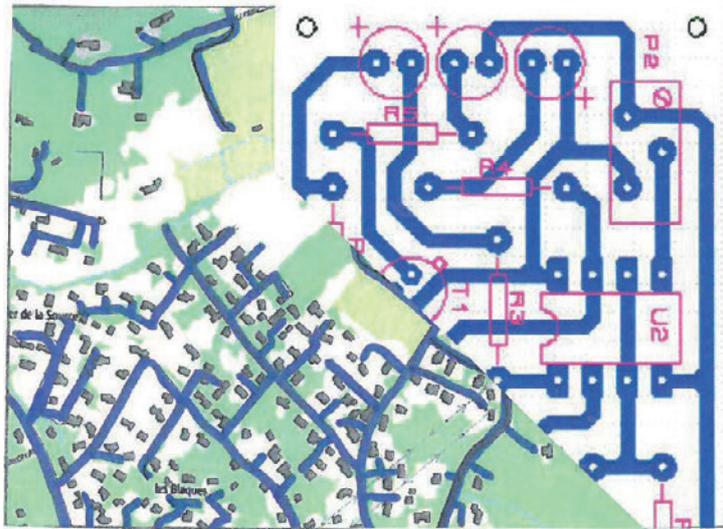
moment, ils font construire un immeuble de trois étages dans le village ! C'est n'importe quoi ! Je ne sais pas quelles manœuvres douteuses ont laissé passer ce permis de construire ! De notre point de vue il y a trop de gens ici maintenant.» « Ils sont vraiment les uns sur les autres dans ce village, je ne dirais pas comme des rats, mais enfin... J'imagine qu'il y a énormément d'histoires entre les voisins, de problèmes, dus à la densité sans doute, dus au fait qu'on est, quand même, les uns sur les autres ici.» (Bernhard)



Attirés par la qualité de vie qu'offrait le territoire de Rocbaron, ces nouveaux habitants viennent avec des attentes résidentielles spécifiques : un espace extérieur privé, une certaine tranquillité familiale, un garage pour la(les) voiture(s), etc. On observe que « *la petite maison sur sa parcelle reste un produit phare face à la frilosité des responsables à résister à cet engouement.* »⁴

En effet les logiques économiques et techniques de la promotion immobilière qui produisent ici comme ailleurs des hectares de lotissements pavillonnaires ont peu à avoir avec celles d'un développement de la commune selon ses logiques propres et ses intérêts économiques à long terme. Elles ne prennent pas en compte sa cohésion sociale ni la plus value que représentent sa singularité et l'enracinement de son économie dans son territoire. Les pavillons sont isolés dans leurs parcelles, hypothéquant toute forme et développement urbains, les typologies architecturales génériques et faussement variées effacent les cohérences paysagères, leur voirie est conçue sur le modèle des circuits imprimés dont l'impératif est d'éviter les contacts.

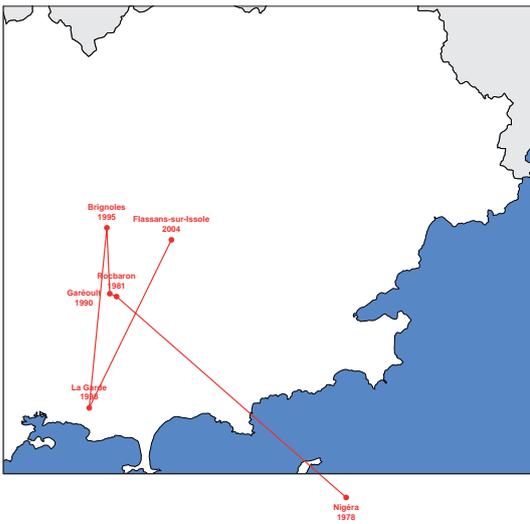
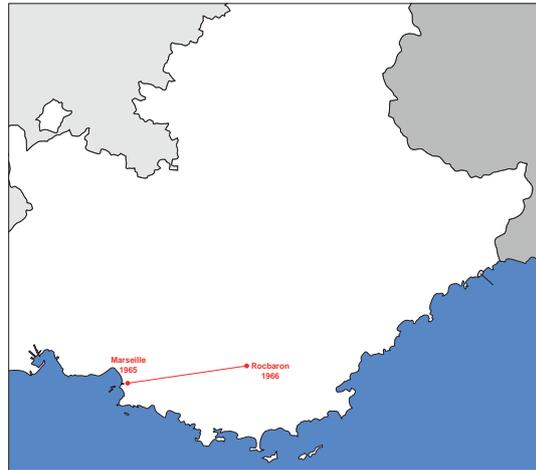
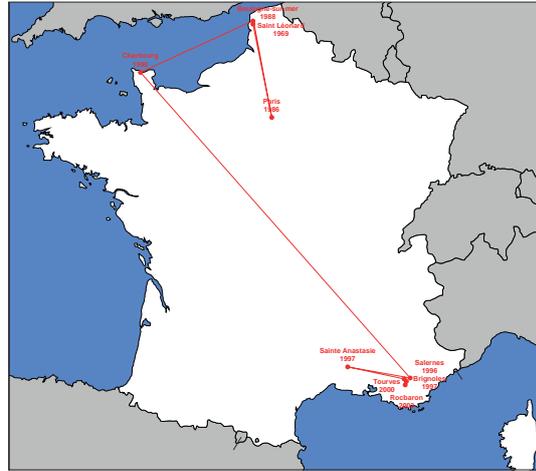
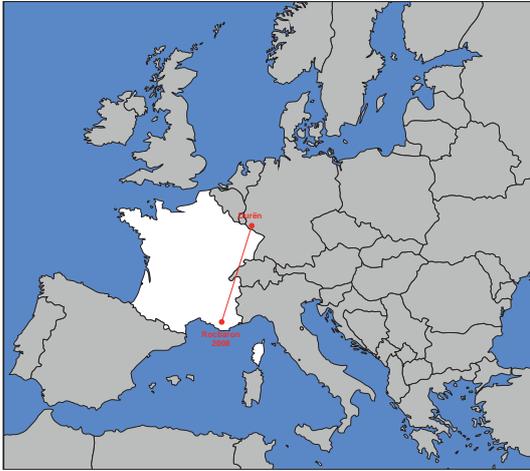
4 Espace rural et projet spatial, volume 3

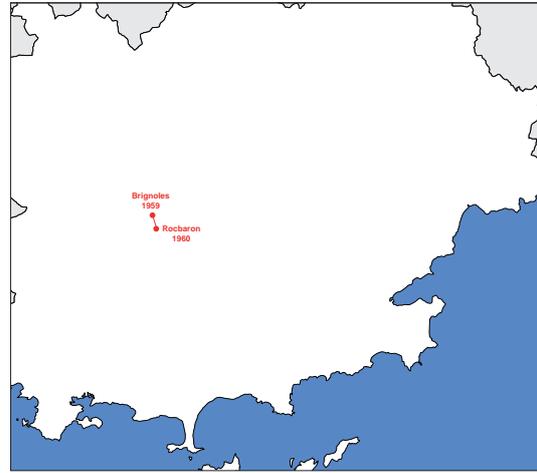
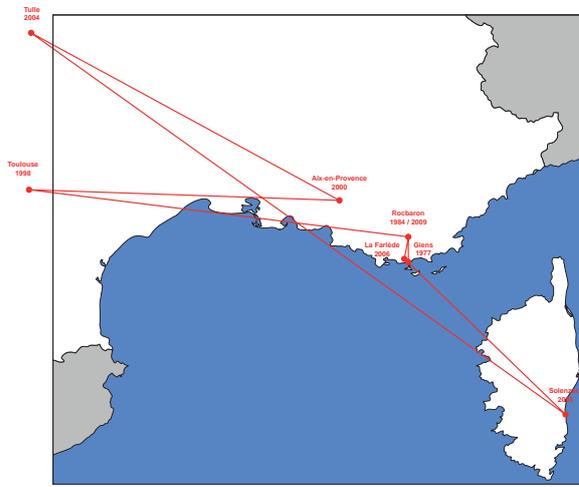


leur voirie est conçue sur le modèle des circuits imprimés dont l'impératif est d'éviter les contacts.

Les pavillons, terrains de sports, zone commerciale, parkings, les forêts et les champs de pois-chiches se partagent un territoire fragmenté, déconnecté du micro centre-ville et découpé par les axes de circulation automobile.

Parcours résidentiels à Rocbaron





Géosymboles de Rocbaron



Le lieu qui symbolise le village pour moi, c'est la vieille épicerie, avec sa devanture qui est toujours restée la même.



Le lieu que je préfère, c'est la place de la fontaine, avec la vieille fontaine.



Le paysage qui représente le mieux Rocbaron, je dirai que c'est le château de Forcalqueiret, qui est en rénovation et à cheval sur les deux communes. De là-haut, la vue est magnifique. On domine tous les alentours.



Notre maison, ce serait notre "carte postale", le lieu qui représente Rocbaron. C'est une petite maisonnette, typique, pas particulièrement spéciale, juste "spéciale" parce que c'est nous qui l'habitons.



Le lieu qui représente Rocbaron c'est la place de l'église. J'aime particulièrement une photo noire et blanc de la place de l'église qui est dans l'épicerie.



Le lieu qui symbolise Rocbaron pour moi, c'est quelque chose qui n'existe plus : le grand chêne qui était sur la place de la mairie, et qui avait 500 ou 600 ans. Quand on l'a coupé, j'ai demandé à en récupérer une branche. Et sur cette branche, qui est grosse comme un tronc, j'ai installé mon enclume.

2.3 Précisions méthodologiques

2.3.1 Protocole pour les récits - Anonymats

Dans les récits, tous les prénoms ont été changés, les noms enlevés ou remplacés par une initiale fantaisiste.

De même pour les lieux dès lors qu'ils étaient trop précis : n'ont été gardés que les noms de villes ou de sites géographiques larges.

Les dates de naissances précises ont été remplacées par l'année de naissance.

Les métiers ou les fonctions trop particuliers ont également été remplacés par des termes plus génériques chaque fois que cela était possible : par exemple, agent hospitalier plutôt qu'aide-soignant(e) ou "femme de salle".

Par ailleurs les narrateurs ont tous donné leur accord pour une forme ou une autre de publication. Mais un accord n'a pas à nos yeux valeur de blanc seing pour une surexposition des personnes (les émissions qui surexposent les personnes dans le cadre de la télé-réalité ne sont font pas sans accord préalable).

Néanmoins ces transformations et même cette autorisation rencontrent une limite lorsque le lieu abordé est particulièrement circonscrit, comme par exemple Puget-Théniers qui ne compte que 2000 habitants et où "tout le monde se connaît" : il est difficile alors de préserver l'anonymat de la boulangère !

Ces récits sont donc pour l'instant à usage limité. Leur éventuelle publication demanderait un travail de transposition spécifique.

2.3.2 Protocole pour les entretiens

MUTATIONS : RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE DANS CHACUN DES SITES (10 A 12J)

N.B. L'accompagnement sous la forme d'analyse de la pratique par un psychanalyste se déroulera soit à la demande, soit au rythme d'une séance toutes les 6 semaines.

ÉTAPES, CONTENU	temps consultant en heures	amplitude en journées	DOCUMENTS
Recherches de contacts (éventuellement avec l'aide de CD) : 1 personne pour le récit long et 2 à 5 personnes pour les mini récits <i>via</i> les réseaux sociaux, les associations, par mail, de fil en aiguille, etc. (plusieurs coups de fil, des rappels, etc.)	3h30	1 ou 2j	- recherches sur internet, - constitution de l'annuaire du site.
Contact avec une personne pour un récit long : par téléphone, <i>de visu</i> , ou en visite. - présentation de la mission confiée par la Région PACA et de l'objectif de cette rencontre, - choix d'un lieu pour les séances : chez la personne si pièce isolée, sinon lieu à déterminer avec CD (la mairie, maison des associations,... ?)			si visite - carte de visite du consultant, - document de mission du consultant avec photo, - remise du document de présentation de la mission (sinon au 1er RV).

DÉROULEMENT THÉORIQUE D'UN RÉCIT DE VIE (28h)

Premier rendez-vous = récit - présentation de la méthode de travail, - le récit est destiné au narrateur lui-même, - accord avec la personne sur l'échange de services (= CV et/ou repérage des compétence, ou remise du récit écrit confidentiel en x exemplaires, avec ou sans version expurgée). - début du recueil chronologique à partir de la question "vous êtes né où et quand ?" (pas de "questionnaire"). - tout en prenant des notes, poser toutes les questions nécessaires pour obtenir un récit factuel, suivant la chronologie pas à pas, (sans projection, interprétation, jugement ni conseil), de la naissance à aujourd'hui ; avec un éclairage sur la "préhistoire" (au moins une génération) ; en veillant à la précision (orthographe) des noms, des dates et des lieux (au besoin au moyen d'une chronologie déroulée à part). Le récit doit permettre de comprendre l'enchaînement des faits, les questions permettent au narrateur de décrire, de préciser et de rendre explicite ce qui ne l'est pas.	3h	1j	- notes du consultant à la première personne du narrateur (pas d'enregistrement). - éventuellement constitution d'une chronologie "sèche". <i>si première rencontre :</i> - carte de visite du consultant, - document de mission du consultant avec photo, - remise du document de présentation de la mission.
Deuxième rendez-vous = récit - suite et fin du recueil du récit jusqu'à aujourd'hui. - chemin faisant, cerner avec la personne : 1 objet transitionnel (cf. définit°), 1 géo symbole (paysage) et les prendre en photo.	2h	1j	- notes du consultant, - éventuellement constitution d'une chronologie "sèche". - prises de vue (objet et paysage)
Temps de rédaction - rédaction à partir des notes (environ 3h de rédaction pour 1h de récit), à la première personne du narrateur, en suivant, et si nécessaire en reconstituant, la chronologie, - traduction du français oral en français écrit : fidélité, respect des mots du narrateur, mais aussi des règles de la syntaxe, concordance des temps, pertinence des <i>on</i> et des <i>nous</i> , correction des répétitions, etc. (il s'agit d'un texte, "qualité édition", pas d'un reportage).	14h	2j	- récit terminé = 10 à 20, exceptionnellement 30, pages, - éventuellement liste rapide de compétences (repérage fait par la personne et/ou par nous).
Temps de mise en forme - mise en page (voir modèle), - éventuellement réalisation d'un CV par la personne et/ou par nous.	3h30	1j	- récit mis en page - le cas échéant, CV (éventuellement créé par la personne à partir d'exemples très divers fournis par nous).
Troisième rendez-vous = lecture - 1ère partie de la séance : lecture du récit à haute voix avec la personne (2 mn/page = 20 à 40 mn), - validation du récit. 2ème partie de la séance : - signature ou non du document autorisant la publication, - si non = portrait "incognito" (dans lequel on ne puisse pas identifier la personne).	2h	1j	- récit avec pseudos, éventuellement expurgé - autorisation de publication - Isinon, e cas échéant, portrait. Forme finale du texte (A4 vertical) - Prénom (modifié) - Récit du (date) à (lieu) - Police : A750-Sans-Light, taille : 10

<ul style="list-style-type: none"> - choix d'un titre, choix des pseudos pour les noms de personnes et éventuellement de lieux - le cas échéant, indication des éléments à supprimer dans le cadre d'une version expurgée. 			<ul style="list-style-type: none"> - Sous-titres : majuscule, gras, marron - - Interligne : 1,15 - Espacement des paragraphes = 6 - Marges : H et B = 2,5 ; G et D = 4 - Pagination : en bas, centrée, taille 8.
TOTAL	28 heures	7 à 8 journées	.../...

TABLEAU-QUESTIONNAIRE POUR LES ENTRETIENS (4h)

(Recueil = 1h30, retranscription et mise en forme = 2h30) - Possibilité de transmission du questionnaire expliqué

QUESTIONS	DOCUMENTS		
- Présentation de l'objectif et de la forme de l'interview.	Explication + document de présentation		
- Parcours : date et lieu de naissance, lieux successivement habités avec les dates, postes de travail, mariage, naissance des enfants, jusqu'à aujourd'hui.	<ul style="list-style-type: none"> - Sur papier libre - <i>Supports pour mémoire</i> : carte (Région, France, Europe) + exemple d'un parcours - <i>Après l'interview, report du parcours sur une carte (Région, France ou Europe).</i> 		
- Avez-vous choisi d'habiter ici (immeuble, quartier, ville), sinon qui a choisi ? - Pourquoi ?			
- Qui habite ici , comment est-ce habité ?			
- Dans votre vie d'aujourd'hui, est-ce qu'il y a une ou des choses auxquelles vous aspirez ? - Est-ce qu'il y a des choses qui vous font peur ? - Est-ce qu'il y en d'autres pour lesquelles vous éprouvez de la nostalgie ?			
- En dehors de vos amis proches, avez-vous l'occasion de rencontrer des gens ici ? - Dans quelles circonstances et/ou pour quoi faire ?			
- Itinéraire quotidien d'une "journée type" de la semaine, avec horaires et moyen de transport	<ul style="list-style-type: none"> - Sur papier libre - <i>Après interview, report sur un carte locale</i> 		
- Si vous partiez habiter un mois ailleurs (cure, voyage trans sibérien, séminaire de formation, retraite, hôpital, prison...), quel est l'objet personnel que vous emporteriez pour vous sentir chez vous ? - Pourquoi ?	<ul style="list-style-type: none"> - Prise de vue (voir protocole ci-dessous*) - Phrase 		
- Pour vous quel est le lieu, la vue ou le paysage qui représente le mieux cet endroit, ici, qui fait qu'on sait qu'on est "ici" ? - ou que vous aimez le mieux, que vous montrez à vos amis qui habitent ailleurs lorsqu'ils viennent vous voir ? - Pourquoi ?	<ul style="list-style-type: none"> - Prise de vue - Phrase 		
- Si vous n'aviez qu'une phrase pour qualifier ou définir cet endroit (quartier, ville), quelle serait cette phrase ?			
Pour les écrivains TOTAL DES PRODUCTIONS SELON LES SITES	<i>1 mini récit et 2 interviewes (13h30)</i> <i>ou 2 mini récits et 1 interview (15h)</i> <i>ou 3 interviewes (12 h)</i> <i>ou 4 interviewes (16h)</i>	Durée = ±14 heures	Amplitude = 3j à 4j

* PROTOCOLE POUR LES PRISES DE VUE

- Photo couleur.
- Format portrait (vertical).
- L'objet est posé, si possible, dans son contexte habituel.
- Le cadrage est centré sur l'objet.
- L'objet est en moyenne à 50 cm de l'appareil (si, comme les smart phones, celui-ci se met un peu en "grand angle").
- Ce cadrage ne doit tenir aucun compte de la façon dont il découpe le contexte.

3. Outils de l'étude

3.1 Approche théorique

2.1.1 L'individualisation

De l'individuation à l'individualisation

Qu'est-ce qu'un individu et de quoi se soutient-il ? La littérature est trop vaste pour que l'on puisse ici la synthétiser. L'*individu* (proprement : *indivisible*), une entité se différenciant à la fois des autres et de ce qui l'entoure, pourrait se comprendre à partir d'une différenciation entre ce qui lui est propre, intérieur, et ce qui lui est extérieur. Cette définition ne va pas de soi.

Les philosophes emploient le terme de *sujet*. Pour ceux qui ont intégré les apports de la psychanalyse, le sujet est à la fois mouvant, en devenir, et divisé de multiples façons : « unité double » (conscient/inconscient) pour Freud, « unité clivée » (par le manque, par le langage) pour Lacan : subjectiver, prendre conscience de soi, c'est se séparer ; désirer, c'est être séparé de son objet de désir, etc.

Le concept d'*identité* (de *idem*, le même) approche le sujet par l'identification : à un être, un objet ou une instance *extérieurs*, d'une certaine façon intériorisé. Le concept de *singularité* (de *singularitas*, le fait d'être unique), travaillé par Emmanuel Lévinas, est préféré par des sociologues comme Paul Blanquart*, en ce qu'il approche le sujet par le caractère unique du désir qui l'anime et de ce qu'il produit.

Le sujet n'est pas *un* mais il est *unique*.

S'appuyant sur les travaux de Gilbert Simondon, le philosophe transdisciplinaire Bernard Stiegler* énonce que l'individu n'est jamais abouti mais toujours dans un processus de genèse : *l'individuation*. D'après Simondon et Stiegler, cette genèse de l'individu toujours inachevé est triple : associant la part biologique et psychique (*je*), la part collective, sociale (*nous*) et la part technique (le milieu, qui relie le *je* au *nous*, et qui comprend les outils et les supports de mémoire sur lesquels s'appuie l'individuation). L'individuation se crée notamment à partir de la différence, de la discussion, de la controverse – dans la relation à autrui, donc. Stiegler nomme *désindividuation* ce qui contrarie ce processus. Il analyse notamment comment le numérique tend à provoquer massivement de la désindividuation et de la détresse. Il y associe le terme de *prolétarisation* par lequel il qualifie ce qui rend l'individu étranger à son travail, lui faisant perdre ses savoirs, savoir-faire et savoir-vivre.

Stiegler propose encore le concept de *transindividuation*, soit, selon la définition qu'en donne le lexique d'*Ars industrialis* : « la transformation des *je* par le *nous* et du *nous* par le *je*, qui est d'emblée et d'un même mouvement la transformation du milieu symbolique à l'intérieur duquel seulement les *je* peuvent se rencontrer comme un *nous* ». La transindividuation est ainsi constitutive du social. Dans le même ordre d'idées, le géographe Augustin Berque*, traduisant le concept *Fudosei* du philosophe japonais Tsetsuro Watsuji*, nomme ce lien actif *médiance*. Pour lui, l'être humain est essentiellement *médial*... et donc clivé puisqu'il comprend deux parties asymétriques : un être biologique,

* Nous avons voulu dans cette présentation éviter une interruption constante de la lecture par des notes de référence bibliographique en bas de page. Les astérisques signalent une référence bibliographique que l'on trouvera, rangée dans son ordre de citation (et non en ordre alphabétique), à la fin du texte.

psychique et un être investi dans son milieu (*l'œcoumène*) par la technique et le symbole. Stiegler s'appuie également sur les travaux du psychanalyste Donald Winnicott* qui a créé le concept d'*objet transitionnel* pour rendre compte de la fonction d'un objet tiers, auquel la mère comme l'enfant sont reliés, objet par lequel se met en place dans la confiance un processus d'autonomisation progressive (de la mère comme de l'enfant). Cet objet, s'il peut être figuré par le "doudou" de l'enfant est à entendre au sens large. Winnicott lui-même introduit d'ailleurs la notion d'*espace transitionnel* (le côtoiement dans un même lieu contenant, de la mère et de l'enfant, non dans une relation duelle, mais occupé chacun à son affaire). Stiegler élargit le champ de l'objet transitionnel aux outils par lesquels nous étendons et complétons notre corps, c'est-à-dire à la médiation technique par laquelle le sujet a rapport au monde. Il rappelle que Locke dès le XVII^{ème} siècle indique que nous sommes aussi le rapport à nos objets en tant qu'ils sont singuliers. Gaston Bachelard* quant à lui donne notre espace matériel lui-même comme faisant partie de ce qui constitue notre imaginaire, de ce qui nous constitue comme sujet.

Les sociologues insistent tous sur le fait que l'individu n'est pas un donné naturel, mais au contraire un construit sociohistorique. De leur côté, chacun à sa manière, Durkheim* comme Weber* analysent le processus moderne d'*individualisation*. Celui-ci est associé, pour le premier, au passage de sociétés holistes à des sociétés à solidarité organique, reposant sur la division sociale du travail ; le second rapproche les processus d'individualisation, de rationalisation et de désenchantement du monde. Norbert Elias de son côté préfère insister sur l'inadéquation de la dichotomie opérée par la pensée moderne entre individus et sociétés, le *je* et le *nous* : les deux sont les deux faces d'une même réalité, comme un filet de pêche et ses mailles ne peuvent être considérés de manière séparée*. La conscience d'une dichotomie entre le *je* et le *nous* serait ainsi le résultat du processus de civilisation (voir plus loin), et de l'intégration de plus en plus importante de contraintes imposées par la société, conduisant ainsi à un refoulement des instincts et à un auto-contrôle accru. L'individualisation, dans cette perspective, se double alors d'une uniformisation des comportements issue de cette auto-contrainte, et est indissociable de liens de plus en plus denses entretenus par les individus avec d'autres, de plus en plus nombreux et lointains.

La modernisation

Depuis les philosophes des Lumières (et auparavant Montaigne, Descartes et quelques autres), la *modernité* s'oppose par la raison, la rationalité, aux mythes, à la tradition et aux préjugés qu'elle est susceptible de véhiculer. Elle-même postule l'idée d'un progrès en constant dépassement de lui-même dans le domaine des techniques ; et d'une compréhension du monde toujours plus lucide dans le domaine de la pensée, des connaissances et de la philosophie. Ainsi, elle suppose une subversion du *statu quo* et engendre des mutations successives qui deviennent des faits d'histoire.

La *modernisation* entend appliquer l'esprit de la modernité à la réalité à travers la conduite des *affaires* (soit *ce qu'il convient de faire*) par la réorganisation des différents registres d'action. Les crises et mutations ainsi produites présentent des aspects innombrables et interactifs. Si bien qu'en constater les effets ne veut pas dire être en mesure d'en démêler les causes, ni d'agir à leur endroit, encore moins de retourner à un quelconque état "antérieur". En suivant les crises successives qu'il engendre, le processus de modernisation se reconduit pour gérer, sinon résoudre, la crise en cours, préparant la suivante, cycle qu'un Joseph Schumpeter* qualifie de *destruction créatrice* (par la confrontation entre innovation et décalage des mentalités), et un Bernard Charbonneau* d'emballage purement destructeur (par la mise en œuvre d'une idéologie de l'efficacité basée sur la technologie et l'organisation du travail). La modernisation apparaît ainsi comme un processus qui n'a rien de nécessairement positif, mais plutôt comme le processus par lequel l'ancien cède la place au nouveau, pour reprendre les termes d'Antonio Gramsci*. Dans cette conception, la crise – l'entre-deux, durant lequel le neuf n'est pas encore apparu alors que le vieux s'est déjà effacé – ne s'oppose pas à la modernisation, elle en est au contraire une étape essentielle. Max Weber* assimile pour sa part le processus de modernisation à un processus de rationalisation touchant progressivement à tous les domaines de l'activité humaine, mais aussi de désenchantement du monde : la place

de la transcendance et du magique y est progressivement réduite.

En France, la modernisation a commencé à être mise en œuvre de façon décisive par les gouvernements successifs au lendemain de la seconde guerre mondiale, dans l'optimisme de la paix retrouvée, dans une confiance accordée par tous au progrès. Élaboré dans un élan et un idéal issus de la Résistance, le Programme du Conseil National de la Résistance s'intitule "*Les jours heureux*". Seuls les plus conservateurs pouvaient y trouver à redire. Durant les *trente glorieuses*, un État fort permettait de maintenir l'équilibre, en amenant aux effets de la modernisation des compensations sociales relativement satisfaisantes. Cette prise en charge à travers les services publics, la santé pour tous, la sécurité sociale, l'indemnisation du chômage, les congés payés et autres droits familiaux et sociaux, puis l'avènement du vote des femmes, suffisait à amortir la perception comme les effets de la formidable mutation en cours ; l'eau, le gaz et l'électricité à tous les étages, le *confort moderne*, les belles voitures comme les moins belles, de plus en plus accessibles, la rendaient même scintillante et désirable ; d'autant que l'obsolescence programmée n'était pas encore d'actualité. L'ampleur de la révolution dans les modes de vie des Français est mise en évidence par Jean Fourastié* puis par Henri Mendras*. Dans l'ordre politique et institutionnel, cet effort de modernisation se traduit par une bureaucratisation croissante de la domination politique, comme le montre Max Weber. La légitimité légale-rationnelle remplace, ou plutôt subsume, les légitimités traditionnelle et charismatique*.

La rationalisation du monde de Max Weber induit également une quantification des risques : tout événement peut être mis en probabilité ; ainsi, tout risque peut être appréhendé, quantifié et, dès lors, jugulé (grâce par exemple aux assurances). Si le cours du monde n'est certes pas écrit d'avance, il est prévisible en ce sens qu'on peut assigner une probabilité à ses différents états. Le sociologue Ulrich Beck évoque ainsi une « modernité réflexive », caractérisée par la « manufacture à risques » qui accompagne les sociétés industrielles modernes*. Or, la période contemporaine serait caractérisée, bien plutôt que par un régime du risque, par un régime d'incertitude. Il faut entendre par là que, face à certains phénomènes – par exemple, le terrorisme¹ – on ne peut recourir au calcul probabiliste pour prendre des décisions rationnelles. On ne peut pas plus mettre en évidence de chaînes de causalité simples et univoques. Une forme de rupture majeure avec la modernité weberienne, calculatrice, est ainsi introduite, qui remet en cause bien des schèmes d'intelligibilité habituels.

L'individualisation et la modernisation sont des processus d'une telle amplitude que leurs effets se font sentir au travers et par le truchement d'autres mutations. Aussi, dans les grilles qui suivent, nous n'analysons pas ces mutations de manière distincte mais au contraire au prisme d'autres mutations, plus spécifiques, présentées ci-dessous.

1 Voir : <http://counterpoint.uk.com/publications/apres-paris-le-temps-de-la-cosmopolitique/>.

2.1.2 La mondialisation

L'allongement des liens d'interdépendance

Si le terme de *mondialisation* est relativement récent (son emploi courant se développe à partir des années 1980, en anglais comme en français), le processus d'unification progressive du monde est bien sûr bien plus ancien. On peut le faire aisément remonter aux grandes découvertes du 16^e siècle. Les historiens de l'économie aiment à parler de « première mondialisation » pour désigner le développement des échanges commerciaux et financiers entre 1870 et 1914*. Si la mondialisation se définit souvent par sa dimension économique, elle embrasse évidemment des dimensions bien plus larges. En fait, on peut sans doute la comprendre de la manière la plus féconde en recourant au cadre théorique posé par Norbert Elias à propos du processus de civilisation*. Il fait de l'allongement des liens d'interdépendance le soubassement sociologique aussi bien des évolutions macro-historiques (le développement des États modernes) que micro-historiques (histoire des mœurs et des mentalités). Les fonctions sociales se différencient, accroissant ainsi l'interdépendance entre les groupes sociaux et les individus. L'État moderne se développe concomitamment, et acquiert le monopole de la violence physique légitime. Les structures psychiques suivent un mouvement parallèle d'intériorisation de la contrainte sociale et de contrôle accru des émotions

Recourir à cette conceptualisation permet d'analyser de manière conjointe :

- la lutte pour l'hégémonie qui s'exerce au sein de la société internationale et qui se joue entre un nombre toujours plus réduit d'acteurs : on passe d'un monde féodal au concert des nations, puis à un monde bipolaire et enfin unipolaire
- la construction d'une société-monde en voie d'unification, mais en même temps fortement différenciée et complexe : ce qui se passe à Bruxelles, Washington ou Shanghai a des conséquences directes et indirectes à Bogota, Vladivostok ou Forcalquier ;
- la reconfiguration à l'échelle des individus des *habitus*, même si, pour Elias, cette dimension est décalée par rapport aux précédentes. En particulier, les identifications à des groupes restreints, notamment nationaux, apparaissent en retard sur les évolutions plus macrohistoriques.

Ce cadre théorique ouvre ainsi la voie à une sociologie de la mondialisation multiscalaire, attentive autant à la manière très concrète dont la mondialisation se traduit dans de petites communautés humaines qu'aux reconfigurations des relations internationales et transnationales.

L'extension du marché

Au cœur du processus de mondialisation se trouve l'extension du champ du marché – un phénomène déjà souligné par Karl Polanyi*, mais dont l'ampleur s'est accrue de manière importante à partir des années 1970 et 1980. Dans la période contemporaine, les firmes transnationales sont les instruments privilégiés de cette mutation. Elles sont non seulement la traduction la plus tangible de la mondialisation, mais aussi son moteur : ce sont elles en particulier qui réorganisent les flux commerciaux, financiers et aussi, dans une moindre mesure, humains. Les lieux de production et de consommation sont de moins en moins corrélés (« délocalisation »), mais la localisation de la production et celle des profits le sont également, menant ainsi à fragiliser les États, dans leur dimension de collecteurs d'impôt.

Cette extension du marché se traduit également par une remise en cause du champ de l'intervention publique, sous la double contrainte d'une remise en cause idéologique de sa légitimité et de la diminution de ses capacités de financement. De plus, l'action publique elle-même se privatise de plus en plus dans ses modalités de mise en œuvre : des prestataires privés, parfois étrangers – la question de la nationalité des firmes transnationales étant d'ailleurs souvent épineuse – remplacent des régies publiques. Cette privatisation de l'action publique se décline enfin à un troisième niveau, celui des modes de gestion et de

management des services publics, appelés à s'aligner sur des critères inspirés du secteur marchand – en France, la revue générale des politiques publiques (RGPP) n'en fut qu'un des nombreux exemples.

Homogénéisation et identités particulières

Sur le plan des modes de vie, la mondialisation se traduit par un paradoxe. D'un côté, on observe une indéniable homogénéisation des modes de vie et en particulier de la consommation : les grandes enseignes et marques sont aujourd'hui globales ; il y a donc homogénéisation des pratiques commerciales, au détriment des produits et des producteurs locaux. Dans le même temps, le développement du marketing territorial conduit à valoriser le terroir, la provenance géographique, la tradition (souvent réinventée)... mais, et là est la grande différence, désormais ce qui a de la valeur, ce sont le terroir et l'authenticité des autres plutôt que ceux de son territoire. L'exotisme commercialement organisé se substitue ainsi à des circuits commerciaux courts, appuyés sur des savoir-faire endogènes aux territoires. Les villes et les territoires s'inscrivent ainsi dans une compétition globale pour attirer touristes, investisseurs et les salariés les plus qualifiés. L'image d'un territoire tend ainsi à s'identifier, dans le discours de ses promoteurs, au territoire lui-même.

2.1.3 L'emprise croissante de la gestion et de la quantification

Quantification et évaluation

Weber avait déjà identifié la quantification comme une dimension essentielle de la modernité. Alain Desrosières montre* quant à lui, comment la statistique – dans sa double dimension de production de données relatives à un territoire et de science mathématique relative à ces données – est intrinsèquement liée à l'essor de l'état moderne. La quantification est, pour cet auteur, une manière de rendre commensurable le monde et donc permet de donner un point d'appui au règlement des controverses politiques. Cependant, si l'ère de la comptabilité publique a accompagné et permis le développement d'États-Providence keynésiens* les États - mais aussi bien d'autres organisations - à l'époque néo-libérale, s'appuient sur un usage différent de la quantification. Le *benchmarking* («l'étalonnage» : technique de marketing basée sur l'analyse comparative des modes de gestion et d'organisation en vue d'améliorer les performances) devient la figure principale du recours à la quantification ; et cette dernière n'a plus pour objectif principal de donner corps à la société ou à l'économie, mais de mettre en concurrence individus, administrations, territoires, États. Cette logique de classement pré-suppose, plus qu'elle n'organise, la commensurabilité des êtres. Or cette commensurabilité va à l'encontre de logiques d'identité : cette dernière ne peut s'exprimer par une valeur dans la case d'un tableau.

Cette logique d'évaluation permanente participe d'une certaine manière du processus de civilisation décrit par Elias : il conduit à l'intériorisation de mécanismes d'auto-contrôle. Le développement très large de capteurs, d'objets connectés, etc. conduit ainsi aujourd'hui à l'essor du mouvement du « quantified self », qui consiste à se mettre soi-même en données, dans un objectif de monitoring et donc d'amélioration permanente, mais aussi de partage avec les autres. Ce n'est donc plus seulement l'activité professionnelle d'un individu qui peut être *benchmarkée*, mais son être même dans sa dimension la plus biologique.

Management

La quantification s'accompagne ainsi d'une managérialisation, qu'on peut définir comme « l'usage généralisé de techniques économiques d'orientation des conduites, permettant d'atteindre des objectifs normatifs et politiques* ». Elle s'appuie sur des normes, des statistiques,

et prend l'efficacité comme objectif primordial. Cette managérialisation se double dès lors souvent d'une juridicisation, le recours au droit comme système de régulation des rapports sociaux s'étendant progressivement (au détriment d'autres systèmes de régulation, tels que le politique par exemple).

Catégories

La quantification présuppose par ailleurs l'usage de catégories destinées à rendre commensurables des réalités que l'expérience commune pourrait percevoir comme incommensurables. Ces catégories sont certes, en un sens, artificielles, mais il ne faut toutefois pas sous-estimer les effets de réalité créés par la mise en catégorie du monde : ainsi des catégories socioprofessionnelles, qui de purement statistiques et administratives deviennent – à un plus ou moins haut degré – des principes organisateurs des cognitions et de l'action individuelle et collective, comme le montre Luc Boltanski dans le cas des cadres*. L'action publique, qui s'appuie sur ces catégories statistico-administratives, contribue grandement à ces effets de réalité. En un sens, donc, l'usage répété de ces catégories, avec l'autorité qui leur est conférée en particulier par l'État, contribue à fragmenter la société, à opposer des catégories entre elles en construisant leurs intérêts différenciés. Peut-être peut-on y voir l'une des sources d'une forme de nostalgie fantasmée assez largement partagée d'une société irénique, aux intérêts indifférenciés et aux individus indifférenciés.

2.1.4 L'urbanisation

Régionalisation

Comme Simmel* mais aussi Weber* l'avaient perçu, la notion de sociabilité gagne à être analysée en lien avec le cadre territorial dans lequel elle se déploie. En proposant la notion de régionalisation, Anthony Giddens poursuit et approfondit cette intuition : il s'agit ainsi d'insister sur la différenciation spatio-temporelle à l'intérieur de, ou entre des territoires. Dès lors, les sociétés – en particulier les sociétés stato-nationales – ne peuvent plus être pensées comme homogènes et unifiées ; il convient de penser les manières différenciées par lesquelles les régions produisent les modalités propres de leur sociabilité, et inversement comment ces modalités participent à la régionalisation, à l'émergence de régions objectivement différenciées.

L'une des modalités historiquement les plus importantes de régionalisation concerne sans doute le processus d'urbanisation. En deux siècles, de 1789 à 1989, les campagnes françaises ont perdu dix millions d'habitants, tandis que les villes en ont gagné trente-cinq*. Les conséquences, de l'exode rural d'une part*, de cette urbanisation massive d'autre part, sont évidemment majeures, et sont d'ailleurs – plus ou moins explicitement – au cœur des travaux des débuts de la sociologie, de Simmel* à l'École de Chicago*. L'urbanisation va de pair, dans le cas français, avec la nationalisation du pays, entendue comme disparition des « terroirs », des « petites patries* ». La tradition sociologique insiste souvent sur l'anomie qui résulte de la croissance urbaine qui dissout les solidarités et les cadres normatifs traditionnels*.

Plus récemment, certains chercheurs, en particulier des géographes, ont renversé la perspective – reprenant ainsi certains éléments présents chez Simmel – et fait de l'urbanité une valeur positive. De plus, ce n'est plus tant le phénomène d'urbanisation en général que les formes qu'il prend, et ses liens avec les formes du lien social et de la sociabilité qui sont interrogés.

Ainsi, Jacques Lévy a bâti une œuvre géographique analysant les phénomènes sociaux, les comportements et les attitudes sociopolitiques au prisme du gradient d'urbanité des territoires, en considérant les agents sociaux comme des agents fondamentalement géographiques, utilisant leur capital spatial pour choisir ou au contraire éviter la coprésence avec d'autres agents*. Renversant ainsi les rapports entre infrastructures et superstructures de l'analyse d'inspiration marxiste, il postule que le rapport (plus ou moins ouvert ou fermé) aux

autres des individus détermine aussi bien leurs choix de localisation géographique (la ville dense étant caractérisée par le degré maximal d'ouverture à l'altérité) que leurs comportements sociaux et politiques. Dans cette perspective, le vote non seulement pour le Front national mais plus largement pour l'offre politique que Lévy qualifie de « tribunitienne » est le plus élevé dans les territoires périurbains, marqués par un gradient d'urbanité plus faible*.

Métropolisation

Au-delà d'une simple opposition entre villes-centres et territoires périurbains, d'ailleurs remise en cause par certains sociologues*, d'autres auteurs insistent sur la recomposition fondamentale de la géographie des villes opérée par les effets de la mondialisation. C'est la métropolisation qui apparaît ici comme le fait majeur : l'organisation au plan mondial des activités économiques conduit à de nouvelles formes de centralisation territoriales des états-majors économiques et du contrôle des opérations économiques.

Saskia Sassen, l'une des plus importantes théoriciennes de ce processus de métropolisation, invite ainsi à saisir les mutations économiques globales, et notamment l'émergence de l'économie de l'information, à l'aune de la localisation des activités et des acteurs, ce qui permet ainsi de lever le voile pudique de la négation des rapports de domination dans cette nouvelle économie*. Loin d'être dématérialisée, cette dernière produit des effets parfaitement matériels et spatialisés qui conduisent à l'éviction des individus les moins armés pour en tirer les profits, loin des centres des métropoles connectées à la mondialisation. Les inégalités sont à la fois reconfigurées et, bien souvent, accrues, par cette nouvelle configuration urbaine. De réels phénomènes de ségrégation se mettent en place. D'un côté on trouve des "idéopôles" (villes où l'activité industrielle a reculé au profit d'une activité toujours productive mais liée à la connaissance, et dont la spécificité tient à l'insertion dans la mondialisation) caractérisés par le positionnement sur le versant "ouvert" du clivage ouvert-fermé* identifié par Hans-Peter Kriesi* (dans le prolongement lointain de Karl Popper*, cette théorie stipule que les « gagnants » de la mondialisation sont en faveur d'une ouverture des sociétés à des constructions supranationales comme l'Union européenne et aux flux migratoires, tandis que les « perdants » seraient hostiles à ces orientations). De l'autre, selon en particulier Christophe Guilluy, des territoires périphériques (entendre, à distance des métropoles connectées à la mondialisation) sont caractérisés par la relégation de classes populaires "natives" exclues des flux productifs mondialisés – ou en tout cas de la distribution des richesses qui y sont associées*.

L'urbanisation ne peut toutefois être analysée au seul prisme de son résultat ; il faut aussi s'intéresser aux conceptions de ceux qui la font : les urbanistes, les architectes, les planificateurs... Les architectes et urbanistes de l'urbanisme dit "Moderne" réunis en 1933 dans le Congrès International de l'Architecture Moderne (CIAM) formulent les 95 points de leur manifeste dans *La Charte d'Athènes** rédigée par Le Corbusier.

La pensée spatialiste de l'Urbanisme Moderne

La pensée *spatialiste* de cet urbanisme suppose que la forme de l'espace engendre la forme sociale, que par conséquent la conception de formes architecturales et urbanistiques rationnelles, fonctionnelles, est de nature à développer une société harmonieuse*. Pour Le Corbusier, l'architecte-urbaniste emblématique de cette pensée, les modèles qu'il met au point avec les "cités radieuses", sont ce qu'il appelle des « condensateurs sociaux » aptes à éduquer ses contemporains et à les faire évoluer vers « l'homme nouveau » qu'il appelle de ses vœux. Pour ce faire il faut repartir de zéro et procéder à la *table rase*. Ce que porte le territoire, excepté la structure géologique de son sol et son ensoleillement, n'est pas pris en compte, pas plus que son histoire ; la ville ou les traces d'urbanité présentes sont à déblayer (voir son projet pour Paris, le *plan Voisin*, qu'il posait sur l'emplacement du quartier du Marais lequel devait à ses yeux être entièrement démoli).

Cette première pensée, spatialisme et table rase, a été largement analysée et critiquée par les générations suivantes. En France, elle est restée néanmoins toujours dominante et à l'œuvre jusque dans les conceptions actuelles : d'une part dans les opérations urbaines à l'intérieur comme en périphérie des villes qui, à quelques exceptions près, ne tiennent pas

compte du territoire ni ne dialoguent avec la ville ; d'autre part dans la conception d'une urbanité très largement assujetties aux préoccupations sécuritaires et appliquant les théories de la *prévention situationnelle**; lesquelles postulent que la forme de l'espace est de nature à engendrer ou empêcher le crime, l'agression et la délinquance sous ses diverses formes.

Par ailleurs, l'un des effets boomerang de la conception spatialiste, et non des moindres, est la mise en point aveugle du rôle de l'espace et de sa matérialité dans l'analyse des phénomènes sociaux, en particulier des formes de la sociabilité. En effet, c'est le constat de l'erreur flagrante de raisonnement que porte le spatialisme qui a pu amener les générations suivantes de décideurs et d'urbanistes à penser que, puisque la forme urbaine n'avait aucun rôle de cause ni dans les destins individuels ni la forme sociale, alors elle n'y était pour rien. La critique démontrant par exemple que les transformations architecturales et décoratives réalisées dans le cadre de la requalification des *quartiers* ne venaient en rien corriger les dysfonctionnements pointés du doigt et ne changeaient en rien la "vie des gens", a régulièrement ramené les dispositifs de la Politique de la Ville à la «raison», et à privilégier une entrée sociale de la problématique de ces quartiers.

De fait, la ville n'est pas qu'une forme architecturale, tant s'en faut, et l'action de l'espace sur la vie sociale n'est pas de nature causale. L'espace fait partie des dimensions de la vie humaine au titre non des causes mais des *conditions*, ce qui est radicalement différent, mais pas moins déterminant.

La présence ou non d'un espace public propose ou non un contenant à la vie individuelle et à la sociabilité, permet ou perturbe voire empêche la vie sociale, publique. Erving Goffman a démontré les vertus de cet espace essentiel à la formation de l'individu et de la cohésion sociale : un espace où l'on rencontre "de l'autre", où les offenses sont réparées (soit, la civilité et la politesse), où l'on bénéficie d'une "inattention civile" (soit, la liberté de l'anonymat dans une coprésence protectrice). La cohésion sociale est ainsi mise en jeu à travers les formes, congruentes ou non, de cet espace : la présence ou non des rez-de-chaussée, du vis-à-vis des façades, leur échelle et leur diversité ; des circulations tramées et non en cul-de-sac ; d'un rapport lisible de la relation et de la négociation entre espaces privés et publics ; de l'emboîtement du fermé et de l'ouvert, des pleins (immeubles) et des creux (rues, jardins,...) comme formes et contreformes, etc. Toutes ces dispositions de la ville, d'une part sont éducatives de la sociabilité et de la citoyenneté - de manière non pas intentionnelle mais factuelle - d'autre part, touchent aux conditions d'exercice de l'autonomie et de la liberté des individus, et par là de leur citoyenneté*.

La pensée fonctionnaliste et dissociative reconduite par l'Urbanisme de Secteur et les dispositifs de rénovation urbaine

La pensée fonctionnaliste et dissociative de cet urbanisme se traduit, elle, dans une organisation de l'espace en zones monofonctionnelles : les fonctions de l'habitat, de l'industrie et de l'activité, du commerce, des loisirs sont chacune réunies en un même lieu et ces lieux sont séparés les uns des autres dans un espace urbanisé discontinu. Ce zoning va avoir de multiples conséquences, dont celle de renforcer la ségrégation sociale. Les villes au cours de leur évolution multi-millénaire*, n'ont jamais été exemptes de ségrégation sociale ni de division : on y trouvait des quartiers plutôt² riches ou plutôt pauvres, et des quartiers spécialisés - jusqu'à la forme extrême du ghetto. Cette pensée pré-moderne de la ville a produit de nombreux dessins de villes idéales, géométriques ou centrées. La pensée du taylorisme spatial produit une dispersion qui absorbe la campagne, oppose la ville constituée, historique et continue, à un territoire urbain organisé en archipels.

Dans de nombreux cas, ces archipels par nature exogènes à leur milieu forment des ensembles à part dont l'homogénéité intérieure autour d'une fonction unique constitue ce que Michel Foucault a nommé des *hétérotopies*, terme qui qualifiait des espaces «étrangers» (comme des corps étrangers) et dédiés, découpés dans leur contexte, tels les cimetières, les hôpitaux ou les casernes.

2 *L'étape précédant l'urbanisme moderne, celle de l'Hausmanisme est connue pour ses immeubles déclinant les classes sociale par étage.*

La pensée fonctionnaliste et dissociative de l'Urbanisme Moderne a elle aussi fait l'objet d'analyses solidement argumentées et de critiques radicales mettant en évidence les coûts faramineux en termes d'énergie et de qualité de la vie* liés à cet urbanisme, son caractère désocialisant à travers la disparition de l'espace public voire déshumanisant*. Cette critique a été portée depuis les années 60 par des penseurs appartenant à toutes les disciplines : pour ne citer qu'eux, des architectes comme Henri Gaudin ou Françoise Choay, des philosophes comme Olivier Mongin, des géographes comme Augustin Berque ou Marcel Roncayolo, des écrivains comme François Maspéro...

En 1994, la Charte d'Athènes a vu ses principes contestés un à un par la *Charte d'Aalborg*. Si cette dernière a imposé quelques règles et normes dans le domaine écologique et environnemental, on ne peut pas dire, néanmoins, que l'impressionnante unanimité de ses messages aient infléchi si peu que ce soit la pensée majoritairement à l'œuvre dans l'urbanisme. Celui-ci continue à déstructurer le territoire, à procéder par zones monofonctionnelles, à agrandir son échelle de découpage de l'espace, avec des parcelles multipliées jusqu'à un facteur 500 par rapport aux parcelles pré-modernes.

Cette pensée reste à l'œuvre dans les nouvelles opérations urbaines : zones et centres commerciaux, pavillonnaires, résidentielles, Disneylands et autres parcs de loisir, etc. Elle se développe même intensément et à une nouvelle échelle, à partir du maillage autoroutier et commercial couvrant peu à peu l'ensemble du territoire, dans ce que David Mangin a défini comme l'Urbanisme de Secteur : des archipels reliés entre eux par des voies rapides. Le nouveau paramètre introduit par l'Urbanisme de Secteur est celui, avec le déclin de l'État fort, de sa dépendance aux logiques financières des groupes nationaux et internationaux : immobilier, grande distribution, industrie du loisir... Avec la décentralisation et la libéralisation des règlements, l'Urbanisme de Secteur voit se développer l'étalement urbain, une occupation grandissante des territoires sous la forme, ni urbaine ni rurale, de ce qu'on a appelé la "rurbanisation": lotissements pavillonnaire, résidences sécurisées...

La pensée de l'Urbanisme Moderne reste également présente dans les dispositifs qui étaient censés constituer des actions correctives à l'endroit des dysfonctionnements manifestes de l'urbanisme Moderne. Les requalifications des *quartiers* entreprises, du dispositif HVS (Habitat et Vie Sociale) à l'ANRU (l'Agence Nationale de Renouveau Urbain) en passant par les DSQ (Développement Social des Quartiers), DSU (Développement Social Urbain) et autres Grands Projets Urbains ou de Cohésion Sociale, loin de remettre en cause les fondements de cet urbanisme, sa destruction de la ville qu'on la dise continue, dense ou organique, les ont paradoxalement reconduits. Ils ont alternativement attaqué le problème par ses versants social, architectural, culturel, se tenant toujours à distance d'une pensée de la ville et des ressources du territoire. Un des paradoxes et non des moindres étant la pure et simple démolition des barres et tours qui, de fait, reconduit la politique de la table rase.

Des courants en France et dans le monde, des exemples principalement venus d'ailleurs : d'Italie, des pays scandinaves, d'Asie ou d'Amérique Latine, indiquent ce que l'on pourrait appeler une "troisième voie". À la recherche de la "ville soutenable", ils se situent au-delà d'un souci purement écologique ou de "développement durable", qui viserait principalement la préservation du territoire comme lieu du fragile équilibre de la nature. Ils prônent une attention aux qualités intrinsèques de la ville, à l'identité et aux ressources du territoire (voire un appui sur sa vulnérabilité*), au savoir faire de ses habitants, à travers une intervention *incrémentaliste*. Une troisième voie dont l'architecte Lucien Kroll* est l'un des pratiquants européens les plus convaincants et que l'architecte Jaime Lerner*, maire de Curitiba (Brésil) durant une vingtaine d'années, a mis en œuvre avec succès dans sa ville.

L'école territorialiste italienne, autour d'Alberto Magnaghi*, explore depuis plus de 15 ans cette "utopie concrète", en décline tous les aspects de façon pratique et en démontre la logique et l'efficacité, avec des applications dans la région de Bologne. Ses recherches enseignent que l'attention au territoire permet de s'appuyer sur une ressource inépuisable et n'a rien à craindre d'une dérive "localiste" dans la mesure où chaque point du territoire d'une part, est porteur d'innovation, d'autre part, est inévitablement relié à la globalité. Ce que ces recherches enseignent également c'est que la négation de l'identité du territoire est le premier motif d'un repli identitaire réactif. Dans le même registre, notons que Marcel Roncayolo

évoque dans ses écrits sur Marseille la force de l'imaginaire urbain et l'importance de sa prise en considération dans les projets urbains et territoriaux.

D'autres courants, comme celui animé par Teddy Cruz*, architecte américain d'origine guatémaltèque, lauréat 2011 du Global Award pour l'architecture soutenable, se développent en Amérique Latine. Ils travaillent en dialogue et en recherche-action à partir de la production des habitants les plus démunis. Ils observent comment ces derniers déploient leur sociabilité, leur génie de la ville et leur qualité de vie en s'appuyant sur le territoire et sur, précisément, la précarité de leurs conditions de vie.

2.1.5 La révolution numérique

Incidences sur les modalités de connaissance et de diffusion

La mutation entraînée par l'arrivée du numérique est souvent comparée à celle déclenchée par l'invention de l'imprimerie, voire celle de l'alphabet. De fait notre "milieu technique", nos modes de vie et notre rapport au monde s'en trouvent bouleversés dans de très nombreux registres avec des incidences qui n'ont pas fini d'éclorre sous nos yeux. La numérisation du monde – à proprement parler : le fantasme de Borges d'une carte du monde à l'échelle 1:1 est en train de devenir réalité, le monde matériel se double désormais d'une déclinaison, et même de déclinaisons, numériques – représente ainsi l'étape la plus récente du processus de civilisation des mœurs mis en évidence par Elias.

À travers des informations à entrée permanente, le numérique permet un accès, potentiellement pour tous et partout dans le monde, tant à un réservoir de connaissances, une immense encyclopédie, planétaire et multi média, qu'à l'actualité; ainsi qu'à une multitude de personnes en réseaux. Cette potentialité recouvre néanmoins une inégalité marquée, les individus ou les pays pauvres ne pouvant jouir, pleinement ou partiellement, de l'accès à cette ressource. Par ailleurs potentialité ne signifie pas effectivité : les phénomènes de reproduction culturelle ne disparaissent pas avec le numérique, ils peuvent néanmoins s'en trouver reconfigurés.

Incidences individuelles et relationnelles

L'usage du numérique amène une forme de «dématérialisation du monde», avec ses différentes incidences possibles en termes de : gommage des dimensions matérielles et vivantes de la réalité ; hybridation de la mémoire personnelle et collective avec une mémoire numérique (Bernard Stiegler* parle de la mise en place d'une « économie de l'amnésie » au service la commercialisation de la mémoire et de ses empreintes, les *data*).

Les nouveaux outils (mobiles, internet...) à disposition amènent de nouvelles modalités de relations: des réseaux en apparence illimités et dégagés des contingences de temps et d'espace, exceptée celle du temps passé devant un écran, le plus souvent seul. Certaines des relations qui se créent au moyen de cet espace virtuel tentent d'abolir le hasard et l'inconnu qui caractérisent les rencontres dans l'espace public réel : la sélection précède alors la rencontre, ce qui peut entraîner des processus d'homogénéisation et d'«entre-soi».

Pour beaucoup d'auteurs, le numérique constitue une rupture anthropologique : l'outil était jusque là peu ou prou resté dans la main de l'homme ; avec le numérique, l'homme se trouve dans la main de l'outil. À la disposition d'un petit nombre de puissances (*Google, Apple, Facebook et Amazon*), l'économie des *data*³ traitées par le web à une échelle planétaire et à une vitesse foudroyante provoque d'après Stiegler une mutation en forme de *disruption*. Il y voit un risque d'accomplissement de l'*anthropocène* : une entropie, c'est-à-dire une aspiration vers l'anomie et le chaos, à l'œuvre d'une part, à travers l'exploitation (pas seulement économique) des données personnelles qui émanent en permanence d'humains infiniment moins rapides et équipés que la technologie qu'ils croient maîtriser et par lesquelles ils se laissent

3 Les données numériques.

involontairement désapproprié et télécommander ; d'autre part à travers une automatisation des outils spécifiquement humains de la pensée vivante et des *artefacts*⁴, automatisation qui tend à détruire les savoirs et leur transmission (remplacés par l'information), le droit, la langue, les systèmes sociaux, la créativité et l'*individuation* elle-même.

Les médias, les lobbies économiques ni les mouvements et les personnalités politiques ne sauraient se priver de ce nouvel espace d'audience et d'échanges, potentiellement illimitée. De même les citoyens peuvent s'exprimer et d'une certaine façon «participer» autant qu'ils le souhaitent. Mais le *web* ne constitue pas un espace public tel qu'Habermas le décrivait s'agissant de la presse et de la vie publique. Son espace n'est régi par aucune autorité publique, n'a aucune direction politique, il ne répond à aucune règle (sinon celles de la communication), en particulier il ignore la démocratie. Il est un espace collectif entièrement ouvert, certes capable du meilleur, mais déjà très largement soumis aux pressions, au profit, à la merci on l'aura remarqué de pirates, et surtout librement offert à la loi du plus fort. C'est un espace "public", certes, mais c'est un espace à minima d'inégalité, et qui a révélé ses capacités à faciliter ou amplifier les nuisances s'agissant de la rumeur, du harcèlement, de la pédophilie ou du terrorisme.

Certaines actions plus politiques initiées sur internet perfusent également très efficacement dans la réalité. Ainsi des *hackers*⁵, type *Anonymous* qui neutralisent des réseaux, créent des événements ou des manifestations ; ou encore type *Telecomix* qui rétablissent des connexions ou déjouent la censure, par exemple en Chine ou lors des printemps arabes. On ne sait pas encore comment va évoluer ce type d'*actions directes*, qui interviennent dans le champ politique, on peut néanmoins remarquer qu'elles ne se plient nullement aux règles de la démocratie, ni élective, ni, *a fortiori*, participative ! Stiegler pose la question d'un manque de conscience, d'une *absence* des responsables, qui en France ne perçoivent pas l'urgente nécessité de la mise en place d'une politique industrielle et numérique.

Incidences économiques

Le *net* met à disposition un nouvel espace d'entreprise et d'action. Il représente une forme de désintermédiation ultime qui permet la mise en relation directe de porteurs de projets quels qu'ils soient, industriels, artistiques ou sociétaux, avec l'ensemble des «internauts», à travers la simple information ou la mise en réseau, le montage de partenariats, ou encore à travers la *crowdfunding* (voir l'énorme succès de *KickStarter* aux USA ou celui, plus modeste, de *KissKissBankBank* en France). Au-delà du financement de projets, la plateforme de marché, soit une activité d'intermédiation/désintermédiation, est l'un des modèles centraux de l'économie numérique actuelle, de *Uber* à *Google* en passant par *Ebay* ou *Blablacar*.

La dimension d'innovation du numérique a suscité beaucoup d'espoirs sur les plans de l'économie et de l'emploi. Mais pour l'instant, alors qu'il apparaît comme l'innovation par excellence et qu'il semble occasionner des *Jackpots* pour nombre de *start-up*, il ne laisse pas prévoir beaucoup de développement en termes de croissance, de productivité ni surtout d'emploi*. Si les bénéfices y sont phénoménaux, la création d'emploi est proche de zéro : pour prendre un exemple, certes extrême, l'entreprise *Instagram* (application de photographies pour mobiles), aux bénéfices exponentiels, rachetée 1 milliard de dollars par *Facebook*, emploie en tout 13 salariés. Du côté du bouillonnement des activités alternatives qui en effet se déploient largement sur le web, type *hackers spaces*, *fablab* ou échanges en tous genres, de services, d'objets, etc., le plus souvent, il ne s'agit pas d'activités susceptibles d'être taxées : contrairement au salariat ou aux activités économiques traditionnelles, elles ne permettent donc pas de financer les dépenses liées à la santé, aux retraites, au chômage, etc.

Pour l'instant, donc, la révolution numérique ne constitue pas une mutation susceptible de soutenir notre capacité à vivre ensemble dans une économie régulée par des systèmes de

4 *L'homme n'est pas autosuffisant et n'est pas viable sans artefact. Il a toujours été dépendant de ses prothèses et il a besoin d'une mémoire sociale.* » Bernard Stiegler, *Archimag* 15.10.2014« De Platon à Nicholas Carr en passant par Adam Smith, Marx et André Leroi-Gourhan, on constate une chose : l'homme se constitue comme homme en extériorisant ses fonctions vitales.

5 Au sens large (le mot a quitté son sens premier de «pirate»).

mutualisation et de solidarité. Des propositions existent toutefois pour mettre en place des régulations se voulant adaptées à cette nouvelle donne économique*.

La disparition programmée de nombreux emplois dans les secteurs du tertiaire et du commerce est déjà entamée, pour l'instant rien ne permet de penser qu'elle puisse s'arrêter.

Incidences sur la ville

Le *e-commerce* vise à se substituer au commerce local et constitue une nouvelle étape dans la déconstruction de la ville . Par exemple le groupe *Amazon*, bien que connaissant mondialement l'un des plus forts taux de croissance, ne fait aucun bénéfice (au contraire il affiche pour le deuxième trimestre 2014 un déficit de 126 millions de dollars sur un chiffre d'affaire de 19 milliards) parce que, explicitement, la première étape de sa stratégie vise délibérément à détruire les autres types de commerce de façon à demeurer seul sur le marché, la recherche de bénéfices étant reportée à la phase suivante. Ce faisant le *e-commerce* déconstruit encore plus efficacement la ville et son espace public que les hypermarchés, zones et centres commerciaux.

Perspectives

D'après Stiegler, le numérique est à comprendre comme un *pharmakôn* : la toxicité du numérique ne ferait que s'alimenter de la résistance qu'on lui opposerait. Il en appelle à Platon et à Gilles Deleuze pour désigner le numérique comme un *pharmakôn*. Le *pharmakôn* est, comme n'importe quel médicament, une substance agissante susceptible selon l'usage qu'on en fait d'être un poison ou un remède. L'utilisation massive du numérique sans réflexion engendre de la dépendance et du mal-être. Pour lui il faut renverser la toxicité de ce poison en curativité, développer une intelligence du numérique et utiliser les fantastiques potentiels qu'il détient au profit de l'individuation et de la transindividuation. Réinventer le web pour développer sur un modèle contributif (dont *wikipédia* constitue un exemple) des singularités et des échanges entre les singularités, de l'intelligence collective, des solidarités sociales, d'autres façons de travailler ; mais aussi de la démocratie et de nouveaux appareils de prise de décision.

3.2 Une Chronologie 1900 - 2015

ANNÉES	FRANCE (ET MONDE)	RÉGION PACA
1900		
1901	40 710 000 Français	Population (1896) : 1 715 850 habitants
1906	1 ^{ère} exposition coloniale à Marseille	Marseille est choisie comme tête de pont de la fierté coloniale. L'exposition est monumentale et connaît un grand succès.
1906	Les dimanches sont déclarés fériés	
1907	Le <i>Touring Club</i> , créé en 1890 est déclaré d'utilité publique. But : « le développement du tourisme sous toutes ses formes, à la fois par les facilités [offertes] à ses adhérents et par la conservation de tout ce qui constitue l'intérêt pittoresque ou artistique des voyages ». Il est à l'initiative de la signalisation routière, des bornes Vauthier, de la création de cartes et de guides, de la construction de routes, du développement des campings et colonies de vacances.	On doit au <i>Touring-club</i> - la route de la corniche de l'Esterel - la route des Grandes Alpes (Thonon-Cannes) - le développement d'un tourisme de masse à partir des congés payés ouverts en 1936.
1910		
1912	41 530 000 Français	Population (1911) : 1 943 595 habitants
1914-1918	1 ^{ère} guerre mondiale (1 million et demi de morts)	Le conflit intervient en point d'orgue de la « première mondialisation » (Suzanne Berger), qui concerne surtout le monde de l'Europe. La région PACA, comme les autres régions de France, va édifier des monuments aux morts dans chacun de ses villes et de ses plus petits villages. Ce sont de nouveaux signes fédérateurs qui apparaissent dans l'espace public.
1918	Armistice (+ 500 000 morts des suites de blessures)	
1918-1920	Épidémie mondiale de grippe "espagnole" (200 000 morts en France)	La seconde forme de mondialisation est pandémique.
1919	Création de 19 régions touristiques par les Syndicats d'Initiative et de 17 puis 21 régions administratives liées aux Chambres de Commerce (régions Clémentel)	Dans ce découpage, l'actuelle région PACA est augmentée du Gard et de la Corse et amputée des Alpes Maritimes.
1920		
1920	39 140 000 Français	Population (1921) : 1 893 459
1920	50 000 étudiants en France	
1923-1934	1 ^{ers} Salons des Appareils Ménagers puis des Arts Ménagers (Paris)	Avant la 2 ^{ème} guerre mondiale, les SAM se limitent leur ambition à l'exposition et à la récompense des meilleures inventions d'appareils ménagers.
1929	1 ^{ère} crise économique mondiale moderne	La 3 ^{ème} forme de mondialisation est une catastrophe économique.
1930		
1931	Exposition coloniale à Paris	Les colonies restent un des emblèmes de la puissance et de l'influence françaises dans le monde.
1933	Rédaction de la <i>Chartes d'Athènes</i> par Le Corbusier qui ne sera éditée et diffusée qu'en 1941.	Ensemble de préconisations qui ouvre l'ère de la modernité pour l'architecture et la ville, avec la mise en

		place du zoning et du fonctionnalisme. De façon directe ou indirecte, ce découpage en zones monofonctionnelles gagnera peu à peu, et en suivant des rythmes divers selon les territoires, l'ensemble de la région à partir des pôles urbains existants, ou nouveaux lors de la création des villes nouvelles.
1933		Création du Centre universitaire de la Méditerranée, à Nice.
1936	Front populaire - 2 semaines de congés payés	La côte d'Azur qui était jusque là un des lieux les plus emblématiques du tourisme en France, réservé aux classes aisées et aux étrangers (beaucoup d'Américains et d'Anglais), commence à accueillir un nouveau public. Un tiers des nouveaux vacanciers vont sur la Méditerranée.
1936	Les villes et leurs habitations ont absorbé les débuts de l'exode rurale (qui commence avec le siècle), mais n'ont connu jusque là qu'une expansion suivant les courbes démographiques, sans véritable mutation dans leur forme.	En 1936 Marseille compte environ 900 000 habitants pour une surface occupée représentant la moitié de la surface occupée actuellement par un nombre d'habitants légèrement inférieur (agrandissement et confort des logements, décohabitation, étalement urbain).
1933-1935	Les 1 ^{er} grands ensembles français : en 1933, cité de la Muette à Drancy (93) : 1 250 logements	En 1936, construction du 1 ^{er} grand ensemble HBM à Marseille (13015), la cité Bernabo : 719 logements.
1938	Construction de la ligne Maginot	- La ligne se poursuit dans les Alpes à la frontière italienne. - L'espace à défendre est pensé de façon essentiellement matérielle, à partir du sol.
1938	41 560 000 Français	Population (1931) : 2 389 300 habitants
1939	L'Association Française de normalisation (AFNOR) instaure et délivre la marque NF, marque nationale de conformité aux normes	
1939	Projet de Festival de Cannes (en juin) par Jean Zay, ministre de l'Education Nationale et des Beaux-Arts du Front Populaire	Projet de développement de tourisme culturel en PACA.
1939	2 ^{ème} guerre mondiale	La région subit les mêmes effets que le reste du pays, la nouvelle forme de mondialisation guerrière inclut bien à peu près l'ensemble de la planète.
1940		
1940	Pétain - Occupation allemande	PACA appartient à la "zone libre" au Sud de la Loire. À partir de 1943, les départements 04, 05, 06 sont occupés par les Italiens
1941	Création des "Préfectures Régionales de l'État Français"	La Préfecture Régionale correspond au découpage actuel de la région PACA.
1943	Toute première émission de télévision	
1944	Débarquement des alliés - Libération - 8 mai Armistice	En août, le "Débarquement de Provence", entre Toulon et Cannes par les navires anglo-américains et français. Les forces terrestres françaises (260 000 personnes) sont composées à 90% de combattants algériens. Hitler fait détruire les ports de Marseille et Toulon.
1944	Les femmes accèdent au droit de vote (municipal puis national). Ce droit est inscrit dans la constitution en 1946	
1944	38 770 000 Français	
1945	Environ 100 000 étudiants en France	

1944-1946	Création du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) - Création de l'INSEE	<ul style="list-style-type: none"> - La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Après la guerre, l'état de destruction du pays amène à une rationalisation de l'action dans tous les domaines, entre autres à une application des procédures industrielles dans l'urbanisme et la construction. - L'utilisation effective des statistiques en France apparaît avec la création de l'INSEE (1946). Les statistiques seront petit à petit appliquées à tous les domaines et utilisée à la fois pour l'analyse mais également pour les décisions et la conduite d'actions.
1945	6 août et 9 août bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Les capacités de destruction de l'arme nucléaire horrifient le monde, mais paraissent entièrement circonscrites à ce moment particulier de la guerre.
1945	1er Salon des Arts Ménagers après la guerre	<ul style="list-style-type: none"> - À partir de l'après-guerre, le SAM prend une autre dimension. Il dépend de l'Éducation Nationale et du CNRS. Il s'intéresse au relogement des sinistrés et propose des modèles d'habitation, d'agencement de cuisines, un renouveau dans la façon de vivre. La recherche mais aussi la pédagogie s'intéressent à la façon de vivre l'espace domestique. L'organisation moderne pénètre l'intérieur de l'habitation. - Après la pénurie et une évolution du confort, des modes de vie et des déplacements ralenties par les 2 guerres, la modernité arrive avec une certaine brutalité dans la région, surtout dans les départements peu desservis (arrière pays varois, 04 et 05).
1946	IVème République	
1946	1er Plan de la reconstruction : "Plan Monnet de modernisation"	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Le 1er Plan concerne l'industrialisation du pays : charbon, ciment, acier, électricité, machines agricoles, transports.
1946	Début des essais nucléaires dans l'atoll de Bikini	<ul style="list-style-type: none"> - La région subit les mêmes effets que le reste du pays. L'utilisation de la bombe atomique n'est plus seulement un épiphénomène apparu malencontreusement à la fin de la guerre précédente, motivé par des circonstances exceptionnelles. Ces essais marquent une nouvelle forme de mondialisation : la conscience d'une possible catastrophe provoquée par l'homme et menaçant désormais l'ensemble de la planète. - Création du maillot de bain moderne : le bikini
1946	Création de la 1ère autoroute française (A13) entre Paris et Caen. La 1ère autoroute dessert Paris et relie la capitale aux ports du Havre et de Cherbourg où font escale les paquebots de luxe à une époque où il n'existe que peu de lignes aériennes commerciales.	La région subit les mêmes effets que le reste du pays, début de l'Autoroute 7 en 1951.
1947	40 519 923 Français	Population (1946) : 2 213 820 habitants
1947	130 000 étudiants en France	Pas de données pour PACA
1947	Début de la "guerre froide"	
1947	Création du festival d'Avignon	- Développement des festivals et du tourisme culturel.
1948-1951	Plan Marshall	- La région subit les mêmes effets que le reste du pays. L'aide américaine au financement de la reconstruction est un important vecteur pour amener

		<p>en France la culture et le commerce américains.</p> <ul style="list-style-type: none"> - Invention du Nylon (de l'air, de l'eau et du charbon) qui après les bas et les brosses à dents, va trouver des utilisations de plus en plus large et remplacer nombre de matériaux comme le fil, le tissu, le bois, le carton, etc. - Arrivée des réfrigérateurs US
1949	Création du Conseil de l'Europe à Strasbourg (traité de Londres), du Conseil et de la Cour Européenne des droits de l'Homme	Création de la Chambre des Régions qui se réunit 2 fois par an à Strasbourg.
1949	1er journal télévisé	3000 récepteurs en France (Zones couvertes : Paris et Lille) - 0 en PACA
1949	1er magasin Discount, créé par Édouard Leclerc (Landerneau, 29)	<p>- Prémices de l'arrivée du Discount et de la grande distribution qui se développeront à partir des années 60 et se généraliseront dans les années 80.</p> <p>Aujourd'hui, à titre indicatif :</p> <p>Nombre de magasins Leclerc en PACA : 1 en 04, 1 en 05, 7 en 06, 6 en 13, 9 en 83, 6 en 84.</p> <p>Nombre de magasins Carrefour en PACA : 1 en 04, 0 en 05, 3 en 06, 8 en 13, 6 en 83, 4 en 84.</p> <p>Nombre de magasins Auchan en PACA : 1 en 04, 0 en 05, 2 en 06, 3 en 13, 1 en 83, 3 en 84.</p>
1950		
1950	Des géographes situent aux alentours de 1950 les débuts de l'"anthropocène" : moment où les impacts anthropiques sur les écosystèmes enclenchent des boucles de rétroaction (ex. réchauffement climatique), où les conditions mêmes du fonctionnement de notre habitat mettent en question sa durabilité à une échelle mondiale (et non plus seulement locale) ¹ .	Suite à l'implantation d'industries chimiques dans les années 1910 – 1920 (Château-Arnoux, Sisteron), projet du Centre d'Etudes de Cadarache (CEA) dans les années 1960.
1950	L'urbanisation entame une accélération de son expansion sur le territoire	
1950	Le Club Méditerranée	
1953	2ème Plan	Le 2ème Plan concerne le logement et les grands équipements comme les écoles, et les hôpitaux
1953	Accords de Genève, fin de la guerre d'Indochine	<p>- La guerre d'Indochine mobilise l'armée de métier. Rôle-clé du port de Marseille. Les guerres d'indépendance menées par les pays colonisés divisent les Français, dont certains soutiennent l'indépendance.</p> <p>- Livraison à Marseille de la Cité Radieuse ("condensateur social") de Le Corbusier</p>
1953	Universités	Début de la construction dans les années 50 des actuels bâtiments sur l'avenue R. Schumann de l'Université d'Aix, qui est une des plus anciennes de France (XVème siècle).
1954	Début de la guerre d'Algérie (massacre de Sétif en mai 1954)	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. La guerre d'Algérie assimilée à une "opération de police" concerne presque chaque famille dans la mesure où elle appelle, à partir de 1956, l'ensemble des conscrits. L'opinion, très mobilisée est là aussi, divisée.
1954	Fin du financement de la reconstruction	Auquel succéderont un nombre important de rénovations urbaines

1

Michel Lussault (2014)

1954	Appel de l'abbé Pierre (scandale des mal logés et des sans abris)	Les travailleurs pauvres, en particulier immigrés ne trouvent pas à se loger, ou habitent des bidonvilles. L'hiver 54 l'abbé Pierre lance "la révolte de la bonté" qui sera le point de départ de la construction des Logements Économiques Normalisés (LEN), matériaux peu chers, grande rapidité de construction (6 mois). Une dizaine de LEN construits dans le département 13. L'un d'entre eux, construit par l'architecte Pierre Vago à Arles, a été conservé.
1954	90% des logements n'ont pas de WC intérieurs	
1955	43 8227 872 Français	Population (1954) : 2 414 978 habitants
1955	155 000 étudiants en France	
1955	Début des constructions de logements en masse (ZUP, cités, grands ensembles)	Les principales ZUP en PACA : à Toulon (83) La Rode (1960) ; à la Seyne (83) la ZUP Berthe (1960) ; à Nice (06) L'Arenas (1960) ; à Marseille (13) la ZUP n°1 (1961) ; à Martigues (13) Cantoperdrix (1962)
1955	Les Programmes d'Action Régionale"	Presque 30 ans avant la décentralisation, dans le contexte de l'accélération de l'exode rurale que connaît l'après guerre, programme d'expansion économique et sociale des différentes régions, appuyé sur les principales villes régionale et destiné à contrebalancer la force d'attraction de la capitale ("Paris et le désert français"). Les limites de la région sont identiques à celles de l'actuelle région PACA.
1955-1956	La RTF transmet des dramatiques, des émissions comme "Lecture pour tous"	- Un émetteur local est installé sur le massif de l'Étoile qui est reçu jusqu'à Marseille et Avignon. Sur la côte d'Azur la RTF est devancée par Télé Monte Carlo. - 500 000 récepteurs en France
1956	Congés payés : obtention de la 3ème semaine	- L'industrie du tourisme s'organise - La région de la Méditerranée reste la destination française privilégiée en matière de vacances. Saint-Tropez est emblématique de cet engouement. Le niveau de vie reste peu élevé et le camping, sauvage ou pas, représente une pratique massive.
1956	Création des sociétés privées de construction et d'exploitation d'autoroutes	Création de la 1ère société d'autoroute privée "Esterel-Côte d'Azur" (ESCOTA), l'A8
1957	Création de la CEE, communauté économique européenne (traité de Rome)	Création de la Société du Canal de Provence (SCP) en 1957 pour la mise sous pression de l'eau agricole mais qui favorise l'urbanisation dans toute la région.
1957	La photocopieuse	
1957	Le Spoutnik	
1958	3ème Plan	Plusieurs thèmes et localisations en fonction de situations diversifiées
1958	Le Nouveau Franc	
1959	Catastrophe du barrage de Malpassé près de Fréjus (83) construit en 1954	423 morts, des destructions importantes.
1960		
1960	Années 60 : début des mouvements de périurbanisation et d'étalement urbain	
1960	La télévision couvre à peu près tout le territoire	En 1963, émission "Provence Actualité" (décrochage de la chaîne nationale avant l'instauration d'FR3)
1961	Youri Gagarine, premier homme dans l'espace	Barrage de Serre-Ponçon : la lac atteint la côte 780
1961-1970		Ouverture par tronçons successifs de l'A8 entre Aix-en-Provence et Menton

1961	Érection du mur de Berlin	
1962		2 822 743 habitants en PACA (avant les principales vagues de rapatriés)
1962	Fin de la guerre d'Algérie (accords d'Évian)	
1962	Arrivée en France de 900 000 à un million de rapatriés d'Algérie et de 138 458 Harkis	<ul style="list-style-type: none"> - 214 000 rapatriés sont comptabilisés en PACA au recensement de 1968, soit 5,8 % de la population régionale. La région PACA réserve aux rapatriés 30% des places en HLM. La ville nouvelle de Carnoux en Provence (13) entre Aubagne et Cassis, créée en 1957 pour accueillir les rapatriés du Maroc accueille les nouveaux rapatriés à partir de 1962 (6 764 habitants en 2012). - Les "Harkis" sont orientés vers les métiers d'exploitation de la forêt (ONF). - Cité de "Harkis" au Logis d'Âne près de Jouques (13), dans la commune de Crau et dans les Alpes Maritimes (Cannes)
1962	Crise de Cuba	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Menace d'une 3ème guerre mondiale.
1962	4ème Plan	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Plan de développement économique et social, modernisation des secteurs jugés retardataires (hôpitaux, routes, éducation nationale). Après avoir géré la pénurie, le Plan se confronte à l'organisation de la consommation de masse.
1962	Création du 1er centre commercial privé	Barnéoud, à l'origine de l'actuelle zone commerciale de Plan de Campagne, entre Aix et Marseille (13)
1963	1er hyper marché en France : Carrefour à Sainte Geneviève des Bois	
1964		Création du Centre d'enseignement supérieur littéraire d'Avignon
1964	2ème chaîne de télévision en Noir et Blanc	
1964	Création du Plan Neige (mono activité du ski)	Construction dans les Alpes des premières stations créées en site vierge et entièrement dédiées au ski, telles Pra-Loup, 04 (1963)
1965	48 561 800 Français	
1965	367 701 étudiants en France	Création de l'Université de Nice
1966	Création du Ministère de l'Équipement (remplace le MRU)	
1966	5ème Plan	Développement des équipements collectifs, indications de normes pour les prix et les salaires, développement de la compétitivité;
1966	Voir carte des autoroutes.	Ouverture de l'autoroute Aix-Marseille (A51)
1966	Le Club Méditerranée, sous la direction de Gilbert Trigano, entre en Bourse	
1967	Loi d'orientation foncière créant le Plan d'Occupation des Sols (POS)	Les communes doivent planifier par zones leur développement et les constructions sur le territoire.
1967	Création de l'Agence Nationale pour l'Emploi (ANPE)	
1967	Guerre des 6 jours	Guerre éclair entre Israël et les pays arabes. En réaction les pays de l'OPEP augmenteront brutalement le coût du pétrole, ce qui entraînera le choc pétrolier de 1973.
1967	La télévision en couleur	

1967	Nouvelles Frontières	
1968		3 298 836 habitants en PACA
1968	Évènements de Mai 68. 509 900 étudiants en France.	
1969	Référendum sur la régionalisation	La lecture du "non" au référendum est brouillée par le fait que le Général De Gaulle avait associé son maintien ou non au résultat du vote (lequel aboutit à son départ).
1969	Congés payés : obtention de la 4ème semaine	- Le tourisme qui est devenu un facteur de croissance économique est alimenté par cet allongement des congés. Il tient désormais une place majeure dans le mode de vie des Français. - Depuis le début des années 60, de nombreux Français ont acquis une voiture (6 millions). Les vacances sont l'occasion de bouchons géants, en particulier sur la Nationale 7 qui relie Paris à Menton en passant par Avignon, Aix, Cannes et Nice. La construction de l'A7 vient répondre à cette situation en reliant Paris à Toulon via Marseille à partir de 1970 (Nice et Menton seront rejoints en 1980).
1969	1er centre commercial : "Parly 2" (100 000 m2)	A Vitrolles, création du premier Carrefour, l'un des plus grands de France.
1969	On a marché sur la lune (Armstrong et Aldrin)	
1969	Année érotique	
1970		
1970	20 % d'une classe d'âge obtient le baccalauréat.	Création du centre universitaire de Toulon.
1970	Début des Villes Nouvelles (Villeneuve-d'Ascq, Évry, Cergy-Pontoise...)	- En 1973, villes nouvelles des rives de l'étang de Berre à proximité de Fos (zone industrielle créée en 1965), dont Vitrolles et regroupant les communes de Fos, Istres et Miramas. - Travaux pour la création des bassins de la zone industrielle et portuaire (ZIP) constituant la partie ouest du port autonome de Marseille (PAM)
1970	"La société de consommation" par Jean Baudrillard	Mise en évidence des mécanismes de la société de consommation
1971	6ème Plan	Le Plan s'intéresse à l'amélioration des conditions de vie et à l'aménagement du territoire des villes moyennes (20 000 à 100 000 habitants). Du fait de la situation économique, son effet sera faible.
1971	Nouvel objectif du Plan Neige : 150 000 lits dans les stations de ski	Nombreuses stations construites en PACA, telles : Puy saint Vincent, 05 (1974), Isola 2000, 06 (1971) (voir planche photos).
1972	Création des 150 premiers Mac Do en France	
1972	Lutte des paysans du Larzac contre l'installation d'un camp militaire sur leur plateau.	
1973	Choc pétrolier : le chômage augmente de 12% entre mars 1973 et mars 1974 (440 000 chômeurs/France)	
1973	"Le Guide du Routard"	
1973	Loi Royer (soumet à autorisation l'ouverture d'une surface commerciale > 1000 m2) visant mais échouant à limiter la grande distribution	Aujourd'hui la France est le champion européen en matière de grandes surfaces.
1973	1ères franchises : Sephora et Habitat.	
1973	Circulaire "Tours et barres"	L'urbanisme des grands ensembles jugé "peu

		conforme aux aspirations des habitants" est condamné par le Ministre de l'Équipement, Olivier Guichard. Son prédécesseur, Albin Chalandon, avait déjà soutenu la construction de petites maisons individuelles.
1973	Création de Longo Maï	Coopérative agricole artisanale, autogérée, alternative et internationale, d'inspiration libertaire, dont le siège et la première installation se trouve à Liman (04)
1974	1er candidat écologiste à la présidence de la république : René Dumont (1,32% des voix)	
1975	52 600 000 Français	3 675 730 habitants en PACA
1975	Création de FR3 Provence, Alpes, Côte d'Azur	
1976	Loi de VGE sur le regroupement familial	<p>- L'immigration en France ne se limite plus aux "travailleurs immigrés", les familles vont rejoindre leur mari et père, les "(enfants) issus de l'immigration" vont devenir une nouvelle catégorie de la population française. Ils vont souvent continuer à être désignés comme tels, même lorsqu'ils seront Français nés en France. S'ouvre alors une nouvelle problématique dite de "l'intégration" qui est conçue comme spécifique par rapport celle des précédentes populations reçues : Arméniens, Italiens, Espagnols ou Portugais. À leur arrivée, les immigrés du Maghreb seront principalement accueillis dans ces zones périphériques de logement HLM qui constituent elles-mêmes des formes de ville à la fois inconnues (relativement inédites avant les années 60), et "désagrégées", séparées du reste de la ville.</p> <p>- Les familles rejoignent les travailleurs dans les lieux où ceux-ci ont leur emploi, essentiellement, dans l'ordre : la région parisienne, puis l'Alsace, puis la région PACA. En PACA ce sont le 06, le 13 puis le 84 qui accueillent le plus grand nombre d'immigrés.</p>
1976	Manifestations contre le réacteur nucléaire de Creys-Malville	
1976	Création du terme de "rurbanisation"	
1977	Discours de Vallouise	À partir du constat des effets du "plan neige", discours de VGE à Vallouise (05) pour un tourisme intégré, respectueux de la montagne
1977	- Le Minitel - Loi Raymond Barre : passage de l'aide à la pierre à l'aide à la personne (APL). Développement exponentiel des quartiers de logement individuel en lotissements et appauvrissement concomitant des quartiers HLM.	
1979	Deuxième choc pétrolier	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Suite aux événements en Iran et en Irak, le prix du pétrole est multiplié par 2,7 entre 1978 et 1981. Nouvelle répartition des équilibres entre pays producteurs et pays consommateurs. Crise monétaire aux États-Unis.
1979	Université	Création de l'Université de Toulon et du Var
1980		
1981	Abolition de la peine de mort	
1981	Début de l'épidémie mondiale du SIDA	L'INSERM à Marseille est en pointe dans le domaine

		de la recherche sur le SIDA. Jean-Claude Chermann.
1981	Banlieue 89	Le but de cette mission était d'améliorer, voire de révolutionner l'urbanisme de la banlieue en France. Suite à sa fusion avec la Délégation Interministérielle à la Ville, elle disparaît en 91.
1981	Le train à grande vitesse (TGV), première ligne Paris-Lyon	TGV Paris-Lyon-Marseille : 2001
1981	Micro-ordinateur IBM	
1981	1ers magasins IKÉA	Ouverture d'un magasin IKEA à Vitrolles (1985)
1981	1er Centre Commercial "Les Quatre Temps" (130 000 m2) à la Défense	
1982	54 334 871 Français 858 085 étudiants en 1980-81 En 1980, 25,9 % d'une classe d'âge obtient le baccalauréat	3 965 298 habitants en PACA
1982	Loi de décentralisation créant les Conseils Régionaux (23 régions)	Les Régions gèrent les Lycées, la Formation, les transports...
1982	- Congés payés : 5 semaines - Retraite à 60 ans - Semaine des 39 heures	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Aujourd'hui l'industrie du tourisme représente 6,5% du PIB français et compte 900 000 emplois salariés directs.
1982	Amandine, 1er "bébé éprouvette"	
1982	Début d'internet - Le baladeur CD	
1983	Fin du Touring club	
1984	Université	Création de l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse
1984	Création du 1er tramway nouvelle génération en France (Strasbourg)	- Nouveau tramway à Marseille à partir de 2007 - tramway de Nice inauguré en 2007 - tramway en projet à Toulon et à Avignon.
1984	Le Mac Intosh d'Apple	
1984	Création du Répertoire Officiel des Métiers le code ROME)	- 10 000 métiers et emplois sont codifiés.
1984	Adoption par la DDE du principe du carrefour giratoire dit "rond-point" : avec 30 000 ronds points en 2015, la France détient environ la moitié des ronds points existant dans le monde.	
1985	J.-P. Chevènement proclame l'objectif de « 80 % d'une classe d'âge au bac »	
1985	55 157 303 Français	
1986	Catastrophe nucléaire de Tchernobyl	- La région PACA qui sous De Gaulle était déjà devenue une région sur-occupée par le nucléaire (Bollène, Tricastin, plateau d'Albion) est particulièrement touchée par les retombées nucléaires. - L'autoroute A51 atteint Manosque
1986	1ère destruction d'une barre HLM (Debussy à la Courneuve)	Dans la suite des propositions de la mission Banlieue 89.
1987-1988	Le Management et le Contrôle de la Qualité par les normes ISO (Organisation Internationale de Normalisation)	Les 1ères normes ISO (9000) sont appliquées au secteur industriel de la production et de la vente à travers des audits et des certifications. Elles concerneront par la suite les services, privés et publics (par exemple au fonctionnement d'hôpitaux) et à la responsabilité environnementale (ISO 14000 à partir de 1995).

1988	Instauration du RMI	
1988	Les cartes à puce et les cartes bancaires	Marc Lassus crée GEMPLUS (à Gémenos), leader mondial de la carte à puce.
1988	Satellite TDF1	Couverture totale de la France par la télévision.
1989	Chute du mur de Berlin - Fin de l'Union Soviétique - par la suite, de 2004 à 2010, 10 pays de l'ancien bloc de l'Est rallient l'Union Européenne	
1990		
1990	56 615 155 Français 1 159 937 étudiants 43,5 % d'une classe d'âge obtient le baccalauréat	4 257 907 habitants en PACA
1990	Création du Ministère de la Ville	L'autoroute A51 atteint Sisteron
1991	Loi Evin (lutte contre le tabagisme et la publicité pour l'alcool)	Règlementation de l'usage de produits entraînant des addictions mais dont la consommation n'est pas elle-même interdite par la loi.
1991	Début du téléphone portable en France	
1992	L'union Européenne remplace la CEE (traité de Maastricht)	
1993	Le Web (World Wide Web) est mis dans le domaine public	La "toile d'araignée mondiale" permet aux utilisateurs de consulter et de créer de l'information à partir de n'importe quel équipement informatique.
1994	2ème destruction d'une tour HLM (les Minguettes)	Début des destructions à Plan d'Aou à Marseille
1995	57 752 535 Français	
1997	Fin du service militaire	
1998	La semaine salariée passe de 39h à 35 heures	
1998	L'Imac	
1999	Création d'une monnaie unique en Europe (l'Euro)	
1999	Loi sur la parité	
1999	Instauration du PACS	
1999	l'INSEE crée le ZAU, le Zonage en Aires Urbaines (ensemble de communes associées à un bassin rassemblant un volume d'emplois)	
2000		
2000	58 858 000 Français 1 396 760 étudiants en France 62,8 % d'une classe d'âge obtient le baccalauréat	4 506 151 habitants en PACA (en 1999)
2000	Début des objets connectés	Applications de plus en plus nombreuses dans la domotique, le sport, les vêtements et la santé
2000	La loi relative à la Solidarité et au Renouvellement Urbain (SRU) remplace le POS par le Plan Local d'Urbanisme (PLU)	La loi stipule l'obligation pour les communes de plus de 3 500 habitants de disposer d'un parc d'HLM représentant 20% des logements.
2001	11 septembre, destruction des Twin Towers abritant le World Trade Center à New York par Al Qaida	
2003	Création de l'Agence Nationale pour le Renouvellement Urbain (ANRU)	- Regroupement des financements - Unification des procédures - démolition et reconstruction de 150 000 logements en France. - 16 quartiers prioritaires de l'ANRU en PACA.
2004	"La ville franchisée" de David Mangin	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Mise en évidence des évolutions de la ville, traditionnellement passante, vers une juxtaposition de lieux sécurisés, d'isolats reliés par des voies rapides, une ville vendue aux marchands et aux promoteurs.

2004-2013	"La misère symbolique" de Bernard Stiegler	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Mise en évidence des mécanismes de la société de de communication
2005	Référendum français sur le traité établissant une Constitution pour l'Europe : le traité constitutionnel européen (TCE) est rejeté par près de 55% des votants.	
2005	Télévision Numérique Terrestre (TNT)	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. Meilleure qualité et très grand nombre de chaînes
2007	L'i-Phone	La région subit les mêmes effets que le reste du pays. En 10 ans, le nombre de téléphones portables est passé de 500 millions à 4,6 milliards.
2007	La presse numérique et le numérique dans son ensemble concurrencent la presse traditionnelle.	
2008	Crise économique mondiale liée à la bulle immobilière et aux Subprimes	- Du fait de la mondialisation, avec de nombreux autres pays, la France entre en récession économique. - Le tourisme "Neige", sur lequel les départements alpins (04, 05 et 06) ont investi une grande part de leur économie, bat de l'aile.
2009	Séparation de France 3 Provence Alpes Marseille et France 3 Côte d'Azur Antibes	La région PACA perd son unité en matière d'émission de télévision locale.
2010		
2010	Population urbaine et population rurale	- En PACA, 90% d'urbains dont 1,6 millions dans l'aire d'Aix-Marseille, 950 000 dans celle de Nice, 560 000 dans celle de Toulon et 450 000 dans celle d'Avignon (en tout 78% de la population). - Une part croissante de la population s'installe par ailleurs dans les zones péri-urbaines.
2011		
2011	Le(s) printemps arabe(s)	
2011	Le Mouvement des Indignés (Espagne, France, Grèce, États-Unis...)	
2012		
2012-2015	Exode massif de réfugiés par bateaux vers Lampedusa et la côte italienne en provenance de Libye, Syrie, Érythrée, des pays du Maghreb... Les réfugiés fuyant les combats et les régimes qui sévissent dans leurs pays arrivent en Italie dans des conditions extrêmes (1 10 000 personnes en 2014).	Lorsqu'ils passent la frontière italienne (vers la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède...), leur trajectoire passe par la région PACA ; la ville de Nice, sur la ligne de Vintimille, constitue le premier point de passage (ou d'escale).
2013		
2013	La France adopte la loi sur le mariage homosexuel	
2014		
2015		
2015	Les 11 janvier, attentat contre le journal Charlie Hebdo puis contre la supérette casher de Vincennes par DAESH et Al Qaïda au Yemen	

3.3 Bibliographie

Ouvrages

Théodore W. ADORNO ; Max HORKHEIMER, *La Dialectique de la raison : fragments philosophiques*, éd. Gallimard, Paris, 1947.

Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, éd. Pocket, Paris, 1988.

Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, éd. PUF, Paris, 2012.

Jean-Christophe BAILLY, *Adieu : essai sur la mort des dieux*, éd. de l'Aube, La Tour d'Aigues (France), 1993.

Léonardo BENEVOLO, *Histoire de la ville*, éd. Parenthèses, Paris, 1983.

Augustin BERQUE, *Du geste à la cité : formes urbaines et lien social au Japon*, éd. Gallimard, Paris, 1993.

Augustin BERQUE, *Médiance de milieux en paysages*, éd. Reclus, Montpellier, 2000.

Paul BLANQUART, *Une Histoire de la ville, pour repenser la société*, éd. la Découverte, Paris, 1997.

Centre de prospective et de veille scientifique, *De la ville à la mégalopole*, éd. Centre de prospective et de veille scientifique, Paris, 1998.

Bernard CHARBONNEAU, *Le système et le chaos*, éd. Economica, Paris, 1990.

Bernard CHARBONNEAU, *Le changement*, éd. Vierzon, Paris, 2013.

Alice Colemann, *Utopia on trial : Vision and Reality in Planned Housing*, éd. Hilary Shipman, Londres (Angleterre), 1985.

LE CORBUSIER, *La Charte d'Athènes*, éd. Points, Paris, 1971.

Jean-Michel DE WAELE ; Mathieu VIEIRA, *Une droitisation de la classe ouvrière en Europe ?*, éd. Economica, coll. Politiques comparées, Paris, 2011.

Georges DUBY, *Histoire de la France urbaine*, éd. du Seuil, Paris, 1980.

Esther DUFLO, *Expérience, science et lutte contre la pauvreté*, éd. Fayard, Paris, 2009.

Jacques DUPAQUIER ; Bertrand ODDO, *1789-1989 : deux siècles d'urbanisation*, éd. INSEE, Paris, 1989.

Émile DURKHEIM, *Le suicide*, éd. PUF, Paris, 2013.

Émile DURKHEIM, *Éducation et sociologie*, éd. PUF, Paris, 2005.

Émile DURKHEIM, *De la division du travail social*, éd. PUF, coll. Quadrige, Paris, 2013.

Norbert ELIAS, *La société des individus*, éd. Pocket, Paris, 1991.

Catherine FORÉT, *En passant par le centre... : la rue de la République à Lyon : anthropologie d'un espace public*, éd. Cerfise, Marseille, 1990.

Jean FOURASTIÉ, *Les Trente glorieuses ou la Révolution invisible de 1946 à 1975*, éd. Fayard, Paris, 2011.

Vincent de GAULEJAC, *Le capitalisme paradoxant. Un système qui rend fou*, éd. du Seuil, Paris, 2015.

- Jan GEHL, *Pour des villes à échelle humaine*, éd. Ecosociété, Montréal, 2012.
- Roland GORI, *L'Individu ingouvernable*, éd. les Liens qui Libèrent, Paris, 2015.
- Roland GORI ; Barbara CASSIN; Christian LAVAL, *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*, éd. Mille et Une Nuits, Paris, 2009.
- Yves GRAFMEYER et Isaac JOSEPH, *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, éd. Flammarion, Paris, 2009.
- Jürgen HABERMAS, *L'espace public*, éd. Payot, 1988.
- Edmund HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, éd. Gallimard, Paris, 1950.
- Julia KRISTEVA, *Polylogue*, éd. du Seuil, Paris, 1977.
- Lucien KROLL, *Bio + socio + psycho = éco*, éd. L'Harmattan, Paris, 1996.
- Michel LALLEMENT, *L'âge du faire : Hacking, travail et anarchie*, éd. du Seuil, Paris, 2015.
- Jean-Pierre LE GOFF, *La fin du village*, éd. Gallimard, Paris, 2012.
- Jacques LÉVY, *Géographies du politique*, éd. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1991.
- Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide: essais sur l'individualisme contemporain*, éd. Gallimard, Paris, 2001.
- Michel LUSSAULT, *L'homme spatial, La construction sociale de l'espace humain*, éd. du Seuil, Paris, 2007.
- Alberto MAGNAGHI, *Le projet local*, éd. Mardaga, Bruxelles (Belgique), 2003.
- David MANGIN, *La ville franchisée : formes et structures de la ville contemporaine*, éd. de la Villette, Paris, 2004.
- Henri MENDRAS, *La fin des paysans. Changement et innovations dans les sociétés rurales françaises*, éd. Armand Colin, Paris, 1970.
- Henri Mendras, *La seconde Révolution française : 1965-1984*, éd. Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, Paris, 1988.
- Olivier MONGIN, *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*, éd. du Seuil, Paris, 2005.
- Edgard MORIN, philosophe, *La voie : pour l'avenir de l'humanité*, éd. Fayard, Paris, 2011.
- Lewis MUMFORD, *La cité à travers l'histoire*, éd. du Seuil, Paris, 1964.
- Jean-Luc NANCY, *Être singulier pluriel*, éd. Galilée, Paris, 1996.
- Elinor OSTROM, *Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des biens naturels*, éd. de Boeck, Bruxelles, 2010.
- Serge PAUGAM, *Repenser la solidarité : l'apport des sciences sociales*, éd. PUF, Paris, 2011.
- Gaston PINEAU, *Les histoires de vie*, éd. PUF, Paris, 1993.
- Gaston PINEAU, *Reconnaître les acquis : démarches d'exploration personnalisée*, éd. L'Harmattan, Paris, 1998.
- Clarissa PINKOLA ESTÈS, *Le don de l'histoire : conte de sagesse à propos de Ce qui est suffisant*, éd. B. Grasset, Paris, 1999.
- Karl R. POPPER, *The open society and its enemies, Vol. 1 : The spell of Plato*, éd. Routledge & Kegan Paul, Londres (Angleterre), 1966.

Karl R. POPPER, *The open society and its enemies, Vol. 2 : The high tide of prophecy: Hegel, Marx, and the aftermath*, éd. Routledge & Kegan Paul, Londres (Angleterre), 1966.

Joseph ALOIS SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, éd. Payot, Paris, 1963.

Bernardo SECCHI, *Urbanisation sans urbanisme : une histoire de la « ville diffuse »*, éd. Mardaga, Wavre (Belgique), 2010.

Amartya KUMAR SEN, *Un nouveau modèle économique. Développement, justice, liberté*, éd. Odile Jacob, Paris, 2000.

Amartya KUMAR SEN, *L'économie est une science morale*, éd. La Découverte, Paris, 1999.

Amartya KUMAR SEN, *Identité et violence : l'illusion du destin*, éd. Odile Jacob, Paris, 2007.

Saskia SASSEN, *Cities in a World Economy*, éd. Pine Forge Press, Londres (Angleterre), 2000.

Georg SIMMEL, *Sociologie: études sur les formes de la socialisation*, (traduit par Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller) éd. PUF, coll. Quadrige, Paris, 2010.

Georg SIMMEL, *Philosophie de la modernité 1 : la femme, la ville, l'individualisme*, éd. Payot, Paris, 1989.

Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, éd. Aubier, Paris, 1989.

Gilbert SIMONDON, *L'individuation psychique et collective*, éd. Aubier, Paris, 1989.

Peter SLOTERDIJK, *Critique de la raison cynique*, éd. Christian Bourgois, Paris, 2000.

Bernard STIEGLER, *États de choc : Bêtise et savoir au XXI^e siècle*, éd. Mille et une nuits, Paris, 2012. Bernard STIEGLER, *La Société automatique. 1, L'avenir du travail*, éd. Fayard, Paris, 2015.

Tsetsuro WATSUJI, *Fûdo : le milieu humain*, Paris, Éd. du CNRS, Paris, 2011.

Eugen Joseph WEBER, *La fin des terroirs : la modernisation de la France rurale : 1870-1914*, éd. Fayard, Paris, 1983.

Max WEBER, *Économie et société. 1, Les Catégories de la sociologie*, éd. Pocket, Paris, 2003.

Max WEBER, *Le savant et le politique*, éd. UGE, coll. 10/18, Paris, 1963.

Max WEBER, *La domination*, éd. La Découverte, Paris, 2013.

Donald WOODS WINNICOTT, *Les objets transitionnels*, éd. Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2010.

Donald WOODS WINNICOTT, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, éd. Gallimard, Paris, 1975.

Articles

Éric CHARMES, « La vie périurbaine favorise-t-elle le vote Front national ? », *Études foncières*, mars 2012, num. 156, pp. 8-10.

Éric CHARMES; Lydie Launay; Stéphanie Vermeersch, « Le périurbain, France du repli ? », *La Vie des idées*, 28 mai 2013. ISSN: 2105-3030. URL: <http://www.laviedesidees.fr/Le-periurbain-France-du-repli.html>

François DUBET et Danilo MARTUCCELLI, « Théories de la socialisation et définitions sociologiques de l'école », *Revue Française de Sociologie*, octobre 1996, vol. 37, no 4, p. 511.

Chantal DECKMYN, « Fractures urbaines et psychée », *Rhizome* n°57, juillet 2015, p. 5-6.

Hanspeter KRIESI, « The transformation of cleavage politics. The 1997 Stein Rokkan lecture », *European Journal of Political Research*, 1998, vol. 33, num. 2, pp. 165-185. URL : <http://link>.

springer.com/article/10.1023/A:1006861430369

Jacques LÉVY, « Vote et gradient d'urbanité. », *Espaces Temps.net*, Objets, 05.06.2003

URL: <http://www.espacestemp.net/articles/vote-et-gradient-urbanite/>

Jacques LÉVY, « Regarder, voir. Un discours informé par la cartographie », in *Les annales de la recherche urbaine*, num. 102, pp. 131-140, 2007. URL : <http://www.annalesdelarechercheurbaine.fr/IMG/pdf/102-Levy.pdf>

Jacques LÉVY, « Liens faibles, choix forts : les urbains et l'urbanité », *La Vie des idées*, 29 mai 2013. ISSN: 2105-3030. URL: <http://www.laviedesidees.fr/Liens-faibles-choix-forts-les.html>

Bernard STIEGLER, « Chute et élévation. L'apolitique de Simondon », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, v131 - n°3 n3 (2006): 325-341

Webographie

<http://www.academie-francaise.fr/le-vivre-ensemble>.

Frédéric Bonnet, *Aménager les territoires ruraux et périurbains* [en ligne] , Missions territoires ruraux et périurbains le 26 décembre 2015. Disponible sur : <http://www.academie-francaise.fr/le-vivre-ensemble>

Cabinet Chantal Deckmyn 2015

Chantal Deckmyn, Joël Gombin, Stéphanie Marini, Arno Calleja,
Thierry Dourousseau et associés